NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
8
27 K
37
ROMA

12.8.49.
12
f

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

S. 27. K. 17

LA COVR SAINTE,

CONTENANT LES VIES ET ELOGES

des perſonnes Illuſtres, qui ont eſté ajouſtées & inſerées dans l'ordre nouveau de la derniere Edition.

TOME V.

SELON L'ORDRE ANCIEN.

Par le R. P. NICOLAS CAVSSIN, de la Compagnie de IESUS.

A LYON,
Chez SIMON POTIN, ruë de l'Hôpital, vis à vis ruë Paradis.

M. DC. XCI.
AVEC APPROB. ET PERMISS.

8.27 F 37

INVOCATION

A LA TRES-SAINTE

VIERGE.

TRES GLORIEVSE MERE DE DIEV.

Voſtre Majeſté ſçait, comme dés le berceau je fus voüé à vos Autels, &que de puis l'âge de diſcretion, je n'ay ceſsé de reſpirer le zele que j'ay pour voſtre ſervice. Apres avoir conſommé la plus grande partie de ma vie dans les travaux de ma profeſſion, je me ſuis veu ſur la vieilleſſe plus notablement paré des livrées de voſtre Fils pour ſon honneur dans

ce deſert ſacré de l'un de vos plus illuſtres Confeſſeurs S.· Corentin, où j'ay bien experimenté les douceurs de voſtre aymable protection par tant de conſolations, & par le ſouvenir efficace de la plus haute de vos Servantes.

Là pour ſervir le public en ce qui me reſtoit de plus libre, j'ay donné l'accompliſſement à la Cour Saincte, que j'avois commencée ſous voſtre conduite, & j'ay tiré les Eloges des perſonnes Illuſtres, tant du vieil que du nouveau Teſtament que j'offre maintenant en actions de graces aux pieds de voſtre Majeſté, vous ſuppliant Tres-glorieuſe Mere de Dieu, de me continuer vos ſecours ſi favorables, & de donner la grace à mes Lecteurs, de profiter de mon Travail.

Au

Au Lecteur.

CEt Ouvrage eſt un ſupplement de quelques perſonnes fort Illuſtres du vieil & nouveau Teſtament, qui ne devoient pas manquer à la Cour Saincte. I'en ay détaché les pieces de leur ſuiet, & les ay mis à part en ce volume, pour la commodité de mes Lecteurs, ne les voulant pas obliger à faire un double achapt de mes Livres, & aymant mieux diminuer la grace de mon travail, que d'incommoder perſonne.

Si cet œuvre a tardé quelquepeu à ſe produire au iour; ce ſont les occupations ſurvenuës d'ailleurs, qui l'ont arreſté. Nous avons eu des adverſaires ſur les bras aſſez connus par leurs Requeſtes, & par leurs Libelles, qui ſe ſont fort inquietez contre nous: Ie leur ay reſpondu en deux Livres apres un long ſilence, parce que la neceſſité

le ſembloit exiger, & l'obeyſſance me le commandoit expreſſément. Ie l'ay fait avec toute la modeſtie & toute la ſincerité qui m'a été poſſible, & je puis dire en toute aſſurance, que ça été avec la ſatisfaction des gens d'Honneur & de merite.

Depuis, à ce que j'apprens, ils ont continué leurs redites où ils temoignent bien de l'aigreur contre moy: Mais quel crime-ay je commis, ſi en une cauſe tres bonne, & par l'ordre de mes Superieurs, j'ay entrepris en general la defenſe d'une compagnie en laquelle j'ay vêcu prés de quarante ans, & n'y ay jamais appris autre choſe que ſageſſe & que vertu; Ils ont ſi peu de matiere, qu'ils employent contre moy de vieilles gazettes, qui n'ont jamais rien dit, qui n'ait été interpreté à mon honneur l'ay ſervy Dieu, le Roy, la Reyne, & toute la France ſans jamais offencer perſonne, ils devroient avoir honte de me reprocher ce qui m'a conſacré, & de reſſembler ces peuples qui jettoient des Dieux à la teſte de leurs ennemis fautes de fléches.

Au Lecteur.

Dieu me garde du loiſir de lire ſeulement leurs écrits, & de l'envie de leur répondre. I'aurois perdu le ſens, ſi ie m'amuſois à combattre des phantômes, & des menſonges mis en Rhetorique, ſi victorieuſement refutez par nos iuſtifications, & ſi manifeſtement condamnez par le iugement de la Reyne Regente, & des Puiſſances, qui ont reconnu & maintenu l'innocence de cette Compagnie contre toutes les Accuſations.

Ces livres de médiſance ſont inſupportables à tous les gens de bien, & meſme odieux aux plus raiſonnables du parti; de ſorte que i'ay compaſſion de leur Autheur, à qui le travail d'un gros Volume avec ſi peu de ſuccez a déia ſervi d'une grande punition.

Au lieu de repliquer à toutes les calomnies, i'offre de bon cœur des prieres à Dieu pour nos perſecuteurs, à ce qu'il luy plaiſe allumer en leurs cœurs ſon ſaint Amour, qui en deroüille tout ce zele amer & cette ſageſſe animale, & leur faſſe produire des fruicts de Verité, de Iuſtice, & de Charité

C'eſt ce que i'ay taſché de faire en ce Travail, où je penſe m'étre acquité des promeſſes que i'avois données au public, en traitant les veritables Hiſtoires des grands Perſonnages, & nommément de ceux que la ſaincte Ecriture à honorez de ſon ſtyle pour l'edification de tout le monde.

C'eſt dans ces illuſtres idées que l'eſprit ſe contente, c'eſt là qu'il contemple les vertus des grands Perſonnages, comme les rayons de la premiere beauté; c'eſt là qu'il anime à l'imitation de leurs beaux faits, & qu'il anticipe les premieres douceurs de ſon immortalité. C'eſt-là qu'il apprend à ſupporter les adverſitez, ſans ſe departir du devoir de ſes fonctions, & qu'il tient ferme dans la conſtance, ainſi que l'ombre des cadrans qui demeure immobile ſous le ſouffle des vents les plus furieux, ſans quitter les meſures du Soleil.

Recevez donc, mon Lecteur, ce fruict de mon deſert, qui eſt né dans l'orage, pour trouver la ſerenité dans vôtre bien veillance.

TA

TABLE DES HISTOIRES

CONTENVES EN CE
ſupplément, & dernier Tome
de la Cour Sainte.

DISCOVRS *pour les Monarques*

LES MONARQVES.

David. 31
Salomon. 77
Iuſtinien. 104
Charlemagne. 157
Saint. Louys. 178

* *

TABLE

LES REYNES ET DAMES,

Iudith. 194
Eſther. 216

LES CAVALIERS

Iosué. 245
Iudas Machabée. 254
Godefroy de Boüillon. 243
George Caſtriot. 249

LES HOMMES D'ESTAT.

Ioseph. 305
Moyſe. 343
Samuel. 373
Daniel. 396
Le Cardinal Polus. 425

LES

TABLE.

LES HOMMES DE DIEV.

Elie. 449
Elisée. 475
Isaye. 492
Ieremie. 502
Sainct Iean Baptiſte à la Cour d'Herodes. 517
Sainct. Paul & Seneque à la Cour de Neron. 531

LES MONARQUES.

LE plus ſage des Monarques parlant dans l'Ecriture aux Princes de ſon ſiecle, & faiſant en ſuite une forte leçon à tous ceux qui devoient prendre part à leur dignité, & imiter leur vie, diſoit d'une voix d'Oracle : *Ecoutez, ô Rois, non point ſeulement de l'oreille de la chair : mais prêtez celle de l'entendement & du cœur pour donner entrée à l'eſprit de Dieu. Si vous eſtimez que c'eſt un honneur tres-glorieux de gouverner les peuples innombrables, & de voir du Trône de vôtre magnificence les Nations courbées ſous ces Sceptres, ſçachez que cette Puiſſance qui vous releve ſi hautement par deſſus le reſte des hommes ; c'eſt un emprunt du Ciel, & une vertu qui prend ſa ſource de Dieu qui eſt le Souverain de tous les Monarques du Monde.* Paroles du Sage addreſſées aux Rois de ſon tẽps. *Sap. 6.*

C'eſt luy qui doit examiner toutes vos œuvres, & penetrer vos plus ſecrettes penſées : Vous vous êtes oubliez, que nonobſtant tous les ſervices des hommes qui vous ſont rendus, vous êtes les ſerviteurs & les Miniſtres de ce Roy redoutable, vous n'avez pas jugé ſincerement, vous n'avez point gardé les loix que vous-mêmes avez preſcrites, ny rendu la juſtice à vos ſujets, ny cheminé ſelon les volontez de celuy dont vous êtes les images : C'eſt pourquoi, il ſe fera paroître à

vous ſoudainement & horriblement, à la ſeparation de vôtre ame d'avec le corps. Vous le verrez dans ſon lit de Iuſtice, environné de terreurs, & vous ſçaurez qu'il exerce un jugement tres rigoureux envers ceux qui dominent ſur les hommes. Tant de petits peuples qui tremblent maintenant ſous vos pouvoirs, ſeront traitez de Dieu avec douceur & miſericorde, mais les Puiſſans ſeront puiſſamment tourmentez s'ils ne s'acquitent de leur devoir, & reconnoîtront que la grandeur de leur authorité ſouveraine, ne leur aura de rien ſervi que pour contribuer à l'augmentation de leurs juſtes ſuplices.

Il n'y a peſtes plus fatales à la ruïne des Princes, que ceux qui ſous couleur de relever leur authorité, les veulent faire grands par le pouvoir & l'impunité de tous les crimes. La Royauté eſt une invention de Dieu qui n'eſt pas faite pour les Rois, ni pour la vaine grandeur des hommes, mais pour le ſalut du monde, & les Princes ſont plus-tôt aux peuples, que le peuple n'eſt à eux.

Le but de la Royauté.

Toutes les grandes choſes ſont faites pour ſervir les plus petites. Le Soleil Prince des lumieres, & le cœur de la nature, ſert auſſi bien aux yeux d'un petit moucheron, qu'à ceux d'un Monarque. L'Ocean dans cette prodigieuſe étenduë de mers & de merveilles, rend des ſervices à un petit poiſſon enfermé dans une coquille, qui ne ſubſiſte que par ſon miniſtere : l'un ne retient pas le plus petit rayon, ni l'autre la plus petite goute d'eau, qu'il ne l'employe pour le commun.

Les grãdes choſes ſont faites pour les plus petites.

Le Pere Eternel ne veut pas que les grandes choſes ſoient gratuitement grandes, mais qu'elles payent leur grandeur par les faveurs & par les ſoins qu'elles rendent aux petites. Amſi Dieu commandoit à Moïſe de porter tout ce grand Peuple qu'il

avoit tiré de l'Egypte, de leur ſervir à tous de Mere, & ſi nous en voulons croire S. Baſile de Seleucie, les Rois ſont faits pour porter le monde.

On les élevoit anciennement ſur des boucliers au jour de leur Sacre, pour leur faire entendre qu'ils devoient ſervir de bouclier à tout leur Royaume. La nature n'a fait ni Roy, ni ſujet, entre les hommes. Les Rois ne naiſſent point Rois, que par le conſentement des peuples, qui ſe ſont fait une loy d'obéir à celuy que Dieu leur déclareroit par la naiſſance, ou qu'eux-mêmes feroient par élection. La Royauté eſt une puiſſance de tous les particuliers, racourcie en un ſeul homme, pour être appliquée & exercée ſelon la loy.

Quand Romulus fonda la Monarchie de Rome compoſée de divers peuples qui ſe donnerent à luy, il ordonna expreſſément à tous d'apporter de la terre, & des fruits de leur païs, dont il compoſa une maſſe, & la fit enterrer dans une grande foſſe, qu'il appella *le Monde*; voulant montrer par cette ceremonie, que la Royauté eſt un amas de volontez, de pouvoirs, & de richeſſes unies en une ſeule puiſſance. C'eſt un emprunt que les Rois font ſans obligation de le rendre, mais avec obligation de le rendre meilleur. Ils doivent faire comme les abeilles, qui prennent les fleurs pour en faire du miel. Ils doivent temperer & perfectionner les vertus & les qualitez de tout le commun en leur perſonne pour en compoſer la felicité publique.

Pratique de Romulus remarquable.

Devoir du Prince.

Pourquoy penſez-vous que les anciens Hebreux plantoient des arbres à la naiſſance des enfans des Rois, qu'ils tenoient comme ſacrez, & les cultivoient avec une ſoigneuſe diligence, pour en former un jour des trônes à ces petits Monarques, lorſqu'ils étoient venus à la Couronne, ſinon pour

[illegible] couvrir les peuples [illegible] & les combler de biens, comme [illegible] de l'orge par ſes feüil- [illegible]

[illegible] Maîtres en toute ri- [illegible] faire tout ce qu'il [illegible] recherché : mais un [illegible] que ſelon la Loy : [illegible] bien de Dieu, pour en [illegible] du Ciel & de la [illegible] pour un certain tems, [illegible] pour toujours. S'il en abu- [illegible] ne puiſſent pas reprendre [illegible] par une longue preſcription, [illegible] à la Majeſté divine de [illegible]

[illegible] qu'un Roi qui regne- [illegible] pour l'honneur, & pour ſon plaiſir, [illegible] & ſe mettroit en hazard [illegible]

[illegible] la Royauté eſt une [illegible] & une ſpecieuſe ſervitude, [illegible] avoit bien conſideré tous ſes fardeaux, ne [illegible] ſe baiſſer pour relever un [illegible]

[illegible] Docteur Navarre, & les autres Theologiens [illegible] devoir des Princes, diſent qu'eſtre [illegible] eſt une charge des peuples, qui s'eſt char- [illegible] devant Dieu, ſur le peril de ſon ame, de prendre [illegible] de leurs affaires, & de les maintenir en paix, [illegible] qu'il leur ſoit poſſible & poſſible: de les défen- [illegible] leurs ennemis, de leur rendre la juſtice par [illegible] par les Officiers. C'eſt choiſir des hommes [illegible] & vertueux pour mettre dans les charges,

veiller ſur leurs actions & ſur leurs déportemens ; châtier les méchans qui troublent le repos public, & recompenſer les gens de bien. C'eſt garder les loix, déraciner les abus, faire florir la pieté, & les bonnes mœurs, étouffer les injuſtices, les corruptions, & les concuſſions. C'eſt faciliter le commerce, regler les paſſages des gens de guerre, avoir ſoin des reparations des édifices publics, des munitions d'armes, & des vivres, de la ſanté & de la commodité de ſes ſujets, & n'exiger rien d'eux par deſſus leur portée, & ce qui s'exige le ménager pour leur bien ; employer avec une tres-grande ſincerité les finances, comme le ſang des hommes rachetez du Sang de JESUS-CHRIST. C'eſt donner ordre à l'éducation de la jeuneſſe, honorer l'Egliſe, & les perſonnes de merite, authoriſer les bons Magiſtrats, avoir un ſoin particulier de reconnoître les gens d'épée, qui ſe ſacrifient en mille occaſions pour le public. C'eſt avoir une grande compaſſion des pauvres, nommément des veuves, & des orphelins, écouter volontiers les requeſtes de ceux qui ſont affligez & opprimez, de penſer à tout, veiller à tout, & faire en ſon Royaume ce que fait l'infuſion de l'ame au corps.

Royauté merveilleux métier.

C'eſt beaucoup de pouvoir dire, ce que diſoit Neron par l'organe de Seneque, Entre tant de mortels, j'ay été l'unique choiſi au Ciel pour faire en terre l'office de Dieu : Je ſuis l'arbitre de la vie & de la mort : Je ſuis le diſtributeur des fortunes, les faveurs qui viennent d'en haut ne ſe donnent que par ma bouche : je fais les joyes des Villes & des Provinces, rien ne fleurit que par ma faveur : ſi je dis un mot, je feray ſortir un million d'épée du fourreau, & ſi je commande, je les feray rentrer ; c'eſt moy, qui donne & qui ôte la liberté, qui fais

leur apprendre qu'ils devoient couvrir les peuples de leur protection, & les combler de biens, comme l'arbre défend les hommes de l'orage par ſes feüilles, & les nourrit de ſes fruits.

Ils ne ſont pas proprement Maîtres en toute rigueur, parce que le Maître peut faire tout ce qu'il veut de ſon bien ſans être recherché : mais un Roi ne peut uſer de ſes ſujets que ſelon la Loy : il les doit traiter comme le bien de Dieu, pour en être comptable au Juge ſouverain du Ciel & de la terre, dont il eſt œconome pour un certain tems, & non pas proprietaire pour toûjours. S'il en abuſe, quoique les peuples ne puiſſent pas reprendre l'authorité qu'ils luy ont donnée, & qui s'eſt authoriſée elle-même par une longue preſcription, il eſt toutefois reſponſable à la Majeſté divine de tout ce qu'il fait.

Les Theologiens tiennent qu'un Roi qui regneroit ſeulement pour l'honneur, & pour ſon plaiſir, pecheroit griefvement, & ſe mettroit en hazard de perdre le ſalut.

Royauté ſpecieuſe ſervitude.

A parler donc ſincerement, la Royauté eſt une tres-grande obligation, & une ſpecieuſe ſervitude, & qui auroit bien conſideré tous ſes fardeaux, ne voudroit pas ſeulement ſe baiſſer pour relever un Diademe de terre.

Les obligations particulieres du Souverain.

Le Docteur Navarre, & les autres Theologiens qui traitent du devoir des Princes, diſent qu'eſtre Roi, c'eſt être l'homme des peuples, qui s'eſt chargé devant Dieu, ſur le peril de ſon ame, de prendre ſoin de leurs affaires, & de les maintenir en paix, autant qu'il ſeroit loiſible & poſſible: de les défendre de leurs ennemis, de leur rendre la juſtice par ſoy ou par ſes Officiers. C'eſt choiſir des hommes capables & vertueux pour mettre dans les charges,

veiller ſur leurs actions & ſur leurs déportemens ; châtier les méchans qui troublent le repos public, & recompenſer les gens de bien. C'eſt garder les loix, déraciner les abus, faire florir la pieté, & les bonnes mœurs, étouffer les injuſtices, les corruptions, & les concuſſions. C'eſt faciliter le commerce, regler les paſſages des gens de guerre, avoir ſoin des reparations des édifices publics, des munitions d'armes, & des vivres, de la ſanté & de la commodité de ſes ſujets, & n'exiger rien d'eux par deſſus leur portée ; & ce qui s'exige le ménager pour leur bien ; employer avec une tres-grande ſincerité les finances, comme le ſang des hommes rachetez du Sang de JESUS-CHRIST. C'eſt donner ordre à l'éducation de la jeuneſſe, honorer l'Egliſe, & les perſonnes de merite, authoriſer les bons Magiſtrats, avoir un ſoin particulier de reconnoître les gens d'épée, qui ſe ſacrifient en mille occaſions pour le public. C'eſt avoir une grande compaſſion des pauvres, nommément des veuves, & des orphelins, écouter volontiers les requeſtes de ceux qui ſont affligez & opprimez, de penſer à tout, veiller à tout, & faire en ſon Royaume ce que fait l'infuſion de l'ame au corps.

C'eſt beaucoup de pouvoir dire, ce que diſoit Neron par l'organe de Seneque, Entre tant de mortels, j'ay été l'unique choiſi au Ciel pour faire en terre l'office de Dieu ; Je ſuis l'arbitre de la vie & de la mort : Je ſuis le diſtributeur des fortunes, les faveurs qui viennent d'en haut ne ſe donnent que par ma bouche : je fais les joyes des Villes & des Provinces, rien ne fleurit que par ma faveur : ſi je dis un mot, je feray ſortir un million d'épée du fourreau, & ſi je commande, je les feray rentrer ; c'eſt moy, qui donne & qui ôte la liberté, qui fais

Royauté merveilleux métier.

& défais les Rois, qui tranſporte les peuples, qui ſaccage les villes rebelles, qui tiens le bon-heur & le mal-heur des hommes entre mes mains.

Qu'eſt-ce autre choſe de ſe vanter, & de ſe glorifier ſi ſuperbement ? ſinon ſe confeſſer reſponſable à Dieu d'un grand compte, dont ce miſerable Empereur s'acquita ſi mal, qu'ayant vêcu comme un brutal, il mourut comme un enragé. Perſonne n'eſt ſi digne de regner, que celuy qui craint même l'ombre de la Royauté.

Les grands Princes ouvrage de Dieu. Ils ſont fort rares.

Les grands Princes ne ſe font pas ſeulement par les preceptes des hommes, mais par le doigt de Dieu, ils naiſſent au Ciel par les Arrêts divins, devant que de paroître ſur terre par la naiſſance humaine. A dire vray, il faut de merveilleuſes qualitez pour rendre un Roi bien accomply, & c'eſt une choſe plus difficile à trouver que le nid du Phœnix. Quand les Enfans d'Iſraël eurent cette opinion que Moïſe étoit perdu, ils s'addreſſerent à ſon frere Aaron, & le prierent de leur faire un Dieu, pour ſubſtituer en la place de leur Conducteur, comme voulant dire aprés Moïſe, qu'il ne falloit rien moins qu'une divinité. Toutefois Dieu n'a jamais permis qu'il y eût au monde un Monarque parfait, auquel il n'y eût rien à deſirer ; car il eût été en danger d'être pris pour un Dieu, & de cauſer une perpetuelle idolatrie.

Il n'y en a point ſans tache.

Les Gentils ont fait des dieux de certains Empereurs aſſez vicieux, que n'euſſent-ils fait des plus parfaits, veu que les hommes ont naturellement quelque veneration pour la vertu ? Conſiderez ſoigneuſement la vie des plus grands Rois du monde, comme de David, de Cyrus, d'Alexandre, de Jule Ceſar, d'Auguſte, de Conſtantin, de Charlemagne, vous trouverez que toutes ces beautez, qui ont

ravy les ſiecles, ont eu leurs taches & la plûpart des autres ont herité d'une gloire maligne, qui eſt de n'être pas des pires entre les mauvais.

Tout ce que les plus celebres ont eu de grand; eſt venu d'un don de Dieu fort particulier, & tout ce qu'ils ont eu de bas, eſt venu d'eux-mêmes qui ont toûjours mêlé de l'homme avec l'œuvre du grand Ouvrier. Neanmoins les bonnes inſtructions ſervent de beaucoup aux Princes, pour éveiller & actuer les faveurs qu'ils ont d'en haut. Ce n'eſt pas dans ces Panegyriques ſi bien ajuſtez qu'ils apprenent leur devoir, mais c'eſt là qu'ils le deſapprenent, lors que charmez par les flatteries ils penſent être en effet ce qu'ils ne ſont qu'en peinture.

Je n'ay pas le deſſein de faire icy des amplifications & des traitez ſur le gouvernement des Princes, mais de racourcir en peu de mots ce qui eſt neceſſaire à leur conduite, & je me perſuade que l'écriture de S. Louïs en ſon teſtament, & Louïs XI. au livre qu'il en a dreſſé luy-même pour l'inſtruction du Roy ſon fils, en diſent aſſez, & qu'on ne ſçauroit tirer les maximes de bien regner plus utilement que de ceux qui ſont du mêtier. *But de ce traitté.*

La perfection d'un Prince ſe peut renfermer dans cinq qualitez, qui ſont la Pieté, la Sageſſe, la Juſtice, la Bonté, & la Valeur. La pieté la donner à Dieu, la Sageſſe à luy-même, la Juſtice à la Loy, la Valeur aux armes, & la Bonté à tout le monde. *5. qualitez du Prince. Pieté.*

La pieté, ou pour parler plus proprement avec S. Thomas, la Religion eſt une vertu qui approprie l'homme à Dieu, & fait qu'il luy rend les honneurs convenables comme au premier Prince, & au ſouverain Roy de toute la nature. Syneſius en ce beau traité qu'il a fait du Royaume à l'Empereur Ar- *Son excellence.*

κρατὸς ἀσφαλὲς. cadius, dit que c'eſt la baſe ſur laquelle ſubſiſte toute la fermeté des Empires. C'eſt un eſprit de vie que les Rois reſpirent du Ciel, qui remplit leur entendement de lumieres, leur cœur d'amour & de confiance divine, leur maiſon de ſainteté, & leur Royaume de benediction.

Il appartient au Roi ſur tout d'être pieux & devot envers Dieu par le tître même de la Royauté. Qui honorera cette Majeſté ſouveraine ſi ce n'eſt ſon Vicaire en terre? Qui repreſentera ſes vertus ſi ce n'eſt ſon image ? Qui luy rendra graces pour ſes faveurs, ſi ce n'eſt lui qui en reçoit la plenitude ? Outre l'obligation qui lie le Prince à cette vertu, il y trouve ſes interêts. Le bon-heur eſt plus ſouvent du côté de ceux qui honorent la Divinité, dit Tite-Live en ſon hiſtoire, & Ariſtote qui procede en homme politique, conſeille au Monarque d'être excellemment pieux, parce qu'il en eſt plus aimé & reſpecté de ſes ſujects, qui attendent moins de mal, & plus de bien d'un Prince qui eſt lié à Dieu par la Religion. Cela luy donne auſſi une aſſeurance dans ſes affaires, & rend les proſperitez plus douces, & les adverſitez moins affligeantes.

Son importance.

Dieu qui eſt le Maître & le Docteur des Princes, recommande ſi étroitement cette vertu aux Rois qui venoient plus particulierement de ſon élection, qu'il leur ordonne de tirer des Prêtres un exemplaire de la loy de Dieu, ou le tranſcrire de leur propre main, de le porter avec eux, & de le lire tous les jours de leur vie, pour apprendre à craindre le ſouverain Roi, & garder tous ſes enſeignemens.

Or la pieté du Prince ne doit point être commune, mais elle doit reluire principalement en

trois choſes au ſentiment de Dieu, au ſervice, & au zele. Un ancien diſoit, que qui croit les dieux, les fait, & qu'ils n'ont pas beſoin de leurs victimes, mais qu'ils veulent nôtre cœur. Le Roy doit reconnoître Dieu avec un ſentiment tres-profond de pieté, comme la premiere eſſence, la premiere lumiere, une Trinité dans l'unité infinie, un eſprit éternel de qui le pouvoir eſt la Toute-puiſſance, de qui la volonté eſt la premiere raiſon, & la nature n'eſt que ſainteté. C'eſt un myſterieux ſilence, une frayeur amoureuſe, un abîme de gloire, qui voit tout, qui ſçait tout, de qui relevent tous les Aſtres, qui donne & qui ôte les Empires, devant qui le monde & tous ſes Royaumes, & tous ſes Monarques, ne ſont que comme de petits atomes voltigeans dans le rayon immobile. Ce ſentiment fera que le Prince mettra ſa Couronne & ſa perſonne aux pieds de Dieu avec une parfaite humilité, & une entiere dependance de luy en toutes choſes, il apprendra les myſteres de nôtre Foy, & toutes les grandes maximes de la Religion, non pas pour diſputer, mais pour croire & pour adorer.

Quelle doit être la pieté du Prince. Ses trois points. Sentiment de Dieu.

En ſuite de ce ſentiment, il faut qu'il profeſſe le culte & le ſervice à l'exterieur par l'acquit de ſon devoir & l'exemple de ſes peuples, comme en aſſiſtant au Service Divin avec grande reverence, honorant le Saint Sacrement, ſe rendant parfaitement devot envers la tres-ſacrée Mere de Dieu, envers les Anges, & les Saints, frequentant la Penitence & l'Euchariſtie, écoutant volontiers la parole de Dieu, & reglant ſes Prieres & ſes divotions journalieres, par l'avis de ceux qui dirigent ſa conſcience; & ſur tout eſtimant que la meilleure devotion eſt d'être ſoigneux de ſes peu-

Le ſervice de Dieu.

ples, juſte en ſon gouvernement, & plein de compaſſion aux perſonnes affligées.

Il eſt expedient de prendre garde que le Prince en cecy ne faſſe trop, ni trop peu, il n'eſt pas ſeant qu'il prenne la pieté de Prêtre, ou de Religieux, qui pourroit diminuer un peu l'eſtime de ſa profeſſion, ni qu'il devienne auſſi trop libre & negligent aux choſes Divines, craignant de tomber en un libertinage, qui eſt le gouffre de tous les mal-heurs.

zele du Prince. La vraye pieté d'un Monarque éclatte ſur tout au zele, qui eſt un amour tres-ardent du bien de Dieu, & pour s'en acquiter il doit ſur tout garder la Loy divine, évitant les pechez griefs & ſcandaleux; il doit veiller continuellement à ce que Dieu ſoit ſervi en ſa maiſon & dans ſon Royaume: que les blaſphemes, les ſacrileges, les hereſies, les ſimonies, & les impietez ſe diſſipent aux rayons de ſes pouvoirs; que le Pape, qui eſt le pere & ſouverain Paſteur de toute la Chrêtienté, ſoit reſpecté avec une ſainte veneration; que les Prelats ſoient honorez & ſoûtenus, que l'Egliſe ſoit pourveuë de bons Paſteurs, que le Clergé vive avec regle, & bien ſeance & qu'il ſoit maintenu dans ſes droits, que les Hôpitaux, les Monaſteres, les maiſons Religieuſes ſoient protegées, & conſervées en leur état. Il ne doit permettre en façon quelconque, ſelon l'ordre de ſaint Louïs, que les lieux ſacrez ſoient violez dans les guerres qui peuvent arriver avec les Princes Chrêtiens, il doit avoir un zele ardent & infatigable pour l'exaltation de la Foy, & de la Religion, & ſelon que le temps & les occaſions le permettront, employer ſes armes & ſa perſonne pour rabattre l'orgueil des infidelles, & arborer l'étendard de la

Croix. C'eſt le partage que Dieu reſerve aux Princes Chrétiens, qui n'auront jamais de vray honneur, qui ne ſoit enfermé dans la gloire de JESUS-CHRIST, (diſoit Jule Firmique aux enfans de Conſtantin.) Toutefois pour les deſſeins des guerres contre les Infidelles, il ne faut rien precipiter chaudement ſous couleur de zele, ou danger du Royaume, mais laiſſer venir Dieu, qui ſçait le temps, & les momens, & qui donne quelquefois ſans beaucoup de travail, ce qu'on entreprend d'autrefois ſans conſeil, & avec peu de ſuccez.

La Sageſſe fait une tres-belle alliance avec la Pieté, comme étant une ſcience des choſes divines & humaines, non oiſive, mais avec goût & ſaveur pour la direction de la vie. Si un Prince ne s'étudie à cette ſageſſe, il eſt ignorant de ſon mêtier, & ſe rend mépriſable à ſes ſujets. Il eſt donné de Dieu à ſon Royaume, comme l'ame au corps, & comment peut-il donc ſubſiſter ſans entendement? Il eſt donné comme l'œil, que pourroit-il faire ſans lumiere? Il doit luy-même être la lumiere, & ne ſeroit pas honteux d'être perpetuellement couvert de tenebres? *Le Roy regnera, & ſera ſage*, dit la parole ſacrée, c'eſt l'unique choſe que Salomon demanda à Dieu, au commencement de ſon regne, & cette requeſte lui agrea tellement, qu'il le remplit d'une capacité merveilleuſe. La Sageſſe.

La Sageſſe fait qu'un homme en vaut mille, elle le multiplie en pluſieurs têtes, & amaſſe les richeſſes de l'Univers en un ſeul cœur. Le Sage tire un tribut innocent de la doctrine de tous les ſiecles, il apprend toutes les vies pour ménager la ſienne, il entre dans ces grands labyrintes du temps paſſé, comme dans ſa maiſon; il jouït de tant de Grandeur de la Sageſſe.

belles inventions des meilleurs esprits de l'univers comme de son patrimoine. Vous diriez que l'ame d'un sçavant Prince a couru plusieurs siecles en divers corps. La Sagesse luy fait faire de grands chemins à peu de frais, & découvrir tout le monde sans partir de son cabinet. Il apprend, il raisonne, il juge, il approuve, il condamne; le passé le fait profiter de l'avenir; les bons conseils l'éclairent, & les folies mêmes d'autruy lui font un théâtre de sagesse.

Quelle doit être la sagesse du Prince.

Il se faut bien garder toutefois : qu'un Prince en devenant Philosophe cesse d'être Roi, il ne doit pas étudier pour sçavoir & disputer, mais pour connoître & pratiquer les choses bonnes, c'est se vouloir chauffer à la memoire du feu, que de penser de devenir sage par la seule lecture des livres. Il faut necessairement negocier par son propre esprit, par son experience, & pour se bien servir des Docteurs, il faut être Docteur à soy-même. Je ne voudrois pas que tous les Princes fussent si Philosophes que l'Empereur Marc-Aurele, ni si éloquens que Julien l'Apostat, ni si curieux de tous les arts qu'Adrian. C'est une science qui approche fort l'ignorance, que d'étudier ce qui ne profite de rien, & de se donner de la peine d'apprendre tout ce qu'il seroit bon de desapprendre.

Puisque l'Ecriture est le livre des livres, & que les Anciens appelloient la Bible, *la Couronne*, un Roi ne la doit pas ignorer, non pas pour faire le Theologien, mais pour y apprendre son devoir. La Philosophie naturelle, qui met en veuë le grand spectacle des creatures pour aller au Createur, n'est pas inutile à un bon esprit, celle qui fait le raisonnement & le discours, est bonne à toutes occasions; Mais la Morale, la Politique, &

l'hiſtoire ſont la meilleure partie de la Bibliotheque d'un Roy, & s'il prend quelque divertiſſement à la muſique, & à la peinture, cela ne peut être que loüable.

Au reſte, la ſcience qui enfle les eſprits vains, humilie les ſolides : car à force d'apprendre ce que nous ne ſçavons pas, nous apprenons nôtre ignorance, & connoiſſons par experience, qu'on feroit une grande Bibliotheque de ce qui eſt hors de la connoiſſance des plus ſçavans du monde, il n'y a que ceux qui ſçavent peu, & qui ſçavent mal, qui ſont les ſuffiſans de leur ſcience ; ils gazoüillent comme les petits ruiſſeaux, mais les grandes rivieres coulent en ſe taiſant. Un Prince, qui pour avoir étudié, veut porter tout ſon conſeil en ſa tête, montre qu'il a peu profité de l'étude ; car en cette vie mortelle, l'homme eſt ſage, tant qu'il cherche à le devenir ; mais depuis qu'il penſe l'être & n'avoir beſoin de perſonne, c'eſt lors qu'il commence à s'égarer. L'Uſage de la ſageſſe eſt d'être ſage comme celuy de l'œil eſt de voir.

La ſageſſe d'un Roi ſe fait voir par une teinture raiſonnable des bonnes lettres, par la connoiſſance qu'il a de ſoy-même, & de la frêle beauté de toutes les choſes humaines, par la diſcretion de ſes paroles, par la modeſtie dans la proſperité, & par la conſtance dans l'adverſité : elle ſe fait voir par une grandeur ſans affectation, une Majeſté ſans orgueil, une humilité ſans mépris, une grace ſans étude, où tout ſent le Roi, ſans contenance de le vouloir faire, elle ſe fait voir par la temperance, par la moderation de ſes paſſions, & par la prudence dans la conduite de la vie, & de ſon Etat.

C'eſt avoir hautement étudié que de vaincre la colere, deſarmer la vengeance, moderer une vi-

ctoire, dompter la concupiſcence, regler ſon amour, reprimer ſes ambitions, retenir ſa langue, temperer ſes joyes, addoucir ſes déplaiſirs, vivre comme un Saint, & parler comme un Oracle. C'eſt avoir excellemment profité en la ſageſſe, que de ſe conduire en toutes choſes, ſelon les loix de la vraye prudence. La fauſſe fait ſon principal de ce qui n'eſt que l'acceſſoire, elle prend la grandeur, & les delices comme le but de la vie d'un Roy, elle conſulte peu, elle juge mal, & elle n'ordonne rien: Mais la vraye prudence ſçait viſer à la fin, prendre un bon but en toutes choſes, elle fait voir tout avec conſeil, elle porte jugement ſans paſſion en toutes les concurrences, & donne un ordre efficace pour l'execution de tout ce qui a été ſagement conclud; la memoire du paſſé, l'intelligence du preſent & la prevoyance de l'advenir, font toute ſa perfection, la docilité la diſpoſe, la ſubtilité l'ouvre, la conſideration la regle, la precaution l'aſſeure, & l'execution la couronne. C'eſt par ce degré que le Prince monte au trône de la ſageſſe, qui eſt un don ineſtimable, & la vraye faveur de la Divinité.

S. Louïs, de qui la vie pouvoit être l'école des plus habiles Philoſophes, quoy qu'il portât en ſon cœur les meilleurs maximes des Empires, ne laiſſoit pas de lire les bons livres, & comme il eut veu durant ſa priſon du Levant, qu'un Prince Sarrazin avoit une bibliotheque des livres de ſa loy, il en fit dreſſer une à ſon retour dans ſon Palais, où il paſſoit de bonnes heures, & conferoit volontiers avec les gens de ſçavoir & de merite. Demetrius Phalereus conſeilloit aux Rois de s'inſtruire fort par la lecture, parce que là on apprend des morts, ce qu'on ne peut ſçavoir des vivans.

En ſuite de la Sageſſe vient la Juſtice, qui fait preſque tout ce que le Prince eſt de meilleur; & la Royauté ne ſemble être autre choſe qu'une excellente ſcience de la Juſtice, comme la Juſtice eſt une habitude de vertu, par laquelle nous rendons à chacun le droit qui luy appartient. Tertulien diſoit que la Bonté avoit creé le monde, mais que la Juſtice avoit fait les accords. Cette ſage Mere des harmonies ne ceſſe d'ouvrir l'oreille aux concerts qui ſe font dans le monde, de corriger les voix diſcordantes de l'amour propre, de r'apporter tout à ſa fin: l'Ambition invente des tons extravagans, l'Avarice jette des cris enragez, la Tyrannie fait une Muſique infernale; mais la Juſtice corrige tous ces excez, & ſi elle rencontre des ames fortes & pures pour luy ſervir d'organe, elle fait des melodies nompareilles, qui delectent l'oreille de Dieu, & réjoüiſſent toute la nature.

La juſtice mere des harmonies.

Il y a deux grandes vertus qui font toutes les égalités de la vie humaine, la Verité égale l'Entendement à tous les objets, & la Juſtice les cœurs à l'Equité.

La Verité & la Juſtice font toutes les égalitez du monde.

Le Menſonge & l'Injuſtice font par tout de grandes inégalitez, qui rempliſſent les Royaumes de deſordre, les conſciences de crimes, & les ſiecles de confuſion: Mais la Verité & la Juſtice rendent la lumiere aux choſes tenebreuſes, la force aux foibles, la certitude aux douteuſes, & l'ordre aux confuſes.

Nous avons une naturelle complaiſance à contempler ce bel Arc-en-Ciel, qui environne l'air d'un diadême de gloire, mais Alcuin Precepteur de Charlemagne écrit, que ce qui le rend plus admirable, c'eſt que parmi ſes beautez il porte les marques de la Juſtice, il montre du feu & de l'eau

Juſtice comparée à l'Arc-en Ciel.

en ſa couleur rouge & bleuë pour nous apprendre que la Juſtice tient le feu en ſes pouvoirs pour conſommer les méchans, & l'eau pour porter le rafraîchiſſement aux ardeurs cuiſantes des calamitez qui travaillent les miſerables.

Mêtier de Dieu.

La Juſtice eſt le mêtier de Dieu, & un Ancien diſoit, que ſon continuel exercice étoit de peſer les cœurs, & les œuvres des hommes, pour diſtribuer les recompenſes & ordonner les châtimens ſelon le merite & le demerite d'un chacun en particulier. L'Ecriture dit, qu'il eſt illuſtre & magnifique, mais que ces magnificences ſe font voir principalement ſur les montagnes de proyes & de rapines, lors qu'il terraſſe d'un bras invincible les Grands de la terre chargez des dépoüilles de l'iniquité. Les hebreux diſoient que Dieu ſe plaiſoit tant à la juſtice, qu'il avoit contribué juſques aux ſaphirs de ſon propre Trône pour y graver la Loy.

Délices des Grands.

Le Sauveur du monde eſt nommé *le Juſte* par le ſaint Eſprit dans les écrits de ſes Apôtres, non par flatterie, mais par eſſence. Tous les plus grands imitateurs de Dieu ont honoré cette qualité, & l'ont tenuë au nombre de leurs plus cheres delices; Job en faiſant ſon diadême & ſon habit, David ſa vertu, Salomon ſa Sageſſe, Joſias ſon amour, Auguſte ſon exercice, & Trajan ſon honneur. La memoire de tant de rencontres, de ſieges, de batailles, de conqueſtes, de triomphes dont la vie de ce grand Empereur a été ſignalée, ne ſe trouve plus que dans la connoiſſance de peu de lettres; mais ce qui demeure gravé dans la memoire de tous les ſiecles, eſt un acte de juſtice qu'il exerça lors que ſortant de Rome en grande pompe pour aller en guerre (ainſi que j'ay dit au premier volume)

Acte memorable de Trajan.

lume) il écouta une pauvre femme veuve qui luy demandoit justice, descendît de cheval pour entendre son affaire à loisir, & lui rendit son droit devant que de partir. Cela ravit tellement S. Gregoire, qu'il pria, à ce qu'on dit, pour l'ame de Trajan, & la sauva, ce que le Docteur Alphonse Ciaconius justifie par un docte traité, quoy que le Cardinal Baronius soit d'autre opinion.

De tout cecy il est clair & manifeste que le Prince doit faire état sur toutes choses, non seulement d'être juste, mais de faire paroître en sa bouche & en ses mains, ce qu'il porte dans le cœur. Celuy là est le plus grand Roy, selon le Philosophe Diogene qui est le plus juste, & s'il est sans justice, ce n'est qu'un vain nom, & qu'un fantôme de Royauté. Tout ce que le Roy fait de plus excellent en sa dignité, disoit ce même Sage, est d'honorer la Divinité, d'ordonner des loix, de conduire des armées; & tout cela se fait legitimement par le moyen de la justice: les peuples ne sentent point s'il est devot, s'il est sobre, s'il est discret, & s'il est chaste, mais s'il est injuste c'est un malheur commun, & un sentiment public, comme si le Soleil venoit à sortir de ses limites, ou si quelque Astre malin faisoit naître en terre des incendies & des deluges.

Le Prince se doit attacher à l'exercice de la Justice.

Le Roy Nabuchodonosor est figuré dans le Prophete Daniel par un arbre, sur lequel les oiseaux font leur nid, & sous lequel les autres animaux demeurent à couvert, pour nous signifier que les Princes doivent étendre leur pouvoir ainsi que les rameaux, pour proteger leurs sujets en leur rendant la Justice.

Le vray Prince pour parler avec Cassiodore, doit servir de Temple à l'innocence, de sanctuaire à la

Temperance, & d'autel à la Justice. Vous donc, ô Monarques, qui vous plaisez à l'éclat de vôtre Diadême, sçachez qu'il vous est donné d'en-haut pour être le Vicaire de Dieu, en rendant à chacun ce qui le concerne. Vous devez veiller comme une intelligence sur tout vôtre Etat, & ne permettre jamais que les choses les plus petites soient abandonnées de vos soins les plus charitables. Ecoutez ce que Dieu vous dit par son Apôtre; (*Maîtres rendez ce qui est juste & équitable à vos serviteurs, puisque vous ne pouvez pas ignorer que vous avez dans le Ciel un grand Maître à qui vous êtes responsables de vos actions.*) Ecoutez ce qu'il vous signifie par son Prophete, *Faites jugement & justice, Delivrez ceux qui sont opprimez de la main des persecuteurs, Gardez-vous bien d'affliger l'étranger ni le pupille, ni la veuve.* La Justice des particuliers se manifeste dans leur petit commerce, mais la Royale a bien d'autres lumieres pour se faire voir & contempler dans ses beautez.

Actes de Justice en la punition & en la recompense.

Si vous êtes vray Roy, comme la nature ne vous a pas donné cent bouches & cent mains pour parler, & pour tout ce qui est necessaire dans vôtre Etat, il est expedient que vous fassiez un bon choix de ceux que vous commettez aux maniement de vos Armes, de vos Finances & de vos Loix. Ne permettez jamais que vôtre Nom, qui est saint, & vôtre Authorité qui est inviolable, servent de pretexte aux méchans pour opprimer vos Sujets. Les chasses des hommes sont les Sangliers, les Loups, & les Renards. Celles des Monarques doivent être aprés les Insolens, les Larrons, & les Tyrans.

Tous les pechez ne sont que debordemens d'in-

juſtice. Il n'y a rien de chaſte, dit S. Auguſtin, contres les Adulteres, rien de fermé aux Voleurs, rien d'aſſeuré contre les Homicides, ſi le glaive du Prince, vengeur des iniquitez, n'arrête les audacieux ; les villes ſont des forêts, & les forêts des frayeurs éternelles, s'il n'y a des Loix pour les hommes, & des peines pour les crimes. La nature ne feroit jamais de fin en ſes pechez, ſi la diſcipline ne reprimoit ſes ſaillies. Le premier ſoin d'un Prince qui gouverne les peuples, eſt d'ôter le mal & les méchans, pour affermir le repos des gens de bien : C'eſt pour cela que ſont les Royaumes, les Magiſtrats, les Armes, & les Loix : le monde ne ſeroit qu'une proye, & la vie qu'une confuſion, ſi la Juſtice ne remedioit aux violences des paſſions déreglées. Punition des méchans.

Mais à dire vray, le Prince qui ſeroit ſevere aux punitions, & qui auroit le cœur retreſſi aux recompenſes, ſeroit comme eſtropié d'un bras. Il faut agir également à châtier le Merite & reconnoître la Vertu. Quand le gouvernement des Rois eſt ſi mol que les Vices profitent & ceux qui les font, c'eſt preſque une eſpece de peché que de bien faire, & quand les Vertus ſont ſi mal-heureuſes que d'être privées de l'honneur qui leur eſt bien deu, c'eſt le crime du ſiecle, & la honte des Couronnes. Recompenſe des bons.

Il ne ſuffit pas de commettre des Juges pour ouïr & vuider les procez, il faut s'informer de leurs procedures, & de leurs actions, il faut imiter quelquefois ſaint Louïs, qui jugeoit ſous l'orme des differents de ſes ſujets, conſacroit les bois & les campagnes par la ſincerité des Oracles qui ſortoient de ſa bouche. Les Princes doivent veiller ſur les Magiſtrats, & quelquefois connoître en perſonne.

Les Empereurs de Conſtantinople, écoutoient auſſi les differens de leurs peuples, & ſelon Conin,

Couſtume des Empereurs Grecs.

quand une partie plaidoit, ils tenoient une oreille découverte & couvroient l'autre, pour dire qu'ils le gardoient à l'adverſaire.

C'eſt une foibleſſe de jugement de vouloir décider une affaire, en n'entendant qu'une partie, il faut avoir l'oreille un peu dure à tant de divers raports qui ſe font indifferemment par ceux qui ſont intereſſez, autrement il eſt à craindre qu'un repentir bien long, ne ſuive une courte ſentence.

Juſtice militaire.

La Juſtice civile s'exerce aux Parquets & aux Tribunaux, mais la militaire a eſté ſouvent fort negligée par quelques anciens Princes, en des tems où aprés avoir perdu l'occaſion d'une bonne paix, ils ne ſçauroient faire qu'une mauvaiſe guerre. Les Juges qui achetent la Juſtice, ſont en grand danger de la vendre, & les gens de guerre qui ne ſont pas payez des finances qui ſe levent pour cét effet, ſont comme en poſſeſſion de ſe payer par l'importunité des crimes & des ravages : Nos loix & nôtre ſiecle devroient rougir, quand les Hiſtoires Romaines nous diſent qu'un Scaurus conduiſant une armée, logeoit ſouvent dans des campagnes où il y avoit des arbres chargez de fruits, ſans que les Soldats oſaſſent lever la main pour en cueillir un ſeul ; le paſſage d'une groſſe armée laiſſoit tout au même ordre qu'elle l'avoit trouvé ; & parmy les Chrêtiens, un ſeul regiment de Soldats a fait ſouvent la deſolation de la campagne, la frayeur dans les villes, & autant de ſaccagemens que de gîtes. Ceux qui tiennent le gouvernail des Empires & des Republiques, ſont grandement reſponſables à Dieu de ce qui ſe paſſe en cét article.

Les Rois ne doivent pas ſeulement maintenir la Juſtice par armes, mais l'enſeigner par leurs mœurs, & la ſantifier par leurs exemples. Le Do-

cteur Navarre a noté quantité de pechez contre la Juſtice, auſquels les Princes, les Republiques & les Seigneurs peuvent offenſer Dieu mortellement : *comme ſeroit d'uſurper ſans raiſon les biens qui ne leur appartiennent pas, & les retenir ſans reſtitution. De gouverner lâchement & negligemment leurs Royaumes & Principautez. De laiſſer leurs terres dépourvûës de vivres & munitions neceſſaires qui pourroient mettre leurs ſujets au pillage. De prodiguer & conſommer en dépenſes, ou mauvaiſes, ou inutiles, les biens qui ſont pour la défenſe de leurs Eſtats. De charger notablement leurs ſujets d'impots & de ſubſides, ſans ſe propoſer un bon but, & ſans avoir une neceſſité non colorée, mais vraye & réelle. De laiſſer mourir de faim les pauvres, ſans les ſecourir de leurs revenus dans l'extremité. De ne vouloir point entendre aux conditions raiſonnables d'une juſte paix, & de donner occaſion aux ennemis du nom Chrêtien, d'ocuper les terres des fidelles, & étouffer nôtre Religion. De diſpenſer en la Loy divine ou naturelle. De faire juger les procez de leurs ſujets ſelon leur paſſion. De fruſtrer leurs creanciers, d'opprimer la liberté & les droits des peuples, de les contraindre par menaces, ou par prieres importunes de donner leur bien, ou de faire des mariages contre leur gré, & à leur deſavantage. De faire des guerres injuſtes. D'empêcher les fonctions de l'Egliſe. De vendre les Offices & les Charges ſi cherement qu'ils donnent occaſion à ceux qui les achetent d'en abuſer. De preſenter des Beneficiers au ſoin des ames, indignes & ſcandaleux. De donner des commiſſions & des charges à des Officiers vicieux & impertinens. De tolerer & entretenir les vices, les ordures, & les concuſſions de leurs gens, de condamner à la mort, & de faire tuër injuſtement ſans*

Remarques du docteur Navarre ſur les pechez des Grands contre la Juſtice.

forme de procez, & de violer le lit conjugal de leurs ſujets.

Obligation du Prince de vacquer à ſes affaires.

Toutes ces choſes & d'autres que ce Docteur remarque, ſont de grands pechez d'injuſtice en la perſonne des Grands, à quoy ils doivent ſingulierement prendre garde, & pour y obvier il faut neceſſairement qu'ils s'inſtruiſent des devoirs de leurs charges, & de l'état de leurs affaires, y vacquant comme au point le plus important de leur ſalut : & comme la paſſion de la haine ou d'amour que l'on a pour quelque perſonne, trouble le jugement & traverſe la Juſtice. S. Louïs conſeilloit au Roy ſon fils de calmer fortement ſon cœur, & dans l'incertitude d'un different ſe donner toûjours le tort, & tenir toute émotion d'eſprit, comme la plus capitale ennemie de la raiſon.

Conſeil de ſaint Louïs.

Pluſieurs Princes ont perdu ſouvent la vie & le Sceptre pour s'être abandonnez à quelque action injuſte, & n'y a cauſe plus ordinaire pour laquelle Dieu transfere les Royaumes de main en main, que l'injuſtice ; comme au contraire, les Princes qui ont été grands juſticiers, reluiſent comme des étoiles de la premiere grandeur dans l'Eternité de Dieu, & leurs cendres mêmes ſemblent encore exhaler de leur tombeau une certaine odeur qui réjouït les peuples, & conſerve leur memoire en toute benediction.

Sa Bonté, & ſon excellence.

Mais on ne ſçauroit croire le rare temperament que la Juſtice & la Bonté font par leur alliance : la bonté eſt une eſſence commode & bien faiſante, qui ſert de mere nourrice à l'amour : elle a ſa ſource en la Divinité, & de là s'épand par des petites veines dans tous les êtres creés, & ſe mêle dans tous les objets comme la lumiere dans toutes les couleurs. Elle chaſſe & elle étouffe le mal de

tous côtez; & n'y a pas mêmes juſques aux enfers, où elle ne faſſe reluire quelque rayon de ſa ſplendeur. La beauté qui ravit tous les yeux mortels, n'eſt que la fleur de l'être, mais la bonté en eſt le fruit, & la ſaveur eſt une ſaveur de Dieu, que toutes les creatures goûtent & ſavourent.

Dieu, qui ſelon Caſſiodore, eſt la cauſe des êtres, la vie des ſens, la ſageſſe des intelligences, l'amour & la gloire des Anges, ayant de toute éternité la felicité accomplie dans ſon ſein, a creé l'homme pour avoir à qui faire du bien, ainſi qu'écrit ſaint Gregoire de Niſſe, & Saint Cyprien dit, que cét Eſprit Eternel étoit porté ſur les eaux dés le commencement du monde, pour s'ajuſter & s'approprier la creature, & la diſpoſer aux tranſpirations amoureuſes de ſes bontez.

Le Prince, qui ſelon l'obligation de ſa charge, veut ſe faire imitateur de Dieu, doit être grandement bon de quatre ſortes de bontez, de mœurs, d'affabilité, de benefice, & de clemence. Je dis des mœurs, parce qu'il y a peu à eſperer d'un Grand qui n'eſt pas bien avec Dieu, qui ne garde point ſa loy, & ne regle point ſa vie: s'il a des vertus, elles ſont toutes ſophiſtiquées, & s'il fait du bien c'eſt par flux & reflux, par accez & par boutades. Perſonne n'eſt vrayement bon aux autres qui ne commence pa ſoy-même: il faut qu'il ait neceſſairement la Charité Chrêtienne, ſans laquelle perſonne ne verra jamais Dieu; s'il poſſede cette vertu, il aura premierement un amour de reſpect pour ceux qui l'ont engendré, une amitié conjugale pour ſon épouſe, une cordiale pour ſon ſang, & tous ſes proches: de là elle ſe répandra en toute ſa maiſon, & en tout ſon Eſtat, & luy fera aimer ſes ſujets avec une certaine tendreſſe, comme une choſe

ſienne, & comme le bon Paſteur cherit ſes troupeaux. Il imitera nôtre Seigneur, qui regardoit du haut de la montagne ce pauvre peuple de Judée qui le ſuivoit & attendriſſoit ſon cœur ſur luy, par une ſinguliere compaſſion. C'eſt en cecy que conſiſte vrayement la vertu de pieté, qui donne un ſi grand luſtre à la vie des Princes.

Affabilité. Or comme il aura la bonté dans le cœur, il la verſera par neceſſité ſur tous les ſiens par ces canaux que j'ay dit, d'affabilité, de liberalité, & de clemence : l'affabilité, qui eſt une douceur moderée de parole & de converſation, doit croître avec le Prince dés ſon plus tendre âge : c'eſt une vertu qui ne coûte rien, & qui eſt d'un tres-grand raport, elle fait des threſors des cœurs & des volontez, qui ſecourent les Grands dans le beſoin.

Une bonne parole qui ſort de la bouche d'un Roy eſt comme la manne qui vient du Ciel, & tombe dans le deſert. Elle nourrit & réjouït ſes ſujets, elle a des mains pour former & façonner leurs cœurs comme il luy plaît, elle porte avec ſoy des chaines d'or pour captiver doucement les volontez. Le commandement qui ſe fait avec douceur, ſe fait avec une force invincible, & chacun naturellement ayme mieux obeyr à celui qui ſemble prier en commandant, qu'à une authorité qui vient à main armée, & qui menace d'arracher ce qu'on lui refuſe.

Sa pratique. Il faut toutefois que le Prince ménage ſes careſſes, ſelon les merites des ſujets, car c'eſt une grande inégalité d'être égal à tout le monde. L'affection gâte ſouvent le mêtier de la courtoiſie, & quand on donne trop de paroles à trop bon marché, & preſque indifferemment à tout le monde, cela fait penſer qu'elles ne ſont pas des meilleures :

le faux or eſt trop haut en couleur, & la fauſſe affabilité trop trompeuſe en apparence : cela trompe quelques-uns qui n'y ſont pas accoûtumez, & n'ont pas grand diſcernement, ſe portant comme le lierre, auſſi bien ſur les pilliers creux que ſur les ſolides, mais ceux qui ſont aviſez ſe laſſent des careſſes ſteriles, lors qu'ils attendent avec raiſon de bons effets. Les Rois tout grands qu'ils ſont, ne peuvent faire riche tout l'Univers, il y en a beaucoup qu'il faut contenter de bonnes paroles, mais de penſer toûjours échapper avec cette monnoye, c'eſt ſe tromper ſoy-même, & tromper tout le monde.

Il y a tant d'affamez qui ne mangent point de fleurs, qui attendent des dons & des recompenſes, aprés s'être mis en grands frais, & avoir couru de grands hazards pour la gloire du Prince, & le bien de l'Eſtat, il eſt neceſſaire de reconnoître en eſſence leurs ſervices.

Le Prince qui fait état de ne rien ou peu donner, trahit ſa naiſſance, ſe montre de petit cœur, & de petite fortune, ne pouvant attendre avec raiſon grande recolte d'un champ où il ne ſeme rien : il témoigne avoir trop d'avidité au bien temporel, & ſçavoir peu ce que vaut l'amour des ſujets, il amaſſe de la boüe des Indes, & neglige le patrimoine des cœurs, dont Dieu, tout riche qu'il eſt, ſe contente. Il arrive qu'il ſe trouve aprés dans des affaires tres-épineuſes, où ſon argent ſans amis ne ſert qu'à le perdre.

Grande induſtrie que de donner à propos.

Mais quoy qu'il faille donner, on ne ſçauroit dire combien ce mêtier eſt difficile pour le faire proprement ; il n'y a point de plus grand dommage que de donner tout, & donner inconſidérement à ceux qui le meritent le moins. Celui qui donne

beaucoup & par deſſus ſa portée, détruit la liberalité en la voulant établir, d'autant que par trop donner, on prend le chemin de ne pouvoir plus rien donner. Jean Michel dans l'Anatomie du corps Politique, dit que le Docteur Bricot en une harangue qu'il fit au Roy François I. luy remontra qu'il reſſembloit ſaint François, dont il portoit le nom, qu'il avoit les mains percées, & ne tenoit quaſi rien qu'il ne donnât, & que s'il ne prenoit garde, cela épuiſeroit ſes Finances, de ſorte qu'il feroit plus de pauvres en ſon Royaume, que ſaint François n'en avoit tiré en la Religion.

Les Souverains qui affament leurs peuples, pour nourrir l'avarice inſatiable de quelques particuliers, ſont comme ces montagnes qui portent des fruits, non pour l'uſage des hommes, mais pour les oiſeaux de rapine, ils donnent à peu de gens ce qu'ils ôtent à tous, engraiſſent ſouvent des monſtres & des opprobres du ſang public, qui font gronder la terre ſous leurs pieds, & foudroyer le Ciel ſur leurs têtes. D'autres donnent ce qu'ils ne peuvent plus tenir, comme Manuel Commene qui offroit ſon argent à ſes Soldats lors qu'il étoit entre les mains des Sarrazins. D'autres donnent de mauvaiſe grace, & plus par infirmité de ne pouvoir refuſer, que par deſſein de gratifier: D'autres donnent tard & petitement, en telle façon qu'aprés avoir nourri les eſperances de vent, ils les payent preſque de fumées. D'autres ſe repentent incontinent d'avoir donné ce qu'ils ne peuvent plus tenir; & n'ont autre contentement de leur liberalité, que le repentir de leur precipitation. Celuy qui veut être vrayement liberal & magnifique, évitera tous ces écueils, donnera avec

conſeil ſelon ſes pouvoirs, & de bonne grace à la pauvre Nobleſſe, à la milice eſtropiée pour ſon ſervice ; aux Egliſes, aux perſonnes religieuſes, aux gens de probité, de ſçavoir, & de merite, qui ſe rendent utiles au public.

Mais à dire vray, c'eſt un grand don que de pardonner par clemence, ce que l'on pourroit châtier par Juſtice ; C'eſt tout ce que les Rois ont de plus merveilleux, & de plus approchant de Dieu ; ils ne peuvent pas créer, ils ne peuvent pas reſſuſciter les hommes, & toutefois donner le ſalut & la vie à un homme, c'eſt luy donner comme une ſeconde creation, c'eſt lui donner l'être ſans le non être, & luy conferer la reſurrection ſans luy faire goûter la mort.

Que pourroit faire un homme qu'on feroit ſoudainement demy-Dieu, & que l'on tranſporteroit parmy les Aſtres, à quoi ſongeroit-il, à quelles occupations prendroit-il le plus de plaiſir, ſinon à faire du bien, & entre les biens donner & conſerver le fondement de tous les autres qui eſt la vie ? Il n'y a rien de plus glorieux que de pouvoir & ne vouloir pas venger une injure, le pouvoir fait la grandeur de la Majeſté, mais la bonne volonté donne l'accompliſſement.

Les Hebreux diſoient que l'œuvre de Dieu par excellence étoit la miſericorde, qu'il habitoit dans ſon pourpris depuis le commencement du monde juſques au jour du Jugement, & que donnant tous les temps à la clemence, il n'avoit reſervé qu'un jour à la Juſtice.

Oſtez-moy ces Rois des Macedoniens qui paroiſſoient dans leurs plus haut atours avec une tête de Lyon, ce n'étoit pas montrer leur gran-

deur, mais témoigner leur brutalité. Le cœur du Roi, dit l'Ecriture, eſt dans la main de Dieu, dans cette main qui ne fait que s'ouvrir, pour remplir toute la nature de benediction, depuis le Ciel juſques à la terre; comment pourroit-il prendre là dedans des penſées de fureur, de mort & de ſaccagement? Il faut être clement même en puniſſant, ſe gardant bien de rien faire par vengeance, mais faiſant tout par bonté.

La clemence n'exclud pas la Juſtice, mais elle la modere, & ſi elle permet qu'on ôte la vie à un coupable, c'eſt pour la conſerver à mille innocens. C'eſt une cruauté de ne pardonner rien, mais c'eſt double cruauté de pardonner tout, d'autant que l'on ne peut égaler les mauvais aux gens de bien, dans une grande inégalité de vies & de mœur, que l'on ne renverſe tout un Etat. Il faut diſcerner prudemment & avec conſeil ce qui eſt digne de pardon, & ce qui eſt digne de punition; il y a des crimes peſtilens, ſcandaleux & qui tirent à de grandes conſequences, que le Prince ne peut laiſſer impunis ſans ſe condamner luy-même. Il y a d'autres fautes commiſes par erreur, par fragilité, par ſurpriſes, par de fortes inductions, de puiſſantes tentations, & ceux qui ont ſuccombé une fois, ont fait mille autres actions genereuſes, pour effacer, la memoire d'une mauvaiſe. Si la clemence n'a lieu en telle occaſion, elle n'a que faire autour du Prince, & ſi elle ne trouve point d'employ chez luy, il y a bien du danger que la vengeance de Dieu n'y trouve dequoy s'exercer. Le plus ſage des Rois tient que cette vertu eſt la baze des trônes, d'où il ſuit que le Prince qui en eſt dépourveu, met ſa perſonne en danger, & ſon Etat en branle.

C'eſt ſe tromper de penſer que le Prince ſoit bien aſſeuré, où il n'y a rien d'aſſeuré contre la violence du Prince. Le deſeſpoir de la clemence a fait naître ſouvent d'horribles cruautez, & faut toûjours craindre l'effort d'une derniere neceſſité. Il y a des choſes qu'il faut pardonner par mépris de les punir, d'autres par utilité, d'autres par gloire, & ſe ſouvenir toûjours que nous avons un Juge ſur nos têtes qui nous fait vivre par ſa ſeule bonté nous pouvant à tous momens punir par ſa Juſtice.

Enfin pour conclurre ce petit Traité, la valeur acquiert une haute reputation au Monarque, le rendant terrible à ſes ennemis, & aimable à ſes ſujets. La grandeur ſe maintient par les mêmes moyens qui luy ont donné commencement, & prend une nouvelle vigueur, par les qualitez qui ont favoriſé ſon origine. Nos premiers Rois ſont arrivez à cette dignité par leur courage, & par la hardieſſe qu'ils avoient d'expoſer leur valeureuſe perſonne à beaucoup de hazards pour le ſalut du public; cela les faiſoit admirer, & les élevoit enfin ſur le pavois, pour être montrez par toute l'armée, & éleus d'un conſentement general pour commander aux autres par le titre de leurs merites.

L'eſtime de la vaillance ſe coule ſi facilement, & avec tant d'approbation dans l'eſprit des peuples & des hommes genereux, que ne luy ſuffiſant pas de faire des Rois en terre, elle a fait chez les Gentils des Dieux dans le Ciel. Ils ont deïfié un Hercule & un Theſée, pour avoir coupé la tête des Hydres, abbatu des Minotaures, & ne ſe contentans pas d'avoir conſacré leurs perſonnes, ils ont mis des bêtes ſauvages, & des

monſtres parmi les Arſtres, pour avoir ſervy d'objets à leur victoire, aimans mieux éterniſer des animaux parmi les étoiles, que de diminuer quelque choſe de la gloire éternelle des vaillans hommes.

Alexandre couronné Roy par ſon pere Philippe devant que de prendre poſſeſſion du Royaume qui luy étoit écheu par le decez de ſon predeceſſeur, aſſemble tous les Grands de ſon Royaume, & leur dit qu'il leur conſeilloit d'élire celuy qui ſeroit le plus obéïſſant à Dieu, qui auroit les meilleures penſées pour le bien public, qui ſeroit le plus miſericordieux envers les pauvres, qui garderoit mieux le droit du foible contre le fort; mais ſur tout celuy qui ſeroit le plus vaillant, & qui s'expoſeroit le plus hardiment pour le ſalut de ſa Patrie : Et comme tous confirmerent ce que la naiſſance luy avoit donné, il fit un ſerment qu'il garderoit tout ce qu'il avoit avancé, comme il fit, témoignant en toutes ſes actions de la bonté & de la valeur, par deſſus tous les Rois qui l'avoient precedé.

Métier de la guerre neceſſaire à un Prince.

Le Monarque donnera preuve de la ſienne en apprenant fort bien le métier de la guerre, en ſe rendant adroit aux exercices, en jugeant des places & des armées, des Capitaines, des Soldats, des défenſes, des artaques, des ruſes, des ſtratagemes, des fortifications, des armes, des vivres, & des munitions, & donnant un grand ordre à tout ce qui concerne la milice. Il fera beaucoup de paroître dans une armée, d'exhorter, d'animer, d'encourager, de conſulter, de reſoudre, de donner les ordres, & les faire executer, de montrer une preſence d'eſprit dans les dangers, & un cœur invincible dans les mauvais ſuccez : mais il

ne doit jamais se mêler dans les batailles sans grande necessité, parce que la main d'un homme fait assez peu de chose, & la perte d'un Roy apporte un dommage irreparable.

Il ne se doit mêler dans les batailles sans grãde necessité.

Le jeune Roy Ladislas s'enfonça dans le peril à la bataille de Vanes contre le Turc Bajazet, & comme il y fut demeuré & qu'on luy eut enlevé la tête & qu'on l'eut mise au bout d'une lance, pour servir d'un triste spectacle aux Chrêtiens, cela mit en déroute toute l'armée qui étoit déja demy victorieuse, & donna la victoire à l'Infidelle.

C'est un long mêtier que la guerre, & des plus dangereux, qu'il ne faut faire que par necessité. Je ne puis ni ne dois icy l'enseigner par paroles, reservant cela à la connoissance des intelligences, & à l'experience des parfaits.

Je suis seulement obligé d'avertir, qu'il se faut donner de garde de prendre la temerité, ou la brutalité pour la vraye vaillance. Ce ne sont pas les bravaches, ni les farouches qui font les coups les plus genereux dans les armées. A Dieu ne plaise qu'une vertu qui fait les merveilles en terre, & place les Heros dans le Ciel soit honorée par de si foibles mains : Ce n'est point un effet de la vanité, ni de l'ignorance, ni de la fureur ; c'est un germe de la generosité, qui enseigne le mépris des dangers & de la mort pour la gloire de Dieu, pour la défense de la Patrie, pour l'abaissement des impies, des infidelles, & des méchans, pour l'exaltation de la vraye Foy, de la Religion, & de la gloire de sa nation.

O la haute & divine vertu, qui couvre tant de peuples à l'ombre de ses palmes & de ses lauriers, qui fait trouver le calme dans l'orage, la seureté dans les perils, la consolation dans les desastres, &

l'appuy dans les foudres ! Heureuſes les playes des valeureux, dont il ſort plus de gloire que de ſang ! Heureux leurs eſprits immortels qui s'envolent dans le Ciel, portez ſur la pourpre d'un ſang ſi genereux, & qui laiſſent en s'envolant à la poſterité une éternelle memoire de leur proüeſſe. Pour eux le temps n'a point de faulx, la mort eſt depourveuë de traits, la calomnie y perd les dents & la gloire ſeme par tout les marques de leur immortalité.

DAVID.

DAVID eſt un grand mêlange de diverſes avantures, de biens, de maux, de joyes, de douleurs, de mépris, de gloires, de vices, de vertus, d'actions, de paſſions, de ſuccez inopinez, d'accidens étranges, & de merveilles. Ce n'eſt pas mon deſſein d'écrire icy ſa vie qui eſt exactement couchée dans la ſainte Ecriture, mais de faire des reflexions ſur les choſes principales en ce qui concerne la Cour. Nous le conſidererons en deux états, de ſerviteur, & de maître, & remarquerons avec quelle prudence il s'eſt conſervé dans l'un, & avec quelle grandeur il a paru dans l'autre.

Tout le commencement de ſon hiſtoire eſt un continuel combat contre un horrible monſtre, qui eſt la jalouſie de Saül, qui le tourmente en mille façons, pour luy donner autant de couronnes. Un Ancien diſoit tres-bien que le plus grand ſecret de la vie c'étoit de ſouffrir le deſtin & endurer patiemment la diſpoſition de Dieu ſur nos vies, & ſur nos fortunes, car en apprenant la Patience, nous deſaprenons la miſere, & en portant

Grand ſecret de vie.

avec

avec inquietude de l'ordre Divin, nous ramons toute nôtre vie contre un torrent qui nous engloutit.

David étoit au cœur de Dieu, & n'étoit point en celui de Saül: Dieu l'avoit fait pour commander, & Saül ne daignoit pas seulement se faire obéïr: Il cherchoit sa vie, lorsque Dieu lui destinoit sa couronne: il vouloit sa mort, & lui procuroit l'immortalité, Dieu & l'homme combattoient à qui hausseroit ou abaisseroit un autre homme, mais les conseils de l'un étoient immuables: & les efforts de l'autre étoient impetueux en leurs attaques, & foibles en leurs effets. Aussi-tost que David étoit veu, on voyoit quelque chose de Divin, un petit corps bien fait, animé d'un grand esprit, une grace qui ne s'apprend point à l'école, mais qui étoit un don d'en-haut, une pieté sans foiblesse, une addresse sans affectation, une valeur sans braverie, une gloire sans vanité, une vertu qui étoit pour être admirée de tous, & imitée de peu de gens. Qualitez de David.

Les fleurs tiennent toutes à la terre par leur racines, mais elles ont des influences du Ciel bien differentes. Les hommes aussi sont tous de l'argile d'Adam, mais les dons de Dieu se manifestent aux uns si visiblement, que c'est prudence de leur ceder, & opiniâtreté de les combattre. Ce petit garçon negligé qui paissoit les moutons, & que le pere ne daignoit pas conter seulement au nombre de ses fils, c'est lui que Samuël choisit pour Roi de la part de Dieu, qui lui commande de ne mesurer plus les Rois à la taille, mais aux dons du Ciel. Hommes de Dieu.

Il entre premierement à la Cour en qualité de joüeur d'instrumens, il s'y fait reconnoître pour bon soldat, admirer comme chef-d'armée, & couronner comme triomphateur. Saül s'étoit tourmenté d'un mauvais genie, qui s'entretenoit dans Entrée de David à la Cour.

ſon humeur noire, & ſe nourriſſoit de ſa paſſion : on luy cherche un jeune homme beau, adroit, qui ſçache joüer de la harpe pour le réjoüir. Un de ſes ſerviteurs dit, que David, fils d'Iſay ſera fort propre pour cét effet ; il eſt mandé de la part du Roi, il vient, il plaît en joüant des inſtrumens, mais il déplaît en maniant les armes, quand l'envie commence à faire paſſer ſa valeur pour un crime. Les Aſpics de cette furie ne dorment jamais au ſon de la muſique, ſon demon s'offence des beautez, s'aigrit par les grandes actions, & vomit ſa rage même contre ceux qui luy jettent des fleurs. Saül ne ſçavoit pas que Dieu luy preparoit ce petit Muſicien pour ſon heritier, s'il eût connu ce que le Ciel vouloit faire de cét Enfant, cela ſuffiſoit pour troubler toutes les harmonies.

Envie ne dort jamais.

Il étoit pour lors heureux en ſon aveuglement, & ſon premier malheur fut d'avoir des yeux qui ne pouvoient ſupporter l'éclat des vertus d'autruy. Ce jeune Paſteur qui avoit fait ſon apprentiſſage au combat des lyons & des ours, veut aller à la guerre auſſi bien que ſes freres, qui blâment ſa curioſité, & mépriſent ſa perſonne.

Il faut toûjours quelque acte ſignalé au commencement pour mettre un homme en grande vogue à la Cour, tout ce qui eſt humain va aſſez lentement, & la ſuffiſance ne s'acquiert que par de longues experiences : mais quand Dieu veut faire un coup de ſa main : il donne à l'homme en un precieux moment ce que trente ans de travail ne luy ſçauroient enfanter. Le combat de Goliath fit la fortune de David, le Ciel luy avoit preparé ce Geant pour ſervir d'étoffe à ſa valeur, & d'ornement à ſa gloire. Un homme ſeul qui faiſoit peur à toute une armée, haut de neuf pieds, & habilé

Don de Dieu fait parvenir en peu de temps Goliath.

de cinq cens livres de fer, continuë l'eſpace de quarante jours ſes rodomontades, appellant en duel le plus vaillant des Iſraëlites. Tous les cœurs ſont glacez au ſon de ſa voix effroyable, il n'y en a point au monde de pareil qui oſe luy faire tête. Le Roi propoſe de grandes richeſſes & ſa fille en mariage à celuy qui effacera la tâche du Peuple de Dieu, imprimée ſur le viſage de toute une armée par ce Philiſtin. David là-deſſus ſe preſente, & le va combattre, non avec les armes dorées de Saül, mais avec une fronde.

Le Geant ſe mocque de luy, & le trouvant ſuffiſamment armé pour ſe défendre des chiens, mais non pas pour attaquer les hommes, il regarde déja ce petit corps comme la proye d'un oiſeau de rapine. Mais ce Champion du Dieu des armées luy faits des leçons de vertu avant que de luy apprendre ſon eſcrime. Tu viens à moy, dit-il, avec la lance, l'épée, & le bouclier, & moy je viens à toy au nom du Dieu des armées, du Dieu des troupes d'Iſraël, dont tu t'es mocqué aujourd'huy avec tant d'inſolence. Il eſt écrit dans le Ciel, que ce grand Dieu te livrera entre mes mains, & que j'enleveray ta tête de deſſus tes épaules, & que je feray un grand banquet à tous les animaux de carnages, de ce corps demeſuré en grandeur, & ce ſera le moyen de t'apprendre qu'il y a un Dieu en Iſraël. Il dit, il fait, il frappe ſon adverſaire d'un coup de fronde, au milieu du front, & terraſſe en un moment cette groſſe tour de chair, cét épouvantable Geant, luy coupant la tête de ſa propre épée, ce qui mit toute l'armée des Philiſtins en confuſion, & éleva la gloire du peuple éleu d'un hauteur nompareille.

Voilà la ſource des grands maux que David

ſouffrir depuis, tous les lauriers qu'il cueillit dans ce champ de bataille, portoient une mauvaiſe teinture de l'envie de Saül. Les grands l'admirent, les peuples lui applaudiſſent, il eſt l'argument des chanſons des Dames de Jeruſalem, qui le mettent par deſſus Saül. C'eſt cette muſique qui aigriſſoit ſon demon, & ne lui donnoit point de tréve; Goliath abbatu, ſelon l'opinion de tout le monde, eſt debout pour le tourmenter, c'eſt le ſujet de ſes fureurs, aprés avoir été celui de ſa crainte. Il faut perdre David, parce qu'il a ſauvé ſa nation; il le faut mettre à mort, parce qu'il a rendu la vie à ſon peuple; il le faut des-honorer, pour avoir ſoûtenu l'honneur du Roi, il eſt aſſez coupable, parce qu'il eſt trop vertueux.

Horrible envie de Saül.

L'envie s'aprend facilement à la Cour.

On dit que l'amour & les larmes s'apprennent ſans maître, & je puis dire qu'il ne faut pas beaucoup étudier à la Cour pour apprendre l'envie & la vengeance. C'eſt choſe étrange que Saül d'un ſimple païſan, devint un courtiſan malicieux & ruſé, qui pratiquoit les fourberies des Cours & les plus rafinées. Il avoit reſolu de perdre David, & il jugeoit que ce duel contre Goliath l'avoit mis en trop haut eſtime dans l'eſprit du peuple, & que s'il entreprenoit manifeſtement ſur ſa vie, c'eſtoit pour mettre la ſienne en hazard. Il s'aviſa de lui donner ſous pretexte d'honneur, une grande charge à l'armée, & fort expoſée aux attaques des Philiſtins, croyant que ſon courage le porteroit aux dangers, & que les Philiſtins irritez de la mort de leur compatriote, ne l'épargneroient nullement, & qu'en cette façon ſa mort ſeroit imputée à ſon deſtin, & non pas à l'envie de Saül.

Adreſſe de Saül ſans effet.

Mais comme il vit qu'il retournoit des plus évidens perils, la tête couronnée avec applaudiſ-

ſemens du peuple, & qu'il ſe comportoit dans le Royaume avec une grande prudence, il commença à l'apprehender plus que jamais. Il ſe garda bien de lui donner de grandes richeſſes, & maria ſa fille aînée, qu'il lui avoit promiſe, à un autre, le traitant par ce moyen avec injure. Toutefois comme ſon honneur y étoit engagé, & qu'on pouvoit à bon droit murmurer de ſon infidelité, il fit état de le marier à ſa cadete qui étoit Michol, avec des conditions rudes & perilleuſes, lui faiſant acheter une choſe deuë par la mort de deux cens Philiſtins, jugeant qu'en ce grand nombre d'hommes & tant de combats réiterez, il ſeroit enveloppé dans quelque malheur; que s'il en échappoit, au pis aller il ne pouvoit gagner qu'une femme, d'une humeur hautaine, qui lui ſerviroit de ſcandale, & d'achoppement.

Voilà comme le raiſonnement des hommes propoſe: mais Dieu qui attrappe les fins en leur malice, & renverſe les deſſeins des malins, pour établir ſes conſeils ſur leurs ruïnes, fit réüſſir les victoires & le mariage de David à ſon contentement, avec la bien-veillance & l'admiration de toute la Cour. Jonathas l'aîné de Saül fut ſi ravy de ſes hautes proüeſſes, de ſes rares vertus, & de cette grace incomparable, qu'il l'aima comme ſon cœur & ſe dépoüilla de tout ce qu'il avoit de plus precieux pour l'en revêtir; David auſſi lui jura reciproquement une amitié immortelle.

La prudence humaine renverſée par les coups du Ciel.

Amitié de David & de Jonathas

Ces deux ames, pour parler ſelon le terme de l'Eſcriture, ſe colerent enſemble d'une affection indiſſoluble. Leurs cœurs étoient deux fournaiſes qui reſpiroient continuellement leurs flammes d'une ſainte amitié, & ſe trouvoient plûtoſt ſans penſées, que d'être ſans penſer l'un à l'autre. Les

ſeparations leurs étoient autant de morts, & leur entreveuë faiſoit un Paradis anticipé. Les grands jours n'étoient non plus qu'un petit moment dans leurs aimables colloques ; c'eſt là, qu'ils ne ſentoient jamais couler le temps, & jamais ne les interrompoient qu'avec promeſſe de ſe revoir au plûtoſt. Chacun d'eux en l'abſence penſoit être une ame errante ſans domicile, & ſans corps, leurs eſprits faiſoient des tranſpirations admirables pour ſe joindre & ſe parler en idée, quand Saül empêchoit leurs viſites.

Bons offices de Jonathas

Le pauvre Jonathas qui avoit une douceur nompareille, remontroit à ſon pere tant qu'il pouvoit l'innocence de David, & les grands ſervices qu'il avoit rendus à la couronne & quand il voyoit ſon eſprit alteré contre luy, il en étoit au mourir, il ne ceſſoit de luy repreſenter avec horreur l'excez que ce ſeroit de ſacrifier un tel perſonnage, qui s'étoit tant de fois devoüé pour le ſalut de ſa patrie, la clameur du peuple, & les vengeances de Dieu. Autrefois il le traitoit avec éloquence douce, & perſuaſive, luy faiſant comme toucher au doigt les gentilleſſes & les bontez de David, & l'aſſeurant qu'il n'y avoit homme en tout ſon Royaume, qui fut d'une converſation plus innocente & plus aimable, & que c'étoit la joye de ſon cœur & ſa ſanté que de l'avoir toûjours à ſes côtez.

Saül change pour un tems, retourne incontinent à ſon malin eſprit.

Saül ſe laiſſa vaincre à ſes diſcours, ſoit qu'en effet il fut perſuadé, ſoit qu'il feignit être appaiſé, & permit que David qu'il avoit éloigné, retournât auprés de ſa perſonne. Mais ce frenetique un jour comme il joüoit de la harpe en ſa preſence, prit ſa lance, & s'efforça de le percer, ce qu'il eût fait, ſi David par ſoupleſſe n'eût eſquivé ce mauvais coup, & de peur qu'on ne luy imputât cette

perfidie, il l'excuſa ſur la maladie de ſon eſprit. Jonathas tenta encore d'autrefois cette reconciliation, mais ayant été rebuté de Saül par paroles piquantes, & avec menaces de le tuer, s'il ne ſe deportoit de cette amitié de David ; il vit bien qu'il n'y avoit plus de ſeureté pour ſon amy, & luy donna le conſeil, qui étoit pour luy le plus aigre de tous, le faiſant retirer. David ſort de la Cour, & fait une triſte ſeparation d'avec ſon amy, pour éviter la fureur impitoyable de ſon pere.

Ces deux belles ames au jour de ce triſte départ furent percées de mille traits de douleur, & ſe trouverent mille fois dans les yeux, & ſur les levres pour s'envoler, & ſe mêler l'une dans l'autre. Le paſſé leur faiſoit ſouvenir de ce qu'ils avoient, le preſent de ce qu'ils alloient perdre, & l'advenir étoit pour eux un abîme de terreur & d'effroy. Ils apprehendoient l'un pour l'autre autant de perils qu'il y en a ſur la terre & ſur la mer, & ne ſe pouvoient plus permettre que des jours ſans conſolation, & des nuits pleines de ſonges terribles & de tourmens. Ils verſerent tant de larmes, & pouſſerét tant de ſoûpirs n'ayant plus autre éloquence que celle de leurs cœurs mutuellement navrez, que c'étoit choſe digne de la compaſſion même de Saül.

Il eſt pourſuivy & échapé.

Ce furieux voyant qu'il étoit échappé de ſes mains ſanglantes, le voulut faire prendre, dépêcha des ſoldats pour l'amener. Mais ſa femme Michol ayant éventé le mauvais deſſein de ſon pere en avertit ſon mary, & le fit partir promptement dans le profond ſilence de la nuit, mettant en ſa place un fantôme dans ſon lit. La maiſon ne manqua pas d'être inveſtie le lendemain, & les gardes de Saül entrans par force donnerent juſques au lit, & trouverent la feinte. Michol en

fut accuſée & tancée par Saül, mais elle s'excuſa, diſant que ſon mary l'avoit contrainte à ce faire, menaçant de la mettre à mort ſi elle n'obéïſſoit, & que la preſence d'un danger ſi manifeſte l'avoit forcée à faire cette tromperie. Il ne laiſſa pas de mâcher ſa colere, & trouver tous les jours de nouveaux moyens de perdre celui qu'il devoit conſerver.

Vie de David en exil.

Cependant David ne ſçavoit où ſe retirer, & ſe voyoit tous les jours parmi les pieges, couru comme une pauvre bête, ce qui lui faiſoit paſſer une vie ſi digne d'être eſtimée de tout le monde, en beaucoup d'amertumes. Il eût bien la hardieſſe d'aller vers Samuël qui étoit encore en vie, mais cette entreveuë fut préjudiciable à l'un & à l'autre dans l'eſprit de Saül, qui tourna ſes ſoupçons en rage.

Son arrivée à Nobé cauſe un grand deſaſtre au Pontife.

Il ſe tranſporta de là en la ville de Nobé au Pontife Abimelech, qui le voyant en fort petit équipage fut ſurpris de ſon arrivée: mais David pour l'aſſeurer lui dit, qu'il paſſoit pour quelque affaire importante dont le Roi lui avoit donné charge, & qu'il étoit expedient que cela ſe fit ſans éclat, ce qui l'avoit obligé de mener peu de gens, qui étoient partis fort promptement ſans avoir le loiſir de donner ordre aux choſes neceſſaires pour le voyage: c'eſt pourquoi il lui feroit grand plaiſir de lui donner du pain, & de l'acommoder d'armes, que l'empreſſement ne lui avoit permis de prendre. Le Prêtre répondit, qu'il n'avoit point d'autres pains que ceux de propoſition, qui étoient conſacrez, mais qu'ils en pourroient uſer s'ils étoient purifiez, & nommément s'ils s'étoient abſtenus du commerce des femmes. Dequoy David l'ayant aſſeuré il les leur donna, & n'ayant point d'autre épée que celle de Goliath, qui étoit gar-

dée au tabernacle pour monument, & il la luy presente, dequoy il fut fort satisfait, la jugeant la meilleure de toutes, & passa ainsi son chemin.

Saül ayant eu quelque bruit que David avoit paru, entra dans de grandes fougues, & se promenant dans un bois la lance en main, environné de ses Capitaines & de ses Officiers, il se plaignit aigrement de l'infidelité des siens, leurs demandant avec reproche : Qu'est-ce que David leur avoit promis ? & s'il leur devoit donner a tous des Seigneuries, les faire Capitaines & Mestres de camp, pour abandonner ainsi leur Prince ? Que c'étoit chose pitoyable d'être trahy par ses propres enfans pour soûtenir un rebelle, qui ne cherchoit que l'occasion de s'emparer de sa Couronne.

Doeg acuse le Pontife innocent sur qui Saül decharge sa vengeance.

Là dessus Doeg maître des Pasteurs de Saül, Iduméen de nation & Barbare de mœurs, s'étant trouvé à Nobé, lors que David y passa & se voulant faire de fête auprés de son Maître, accusa le Prêtre Abimelech avec toute sa suite, d'avoir accommodé David d'armes & de vivres, & d'avoir témoigné bien de l'affection à son party. Ce qui fit que Saül le manda sur l'heure, & le traita avec une grande colere, lui reprochant le crime de felonnie, & le soupçonnant de trahison. L'autre répondit fort sagement, qu'étant retiré de la connoissance des affaires de la Cour, & du cabinet, il ne pouvoit pas sçavoir les desseins de David : mais que sçachant tres-asseurement la bien-veillance que le Roi lui avoit témoignée, les grandes charges & commissions dont il l'avoit honoré, la faveur qu'il lui avoit faite de l'allier si étroitement à sa maison, il ne pouvoit ni ne devoit le chasser de son logis n'ayant aucun mandement du Roi, & ne pouvant apprendre de personne la disgrace de David.

Effet ſanglant de la jalouſie de Saül.

Cette excuſe étoit tres-juſte & tres-legitime ; mais les violens ne ſe païent point de raiſons faiſans état d'être maîtres des loix, quoy qu'ils ſoient eſclaves de leur paſſion brutale. Saül commanda ſans autre forme de procez de le tuër avec ceux de ſa ſuite ; dequoy les ſoldats eurent horreur, & ne s'en trouva pas un, qui osât lever la main ſur des perſonnes ſacrées ; Mais Doeg, ce vilain boucher qui avoit de longue main fait ſon apprentiſſage au maſſacre des bêtes, ayant ramaſſé toute la petite canaille des ſerviteurs, ſe jetta ſur le Pontife, & ſur les Prêtres qui l'accompagnoient au nombre de 85. qui furent tous aſſaſſinez en un même jour, & ce déteſtable ſerviteur étendant encore le commandement de ſon Maître, pouſſa ſes meurtriers au ſac de la ville de Nobé, qu'ils mirent à feu & à ſang.

Que ne fait la jalouſie d'Etat ? que ne font la tyrannie, la rage, & la fureur, quand elles ſont ſecondées par de mauvais ſerviteurs, qui attiſent le brazier capable de dévorer les hommes & les villes ? Saül ce ſimple paiſan, cét homme cordial, cét enfant d'un an, depuis qu'il a humé l'haleine de ce ſerpent, tuë les Pontifes & les Prêtres, & enſevelit les villes fumantes dans le ſang des miſerables citoyens. Mille pauvres victimes ſanglantes & étenduës ſur le carreau, plaidoient aſſez devant Dieu avec la voix de leur ſang pour accabler cét inhumain, pour qui toutes les furies preparoient leurs tenailles & leurs flambeaux.

Le pauvre David ayant apris d'Abiathar, fils du Pontife, tout ce qui s'étoit paſſé, fut touché d'une tres-amere douleur, s'accuſant d'être cauſe de la mort de ces infortunez, & prit avec ſoy celuy qui luy portoit cette triſte nouvelle, le traitant comme ſon propre frere. Il connut bien que l'eſprit de

Saül étoit tout-à-fait envenimé, & au deſeſpoir du remede, il ſe ſauva dans la caverne d'Odoila, où il penſoit être caché aux yeux de tout le monde: mais ſon pere & ſes freres fuyant la perſecution, ne laiſſerent pas de le trouver là dedans, & luy attendrirent le cœur, pleurant ſur le changement de ſa fortune, parce qu'ils ne connoiſſoient plus en luy ce David triomphant, l'objet de toutes les penſées, & le diſcours de toutes les langues: mais il les conſola, leur promettant de ne les point abandonner, & recommanda tout ce qu'il avoit de plus cher: qui étoit la perſonne de ſon pere, & celle de ſa bonne mere, au Roi de Moab, juſques à tant qu'il ſçeut ce que Dieu vouloit faire de luy.

David ſe ſauve aux cavernes des deſerts, où ſon pere & ſa mere le vont trouver.

En même temps tous les bannis, tous les refugiez, & tous les miſerables ſe rendirent auprés de luy juſques au nombre de quatre cens hommes, qui ſe retrancherent dans une forteresſe, allans tous les jours à la picorée pour ſe nourrir. Parmi toutes ces traverſes le bon Prince retenoit toûjours en ſon cœur un vray amour pour ſa patrie, & ſçachant que les Philiſtins avoient mis le ſiege devant Ceila, il ne manqua pas de l'aller ſecourir, & de la délivrer, quoique cette ville ingrate étoit en diſpoſition de le livrer à Saül, s'il ſe fut enfermé dedans, ce qu'il ne voulu pas faire, ayant conſulté l'Oracle de Dieu, mais ſe retira au deſert de Zith, où Jonathas qui brûloit d'un grand deſir de le voir, le vint trouver ſecrettement, & furent quelque temps enſemble, avec des épanouïſſemens de cœur nompareils. Ce bon amy le conſola, & puis l'aſſeura qu'il ſeroit Roi aprés ſon pere; & lui qu'il ſe contenteroit d'être ſon ſecond, ce qui témoigne aſſez la rare modeſtie de ce Prince, & l'amour incomparable qu'il portoit à David.

Viſite de Jonathas ſecrette, & bien utile à David.

Mais les Phœniciens hommes, du temps qui ſe voulurent mettre a couvert, envoyerent leurs Deputez à Saül, pour l'avertir comme David s'étoit retiré en leur quartier, & que s'il agréoit de le pourſuivre, qu'ils feroient tout leur effort pour le lui livrer entre les mains, dequoi Saül fut extrémement joyeux,& ſe mit aux champs pour l'attraper, l'environnant de toutes parts, & le chaſſant comme un miſerable cerf couru des hommes & des chiens,avec de grandes clameurs. Le danger étoit tres-évident & David en grand hazard d'être pris, n'eut été qu'un heureux meſſage, peut être pratiqué par Jonathas, avertit Saül que les Philiſtins s'étoient mis en campagne,& faiſoient de dégât ſur ſes terres, à quoi il courut pour y mettre remede, differant ſon premier deſſein à une autre occaſion.

Rudeſſe de Nabal envers David.

Cependant David couroit de deſert en deſert avec ſes troupes, & avoit aſſez de peine à vivre,ce qui lui fit avoir recours à Nabal homme riche, & grandement moyenné, lui demandant quelque courtoiſie pour nourrir ſes gens qui l'avoient traité avec beaucoup de reſpect, en défendant ſa maiſon, ſes trouppeaux,& toute ſa famille,contre les courſes des voleurs.Ce Nabal qui étoit homme rude & avare, répondit aux Députez de David, qu'il ne connoiſſoit point le fils d'Iſay, mais qu'il n'ignoroit pas, qu'il y avoit aſſez de mauvais ſerviteurs qui fuyoient leur maître, & qu'il n'étoit pas en état d'ôter le pain à ſes valets, pour le donner à des coureurs.Cette parole rapportée à David l'aigrit tellement, qu'il faillit fondre ſur ſa maiſon pour la piller & ſaccager, mais Abigail femme de Nabal, ſage & prudente, ſans s'amuſer à diſcourir avec ſon mari,qui étoit fol & yvrogne,fit promptement charger des mulets des vivres neceſſaires aux gés de

Prudence de ſa femme Abigail.

guerre, & s'en alla au devant de David, auquel elle parla avec tant de prudence, de grace & d'humilité qu'elle détourna l'orage, & arrêta les épées déja tirées du fourreau pour faire un grand carnage en ſa maiſon. David admirant la ſageſſe & la bonté de cét eſprit de femme, l'épouſa depuis aprés la mort de ſon mary. Tant il eſt vray qu'un bien-fait conferé à une haute perſonne, lorſqu'elle eſt affligée, & qu'elle a plus de loiſir de le ſentir, eſt une ſemence qui pouſſe en ſon temps, & porte des fruits de benediction.

Un bienfait donné à un Grand affligé, vaut beaucoup.

Aprés que Saül eut répouſſé les Philiſtins, il retourne à la pourſuite de David, accompagné de trois mille hommes, avec reſolution de le prendre, quand bien il s'enſeveliroit dans terre, ou qu'il voleroit par l'air. Et en effet, il grimpa ſur des rochers inacceſſibles, qui n'étoient frequentez que par les chevres ſauvages, & en paſſant chemin, il entra dans une caverne pour quelque neceſſité naturelle, où David étoit caché avec un petit nombre de ſes meilleurs ſerviteurs, qui ne manquerent pas de lui dire que c'étoit un coup de Dieu, qui avoit livré aujourd'huy ſon capital ennemi entre ſes mains, & qu'il ne falloit point perdre temps, mais s'en défaire habilement pendant qu'il donnoit ſi beau jeu, & que ce ſeroit un moyen de terminer toutes les amertumes dont ſa vie étoit remplie par la fureur de ce barbare perſecuteur.

David furieuſement pourſuivy par Saül.

C'étoit une forte tentation à un homme ſi violemment perſecuté, & de qui on vouloit la vie avec tant d'outrages, neanmoins David étouffant tous les mouvemuns de vengeance, reſolut en ſon cœur par une forte inſpiration de Dieu, de ne mettre jamais la main ſur lui qui étoit ſacré Roi, & ſe contentant de lui couper le bord de ſa caſaque

Sa generoſité au pardon qu'il faiſoit à ſon ennemi du tout admirable.

d'armes, il ſortit de la caverne aprés Saül, & criant à haute voix, il adora proſterné en terre prenant en ſa main cette piece de caſaque, & luy diſant : Voyez, Sire, voyez, mon pere & mon Roi l'innocence de mes mains, & ne croyez plus ceux qui vous donnent des ombrages du pauvre David. Vous ne pouvez à cette heure ignorer que Dieu vous avoit mis en ma puiſſance, & que je pouvois vous traiter mal, & attenter à vôtre vie pour ſauver la mienne, mais Dieu m'a gardé par ſa ſainte grace de cette penſée, & vous a preſervé de tout mal. Jamais je n'ay eu aucun deſſein de nuire à vôtre Majeſté, l'ayant toûjours reſpectée & ſervie comme ſon tres-humble ſerviteur & ſujet. Cependant vous ne ceſſez de me pourſuivre, & de tourmenter ma pauvre vie de mille afflictions. Helas ! Sire, à qui en voulez-vous ? ſur qui courez-vous avec ſi grand attirail d'armes & de chevaux, ſur un pauvre chien mort, une chetive beſtiole ? Je prie le Dieu vivant de juger entre nous deux, & vous faire connoître la bonté de ma cauſe.

Grandeur & utilité de la clemence.

Il faut avoüer, que les grandes & belles actions de clemence, ne nuiſent jamais aux Princes, mais que ſouvent elles leur mettent, ou conſervent la couronne ſur la tête, Dieu & les hommes ſe portans à favoriſer une bonté qui approche de la ſouveraine. Saül fut ſi ravy de cette action, qu'il courut à luy, l'embraſſa en pleurant, & luy dit : C'eſt à cette marque, ô David, que je reconnois à preſent, & que je ſçay pour certain, que vous devez regner aprés moy, une telle bonté ne pouvant être payée que par un Empire. Je vous prie & conjure ſeulement d'avoir pitié de mes pauvres enfans aprés ma mort, & de ne venger point ſur eux vos injures. Là deſſus il luy jura de le traiter deſormais pacifiquement.

Digitized by Google

Mais comme cét eſprit étoit inegal, & ſortoit aſſez facilement des bons intervales de la raiſon, David ſe reſolut de ſortir du Royaume, & ſe retirer chez Achis Roi des Philiſtins. Quelqu'un pourra chercher ſujet de blâmer ſa conduite en ce point, & trouvera étrange qu'il ſe ſoit retiré chez les Philiſtins, ennemis jurez du peuple d'Iſraël, nommément aprés cette reconciliation intervenuë & ſe ſévrant de Saül, mais il faut conſiderer, que ſa vie n'étoit nullement aſſeurée dans le Royaume, & que Saül d'autrefois aprés avoir donné des paroles ſi ſolemnelles à Jonathas pour la ſeureté de ſon amy, l'avoit voulu tuër de ſa main propre. D'ailleurs qu'il étoit tous les jours au hazard d'en venir aux mains avec effuſion de ſang de l'un & de l'autre party, & qu'il ſembloit plus à propos d'éviter l'occaſion, que de ſe voir obligé à une ſi funeſte neceſſité de ſe défendre.

David ſort du Royaume & ſe retire chez les étrangers.

En outre, il conſideroit qu'il mettoit ſes meilleurs amis en danger, ne pouvant ſe retirer auprés d'eux ſans les rendre criminels de leze Majeſté, & les expoſer à la boucherie. Enfin il ne trouvoit pas tant de ſeureté chez les autres Rois, qui n'ayans point de guerre contre Saül, euſſent fait difficulté de le recevoir, ou l'euſſent peû livrer aprés l'avoir receu pour leur accommodement.

Celà le fit reſoudre à ſe refugier dans une nation, qui portoit une haine irreconciliable à Saül. Mais quant à ce que quelques-uns ont eſtimé, qu'il avoit porté les armes pour Achis, contre le Peuple de Dieu, cela eſt manifeſtement convaincu de fauſſeté par le Texte de l'Ecriture, où il eſt dit expreſſement que David donnoit ſur les Amalechites, & ſur d'autres peuples infidelles, quoy qu'Achis ſe perſuada qu'il en vouloit aux Iſraë-

lites, aprés avoir été fort mal-traité de ſa nation : Mais il uſoit en cela de diſſimulation pour ſe maintenir aux bonnes graces du Roi, ainſi que l'a tres-bien remarqué le Docteur Toſtat ; c'eſt pourquoy les Grands du Royaume, qui s'apperceurent de cette colluſion de David, ne voulurent jamais permettre qu'il fût dans l'armée Royale, au jour que la bataille fut donnée contre le peuple d'Iſraël, diſant tout ouvertement au Roy, que ſans doute il trahiroit leur party, & ſe reconcilieroit avec les ſiens au prix de la vie des Philiſtins, & au grand deſavantage de tout le Royaume, qui fut cauſe qu'Achis le congedia honnêtement, s'excuſant ſur les ombrages, que les Satrapes avoient pris de luy.

Enfin le jour fatal de Saül approchoit, & voyoit les Philiſtins qui venoient fondre ſur luy avec les principales forces de leur Empire, il ſentoit des remords de conſcience, & le ſang de tant d'innocens indignement répandu, ne ceſſoit de rejaillir ſur ſa tête criminelle. Dans les confuſions d'un eſprit troublé par l'image de ſes crimes, il recherchoit les Oracles divins, pour apprendre ce qu'il devoit faire dans une neceſſité ſi preſſante.

Saül en grande peine, conſulte l'ame de Samuël.

Mais ce mal-heureux Prince qui avoit traité Samuël ſi indignement en ſa vie, & éloigné tant qu'il pouvoit les gens de bien de ſes conſeils pour lâcher toute bride à ſa fureur, recherchoit en vain les morts aprés avoir foulé au pieds les remontrances des vivans.

J'ay dit en la maxime de l'immortalité des ames tout le fil de l'hiſtoire, qui concerne la conſultation de la Pythoniſſe, & ce n'eſt pas mon deſſein d'ennuyer icy mon Lecteur par le recit des mêmes choſes. Il faut ſeulement remarquer, que l'ame

me de Samuël ayant paru devant que la Pythoniſſe employât les charmes de ſon métier, tença Saül de l'avoir inquietée, & luy predit la déroute de ſon armée, ſa mort, & celle de ſes enfans; dequoy il fut ſi eſpouvanté qu'il tomba pâmé, n'ayant rien mangé tout ce jour là. Cette Pythoniſſe en eut pitié, & luy prepara à ſoupper le preſſant de prendre quelque petite refection, ce qu'il fit pour condeſcendre à ſes prieres, & à celles de ſes ſerviteurs.

Il marche contre les Philiſtins en bataille, où il eſt defait.

Au ſortir de table, il marcha toute la nuict pour ſe rendre à l'armée, ſoit qu'il n'eut pas une ferme creance de ſon dernier mal-heur, ſoit qu'il ſe voulut ſacrifier volontairement ſans contrarier l'ordre de Dieu. Le lendemain il reconnut l'armée des Philiſtins qui eſtoit fort groſſe, & en reſolution de bien combattre; comme au contraire les Iſraëlites eſtoient grandement abatus, & ſembloient déja tous porter l'image de leur deſaſtre emprainte ſur leurs viſages. Les ennemis donnerent d'abord avec un grand effort; & defirent l'avant-garde, où eſtoit Jonathas avec ſes deux freres, qui tous ſcéelerent de leur ſang & de leur mort, les dernieres preuves de leur valeur. Le miſerable pere vid emporter avant que de mourir, tout ce qui pouvoit l'obliger à vivre, & s'apperceut incontinent que tout le gros de l'armée des Philiſtins fondoit ſur luy, ſans que pour cela il luy prit envie de reculer, ne voulant plus ſurvivre à ſes deſaſtres. Il fut mal mené par les enfans perdus, qui ne ceſſoient de décocher des fléches ſur les bataillons où il eſtoit, & qui tomboient ſi impetueuſes, & ſi épaiſſes, qu'elles ſembloient imiter la grelle d'un grand orage, qui va ravageant l'eſperance des pauvres laboureurs. Il vid mourir devant ſes yeux ſes plus braves Capitaines, qui ſacrifioient au deſeſpoir de ſa for-

Mort de Jonatas.

tune, & quoy qu'il fut navré de pluſieurs bleſſures, & qu'il perdit tout ſon ſang, il ſe ſouſtenoit encore courageuſement, ne deſirant rien plus que de mourir dans le lit d'honneur. Mais comme les forces lui manquoient, & que la violence de ſes adverſaires redoubloit, craignant qu'ils n'euſſent le deſſein de le prendre vif, il commanda à ſon eſcuyer de l'achever, & de luy donner le coup de la mort, avant qu'il tombât entre les mains des Philiſtins. L'autre s'en excuſa prudemment, diſant que jamais il n'entreprendroit cela ſur ſon Maître, & ſur une perſonne ſacrée, qu'il falloit attendre le deſtin, & non pas le prevenir. Alors Saül voyant qu'il ne pouvoit mourir ſi toſt qu'il euſt voulu par la main d'un de ſes amis, ny de ſes ennemis, ſe laiſſa tomber ſur ſon épée & s'enferra, vomiſsãt l'ame & le ſang avec des fureurs & des douleurs nompareilles. Les Philiſtins ayans reconnu ſon corps parmy les morts, le dépoüillerent de ſes armes, & luy trancherent la teſte, qu'ils promenerent dans les villes de la Paleſtine par un horrible ſpectacle, faiſans des actions de grace au temple de leur idole pour cette victoire. Et non contents de cela, ils prirent le corps du Roy avec ceux de ſes trois enfans, & les pendirent aux murailles de Berſan, où ils furent veûs juſques à tant que quelques vaillans hommes du party les enleverent de nuit, & leur donnerent ſepulture. Telle fut la fin de ce Prince infortuné que l'impieté, la deſobeyſſance l'amour propre & la jalouſie d'Eſtat accompagnée de ſes furies ordinaires, precipiterent dans un gouffre de calamitez.

Fin de Saul.

Au meſme temps que cette funeſte bataille fut donnée, David eſtoit aux priſes avec les Amalechites, qui en ſon abſence avoient ſaccagé la vil-

le de Siceleg, laquelle eſtoit le lieu de ſa retraite, que luy avoit donné Achis Roy des Philiſtins. Il fut ſi heureux, qu'il attrappa ces voleurs chargez du butin, & retira de leurs mains ſes deux femmes Achinoan & Abigail qu'ils avoient enlevées. Au ſortir de cette bataille un jeune Amalechite ſe preſente, & luy donne la nouvelle de la mort de Saül, de Ionathas & de ſes autres fils, l'aſſeurant que luy-meſme avoit aſſiſté à la mort de ce Roy, & l'avoit aydé à mourir par l'ordre qu'il en avoit receu de luy, tranchant le fil de ſa vie, & le delivrant des agonies mortelles qui le faiſoient languir, & pour preuve de cecy, il montra ſon diademe, & ſon bracelet qu'il preſenta à David, eſperant de luy une grande recompenſe.

David en reçoit la nouvelle.

Mais ce Prince vertueux & aviſé, tant pour la conſcience que pour la reputation, ſe garda bien d'avoir, ny de témoigner de la joye de cét accident, au contraire, touché d'une extreme douleur, il déchira ſes habits, & mit toute ſa Cour en deüil, il pleura, jeûna, fit des harangues funebres à l'honneur de Saül & de Jonathas, & pouſſa des regrets qui donnoient autant d'eſtime à ſa vertu, que de tendreſſe à la patrie. Non content de cela, il fit mourir avec juſtice l'Amalechite qui luy annonça la mort de Saül, à laquelle celuy-cy avoit contribué (ſelon qu'il avoüoit) par obeyſſance & par compaſſion, ne pouvant ſupporter qu'il eut mis la main ſur un Roy pour luy oſter la vie, par quelque pretexte qu'il eût pû alleguer.

Sa prudence la menage.

Il ſembloit qu'aprés la mort de ce mal-heureux Prince, David devoit incontinent prendre poſſeſſion de tous ſes Eſtats, mais la prudence l'empeſcha d'y proceder ſi chaudement. On ſçavoit qu'il n'avoit point aſſiſté à la bataille pour ſecou-

rir ſon peuple, qu'il s'eſtoit retiré aux terres des ennemis capitaux d'Iſraël, & pluſieurs pouvoient juſtement penſer qu'il portoit les armes pour Achis, ce qui diminuoit la grande opinion qu'on avoit eu de ſa vertu. En outre, quoy que Saül ne fut pas tant aymé durant ſa vie, ſa mort ne laiſſa pas d'effacer la tâche de la haine que pluſieurs avoient contre luy. On conſideroit, qu'il s'eſtoit ſacrifié avec ces trois fils pour le ſalut public, & n'avoit rien épargné pour la patrie. On avoit pitié du traitement que les Philiſtins avoient fait à ſon corps, les bonnes actions du paſſé, la dignité de Roy, ſa vie laborieuſe & ſa mort tragique, étouffoient toute l'envie qu'on avoit euë ſur ſa fortune.

C'eſt pourquoy Abner ſon Conneſtable, qui eſtoit homme aſſez adroit, ne perdit point temps, mais comme il reſtoit encore un fils de Saül, nommé Iſibozeth, âgé de quarante ans, quoy qu'il fut de petit cœur, & de peu de sés il le fit venir promptement au champ, & le fit declarer vray & legitime ſucceſſeur des Eſtats de Saül, non point tant pour l'eſtime qu'il eut de ſa ſuffiſance, ou pour l'amitié qu'il luy portaſt, qu'à deſſein de regner, & par luy & ſur luy-meſme. Tout le peuple luy preſta le ſerment de fidelité, hormis la lignée de Juda, dont David eſtoit ſorty; qui s'aſſembla en ſa faveur, & le couröna Roy en Hebron, où il regna environ . ans, devant que d'avoir le pouvoir abſolu de l'Empire.

Royaume diviſé par l'ambition des favoris Ioab & Abner pretendent le gouvernement

Le Royaume de Judée fut alors un corps à deux teſtes; la maiſon de Saül & de David s'entrechoquant, non point tant par l'inclination des Mâîtres, que l'ambition des favoris, & des ſerviteurs qui vouloient regner à leurs dépens. Abner eſtoit haut & courageux, Joab auſſi le Conneſtable de David, farouche & violent, qui vouloit gagner

les bonnes graces de ſon Maiſtre en le gourmandant, en quoy il ne s'y prenoit pas bien, veu que l'eſprit de David n'eſtoit point foible pour agréer à cette façon, & n'y avoit que la neceſſité qui luy fit diſſimuler beaucoup de choſes. Ces deux Conneſtables pleins de jalouſie l'un ſur l'autre, s'eſtans rencontrez à la piſcine de Gabaon, avec l'élite de la Nobleſſe, Abner commença le premier, & de manda le combat ſous couleur de jeu: à quoy Joab, qui n'avoit pas beſoin d'éperon, conſentit facilement. Incontinent on vid voltiger de part & d'autre une jeuneſſe, à qui les mains démangeoient & ne manquerent pas d'en venir bien toſt aux priſes. Le jeu s'échauffant peu à peu, devint un juſte combat, & enfin une bataille où pluſieurs demeurerent ſur la place. Leur combat.

Le party de Joab fut le plus fort, car pour vingt qu'il perdit, il en tua trois cens ſoixante des gens d'Abner, qui fut contraint de ſe retirer.

Mais Azaël frere de Joab, un habile coureur, le pourſuivy vivement, luy portant à tous coups l'épée dans les reins, l'autre qui ne le vouloit pas tuër n'ignorant pas que s'il en venoit là, ce ſeroit une ſemence d'une haine irreconciliable avec Joab ſon frere, le pria par deux fois de ſe retirer, & de ſe contenter de la dépoüille d'un autre, ſans ambitionner la ſienne: Azaël n'avoit point d'oreilles, & vouloit ſe ſignaler, emportant le deſſus ſur un Chef d'armée. Enfin celuy cy le voyant inſolent juſques à l'extremité, ſe retourna, & le perça de la lance. Joab & Abiſaï ſes deux freres, à qui ce ſang rejailliſſoit ſur les yeux, courent de vive force contre Abner, qui ſe ſauva ſur une colline, ou un gros eſcadron de la lignée de Benjamin l'environna, & cria à haute voix contre Joab, luy diſant Mort d'Azaël, par ſa temerité.

qu'il n'eſtoit pas raiſonnable de mettre tout à ſang, & faire d'un jeu une ſi funeſte tragedie, qu'il n'ignoroit pas que le deſeſpoir eſtoit dangereux, Joab fit ſonner la retraite, feignant donner par courtoiſie, ce qu'il accordoit par neceſſité.

d'Abner & d'Iſbozeth.

Abner laiſſant refroidir ſes humeurs guerrieres, fit l'amour à une concubine de Saül, nommée Raſpha, qui eſtoit gentille femme, & de bon cœur. Isbozet s'offença de ce qu'il avoit pratiqué cela, ſans luy communiquer : mais Abner pour une ſimple parole qui lui fut dite aſſez doucement, entra en furie contre ſon Roy, & dit que c'eſtoit le traiter en chien de le quereller pour une femme, apres les grands ſervices qu'il avoit rendus à la Couronne, reprochant à ſon maiſtre qu'il ne tenoit la vie & le Royaume que de luy, mais puis qu'il le traitoit de la façon, qu'il y mettroit bon ordre ; & transfereroit l'Empire de la maiſon de Saül, à celle de David.

Inſolence d'Abner.

Les maîtres ne doivent donner trop d'authorité à leurs ſujets.

Ce pauvre Prince ſe teut, & n'oſa pas répondre un ſeul mot à cét inſolent, ce qui eſtoit pitoyable de le voir ainſi gourmandé par ſon valet. Les maiſons des Grands ſont aſſez ſouvent remplies de tels ſerviteurs, qui pour avoir eſté honorez d'une particuliere confiance de leur Maiſtre en l'adminiſtration de leurs affaires, ſoit qu'ils ſoient Argentiers, ſoit qu'ils ſoient Intendans, des familles, ſont les ſuffiſans, & ne ſe contentent pas de gouverner le bien, entreprennent ſur l'authorité de leurs Seigneurs, ne leurs laiſſant que le nom & le fantoſme de la puiſſance qui leur eſt deüe.

Il traite avec, David.

Abner pouſſa ſa colere ſi loin, qu'il depeſcha ſes deputez à David pour demander ſon amitié, & luy promettre de reduire tout le Royaume d'Iſbozeth entre ſes mains. David reſpondit qu'il

eſtoit content de traiter à l'amiable avec luy, moyennant qu'il luy fit rendre ſa femme Michol, qu'on avoit mariée à un autre depuis ſon éloignement, ce qui luy fut promtement accordé, car on l'enleva de la main de ſon mary qui la ſuivoit en pleurant. Cette femme dans ſon humeur hautaine, ne laiſſant pas d'avoir quelque choſe d'agreable qui charmoit David.

Cependant Abner ſollicite puiſſamment le peuple d'Iſraël de ſe ranger du coſté de David, leur remontrant que Dieu avoit mis leur ſalut & leur repos entre ſes mains, & que c'eſtoit celuy qui devoit reünir toutes les Lignées en ſon obeyſſance, pour compoſer une Monarchie qui ſe rédroit heureuſe à ſon peuple, ſecourable à ſes alliez, & redoutable à ſes ennemis. Ces diſcours esbranloient fort les principaux de la nation, qui n'ignoroient pas le peu d'eſperance qu'il y avoit en la perſonne d'Isbozeth, qui eſtoit diſgracié de la nature, & de la fortune. Ce hardy Conneſtable pourſuivant ſa pointe, vient trouver David en Hebron, qui luy fit feſtin, l'écouta ſur ſes propoſitions, & le conduiſit avec honneur.

Ioab qui eſtoit pour lors abſent, ne manqua pas d'apprendre à ſon retour la venuë d'Abner, dequoy il entra en une furieuſe jalouſie, craignant que David ne fut de l'humeur de ceux qui ayment mieux un ami à faire, que celuy qui eſt déja fait, & que l'amitié d'un homme qui ſembloit trainer en queüe un Royaume, ne prejudiciát à ſa fortune. Il entre bruſquement en la chambre de ſon Roy, & le reprend d'avoir écouté Abner, luy diſant que c'eſtoit un trompeur qui venoit pour ſonder ſon ſecret, & luy faire un mauvais tour, qu'il falloit l'arreſter, puiſqu'il s'eſtoit venu rendre en ſa puiſ-

Jalouſie de Ioab ſur Abner.

ſance. Et comme David ne répondit rien le voyant en chaude colere, il ſort impetueuſement, & envoye ſans authorité un meſſage au Conneſtable Abner, pour le prier de retourner en Hebron, ſous couleur de traiter plus amplement avec David. Il creut legerement & revint ſur ſes pas, lors que Joab qui le guetoit le prit en trahiſon, & le tua à la porte de la ville.

Mort d'Abner.

David en effet s'en ſentit fort piqué, & donna de grandes maledictions à Joab, & à toute ſa race: neantmoins comme les plus aviſez jugeoient qu'il avoit un grand intereſt à cette mort, & que ſon Conneſtable en avoit eſté l'executeur, cela faiſoit penſer qu'il y avoit du deſſein, & quoyque le ſoupçon fut faux, David fit tout le poſſible pour en effacer la tache, aſſiſtant aux funerailles d'Abner tout proche de ſon cercueil, proteſtant contre la cruauté de ceux qui luy avoient arraché la vie, & donnant mille loüanges au defunt. Toutes fois il ne fit point faire le procez à Joab, n'eſtimant pas qu'il fut en ſa puiſſance de le perdre, en un temps où il eſtoit dangereux de l'irriter. Il garda neantmoins la reſolution de le punir juſques à ſa mort; mais Joab mépriſoit tout, ſur la confiance qu'il avoit qu'on ne ſe pouvoit paſſer de luy, & meſuroit ſa grandeur à l'impunité de ſes crimes.

David tolere Joab en ſa faute par neceſſité.

Il eſt bien mal aiſé d'excuſer David ſur ce traité qu'il projectoit avec Abner, traitre à ſon Maiſtre, ſi l'on n'a recours à une volonté de Dieu ſecrette & ſur-eminente, ou au droit qu'il pretendoit avoir à la Couronne, en conſideration de ſa premiere onction faite par Samuël. Il ſçavoit que les Arreſts de ſa dignité Royale eſtoient eſcrits dans le Ciel, & pour cét effet ſans attenter aucun crime, il ſouffroit l'œuvre de la Providence, & s'accom-

modoit aux evenemens ; car ſans qu'il y penſaſt, Isbozeth Roy d'Iſraël fut aſſaſſiné par deux brigands Rechab & Baana, qui le tuerent comme il dormoit ſur ſon lit en plein midy, & luy apporterent la teſte, dequoy ce grand Roy fut tellement indigné deteſtant cét acte barbare, qu'il les condamna ſur l'heure à la mort, & aprés leur avoir fait couper les mains & les pieds, les fit pendre ſur la piſcine d'Hebron.

David abſolu par la mort d'Isbozeth fils de Saül.

La mort d'Isbozeth fils de Saül, vuida le different qui eſtoit entre les deux maiſons Royales, & les autres Lignées ſe donnerent à David avec un contentement fort univerſel. Ce fut alors qu'il commença à regner fort abſolument, & à faire paroître dans un grand jour les hautes qualités, & les vertus Royales dont il eſtoit orné. Et il eſt certain, que de tous les Roys de Judée perſonne ne l'a égalé en toutes ſes perfections. Il eſtoit craignant Dieu ſans ſuperſtition, religieux ſans hypocriſie, vaillant ſans qu'il eut rien de farouche, liberal ſans rien reprocher à perſonne, menager ſans avarice, hardy ſans inſolence, vigilant ſans inquietude, prudent ſans fineſſe, debonnaire ſans laſcheté, humble ſans puſillanimité, gay ſans trop de familiarité, grave ſans fierté, & courtois ſans ceremonies.

Qualités Royales de David.

Son zele de la Religion.

Il embraſſa toutes les choſes qui ſont ordinairement les grands Princes, & reüſſit en chacune auſſi avantageuſement, que s'il n'eut eſté doüé que d'une ſeule qualité. Sur tout il ſe montra toute ſa vie fort zelé pour ſa Religion, & extremement affectionné aux choſes divines. Il tranſporta l'Arche d'Alliance avec de grãdes & magnifiques ceremonies, il prepara des treſors infinis pour bâtir la Maiſon de Dieu, il compoſa des hymnes à ſa loüange, qui ont tavy tous les ſiecles, qui ſer-

vent comme de ſources eternelles de devotion dans l'Egliſe. Il ordonna des chœurs de muſique, & des Chantres qui ont donné la loy, & la tablature à toutes les nations. Il honora parfaitement les Prophetes, & les Preſtres, s'entretenant avec eux dans une grande intelligence.

Tous ces exercices ne diminuoient rien en luy des actions de valeur. Il défit les Philiſtins en deux grandes batailles, il fit la guerre de tous coſtez en Orient contre les Moabites & Ammonites; en Occident contre les Phœniciens, au Midy contre les Amalechites, les Arabes & les Iduméens, au Septentrion contre les Syriens, les Sebathéens, les Moſopotamiens, & fut heureux en toutes ſes entrepriſes. Outre cela il fit des alliances avec les Roys ſes voiſins pour l'utilité du commerce, les gaignans tous par amitié, ou les ſubjugant par force.

Il rendit exactement la juſtice à ſes ſujects, il favoriſa les Arts, il enrichit & fortifia les villes, il ſe fit de magnifique Palais, & tira de page la Royauté de Iudée, qui ne ſçavoit encore que c'eſtoit de ſplendeur, il eſtoit honoré des Grands, chery des Preſtres, admiré des ſçavans, & quaſi adoré de tout ſon peuple.

Mais comme toute la lumiere des choſes mortelles a ſes ombres, Dieu permit qu'il tombât dans un grand peché, qui ſervit à l'humilier, & cauſa beaucoup de troubles en ſa maiſon: ſon eſprit debandé des ſoins de la guerre & des affaires, avoit plus d'inclination à ſa chair que de couſtume. Il s'eſtoit endormi ſur ſon lit, & s'étant éveillé apres midy, il ſe promenoit au haut de ſa maiſon ſur un toict à plate forme, & joüyſſoit des faveurs de la belle veuë qu'il avoit en ſon Palais, lors qu'il dé-

couvre une femme qui ſe baignoit dans ſon jardin, ſ informe de ſon nom, de ſa parentée, & de ſes qualitez, en devient amoureux, la mande en ſa maiſon, & la débauche. Amour de Berſabée.

Que ce mauvais coup d'œil luy coûta cher, & combien de damnez pleureront un jour avec un œil de feu, les concupiſcences d'un œil de chair. Cette fontaine où ſe lavoit Berſabée, portoit des flammes & du venin, qui entrant par les ſens d'un Prophete empoiſonna ſon cœur, aveugla ſa raiſon infecta ſes penſées, & renverſa toute ſon ame.

Cette creature n'eſtoit ny ours, ny lion, ny Goliath, ny Philiſtin, cependant elle terraſſa en un moment celuy qui ſe joüoit des ours, qui domptoit les lions, qui abattoit les Goliaths, & qui marchoit ſur les teſtes des Philiſtins. Tout conſpiroit au mal-heur du pauvre David, la ſaiſon, l'heure, le ſommeil, la ſolitude, la veuë, l'objet, une femme tres belle, & de facile compoſition; car il ſembloit que cette mauvaiſe s'eſtoit miſe en embuſcade, & qu'elle faiſoit gloire de triompher d'un Saint, & du plus vaillant homme qui fut pour lors ſur la terre. Peut eſtre vouloit-elle ſeulement donner de l'amour, & n'en point prendre; mais eſtoit-elle un Soleil qui brûle tout icy bas, & demeure incorruptible au milieu de ſes flammes; Quand on fait plus que l'on ne doit dans cette aveugle paſſion, on va plus loin qu'on ne penſe.

C'eſt une grande tentation à une femme que d'eſtre aimée d'un Roy. Cleophis par ce moyen gaigna un Royaume en une nuit: Berſabée regardoit la grandeur pluſtoſt que la volupté. Quand l'amour & l'ambition ſoufflent en meſme temps en la teſte d'une femme, elle a deux grands demons à combatre. Elle pouvoit honneſtement refuſer

cette visite, elle la pouvoit differer, gagner le temps, & divertir l'occasiõ. Il ne faut quelquesfois qu'une toile d'araignée pour repousser les traits de l'amour, & d'autres fois les remparts de Semiramis n'y sont pas assez fort. Mais elle estoit a vendre & à donner, & avoit déja dépouillé l'honneur avec la chemise. Elle ne manqua pas de faire incontinent sçavoir la nouvelle à David qu'elle avoit conçeu, & que son mary, qui ne l'avoit point veüe, pourroit juger aisément que ce ne seroit pas de son fait.

Il faut mettre l'honneur de cette perduë à couvert, le Roy mande le mary sous quelque autre pretexte, il vient de l'armée, il est favorablement accueilly, on le presse de s'aller repoſer en sa maison, & d'aller voir sa femme. Mais le bon homme s'en defend, disant qu'il n'estoit pas raisonnable de coucher dans un lit, lors que l'Arche de Dieu, & son Capitaine Joab estoient sous les pavillons. Il couche sur la dure devant la porte de la chambre de David, & passe ainsi la nuit, n'ayant autre desir que de retourner promptement à l'armée.

Mort d'Urie.

Aveuglement de David.

Hé pauvre Urie! innocente victime, tu n'estois que trop fidele aux infidelitez, & pour cela te falloit-il faire arrouser de ton sang les amours de ton Maistre, David prend la plume, & l'amour luy dicte une lettre de sang, par laquelle il mande à Joab, qu'on mette Urie aux enfans perdus, pour s'en défaire honnestement, & que telle est sa volonté. Urie porte le paquet de sa mort, Joab sans s'informer d'autre chose obeit, l'innocent est massacré, & la fausse liberté de ces deux amans pense estre bien en seureté. David demeure neuf mois couvert de ces ordures & de ce sang, sans se connoistre, jusques à tant que Nathan leve le voile de cét aveuglement.

C'eſt une des belles marchandiſes que la verité, qui ſoit en toute la nature, mais le port en coûte cher, ce qui fait que pluſieurs ne s'en veulent pas charger, nommément quand il eſt queſtion de la porter au Palais d'un Roy, l'un dit qu'elle n'eſt pas de ſaiſon, l'autre qu'elle n'eſt de nul uſage, l'autre qu'elle n'eſt pas d'obligation. On plâtre les affaires, on ſe forme une conſcience, on fait des raiſons s'il n'y en a point de faites, pour favoriſer les humeurs des Grands, mais il y a danger que ceux qui ſe veulent conſerver par complaiſance, ne ſe ruinent par flaterie.

Le port de la verité coûte cher à la Cour.

Le Prophete Nathan ſe montra genereux en ce poinct, car combien qu'il n'ignoraſt pas que c'étoit choſe aſſez dangereuſe de parler franchement à un Roy, & à un amant, de ce qu'il aime le moins fuïr; il ſe reſolut de remontrer à David ſon peché & s'y comporta fort adroitement, le prevenant par la parabole d'un riche homme en quantité de troupeaux qui avoit ravy l'unique brebis du pauvre, ce que David trouvant fort étrange, le jugea digne de mort.

Generoſité de Nathan dans l'avertiſſement qu'il donne à David

L'autre frappa ſon coup, & luy remontra que c'étoit luy-méme, qui avoit fait aſſaſſiner le pauvre Urie, apres luy avoir enlevé ſa Berſabée. Il luy remit en memoire les bien faits qu'il avoit receu de la divine Bonté depuis ſon enfance, & comme il les avoit payez par cette action, d'une grande ingratitude. Surquoy il luy annonça les deſaſtres qui devoient arriver à luy, à ſa maiſon, & à ſa poſterité. David s'éveillant comme d'un profond ſommeil, reconnut ſon peché avec une vraye humilité, & ſe ſoûmit à tous les châtimens qu'il plairoit à ce grand Juge de tirer de ſon infidelité.

Penitence de David.

Il entra ſur l'heure dans une grande douleur de

la faute commiſe, non point pour la punition qu'il en devoit recevoir, mais pour l'amour de ſon bon Maiſtre, eſtimant que le plus grand ſupplice des pecheurs, c'eſtoit d'avoir peché. Il fut incontinent changé en un autre homme, ce n'eſtoit plus ce David amoureux, mais un penitent extrememment humilié, un cœur ſaignant, des yeux pleurans, une face have & defigurée, un corps attenué des ſanglots redoublez les uns ſur les autres, des membres macerez de jeuſnes & d'auſterités, c'eſtoit une continuelle fuite des compagnies, de la lumiere & du jour, qui luy reprochoient ſon crime, & un amour opiniaſtre de la ſolitude & des larmes. Sa harpe ſuſpenduë ne ſçavoit plus que c'eſtoit des Cantiques de triomphes, & n'eſtoit employée qu'à exprimer ſes regrets. Ce cœur mourant à toutes les choſes mortelles de la terre, eſtoit aux rivages de la mer de penitence, qu'il faiſoit retentir de ſes gemiſſemens, & qu'il enfloit continuellement de ſes pleurs. Il tomba de là en une grande maladie, & Dieu commençant les punitions d'un peché pardonné, fit mourir cét enfant conceu par adultere, & ne permit pas qu'il élevaſt aucune Lignée de Berſabée devant qu'il l'eut eſpouſée par legitime mariage.

Punitiõs ſur la maiſõ de David.

Un an apres commencerent les pitoyables tragedies de ſa maiſon qui la couvrirent d'horreur, & remplitent ſon cœur de regrets. Amnon fils aîné de David, devient amoureux de ſa ſœur Thamar, une tres-belle Princeſſe, & qui eſtoit de la mere, auſſi bien que du pere du ſang Royal. Tant plus il void d'obſtacles en cét amour & de la qualité, & de la virginité, & de la parenté, & de la diſpoſition de la fille, d'autant plus y a t'il de concupiſcence. Cette paſſion veut ordinairement ce qu'el-

Amour inceſtueux d'Amnõ, & ſa mort tragique.

le ne devroit jamais desirer, & ce qu'elle peut le moins executer. C'est un venin tres subtil expiré par la Contagion des exemples du pere, qui a gagné le cerveau de ce miserable. Sa raison s'en est envolée, son cœur n'est plus qu'une fournaise, & sa vie une fiévre. Il feint estre malade d'une autre maladie, que celle qui le tourmentoit. Le Roy le va voir pour donner ordre à sa santé: n'y a qu'une medecine dit il qui le puisse guerir, qui est sa sœur Thamar, qui sçait bien faire des boüillons, luy en prepare un de sa main pour luy donner appetit. Cela luy est accordé de bon cœur. La pauvre fille qui ne soupçonnoit rien, se met en devoir de le contenter pour le traitement de sa personne, il fait retirer tout le monde, & la prie de demeurer en la chambre pour luy donner à manger, mais sans faire d'autres feintes, il leva le masque, & luy declara sa maudite passion, de quoy Thamar qui estoit fille d'honneur, conceut de l'horreur tout ce qui se peut, luy alleguant que c'estoit un faict inoüy parmy le peuple de Dieu.

Mais le Barbare en vint à la force, & cueillit la fleur du corps sans tirer le consentement du cœur. La passion ne fut pas plustost evaporée, qu'il entra en un furieux repentir, ne pouvant supporter devant ses yeux, celle qui le faisoit ressouvenir de son crime. Il la chassa de sa maison avec opprobre, où elle eut voulu laisser la vie avec l'honneur, son habit de dueil & sa teste couverte de cendres, luy faisoit faire les funerailles de sa virginité.

Enfin elle se jette en la protection de son frere Absalon, qui estoit né d'une mesme mere, & lui raconta le desastre qui luy estoit arrivé. Le frere la console, & luy enjoint le silence, n'ayant cependant veine au corps qui ne tendit à venger ce

deshonneur. Le bruit en vint à la connoiſſance du pere, qui ſe ſouvenãt de ſon peché, n'oſa pas cenſurer celuy de ſon fils, outre, qu'il l'aimoit par une trop lâche indulgence, & craignoit de l'atriſter, ce qui le fit diſſimuler tout ce qui s'eſtoit paſſé, en quoy on ne le peut pas excuſer d'avoir commis une grande faute, qui procedoit d'une vitieuſe bonté.

Abſalon voyant que David ne diſoit rien, demeura dans une forte diſſimulation, ſans ſe plaindre d'Amnon, mais bien reſolu de ſe rendre la juſtice par ſes mains. Aprés avoir gardé deux ans ſon deſſein au fons de ſon cœur, pour en divertir les ombrages, il dreſſe un royal feſtin, auquel il invite le Roy ſon pere, & tous ſes freres? David s'en excuſe, l'autre prie inſtamment que ſon frere Amnon l'aîné tienne ſa place, à quoy le pere conſent.

Les freres entrent tous joyeux dans la ſale du banquet, où les furies preparoient un ſpectacle ſanglant, & un horrible ſacrifice. Abſalon donne le mot à ſes ſerviteurs, de prendre le temps auquel ſon frere Amnon auroit déja bien beu, & de le tuer au milieu du feſtin, ſans y manquer, diſant qu'il ſuffiſoit, que c'eſtoit luy qui l'avoit ainſi ordonné, & qu'il pourvoiroit à leur ſeureté. Le vin, les viandes, & la chaleur délioient les langues aux gayetez, lors les eſpées tirées du fourreau eſtincellent aux yeux des conviez? la peur eſt pour tous, & le danger pour le ſeul Amnon, qui eſt ſoudainement maſſacré, ſon ſang réjailliſſoit ſur la table fraternelle par une juſte vengeance de ſon impudicité.

Les freres épouvantez montent ſur leurs mulets, & gaignent la ville, la renommée meſlant le faux avec le vray, porte une triſte nouvelle à David, & luy fit entendre qu'Abſolon a fait aſſaſſiner tous

tous ſes freres. Le pauvre Roy ſe jette le ventre contre terre en pleurant, & toute la Cour, déchire ſes habits, & ſe met en düeil. Ionadab aſſeure cependant qu'il n'y a qu'Amnon qui eſt demeuré ſur la place en vengeance du crime commis contre Thamar. David revint un peu à ſoy; & ſes autres enfans ſe preſenterent à luy, effrayez & larmoyans ſur ce qui s'eſtoit paſſé. Abſalon ſe ſauva en la maiſon de ſon ayeul maternel le Roy de Geſſur où il demeura trois ans ſans oſer voir le Roy ſon pere, qui ne luy vouloit nullement pardonner cét attentat. Diſgrace d'Abſalon.

Joab travailla fort adroitement à la reconciliation du fils avec le pere, par l'entremiſe d'une femme Tecuite bien aviſée, qui fit une feinte, & ſe plaignit au Roy, qu'eſtant mere de deux fils, l'un par une chaude querelle avoit tué ſon frere, & qu'on la vouloit contraindre de le livrer à la juſtice pour luy faire ſon procez, afin d'éteindre toute ſa race. Et que là-deſſus elle ſupplioit ſa Majeſté de donner ſa grace à ce fils qui luy reſtoit, & ne la pas priver de toute conſolation dans le monde. Ce que David luy ayant accordé, elle luy remontra qu'il devoit practiquer envers ſon propre fils ce qu'il vouloit faire pour un de ſes ſubjects, que nous eſtions tous mortels, & que nous paſſions icy bas comme le courant des eaux, qu'il falloit imiter la bonté de Dieu, qui ayme nos ames, & ne veut pas qu'elles periſſent. Sa recõciliation par l'addreſſe de Joab.

Comme cette femme parloit avec tant d'addreſſe, David ſe douta que Joab l'avoit inſtruite, & luy faiſoit joüer ſous main ce beau jeu, ce qu'elle avoüa & gaigna tellement le cœur de David, qu'il donna toute permiſſion à Joab de ramener le banny dans ſa maiſon, quoy qu'il fuſt encore l'eſpace de deux

ans ſans le voir. Abſalon devint ſi melancholique d'eſtre ſi éloigné de la Cour ſans voir le Roy ſon pere, qu'ayant pluſieurs fois mandé Joab pour mettre la derniere main à ſon affaire, comme il ne venoit point par amitié, il fit mettre le feu à ſes bleds pour le faire venir par colere, dequoy il s'excuſa, & le ſupplia de demander de ſa part à David, ou la mort, ou la permiſſion de le voir.

Ce bon pere ne pût davantage diſſimuler les ſentimens de la nature, mais l'ayant mãdé, il l'embraſſa, luy donna le baiſer de paix, & le rétablit entierement à la Cour. L'Eſprit de ce Prince eſtoit hautain, broüillon, & remüant, qui ne pouvoit plus ſe contenir dans les bornes de l'obeyſſance. Durant ces cinq années de ſon éloignement de la Cour, il rongea ſon frein à loiſir, & comme il eſt croyable, il projetta dé-ja le deſſein de regner. Son ambition luy ſembloit aſſez bien fondée, Amnon ſon frere aiſné eſtoit mort, Celebal fils d'Abigail, ſecond de ſes freres, faiſoit peu de bruit. Il ſe voyoit appuyé du côté de ſa mere, & du Roy de Geſſur ſon ayeul, c'eſtoit un Prince bien fait, adroit, agreable, courtois, liberal, ſecret, courageux, & capable de grandes entrepriſes. Il voyoit ſon pere ſur le declin de l'âge, qui avoit beaucoup perdu de cette vigueur tant de fois têmoignée dans les batailles. Adonias eſtoit trop mignon, & Salomon trop enfant pour luy faire teſte. Il eſtimoit que l'empire ne le pouvoit fuïr; & en effet il y avoit de grandes eſperances pour luy, s'il euſt eu autant de patience d'attendre que de deſir de commander.

Revolte d'Abſalon.

Ses deſſeins.

Il fit trop toſt paroiſtre ce qu'il avoit dans l'ame, ſe faiſant environner quand il marchoit, de Cavaleries, & de Gardes, ce qui eſtoit une marque de Royauté. Outre cela, il ne ceſſoit de gaigner les

Son ambition trop habile.

cœurs, & de pratiquer ſecrettement la bien-veillance de tous les ſujets de ſon pere. Il eſtoit éveillé dés le matin, & ſe tenoit à l'entrée du Palais, épiant tous ceux qui avoient des affaires à propoſer au Roy. Jamais on ne vit Prince plus prodigue en careſſes, il les appelloit, les embraſſoit, les baiſoit, s'informoit de leur partie, de leur condition, de leur procez & de leur negociation. Il donnoit le droit à tout le monde, & diſoit qu'il n'y avoit qu'un mal-heur, que le Roy eſtoit vieil, & laſſé des affaires, & n'avoit point d'homme pour ouyr les plaintes de ſes ſujets, & leur rendre la Juſtice, & que s'il avoit un jour la charge que merite ſa Naiſſance, il dõneroit à chacun une pleine ſatisfaction.

Par ce moyen il ſe rendoit conquerãt des cœurs, & tramoit de grandes intelligences dans les Provinces, ſe conduiſant par les conſeils d'Achitophel, qui eſtoit l'eſprit le plus fin, le plus diſſimulé, & le plus pernicieux qui fuſt en tout le Royaume. David ne veilloit pas aſſez ſur les actions de ſon fils, & les trames ſecretes, de ce mauvais Conſeiller; le mal croiſſoit & le party eſtoit déja formé. Abſalon demande congé au Roy ſon pere, d'aller à Hebron, ſous pretexte de s'acquiter d'un vœu, mais à deſſein de ſe faire proclamer Roy. Ce qu'il deſire luy eſt accordé, il marche ſous cette couverture avec train & ſplendeur, menant quantité de gens & de victimes pour ſacrifier. Il donne ordre cependant à tous ſes confidens, qu'au premier ſon de la trompette ils ſe mettent en campagne pour le venir trouver, & luy amener toutes les troupes qu'ils pourront ramaſſer.

Achitophel ſon conſeil.

Tout cela s'execute promptement, & ſans plus diſſimuler il ſe declare, & ſe fait couronner à Hebron. La nouvelle vient chaudement à David, qui

Abſalon ſe fait proclamer Roy

luy annonce que ſon fils Abſalon s'eſt revolté contre luy, s'eſt emparé d'Hebron, & que toutes les forces du Royaume courent à luy.

Grand exemple de la foibleſſe de l'eſprit humain lors qu'il eſt delaiſſé de Dieu.

C'eſt icy où l'on voit un grand exemple du Jugement de Dieu, de la foibleſſe d'un homme delaiſſé à ſoy meſme, & auſſi des traits d'une haute & profonde humilité. A parler ſelon l'homme tout ce que fit David en ce rencontre d'affaires, eſtoit bas & languiſſant. Il pouvoit ſe jetter aux champs avec les Regimens qu'il avoit, qui montoient bien à ſix ou ſept mille hommes,& deſourdir la trame de cette conjuration en ſa naiſſance. Que s'il ne ſe ſentoit pas le plus fort, il avoit tout moyen de tenir bon dans Hieruſalem, de ſe retrancher,de ſe munir, & laſſer les fougues de ſon rebelle. Il le pouvoit entretenir de bonnes eſperances, de promeſſes, de traictez,& affoiblir cette premiere chaleur, en ralliant peu à peu les volontez de ſes ſujets à ſon party. Que s'il jugeoit ſes affaires en mauvaiſe poſture, il devoit eſtre le dernier à le témoigner,à la façon des grands Capitaines qui portent l'eſperance au viſage, lors meſme qu'ils ont le deſeſpoir dans le cœur, pour retenir leurs troupes dans le devoir.

Mais ce pauvre Prince à la nouvelle de cette rebellion ne parle que de fuir,que de quitter ſa ville capitale,& de ſe ſauver aux Landes des Deſerts. Il s'en va tout le premier ſans monture, les pieds nuds,la teſte couverte, les larmes aux yeux, épouvante tout le monde,& laiſſe dix Concubines pour garder ſon Palais, qui eſtoit un mauvais conſeil ſelon le monde, car que pouvoient faire ces femmes abandonnées d'hommes,& de forces,ſinon de ſe proſtituer aux Soldats,& mettre ce qu'elles pouvoient avoir d'honneur en proye.

En outre, il r'envoya l'Arche d'Alliance que Sadoch & Abiathar portoiẽt en ſon Camp, qui pouvoit donner beaucoup de courage à ſon armée, & l'obliger à la defence d'une choſe ſi recommandable & ſi pretieuſe à cette Nation. D'où penſons-nous donc que vienne cette conduite en un Roy qui ne manquoit pas de valeur, de ſageſſe, & d'experience, ſinon qu'il voyoit clairement que cette calamité eſtoit une Ordonnance de Dieu, qui luy avoit eſté predite par le Prophete Nathan, & en ſuite ce vertueux Prince ne penſoit à autre choſe qu'à ſouffrir l'œuvre de la Providence, qu'à ſe ſoumettre de toute l'eſtenduë de ſon cœur au chaſtiment de ſon Iuge, & baiſer les verges qui le frapoient. Il marchoit en Penitent, & non pas en Capitaine, il adoroit les jugemens de Dieu ſur luy, il amplifioit ſes peines, allant à pied, & les pieds nuds, pour exalter la Iuſtice de ſon ſouverain Maître. Il s'eſtimoit indigne de garder l'Arche d'alliãce, & ſe traitoit luy meſme avec toute rigueur, pour honorer les deſſeins du Ciel ſur ſon abbaiſſement: C'eſt pour cela qu'il enduroit tout, & ne ſe plaignoit de rien, ſupportant avec une profonde patience la langue enragée de Semeï, qui le voyãt en cét eſtat, où il faiſoit pitié aux plus barbares, le perſecutoit de ſanglantes injures, & ſe mettoit en devoir de le lapider? Abiſai s'offrit de le mettre en pieces ſur l'heure, mais David l'en reprit aigrement, & voulut qu'on luy laiſſaſt exercer ſes furies tout à loiſir, n'ignorant pas que tout ce qui luy arrivoit eſtoit un deſſein d'en-haut. Il ſe contenta de dire, ſi Dieu me fait miſericorde, il me r'appellera, & me fera voir derechef ſon Arche, & ſon Tabernacle. Mais il me fait ſçavoir que je ne ſuis plus en eſtat de lui plaire, ny de le ſervir en qualité

D'où procedoit ce peu de courage en David.

Patience de David envers Semeï.

Sa grãde humilité & ſes belles paroles.

de Roy, je ſuis diſposé à toutes ſes volontez, & à luy appartient de faire tout ce qu'il luy plaira de moy. Cette ſeule parole valoit mieux que toutes les Couronnes, & le mettoit bien avant aux bonnes graces de Dieu, en ſupportant avec tant d'humilité ſa diſgrace

Pernicieux conſeil d'Achitophel.

Cependant Abſalon entre dans Hieruſalem ſans reſiſtance avec ſon venimeux Conſeiller d'Eſtat Achitophel, qui d'abord pour l'engager à la guerre, & à une haine irreconciliable cõtre sõ pere, luy donna un deteſtable conſeil, & qui ne devoit eſtre inſpiré que du plus noir des abyſmes, il luy perſuada d'abuſer de toutes les concubines que ſon pere avoit laiſſées dans le Palais, ce que ce déloyal fils voulut executer avec éclat, faiſant tendre un pavillon à la veuë de tout le peuple, & entrant publiquement là dedans pour conſommer ſes inceſtes. Voilà la Sageſſe Politique de ce mal-heureux Miniſtre qu'on eſtimoit comme le dieu des conſeils, qui ne voyoit pas que cette action, outre qu'elle attiroit ſur Abſalon la colere & la vengeance de Dieu, le rendoit odieux & abominable à ſon peuple, & à tous ceux qui avoient quelques ſentimens de la Religion, & de l'honneſteté publique.

Prudẽce de Chuſaï ſerviteur de David au cõſeil d'Abſalon.

Aprés avoir ſi funeſtement commencé, il aſſemble ſon conſeil pour donner ordre aux affaires de la guerre. Achitophel luy conſeilla de prendre douze mille hommes des plus aguerris, de pourſuivre ſon pere la meſme nuit, de le ſurprendre dãs le deſordre, & la laſſitude, de ſe deffaire de luy, l'aſſeurant qu'un ſeul homme eſtant à bas, tout le Royaume eſtoit à luy. Dans ce Conſeil privé il y avoit de bon-heur, un ſage homme nõmé Chuſaï, amy ſecret de David & ſon confident qui s'eſtoit venu ranger en apparẽce au party d'Abſalon, pour

contrepointer ſourdement les conſeils & l'authorité d'Achitophel. Il voyoit bien que ſi Dieu euſt permis l'execution de ce premier advis, David eſtoit perdu ſans reſſource. C'eſt pourquoy, aprés s'eſtre inſinué dans le cœur & l'amitié d'Abſalon, témoignant de le vouloir deſormais ſervir avec la meſme fidelité qu'il avoit fait ſon Predeceſſeur, il luy remóſtra, *Qu'il ne falloit rien precipiter, que ſon pere eſtoit un vieil Capitaine, qu'il ſçavoit toutes les ruſes de la guerre, qu'il avoit encor en ſon armée des hommes pleins de conſeil, & de valeur; Qu'il ne faut point irriter l'Ourſe dans ſon bois apres luy avoir ravy ſes petits, & que le deſeſpoir eſt une forte piece en la guerre; Qu'il importe pour ſon honneur de ne point donner la bataille, qu'il ne ſoit aſſuré de la victoire, parce que ſi dans cette premiere rencontre il avoit du pire, ce deſavantage ſeroit d'une dangereuſe conſequence, capable d'abbatre les courages, & de mettre toute l'armée en déroute: Mais qu'en patientant, le peuple s'aſſembleroit autour de luy en auſſi grand nombre que le ſable des rivages, & qu'eſtant au milieu d'une puiſſante armée il renverſeroit les Ceares & arracheroit les villes ſans que perſonne luy reſiſtaſt.*

Cét avis fut goûté, & preferé au premier, dequoy Achitophel entra en une telle rage, qu'il ſortit ſoudainement de la Cour, ſe retira en ſa maiſon, où apres avoir diſpoſé de l'eſtat des affaires de ſa famille, il prit pour luy un infame cordeau, & s'étrangla par une trés-evidente Juſtice de Dieu. Mort d'Achitophel.

Apres quoy Abſalon ſe voyant aſſez bien accompagné paſſe le Jourdain prend pour ſon Conneſtable Amaſias, & fait eſtat de donner bataille à ſon pere. David qui avoit eu un peu de loiſir de ſe reconnoiſtre, & de ſe fortifier, reprend cœur

diviſe ſon armée en trois parties, nomme des Tribuns, & des Centeniers, & eſtablit pour Chefs Ioab, Abiſai, & Ethai. Il vouloit encore ſe trouver en la meſlée, mais ſon Conſeil le ſuplia de ſe retirer, ce qu'il fit apres avoir encouragé ſes gens à bien faire leur devoir: mais ſur tout qu'en cas qu'ils gagnaſſent la victoire, on luy gardaſt ſon fils Abſalon ſans luy faire aucun mal.

Abſalon donne la bataille à ſon pere, où il eſt defait & tué.

Cela fait les trompettes ſonnent, & les armées s'approchent : les gens de David entrent dans le champ de bataille comme des lyons tant la bonne cauſe de leur Maiſtre leur donnoit de confiance, il ſembloit que la victoire ce jour-là ſe fût miſe à gage pour ſuivre leurs eſtendards, & ne firent quaſi que paroiſtre pour vaincre. Les rebelles tourmentez des frayeurs de leur conſcience, & qui n'avoient pas toute la conduite qu'ils s'eſtoient promiſe, ſe mettent en deſordre, puis en fuite, & de là en déroute. Il ſembloit que d'une part c'eſtoiẽt des hommes qui eſtoient venus pour tuer, & de l'autre des moutons pour eſtre égorgez : ils s'embarraſſoient les uns dans les autres : le glaive d'un coſté faiſoit de grans maſſacres, & de l'autre les cheutes & les precipices les emportoient, de ſorte qu'il en demeura bien 20000. ſur la place.

Abſalon ſurpris d'un grand eſtonnement & delaiſſé de tout le monde, & ſe mettant à fuir, monte ſur un mulet. Il arriva que paſſant par une foreſt, ſa tête fut priſe & entortillée dans les branches d'un arbre, de façon que ſa monture l'ayant quitté, il demeura ſuſpendu entre Ciel & terre, où il faiſoit amande honnorable à la juſtice de Dieu, & à la bonté de ſon pere. Ioab en eſt adverty, qui nonobſtant la defence de David, le perce de trois lances, & comme il ſe debattoit encore, dix jeunes Soldats

Mort d'Abſalõ

des troupes de Joab coururent pour l'achever, tant il craignoit que s'il retournoit en faveur & en authorité, il n'exerçaſt ſur luy quelque vengeance, pour n'avoir pas voulu ſuivre ſon party. Le corps fut enterré dans une foſſe ſous un grand amas de pierres, pour convaincre la vanité de celuy qui s'étoit fait baſtir un ſuperbe monument, qu'il appelloit la main d'Abſalon. Voilà une horrible fin d'un mauvais fils, d'un ſubjet rebelle, qui eſt capable de donner de l'horreur à la poſterité dans la revolution de tous les ſiecles.

Comme tout cecy ſe paſſoit, David enfermé dans une petite ville, attendoit l'iſſuë de la bataille, & lors que les courriers luy apporterent les nouvelles de la victoire, il ne témoigna point tant de réjouiſſance que de frayeur, demandant à tout coup en quel eſtat eſtoit ſon fils Abſalon; ce qui fit que quelques-uns ne luy oſerent pas donner la nouvelle de ſa mort, voyant le trouble de ſon eſprit. Enfin Chuſaï trancha la parole, & luy dit, qu'il falloit ſouhaitter à tous ſes ennemis l'iſſuë d'Abſalon. Il entendit bien ce qu'il vouloit dire, il fut touché d'une douleur ſi violente, qu'il eſtoit inconſolable, perdant toute contenance, & criant à tout moment, *Abſalon mon fils, mon fils Abſalon, qui me fera cette faveur que je rachete ta vie par la mienne?* Chacun baiſſoit les yeux par pitié, & toute la victoire eſtoit tournée en deüil, les palmes & les lauriers changez en cyprez.

Ioab toûjours hardy & inſolent envers ſon Maitre, au lieu de recevoir des reproches ſur ſa faute, en fait à David, & penſe que le moyen de ſe juſtifier, c'eſt de parler le plus haut. Il entre en la chambre du Roy, & le tance aigrement, luy diſant: *Qu'il donnoit de la confuſion à tous ces bons ſerviteurs, qui* Inſolence de Joab.

avoient ce jour là sauvé sa vie, sa maison & tout son Estat, qu'il estoit d'un estrange naturel, & sembloit n'estre fait que pour hayr ceux qui l'aimoient, & aymer ceux qui l'hayssoient, qu'il estoit bien clair qu'il n'avoit point d'affectiõ pour ses Capitaines, & ses bons Soldats, & que s'ils estoient tous peris pour sauver la vie à un fils rebelle, il seroit alors au comble de satisfaction. Au reste, qu'il luy juroit par le Dieu vivant que s'il ne se levoit pour voir & accueillir ceux qui retournoient de la bataille, il n'y demeureroit pas un seul homme dés la nuit presente avec luy, & qu'il souffriroit le plus grand déplaisir qu'il auroit jamais souffert en toute sa vie. Il le pressa si vivement, que le Roy sans luy oser respondre se leva, & fit tout ce qu'il voulut.

Douceur de David trop grande.

Ce grand deüil se diminua peu à peu, & les applaudissemens de ceux qui venoient de tous costez pour le ramener à Hierusalem en triomphe, ne luy donnoient pas le loisir de penser à sa perte. Il ne tâchoit qu'à r'allier tous ceux qui s'estoient separez de luy, pardonnant à tout le monde avec une clemence nompareille, jusques à vouloir donner la place de Joab à cét Amasias qui estoit Connestable d'Absalon.

Mais Ioab rompit bien-tost ce coup, & tua de sa propre main celuy qu'on luy destinoit pour successeur. De là il se mit à poursuivre un Seba Capitaine des rebelles, qui s'estoit retiré dans Abela, avec quelques restes de mutins, & comme il vouloit assieger & demolir la ville pour le prendre, une femme avisée & puissante en credit sur le peuple, qui avoit fait composition avec Joab, le fit assaffiner, & jetter sa teste par dessus les murailles, pour mettre fin à toute cette funeste guerre.

Depuis ce restablissement de l'Estat, David regna

environ onze ans en pleine paix, dans des exercices continuels de pieté, de devotion, & de justice, & fit une assemblée generale des Estats en son Royaume, où il fit confirmer le choix qu'il avoit fait de son fils Salomon, l'encouragea à bâtir ce grand Temple qui devoit estre la merveille du monde, dont il montroit avoir le plan, les beautez, & les ordres en idée. Dernier acte de David.

Deux choses estonnent un peu ceux qui recherchent en ce Prince une plus exacte saincteté ; la premiere, qu'il est mort ayant jusques à sõ dernier jour une fille d'une rare beauté auprés de soy ; & l'autre, qu'il recommanda à son fils Salomon des châtimens & des morts par testament.

Mais il y en a qui respondent à ceux qui pourroient s'offenser de ces actions : Que Dieu a permis cecy pour nous faire d'autant plus goûter & admirer les perfectoins de la loy Evangelique, dont le Verbe incarné s'est fait le Legislateur & le porteur par dessus toutes les excellẽces des personnes & des vertus de la loy Mosaïque. Et qu'il ne faut pas attendre de David, la chasteté d'un S. Louys, ny d'un Casimire, mais il se faut mesurer à la portée du temps, à la loy & à la coûtume. Toutesfois j'ayme mieux dire, que la pluralité des femmes n'estoit point un crime, puisqu'elle estoit approuvée de Dieu ; quoy qu'elle ne laissoit pas de relâcher la vigueur de l'esprit & d'amortir les fonctiõs divines par trop de commerce avec la chair. David ne pecha pas en faisant coucher auprés de soy cette Sunamite, veu qu'elle luy tenoit lieu d'épouse, & approchoit de luy, non pour la volupté, que son grand âge avoit totalement esteinte, mais pour le traictement de sa personne Royale. Enfin, il y a bien d'autres actions qui relevent sa vertu que La Sunamite.

celle là qui eſt plus digne d'excuſe que de blâme.

Et quant à ce qu'il ordonna par teſtament la mort de Joab,& de Semei,cela choque un peu les eſprits qui ont de l'inclination à la douceur. Ils diſent que Joab eſtoit ſon parent, ſon fidelle ſerviteur,le meilleur de ſes Capitaines, ſon Conneſtable, qui l'avoit ſuivy dés ſa jeuneſſe,accompagné dãs une infinité de dangers, & ſouſtenu mille fois ſa Couronne branſlante ſur ſa teſte. Jamais il n'avoit trempé dans les factions ſuſcitées contre ſon Roy, il avoit eſté le premier à les rompre, de vigeur, d'eſprit, de reſolution, de conſeil,de bras & d'eſpée.S'il avoit tué Abner,c'eſtoit en vengeance de ſon frere que l'autre avoit maſſacré. S'il avoit poignardé Amaſias, c'eſtoit le Conneſtable du rebelle Abſalon qu'on vouloit mettre en ſa place pour le recompenſer du plus grand des crimes d'Eſtat. S'il parloit librement à David,c'eſtoit toûjours pour ſon bien, & pour ſa gloire. Cependant il commanda à la mort qu'on le fiſt punir, apres luy avoir en effet pardonné tout en la vie.

Mais à tout cela je dis que les dernieres actions d'un ſi grand Roy,ſont plus dignes de veneration, que de cenſure. La punition de Joab ne procedoit point d'une paſſion, mais d'une Iuſtice inſpirée de Dieu qui vouloit ſatisfaire à la voix du ſang, laquelle crioit encore contre les homicides commis par ce Capitaine.Outre qu'il y a un ſecret d'Eſtat, comme dit Theodoret,qui eſt que ce Joab c'eſtoit porté contre l'élection de Salomon, & s'apreſtoit pour troubler la paix du Royaume.

Et pour ce qui touche Semei,auquel il avoit juré de ne le pas faire mourir, il luy garda fidellement ſa promeſſe,s'abſtenant de luy faire aucun mal tant qu'il vécut, nonobſtant qu'il fuſt en un pouvoir

abſolu de luy nuire, mais comme ſon ſerment étoit perſonnel, il ne le voulut pas eſtendre ſur ſon fils, & luy lier les mains, ſe contentant de luy recommander qu'il fit Juſtice, ſelon que la prudence & la diſcretion luy dicteroient. Il eſt bien raiſonnable que nous penſions hautemẽt de ce Prophete, & que nous cherchions pluſtoſt la raiſon de pluſieurs de ſes actions dans la ſecrete inſpiration de Dieu, que dans la foibleſſe du jugement humain.

Il a vécu prés de 72. ans, regné 40. & eſt mort 1031. ans devant la Naiſſance de noſtre Seigneur, laiſſant des threſors infinis pour la ſtructure du Temple, & des monumens eternels de ſa devotion & de ſon eſprit. Ce luy eſt une faveur tres particuliere, que le Sauveur ait voulu naiſtre de ſon ſang, & qu'il luy ait revelé cette naiſſance tant de ſiecles avant qu'elle fuſt connuë du monde. Il l'a ſouvent marquée ſur le tiltre de ſes Pſeaumes, & s'eſt extaſié dans cette veuë par l'avant gouſt de ſes felicitez. Les hommes ont couſtume de prendre leur Nobleſſe, & leur nom des ayeuls qui les precedent: Mais David l'a tirée d'un Fils qui eſt le pere des gloires, & l'autheur de l'eternité. Les mains induſtrieuſes des hommes ſe ſont en vain efforcées de luy tailler un tombeau, la mort n'a point de puiſſance ſur luy, puis qu'il eſt progeniteur de la vie. Tout eſt grand en ſa perſonne, mais le comble de ſes grandeurs eſt de nous avoir donné un JESUS.

SALOMON.

SAlomon a fait la ſainteté du Temple, & toutefois il a aſſez de peine à trouver place en la Cour Sainte. L'Amour qui luy a donné la couron-

ne par le moyen de ſa mere Berſabée, luy a oſté l'innocence. Les Gentils en euſſent peu faire un de leurs dieux, ſi les femmes ne l'euſſent fait moins qu'homme. Son entrée au Trône de ſon pere eſt ſanglante, ſon Regne eſt pacifique, ſa vie variable, & ſon iſſuë incertaine. On peut remarquer de grandes ſoupleſſes de Cour à ſon advenement à la Couronne, des deſſeins confus, des eſperances, un Prophete adroit à la Cour, une femme artificieuſe, un vieux Courtiſan défait, & point de fraternité où il y va de la Royauté.

Entrée de Salomon au Royaume pleine de troubles

David eſtoit ſur la caducité de ſon âge, & ſon Thrône regardé par ſes enfans qui attendoient la reſolution de leur pere. Il avoit pris authorité de faire paſſer cette deciſion par ſes Arreſts, ne voulant pas s'en rapporter à la nature, ny preferer celuy qu'elle auroit mis au monde le premier, mais bien celuy qui ſeroit deſtiné de Dieu, & le plus avãtagé dans ſes bonnes graces. Berſabée qui eſtoit une fẽme accorte l'ayant emporté par la violence d'un grãd amour, le maintenoit en ſa poſſeſſion, & avoit plus de credit ſur l'eſprit du Roy que toutes ſes autres compagnes. Parmy les careſſes d'un mary affectioné qui eſtoit en eſtat de ne riẽ refuſer à ce qu'il aymoit, elle tira la promeſſe de David qu'il prendroit pour ſucceſſeur de ſes Eſtats sõ fils Salomon.

Berſabée s'inſinuë adroitement, & moyenne la couronne à ſon fils Salomõ

Enfance de Salomon agreable.

C'eſtoit un petit miracle de nature en ſon enfance, & ſembloit que toutes les graces euſſent concerté pour faire un ouvrage ſi poly. La mere l'aymoit avec des tendreſſes nõpareilles, & le pere ne le pouvoit voir ſans raviſſement. Il fut marié à l'âge de 19. ans, & David avant que partir du monde, ſe vid multiplier par ſon fils en un ſecond qui fut Roboam. Ariſtote a bien remarqué comme quoy les enfans qui ſont mariez ſi jeunes produi-

ſent rarement de grands hommes, & ce trait fut verifié par ce Roboam, qui fit autant de confuſions en ſa vie, qu'il avoit donné de joyes à ſa naiſſance. Cela fortifioit en ce commencemẽt Salomon dans les pretentions de ſa mere, & les ſiennes.

Adonias competiteur de la Couronne, & ſa factiõ.

Mais Adonias ſon frere, qui ſuivoit immediatement Abſalon, le devançoit par le droit d'aineſſe, & ſe promettoit d'avoir bonne part à l'Empire.

L'exemple de ce frere infortuné, qui avoit expiré ſa vie dans le deſeſpoir de ſa fortune, n'eſtoit pas encore aſſez fort pour arreſter celuy qui frayant quaſi les meſmes routes, s'en alloit infailliblement au dernier malheur. David dure trop pour luy, & luy ſemble que le plus grand plaiſir que ſçauroit faire un riche pere à ſon fils, quand il eſt parvenu en âge, c'eſt de ſe laiſſer mourir.

Fautes d'Adonias en ſes conſeils d'Eſtat.

Il avoit aſſez bien noüé ſon party, ſe liant eſtroitement au grand Preſtre Abiathar, & Ioab; il luy ſẽbloit, qu'ayant de ſon coſté les Autels & les armes il eſtoit invincible. Mais dans ce brûlant deſir qu'il avoit de regner, il fit de grandes fautes, qui terminerent ſa vie par une iſſuë fort tragique. Il ne conſidera point aſſez les pouvoirs de ſon pere, qui ſe gouvernoit par les ordres de Dieu dans la diſpoſition de cette Royauté, & ne vid pas que d'entreprẽdre de luy ſucceder ſans ſon agréement c'eſtoit vouloir monter au faiſte de la maiſon ſans paſſer par les degrez. Son experience luy pouvoit faire pẽſer ce que peut la jalouſie d'un vieillard, qui deſire d'autant plus l'honneur & la vie qu'il les void ſur leur Occident. Sa raiſon luy devoit faire juger que les artifices d'une femme aimée eſtoiẽt imperieux ſur un mary. Il ne penſe qu'à monter, ſans taſcher d'oſter les obſtacles qu'il avoit à ſes pieds.

D'ailleurs, il ſe contenta d'avoir les faveurs des

uns ſans rechercher celles des autres, qui n'avoient pas peut-eſtre beaucoup de volonté de le pouſſer, mais qui eſtoient en un grand pouvoir de luy nuire. Il y en a qui ſe tiennent offenſez de n'étre pas priez, & qui traverſent une affaire ſans avoir autre raiſon que de n'y eſtre pas employez. Adonias ſe contentoit d'avoir pour luy Abiathar, & Joab, mais il ne jugeoit pas que Nathan le Prophete, & le Preſtre Sadoch, & le Capitaine Banaias qu'il mépriſoit, eſtoient puiſſans & adroits pour troubler ſes pretenſions.

En outre, de peur de faillir l'affaire, il la precipita, ſe faiſant accompagner de Cavaliers & de Gardes, à l'imitation d'Abſalon. Lors qu'il ſe devoit tenir ſerré & recueilly dans ſoy-meſme, il s'épanoüiſſoit & publioit trop ſes deſſeins, qui reſſembloient ces perles, qui pour une bonne ſubſtance, n'ont que de l'écorce.

Il fit un grand feſtin où il invita tous ſes freres, ſans parler de Salomon, il appella Abiathar & Ioab, ſans faire mention de Nathan & de Sadoch. Les uns faiſoient grande chere, & creoient un Roy entre les pots & les verres, pendant que Nathan & Sadoch éventoient leur ſecret, & contreminoient tous leurs deſſeins.

Adreſſe de Nathan & de Berſabée.

Parmy ces ioyes exceſſives d'Adonias, Nathan cõplota avec Berſabée, & lui apprit la nouvelle des pretentions de ce Roy imaginaire, l'exhorta fermement à s'oppoſer, & luy en donna les moyens. Ils prennent enſemble leurs meſures, avec la reſolution de faire retentir bien haut aux oreilles de David le procedé d'Adonias, il eſt conclud que Berſabée entreroit la premiere dans la chambre du Roy; & que Nathan ſans témoigner rien de leur conference, ſurviendroit comme inopinément, & frape

fraperoit ſon coup comme elle auroit déja entamé le diſcours.

Tout cela s'execute accortement, Berſabée avec des paroles emmiellées, fait reſſouvenir David de ſa promeſſe, luy repreſente l'attentat de ſon fils Adonias, & luy dépeint le pitoyable traitement qu'elle doit attendre avec ſon cher fils en cas que le deſſein de ces rebelles reüſſiſſe.

Nathan bien-diſant ſurvient qui fait l'eſtonné, & ſans montrer qu'il portaſt aucun party avec paſſion, il fait fort ſur l'authorité & la volõté du Roy, qu'il vient apprendre cõme le vray Orateur du Royaume pour s'y conformer. Et ſans ſe paſſionner contre Adonias, il fait voir ſes ſecrettes intelligẽces & ſes menées, avoüant que s'il a entrepris cela ſans le communiquer, il rend ſa procedure fort eſtrange.

C'eſtoit intereſſer David que de le prendre de cette ſorte, il ne manqua pas de commander ſur l'heure à Nathan & à Sadoch, de mettre Salomon ſur ſa mule, le faire accompagner de ſes Gardes & de ſes vieux Reginens juſques dans Gihon, là ſans autre delay le ſacrer Roy, & faire entendre au peuple qu'il l'a choiſi pour ſon ſucceſſeur legitime.

Tout cela fut executé avec une vivacité incroyable, puis qu'une ardente femme s'en méloit : & comme Adonias eſtoit encore à boire avec ſes confidens, la trompette ſonna par la ville avec de grãds cris de joye, & des applaudiſſemens nompareils. Il penſoit d'abord que tout ſe fit pour luy, mais Ionathas fils du grand Preſtre Abiathar les releva tous de cette creance, & dit en deplorant avec eux leur déroute, que c'en eſtoit fait, & que Salomon venoit tout preſentement d'eſtre ſacré. Salomõ declaré Roy.

Le cœur faillit à tous ſur la nouvelle de cét accident, & s'écarterent tant qu'ils peurent l'un de l'au-

tre, pour oſter le ſoupçon d'une conſpiration qui n'eſtoit que trop manifeſte. Salomon eſt ramené au Palais avec des fortes acclamations, & tous les Officiers & ſerviteurs entrans en la chambre de David luy donnerent mille benedictions ſur le choix qu'il avoit fait, ſouhaittans au nouveau Roy toute la grandeur, & toute la proſperité de ſon pere.

Adonias vid bien qu'il s'eſtoit trop advancé, & craignant que Salomon ne fit la premiere experience de ſon pouvoir aux dépens de ſa vie, il s'enfuit dans l'aſyle ordinaire, embraſſant la corne de l'autel & demandant la vie à Salomõ, qu'il luy accorda, à condition qu'il ſe tiendroit en ſon devoir; & ne vóulut pas ſoüiller un jour ſi ſignalé pour luy, par l'effuſion du ſang de ſon miſerable frere. Ioab & Abiathar diſſimulans leurs intelligences avec Adonias, coururent pour adorer comme les autres, celuy qu'ils euſſent volõtiers devoré, voyant que leur ſalut conſiſtoit pour lors à diſſimuler leur courage.

Mort de David, & entrée ſa glãte de Salomon

Mais comme David eut les yeux fermez, & que Salomon ſe vit affermy par un general conſentement de tous les Ordres, les vagues de la Cour qui n'avoient fait encore que de legeres friſures, ſuſciterent une groſſe tempeſte.

Adonias recherche la Sunamite, qui acheva ſon malheur.

Adonias après avoir perdu un Royaume, s'efforce de gagner une femme, & s'en va droit à ſa Berſabée la Reyne mere, pour appuyer ſa requeſte. Elle eut quelque apprehenſion de le voir, craignant qu'il n'eut encore bien de l'amertume au cœur ſur ce qui s'eſtoit paſſé, voila pourquoy elle luy demanda d'abord s'il venoit en amy, à quoy il répondit que tout eſtoit calme, mais qu'il avoit une requeſte à luy faire, ſçachant bien le credit auquel elle eſtoit auprés du Roy ſon fils. La Reyne luy ayant montré un bon viſage, & une franche volonté de le

ſervir, il s'ouvre à elle, & luy dit qu'elle n'ignoroit pas que le Royaume luy appartenoit par droit d'aineſſe, mais puis que Dieu en a autrement diſpoſé, qu'il a acquieſcé volontairement, & ne demande rien au Roy, ſinon qu'il plaiſe à ſa Majeſté luy donner en mariage Abiſag, cette Demoiſelle qui ſervoit David ſon pere en ſa vieilleſſe. Il eſt clair que ce Prince eſtoit bon, & d'un naturel facile de ſe contenter de ſi peu de choſe, & ſa demande n'eſtoit point incivile, veu que c'eſtoit une ſervante, qui ne fut jamais femme de ſon pere, lequel n'eut autre commerce avec elle, que d'en tirer les ſervices & aſſiſtances convenables à ſa ſanté.

Berſabée fut fort joyeuſe que ſon ambition ſe terminoit là, & promit d'en parler au Roy de bon cœur, ce qu'elle fit, l'allant voir expreſſement. Salomon courut au devant d'elle, luy fit une profonde reverence, la receut d'un accueil tres gracieux, & eſtant monté ſur ſon Thrône, il en fit mettre un autre à ſa main droite pour ſa mere, & luy dit qu'elle venoit pour luy faire une fort petite requeſte, ſur laquelle ce luy ſeroit un deplaiſir de recevoir quelque confuſion. Le fils l'aſſeura & luy dit qu'elle pouvoit demander hardiment, & qu'il n'eſtoit pas en eſtat de la mécontenter. Auſſi-toſt qu'elle eut fait ouverture de l'affaire, & nommé le nom d'Abiſag. Salomon entra en une grande colere, & dit qu'elle y devoit encore adjouſter le Royaume, veu qu'il eſt ſon frere aiſné, & qu'il a Joab & Abiathar de ſon party, & ſans donner autre réponſe, il jura qu'il feroit mourir Adonias devant qu'il fut nuict, dequoy ſur l'heure il donna le commandement à Banaïas, qui faiſoit l'office de ſon Capitaine des Gardes, qui ne manqua pas d'aſſaſſiner ce jeune Prince.

Il ne peut être bien justifié sur le meurtre de sõ frere.

Ceux qui pensent que Salomon à pû faire cela en conscience, & qu'il est à conjecturer que Dieu luy avoit revelé, prennent de bien petites raisons pour excuser de grands crimes, & ne voyent pas que qui voudroit avoir recours à des revelations imaginaires, on pourroit justifier toutes les plus mauvaises actions des Princes. Il n'y a pas un seul mot dans l'Escriture, qui témoigne que depuis l'établissement de Salomon, ce pauvre Prince ne remuast rien dans l'Estat. Il reconnoit Salomon pour Roy, il vit paisiblement, il se contente de l'ordre que Dieu permet. Pour la consolation de la perte d'un Royaume, qui selon le droit des nations luy appartenoit, il demande une servante en mariage, & on luy donne la mort.

Juste punition de Dieu sur Salomõ.

Qui pourroit excuser cela; Je suis de l'opinion du Docteur Cajetan qui dit, que cét Arrest fut non seulement severe, mais injuste, je croy que de là est venu le mal-heur de Salomon, parce que s'estant montré si peu courtois envers sa mere, & si cruel envers son frere pour l'amour d'une femme, Dieu pour le punir, a permis qu'il fut perdu par tout ce qu'il aimoit le plus. Apres ce meurtre il mande Abiathar le grand Prestre, & luy fait entendre qu'il est digne de mort, mais que puis qu'il a porté l'Arche du Dieu vivant, & a rendu une infinité de services au Roy son pere depuis sa jeunesse il luy dõne la vie, à conditiõ qu'il sera destitué de sa dignité de Pontife, & se retirera dans sa maisõ. L'Escriture dit que c'estoit pour accomplir la parole de Dieu, qui avoit esté prononcée sur la maison d'Hely, mais il ne s'ensuit pas pour cela que cette destitution fut bien juste du costé de Salomon, estant faite sans meure consideration. Et quoy que Dieu ordonne quelquefois des peines temporelles sur

Abiathar le grand Pontife privé de sa dignité, par une actiõ trop violente.

les enfans pour la punition des peres, on ne peut pas toutesfois inferer de là que ceux qui les tourmentent & qui les perſecutent ſans avoir autre raiſon que leur propre ſatisfaction, ne ſoient aucunement coupables : car autrement il faudroit avoüer que la mort de N. Seigneur eſtant intervenuë par la diſpoſition de Dieu, Pilate & Caïphe qui auroient cooperé à cét ordre ſans y penſer, ſeroient ſans offence. Quand à ceux qui penſent que les Levites intervinrent en ce progrez, c'eſt une conjecture de leur invention, & quand bien cela ſeroit, on pourroit encore debatre par quelle loy ces Levites pouvoient faire le procez à leur grand Prétre. C'eſt une merveilleuſe beſte que la jalouſie de regner, & ceux qui la veulent excuſer, trouvent ſouvét qu'elle n'a point de plus forte raiſon que les épées, les priſons & les banniſſemens.

Cependant la nouvelle vient à Joab qu'il eſtoit en grand danger pour avoir ſuivy le party d'Adonias, & comme il ſe vid tout à coup delaiſſé, & décheu du grand credit qu'il avoit dans la milice, il eut recours au Tabernacle, qui eſtoit l'aſyle commun, & tenant l'Autel embraſſé demanda la miſericorde & la vie. Banaïas l'executeur des meurtres, le va trouver par l'ordre de Salomon, & luy fait cõmandement de ſortir, dequoy il s'excuſe proteſtant qu'il mouroit plûtoſt que d'abandonner ſon aſyle, ce qui fut rapporté au Roy Salomon, qui ſans avoir égard au lieu ſacré le fit maſſacrer juſques au pieds de l'Autel, pour meſler ſon ſang avec celuy des victimes. Voilà ce qu'il remporta de la Cour apres quarante ans de ſervices, & faut avoüer que ſi elle luy avoit eſté autrefois bonne mere, elle luy fut une cruelle marastre au dernier periode de ſa vie. Mort de Joab.

Il ne reſtoit plus que Semei pour faire le dernier

acte de la tragedie, & quoy que David eut dõné le commandement de sa mort, Salomon sembloit encore avoir quelque scrupule sur la promesse d'impunité qui luy avoit esté faite ; c'est pourquoy il luy assigna la ville de Ierusalem pour prison, avec menace que s'il en sortoit & passoit seulement le torrent de Cedron, il le feroit mourir. L'autre qui n'attendoit qu'une mort sanglante, accepta franchement la condition, & la garda trois ans, jusques à ce qu'ayant un jour la nouvelle que ses serviteurs s'en estoient fuis chez les Philistins. Il luy prit fantaisie de courir apres, sans prendre garde à ce qui luy avoit esté commandé, ce qui fit qu'au retour il fut assassiné par le commandement de Salomon, de la main de Banaïas.

Mort de Semey.

Voilà un commencement de Royaume orageux & ne faut pas penser qu'on trouve si facilement des Saints à la Cour, nommément en ceux qui ont permission de tout faire ; il leur échappe beaucoup de choses qui se justifient mieux par la penitence que par toute autre Apologie. Ce qui suit en cette histoire de Salomon, est tout pacifique & agreable jusques à sa cheute, qui donne bien de la terreur.

Songe admirable de Salomõ.

La troisiéme année de son regne, il eut un admirable songe, de la nature de ceux qui sont appellez Oracles, il luy sembloit que Dieu luy apparoissoit & luy parloit, dequoy il estoit tout extasié, & se voyant si proche de celuy qui pouvoit tout, il luy demandoit avec une ardeur incroyable le don de sageſſe pour bien gouverner son peuple, ce qui pleut tant à la souveraine Majesté, que non seulement elle luy donna une tres grande intelligence par dessus tous les hommes du monde, mais elle y ajousta encore les richesses de la gloire, en une si

haute eminence que perſonne ne le devoit égaler. Il y en a qui diſputent icy à perte de veüe de l'erudition de Salomon, & s'efforcent de prouver qu'il compoſoit bien des Comedies & des Satyres; mais quoy que nous ne pouvons pas nier qu'il ayt eſté remply d'une abõdance de doctrine, il faut toutesfois avoüer que la ſcience politique tenoit le premier rang, & que toutes ſes connoiſſances naturelles ſe rapportoient à ce deſſein, puis qu'il ſpecifia en ſa priere que le deſir de la Sageſſe qu'il profeſſoit, eſtoit pour la conduite de ſon Royaume. Sa ſcience.

Et de là nous pouvons juger que la Doctrine eſt un inſtrument fort neceſſaire pour l'accompliſſement des grands Princes, quoy que les ignorans en pourront juger autrement. Ils diſent que cela les rend trop hautains, curieux & glorieux, & que de là ils prennent une hardieſſe de ſe croire eux-meſmes, & de deïfier toutes leurs opinions, une grande authorité eſtant aſſez forte pour relever meſme une petite ſuffiſance. Ils apportent l'exemple de Neron & de Julien l'Apoſtat, qui ayant tous deux ſi bien eſtudié, ont mal gouverné, & ont fait une mauvaiſe fin. Si la doctrine eſt utile aux Princes.

Mais je leur avoüeray bien que la ſcience ſans pieté & ſans jugement, eſt un meuble inutile, & quelquefois pernicieux aux Roys, c'eſt de là qu'ils prennent occaſion de remuër des queſtions extravagantes, d'entreprendre des affaires dangereuſes, d'authoriſer leurs fautes par des raiſons apparentes & ſe piquer d'une gloire qui leur fait mépriſer tous les conſeils: Toutefois c'eſt un abus inſupportable de blâmer les choſes bonnes en ceux, ou qui n'en ont que la feinte, ou qui en font un mauvais uſage. Ie n'eſtime pas Neron ny Iulien avoir eſté bien ſçavans, pour avoir ſçeu de la Poëſie & de la L'erudition du Prince deſdeuë.

Rethorique ſans jamais bien poſſeder la ſcience de leur principal meſtier : Que ſi ayans appris de bons preceptes dans les lettres humaines, ils en ont abusé, dira-t'on pour cela qu'elles ſont mauvaiſes & perilleuſes à un Prince ?

Il faudroit par meſme raiſon condamner le Soleil, parce que Phaëton s'eſt brûlé dans ſes ardeurs, & oſter l'eau d'entre les elemens, parce qu'Ariſtote, à ce qu'on dit, s'y eſt noyé. Il faudroit enfin faire le procez à toute la nature, & ne trouver rien de bon de tout ce que Dieu a fait, parce qu'il peut eſtre corrompu par la malice des hommes. Mais pour deux ou trois Princes aucunement ſçavans, qui ont mal-uſé de leur ſçavoir, combien trouverons nous d'ignorans, qui ont fait des choſes beaucoup plus cruelles & plus barbares que ceux-cy, comme Diocletien, Licinius, Maximien, Bajazeth, & Selim ?

La nature a mis tous les ſens, qui ſont les principes de noſtre connoiſſance, dans la teſte, pour nous apprendre que toutes les lumieres doivent eſtre au Prince, qui eſt le chef de ſon Royaume. L'ame n'eſt pas plus neceſſaire au corps, que l'intelligence à un Roy. Il eſt, au raport de Philon à ſon peuple, ce que Dieu eſt à la creature Et que fait Dieu s'il n'épand des clartez dans tout le monde viſible & inviſible ; Et que doit faire un Monarque, ſi ce n'eſt de ſe rendre la ſource des bõs conſeils qui doivent maintenir ſon Eſtat ; Que peut faire un Prince qui ne voit que par les yeux d'autruy, qui ne parle que par la bouche d'autry, qui n'eſcoute que par des oreilles empruntées, ſinon perdre le credit dãs l'eſprit de ſes ſujets, & donner ſon authoriré en proye à ceux qui reconnoiſſant ſon inſuffiſance, prennent la hardieſſe d'entreprendre tout impunément.

I'avoüe qu'il y en a qui n'ayant point d'eſtude ont un tres bons ſens, qu'ils ont cultivé par l'experience des choſes du monde, & par la converſation des grands perſonnages ; mais comment pourrions nous dire que ceux là ſont ignorans qui en ſçavent autant que les livres, & qui pourroient ſervir d'originaux aux Philoſophes ; Leur modeſtie leur fait encore avoüer & reconnoiſtre, que s'ils avoient pris quelque plus forte teinture des bonnes lettres, ils en tireroient plus de grace & d'avantage.

La ſcience doit étre moderée.

Ie ne voudrois nullement qu'un Prince fut ſemblable à l'Empereur Michel Parapinacius qui avoit toûjours en main les tablettes, & le ſtile pour compoſer des vers & arondir les periodes. Ie ne fais point d'eſtat en un Grand de tant de petites bluettes de connoiſſances ſuperfluës, & mal dirigées. Mais de voir un homme au gouvernement de ſes peuples, qui ayant jetté de profondes racines de la vraye pieté, ſçait les ſecrets de la Philoſophie la plus épurée, n'ignore nullement les Loix divines & humaines, connoit les hiſtoires de toutes les Nations, avec des obſervations tres-ſoigneuſes, & des applications particulieres à ſon gouvernement. Un homme qui ſçait juger, parler, & faire, qui s'explique avec une clarté & une majeſté de paroles ſortables à ſa condition, c'eſt ce qui le fait regarder comme un Dieu entre les hommes, qui luy donne de l'authorité parmy ſes peuples, qui le fait eſtimer de ſes égaux, craindre de ſes inferieurs, redouter de ſes ennemis & adorer de tout le monde. C'ét par ces voyes qu'Auguſte Céſar, Trajan, Veſpaſian, Marc-Aurelle, Antonin, & tant d'autres, dont Tiraquel en conte trente huict fort celebres en ſon livre de la Nobleſſe, ſont parvenus à un point

veneration qui les a fait honnorer de tous les siecles.

Jugemẽt de Salomon sur le debat de deux femmes

Pour preuve de cecy, nous voyons la grande reputation que Salomon remporta au jugement de ces deux femmes qui disputoient à qui auroit un petit enfant. Toutes deux s'en disoient également la vraye Mere, l'une agissoit par artifices, & l'autre y procedoit avec verité. Il falloit sçavoir qui parloit du cœur & qui parloit de la langue. Il y a des feintes si bien colorées, que les plus habiles hõmes n'y reconnoissent rien & ne sçauroient discerner le vray d'avec le faux. Parmenon contrefaisoit si bien le cry d'un petit cochon, qu'on jugeoit que la nature n'y entendoit plus rien en comparaison de luy. Tant de sçavans, tant de barbes grises estoient pour lors à la Cour de Salomon, qui se perdoient dans cette feinte, sans le pouvoir découvrir; & quand il commanda de faire apporter une épée, & de partager ce petit enfant, tout le monde s'estonnoit: les uns pẽsoient que ce jugemẽt estoit grossier, qu'il estoit cruel & sanglant: Mais Salomon avoit estudié dans le sein de la nature, les affections d'une vraye Mere. Quant il entendit que l'une approuvoit cét Arrest, & pressoit à ce que l'enfant fut mis en pieces, il la chassa comme une effrontée: Mais quand il vid que l'autre estoit émeuë, & outrée vivement au cœur & qu'elle crioit d'une voix pitoyable, qu'on donna plûtost l'enfant tout entier à cette mauvaise, que d'en faire deux pieces, quand il considera la frayeur de son visage, & toutes les veines de son corps tenduës à ce dessein, il prononça d'une voix d'Oracle, que celle là estoit la vraye Mere, ce qui fut avoüé & reconnu publiquement. Tous les assistans furent si ravis de cét expedient que leur Roy avoit inventé, qu'ils l'esleverent jusques au Ciel, & se promettoient tous un discerne-

ment, & une equité ſemblable en leurs differens. Qui ne void donc que l'intelligence eſt l'œil du Prince, & la lumiere du peuple ?

Cét eſtime de l'eſprit, & de la haute ſcience de Salomon, s'épandit aux Nations eſtrangeres, & attira la Reyne de Saba dans Jeruſalem. C'eſt une hiſtoire qui a donné de la recreation à pluſieurs qui ont exercé leurs plumes là deſſus, & de la curioſité à tout le monde; chacun la veut baptiſer, & luy donner un nom : l'un l'appelle Nicaule, l'autre Nitocris, l'autre Macceda, d'autres veulent qu'elle ait nom Candace. Il n'y a rien de plus certain en tout cela que l'incertitude ; & il eſt malaiſé de luy donner un nom, ſans dire une menterie. La Reyne de Saba. Son nõ.

Encore moins peut on ſçavoir celuy de ſon Mary, ny ſi elle eſtoit vierge, ou vefve, ou femme mariée. Il y a de l'aparence que ſi elle eſtoit dans le lien de mariage, elle reſſembloit ces Dames qui dominent ſur leurs maris, & font tout ce qui leur plaiſt dans leur maiſon. Le mary eſtoit fort patient, s'il eſt vray ce que dit Pineda, qu'elle demeura un an dans Ieruſalem à paſſer ſon temps, & propoſer des Enigmes. Mais Claudian qui nous aſſeure que les Sabéens ſe gouvernent par les femmes, nous fait plutoſt croire qu'elle eſtoit libre & ſans ſubjection. Elle venoit des pays des Sabéens, qui font une partie de l'Arabie, & ſont fort riches en or, & en odeurs. C'eſt pourquoy elle entra dans Ieruſalem avec un gros train, & n'eſpargna point à Salomon les richeſſes de ſa terre. Elle luy propoſa quantité de queſtions dont l'Eſcriture n'en touche pas une ; ce qui a donné ſujet à pluſieurs d'en faire à leur poſte, & quelques-uns y en ont mis de ſi ridicules, que ſi la Reyne de Saba fut Ses qualitez. Les femmes chés les Sabéens cõmandent aux hommes queſtiõs de la Reyne de Saba.

venuë de ſi loin pour apprendre ſi peu, il y auroit de l'apparence que venant chargée de tant de richeſſes, elle auroit oublié d'y mettre parmy un peu de jugement.

Ce que dit Baronius eſt bien plus croyable, qu'elle eſtoit d'un pays où elle pouvoit avoir appris la Prophetie de Balaam touchant la naiſſance du Meſſie, & qu'apprenant depuis les grandeurs de Salomon, elle eut la curioſité de connoiſtre ſi ce n'eſtoit point luy que cette prediction regardoit, & il eſt bien vray qu'elle trouvoit l'ombre dans Salomon, & non pas le corps. Toutefois elle fut tellement ravie en voyant ſeulement la figure, en contemplant le Temple de Dieu qui eſtoit alors baſty depuis 25. ans, en conſiderant le Palais, les Officiers, & l'ordre de toute la maiſon de Salomon, qu'elle penſa laiſſer tout ſon eſprit en Jeruſalem, n'ayant plus dequoy le contenter ailleurs.

Ceux qui jugent des inclinations de Salomon, penſent que tous ſes grands colloques avec une femme ne ſe paſſerent point ſans amourettes, & luy donnent un enfant de la Reine de Saba nommé David, d'où eſt deſcendu le Preſtejan. Mais ils devroient conſiderer que Salomon n'eſtoit pas encore débauché apres les femmes, & qu'il n'y avoit pas d'apparence de commencer par celle-là, en faiſant retourner comme une perduë celle qui eſtoit venuë en femme de bien, & dont l'Evangile parle avec honneur. Il y a beaucoup de choſes où l'Eſcriture n'a pas voulu contenter noſtre curioſité, ceux qui en veulent plus ſçavoir qu'elle n'en a dit, reſſemblent ces Peintres qui penſent eſtre fort habiles hommes, quand ils ſe font plus ſçavans que la nature.

Voila pour ce qui touche la ſageſſe de Salomon,

qui a fait une grande partie de ſes miracles. Mais on ne ſçauroit aſſez loüer le zele qu'il apporta dés les premieres années de ſon regne à baſtir la maiſon de Dieu. C'eſt en cela qu'il a témoigné une pieté ſinguliere, & une grande prudence d'homme d'Eſtat; car pour dire vray, & pour parler meſme ſelon le ſentiment d'Ariſtote il importe beaucoup qu'un Prince ſoit pieux, d'autant qu'il en eſt plus aimé & craint de ſes peuples, qui n'offenſent pas ſi aiſément celuy qu'ils penſent eſtre ſous la protection divine.

Son zele à baſtir le Temple.

Outre qu'il avoit à contenter une nation plus religieuſe que toutes les autres, & grandement ceremonieuſe, ce qui ne ſe pouvoit mieux faire qu'en luy faiſant voir un beau Temple, qui devoit eſtre la merveille de l'Univers. Tous les hómes ſont naturellement piquez du ſentiment d'une Divinité, & penſent que le moyen de luy témoigner de l'affection & du ſervice, c'eſt de luy eriger des Temples, & faire des ſacrifices. L'émulatiõ ſe méle bien ſouvent parmy la Religion, & les Grands trouvent leur gloire en rehauſſant celle de la Divinité. Pline fait mention du Temple de la Diane d'Epheſe, qui avoit la longueur de 425. pieds, & la largeur de 220. avec 127. colomnes, faites par autant de Roys. Et dit que toute l'Aſie conſpirant à le baſtir, elle y employa l'eſpace de 220. ans, devant qu'il fut entierement achevé. Quoy qu'il diſe de ce Temple, nous ſommes obligez de croire qu'il ne valoit pas celuy de Salomon, qui eſt recommandable pour celuy à qui il eſt dedié, le Dieu vivant, qui n'avoit alors ſur terre que cette maiſon, où il fut reconnu. En outre il eſt à priſer à raiſon de ſes fondateurs, qui sõt deux grands Princes; pour ſa grandeur, qui eſt comparée dans l'Eſcriture à une Cité, tant le nombre

Temple d'Epheſe.

des Offices, des Allées, des Portiques, des Maiſons & des Departemens, y eſtoit grand & ſur tout celuy des Miniſtres, qui montoit par fois juſques à ſept & huict cens Officians. Adjouſtez à cela la hauteur qui eſtoit ſur le ſommet de deux hautes montagnes, la beauté & les richeſſes qui s'y retrouvoient, & vous avoüerez qu'il a eſté plus grand que ſa renommée. C'eſt choſe prodigieuſe ce que David dit de ſoy-meſme au premier des Paralipomenes, qu'il offrit à ce deſſein de ſa pauvreté cent mille talens d'or, & mille fois mille talens d'argent, qui font en tout ſelon la ſupputation de noſtre Villalpand, deux mille cent & vingt-trois millions d'or, ſans y comprendre ce que le peuple offrit liberalement du ſien, qui monta à ſeptante & un millions d'or, huict cens quatre vints mille eſcus, & les deux chefs pris enſemble, font deux mille cent nonante-quatre millions d'or, huict cens quatre vingts mille eſcus, & tout cela n'eſtoit que pour fournir à ce qui devoit eſtre travaillé en or & en argent, pour l'uſage du Temple.

Auſſi Ioſephe au 8. livre de ſes antiquitez, dit que l'on y contoit juſques à quatre vingts mille coupes, autant de plats d'or, vingt-mille encenſoirs de méme eſtoffe, deux cens mille trompettes d'argent, & quarante mille inſtrumens de muſique façonnez d'or & d'argent, des aubes & des ſurplis de fin lin, juſque au nombre de dix mille. Enfin, tout le Temple du haut en bas, & le pavé meſme eſtoit couvert de lames d'or attachées avec des cloux d'or qui peſoient chacun vingt-cinq onces.

Pour dire vray, certains Interpretes de l'Eſcriture ont pris cela bien haut, faiſant valoir les monnoyes ce qu'ils veulent, dans cette grande obſcurité de ceux qui ont eſcrit les diverſes valeurs, ſelon

les diverſitez des ſiecles & des nations. Mais on ne ſçauroit douter de la verité de l'Eſcriture, qui releve ce Temple à un poinct de magnificence qui ſurpaſſe tous les autres ouvrages.

Apres que la maiſon de Dieu fut eſtablie, Salomon en fit une dedicace ſolennelle, pour laquelle il ſacrifia vingt-deux mille bœufs, & cent mille moutons. Il pria Dieu hautement devant tout le peuple, avec une ſageſſe & une ardeur nompareille. Il benit tous ſes ſujets avec une joye incroyable, tellement que la face de Hieruſalem ce jour là ſembloit un Paradis anticipé. Il ſongea depuis à ſe batir, & ſe fit faire un Palais, où il n'eſpargna rien de la ſplendeur des plus ſomptueux Roys de la terre. Quand l'Eſcriture raconte cela avec la ſimplicité de ſon ſtyle, elle ne laiſſe pas de remplir noſtre eſprit de merveilles, & ſi nous n'aviõs recours à la ſouveraine puiſſance de Dieu, qui fait tout ce qui luy plait, nous aurions de la peine à croire cõme le Royaume de Iudée ayant commencé en Saül par de ſi chetifs commencemens, qu'il avoit de la peine à trouver du fer pour forger des épées & qu'il ne s'en trouvoit quelquefois que deux en une armée, il ait pris ſoudainement une telle accroiſſance, que l'argent y eſtoit quaſi auſſi commun que les pierres. Cela donna une large entrée à toutes les delices, & les mignardiſes des plus ſuperbes Princes de la terre, que Salomon fit entrer dans ſon Palais, & qui la ruinerent avec beaucoup plus de deſaſtre, que n'euſſent jamais peu faire les armées des Philiſtins, des Ammonites, & des Moabites Et comme Iuvenal diſoit, que le luxe avoit pris Rome, & s'eſtoit reſervé la vengeance de tous les mauvais traitemens que les Romains avoient fait à tant de Roys, & à tant de peuples du monde habitable.

Auſſi pouvons nous dire que le débordement de Salomon vengea toutes les injures des nations irritées contre le peuple Iuif.

Cheute de Salomon.

Qui verroit tomber une eſtoile du Ciel dans la fange, pour eſtre foulée aux pieds des hommes & des animaux : apres avoir reluy parmy les globes celeſtes, devroit-il avoir plus d'horreur & d'eſtonnement, qu'en conſiderant Salomon precipité de ce beau firmament de gloire, où la main de Dieu l'avoit enchaſſé, dans des paſſions d'opprobres, des labirinthes d'erreurs, & des confuſions inexplicables. Salomon qui eſtoit autant eſlevé par deſſus les Roys, que les Roys par deſſus les hommes communs : cét homme de prodiges, & de miracles, le bien-aymé de Dieu, qui avoit la ſageſſe pour épouſe, la vertu pour delices, la felicité pour compagne, & la gloire pour aſſiſtance de ſes threſors, ternir par une damnable vieilleſſe toutes les beautez de ſa vie, eſtouffer toutes les rares productions de ſon eſprit, & éclypſer toutes les grandes lumieres de ſon entendement.

O femmes toújours fatales à la ruine des grands hommes, qui trouvera deſormais eſtrange que vous ayez changé en beſte les dieux de la Gentilité, puiſque vous avez transformé Salomon en monſtre ; Il n'eſt pas quaſi imaginable dans quel gouffre de perdition l'amour plongea ce miſerable Prince : & le Philoſophe Anthiſtene diſoit vray, que s'il y avoit une Venus telle que les Poëtes l'ont faite, qu'il en ſeroit le bourreau ; s'il y avoit un Amour tel qu'ils l'ont depeint, qu'il luy arracheroit les aiſles, & du plus haut des Cieux où ils l'ont placé, qu'il le precipiteroit dans le plus profond des abyſmes ; parce que c'eſt la frenéſie de l'entendement, le venin du cœur, la corruption

des

des mœurs, & la deſolation de la vie, & que toutes les perſonnes qui font profeſſion de ſcience, de l'honneur & de la vertu, doivent bien regarder Salomon comme un maſt briſé ſur la cime d'une montagne, que Dieu a placé là deſſus pour faire apprehender les naufrages de l'amour

Cõmencemẽt de ſa debauche.

On commence rarement les meſchancetez par le faiſte, les vices ont des degrez auſſi bien que les vertus; Salomon ſe refroidit premierement au culte du vray Dieu, ſes entretiens avec luy n'eſtoient plus ſi frequens, ny ſi doux, les plaiſirs du monde l'invitoient, les appas de la Cour le charmoient, les actions trop libres devenoient mauvaiſes, les mauvaiſes ſe tournoient en couſtume, & la couſtume en habitude. Cét enfant de Dieu vid les filles des hommes, ces beautez eſtrangeres qui le picquoient par leur nouveautez; il devint homme, & en fit des deeſſes. Les filles des Ammonites, & des Moabites, celle d'Egypte, de Sydon, & d'Idumée, & tant d'autres dont Dieu luy avoit défendu les alliances, furent les idoles de ſon cœur apres avoir eſté la peſte & le venin de ſa raiſon.

Celuy qui avoit prononcé tant de riches paraboles contre l'amour, qui avoit tant de fois adverty la jeuneſſe, que les lévres de la femme impudique diſtilloient le miel au commencement, mais qu'à la fin elles donnoient un breuvage d'Abſynthe, fut pris par les yeux dans les chaines d'une infinité d'affections. Son amour eſtoit pompeux, & ſa luxure ſomptueuſe, il aymoit par gloire auſſi bien que par concupiſcence, il voulut faire le Roy dans ſes impudicitez, auſſi hautement, que dans l'appareil de ſon Temple. Il débaucha environ ſept cents femmes, qui eſtoient comme des Reynes, & avec cela trois cents concubine, c'eſtoit

La multitude de ſes femmes.

au conte de l'Eſcriture mille femmes qu'il avoit enfermées dans un Serrail pour les plaiſirs de ſes yeux,& de ſa chair,& de tant d'amours,on ne trouve qu'un fils,un Roboam depourveu de ſageſſe & de raiſon.

Que pouvoit faire un Prince parmy tant d'apas, tant d'attraits,tant de charmes,& tant d'enſorcelemens?Un homme eſt bien empeſché quelquefois d'une ſeule teſte de femme, à quoy pouvoit donc ſonger celuy qui les avoit multipliées par centaines? Ces eſtrangeres venoient toutes avec tous les artifices de leur nation pour le ſurprendre; c'eſtoit à qui le gaigneroit, à qui le poſſederoit, & qui le traineroit de peché en peché juſques au fond de l'abyſme. Il eſt bien plus aiſé de devenir fol avec une femme, que de la rendre ſage,il avoit peut étre eſſayé de les convertir à ſa Religiõ, mais elles le pervertirent, & l'entrainerent à la leur. Il prit leurs amours,& enſuite leurs mœurs,& enfin leur ſuperſtition. Chacune de ces femmes vouloit faire valoir ſon dieu,& ne pẽſoit pas avoir du credit en amour, ſi elle n'en faiſoit part à ſa fauſſe divinité:elles faiſoiẽt des dieux, qui n'avoient point de plus honneſte tiltre que le peché de femmes perduës. Auſſi-toſt qu'on avoit fait une idole à l'un il faloit ſonger à une autre; tout y alloit par emulation de cerveaux foibles en leurs raiſons, & ardants en leurs paſſions. On conte juſque à ſix Temples baſtis autour de Jeruſalem aux dieux de ſix principales nations. Ce ne fut pas aſſez de faire les dieux, il les falut adorer,& leur preſenter des ſacrifices & de l'encens, pour contenter ſes amours. Il ne fit point tout cela par mines, ny par diſſimulation,mais ſon cœur,comme dit l'Eſcriture, fut tout à fait detourné du vray Dieu, & tomba

Leur artifice.

Il eſt perverty en la Religion.

au dire de S. Auguſtin, dans le plus profond abiſme de l'idolatrie. Que pouvoient penſer ſes ſujets, que pouvoient dire les admirateurs de ce grand Temple ? mais les vrais adorateurs de ce grand Dieu ? Quel langage pouvoient tenir tant de Roys & de Reynes, qui avoient eu en une ſi haute eſtime la ſageſſe de Salomon ? La renommée de ſes amours & de ſes ſuperſtitions couroit par tous les Royaumes, comme une fable inoüye, qui donnoit de la riſée aux meſchans, des larmes aux gens de bien, & de l'eſtonnement à tout le monde.

Comment es tu tombée du Ciel, ô belle eſtoile du jour, fidelle avant courriere du Roy des Aſtres, qui eſtoit parée des plus pures, & des plus innocentes flâmes du firmament, qui t'a fait devenir un charbon, & qui a pû enſevelir tes lumieres dans un fumier;

Le deplorable Roy perdit cette grande ſageſſe qui le faiſoit eſtimer par tout le monde, & devint ſtupide, quittant le ſoin de toutes les affaires de ſon Royaume. Toutes ces grandes richeſſes furent épuiſées, & jettées comme dans un gouffre de luxure. Il commença à charger ſon peuple pour entretenir ſes infames voluptez, ce qui revolta tous les eſprits contre luy. Les Prophetes & les Preſtres ne le pouvoient goûter à raiſon du changement de la Religion. Tous les gens de cœur de la Nobleſſe l'avoient en horreur, le voyant plongé dans ces ordures. Le tiers Eſtat ne demandoit qu'à ſecoüer le joug, qu'il ne pouvoit plus porter Dieu luy ſuſcitoit des rebellions de tous coſtez qui ſe preparoient pour diſſiper ſon Empire. Mais perſonne ne fit tant d'apprehenſion en ſon eſprit que Jeroboam, homme adroit & ruſé, qu'il avoit avancé, & duquel il ſe ſervoit pour exiger

Diſſenſion de 10 Eſtat.

ſes tributs. C'eſt celuy auquel le Prophete Ahias donna dix lambeaux de ſon manteau, luy prediſant qu'il devoit regner ſur dix lignées d'Iſraël ; c'eſt pourquoy le Roy le voulut faire mourir : mais il s'enfuit en Egipte, & retourna ſous le foible Roboam ſucceſſeur de Salomon, qui meſpriſant les conſeils des anciens, qui l'exhortoient à ſoulager ſon peuple, creut celuy d'une jeuneſſe ſans cervelle, qui luy perſuada de tenir bon, & que le peuple ne ſe gagnoit que par la rigueur. Ce qui le fit abandonner de dix lignées tout à coup, qui ſe jetterent entre les bras de Ieroboam, lequel fit changement de Religion & d'Eſtat en Samarie, ſans qu'il fût poſſible de le ramener, ny luy ny ſes ſucceſſeurs au devoir. Voilà comme les Royaumes changent de maiſtre par les pechez d'impudicité, d'impieté, & par les oppreſſions des peuples, qui ſont grandement à craindre, quand le deſeſpoir les a reduits à ne rien craindre.

Eſtat de Salomon en l'autre monde.

On demande pour concluſion: Qu'eſt devenu ce Sage Salomon ; S'il eſt mort en ſon peché, ou s'il a fait penitence ? S'il eſt ſauvé ou damné ; C'eſt un lieu commun, qui a exercé quãtité de bonnes plumes qui ont traité ſur ce ſujet curieuſement & eloquemment. Ie n'aime point à faire une choſe faite. Ie diray ſeulement, que nous devons prendre toûjours les plus favorables opinions, qui ſe peuvent raiſonnablement defendre en la faveur du ſalut des grands hommes. Il y a quelques-uns des ſaints Peres qui en parlent fort ouvertement, & ſe perſuadent qu'il a fait penitence. Saint Ierôme ſur le Prophete Ezechiel dit, que quoy que le fondateur de ce grand Temple ait peché, il s'eſt converty à Dieu par une vraye repentance, & pour preuve de cecy, il allegue le livre des Proverbes

au 24. chapitre, qui dit *Novissimè ego egi pœnitentiam & respexi, ut eligerem disciplinam*, quoy que ces paroles ne se trouvent point dans nostre Bible, aussi le tire-t'il des Septante, & pour ajuster sa pensée, il veut que Salomon ait escrit le livre des Proverbes apres sa débauche, ce qui est difficile à verifier.

Et d'ailleurs le mesme Autheur sur le premier chapitre de l'Ecclesiaste dit, que ce livre est la penitence de Salomon, selon les Hebreux. S. Ambroise au livre 2. de l'Apologie de David, chapitre 5. met Samson, David, & Salomon au nombre des pecheurs convertis : *Erraverunt tamen ut homines, sed peccata sua, tamquam justi agnoverunt.* Voilà ce qui est de plus formel, sans amasser quantité de passages ambigus. Sainct Gregoire le Grand au livre second des Morales, chapitre deuxiéme, S. Prosper, S. Eucher, & entre les Modernes Tostat, Bellarmin, & Maldonat le condamnent. Tertullien, S. Augustin, S. Cyrille, Alexandrin, S. Gregoire de Nysse, S. Isidore, & S. Bernard, S. Chrisostome, & Rupert, laissent cette question indecise. Et pour dire vray, c'est tout ce qu'on sçauroit dire de plus modeste, & de plus humain, & mesme de plus veritable en une matiere où il n'y a rien de plus certain que l'incertitude.

Car dire, qu'il a composé le livre de l'Ecclesiastique apres s'estre despoüillé du Royaume, & de toutes les vanitez ; c'est une histoire des Rabins, qui sont de petite creance, outre que ce livre est proprement un dialogue de divers hommes qui disputent l'un contre l'autre, & avancent de bonnes & de mauvaises sentences, quoy que l'Autheur du livre prenne le bon party. Dites ce que dit Saint Bonnaventure, que pas un des

Autheurs ſacrez n'eſt damné ; s'il eſt vray, la raiſon eſt, qu'ils ont bien vécu, & non pas qu'ils ont bien écrit : car le Royaume de Dieu, dit S. Paul, ne conſiſte pas aux paroles. S'appuyer ſur les promeſſes qui ont eſté faites à David touchant Salomon, s'il y en a de favorables, il y en a d'autres auſſi qui diſent, que s'il delaiſſe Dieu, il ſera rejetté de Dieu pour jamais. Alleguer qu'il a eſté enterré au ſepulchre de ſon Pere, combien de damnez ont eu une mort douce, & une magnifique ſepulture ; Apporter toutes les careſſes & les faveurs de Dieu envers luy, ce ſont des reproches de ſon ingratitude.

L'argument qui ſe tire de la negation qu'on eſtime ordinairement aſſez foible, n'eſt icy que trop fort pour ſa condamnation : car d'où vient que Nathan ſon Maiſtre & ſon partiſan, qui a écrit les Livres des Roys, ou les a fait continuer par Ahias & Addo ſes Diſciples, d'où vient, dis-je, que des Autheurs ſi affectionnez à Salomon, ſi zelez pour l'honneur de leur Nation, ayant pris à tâche de nous donner ſon hiſtoire, & n'ayant rien oublié des plus petites choſes, juſques à conter les chevaux de Salomon, apres avoir ſi expreſſement parlé de ſon peché, n'ont point adjoûté ſa penitence ? cette choſe eſtoit trop importante à la gloire de Dieu, & à la reputation de leur Maiſtre, à l'edification de leur peuple, & à l'exemple des autres Roys, pour la paſſer ſous ſilence. Certes il les faudroit accuſer, ou d'une grande malice, ou d'une groſſiere ſtupidité, ce qui ne peut pas arriver à des Prophetes, qui écrivoient par l'inſpiration de Dieu.

En outre, qui ne ſçait que la Penitence doit eſtre ſuivie par des actions exterieures, & con-

formes aux ſentimens du cœur ? qui n'advouë qu'elle doit eſtre témoignée par un deſadveu des pechez, & de toutes les choſes qui nous ont induit à pecher ? Où eſt-ce donc, qu'il eſt parlé, que Salomon ait congedié une ſeule de mille femmes, qui avoient eſté les pieges de ſa ruine ; où eſt-ce qu'il eſt eſcrit, qu'il ait deſtruit les Temples, & abbatu les idoles qu'il avoit erigées à la ſolicitation de ſes Maiſtreſſes. Nous ſçavons tous le contraire, que ces abominations demeurerent ſur pied juſques au Roy Joſias, qui les fit renverſer. Ce qui donne encore icy de la frayeur, eſt que tant plus un homme approche de la grande intelligence, qu'on attribuë aux demons, d'autant plus auſſi prend-il de part à leur punition, quand il tombe dans quelqne grief peché. Les fortes lumieres de ces rares eſprits ſe convertiſſent aux flammes de leurs ſupplices, & leur ſcience ne ſert qu'à nourrir davantage le ver de conſcience. Or comme Salomon a eſté advantagé d'entendement, & de ſageſſe par deſſus les autres hommes, & qu'il eſt tombé dans le peché d'apoſtaſie, & d'averſion de Dieu, il y a grand danger que Dieu n'ait deſtourné de luy ſa miſericorde, qui eſt plus ordinaire à ceux qui pechent par quelque ignorance, quoy que coulpable.

Adiouſtez à tout cela, que ceux qui dãs la vieilleſſe cõtinuent les pechez d'impudicité qu'ils ont contractez par de longues habitudes, ſont tres difficiles à guerir, parce que les vieillards deviennent plus endurcis au mal, plus meſpriſans des remontrances qui leurs ſont faites, par la preſomption d'authorité qu'ils penſent eſtre deuë à leur âge, outre que leur luxure n'eſt pas ſeulement un peché de la chair qui ſent moins le ravage des

grandes tentations, mais un peché ſpirituel, qui procede d'une concupiſcence ſpirituelle & enragée, qui fait offenſer par profeſſion plus que par fragilité. Qui peſera bien cecy, trouvera qu'il vaut mieux laiſſer à la miſericorde ſecrette de Dieu, ce qu'on ne peut gagner par raiſon, & craindre tout en cette vie juſques aux dons du Ciel, & juſques à ſa propre ſeureté.

Conclusion touchant le ſalut de Salomõ.

JUSTINIEN.

LA Providence eſt une merveilleuſe Ouvriere, qui renouvelle encor tous les jours dans le monde, ce que Dieu fit au Paradis terreſtre: il prit du mortier pour faire un homme, la plus excellente piece de toutes les creatures, & elle prend des hommes de terre pour en faire des Souverains & demy dieux dans l'univers.

Naiſſance de Iuſtinien.

Cét Empereur qui a remply la terre de ſes beaux faits, & les ſiecles de ſa memoire, eſtoit d'une fort baſſe naiſſance, qui luy ſervit comme une nuée de gloire, & fit éclatter un merveilleux jour du fond de ſa propre obſcurité. Le commencement de ſa Nobleſſe vint de ſon oncle Juſtin, qui eſtoit né Paſteur & monta par les degrez de la vertu, & de la valeur juſques au thrône des Empereurs de Conſtantinople. La nature l'avoit aſſorty d'un bon ſens, d'un corps bien fait & robuſte, & Dieu luy avoit inſpiré dés ſes plus tendres années une particuliere grace de devotion qui le rendoit bon, officieux & charitable envers tout le monde. Comme il gardoit les vaches, il vid paſſer des gens de guerre, qui alloient en expedition contre les in-

Merveilleuſe advanture de ſon oncle qui de Paſteur devint Empereur.

fidelles, il ſe perſuada qu'il feroit bien le meſme meſtier, & qu'il eſtoit aſſez fort pour donner de bons coups aux ennemis de Dieu, & de ſa Religion. Sur cette penſée il vend une vache qui luy appartenoit, achete une eſpée, & le reſte du petit equipage d'un ſoldat, dit adieu à ſes parens, s'en va faire enrooler, & ſoudainement d'un payſan il devient un homme de guerre. Toutesfois Procope le fait ſi pauvre, qu'il ne luy donne rien autre choſe qu'un peu de pain dans ſa beſace lors qu'il entra dans Conſtantinople. Il paſſa par toutes les preuves d'une longue & laborieuſe milice, dans leſquelles il ſe comporta avec une exacte diſcipline, une grande addreſſe, un courage invincible, & ſur tout une grande accortiſe qui le rendoit aimable, & luy faiſoit gagner le cœur de tout le monde. Il parvint aux charges d'Enſeigne, de Lieutenant, de Capitaine des gardes, de Colonel, General, & enfin il fut mis entre les Comtes de la Cour, qui eſtoient les plus grands Seigneurs de la maiſon Imperiale.

Son entrée à l'Empire

Anaſtaſe qui tenoit pour lors l'Empire, venant à mourir, Amantius ſon grand Chambellan, qui eſtoit tres riche & grandement pecunieux, eut toutes les envies de ſe faire Empereur : mais il eſtoit diſgracié de nature, n'eſtant pas né homme entier, il jugea qu'il ne ſeroit jamais agreable à la milice en une ſi haute dignité, & la voulut faire tomber ſur Theocrit, qui eſtoit ſa creature, pour regner en luy & par luy avec une pleine ſatisfaction de toutes ſes volontez. A cette fin il ouvrit ſes threſors, & ſe reſolut de faire de grandes diſtributions d'argent aux ſoldats, donnant cette commiſſion au Comte Iuſtin, qu'il ſçavoit eſtre fort bien voulu de tout le monde, & gran-

dement capable de favoriſer la brigue. Mais les gés de guerre regardant la main qui donnoit l'or, & non pas le coffre dont il venoit, ny le deſſein de celuy qui le faiſoit, proclamerent inopinément Iuſtin Empereur; à quoy le Senat & le peuple témoigna une forte inclination, dautant qu'il eſtoit tres-Catholique, & que l'on craignoit que le Chambellan & ſon favory ne tinſſent encore du levain d'Anaſtaſe, qui fut heretique.

Le Paſteur eſtãt donc mis ſur le thrône de Conſtantin, Amantius qui avoit marchandé l'Empire, ſe voyant ſi honteuſement déchû de ſes pretentions, trama une maligne conſpiration contre le nouveau Empereur, mais il reüſſit ſi mal que ſon deſſein eſtant découvert, il perdit la vie avec ſes complices apres avoir perdu l'honneur, & l'argent. Iuſtin qui eſtoit doüé d'une grande bonté, ne fit point le dedaigneux eſtant arrivé à ce haut faiſte des honneurs, mais ayant eſpouſé une femme fort mediocre dans ſa premiere condition, il la fit incontinent couronner Imperatrice, luy changeant le nom ſauvage de Lupicina en celuy d'Euphemia. Il conſacra les commencemens de ſon regne par le retour des Eveſques, & de tous les gens de bien, qu'il fit r'appeller de l'exil, auquel la rigueur d'un Empereur heretique les avoit condamnez, il fit refleurir la religion de tous coſtez, & témoigna un zele tres ardant à rendre la juſtice à ſon peuple, ſans s'épargner dans les fatigues de la guerre quoy qu'il fut dé-ja bien âgé. Il poſſeda l'Empire huict ou neuf ans, & comme il eſtoit grandement humble il aima ſes proches parens, quoy que de baſſe condition: Et voyant qu'il n'avoit point d'enfans, il choiſit le fils de ſa ſœur, qu'il fit ſoigneuſement eſlever pour le faire ſon ſucceſ-

Conjuration eſteinte.

Fidelité, & bonté de Iuſtin envers ſa femme & ſes parens.

ſeur,& luy donna meſme la Couronne avant qu'il quittaſt le ſceptre & le monde, aprés un regne de neuf ans.

Voilà l'origine de noſtre Iuſtinien, les hiſtoires en parlent fort diverſement, veu que les admirateurs de ſes actions en diſent de hautes loüanges, & les envieux de ſa grande fortune qui pouvoient meſme avoir experimenté les effets de ſa ſeverité, en ont ſemé des blâmes par des hiſtoires médiſantes, qui ont paſsé juſques à ce ſiecle. Mais les plus ſenſez ayant bien examiné toutes choſes, le mettent au rang des plus illuſtres Monarques de la Chreſtienté.

Grandes actions de Iuſtinien.

Et en effet, c'eſt une merveille comme un eſprit tiré de la lie, & de la condition des Paſteurs, a prit un ſi haut vol au Temple de la gloire, qu'ayant embraſſé tous les plus hauts deſſeins qui peuvent tomber en l'eſprit d'un Monarque, il a reüſſit en tous, avec un merveilleux ſuccez. Il a maintenu ſa dignité contre la plus horrible conjuration qui ait attaqué un Empire dans la revolution de tant de Royaumes. Il a fait des guerres en Aſie, en Europe, & en Afrique, qu'il a terminées par de hautes victoires. Il a retiré l'Afrique de la main des Vandales, il a puiſſamment arraché la capitale Ville du monde, de la tyrannie des Gots, il a publié des livres eternels, & il a erigé des baſtimens qui durent encor apres avoir paſſé plus de dix ſiecles. Il a rencontré les plus grands Capitaines, & les plus habiles Miniſtres d'Eſtat qui avoient jamais eſté au monde en la perſonne de Beliſaire & de Tribonien. Et quoy que prenant en main le gouvernail de l'Empire, il eſtoit âgé de quarante-cinq ans, il n'a pas laiſſé de regner trente-neuf ans, Dieu couronnant toutes ſes belles actions

d'une longue durée, qui ſert infiniment à l'accompliſſement de tous les grands deſſeins.

Ie vous diray en peu de mots ſon naturel, & ſes mœurs, devant que de venir à ſes proüeſſes, ſelon le plus veritable recit que j'en ay pû extraire des Hiſtoriens ſans paſſion, & non pas ſelon les idées de Procope, qui l'a horriblement defiguré par une haine manifeſte, dans ſon hiſtoire médiſante.

Mœurs de Juſtinien.

Ce Prince eſtoit craignant Dieu, ferme en la Foy de ſon Chriſtianiſme, devot envers la perſonne de noſtre Seigneur, de ſa tres-ſainte Mere, & des plus grands Saints. Il fut dans la vigueur de ſon Empire extremement attaché au reſpect du S. Siège Apoſtolique, publiant hautement dans ſes Ordonnances la ſouveraine authorité des Papes de Rome ſur toute l'Egliſe de Dieu. Et quoy qu'il fût en certain temps un peu ſurpris de quelque erreur par les artifices de l'Imperatrice ſa femme, toutesfois les Papes meſmes, & les autres Paſteurs de l'Orient, qui l'ont ſi hautement loüé apres ſa mort, teſmoignent aſſez que ſon eſprit fut épuré de toutes les creances mauvaiſes, que ſes Docteurs avoient taſché de verſer en ſon ame, qu'il avoit approuvées par un excez d'un zele trop credule. Les heretiques & libertins eſtoient l'object de ſa haine & de ſes coleres : mais les bons Eccleſiaſtiques luy cauſoient en l'ame une certaine veneration, & s'eſtudioit par toutes voyes d'aſſiſter & de proteger les Egliſes, les Monaſteres, & les Hoſpitaux ; ſes liberalitez s'eſtendoient par tout aux œuvres de pieté par de grands baſtimens, & de magnifiques aumoſnes.

Sa façon de vivre auſtere.

Il eſtoit tres-chaſte, ſe contentant toute ſa vie de celle que Dieu luy avoit donné pour compagne, & ſes plus violens ennemis n'ont pû jamais

nommer un ſeul nom de femme, qui ait poſſedé ſon cœur au prejudice de ſon lit. Il ne pouvoit ſupporter les impudicitez, nommément celles qui font honte à la nature, qu'il châtioit par des ſupplices rigoureux. Il deteſtoit & puniſſoit par ſes loix tous ceux qui tendoient des pieges à la pudicité des filles & des femmes pour les corrompre.

Sa façon de vivre eſtoit extremement auſtere, & Procope meſme le plus cruel de ſes médiſans, avoüe qu'il eſtoit tres ſobre, & qu'à peine avoit-il touché la viande qu'il faiſoit lever ſa table, n'y recherchant rien d'exquis, mais refuſant meſme bien ſouvent à la nature ſes neceſſitez : il l'a vû, dit-il, jeûner les Careſmes avec une telle auſterité, que les plus devots de ſon peuple n'y pouvoient arriver, car il eſtoit quarante-huict heures ſans boire ny manger, & au bout de cela il ne beuvoit que de l'eau, ſe contentant d'un peu de pain, & d'une ſalade. Neantmoins il eſtoit doüé d'un corps ſi bien compoſé & ſi heureuſement temperé, qu'apres ſes longues abſtinences il paroiſſoit encore vermeil ; d'où vient que ce calomniateur au lieu de reconnoiſtre la Benediction que Dieu donne en cecy extraordinairement à quelques-uns de ſes ſerviteurs, dit que c'eſtoit un demon, & non pas un homme.

Enſuite il dormoit tres-peu, & celuy-cy adjoûte que ſouvent une heure de repos luy ſuffiſoit, & qu'il regrettoit le temps qu'il donnoit à ſon corps. Il faiſoit de longues prieres nuit & jour, & employoit le reſte de ſon temps à ſes affaires, ſans admettre d'autre paſſe-temps. Ceux qui ont publié qu'il ne ſçavoit ny lire ny eſcrire, ont abuſé de la creance des hommes, prenant le nom de Iuſtinien pour celuy de ſon oncle Iuſtin, car cét

Ignorance de ceux qui ont dit, qu'il étoit ſans lettres.

Hiſtorien, ſon perſecuteur, confeſſe qu'il écrivoit bien ſouvent les brevets, & toutes ſes dépeches ſans en donner la peine à ſes Secretaires. Il eſtoit de tres-facile accez à tout le monde, & ne s'offençoit point des importunitez, ny meſme des incivilitez que les ignorans de la Cour commettoient en ſa preſence. Il entendoit volontiers les differens de ſes ſujets, & luy meſme prononçoit les Arreſts pour les terminer. Sa patience eſtoit extreme, jamais il ne s'émouvoit en traittant les affaires, & ordonnoit meſme les plus ſeveres punitions avec un viſage froid, & un ton de voix tres-moderé.

C'eſtoit un vray homme d'ordre, qui compaſſoit en ſon cabinet avec des juſteſſes nompareilles tout ce qui devoit éclorre en l'univers. Quand il entreprennoit quelque affaire d'importance, il jeûnoit & prioit extraordinairement, & la faiſoit recommander aux devotions des bons ſerviteurs de Dieu. Et quand il en avoit une bonne iſſuë, ſes actions de graces éclatoient par tout, & à toute occaſion. Il ne negligeoit rien, & quand on le penſoit accablé des plus grandes affaires de la guerre, on eſtoit eſtonné que parmy cela il prenoit ſon temps pour ſonger à une petite ordonnance ſur le fait de la police.

Amour des bonnes lettres, & des livres de droit.

Il aimoit les bonnes lettres, nommément la Theologie, & le Droict. C'eſt ce qui luy fit concevoir un magnifique deſſein d'en laiſſer à la poſterité des monumens, qui devoient durer plus que les temples, & les pyramides d'Egypte. Et pour cét effet, comme il eſtoit extremement judicieux, il fit un choix des plus habiles hommes de ſon Empire, qui ramaſſerent toutes les loix des Empereurs ſes predeceſſeurs, qu'il augmenta, & enrichit par-

les ſiennes: de ſorte que ce livre ſe nomma le Code Juſtinien. De là il donna charge à Tribonien, qui eſtoit conſommé en ce meſtier, de compiler toutes les reſponſes des anciens Juriſconſultes ce qu'il fit avec un tres exacte diligence, & compoſa enfin ces celebres Pandectes ou Digeſtes diviſez en cinquante livres. Il fit ajouſter les Inſtitutions, qui contiennent les principes du Droict, & ſont comme les elemens de cette excellente doctrine. Et pour ce qui concerne la Theologie, il fit publier quelque œuvre de l'Incarnation, & quantité d'Ordonnance pour le reglement des Eccleſiaſtiques, où Baronius trouve qu'il entroit quelquesfois un peu trop avant dans le Sanctuaire.

Horrible cõ piration, & ſedition contre l'Empereur.

Il n'eſtoit pas encore bien advancé dans les années de ſon Reghe, quãd une horrible conjuration s'éleva contre luy, laquelle fut au point de ruiner toutes ſes affaires, quoy que je l'aye déja touchée au premier volume dans l'Hiſtoire d'Eulogius; j'en veux déchiffrer ici plus particulierement les raiſons, & les remedes.

Pluſieurs ont attribué la cauſe totale aux nouveaux ſubſides que l'Empereur impoſa ſur le peuple pour ſouſtenir les guerres qu'il avoit déja entrepriſes : mais il y avoit encore plus de venin, & qui venoit d'une plus haute ſource. C'eſt que la maiſon de l'Empereur Anaſtaſe qui avoit precedé Juſtin, oncle de noſtre Juſtinien, & qui couvoit toûjours une tres-violente Paſſion de ſe continuer dans l'Empire, eſtoit encore débout, & avoit deux Chefs principaux, Pompée, & Hypatius, qui penſoient avoir la teſte aſſez bien faite pour porter un Diademe. Comme ils virent que les affaires ſe diſpoſoient au remuëment, & que les malignes vapeurs s'aſſembloient déja de tous coſtez pour

former les nuées, ils firent comme les ſorciers, qui meſlent l'œuvre du diable pour groſſir les effets de la nature. Ils ſçavoient que l'Empereur commençoit à eſtre mal voulu pour les impoſts, & pour la roide & inflexible ſeverité qu'il tenoit au gouvernement de ſon Empire, laquelle ſembloit inſupportable à tant d'eſprits libertins qui vouloient vivre à diſcretion, dans la permiſſion de tous les crimes. Ils ne manquerent pas de ſe ſervir de cette occaſion, & de jetter ſous main dans les eſprits les ſemences de la diviſion. Il y avoit alors dans Conſtantinople deux factions populaires de gens de theatres, qui s'appelloient les Verds, & les Bleus, à raiſon des livrées par leſquelles ils eſtoient diſtinguez. La raiſon d'Eſtat les ſouffroit, & aymoit mieux les fomenter l'une contre l'autre que les eſteindre. Mais les conviez pour ce coup là les unirent par artifices & par argent, pour les bander contre Juſtinien. Les Chefs ne ceſſoient de ſemer des paroles venimeuſes dans le peuple, & de dire.

Harangue des mutins.

Quoy, ſommes nous donc faits pour ſouffrir eternellement l'Empire de ces bouviers? L'oncle a paſſé, & le neveu luy a ſuccedé, qui eſt le corbeau éclos d'un mauvais œuf. Encore s'il avoit apris en gouvernant les beſtes, de nous traiter comme un Paſteur, mais il eſt devenu boucher, & ne ſe plait plus qu'aux écorcheries, & aux maſſacres de ſon peuple. Qu'avons nous à eſperer ſous luy, puis qu'il nous a mis en eſtat de tout craindre? Attendons nous que l'Imperatrice, qui eſt la pire des furies, luy donne des conſeils de douceur pour nous, ou que Beliſaire, qui eſt le plus fatal inſtrument de ſa cruauté, nous delivre de ſes mains? Tout noſtre ſalut eſt dans les noſtres, tout noſtre bien eſt dans noſtre reſiſtance. Douterons nous d'obeyr à la

ne

neceſſité qui nous contraint, & à la juſtice de noſtre cauſe, qui eſt nôtre guide ? Il faut ſurprendre ce bel Empereur, pendant que ſon Eſtat eſt encore branlant, & mal affermy, ſans attendre qu'il ſe fortifie à noſtre ruine. Nous avons chez nous le ſang des vrais Ceſars, Pompée, & Hypatius, les Protecteurs du peuple, & les plus accomplis de tous les Princes, ce ſont ceux là que nous devons porter ſur nos épaules à l'Empire.

Ces paroles enflammerent enfin la ſedition, qui commença par une petite poignée de mutins, que le Prevoſt de la ville s'efforça de reprimer ; & ſe ſaiſit de trois qui eſtoient les Porte-enſeignes de la rebellion ; mais le peuple y accourut ſoudainement à la foule, & les luy arracha des mains. On en donne l'alarme au Palais, & l'Empereur depeſche ſur l'heure quelques Soldats pour forcer les mutins, mais ils y furent mal menez, car le nombre des ſeditieux ſe groſſiſſoit à tous momens, comme le peloton de neige qui roule du haut d'une montagne. Voilà en peu de temps toute la ville en armes, avec une rage ſi violente, & un ſpectacle ſi hideux qu'il ſembloit que l'Enfer ſe fuſt ouvert ce jour là pour vomir toutes ſes furies ſur la terre. Les hommes couroient au fer & au feu, les femmes échevelées & hurlantes comme des Megeres, ſe faiſoient des armes de tout ce qu'elles rencontroient, il n'y avoit pas juſques aux enfans qui ne ſemblaſſent des petits demons voltigeans à travers les flammes. Les Regimens des Herules, dont le Roy depuis peu de temps s'eſtoit converty au Chriſtianiſme, eſtoient pour lors logez dans la ville de Conſtantinople, qui ne manquerent pas ſelon les ordres de l'Empereur, de s'oppoſer à la fureur du peuple, & comme c'eſtoient des Soldats barbares, qui n'avoient point de compaſſion, ils firent

& fut ſi courageux que de vouloir ſortir, & ſe preſenter pour haranguer ſon peuple, & pacifier la ſedition : mais l'Imperatrice ſe jettant à ſes pieds le retint, & le conjura par tout ce qu'il avoit de plus precieux, de ne ſe point commettre à une evidente boucherie, ce qui fit qu'il ſe contenta de ſonder le gué, & d'envoyer des Deputez qui promirent au peuple toute ſatisfaction, s'ils vouloient s'aſſembler paiſiblement au theatre pour ouyr leur Prince. Les factieux commencerent à crier, que c'eſtoit un piege pour les attraper, & qu'il ne faloit plus écouter un Tyran, qui avoit vendu leur peau aux barbares, qu'il n'y reſtoit plus de ſalut pour eux que dans le deſeſpoir. Là deſſus ils prennent Hypatius, & l'ayant élevé ſur un grand bouclier, le portent à travers la multitude, le placent ſur un thrône au milieu de la grande place, & le proclament Empereur. Il eſtoit encore tout eſtonné entre l'eſperance & la crainte, lorſqu'il dit d'une voix un peu foible :

Compagnons, je ſuis vôtre ouvrage, je viens pour vivre ou mourir avec vous. Ie ſçay bien ce que vous m'avez fait eſtre, mais je ne ſçay pas ce que je ſeray, ſi vous n'apportez autant de force à me maintenir, que vous avez témoigné d'affection à m'élire. En un mot, la vie de Iuſtinien eſt incompatible avec la mienne, & il faut que vos armes decident aujourd'huy lequel des deux vous voulez garder, ou le Prince que vous avez éleu, ou le Tyran que vous avez juré de deſtruire. L'aſſemblee reſpond confuſement avec de grandes clameurs, Vive Hypatius, meure Juſtinien; *& les plus determinez prennent reſolution de l'aſſaillir en ſon Palais.* Mais ce Prince apres avoir invoqué le nom de Dieu protecteur des Roys, met en deliberation ce hazardeux affaire. Narſes eſtoit d'avis qu'il fal-

Hypatius élevé à l'Empire.

Conſeil tenu ſur la ſedition.

lyons & non pas des hõmes. La partie ne fut plus égale, les revoltez perdirent cœur, & ſe laiſſoient tuër comme des moutons, ſans que la fureur des ſoldats acharnez au ſang ralentit ſon ardeur. Iuſtinien touché de pitié, commanda qu'on épargnaſt le reſte & pour leur perſuader plus efficacemẽt leur bien & leur ſalut, tàcha de gagner la faction des Bleus, & de la diviſer d'avec les Verds à force de courtoiſies & d'argent. Cela eſtant fait, Hypatius ſe trouva fort étonné, & euſt bien voulu pour lors avoir mis la main ſur des épines, plûtoſt que ſur les perles d'un diadéme. Il ne combat plus pour l'honneur, mais pour ſa vie, il cherche des cavernes pour ſe cacher, mais ceux qui ſçavoient que leur ſeureté ne conſiſtoit qu'à le produire, s'emparerent de ſa perſonne, & le mirent entre les mains de l'Empereur, qui luy fit bientoſt faire ſon procez avec Pompée & d'autres grands Seigneurs de leurs complices qui furent mis à mort. Apres quoy l'Empereur ſe mit de tout ſon pouvoir à rallier ſon peuple, & luy remontrer les pernicieux effets des ſeditions: cela n'eſtoit que trop viſible, la ville eſtant toute gaſtée par l'incendie, & quarente mille morts au dire de Zonoras demeurez ſur la place. Sedition appaiſée.

Voilà l'une des plus hydeuſes hiſtoires que je trouve dans l'antiquité, & qui doit bien apprendre aux peuples de ſe tenir fermement à leur Souverain, & de ne preſter jamais l'oreille aux mauvais conſeils qui cauſent des tragedies ſi deplorables. Elle advertit auſſi les Grands de ne rien entreprendre contre leurs Princes legitimes, & de mettre toûjours leur principale gloire dans l'obeyſſance.

Ce Monarque ſe voyant affermy dans ſes Eſtats par une protection ſi ſenſible de Dieu, luy en porta les remerciemens, & banda la vigueur de ſes ſoins à l'avancement de ſa gloire.

Guerre d'Afrique contre les Vandales.

Cent ans avoient déja coulé depuis que les Vandales peuples barbares & heretiques Arriens, s'eſtoient emparez de l'Afrique, apres l'avoir detachée de l'Empire Romain. Trois Roys avoient déja paſſé, & le quatriéme qui regnoit pour lors étoit un Tyran nommé Gilimer, revolté contre le vray Roy Hilderic ſon Seigneur & ſon parent, qu'il tenoit dans une eſtroite priſon, apres s'eſtre mis en poſſeſſion de ſon Sceptre. Iuſtinien qui eſtoit amy & protecteur de celuy-cy qu'on avoit dépoüillé, demande compte de cette action, & veut reſtablir le vray Maiſtre en ſon bien, parce qu'outre que la Iuſtice le vouloit ainſi, il eſtoit beaucoup plus favorable aux Catholiques. L'autre répond, qu'il avoit depoſſedé un feneant, & un traiſtre à la Religion des Arriens, & que le Grec devoit ſonger à ſes affaires, ſans ſe méler des Royaumes d'autruy.

Gilimer uſurpateur.

Raiſon de cette guerre.

Cette arrogance piqua davantage l'Empereur, qui ſe vid perſuadé par toutes raiſons d'entreprendre la guerre contre un Heretique pour la Religion, contre un Tyran pour la Juſtice, & contre un adverſaire pour ſon bien. Il diſcuta toute cette affaire avec une merveilleuſe prudence, car il ſema premierement la diviſion dans l'eſtat de Gilimer, intereſſant tant qu'il pouvoit chacun à ſon party, les Catholiques par ſa protection, les parens de Hilderic par la vengeance, les perſonnes zélées par la pieté, les intelligences par la raiſon, les ſoldats par le butin, & tout le monde par la douceur du repos ſous ſon Empire.

Beliſaire General.

Il choiſit beliſaire pour General, à qui il donna une armée plus forte que nombreuſe, de gens bien triez, & luy recommanda de traiter les Africains comme ſes peuples, & ſes enfans. On ne ſçauroit croire l'effet que cette moderation opera, ces peu-

ples commencerent à regarder les armes de ce brave Capitaine, non comme celles d'un ennemy, mais pluſtoſt d'un liberateur: Tripolis ſe rendit incontinent à luy, & l'Iſle de Sardaigne ſe revolta contre le Tyran. Il avoit demantelé toutes les places qui pouvoient faire de la peine à ſon ennemy, comme s'il euſt eſté aſſeuré de vivre dans une paix eternelle, ce qui fit que Beliſaire en peu de temps donna juſques aux portes de Cartage. L'uſurpateur auſſi timide à la guerre, comme il eſtoit hardy à la méchanceté ſe trouva eſtonné & ſurpris, n'ayant pas eu meſme le loiſir de fortifier le lieu de ſa demeure. Il depeſche incontinent ſon frere Amaras pour couper aux Grecs toutes les avenuës: mais il fut rencontré par Iean l'Armenien, qui menoit l'avant-garde des Imperiaux, & qui luy donna chaudement la bataille, dans laquelle l'Africain perdit la victoire & la vie. Le bon-heur de ſon expedition.

Le Tyran ſoit de rage, ſoit de peur, fit aſſaſſiner Hilderic ſon Maiſtre qu'il tenoit priſonnier, & s'en alla au devant de Beliſaire avec ſes meilleures troupes tout trempé qu'il eſtoit encore dans le ſang innocent, & troublé de l'image de ſes crimes. Il avoit rencontré le General Grec un peu écarté du reſte de ſon armée, & le pouvoit defaire, ſi l'addreſſe & l'activité, où pluſtoſt le bon-heur euſt accompagné ſes deſſeins. Mais pendant qu'il range ſes ſoldats mal aguerris, Beliſaire le ſurprend, luy tuë ſes meilleures troupes & le contraint de ſe mettre en fuite: luy voyant ſon armée grandement diminuée, mande ſon frere Zaton qui menoit des troupes du coſté de la Sardaigne pour le venir joindre, ce qu'il fit promptement. Mais cependant Beliſaire ſuivant les routes que luy frayoit le bon-heur, entre dans Carthage

qui luy tend les bras ſans reſiſtance, les deux freres r'alliez enſemble, firent contenance de la vouloir reprendre, mais ſe voyant vivement repouſſez par les Imperiaux, ils ſongerent d'avantage, à la retraite qu'à l'aſſaut. Ce qui fit que tout le monde commença à deſeſperer leur party, puiſque eux-meſmes abandonnoient le ſiege de leur Empire. Ils ſe retirerent en un lieu nommé Tricamarum à huit lieuës de Carthage, où Beliſaire apres avoir mis ordre à la ſeureté du pais conqueſté, les ſuivit bien-toſt, & commanda à Iean l'Armenien de paſſer la riviere, à la faveur de laquelle ils s'eſtoient campez, & de les charger, il obeït & execute le commandement de ſon General fort vigoureuſement : mais Zaron frere de Gilimer ſoûtint ſes efforts, & le repouſſa par deux fois, juſques à tant que Beliſaire renforça ſon avant garde de nouvelles troupes, qui defirent l'ennemy, & tuërent le Chef dans le combat. Sa teſte fut coupée & montrée aux Afriquains, qui tomberent dans un grand deſeſpoir de leurs affaires. Ha mon frere, dit Gilimer ! Ha Zaron le plus valeureux homme de la terre, ne pouvois-je pas eſtre miſerable ſans vous perdre, & ſans vous immoler à ma fortune ? c'eſt à ce coup que je reconnois le deſaſtre de ma nation, c'eſt à coup que le ſang de Hilderic rejaillit contre moy. Cependant Beliſaire qui menoit la bataille paſſe auſſi la riviere qui eſtoit gueable, & attaque Gilimer qui rendit fort peu de combat, & prenant avec ſoy ſes domeſtiques, ſe ſauva abandonnant ſon camp, où l'on n'entendoit que cris & que gemiſſemens des captifs qui deploroient leur malheur. L'infortuné Roy ſe ſauva dans les rochers ſituez ſur de hautes montagnes, où il y avoit une forteresſe preſque inacceſſible, mais degarnie

Deſaſtre de Gilimer, & ſa captivité.

de vivres & de munitions, où Pharas eut ordre de le ſuivre en la place de Iean l'armenien, qui fut miſerablement tué de hazard par un Capitaine qui chaſſoit un oyſeau. Gilimer qui n'eſtimoit pas qu'il y euſt au monde plus grand ennemy que la faim, s'ennuya bien toſt du lieu où il s'eſtoit retiré, & ſe voyant ſollicité tous les jours par les ſiens de ſe rendre, il envoye demander à Pharas trois choſes pour capitulation du traité, du pain, une éponge, & un luth; du pain, diſoit-il, parce qu'il ne ſçavoit plus que c'eſtoit d'en manger: une éponge pour eſſuyer les larmes qu'il verſoit continuellement ſur le tombeau de ſes freres & les funerailles de ſa patrie: un luth, pour donner quelque tréve à ſes ennuis par ſes chanſons. Ce deſaſtreux qui n'avoit jamais bien fait le Roy, vouloit faire le Philoſophe à la fin de ſes jours, & témoigner un mépris de toutes choſes; Pharas luy accorda facilement ce qu'il demandoit, & l'ayant pris le mena à Beliſaire qui s'eſtoit retiré à Carthage. Ce General contempla le principal objet de ſa conqueſte avec plaiſir, & avoit grande curioſité de l'entretenir, mais celuy cy ne fit que rire d'un ris forcé & deſagreable. Tous ſes threſors tomberent entre les mains du Conquerant, qui ſe rendit bien tôt à Cõſtantinople. Le triomphe à la façon des anciens fut ordonné en faveur de Beliſaire, qui entra en grande pompe dans la ville avec toute ſa milice, faiſant porter les ſuperbes dépoüilles de l'Afrique, & traiſnant apres ſoy les priſonniers, entre leſquels eſtoit Gilimer enchaiſné, qui fut produit devant l'Empereur & l'Imperatrice aſſis dans leurs thrônes ſur un haut Theatre, avec une magnificence nompareille. Auſſi-toſt que Gilimer vid de loin ce pompeux éclat, il s'écria, *Vanité des vanitez*

Il eſt mené en triõphe.

& toute choſe vanité, puis recommença ſes risées, ce qu'il faiſoit, à mon advis, à ce qu'il paſſaſt pour fol, & qu'on luy ſauva la vie. Il adora Iuſtinien avec toutes les plus humbles ſoûmiſſions, qui le traita avec beaucoup de douceur & de clemence, luy donnant un lieu dans les terres de l'Empire pour y achever le reſte de ſes jours. Le butin fut partagé avec beaucoup d'équité, & les beaux vaſes du Temple de Jeruſalem que les Vandales avoient autrefois trouvez & pillé dans Rome, furent renvoyez au lieu d'où ils avoient eſté tranſportez par Tite Veſpaſien.

Cette guerre fut achevée dans trois mois avec une armée de ſix mille hommes, tant il eſt aiſé de ramer quand Dieu conduit le vaiſſeau.

Entrepriſe de la guerre des Gots.

Mais celle de l'Occident fut tres-longue en ſa ſuite, opiniaſtre en ſa reſiſtance, maligne en ſes deſſeins, & funeſte en ſes effects. Theodoric Roy des Gots, comme j'ay dit en la vie de Boëce, ſe rendit Maiſtre de Rome, & de toute l'Italie, où il regna avec une grande authorité. Il laiſſa pour ſucceſſeur Athanaric fils de ſa fille Amalazunte, âgé pour lors ſeulement de neuf ans, ſous la tutelle de ſa mere Amalazunte. C'eſtoit la Princeſſe la plus accomplie de ſon ſiecle, & la plus digne de gouverner un Empire; neantmoins, comme elle ſe voyoit environnée de ces Princes Gots, qui eſtoient d'une humeur aſſez farouche, & qui ne ſupportoient pas facilement ſa domination, elle honora de ſa confiance un des principaux, parce qu'il eſtoit du ſang Royal, & paroiſſoit le plus moderé de tous, faiſant pluſtoſt le Philoſophe que le Capitaine. Cét ingrat apres la mort du petit Athanaric qui ne fut pas de longue vie, ſe picqua d'une furieuſe jalouſie de l'Eſtat, que par la

Eſtat de l'Empire d'Occident.

plus lâche des trahiſons il fit étouffer cette pauvre Princeſſe dans un bain, craignant que comme elle eſtoit beaucoup plus habile que luy au maniment des affaires, & qu'il tenoit le Sceptre par faveur, elle ne voulut prendre trop de part dans le gouvernement. Mais le denaturé qui penſoit affermir ſon Diadéme par la mort de cette innocente Reyne, ruïna totalement ſes affaires, & ne peut éviter la vengeance de Dieu, qui pourſuit les traiſtres juſqu'aux portes d'Enfer. Perfidie de Theodat, & ſon malheur.

L'Empereur Juſtinien qui avoit déja projetté de retirer la ville de Rome, & toute l'Italie de la main des Gots, entendant le recit de cette horrible lâcheté commiſe en la perſonne d'Amalazunte qui l'avoit recherché d'alliance, ne manqua pas de prendre l'occaſion, & de declarer la guerre à Theodat, jugeant bien qu'il faiſoit bon attaquer un Empire, lorſque celuy qui le gouverne commẽce à eſtre abandonné de Dieu par l'enormité de ſes crimes. Ce lâche Roy fut tellement eſtonné de cette nouvelle, que d'abord il s'humilia par de tres grandes ſoûmiſſions, offrant la ſouveraineté à l'Empereur d'Orient, & ſe contentant de regner ſous luy. Sa lâcheté.

Mais l'autre le voyant ſi méchant & ſi foible, le mépriſa, & fit avancer Beliſaire avec ſon armée ſur ſes terres, qui s'empara incontinent de la Sicile.

Theodat, quoy que Heretique Arrien, eut recours au Pape, & l'incita tant par prieres, que par menaces, de faire un voyage à Conſtantinople, pour traiter la paix entre les deux Couronnes. Agapetus qui eſtoit pour lors aſſis ſur la Chaire de S. Pierre, ſe trouva ſi pauvre, qu'il n'avoit pas de quoy fournir à ſon viatique, de ſorte qu'il falut engager les vaſes ſacrez de l'Egliſe S. Pierre pour faire Le Pape Agapetus va à Conſtãtinople pour la paix.

ce chemin, Il ne manqua pas de se transporter en Orient, & fut receu par Justinien avec tous les respets deus à sa haute dignité ; mais quand il vint à toucher le point de la paix, l'Empereur luy remonstra que les affaires estoient déja trop avancées, que cette guerre estoit une guerre sainte contre les ennemis de Dieu & de son Eglise, qui ne devoit pas estre empeschée par les conseils d'un Pape, & qu'il ne falloit rien craindre du costé de Theodat, qui pouvoit plus menacer que nuire. Le Pape se laissa aisément persuader, & quittant les interests de ce Roy, songea au gouvernement de son Eglise. C'est une merveille qu'il eut tant d'authorité que de deposer Anthymus Patriarche de Constantinople, qui s'estoit introduit par faction, & de subroger Menas en sa place malgré l'Imperatrice Theodora, qui n'eut pas ce coup là, tout le credit qu'on luy attribuoit sur l'esprit de son mary. Le bon Pasteur apres avoir fait courageusement le devoir de sa charge, mourut à Constantinople, où il laissa une tres douce odeur de sa saintetè

Progrez de Belisaire.

Cependant Belisaire poursuit sa conqueste, entre dans la Poüille, & prend Naples de nuit, se servant d'une ruse de guerre qui luy fit pousser trois cens hommes par des lieux soûterrains où il ne passoit que de l'eau. La prise d'une si florissante ville donna de l'estonnement & de la rage aux Gots, qui conspirerent contre leur Roy Theodat, & subrogerent par election Vitiges en sa place, lequel n'estoit pas de haute maison, mais qui leur sembloit hardy & genereux pour reparer les ruïnes de l'Estat. Aussi tost qu'il fut éleu, il ne manqua pas de faire assassiner Theodat, qui fut surpris en fuyant, & lava par son sang la tache du meurtre d'Amalazunte. Ce Prince estoit agité de deux pas-

Vitiges éleu Roy & Theodat mis à mort.

ſions contraires, du deſir de la ſolitude, & du mouvement de ſon ambition; l'une luy conſeilloit de quitter l'Empire, l'autre de le retenir, pendant qu'il les veut contenter toutes deux, il n'en contente point, & ſe trouve ſurpris en ſon irreſolution.

Dans cette conjoncture d'affaires le General Grec s'avance, & tire droit à Rome qui le reçoit à bras ouverts, les uns par amour, & les autres par impuiſſance. Vitiges deſireux de ſignaler la Couronne par quelques illuſtres proüeſſes, & confirmer par ſa valeur le jugement de ceux qui l'avoient eſleu, aſſemble de toutes parts les Gots, les picquant & de la gloire de leur nation, & de la neceſſité de leurs affaires, en telle ſorte que dans peu de temps il met le ſiege devant Rome avec une armée de cent cinquante mille hommes.

C'eſt dans cette occaſion que la force du grand Beliſaire ſe fit voir dans tous ſes avantages; car avec une armée de ſix mille hommes, il ſouſtint ce nombre prodigieux de Barbares, parmy la maladie, la faim, & mille autres incommoditez, & comme les Romains manquoient d'armes & de munitions de guerre, il fit faire des fleſches des ſtatuës des Dieux & des Ceſars pour jetter à la teſte des ennemis. Enfin ayant ſollicité par ſes diligences, & attendu conſtamment le ſecours qui luy vint d'Orient, il fit lever le ſiege, & diſſipa tout ce gros nuage de troubles qui l'environnoit. Siege de Rome.

Vitiges eſt contraint de ſe retirer dans Ravennes, où il l'aſſiege, & le preſſe ſi étroittement, qu'il l'oblige de luy livrer la ville, & ſa perſonne même. Il eſt mené priſonnier avec ſa femme, & quantité de Seigneurs à Conſtantinople, preſenté à Iuſtinien, & ſert d'un pompeux objet au triomphe de Beliſaire, qui eſt receu avec une pleine ſatiſfaction Grãdeur de Beliſaire.

des Grands, avec l'admiration des plus ſenſez, & avec une acclamation generale de tout le monde; l'Empereur ſeul commença à ſe piquer de jalouſie, & le traiter avec froideur.

Cependant les Gots font eſlection de deux Rois l'un apres l'autre, qui durerent peu, & ne firent rien, mais le troiſiéme nommé Totilas eſtoit doüé de ſi hautes & ſi aymables qualitez, qu'il releva toutes leurs eſperances, & ſa venuë à la Couronne des Gots, fut comme l'infuſion d'une nouvelle ame dans un corps mort. Il ſe mit incontinent en campagne, avec tout ce qu'il peut r'allier du debris de Vitiges, & d'abord il fut ſi heureux, qu'il defit Beſſa & Vitalius, les deux Generaux de Juſtinien, laiſſez par Beliſaire pour la garde de toute l'Italie : de là il prit Spolette, demantela Benevent, aſſiegea Naples, & l'emporta de valeur & de patience.

Totilas éleu Roy des Gots & ſa valeur.

Mais au reſte, il montra tant de preuves de ſa moderation & de ſa bonté envers les vaincus, que tous les cœurs ne reſpiroient plus que ſa domination. Il donna un grand ordre pour le ſoulagement des peuples qui eſtoient pour lors preſſez d'une cruelle famine, il pourveut à la ſeureté des biens de ſes ſujets, chaſtiant rigoureuſement les brigandages des Soldats, il conſerva la pudicité des femmes & des filles avec tant de ſeverité, qu'il fit trancher la teſte à ſon Conneſtable pour avoir violé une Demoiſelle. Par ces voyes ſi loüables il ſe rendit maiſtre de toute la Poüille, & de là ſe tranſporta à Rome, qu'il tint long-temps aſſiegée, & qui luy fut enfin livrée par la trahiſon d'un corps de garde des Soldats Iſauriens, & Ciliciens. Il uſa de ſa victoire avec tant de clemence, qu'il fit proclamer que les Egliſes ſervitoient d'azyle,

défendant expreſſement de toucher à ceux qui s'y retireroient ; il traita le Pape Pelagius , & toutes les perſonnes ſacrées avec grand reſpet , les Dames avec honneur , les Bourgeois avec courtoiſie, ſe contentant ſeulement de demolir les murailles de Rome, ſans offenſer le dedans. Il ſe rendit Maître ſi abſolu de la ville & des cœurs , que chacun confeſſoit n'avoir jamais rien veu de ſemblable, & le publioit digne de l'Empire du monde.

Reflux des affaires de Iuſtinien.

L'Empereur Juſtinien fortifie ſon courage contre ce reflux de mauvais affaires & retire Beliſaire de la guerre des Perſes , pour le renvoyer en Italie, croyant que tout le bon heur de ſes armes ne ſubſiſtoit que dans ſes mains.

Mais il ſemble que le bon-heur ſe laſſa de ſuivre toûjours les eſtendarts de ce valeureux Capitaine, les affaires de la guerre changerent totalement de face ; tous les bons ſuccez n'eſtoient que pour les Gots, & le mal-heur ſembloit attaché à toutes les entrepriſes des Romains. Beliſaire eſtoit comme un homme interdit entre les mains d'un mauvais deſtin , qui ébloüiſſoit ſa prudence , glaçoit ſon cœur, minoit la force de ſes bras, & le rendoit inutile à toutes choſes, de ſorte qu'il ſembloit n'avoir repaſſé en Italie , que pour eſtre ſpectateur de ces deſaſtres. Il fut en fin r'appelé , & Narſes l'Eunuque fut envoyé en ſa place , qui r'accommoda les affaires , & défit Totilas en bataille rangée, lequel mourut incontinent de ſes bleſſures.

Secrets de la providence.

Providence , s'il eſt permis de lever icy le voile & entrer dans vos ſecrets, d'où pouvoit proceder ce changement ? Nous ſçavons que Beliſaire eſtoit le plus accomply de tous les Generaux d'armées qui eſtoient pour lors ſous le Ciel : il eſtoit doüé d'un eſprit vif & lumineux, d'un entendement inventif,

d un jugement profond, qui n'avoient rien de pareil que ſon courage. La prevoyance du futur, l'activité du preſent diſputoient en luy qui devoit emporter la palme; ſa force eſtoit incomparable, & ſon experience conſommée en toute ſorte d'affaires, ſa proſperité ſans inſolence, & ſon adverſité ſans decouragement. Il eſtoit prudent, ſobre, chaſte à merveille, affable, gracieux, liberal, charitable, juſte, clement & heureux. Non ſeulement les ſoldats le reſpectoient, mais les laboureurs meſmes le regardoient comme le protecteur, & le pere de leur repos. D'où vient donc qu'il échoüa ſur la fin de ſa vie, & qu'il vid ternir entre ſes mains le haut luſtre de ſa gloire.

C'eſt icy que les Grands apprendront une ſage inſtruction pour la conduite de leurs actions, & qu'ils auront ſujet d'admirer les jugemens de Dieu; & pour cét effet je me veux eſtendre ſur les cauſes des mal-heurs qui arrivent à la fortune des plus hauts Seigneurs de la terre, & rechercher plus curieuſement l'Hiſtoire dans ſa ſource. Javoüe que la ſecrette de Procope eſt trop mediſante en pluſieurs endroits, où elle dit des choſes incroyables, mais elle ne ſe trompe point quand elle nous dit que deux femmes, Theodora l'Imperatrice, & Antonine eſpouſe de Beliſaire, ont eſté les deux Helenes de l'Empire, & les flambeaux qui ont conſommé le genre humain par leurs ardeurs.

Voicy, dit il d'où commença le malheur de Beliſaire, qui ruïna ſes plus belles entrepriſes, & le plongea dans de grands deplaiſirs.

La ſource des malheurs de Beliſaire

Il avoit en ſa maiſon un jeune Gentil-homme nommé Theodoſe, qu'il aimoit d'une ſincere affection, l'ayant retiré de l'Hereſie, & procuré qu'il fut baptiſé à Conſtantinople, dont il voulut luy-meſme

meſme eſtre le Parrain : il le mit ſi avant aux bonnes graces de ſa femme, que n'ayant point d'enfans de leur mariage, ils ſe reſolurent tous deux de l'adopter. Theodoſe ſubjugué par une ſi haute courtoiſie, ſe rendoit obeyſſant à Beliſaire, & ſur tout complaiſant aux humeurs d'Antonine. Elle l'ayma premierement d'une affection tendre, mais aſſez honneſte : qui donnoit à penſer aux plus curieux, mais ne permettoit rien à dire aux plus ſages. Enfin comme le meilleur vin degenere en vinaigre, auſſi le plus chaſte amour de l'Eſprit, ſi l'on n'y prend garde, ſe change en chair. La converſation du voyage d'Afrique, les graces qui rioient toutes ſur le viſage du jeune Theodoſe, la douceur de ſa parole, la naïfveté de ſes entretiens, les bons offices, les complaiſances, la confiance, le ſecret allumerent tant de feu dans le cœur d'Antonine, qu'elle ne cheriſſoit plus cet objet comme une mere, mais l'aymoit comme une effrontée qui marchande ſa proſtitution.

Antonine ſa femme. Son amour impudique.

Heureuſes les femmes qui rejettent les premieres penſées de ces mal heureux deſſeins, ainſi que les eſtincelles du brazier des enfers; celle cy donna d'abord trop d'empire à ſa paſſion, & trop d'ouverture à ſon mal heur, ſes careſſes ſembloient déja trop molles au jeune homme, qui s'efforçoit de les payer de reſpet, feignant n'entendre point ce langage de l'amour, de peur de la rendre criminelle en ſa penſée. Mais elle ne ceſſoit de le pourſuivre, & embraſoit continuellement ſa flamme par la liberté de ſa vie. La conſcience, l'honneur, la crainte d'un mary, diſputerent quelque temps en ſon cœur, mais enfin ils quitterent la place; elle oublia toutes les loix divines & humaines, elle s'abandonna à ſa paſſion, & ſollicita mani-

feſtement Theodoſe au peché. Elle fit le perſonnage de la femme de Putifar, mais elle ne rencontra pas un Ioſeph; l'autre n'eſtoit point mauvais, mais capable de le devenir: il n'alloit pas chercher le peché, mais le peché le cherchoit, & il manquoit de force pour luy reſiſter: le reſpect d'une femme luy oſta celuy de Dieu, il conſentit au mal pour ne la point faſcher, trahit ſon ame pour contenter le cœur d'une femme perduë d'honneur & de ſalut. On ne doit point d'obeyſſance en ce ſujet aux perſonnes les plus qualifiées & les plus bien faiſantes, il faut fuyr, il faut rompre, il n'eſt pas queſtion de complaiſance, lorsqu'il s'agit de déplaire à Dieu. Tous deux enfin s'habituerent à leur crime, & d'abord aſſez ſecrettement, mais l'imprudence d'Antonine, & la grande confiance qu'elle avoit priſe de l'amour de ſon mary, luy leverent la honte, & découvrirent ſon deshonneur. Beliſaire commençoit à douter, mais il craignoit ſes penſées, & pour ne rendre ſa femme criminelle, il ſe faiſoit ſtupide. Voicy enfin une pauvre ſervante Macedonienne de nation, qui l'aborde, & luy dit: *Mon Maiſtre, je mets mon ame entre vos mains, j'ay de grandes choſes à vous dire, mais je ſuis morte ſi vous en ouvrez jamais la bouche. Promettez moy ſous voſtre ſerment de me garder le ſecret, & je vous diray ce qui concerne l'honneur de voſtre maiſon. Le Maiſtre jure, la Servante parle, & accuſe ſa Maiſtreſſe d'un infame commerce avec Theodoſe.* Beliſaire qui ne vouloit point croire ſa honte & ſon mal-heur, luy demanda s'il y avoit d'autres témoins, elle produit deux valets de le maiſon, qui depoſent le meſme.

C'eſt trop (dit il) *Ha Theodoſe; infidelle Theodoſe, t'ay-je donc fait mon fils pour eſtre mon bourreau? t'ay je mis en ma maiſon pour des honnorer mon lit? t'ay-je*

donné la vie pour me ravir l'honneur? Trompeur où eſt cette modeſtie qui eſtoit peinte ſur ton viſage ? où ſont ces paroles artificieuſes que tu as tant de fois employées pour ſeduire mes bontez; tu en recevras aujourd'huy le ſalaire digne de ta meſchanceté. Que dis-je, tuër mon fils d'adoption ? c'eſt condamner mon jugement , & arracher mon cœur : mais c'eſt ſon crime qui le perd, & non pas moy , il faut qu'il meure , il n'y a point de pardon pour luy. Conſtantin ſon intime s'apperçeut de ſa triſteſſe, en ſçeut la cauſe, & luy conſeilla de ſe défaire pluſtoſt de ſa femme , qui avoit ſeduit Theodoſe , & qui eſtoit la peſte & la furie de ſa maiſon , mais il l'aymoit paſſionnément , & n'y voulut aucunement entendre. Il appella ſur l'heure un Soldat des plus affidez , & l'ayant grandement obligé au ſecret, luy commanda de perdre Theodoſe. Celuy-cy qui ſçavoit combien il eſtoit aimé de la Dame , s'en conſeille à un amy , qui luy dit que Beliſaire eſt changeant ſur ce ſujet , & qu'Antonine eſt la maiſtreſſe , qu'il pourroit arriver qu'elle regagneroit l'eſprit de ſon mary , & feroit un tres-mauvais party à celuy qui entreprendroit de tuër ſon mignon. Le Soldat eut peur, & au lieu de faire ſon coup, donna un ſecret advis à Theodoſe, qui s'enfuit en la ville d'Epheſe.

Le trouble eſt dans la maiſon , & le mary morne & penſif, qui croit que l'affaire commandée eſt déja executée, la femme en des paſſions, & des apprehenſions qui ne ſe peuvent dire: Toutefois ſa peine fut biẽ ſoulagée lors qu'elle ſçeut que Theodoſe vivoit encore. Mais Beliſaire qui le penſoit mort, & ne ſçavoit dequoy contẽter l'eſprit de ſa femme, enduroit un tourmẽt indicible; *Où eſt dõc vôtre fils*, diſoit-elle, *où eſt le mien? d'où vient qu'il eſt ſi long-temps ſans paroître, ce ſont vos ombrages qui l'auront perdu: eſt-ce*

donc ce que j'ay merité de vous apres vous avoir aymé plus que moy-méme. Il êtoit tout trêblant, & n'oſoit venir au point du commandement qu'il avoit donné, la negative luy paroiſſoit impoſſible, & la confeſſion luy ſembloit pire que la mort. La Dame reprend la parole : *Dites moy ce qu'il eſt devenu ? ſi vous l'avez fait aſſaſſiner, que je faſſe rechercher ſon corps pour luy donner ſepulture. Le pauvre innocent n'eſt plus au monde, vous l'avez ſacrifié à voſtre jalouſie, n'ignorant pas que le fer qui a paſſé par ſon corps a porté le coup mortel dans mon cœur. Que m'a ſervy de vous eſtre fidelle, ſi je n'ay pû eviter vos ſoupçons, que vous avez arrouſé du ſang de voſtre cher adopté. Mais je vous pardonneray tout, à condition que vous me direz ceux qui vous ont cauſé ce mal-heur, ou par leurs faux rapports, ou par leurs damnables conſeils.* La mauvaiſe donnoit la queſtiõ ſans ceſſe à l'eſprit de ſon mary, qui avec toute la force de Samſon ne peût retenir un ſecret non plus que luy. Il nomma la Macedonienne & les deux valets, ſur quoy elle eut ſi beau jeu, à raiſon de la baſſeſſe des perſonnes, diſant que c'eſtoit choſe horrible de mettre ſon honneur en compromis ſur le rapport des eſclaves, & uſa ſi adroitement de la recrimination, qu'elle fit paſſer toute cette accuſation pour calomnie. Sur l'heure elle ſe ſaiſit de cette pauvre ſervante, & des deux valets qu'elle livra à ſes bourreaux, & apres leur avoir fait couper les langues, commanda qu'ils fuſſent jettez dans un ſac en l'eau, où ils finirent leur vie par une haine deteſtable de cette Megere. Elle éventa d'autre part le conſeil de Conſtantin, & ne manqua pas de le faire aſſaſſiner, tant elle avoit d'avidité & de pouvoir à pourſuivre ſes vengeances. Là deſſus on publie par tout que Theodoſe eſt plein de vie, & eſt incontinent r'ap-

pellé à la Cour, mais il fait le froid s'excuſant ſur les mauvais deſſeins que l'on a pris de le perdre, & feignant ignorer le commandement ſecret que Beliſaire avoit donné ſur ſa mort, il renvoye tout ſur la teſte de Photius. C'eſtoit le fils d'Antonine, né de ſon premier lit, brave homme, & fort accomply, qui eſtoit dans les premieres charges de l'Empire, & avoit conceu un extreme deplaiſir de la débauche de ſa mere, ne pouvant ſupporter ce muguet, à qui elle faiſoit profuſion de ſon bien & de ſon honneur. La denaturée oubliant ſon ſang & ſon devoir, ne ceſſa de ſuſciter des calomnies & des troubles à ſon fils, pour favoriſer ſon adultere, & ſe ſervit meſme de deteſtables inventions pour l'oſter du monde, de ſorte que ne penſant pas que ſa vie fut aſſez aſſeurée contre le fer & le poiſon, il fut contraint de choiſir un exil volontaire pour faire place à Theodore. Beliſaire par une complaiſance infame qu'il rendoit à ſa femme, employe ſon credit & ſes lettres pour le faire revenir. Il va trouver ſa maîtreſſe en Italie, où elle eſtoit avec ſon mary, & delà retournerent à Conſtantinople, où l'artificieuſe femme eut loiſir de ſe raſſaſier de la ſimplicité de l'un, & de l'amour de l'autre.

Mais c'eſt choſe eſtrange que cét amour ſe nourrit des contrarietez, & que la pleine joüiſſance rend les ſemences de l'iniquité moins actives & plus languiſſantes. Theodore commença à ſentir de grands remords de conſcience ſur cette vie infame qu'il menoit, il ſe perſuada vivement qu'il ne pouvoit éviter quelque deſaſtre de mort violente, s'il continuoit cette débauche; que la patience d'un mary tant de fois irrité, éclatteroit à quelque mauvaiſe fin; & en tous cas qu'il ne pouvoit échapper les jugemens de Dieu, ny vif ny

mort. Sur ces penſées il ſe dérobe de la Cour ſecrettement, ſe tranſporta à Epheſe, entra en un Monaſtere, & ſe fit Moine ; faiſant ſur l'heure couper les beaux cheveux qui eſtoient les filets de l'affection d'Antonine. La malheureuſe entendant cette nouvelle, prit le deüil comme pour un deſaſtre public, ſe priva de toute compagnie, & perſecuta ſa vie par une horreur du boire & du manger, & ne ſe contentant pas de pleurer ſon amant, elle hurloit & jettoit des cris qui épouvantoiét tout le monde.

C'eſt un cas aſſez remarquable, que l'amour campé dans ce froc, jetta des feux plus ſubtils, & affila ces traits avec la cendre de la penitence, imitant les ſorciers qui employent la meſſe & la Bible pour fortifier leurs enchantemens. La paſſion d'Antonine fut ſi deſeſperée que Beliſaire en eut pitié, & fit en ſorte que par l'authorité de l'Imperatrice, Theodoſe fut retiré du Monaſtere & rendu en ſa maiſon. Il eſt vray qu'il fit une grande reſiſtance avant que d'en ſortir, ſoit par feinte, ſoit par veriré, mais il ceda aux violentes pourſuites qu'on luy fit, & quitta l'Autel de IESVS, ſe faiſant derechef d'un Moine un Adonis, pour s'immoler à ſa Venus.

On penſoit que les flammes de cette maudite affection fuſſent totalement éteintes, & qu'il n'y avoit plus de dangers à craindre dans cette converſation : mais ô Dieu, qui ne ſçait que la preſence des amans, nommément apres une longue abſence, fait renaiſtre l'amour de ſes propres cendres, & tire des étincelles de feu de la glace & des neiges. Beliſaire marche en expedition du coſté des Perſes, où Photius ſon beau fils le va trouver, qui reſſentant en ſon cœur les amers deſplaiſirs que luy cauſoit la perſecution de ſa mere, ſe reſolut de luy arracher ſon muguet d'entre les bras, ou de mourir en la

peine. Il diſpoſe ſes eſpions à Conſtantinople, pour remarquer diligemment tout ce qui ſe paſſoit en leur commerce, il a nouvelle de tous coſtez que le feu eſt r'allumé & que les careſſes continuent au ſcandale de toute la ville. Il fait venir exprez un homme bien ſensé, & tres fidelle au ſervice de Beliſaire, qui luy raconte de point en point tout ce qu'il deſiroit le moins ouyr.

Son déplaiſir s'embraſa ſi fort, que de ce meſme moment il va trouver Photius, & luy dit : *Mon fils c'eſt à cette heure qu'il faut ſecourir voſtre miſerable pere, ſi vous ne voulez que la triſteſſe l'enleve de ce monde. Vous n'eſte point mon fils par nature, mais vous l'eſtes par amour, & par élection. Ie vous ay donné le bien & l'honneur, je n'ay ceſſé de vous obliger toute ma vie, je deſire paſſer encor tout ce que jay fait juſques icy à condition que vous me vẽgerez du deloyal Theodoſe, qui a placé derechef le deſhonneur dans mon lit:* Photius qui ne demandoit rien de meilleur que ce diſcours, le conſole, & luy promet de le défaire biẽtoſt de ſon ennemy, ils jurent tous deux ſur les Evangiles qu'ils ſe garderoient reciproquement le ſecret; l'autre pour s'acquiter de ſa promeſſe, prend ſon temps, épie le jour auquel Theodoſe devoit faire un voyage à Epheſe, & s'y tranſporte avec une compagnie de ſoldats bien determinez: l'adultere ſe doutant que tout ce remuëment étoit contre luy; ſe ſauve dans l'Egliſe de Saint Jean, comme dans un azile aſſeuré, mais il fut tiré par fineſſe, & livré par l'Eveſque même du lieu entre les mains de Photius, qui eſtant d'un tres-doux naturel, ne le voulut pas tuër, mais ſe contenta de l'envoyer en Cilicie aux extremitez de l'empire, & le tenir en une eſtroite priſon, ſous la garde de gens bien affidez, en telle ſorte que l'on n'en ouyt jamais parler.

Il croupit assez long-temps dans ce cachot, ce qui donna une tristesse enragée à son Antonine, qui ne trouva point de meilleur remede, que d'implorer le secours de l'Imperatrice, à qui elle estoit si familiere, qu'elle deposoit mesme ses amours & ses ordures en son sein. Celle-cy fait une horrible perquisition de l'affaire de Theodose, & de malheur il arriva qu'un certain Calligonus, qui estoit le confident de la femme de Belisaire, ayant esté pris & mal traité par Photius, qui luy fit éventer tous les secrets de sa maistresse, s'echappa, & vint secrettement à Constantinople, où il chargea le fils d'avoir attenté sur l'amy de sa mere; Theodora le laisse venir à la Cour sans éclat, & comme il n'y songeoit point, le fait prendre le confine en un lieu secret & inconnu à tout le monde, où il fut appliqué à la question sans avoir égard à sa haute qualité, ny même aux infirmitez de son corps. Il garda le secret à Belisaire dans ses plus âpres tourmens; mais il enseigna le lieu, où Theodose estoit detenu, d'où l'Imperatrice le fit tirer en secret, & cõmanda qu'il fût conduit à Constantinople sans bruit, pour noyer dãs une joye soudaine & inespe-rée l'esprit de sa confidente. Elle le tint quelques jours en son Palais pour le mettre en bon point, & dit à sa chere Antonine, qui estoit fort curieuse de perles, qu'elle avoit un rare joyau à luy montrer, ce qui fit qu'elle se transporta au Palais avec un grãd d[illegible] de voir ce que c'estoit: L'Imperatrice apres avoir long-temps suspendu ses esperances, fait sortir Theodose de la chambre d'un de ses Eunuques, & luy jette tout le Soleil dans les yeux. Elle tomba pâmée à ce spectacle, & pensa y laisser la vie, mais enfin comme elle fut secouruë, & qu'elle revint à soy, elle eut cette retenuë, qu'elle ne se jetta

pas promptement au col de ſon ami, devant qu'elle eut baisé les pieds de Theodora, à qui elle dit avec des tranſports de joye nompareils : *Madame, vous avez eſté juſques icy mon Imperatrice & ma Maiſtreſſe, mais je vous tiens deſormais, comme la Deeſſe de mon ſalut, puiſque vous avez retiré mon fils de l'abyſme des enfers où ſon ennemy l'avoit precipité.* Ce ne furent alors que des careſſes, que mignardiſes, & que diſcours ſur les avantures de Theodoſe.

Mais Dieu, de qui les juſtes coleres ſuivent toûjours les pecheurs à la trace, attédit que la victime fut engraiſſée pour l'immoler. Il permit qu'on fit tant de feſtins, tant de balets, & tant de débauches de jeuneſſe pour le retour de ce mignon, que luy-meſme ſe laiſſant emporter aux excez par deſſus la portée de ſon corps, tomba malade d'une diſſenterie, dont il fut emporté dans peu de jours en l'autre monde, pour rendre conte au ſouverain Iuge de ſa vie débordée, & de ſes infidelitez. Antonine demeuroit auprés de ce corps, comme l'ombre du corps meſme; mais une ombre damnée, & privée eternellement de tout ce qu'elle aymoit le plus au monde. Dieu luy donna une aſſez longue vie, & prolongea ſon enfer parmy les vivans, pour anticiper celuy de l'autre vie, puis que nous ſçavons ſes crimes, & ne ſçavons rien de ſa penitence.

Cependant le pauvre Photius fut trois ans dans les cachots noirs, d'où s'eſtant par deux fois échapé & ſauvé aux Egliſes qui ſervoient d'azile, il fut repris & renfermé eſtroitement, ſans pouvoir jamais ſortir que par un miracle, qui luy fit voir en viſion le Prophete Zacharie qui le tiroit de cette baſſe foſſe où il eſtoit, & le conduit à Jeruſalem, où de fait il alla, & ſe rendit un parfait Religieux, pour

accomplit le vœu qu'il en avoit fait, ſi jamais il obtenoit ſa chere liberté.

Voilà les ſources du mal heur de Beliſaire, que Procope a remarqué en ſon Hiſtoire ſecrette. On croit que c'eſt un conte de dire qu'il eut les yeux crevez par le commandement de Juſtinien, & fut reduit à la mendicité : mais il eſt vray que l'Empereur conceut de la jalouſie de luy, comme s'il eut aſpiré à l'Empire, & que Theodora qui le vouloit perſecuter pour favoriſer la mauvaiſe humeur de ſa femme, laquelle couvoit encore du venin dans ſon cœur contre luy, pour l'affaire de Theodoſe, le fit diſgracier, ſes charges luy furent oſtées, ſon bien confiſqué, les ſoldats qu'il avoit nourris donnez à d'autres Capitaines, ſes amis interdits avec defenſe de luy parler. Ce brave General qui tiroit auparavant le monde à la foule apres luy, fut delaiſſé, & marchoit par les ruës de Conſtantinople avec deux ou trois pauvres valets, comme un homme qui ſurvivoit à ſes funerailles pour ſervir d'un ſpectacle de pitié

Diſgrace de Beliſaire traitté ſervilement par Theodora.

Vn jour comme il fut faire ſa Cour au Palais l'Imperatrice luy monſtra un mauvais viſage, de quoy il fut ſi épouvanté, qu'au ſortir il n'attendoit rien à toute heure que des bourreaux pour l'aſſaſſiner. Il retourne en ſon logis eſtant abatu par deſſus tout ce qui ſe peut penſer d'un ſi genereux homme, il ſe iette incontinent ſur le lit, tremblant & ſuant de peur. On luy vient dire qu'un Gentil homme eſt à la porte de la part de Theodora, il ſe prepare déja à la mort, quand celuy-cy luy donne le billet de l'Imperatrice qui portoit.

Beliſaire, ta conſcience t'apprend que tu m'as offenſée, & que tu merites d'eſtre puny, mais je te donne à ta femme, à qui j'ay de l'obligation. c'eſt à elle que tu

tiendras deſormais la vie, le bien & l'honneur. Ie ſçauray comment tu te comporteras envers elle, & par quelles ſoumiſſions tu reconnoiſtras ſes bien-faits. Sur l'heure il baiſe la lettre,& en preſence de Carré qui l'avoit apportée,il entre dans la chãbre de ſa fẽme, ſe proſterne à ſes pieds, baiſe tantoſt l'un, tantoſt l'autre,profeſſe qu'il luy doit la vie,& qu'il ne veut plus tenir le rang de mary,mais d'eſclave.La Dame le reçoit en grace, & va remercier l'Imperatrice.

Eſt-il donc poſſible que Beliſaire ce foudre de guerre,qui avoit fait trembler l'Orient,l'Occident, & le Midy,qui avoit mené deux Roys en triomphe, qui n'avoit point tremblé devant les armées de cent cinquante mille hommes, n'ayant qu'une petite poignée de gens:Beliſaire devant qui les puiſſances de la terre ſe trainoient dans la pouſſiere, ait eſté ſi baſſement ſubjugué par des femmes? Procope avoüe que c'eſtoit un charme qui luy cauſoit ce trouble d'eſprit, & qui le déroboit à luy mémes : Il falloit un œuvre de demons pour renverſer, & pour abeſtir un ſi grand perſonnage.

Toutefois il faut avoüer que ce n'eſtoient pas ſeulement les mauvais genies d'Antonine qui joüoient cette tragedie, mais que la perſonne des Papes violée par le miniſtere de ce General, qui obeïſſoit trop lachement à l'Imperatrice, luy cauſa une infinité de malheurs, qui déborderent enfin ſur Juſtinien, & ſur tout l'Empire.

C'eſt icy un grand theatre de la providence, où les Princes doivent apprendre qu'il eſt tres-dangereux de ſe rendre complaiſant aux mauvaiſes humeurs des femmes, & d'attaquer les perſonnes ſacrées pour ſatisfaire à leur vengeance.

Voicy donc la premiere, & la plus capitale furie de l'Empire,Theodora l'Imperatrice,qui fit tomber

Theodora l'Imperatrice source des malheurs de l'Empire

ber ſon mary dans l'hereſie, qui fit arracher les Papes de leur Siege, pour y mettre ſes valets, renverſa toutes les loix divines & humaines, pour contenter ſa paſſion.

Sa naiſſance.

Procope parle honteuſement de l'origine de cette femme, & dit qu'elle eſtoit fille d'un meneur d'Ours, Comedienne de ſon meſtier, proſtituée par une profeſſion publique & abandonnée juſques aux petits valets du theatre dés ſon enfance, où il ajoute qu'elle avoit fort bonne grace à enfler les jouës pour recevoir des ſoufflets, & gagnoit de l'argent à ce paſſe temps, & que dans ſa petite jeuneſſe elle fut débauché par un nommé Eccebole, qui l'entretint quelque temps, & puis s'en dégouta, ce qui fit que n'ayant plus dequoy vivre, elle courut tout l'Orient dans cette honteuſe proſtitution, & de là retournant à Conſtantinople, Iuſtinien luy fit l'amour comme à une celebre Courtiſane, & la trouvant à ſon gré, l'épouſa du vivant de l'Empereur ſon Oncle.

Procope la traite mal.

Il appert clairement que cét Autheur enragé contre la memoire de Iuſtinien, à inventé des menſonges execrables, qui paſſent en l'approbation de ceux qui ſe nourriſſent volontiers de venin, & qui eſtiment qu'on ne ſçauroit dire trop de mal des Grands, & que ceux-là ſont les meilleurs Hiſtoriés qui en racontent des vices les plus abominables.

Mais il faut conſiderer que ce mauvais homme, qui paroît plus Payen en ſes écrits que Chreſtien, apres avoir hautement loüé ſon Maiſtre en public, comme il n'eut pas la recompenſe qu'il attendoit, & fut peut-eſtre châtié pour ſon libertinage & ſon demerite, ſe mit à écrire une Hiſtoire ſecrette, où il dit des choſes épouvantables, qui ne ſont jamais venuës en la penſée de tant d'autres Hiſtoriens qui

ont eſcrit apres luy, & en un temps auquel ils avoient une pleine liberté qui ne leur eut pas fait obmettre tant de choſes ſi remarquables, ſi elles euſſent trouvé quelque fondement dans la verité.

Il faudroit eſtre d'une creance ou ſimple ou maligne, pour ſe perſuader que Juſtinien, qui eſtoit un Prince froid, conſideré en tout ce qu'il faiſoit, extremement amoureux de la gloire, & ſoigneux de ſa reputation, qui ne trempoit point aux vices de la jeuneſſe, auroit épouſé une chetive garce, décriée par tout l'Univers, lors qu'il regnoit déja avec ſon Oncle & gouvernoit toutes les affaires de l'Empire. Ce fut luy qui devant que d'eſtre marié fit publier la loy, par laquelle il eſtoit defendu aux Senateurs de s'allier à des femmes baſſes & peu honneſtes. Qui pourroit croire qu'il auroit montré la tranſgreſſion de ſes Ordonnances par ſes propres exemples, ſans craindre la ſevere probité de l'Empereur ſon Oncle, les reproches du Senat, l'avantage qu'il eut pû donner à ſes competiteurs par cette mauvaiſe conduite; Refutation de ſa calomnie.

Tout ce qui ſe peut dire de plus veritable eſt, que Theodora eſtoit fille du grand Veneur des Empereurs, qui avoit charge de faire prendre & garder les beſtes ſauvages pour les ſpectacles de l'amphitheatre, ce qui n'étoit pas un petit employ, ny peu honorable. Il ne ſe lit point dans tous les autres Hiſtoriens qu'il y ait eu aucune tache d'impudicité en ſa vie, mais tout au contraire, elle eſtoit ennemie capitale des femmes & des filles de mauvaiſe vie, de ſorte, que pour une ſeule fois elle en fit renfermer cinq cens, pour leur oſter l'occaſion de mal faire, & les nourrir aux exercices de l'hóneſteté, ce que Procope meſme n'a pû taire, ne conſiderant pas que ſi elle eut eſté autrefois attachée au meſme vice, elle

ſe fut expoſée à la riſée de tout le monde, les uns blamans ſes ſoins, & les autres ſes rigueurs, ce qui eut renouvellé la memoire de ſon infamie, qu'elle devoit tâcher d'enſevelir par le ſilence.

Qualitez de Theodora.

Elle eſtoit certes trop glorieuſe pour eſtre une proſtituée, ceux qui l'ont veuë diſent que c'eſtoit une petite femme, qui avoit un viſage plein de majeſté, des yeux ardans & foudroyans en leurs colere, un eſprit vif & penetrant, un jugement ſolide, une adreſſe aux affaires, & une activité de feu. Elle fut ſi accorte que voyant que Juſtinien ne ſe gagnoit pas par la chair, elle le prit par l'eſprit, qu'elle cultiva ſoigneuſement de belles & hautes connoiſſances, ſe faiſant meſme ſecrettement inſtruire des affaires d'Eſtat, ce qui luy donnoit la facilité de ſuggerer des advis à l'Empereur ſon mary, qu'il goûtoit merveilleuſement, & ne faiſoit rien en toutes les affaires de l'Empire, ſans luy communiquer, l'appellant meſme en quelques Ordonnances ſa venerable Eſpouſe, l'aſſiſtante & la compagne de tous ſes conſeils.

Meſdiſances impertinentes de Procope contre la memoire de Juſtinien.

C'eſt donc le venin dn ſerpent qui ſert d'ancre à la plume de Procope, lors qu'il écrit des fables extravagantes de la naiſſance de Theodora & qu'il dit que Juſtinien eſtoit fils d'un Incube, un vray demon en forme humaine, que ſes valets de chambre l'ont vû ſouvent en la figure de diable, que l'on appercevoit quelquefois ſa teſte ſeparée du corps, qui s'élevoit juſques au plâcher de ſa chambre, & ce meſme corps qui ſe promenoit ſans teſte d'autre coſté, & qu'un certain Religieux eſtant venu pour le ſaluër, fut tout étonné qu'il vid Lucifer dans ſon Thrône. Apres cela il le fait homicide d'un grand nombre de millions d'hommes, il luy attribuë les Cometes, les incendies, les deluges, les

peſtes, & les ſterilitez de la terre. Il ſe plaint, qu'il vouloit reduire tous les eſprits à l'union de la creance Catholique, qu'il tourmentoit ſes Heretiques, & les Juifs qu'il faiſoit baſtir les Egliſes ſomptueuſes, qu'il prenoit trop de ſoin de la protection des Eveſques, des Preſtres, & des Moines.

Cét Autheur crachant ſon fiel contre ſes lumieres meſmes avec tant d'impudence, & inſerant dans ſon écrit des contes ſi enormes, montre aſſez qu'il eſtoit tout remply d'une mauvaiſe fureur de vengeance, ſans foy, & ſans Religion, un railleur ſanglant, qui eſtoit plus propre à eſcrire un Roman de Cyclopes, que la vie de Juſtinien. Il eſt ſi contraire à ſoy-meſme, que l'ayant fait le plus fin & le plus artificieux de tous les hommes, il dit en un autre endroit, qu'il n'y avoit rien de ſi aiſé à tromper, & quantité d'autres contradictions qui le ruinent de creance. Il ne faut donc point s'eſtonner, ſi quelque illuſtre Hiſtorien de ce temps, qui tire pluſieurs pieces d'Evagrius, lequel avoit tranſcrit une partie de ce calomniateur, traitte quelquesfois la memoire de ce Monarque, ſans avoir égard aux grandes vertus, qui peuvent contre-balancer ſes fautes.

Ce que Procope dit de plus probable des défauts de Juſtinien eſt, qu'il eſtoit extremement diſſimulé, artificieux en façon d'agir, couvert en ſa haine, maiſtre de ſon viſage, & même de ſes larmes, inconſtant à ſes amis, inexorable à ſes ennemis, ſi la pieté Chreſtienne ne l'eut fait relâcher; avide d'argent, & Panchant plus à la rigueur qu'à la clemence, opiniaſtre, & inflexible en ſes reſolutions, & non aſſez conſtant en ſes promeſſes, lors qu'il y alloit des raiſons d'Eſtat, ce ſont des tâches aſſez ordinaires aux Grands, qu'il eſt bon de corriger

Défauts de Iuſtinien.

par le contrepoids de la loy divine. Pour ce qui touche Theodora, on ne peut nier qu'elle ne fut hautaine, glorieuſe, vindicative, entreprenante, ſevere juſques à l'excez, & remuante dans les affaires de la Religion, qui cauſerent bien du trouble à la conſcience de tous deux.

Perſecution de deux Papes par Theodora.

Le Pape Silverius maltraité.

J'ay dit cy-deſſus comme le Pape Agapetus apres avoir deposé Anthimus Patriarche de Conſtantinople, mourut en la meſme ville. La nouvelle en eſtant portée à Rome, il ſe fait une aſſemblée pour proceder à l'eſlection d'un ſouverain Pontife. Theodat Roy des Gots tant par prieres que par menaces, fit élire Sylverius, fils du Pape Horſmidas par legitime mariage devant ſa Preſtriſe. Auſſi toſt qu'il fut éleu, l'Imperatrice Theodora luy fait commandement par lettre expreſſe de rétablir Anthimus, & de chaſſer Menas de ſon ſiege, qui avoit eſté ſubrogé en ſa place. Comme le Pape eut ouvert cette lettre, il dit en ſouſpirant, que c'eſt l'avant-courriere de ſa mort, & répondit que la depoſition d'Anthimus s'éſtant faite canoniquement par ſon predeceſſeur, il ne pouvoit en conſcience rien changer en cet affaire. Theodora ſe picqua furieuſement de ſon refus, & donna charge à Beliſaire, qui eſtoit déja dans Rome avec ſa femme Antonine, de ſe ſaiſir du Pape, & de l'envoyer en Levant. Beliſaire en avoit au commencement bien du ſcrupule, mais eſtant encouragé par cette mauvaiſe femme, il ſe reſolut, diſant, que c'eſtoit à ceux qui commandoient, de rendre compte de leurs actions à Dieu, & que pour luy il ne pretendoit que la gloire de l'obeyſſance.

Il y avoit pour lors à Rome un Diacre nommé Vigilius, homme ambitieux & factieux, lequel ſçachant que le Pontificat de Sylverius branſloit,

&

& n'étoit nullement aſſeuré, s'offrit à cette mauvaiſe Antonine pour l'introduire dans les bonnes graces de l'Imperatrice, promettant qu'il ne feroit rien en l'exercice de ſa charge que par ſes ordres, qu'il remettroit Antimus en ſon ſiege, & outre cela feroit un preſent à Theodora, & à Antonine d'une bonne ſomme d'argent. La Dame perduë de conſcience & d'honneur fait accepter ſes offres, & pouſſe tant qu'elle peut ſon mary à l'execution de cét attentat. Vigilius échauffe l'affaire tant qu'il peut, & produit deux témoins, l'un Avocat, & l'autre Soldat, qui accuſent Sylverius d'avoir voulut trahir la ville de Rome, & livrer une porte aux Gots. Beliſaire ſe doutoit bien qu'il y avoit de la calomnie en tout ce procedé : neanmoins craignant que s'il appuyoit le Pape legitime, on ne l'envelopât dans un crime d'Etat, comme ayant favoriſé les Gots ; il le manda dans ſon Palais pour l'ouïr, avec promeſſe de le renvoyer en ſa maiſon, ce qui fut executé aprés avoir agrée ſa défenſe.

Mais il fut appellé pour la ſeconde fois, & mené en la chambre d'Antonine, qui étoit aſſiſe dans ſon lit, & Beliſaire à ſes pieds. L'arrogante traitant ce ſaint Homme comme un valet, lui dit avec un dédain & une façon de proſtituée : Hé quoy Sylverius, qu'avons nous fait pour nous vendre à l'ennemi ? il eſt temps que vous ſoyez puni de vôtre trahiſon. Là-deſſus elle le fait paſſer en une autre chambre, où elle commanda qu'il fût dépoüillé de ſon habit, & vêtu d'une robe de Moine, & envoyé au Levãt, où il fut relegué à Patare: L'Evêque du lieu ſçachant l'innocence de ce Pontife, lui alla au devant, & le receut avec toutes les ſoûmiſſions deuës à ſa dignité. En outre porté d'un grand zele, il eut bien la hardieſſe de ſe tranſporter à Conſtan-

tinople, & remontrer fortement à l'Empereur l'opinion du chef de l'Egliſe, qui attireroit la vengeãce du Ciel ſur lui, s'il n'y mettoit ordre. Juſtinien fut fort étonné de ce diſcours, & commanda que le Pape fût remené en Italie, & conſervé en ſa Dignité à la reſerve que s'il étoit convaincu d'intelligence avec les Gots, il ne demeureroit point dans Rome, mais choiſiroit un autre ſejour. Ce qui témoigne aſſez la moderation de l'Empereur en cét affaire, quãd il agiſſoit ſelõ la juſtice de ſes penſées.

Mais Theodora qui n'en vouloit pas demeurer là, ſçachant que le Pape étoit reconduit en Occident, écrit à ſa confidente qu'elle ne fit point un affaire à demi. D'autre part Vigilius ſollicitoit ardemment ſon fait, diſant qu'il ne pouvoit acquiter ſa promeſſe s'il ne montoit ſur le trône de S. Pierre. Il preſſe ſi violemment que le Pape lui eſt livré entre les mains, lequel il fit à l'inſtant mener en l'Iſle des Palmes, qui étoit un augure de ſon martyre. Ce ſacré Pontife eut tant de vigueur dans l'extrémité de ſes miſeres, qu'ayant aſſemblé ce qu'il pût des Evêques qui étoient aux environs, il excommunia Vigilius & tous ſes adherans. Celuy-cy ſe voulant venger de lui, & aſſeurer ſon Siege, le conſuma de faim, d'ennuis, & de tourmens dans cette Iſle deſerte, où il rendit bien-toſt à Dieu ſon eſprit victorieux, gagnant la couronne du martyre.

Vigilius ſon perſecuteur qui étoit entré en la Chaire de S. Pierre comme un lion, ſe transforma en un Agneau, changeant totalement ſes mauvaiſes mœurs, de ſorte qu'il fut confirmé par les Romains, & tenu pour pape legitime. Dieu qui ne le vouloit pas perdre, lui donna pour punition l'accompliſſement de ſes deſirs, & fit que tout ce qu'il avoit le plus paſſionnement recherché, fut la

ſource de tous ſes tourmens. L'Imperatrice Theodora ne manqua pas de le ſommer de ſa promeſſe pour le rétabliſſement du faux Patriarche Anthimus : mais il répondit, qu'il avoit fait un peché en promettant,& qu'il en feroit deux s'il executoit ce qu'il avoit promis. La furieuſe irritée de cette réponſe,le déclare uſurpateur du Siege Apoſtolique, & le met en procez, l'accuſant de la mort de Sylverius : ſur quoi elle le fait ſaiſir par les violences d'un certain Anthemas, & mener enchaîné à Conſtantinople , où elle preſſe derechef inſtamment la reſtitution d'Anthimus. Vigilius fut ſi genereux & conſtant , qu'il proteſta de ſouffrir plûtoſt mille morts, que d'en venir là , & comme on le violentoit de paroles injurieuſes , & de commandemens armez , il dit hautement, je penſois être venu à la Cour de Juſtinien , mais je m'apperçois bien que je ſuis en celle de Diocletien.

Cette parole lui couta bien cher , car les Miniſtres de Theodora qui ne le tenoient point pour Pape legitime , le battirent ſi cruellement , qu'il rendit preſque l'eſprit ſur la place ; il s'échapa toutefois de leurs mains , & ſe ſauva en l'Egliſe de ſainte Euphemie, dont il fut incontinent arraché, & mené par les ruës de Conſtantinople , la corde au col comme un voleur , de-là mis en priſon , & traité au pain & à l'eau , abandonné de tout ſon Clergé, dont les uns furent bannis, les autres contrains de travailler aux mines. Tout cecy ſe faiſoit par un juſte jugement de Dieu,pour expier la tache du ſang de Sylverius, mais toutefois l'Imperatrice qui ordonnoit toutes ces violences, pour ſatisfaire en partie ſa paſſion , devoit s'éclaircir ſur le point de ſon Caractere , devant que d'en venir à de ſi grandes indignitez.

Les Romains qui au ſortir de leur ville, lors qu'on le mena priſonnier, le chargeoient d'injures, juſques à lui jetter des pierres & des bâtons, furent touchez de repentance, aprés avoir entendu tous les traittemens qu'on lui faiſoit à Conſtantinople, avec l'admirable patience qu'il témoigna dans ſes peines, le rechercherent, l'avoüans pour le vray Paſteur de l'Egliſe Univerſelle. Ce qu'étant venu à la connoiſſance de Juſtinien, il commanda promptement qu'il fut délivré, & l'eſprit de Theodora même s'appaiſa & ſe reconcilia avec lui. On r'allia tous les Prêtres & Diacres qui l'avoient ſuivi, & fut ainſi renvoyé en Italie avec honneur : Mais le pauvre Pape aprés avoir ſurmonté un million d'ennuis & d'incommoditez, mourut de la pierre en Sicile, devant que d'arriver à Rome. O fantômes d'honneur, que vous étes penibles à ceux qui vous briguent ! que vous étes traîtres à ceux qui vous poſſedent, & douloureux à ceux qui vous laiſſent ! Mal-heureux ceux qui vous priſent par erreur, qui vous courtiſent par vaine gloire, & vous obtiennent par iniquité. Il ſeroit plus expedient de mettre la main dans les flammes, que de la porter ſur les Tiares, & ſur les Courones ſanglantes & couvertes d'injuſtice.

Theodora reconciliée avec le Pape.

Theodora mourut environ ce même temps, emportant en l'autre monde un grand compte à rendre à Dieu, pour avoir broüillé l'Etat de l'Egliſe ; pour s'être comportée imperieuſement, & pour avoir toûjours ardamment recherché la ſatisfaction de ſes vengeances. Il eſt probable qu'elle paſſa de cette vie dans la creance Catholique, & dans la penitence. Mais pour ce qui touche le trépas de ſa confidente Antonine, il eſt enſeveli dans une grande obſcurité, & il eſt à craindre que ſa vie

Mort de Theodora.

extrémement débordée juſques à la vieilleſſe, & les damnables pratiques, ne l'ayent precipitée dans un malheur éternel.

Juſtinien traîna encore long-temps aprés la mort de Theodora, & vid tous ſes deſſeins de guerre, de loix & de bâtimens accomplis, ſe donnant tout loiſir de vacquer à Dieu, & d'expirer le reſte de ſa vie dans la devotion pour laquelle il eut toûjours de tres-fortes inclinations.

Iuſtinien tomba en l'heresie d'Eutiches, dont il ſe releva.

On tient que ſur la fin de ſes jours il tomba en deux erreurs, dont la premiere étoit qu'il ne devoit point mourir, & de fait il ſembloit à tout le monde que la mort l'avoit paſſé, veu qu'il avoit déja atteint l'âge de huitante quatre ans, ce qui eſt tres-rare à un Empereur, & non conforme à l'Ecriture, qui dit, que la vie des Puiſſances eſt ordinairement aſſez courte, neanmoins il n'eſt pas probable que dans la ſolidité de ſon jugement, qui lui dura juſque à la fin, il ſe laiſſa perſuader d'une telle vanité. L'autre faute qu'il commit eſt plus veritable, qui eſt que par un zele non aſſez diſcret, qu'il avoit conçeu pour l'Humanité de Nôtre Seigneur, il voulut croire qu'elle n'étoit point ſujette à nos miſeres, mais impaſſible & incorruptible, même devant ſa Reſurrection. Il fut ſur les termes de publier cette opinion, & de l'autoriſer par ſes Ordonnances, mais toutefois il ne le fit pas, & s'en repentit à la derniere heure, r'appellant par ſon teſtament le Patriarche Eutychius, qu'il avoit chaſſé pour être contraire à ſon erreur. C'eſt ainſi que Nicephore l'écrit manifeſtement, & tout jugement équitable conclura avec lui pour le ſalut de cét Empereur. Nous avons des preuves de cecy fort conſiderables, premierement, que ſon nom n'a jamais été effacé des Tables Eccleſiaſtiques

d'où l'on avoit coutume d'éfacer la memoire des Empereurs heretiques; ſecondement S. Gregoire le Grand qui parle toûjours fort correctement, l'appelle Empereur de pieuſe memoire ; en troiſiéme lieu, le Pape Agathon écrivant encore aprés ſa mort, dit qu'il a été émulateur de la Foy ſincere & Apoſtolique. Enfin, il fut loüé au VI. Concile Univerſel, avec un éloge digne d'un Prince tres-Catholique. Quelques Patriarches même de Conſtantinople firent celebrer ſa memoire tous les ans avec acclamations de bon-heur, & harangues publiques à ſa loüange. Ses grandes auſteritez, ſes magnifiques aumônes, ſes Egliſes, ſes devotions, ſes loix, ſes peines infatigables pour le public, auront effacé les taches qui ſe coulent ſi facilement dans la vie des Grands. Ne condamnons point temerairement ce que nous pouvons excuſer avec juſtice, & ne ſoyons point mauvais du nôtre, ſi Dieu veut être bon du ſien.

J'avouë que cette fin me donne quelque peine, me voyant contraint de ſuivre une opinion differente de celle d'un grand Hiſtorien moderne, qui traite cét Empereur avec beaucoup de ſeverité. Il eſt vray, que j'ay toûjours eu cét Auteur en veneration ſçachant bien que par les rayons de ſes vertus & de ſon érudition, il a ſurmonté les plus éclatantes pourpres. Toutefois le reſpect que je porte à la verité, l'honneur que je dois à la memoire des grands hommes, qui ont tant obligé le public, me permettent de dire icy que Juſtinien n'a jamais été ſi noir qu'il l'a dépeint, étant mal informé par les écrits de Procope, & d'Evagrius ſes ennemis, ou ſuivant des opinions qui par une fauſſe entente, & une équivoque manifeſte, ſe ſont coulées dans l'eſprit des hommes depuis pluſieurs ſiecles. Les fa-

bles nous ſurprenent facilement, & quand elles ſont authoriſées par un long-temps, & par la creance de pluſieurs perſonnes, elles paſſent ſouvent pour des veritez.

Ce que je dis eſt manifeſte, en ce que Baronius même écrit touchant l'opinion qu'il avoit de la groſſiere ignorance de Juſtinien, auquel il reproche ſouvent en ſon hiſtoire, qu'il ne ſçavoit ni lire ni écrire. Et toutefois il eſt maintenant plus que viſible, que c'eſt une erreur qui s'eſt gliſſée par une équivoque de noms, & une faute d'impreſſion, qui a fait prendre le nom de Juſtinien dans un texte de Suidas, pour celui de Juſtin, comme j'ay déja dit. Cela eſt ſi clair que le commentateur de Procope ennemi de Juſtinien auſſi bien que ſon Auteur, ne l'a pû diſſimuler, & confeſſé qu'il a remarqué dans l'hiſtoire que ſouvent le nom de Juſtinien avoit paſſé pour celui de Juſtin, & que par ce moyen on avoit attribué l'ignorance à ce Monarque, qui convenoit à Juſtin ſon oncle, & en outre l'accident d'un trouble d'eſprit, qui arriva à Juſtin ſon neveu. Ce que je dis eſt prouvé d'une façon illuſtre par le grand Caſſiodore, qui pouvoit avoir veu Juſtinien lors qu'étant jeune il vint en Italie, lequel l'appelle *le docte Prince & le tres ſage Empereur*. Et ce grave Auteur Agapetus qui lui a addreſſé le Traité de la façon de bien regner, que Baronnius louë hautement, dit ouvertement qu'il a été creé Empereur en philoſophant, & que dans l'Empire il n'a ceſſé de Philoſopher. Et Procope ſon calomniateur, avoüe qu'il paſſoit ordinairement une bonne partie de la nuit dans ſon cabinet à étudier ſur les plus hautes ſciences, & qu'il en diſcouroit pertinemment avec les plus habiles hommes de ſon ſiecle. Aprés cela

jugez s'il y a eu raiſon de le traiter comme un païſan ſans doctrine & ſans lettres.

Or comme cét illuſtre Auteur a été ſurpris ſur ce qu'il a dit de l'Eſprit, & de la capacité de Juſtinien, auſſi cõme homme s'eſt-il pû méprendre en ce qu'il a écrit de ſes mœurs, ſuivant quelques pieces de l'hiſtoire médisãte de Procope, qu'il avoit leuës dans Evagrius, & dans d'autres ſemblables à lui.

Mais je prie mon Lecteur encore une fois, de voir & de conſiderer s'il eſt raiſonnable de croire ce tenebreux libelle, d'un Auteur enragé contre la memoire de ce Prince au prejudice de tant de perſonnes graves & judicieuſes, qui en ont des ſentimens tout contraires. Il eſt évident que ce Procope étoit un libertin, & un vray Athée, qui a dit & écrit en ſon premier Livre de l'Hiſtoire des Gots, *Que c'étoit une folie de ſe travailler ſur la creance des choſes divines, & qu'il falloit laiſſer croire à chacun, ſoit Prêtre, ſoit Laïques, ce que bon lui ſembleroit, plûtoſt que d'inquieter la republique*, ſe fâchant extrémement de ce que Juſtinien tourmentoit les Payens, les Juifs, les Samaritains, & s'efforçoit de reduire tout le monde à la creance Chrêtienne & Catholique. Jugez, mon Lecteur, là-deſſus, quelle foy merite un homme, qui faiſant contenance d'être Chrêtien, n'en avoit point pour Dieu. Outre cela, comme il étoit Philiſtin de nation, ſophiſte de profeſſion, fourbe d'artifice, il a peu facilement faire couler en ſon Hiſtoire des traits de ſon mêtier. Ajoûtez qu'étant petit compagnon, il fut avancé premierement par Juſtin, & depuis par Juſtinien à de grandes charges, neanmoins comme il étoit extrémement ambitieux & jaloux, il ne s'eſtimoit pas aſſez haut, & portoit une envie mortelle à Jean Sur-Intendant de

la Juſtice, à Tribonian grand favory de Juſtinien, & non content de les avoir déchiré dans ſon hiſtoire, il s'eſt pris à l'Empereur qui les avoit honorez de ſes faveurs.

Toute perſonne qui a le ſentiment commun d'un homme raiſonnable, voit bien que c'eſt une choſe tres-indigne, qu'un ſerviteur, un domeſtique, tiré de la pouſſiere de la terre, élevé juſques aux grandes charges de l'Empire, laiſſe une hiſtoire médiſante à la poſterité, écrite en cachette, & par une ſinguliere traïſon contre ſon Seigneur & ſon Maître, de qu'il il tenoit la vie & l'honneur, & qu'outre cela il diſe des choſes en ſon livre qui devoient être tres-publiques, & viſibles à tout le monde, ſans que tant d'autres Hiſtoriens qui étoient proche de ce temps-là, & qui pouvoient parler avec toute liberté en faſſent aucune mention.

A cela on répondra, que ce n'eſt point ſeulement un Procope qui condamne un Juſtinien, mais qu'il s'eſt luy-même éternellement noirci par le mauvais traitement qu'il a fait au Pape Vigilius, & par l'Hereſie qu'il a fomentée & autoriſée ſur la fin de ſa vie. A dire vrai, comme il n'y a rien de preferable à la fidelité que nous devons à nôtre Religion, à l'honneur qu'il faut rendre au Pere commun de toute la Chrêtienté, & au ſiege Apoſtolique, ſi cét Empereur étoit directement convaincu de ces deux crimes, & qu'il fût mort ſans penitence, je ſouſcrirois tout le premier à ſa condamnation. Mais il y a difference entre ce qui échappe par erreur, & par ſurpriſe, & ce qui ſe pratique par deſſein, & par opiniâtreté.

Il eſt vrai que le Pape Vigilius fut d'abord maltraitté à Conſtantinople par l'Imperatrice Theodora, mais comme ſon élection n'étoit pas tenuë

au commencement pour Canonique, que les Romains l'avoient chaſſé à coup de pierre, & que lui-même s'étoit dépoſé, & déporté de l'uſurpation qu'il avoit faite ſur ſon Predeceſſeur Sylverius par attentat, ſe faiſant élire depuis canoniquement; ce n'eſt pas de merveille ſi dans ce doute de ſa dignité, & dans la certitude de ſon crime commis envers un Pape legitime, il ne fut pas honoré comme un Pontife, mais accuſé comme un criminel. Il ſuffit qu'auſſi-tôt que Juſtinien reconnut qu'il avoit été depuis déclaré Souverain Paſteur de l'Egliſe par les formes ordinaires, il lui rendit les reſpects deus à ſon caractere, & lui permit d'exercer ſes fonctions avec toute liberté dans Conſtantinople. Il eſt vray qu'il eut auſſi quelque different avec luy ſur la condamnation de trois articles, ou plûtoſt de trois perſonnes, de Theodore, Ibas, & Theodoret, mais enfin l'Empereur donna les mains, & remit tout à la diſcretion du Pape.

Quant à l'Hereſie qu'on lui objecte, ça été plûtoſt une erreur de ſurpriſe, qu'un ſentiment determiné avec opiniâtreté contre les deciſions de l'Egliſe, ſans lequel l'Hereſie, ne peut être formelle. Il s'éleva donc une opinion de ſon temps qui tenoit que le Corps de Nôtre Seigneur étoit incorruptible, même devant la Reſurrection, & qu'il n'étoit point ſujet aux paſſions naturelles, & irreprehenſibles des autres hommes. Pluſieurs Evêques, pluſieurs grands Religieux, & quantité de perſonnes illuſtres profeſſerent cette creance, & Juſtinien deçeu par un zele non aſſez reglé qu'il avoit pour la perſonne de Nôtre Seigneur y tomba, non pas qu'il doutât que les deux natures ne ſe trouvaſſent en JESUS-CHRIST, & que

ſon corps ne fut conſubſtantiel aux nôtres, mais il ne pouvoit ſouffrir le mot de corruptible, quand on parloit de la Chair de N. Seigneur. Que s'il eut ſeulement entendu une exemption de la corruptiõ, & de la pourriture, où ſe reduiſent nos corps, ſon ſentiment n'eût été que loüable, mais de vouloir ôter au Fils de Dieu les paſſions naturelles de la faim, de la ſoif, de la laſſitude, & autres ſemblables, c'étoit s'éloigner de la Foy Catholique. Toutefois comme ce dogme n'avoit point encore été nommement & expreſſement decidé par les Conciles precedens, & que pluſieurs Evêques étoient de ce ſentiment, & que le Pape fort empêché par les guerres des Gots, n'étoit point encore intervenu là deſſus, il n'eſt pas croyable que ce fût une Hereſie formée en l'eſprit de l'Empereur, mais plûtoſt une erreur. Et comme il s'abſtint de la faire promulguer, ainſi qu'il avoit projetté, & qu'il ordonna par teſtament que le Patriarche Eutychius banni pour avoir contrarié cette opinion, fut rappellé par Juſtin ſon ſucceſſeur, il eſt évident qu'il ſe repentit au dernier periode de ſa vie, & que c'eſt à tort qu'Evagrius qui avoit une forte teinture du venin de Procopius, l'a condamné aux Enfers, car je laiſſe à penſer à tout homme judicieux, à qui nous devons plûtoſt croire, ou à un petit Hiſtorien paſſionné, où à la voix d'un Concile general aſſemblé aprés la mort de Juſtinien? Perſonne ne peut revoquer en doute, que l'authorité d'un Concile ne paſſe infiniment le ſentiment d'un ſeul homme. Or eſt-il qu'outre les témoignages de ſaint Gregoire, & du Pape Agathon, alleguez cy-deſſus, le Concile ſixiéme parlant de l'Empereur Juſtinien, l'appelle toûjours, *Prince tres Chrêtien, Empereur de pieuſe memoire*, & enfin, *Monarque ſaint*,

& qui eſt au nombre des Bien heureux L'Allemand qui a commencé l'hiſtoire médiſante de Procope, eſt contraint de confeſſer qu'il a leu même dans les meilleurs exemplaires de ce Concile, *Ιουστινιανὸς ὁ ἐν ἁγίοις, Iuſtinien qui eſt entre les Saints*; & comme il eſt ennemi de ſa memoire, il élude cét Epithete, & dit qu'il a été attribué à des Empereurs tres-mauvais, pretendant par ce moyen en diminuer le luſtre. J'avouë bien que le mot de Saint, ſignifie quelquefois ce qui eſt inviolable, & qu'en cette façon il ſe donnoit à tous les Empereurs, mais je le défie de trouver un ſeul texte qui diſe d'un Empereur mort ὁ ἐν ἁγίοις, *Celuy qui eſt en la compagnie des Saints*, lequel ne ſoit cenſé entre les Bien-heureux qui vivent dans le Ciel.

Cela ſeul eſt capable de fermer la bouche à tous ceux qui ſont d'opinion contraire, & de maintenir ce grand Monarque dans la poſſeſſion d'une haute & heureuſe renommée, qui lui eſt juſtement acquiſe.

C'eſt lui qui par deſſus tous les Empereurs a témoigné un zele tres-ardent envers la perſonne de Nôtre Seigneur, à qui il a dedié la plus ſuperbe Egliſe qui fut pour lors en tout l'Univers. C'eſt lui qui lui a conſacré un Autel compoſé de toutes les plus éclatantes pierreries, & de toutes les plus magnifiques richeſſes qui ſe trouvoient alors dans le monde. C'eſt lui qui a tout le premier publié le plus hautement par ſes Edits la préeminence des Papes, par deſſus tous les Evêques de l'Univers. C'eſt lui qui a pris un ſoin tres-tendre de toutes les Egliſes de ſon Empire, lui qui par tout a enrichi la maiſon de Dieu. C'eſt lui qui a rendu des honneurs extrémes aux Evêques, lui qui s'eſt fait le pere & le protecteur des Monaſteres, le Provi-

ſeur des Hôpitaux, le refuge de toutes les perſonnes neceſſiteuſes, & l'azyle des affligez. C'eſt lui qui a moderé tout l'Univers par de tres-ſaintes loix, qui a vengé, pourſuivi & puni les crimes qui tendoient à l'infection du public. C'eſt lui qui a fait la guerre toute ſa vie aux Heretiques, & qui a ſoûtenu la gloire de l'Empire Romain, qui depuis Conſtantin étoit tombé en une horrible decadence. C'eſt lui qui a fait voler ſes étendars dans l'Aſie, l'Europe, & l'Afrique, ſous le Nom de JESUS-CHRIST, avec une force incomparable, & des ſuccez qui ne pouvoient venir que du Ciel. C'eſt lui qui a banni de la ſocieté Chrêtienne, les ſorciers, les impudiques, les infames, & qui a planté par tout les bonnes mœurs. C'eſt lui qui a fait fleurir les Lettres, qui a recompenſé les hommes de merite, qui a éterniſé les loix, qui a porté les armes aux plus haut de la reputation. C'eſt lui qui s'eſt toûjours montré tres-ardent adminiſtrateur de la Juſtice de Dieu, entendant bien ſouvent en perſonne les parties avec un travail infatigable. C'eſt lui qui a pardonné les injures, & receu même en grace ceux qui avoient attenté à ſa vie, lui que Dieu a preſervé de mille dangers, & de mille embûches, lui que Dieu a couronné d'un grand âge, & d'une infinité de benedictions.

CHARLEMAGNE.

CE n'eſt point la flaterie qui a donné à nôtre Charles le nom de Grand, puiſque la verité

lui peut attribuër le tître de trois fois tres-grand, par ſa pieté, par ſes armes, & par ſes loix. Tout ce que la Perſe a reſpecté dans Cyrus, tout ce que la Grece à vanté dans Alexandre ; tout ce que Rome a honoré dans Auguſte, & dans Trajan ; tout ce que la perſonne de Conſtantin, & celle de Theodoſe ont merité, ſe trouve enfermé dans nôtre Charlemagne.

Valeur de Charlemagne.

Ptolomée diſoit, que jamais les grands perſonnages ne naiſſent au monde ſans une conſpiration du Ciel, qui ramaſſe ſes meilleurs Aſtres, & ſes plus favorables influences, pour les ſaluër auſſi-toſt qu'ils ſaluënt le jour. Nous ne pouvons pas ſçavoir la qualité des Etoiles, qui ont dominé ſur cette heureuſe naiſſance : mais nous ſçavons que la Providence, qui paſſe infiniment l'effet de tous les Globes celeſtes, a pris le ſoin de former ce Prince incomparable, & en faire un chef-d'œuvre de ſes mains pour le montrer à tous les ſiecles. La nature fut employée pour lui bâtir un corps capable de ſoûtenir les impreſſions de cét eſprit Divin, que Dieu y vouloit loger ; elle lui fit la taille ſi avantageuſe, les membres ſi bien compoſez, ſi beaux, & forts ; elle grava tant de majeſté ſur ſon viſage, elle ſema tant d'éclairs, & d'attraits dans ſes yeux, qu'ils triomphoient des cœurs avant que ſa valeur mit la main ſur les Empires. Ce n'eſt pas toûjours que la felicité eſt ſi prodigue de ſes biens, elle ſe contente en pluſieurs d'orner la maiſon, ſans ſe ſoucier de ſon hôteſſe, & s'il y a une belle apparence au dehors, il y a peu de ſens au dedans. Mais en nôtre Charles tout étoit grand ; & l'eſprit jamais ne dementit la belle montre du corps. L'entendement

Belles qualitez de Charlemagne.

Son eſprit & ſon erudition.

étoit vif & perçant, la memoire tres-heureuſe, le jugement ſolide & net, qui diſcernoit accortement le bien du mal, & le faux d'avec le vray. Qui le voyoit dans les lettres, penſoit qu'elles n'étoient faites que pour lui : & qui le contemploit dans les armes dés ſa plus tendre jeuneſſe, diſoit qu'il devoit être un jour le premier des Conquerans. Il étudia la Grammaire, la Rhetorique, la Poëſie, la Philoſophie, le Droit, l'Aſtrologie, & le reſte des Mathematiques, il apprit le Latin, le Grec, l'Hebreu, le Syriaque ; il gouta même la Theologie, & réüſſit en toutes les ſciences & ſi avantageuſement, qu'il pouvoit tenir l'Empire des lettres, ſi Dieu ne lui eût deſtiné celui du monde. Il reſpecta ſes Precepteurs toute ſa vie comme les peres de ſon eſprit : il fit ſon Maître de Pierre le Diacre, lors que par le droit des armes il en pouvoit faire ſon eſclave. Il tira Alcuin d'Angleterre pour apprendre de lui les ſecrets des Arts, l'honora de grands bienfaits, & fonda enfin par ſes conſeils l'Univerſité de Paris. Son repas étoit aſſaiſonné de la lecture d'un bon livre, ou de la conference des plus habiles hommes de ſon Royaume aimant à ſe delaſſer des affaires dans leurs diſcours, ſans prendre autre divertiſſement dans ſes peines, que le changement d'un travail en un autre.

Ce qui gâte pluſieurs des Grands eſt, qu'ils ne ſupportent rien de ſerieux pour long-temps, & toutefois celuy-cy faiſoit ſes recreations de cela même dont les autres pouvoient faire une forte étude : & la grace étoit qu'il faiſoit tout cela ſans peine, & que ſon eſprit ne s'inquietoit, non plus des ſciences, que l'œil des agreables couleurs.

procedure, dans les devoirs qu'il rendit à Dieu, aux autheurs de ſa naiſſance, à ſes proches, à ſa patrie, & univerſellement à tout le monde. Il écoutoit ſouvent en perſonne les differens de ſes peuples, & meſme à ſon lever il faiſoit entrer le Prevoſt de l'Hoſtel en ſa chambre, avec les parties qui plaidoient pour terminer leurs procez par ſon jugement. Son principal ſoin eſtoit de commettre la Juſtice à des mains innocentes: mais l'horreur de ſes penſées eſtoit perpetuellement contre les injuſtes, & contre les violens, n'eſtimant pas que ſon authorité, & ſes armes peuſſent avoir meilleur employ qu'en la deſtruction des Tyrans.

Tout au contraire, il avoit des bontez de cœur inépuiſables pour les gens de bien, & un ſoin merveilleux du repos, & de la commodité de ſes peuples, ſon abord eſtoit facile, ſa parole gracieuſe, ſes careſſes pleines d'attraits, ſon commandement doux, ſes réponſes judicieuſes, ſes ordres ſi juſtes qu'ils sébloient tous concertez dans le Ciel. Il refuſoit avec douceur, & donnoit avec meſure, quoy que ſes mains eſtoient des mers de liberalité & de magnificence qui ne tariſſoit jamais. Il eut toute ſa vie la poſſeſſion de ſon ame par une ſinguliere moderation qui retenoit la bouche, la langue & la colere: mais elle ne pût retenir l'amour par les aiſles, qui fit voir des taches dans ce Soleil, quoy qu'elles furent depuis lavées par une forte penitence.

Tout ce qui éclatte de plus en toutes les parties de ſa vie, eſt une haute generoſité qui n'abandonna jamais ſon cœur, & qui trouva continuellement de l'exercice dans toutes ſes actions. Il ne ſe contentoit point des vertus mediocres, mais il les portoit toutes au faiſte de leur gloire. Il avoit l'eſprit inceſſam-

ioint bandé aux grands desseins, & l'ame toûjours remplie d'une forte confiance qu'il avoit totalement assise en Dieu, duquel il croyoit estre aymé. Il ne se rebutoit d'aucuns obstacles dans ses genereuses entteprises. Il s'exposoit à tous les dangers les plus tetribles pour la gloire du souverain Maîstre. La prosperité n'avoit point de charmes sur luy, & l'adversité ne trouvoit point de traits qui fussent capables d'abatre sa resolution.

Toutes les vertus marchoient en luy sous la conduite d'un grand sens, & ne manquoient point d'estre suivies d'un bon-heur qui n'avoit rien d'égal, que sa prudence, Dieu l'ayant annobly de si hautes qualitez, ne cessa point de luy fournir des objets pour le mettre en exercice, tant par la condition de sa naissance, que par les diverses rencontres des affaires.

Ses faits & ses guerres cõtre les infidelles.

Il semble que la Providence le fit naistre expressement à Ingelhim sur la riviere du Rhin, & sur les limites de la France & de l'Allemagne, comme celuy qui devoit unir ces deux Estats sous son sceptre. Il trouva une Monarchie à sa naissance, que son ayeul effleura & que son pere posseda ouvertement qui avoit bon besoin d'estre affermie par ses pouvoirs & cultivée par ses soins. Il entreprit pour cét effet diverses guerres, mais jamais il n'en fit aucune qui ne fut conduite par de fortes raisons de pieté & de justice. Ses premieres armes furent employées contre les Saxons, qui estoient pour lors encore Payens & infidelles, & qui en outre s'étoient revoltez contre la Puissance legitime qui les tenoit en bride. On peut dire justement que cette Nation fut l'Hydre de nostre Hercule, dont les testes renaissoient continuellement, & dont le sang épandu portoit les semences de la guerre jus-

ques à l'infiny. Jamais les armes des Romains n'oſerent rien entreprendre ſur ces peuples qu'ils aymerent mieux ignorer que combattre: jamais leurs eſtendarts n'eurent la reſolution de voir ce que Charlemagne eut la force d'abatre & d'exterminer. Ils eſtoient belliqueux à merveille, & opiniaſtres à toute extremité ; il n'eſtoit pas queſtion ſeulement de conqueſter des terres & de gagner des hommes, mais de vaincre la ſuperſtition, & de deſarmer les furies du deſeſpoir. C'eſt ce que fit noſtre Charles en neuf guerres cruelles au poſſible, & dans l'eſpace de trente-trois ans, tant il eut de conſtance contre l'opiniaſtreté, & de force contre la fureur. Il les défit en pluſieurs batailles, il ſubjuga leurs villes & leurs principales forteresſes ; il demolit les Autels du pernicieux Irminſul, tant de fois arrouſez du ſang humain ; il arracha tous les autres Idoles de leurs Temples abbatus, & contraignit enfin le brave Vitiguinde leur Roy, à ceder au bon heur de la France, qui luy fit trouver le Royaume de Dieu par le Bapteſme, dans la perte de celuy des Barbares.

Ses guerres en Italie, & le ſecours des Papes.

Mais il eſt vray que ce magnifique conquerant ne trouva point un theatre de ſes faits plus illuſtres que l'Italie, où l'Egliſe gemiſſante ſous les chaînes des Lombards l'appelloit inceſſamment. Sur tout le Pape Adrian I. que Charlemagne aima depuis comme ſon frere, le conjura de le ſecourir promptement, & de retirer le patrimoine de IESUS, des mains violentes de tant d'iniuſtes uſurpateurs. Il ſe tranſporta en Italie avec des aiſles d'Aigle & la force d'un lyon, marchant ſur les pas de ſon pere, qui exhaloit encore l'odeur de ſa genereuſe pieté. Il prit d'abord la ville de Verone, puis celle de Pavie, apres un long & faſcheux ſiege, &

parut victorieux avec une armée de feu dans les campagnes de ſes adverſaires. Didier Roy des Lombards, qui eſtoit plus prompt à faire injure à une Puiſſance deſarmée, qu'à parer aux coups de ſon ennemy, fut veu, vaincu & pris, rèndant la liberté à l'Egliſe par ſa captivité.

Son entrée à Rome, & le reſpet qu'il porta au S Siege.

Ce fut un ſpectacle remply de magnificence & de pieté, de le voir arriver dans Rome, où le Ciel ſembloit eſtre tout en benedictions ſur ſa teſte, & la terre toute en reſpet ſous ſes pieds. Il voulut marcher à petit bruit & prevenir le Pape, ne deſirant pas faire une entrée de grand appareil, mais Adrian qui veilloit ſur ſa marche s'en apperceut, & luy envoya bien loin au devànt quantité de Nobleſſes & d'Officiers pour luy faire eſcorte, & lors qu'il fut aſſez prés de Rome, les ſoldats, avec toute la Bourgeoiſie parurent ſous les armes; mais ce qui agrea le plus, fut une Proceſſion de petits enfans bien choiſis, qui portoient des rameaux, & chantoient, *Benedictus qui venit in nomine Domini*, beny ſoit celuy qui vient au Nom de Dieu. Le Pape voulant honorer la vive image du Sauveur, par quelque eſpece d'honneurs, qui avoient eſté autrefois rẽdus à l'original Quand le Roy vid les Croix des Patrices & des Exarques qui luy venoient auſſi au devant, il deſcendit de cheval & marcha à pied juſques à l'Egliſe de S. Pierre, où le S. Pere êtoit ſur la porte pour le recevoir, avec ſes Cardinaux & tout ſon Clergé. Charlemagne par une devotion ceremonieuſe, & un grand reſpect qu'il portoit à S. Pierre, & à ſon Succeſſeur, voulut baiſer chaque degré de la montée du portail devant que de joindre Adrian, qui le reçut & l'embraſſa avec des extaſes de joye, & le Roy luy baiſa la main, entre mille acclamations d'allegreſſe & de bon-heur, que le

peuples ne ceſſoit de redoubler. Ils entrerent tous deux à l'Egliſe pour rendre graces des faveurs que Dieu leur faiſoit à ce grand jour, qui eſtoit un Samedy-ſaint, & qui ne ceda point pour lors aux triomphes de la reſurrection. Les fêtes de Paſques ſe paſſerent parmy de fortes devotions, de belles ceremonies, & une infinité d'allegreſſes. Le Roy ne ſe contentant pas d'avoir caſsé les chaines de la Ville capitale du monde, fit de grands dons à ſon Egliſe, & apres eſtre couronné Roy de Lombardie par les mains de ce grand Pape, qui luy offrit auſſi la dignité de Patrice, avant-courriere de l'imperiale, il s'en retourna en France, laiſſant à toute l'Italie une approbation de ſes faits, & un grand deſir de ſa domination.

Guerre contre les Sarrazins.

D'autre part les Chreſtiens d'Eſpagne, qui ſouffroient depuis un ſiecle des outrages inſupportables ſous la tyrannie des Sarrazins, eurent auſſi recours à ce Monarque invincible, lequel toûjours preſt d'eſlever l'eſtendart de la Foy, & de ſecourir les affligez, paſſe heureuſement les Monts Pyrenées, prend la ville de Pampelune, traverſa la riviere d'Ebro, s'empara de Sarragoſſe & en ſuite de Barcelone, arracha les Mahumetans des forteresſes qu'ils avoient occupées, & retablit la Foy Chreſtienne en tous ces lieux d'où la fureur de ces barbares l'avoit bannie. Son zele toûjours brûlant le porta par meſme moyen à la converſion des infideles, dont il fit baptizer des multitudes innombrables, tant il eſt vray que tout cedoit aux armes & aux perſuaſions de ce Prince incomparable, que Dieu ſembloit mener par la main à la poſſeſſion de l'Empire de Rome.

C'eſt icy le grand coup de la Providence de Dieu ſur ſon bien aimé Charles, de luy avoir fait la fa-

La providence de Dieu fait tõber l'Empire entre les mains de Charlemagne par des voyes douces & efficaces.

veur de porter le premier le Diademe des Cesars dans la maison de France, de l'avoir transmis à une assez longue posterité.

Je vous prie mon Lecteur, de remarquer icy les routes sacrées de cette sage Gouvernante des Empires, & de considerer comme elle assembla insensiblement toutes les dispositions necessaires pour mettre ce grand Roy sur le thrône des Empereurs. Les conquestes des Royaumes ressemblent souvent au rameau d'or de Virgile qu'on ne pouvoit arracher de son arbre de vive force, mais qui se laissoit prendre facilemẽt par une main qui avoit le bõheur de son party. Il y a beaucoup de Princes qui pour ravir les villes & les provinces, ont couvert la terre d'armes & la mer de vaisseaux, avec un bruit qui estonnoit tout le monde, sans toutefois venir à bout de leurs desseins, & d'autres son parvenus aux couronnes avec autant de promptitude que de facilité, sans s'inquietter, & presque sans se remuër, parce que la main de Dieu se méloit de leurs affaires.

C'est la procedure que nous descouvrons visiblement dans l'avancement de nostre Charles, pendant qu'il ne songe rien qu'aux moyens de rehausser la gloire de Dieu, & de secourir les peuples affligez, le Ciel travaille pour luy en Orient & en Occident, & fait naistre des occasions qui luy mettent sans y penser le Diademe sur la teste.

Decadence de l'Empire de Constãtinople par l'heresie.

Il y avoit déja long-temps que l'Aigle des Empereurs Romains ne battoit plus que d'une aisle; l'Italie ayant esté tant de fois au pillage des Gots, des Huns, des Vandales & des Lombards. La courageuse sagesse de Iustinien, qui pensoit l'avoir tirée de l'oppression, ne fit que chãger sa chaisne sans la rompre. L'Orient étoit assez empesché de se maintenir contre les coursers des barbares, & ne pou-

noit plus rien contribuer à l'Occident que des compaſſions inutiles, & des regrets de perdre ce qu'il ne pouvoit plus tenir. Il arriva que pour combler les maux des ſucceſſeurs de Conſtantin, il s'éleva une hereſie des *Iconoclaſtes*, ou *Briſe-Images*, qui fut pire qu'une playe d'Egypte, & qu'eſtant fomentée par ceux-là meſme qui eſtoient ſur le throſne, cauſa une infinité de deſaſtres, & ébranla les colomnes de l'Eſtat.

Le commencement de ce mal heur vint de Leon l'Iſaurien, qui eſtant d'une tres baſſe extraction, prit en main le ſceptre de Conſtantinople, qu'il ſouilla beaucoup plus par ſes furieux deportemens que par ſa honteuſe origine. Il avoit en ſon conſeil ſecret un pernicieux Juif, qui luy perſuada d'abolir les ſaintes Images, luy promettant l'Empire lors qu'il eſtoit encore homme particulier, comme la recompenſe de ce ſacrilege. C'eſt pourquoy il s'employa depuis avec fureur, & jetta des rugiſſemens de Lyon qui ſe firent ouyr depuis l'Orient juſques à l'Occident. Le Patriarche S. Germain s'oppoſa à ſes Edicts, qui fut pour cét effet dépoüillé de ſa Dignité, & pluſieurs grands Perſonnages horriblement perſecutez pour le meſme ſujet, ſeellerent de leur ſang la creance de l'Egliſe.

Gregoire II. tonna de la Chaire de S Pierre cõtre ce Lyon, quoy qu'il fut ſous la captivité des Lombards & le declara non ſeulement excommunié, mais auſſi décheu de ſa Dignité Imperiale, & de tout le domaine qu'il pretendoit en Italie. La rage de ſa vengeance ne manqua pas de faire équiper une flotte pour deſcendre en Italie, & mettre ce genereux Pape à la chaiſne, mais elle fut ſubmergée & la mort étouffa ſes deſſeins, ſans qu'il pût deraciner des cœurs la devotion des Images.

Conſtantin Copronyme, ſon fils qui ſoüilla au jour de ſon Bapteſme les eaux qui purifient tout le monde, continua les furies de Leon, & ſe rendit le plus abominable de tous les hommes, ennemy declaré de la tres-ſacrée Vierge Mere de Dieu, & de tous les Saints, juſques à tant qu'il fut conſommé par la lepre. Il laiſſa un heritier de ſon ſceptre & de ſon impieté, qui fut appellé du nom de ſon ayeul Leon, Prince profane & mal heureux, qui eſtant extremement amoureux des perles & des pierres pretieuſes, enleva du threſor de l'Egliſe une magnifique couronne que l'Empereur Maurice avoit dediée à Dieu : mais ſon crime fut ſuivy promptement de la vengeance, car à peine l'avoit-il miſe ſur ſa teſte qu'elle fut couverte d'abſcez, & de charbons, accompagnez d'une violente fiévre qui l'emporta dans peu de jours apres un regne de quatre ans & demy.

Il euſt un fils nommé Conſtantin, qui commença ſon regne à l'âge de dix ans, ſous la tutelle de ſa mere Irene, qui fut declarée Regente de l'Empire par ſa condition, & parce qu'elle eſtoit femme de grand ſens, & de grand cœur, fille de Roy, ſçavante aux ſaintes Lettres, doüée d'une parfaite beauté, & accomplie en beaucoup de graces & de vertus, qui rendoient ſon gouvernement agreable à tout le monde. Elle donna la direction de ſes affaires à Stauratius homme de haute capacité & de pareille reputation, qui ſeconda toutes ſes bonnes intentions, de ſorte qu'elle gouverna dix ans avec ſon fils dans une grande paix & l'approbation des gens de bien. Sa Regence fut grandement ſignalée par le zele qu'elle teſmoigna à la Foy Catholique, ſuivant le bon conſeil du pape Adrien & de Teraſe, Patriarche de Conſtantinople, qui luy perſuade-

rent de faire tenir un Concile universel à Nicée, où la memoire des Empereurs precedens qui avoient authorisé l'heresie des Iconoclastes fut condamnée, les Images restablies, & la devotion des peuples enflammée à leur veneration. Ce Concile donna mille benedictions à l'Imperatrice, jusques à la nommer *Vengeresse de la cause de Dieu, Victorieuse de l'impieté, & Protectrice de la foy Catholique.* Toutes les affaires prenoient un cours fort heureux, & l'estat prosperoit visiblement entre les mains de cette grande Princesse.

Mais il semble que le desordre soit fatal aux Cours des Grands, & que la vertu n'y puisse jamais regner sans contradiction, l'ambition qu'un chacun a de pousser sa fortune, l'impatience du bien, le desir de la nouveauté, l'envie qui suit toûjours les plus heureux, ne cessent de tramer sourdement de mauvais desseins, que l'on voit enfin éclorre par de pernicieux effets. On ne peut si bien fermer les avenuës de l'esprit de l'Empereur, qu'il n'eut autour de sa personne des jeunes gens, les plus venimeuses pestes de la Cour, qui luy donnant des ombrages de l'Imperatrice sa mere, enveloperent sa dignité & sa vie dans un malheur qui cause de l'horreur à la pensée. Ils ne cessoient de s'insinuer dans son cœur par des complaisances maudites, qu'ils luy donnoient le goût du peché & l'amour d'une liberté criminelle, qui ne vouloit plus mesurer ses pouvoirs que par l'impunité de tous les vices. Ils l'appelloiét le pupille perpetuel, l'ombre de Stauratius, & luy disoient que l'âge de 20. ans le devoit avoir passé maistre de ses affaires & de soy-mesme. Que ce luy étoit une honte insupportable de souffrir la servitude dans une naissance qui luy avoit donné l'empire du monde, que sa mere aimoit son sceptre

Constantin conseillé par une jeunesse corrompuë, se desunit de sa mere & tombe en heresie.

& non point ſa perſonne,& qu'elle eſtoit tellement accouſtumée à regner, qu'elle n'abandonneroit jamais l'authorité ſouveraine, s'il ne témoignoit de la vigueur & de la reſolution d'eſtre ce que Dieu l'avoit voulu faire naiſtre ſans dependance de perſonne ; que la Pedagogie de Stauratius eſtoit infame à un Monarque qui avoit trois ſeptenaires d'années ſur la teſte, & qu'il ne falloit plus faire l'enfant en un temps auquel tant d'autres Princes faiſoient les Conquerans.

Ils luy en conterent tant qu'il ſe reſolut d'oſter toute authorité au Miniſtre d'Eſtat, & eſloigner ſa mere du gouvernement, & de la direction de ſes affaires, qu'il commença à manier d'une eſtrange façon,favoriſant l'Hereſie des Iconoclaſtes, & tous les deſordres, ſuivant les advis de ce pernicieux conſeil de jeuneſſe, qui avoit commencé ſa ruine.

Irene avoit eu deſſein d'abord de le marier à la Princeſſe Rotrude fille de noſtre Charlemagne, mais quelques Grecs divertirent cette reſolution, remontrans à la mere que cette alliance donneroit trop d'appuy à ſon naturel,qui paroiſſoit déja aſſez mauvais, & que ſi le François commençoit à mettre le pied dans l'Empire, il en voudroit un jour porter la couronne ſur la teſte. Cela fit que la mere luy fit épouſer une Marie Armenienne, qui ne manquoit pas de bonnes qualitez, mais ſoit que l'Empereur ne la trouvaſt pas à ſon gré, ſoit qu'il voulut faire deſpit à l'Imperatrice ſa mere, qui la luy avoit donnée, il fit un divorce fort ſcandaleux d'avec cette Princeſſe apres l'avoir legitimement eſpousée, & ſe maria avec une femme de chambre de ſa mere, par le dereglement de ſa ſenſualité.

Son mariage & ſon divorce.

Le Patriarche Taraſe eut bien le deſſein de s'y

oppoſer, mais voyant que ce Prince enragé d'amour & de colere, menaçoit d'ouvrir les Temples des Idoles, ſi l'on contrarioit la phreneſie de ſa paſſion, il ſe teut, & laiſſa paſſer par diſſimulation, une affaire honteuſe à la Chreſtienté. Mais Platon & Theodore le Studite, qui eſtoient alors les deux plus grandes lumieres de la Grece, en ſainčteté & en doctrine, blâmerent fort ſon procedé, & ſe ſeparerent de ſa communion, ce qui cauſa un grand Schiſme dans l'Egliſe d'Orient.

Conſtantin ſoüillant auſſi ſes amours du ſang humain, fit crever les yeux à ſon oncle Nicephore, & au General Alexius, grandement renommé par ſes proüeſſes, ce qui attira bien de la haine ſur la perſonne, & ſur le gouvernement de ce Prince. Il ne laiſſa pas toutefois de continuer juſques à prendre ſon plaiſir de faire couper la langue à pluſieurs, qui improuvoient l'inſolence de ſes mœurs. Sa cruauté.

Huit ans s'eſtoient déja écoulez dans ces deſordres, & la mere retirée en ſon particulier, ſecrettement ſollicitée par pluſieurs, de reprendre le maniement des affaires, pour arreſter les desbordemens de ſon fils. Elle y entend, avec le ſecours de Stauratius, elle trame une horrible conſpiration contre l'Empereur, qu'elle fait prendre, emprisonner & aveugler, dequoy il conçeut tant de dépit & de triſteſſe, que dans peu de jours il quitta le ſceptre avec la vie. Les mauvais deportemens de Conſtantin, & la bonne reputation dans laquelle Irene avoit veſcu juſques là, firent que pluſieurs, meſmes des gens d'Egliſe, trouverent des raiſons, non ſeulement pour excuſer, mais auſſi pour approuver cet attentat : toutefois je le trouve ſi enorme, ſi contraire à la loy de nature, ſi inju- Irene reprend l'Empire & traite ſon fils d'une cruauté qui ne ſe doit pas excuſer.

rieux à la Majeſté inviolable des Roys, que ma plume paſſe par deſſus avec horreur, & ne peut faire autrement qu'elle ne le condamne, non ſeulement avec la loy de Dieu, qui le deteſte, mais avec le Ciel même qui cacha le Soleil 17. jours durant, ſe voila de tenebres, & pleura ſur l'inhumanité de ce crime. Je croirois toutefois plûtoſt ce que le Cardinal Baronius écrit que la mere n'auroit pas conſenty à l'aveuglement, quoy qu'elle euſt donné le commandement de l'arreſter, mais que ceux qui craignoient le hazard de cette commiſſion, en aymerent mieux la mort que la priſon.

Irene recherche le mariage de Charlemagne.

Quoy que c'en ſoit, l'Imperatrice reprit le gouvernail en main, & voyant que dans cette grande confuſion d'affaires, elle avoit beſoin d'un fort appuy, elle rechercha par une ambaſſade expreſſe l'alliance & le mariage avec Charlemagne, qui n'en fut pas dégouſté, veu que tout ce qui s'eſtoit paſſé ne manquoit pas d'eſtre coloré de beaux pretextes, & à cét effet luy envoya des Ambaſſadeurs pour arreſter l'affaire. Mais comme ils arriverent à Conſtantinople, ils trouverent que Nicephore un des Grands de l'Orient, hypocrite & traiſtre à la miſerable Irene, s'eſtoit déja emparé de l'Empire, & l'avoit releguée en l'Iſle de Lesbos, où elle mourut bien-toſt avec les témoignages d'une forte penitence, & un parfait détachement de toutes les choſes du monde : toutefois ce nouveau uſurpateur ſçachant que noſtre Charles avoit déja eſté proclamé Empereur en Occident le traita avec de ſi grandes deferences non pour l'amour de ſa perſonne, mais pour la crainte de ſon credit, & de ſes armes.

Voilà comme la providence diſpoſa les affaires au Levant, pour le faire monter ſur le throſ-

ne des Ceſars, elle permit auſſi en Occident d'étranges revolutions, & des evenemens abominables, dont par ſon extreme ſageſſe & bonté elle tira du bien pour l'avancement de ce Monarque. Apres la mort du Pape Adrian, Leon III. fut mis en la Chaire S. Pierre, mais les Neveux de ſon Predeceſſeur, qui voyoient que le Pontificat avoit pris un autre viſage, depuis que la ville de Rome eſtoit delivrée des chaiſnes du Lombard, & qu'il commençoit à eſtre protegé & courtiſé des Roys, y furent fort affriandez, de ſorte que portant une envie enragée à la promotion de Leon, ils firent dans le cœur du Chriſtianiſme, ce qu'on avoit horreur de commettre dans les ſauvages deſerts des Scythes & des Tartares. Comme les armes de la ville eſtoient entre leurs mains, ils prennent une bande infame de ſoldats aſſaſſins, attaquent le Pape dans Rome, en plein jour, au milieu d'une Proceſſion, ils ſe ſaiſiſſent de ſa perſonne, dans un eſtonnement qui mit tout le monde en fuite, & apres l'avoir chargé de playes & couvert de ſang, luy creverent les yeux, & luy couperent la langue, l'enfermant dans une eſtroite priſon.

Grand trouble à Rome qui appelle Charlemagne pour le pacifier.

Mais Dieu l'ayant guery par miracle, inſpira auſſi une genereuſe reſolution à de braves Cavaliers de le tirer de cette captivité, ce qu'ils firent par un effort genereux & magnanime, de ſorte que Leō gagna la ville de Spolete, & avec le temps s'achemina en France, l'Aſyle ordinaire des Papes affligez. Le Roy avec tout ſon Royaume portant autant de compaſſion à ſa miſere, que de veneration à ſa dignité, le fit recevoir par tout avec de grands honneurs, & comme il fut arrivé aupres de ſa perſonne, il luy rendit tous les reſpects & toutes les faveurs poſſibles juſques à entreprendre le voyage

de Rome pour le reſtablir en ſon Siege. Les parricides qui l'avoient ſi mal-traité, ne manquerent pas de colorer de raiſon ce qu'ils avoient fait avec fureur, & accuſerent le Pape Leon de divers crimes, ſur leſquels ils demandoient qu'on oüyt un Concile. Mais les Eveſques aſſemblez dirent tout haut que le premier Throſne ne pouvoit eſtre jugé de perſonne, & qu'il falloit neceſſairement laiſſer cét affaire au jugement de Dieu.

Sa juſtification.

Sur quoy le Pape montant en un lieu haut & eminent pour eſtre apperçeu du Roy qui eſtoit preſent, & de toute l'aſſemblée dit, que de ſon plein gré, ſans obligation, & ſans prejudice de ſa Dignité, il eſtoit venu pour ſe juſtifier, & là deſſus il appella le Dieu vivant avec ſes Saints Anges, & toute la milice du Ciel, pour témoins de ſon innocence, qu'il confirma par un ſerment ſolemnel, & redoutable aux parjures les plus effrontez. Chacun vid que la ſincerité & l'innocence parloient par ſa bouche, & toute l'aſſiſtance s'humilia, & ſe proſterna devant luy avec des cris de joye, & des approbations nompareilles de ſainčteté, l'avoüant pour le vray & legitime ſucceſſeur de S. Pierre. Il ne reſtoit plus, ce ſemble, qu'à mettre en pieces les homicides qui l'avoient ſi outrageuſement excedé, mais il demanda inſtamment au Roy leur grace, ce qui fit qu'on ſe contenta de les bannir de Rome, pour ne plus troubler le repos public.

Charlemagne couronné Empereur à Rome.

Le Pape inſpiré puiſſamment de Dieu, & n'ignorant pas le conſentement de l'Orient, & de l'Occident pour la dignité Imperiale que l'on deſtinoit à noſtre Charlemagne depuis pluſieurs années, fit preparer ſecretement une magnifique Couronne, & prenant l'occaſion d'un jour ſolemnel de Noël, & d'une grande ceremonie, la mit ſur la teſte du

Roy qui prioit à genoux, lors qu'il n'y ſongeoit pas, & devant une grande aſſemblée de toutes les parties de la Chreſtienté le proclama Empereur. Cette action fut approuvée d'un conſentement univerſel & ſuivie de ſi fortes acclamations des peuples, qu'il ſembloit que les lettres de cette élection fuſſent venuës du Ciel. Nicephore qui regnoit en Orient ne s'y oppoſa point, mais ſe contentant de ce qu'il avoit uſurpé, abandonna volontiers au gré de Charles l'Empire d'Occident. Et il n'y avoit aucun doute que ſi la moderation de Charles n'eut planté pour lors des bornes à ſon bon-heur, il pouvoit d'une main tenir l'Occident & eſtendre l'autre ſur l'Orient, luy eſtant tres aiſé de deſpoüiller un uſurpateur timide & branſlant, qui eſtoit encore troublé de l'Image de ſon crime.

Enfin noſtre Charles entra dans un ſi haut point de veneration, qu'il ſembloit eſtre entre les Rois, ce que les Roys ſont parmy les hommes. Il n'y avoit perſonne entre les ſouveraines Puiſſances de la terre qui ne demandaſt ſon amitié, ou ſa protection. Aaron Roy de Perſe luy envoya ſes Ambaſſadeurs, & de riches preſens, luy offrant les clefs de la ville de Hieruſalem, & celle du ſaint Sepulchre pour en diſpoſer à ſa volonté. Amiras Roy des Sarrazins de Fez en Afrique, & Idnabula Roy de Sarragoſſe en Eſpagne, rechercherent pareillement l'honneur de ſes bonnes graces : Cagnan Roy des Avarois ſe mit ſous ſa protection. Eardulphe Roy des Nortumbiens fut reſtably par luy en ſon Domaine, Hemingue Roy de Dannemarx luy rendit ſes hommages. Achaic Roy des Eſcoſſois ſe ſouſmit encore à luy ; tous les peuples repoſoient ſous l'ombre de ſon ſceptre. Cependant ce grand,

Monarque eſtoit comme le compas qui tient un pied ferme dans le centre, & de l'autre fait le tour de la circonference. Il veilloit perpetuellement au dedans ſur ſon Empire ; & pourvoyoit au dehors que rien ne s'élevât pour troubler ſon repos.

Il n'eſtoit point tellement attentif aux affaires de la guerre, qu'il ne donna continuellement ordre à ce qui eſtoit de la Police de ſes Eſtats, & qu'il ne fit divers Reglemens pour le bien des affaires Eccleſiaſtiques & ſeculieres. Il fit tenir cinq Conciles, ez villes de Mayence, de Reims, de Châlons, de Tours, & d'Arles. Il fit condamner l'hereſie de Felix Evêque d'Urgel en Eſpagne. Il eſcrivit luy meſme en langue Latine de tres-belles Ordonnances, qu'il intitula les Capitulaires. Il fit ſoigneuſement travailler à la correction des Saints Livres qui avoient eſté alterez par l'ignorance, ou par l'hereſie.

Il ne ceſſa de vacquer aux œuvres pieuſes, faiſant de grandes aumoſnes par tout, & tenant perpetuellement une ſeconde table de douze pauvres auprés de la ſienne, qu'il faiſoit traitter de meſme viandes que ſa perſonne. Il fonda quantité de Monaſteres, & fit baſtir autant d'Egliſes que l'on compte de lettre en l'Alphabet.

Dieu qui vouloit accomplir de tout point le bon-heur de ce Monarque, luy donna un grand âge dans un corps robuſte & une forte ſanté, le benit auſſi d'une nombreuſe poſterité, & luy fit voir ſes enfans dans une maturité qui les rendoit déja capables du gouvernement des Empires. Auſſi fit il couronner ſon fils Loüys apres un conſentement general de ſes Eſtats, & parut à ce jour là comme un Phœnix, qu'on dit prendre une nouvelle vie de ſa propre cendre. Il marcha à l'Egliſe dans

dans un haut équipage, ſoûtenu de ſon fils, & ſuivy de toute l'Aſſemblée, & ayant preparé ſur le grand Autel une Couronne, aprés avoir fait une longue & ardente priere, proſterné devant Dieu avec ſon cher Louïs, il la lui mit ſur la tête & lui dit:

Mon cher fils, c'eſt aujourd'huy que je meurs aux Empires du monde, & que le Ciel me fait naître en vôtre perſonne. Si vous voulez regner heureuſement, craignez Dieu qui eſt la ſource des Empires, & le Pere ſouverain de toutes les Dominations. Gardez ſes commandemens, & les faites obſerver d'une fidelité inviolable. Prenez le ſoin & la protection de ſon Egliſe, aymez vos jeunes freres & vos ſœurs, vous rendant bon & officieux à vôtre parenté. Honorés les gens d'Egliſe comme vos peres. Cheriſſez tendrement vos ſujets comme vos enfans, & ſoyez toute vôtre vie le conſolateur & le protecteur des pauvres. Châticz les vicieux & recompenſez les gens de merite. N'établiſſez point de Gouverneurs, de Iuges & d'Officiers, qui ne ſoient capables & ſans reproche, & quand vous les aurez établis, ne les privez point de leurs charges ſans une tres juſte cauſe. Servez tout le premier d'exemple à tout le monde, & menez devant Dieu, & devant les hommes une vie irreprochable.

Aprés cette action il demeura encore environ un an dans le monde, purifiant continuellement ſon eſprit par la penitence, par les bonnes œuvres, & par la contemplation des choſes celeſtes. Et comme il ſe vid atteint d'une maladie extraordinaire, il ſe fit incontinent adminiſtrer les Sacremens, & mourut d'une Mort tres-pieuſe & tres-exemplaire, âgé de ſeptente-deux ans, le 47. de ſon regne, & le 14. de ſon Empire. Son corps fut expoſé en public, habillé à la Royale, avec l'épée & l'Evangile qu'il avoit ſi glorieuſement défendu. De-là il fut enterré avec

une haute magnificence dans l'Egliſe d'Aix la Chappelle qu'il avoit fait bâtir.

Il fut regretté univerſellement de tout le monde, comme le pere de l'univers, & le ſingulier ornement de la Chrêtienté. Les Payens mêmes le pleurerent avec abondance de larmes, tant il eſt vray que la bonté & la douceur d'un Roi envers ſes ſujets eſt un rayon de Dieu qui le rend aimable à la vie, & éclaire juſques à ſes cendres aprés la mort. Il a été depuis canonizé par le Pape Paſchal, qui n'étoit pas legitime : mais comme les vrais ſucceſſeurs de S. Pierre n'ont jamais retracté cette action, il eſt tenu pour Saint, & honoré publiquement dans l'Egliſe avec l'approbation de tous les ſiecles.

SAINT LOUYS.

IE ne perd pas le ſouvenir d'avoir déja parlé de ſaint Louïs au premier Tome, mais d'autant que ç'a été par incident & en paſſant, je veux étendre icy ma penſée plus au long, & vous en donner un plus juſte éloge.

Il eſt bien vray ce que dit un Ancien, qu'une grande bonté eſt de rare alliance avec une grande puiſſance, & que les Rois bien accomplis ſont en ſi petit nombre, que leurs noms pourroient être compris tout enſemble dans la circonference d'un anneau. Mais je puis ajoûter, que ſi Dieu avoit la curioſité de porter cét anneau auſſi bien en effet, comme l'Ecriture lui attribuë par allegorie, & qu'il y voulut graver le nom de tous les bons Rois, celuy du grand ſaint Louïs tiendroit le premier lieu.

Ce Monarque étoit ſi ſemblable à la vertu, que ſi elle ſe montroit d'un côté incarnée aux yeux mortels,& de l'autre S. Louïs,on auroit de la peine à juger qui ſeroit la copie, & qui ſeroit l'original.

Ce n'eſt pas mon intention d'écrire icy ſa vie, ſur laquelle tant de bonnes plumes ont heureuſement travaillé, mais de faire une reflexion ſur quelques points principaux de ſa conduite. Les grandes choſes ne ſe font pas toûjours connoître par une grande multitude, & une grande diverſité de diſcours, mais ſouvent par des traits racourcis ? & perſonne à mon avis ne doit trouver cecy mal à propos, veu que nous meſurons tous les jours la grandeur du Soleil par l'ombre de la terre, & ſes pas dans les cadrans par une petit filet. Je ſçay qu'autrefois trois lignes ſeulement repreſentées dans un tableau, formerent dans les eſprits une idée de la perfection du plus excellent Peintre du monde, & je veux vous figurer icy trois petits lineamens pour vous mettre en veuë les beautez, & les hauteſſes des vertus de S. Louis.

Il a fait en un mot trois choſes merveilleuſes, dont la premiere eſt, qu'il a trouvé le moyen d'allier la ſageſſe de l'Etat avec celle de la Croix. La ſeconde, qu'il a planté l'humilité ſur les ſceptres, où elle a ordinairement le pied fort gliſſant, & l'a même placée parmy les rubis & les diamans de la couronne, où ſon luſtre eſt ſouvent amorty par le trop haut éclat du monde. La troiſiéme eſt, qu'il à joint une devotion de Religieux avec le courage des Alexandres & des Ceſars.

Premiere merveille, alliance de la ſa-

Quant à ce qui touche la premiere alliance, elle eſt ſi rare, que Tertullien, qui floriſſoit deux cens ans aprés la nativité de Nôtre Seigneur, lors qu'il ne ſe parloit point encore d'aucun Empereur

geſſe de l'Etat avec celle de l'Evangile.

qu'il eût embraſſé le Chriſtianiſme, diſoit, que ſi les Ceſars devenoient Chrêtiens, ils ceſſeroient d'être Ceſars, & ſi les Chrêtiens devenoient Ceſars, ils ceſſeroient d'être Chrêtiens. Il n'eſtimoit pas que la pauvreté d'eſprit pût compatir avec de hautes & ſuperbes richeſſes, la debonnaireté avec le ſouverain Empire, les larmes de penitence avec les joyes de la Cour, la faim, la ſoif de la Juſtice avec le deſir des Conquerans, la miſericorde avec les armes, la netteté de cœur dans la converſation des plus agreables beautez, la paix dans la licence de la guerre, la ſouffrance des perſecutions dans un pouvoir abſolu de ſe vanger. Et neanmoins ſaint Louïs ſeul a trouvé moyen de joindre des choſes qui ſemblent ſi contraires, au plus haut degré qu'elles ſe ſoient jamais retrouvées dans la condition Royale. Parmi les richeſſes d'un Royaume tres-abondant, il n'a été riche que pour les pauvres, & ſi Dieu lui eût permis, il ſe fut auſſi volontairement couvert de l'habit de S. François, que de ſa pourpre Royale. Jamais il ne s'eſt conſideré autrement dans tous les biens qu'il poſſedoit, que comme l'œconome de JESUS-CHRIST. Il laiſſoit à Dieu la gloire de les luy avoir donnez, aux perſonnes neceſſiteuſes l'utilité de les recevoir, & ne ſe reſervoit rien que la peine de les diſtribuer. Il a mille fois eſſayé de ſe faire Religieux, & toûjours on luy a fait réponſe, que Dieu le vouloit Roy. Il portoit la Couronne par obeïſſance, il ſe ſervoit des richeſſes par neceſſité, & n'avoit autre choſe en la volonté qu'une nudité ſpirituelle, & un parfait détachement de toutes les choſes du monde. Dans la puiſſance abſoluë il étoit ſi debonnaire, que ſon cœur ſembloit une mer où le calme regnoit éternellement.

L'écarlatte de ſon habit ne teignit jamais ſon viſage des ardeurs de la colere ; jamais l'arrogance n'enfla ſes paroles, il faiſoit gloire de ſe communiquer aux plus chetifs, & quoy qu'il fut plus haut que tous les cedres, il abaiſſoit ſes yeux juſques ſur les plus petits vermiſſeaux de la terre. S'il paroiſſoit en public avec l'éclat convenable à ſa dignité ; dans ſon ſecret il faiſoit de ſa vie une penitence continuelle, qui égaloit les rigueurs des plus auſteres Religieux. Le zele de la Juſtice étoit ſi parfait en luy, qu'il n'euſt pas voulu uſurper un pouce de terre ſur ſes voiſins, au prejudice de ſa conſcience ; & ſa generoſité luy fit même refuſer l'Empire, que le Pape & tous les Princes Chrêtiens luy offroient d'un conſentement univerſel aprés la depoſition de l'Empereur Federic. Jamais les exercices de la guerre n'étoufferent en ſon cœur les miſericordieuſes bontez qu'il avoit pour les pauvres, ne ſe contentant pas de leur donner tres-liberalement tout ce qu'ils pouvoient attendre de ſa condition, mais étant auſſi le plus ſouvent à leurs pieds, pour leur adminiſtrer les neceſſitez de la vie. Dans le plus grand tumulte des armes, il étoit toûjours pacifique, ne faiſant aucune guerre que par neceſſité, ou par zele de la gloire de Dieu, mais portant en tous lieux la paix avec une extrême bonté. Sa chaſteté parmy toutes les delices d'un grand Royaume fut toûjours impenétrable aux traits de l'amour, & ſon cœur fut ſemblable au lit du Phœnix, qui n'eſt allumé que du rayon du Soleil. Il fut perſecuté par les langues des calomniateurs, par les armes de ſes proches, par les chaînes, & les priſons des infidelles, par l'ingratitude de ceux-là mêmes qu'il avoit accablez de bien-faits,

le Pape, de conteſter avec les Princes, de n'eſtimer rien que leur grandeur, de n'avoir que leur intereſt en recommandation; de meſurer le vray & le faux par leur utilité, de tenir la Religion au deſſous de l'Etat, de croire la bonne conſcience importune aux grands deſſeins, & qu'il n'y avoit rien d'injuſte de tout ce qui étoit utile & glorieux en apparence à une haute Monarchie, d'employer toutes les fineſſes, & toutes les rigueurs pour parvenir à leurs deſſeins, d'abatre tout pour s'élever, de ruïner tout pour s'aggrandir. Saint Louïs tout au contraire faiſoit marcher la gloire & l'intereſt de Dieu à la tête de toutes ſes actions, s'eſtimoit peu, priſoit ſur toutes choſes les commoditez du public, honoroit le Pape avec une ſinguliere veneration, entretenoit tant qu'il pouvoit la paix avec les Princes de la Chrêtienté, n'entreprenoit jamais rien au prejudice de ſa conſcience, ne vouloit achepter un Royaume par le plus leger des menſonges, faiſoit ſervir tout à la Religion, n'eſtimoit rien de grand qui ne fût juſte, rien de ſpecieux qui ne fût équitable, & meſuroit tout à la Loy de Dieu, & à l'utilité de ſes ſujets.

S'il eſt vray ce que dit le Sauveur, qu'il faut juger des hommes par les effets, & par les fruits de leurs actions. Qui ne voit que ceux-cy avec leur rafinement des maximes politiques, ſe ſont tres-mal gouvernez, veu qu'aprés une diſſipation genetale de ſang, d'hommes, & d'argent, ils ont enſevely leur fortune dans les ruïnes du public. Et celuy-cy avec la ſimplicité que les autres prennent pour une niaiſerie, s'eſt developé heureuſement des guerres civiles, s'eſt mocqué des fineſſes des plus ruſez, a terraſſé la force des plus puiſſants;

Cette douce familiarité qu'il avoit avec ſon Redempteur, ne luy déroboit point le ſoin de ſes affaires, & de la conduite de ſon Royaume, veu que toûjours, ſemblable aux rayons du Soleil, il touchoit la terre ſans perdre le Ciel.

Seconde merveille, union de l'humilité avec la grãdeur Royale.

La ſeconde merveille de ſaint Louïs eſt d'avoir logé l'humilité ſur le brillant éclat de ſon diadême, & luy avoir conſervé cette place parmi toutes les occaſions qui le pouvoient inviter à jouïr de ſa grandeur. Il faut avoüer que cette vertu en quelque lieu qu'on la trouve, eſt toûjours grande, & juſtement ſaint Paul l'appelle la vertu de JESUS-CHRIST par éminence: mais quand elle ſe mêle dans la condition des Grands, elle emporte l'admiration du genre humain. Nous naiſſons tous avec le point d'honneur, & cét appetit dereglé de ſa propre excellence, ſe trouve juſques dans les plus viles perſonnes. Le ſiecle paſſé l'on trouva dans l'Inde des Varais, peuples groſſiers d'eſprit, diſgraciez de corps, & qui vivoient ſi meſquinement, qu'ils ne mangeoient que des fourmis rôtis, & des queuës de crocodile, & neanmoins ils étoient ſi orgueilleux, que lors qu'on parla de les baptiſer, ils demandoient s'ils ſeroient baptiſez d'une même eau que les autres peuples, & ſi l'on n'auroit point égard à leur qualité. Si la preſomption s'attache à des ames ſi baſſes, je vous laiſſe à penſer quel effet elle peut avoir ſur ceux qui ſont relevez en toutes qualitez ſur le commun. Il n'y a point de doute que l'ambition domine ſur toutes les actions, & que de voir un Prince humble parmy les flatteries de la Cour, modeſte dans le pouvoir abſolu, victorieux de la vanité parmy ce grand amortiſſement de la verité, qui vient au cabinet des Rois comme les de-

niers dans leur coffre ; avec beaucoup de déguiſement & de diminution ; c'eſt un prodige preſque auſſi rare, comme ſi l'on voyoit cheminer les Aſtres ſur la terre.

Et neanmoins ſaint Louïs, comme il avoit une grande ſageſſe, une parfaite connoiſſance de la vie humaine, étoit l'ame la plus humble, la plus douce, & la plus aimable, qui jamais converſa parmi les hommes dans une ſemblable condition.

Les Princes ont eu de tout temps une fade ambition de porter en leurs tîtres de grands noms. Il y en a qui ſe ſont fait appeller les freres du Soleil, & les couſins des Aſtres ; les autres les bras, les yeux, les rubis du monde ; les autres les Sauveurs, & les Dieux : mais nôtre Monarque ſe nommoit Louïs de Poisy, *humble ſerviteur de* Jesus, eſtimant que la plus haute grandeur de ſon ſceptre étoit de ſervir à Dieu. De là il ne ſouhaittoit rien plus ardemment en tous ſes déportemens que de fondre en Dieu par une parfaite expropriation ſans retenir plus rien de ſoy-même, qui eſt le plus haut point de l'humilité. Quand il entra dans Damiette, la premiere ville qu'il conquêta en ſon voyage d'Egypte, il ne ſe fit point trainer dans un chariot attelé de lions, ou d'elephans comme les Capitaines Romains, mais il fit marcher la Croix devant ſoy, & la ſuivit tête nuë, & pieds nuds. Et quant au Concile de Lyon on parla de luy donner le nom & qualité d'Empereur, il évita cét honneur comme une tempête, & choiſit plûtoſt l'extremité des ſouffrances parmi les Sarrazins, que de monter au trône des Ceſars. Il portoit la Royauté comme une montagne ſur ſon dos, & n'avoit au monde qu'une ſervitude, qui étoit ſa

grandeur. Quand il ſe pouvoit défaire des ceremonies neceſſaires en public à un homme de ſa qualité, & qu'il avoit toute liberté de converſer avec les petits, il étoit comme un poiſſon dans ſon eau.

Cette ſage humilité faiſoit qu'il traitoit tout le monde, chacun ſelon ſon degré avec grande conſideration. Il honora toute ſa vie la Reine ſa mere, par un reſpect qui approchoit de la veneration. Il étoit merveilleuſement bon envers tous ſes proches, affable à tous ceux qui l'abordoient, ce qu'il faiſoit ſans ceremonie, ſans contrainte, mais avec une cordialité nompareille, parce que ſon humilité étoit enracinée dans une haute charité, qui donnoit tous les mouvemens à ſon ame.

Il marchoit ſouvent en public avec un ſimple habit de camelot, & s'il eût veu le luxe qui regne maintenant dans nos cœurs, il eût pris nôtre converſation pour une maſquarade; il ne traittoit pas ſeulement avec les ſimples, mais il s'abaiſſoit continuellement aux pieds des pauvres, même les plus hideux. On l'a veu penſer & nettoyer les ulceres des lepreux ſi horribles, qu'on leur jettoit le pain de loin, ſans que perſonne en osât approcher. On l'a veu dans les campagnes d'Aſie, & d'Afrique chercher les corps de ſes pauvres ſujets tous puants d'infections, pour les enſevelir de ſes Royales mains. O quel triomphe de l'humilité! O quelle ardeur de charité! Et où eſt-ce que Dieu pouvoit placer plus haut la condamnation de nôtre orgueil, & de nos duretez de cœur, que ſur la perſonne de ce grand Roi?

Troiſiéme merveille, la devotion

Enfin le troiſiéme miracle, que nous remarquons en la vie de ſaint Louïs, eſt, qu'il a joint la devotion des plus parfaits Religieux avec le courage des plus invincibles Conquerans.

& le courage.

C'eſt icy, que je défie tous ces braves en apparence, tous ces fantômes de valeur, pour leur faire avoüer que S. Louis a été l'un des plus vaillans, & des plus magnanimes Princes de la Chrêtienté: car où eſt la force ſelon Ariſtote, ſi elle n'eſt conceuë dans la raiſon, & ſi elle ne tend à l'honnêteté. Voulez-vous que je faſſe paſſer pour une action de courage, la puiſſance deſcacher des hommes, & de remplir le monde de maſſacres pour contenter un dépit, pour nourrir une ambition, pour aſſouvir une vengeance. A Dieu ne plaiſe, que nous jugions ſi baſſement d'une vertu, qui fait les demi-dieux: Si ſes intentions ne ſont droites, ſi ſes actions ne ſont ajuſtées, ſi ſes effets ne ſont loüables; c'eſt un ſpectre qui nous ſeduit, & non pas une perfection qui nous édifie.

La force de ſaint Louïs étoit l'effect d'une vive Foy, d'une ſageſſe incomparable, d'une forte & puiſſante charité: la Foy le rempliſſoit de confiance, la ſageſſe de moderation, & la charité d'ardeurs; cette force étoit animée des trois amours que remarquent les Theologiens, qui ſont l'amour incomparable, l'amour ardent, & l'amour infatigable: l'amour incomparable faiſoit qu'il quittoit un grand & ſi floriſſant Royaume remply de paix, de contentemens, & de delices, où il pouvoit vivre à l'ombre de ſes palmes en toute felicité pour ſe tranſporter en une terre de Sarrazins, & y ſouffrir toutes les incommoditez de la nature. Le même amour luy faiſoit mener la Reine ſa femme, jeune & delicate, par tant d'affreuſes roches, tant de mers, tant de monſtres, & tant de tempêtes. Le même amour luy perſuadoit d'embarquer les Princes ſes enfans, dans leur bas âge en ce voyage, eſtimant qu'il ne falloit rien épar-

gner où il y alloit du ſervice de Dieu. L'amour ardent luy faiſoit expoſer ſa Royale Perſonne, non ſeulement aux fatigues, mais aux coups les plus hazardeux des batailles. Il y a quelque jalouſe rigueur de jugement dans les ſentimens des hommes, qui ne veulent pas qu'une ſeule perſonne ſoit excellente dans le ſouverain degré en deux illuſtres qualitez. La reputation des armes ôta le haut tître de l'éloquence à Jules Ceſar, & l'on veut que ſaint Louïs ſe contente de ſa rare devotion, ſans prendre la haute part que merite la valeur. Mais c'eſt la verité, qu'il a été courageux, magnanime, & vaillant par deſſus tous ces braves, que l'opinion des hommes deïfie bien ſouvent ſans beaucoup de ſujet. Avec toute ſa devotion il s'eſt veu obligé d'avoir les armes en main contre ſes ennemis dés ſa plus tendre enfance. Il a fait la guerre & par mer & par terre, en Europe, en Aſie, & en Afrique. Il fut attaqué en ſa minorité par les Princes voiſins, & par les plus grands Seigneurs de ſon Etat, dont il ſe démêla, & d'accortiſe, & de vaillance, marchant en campagne avec l'aſſiſtance de Dieu, & les bons conſeils de ſa mere. Il deſarma Philippe ſon Oncle par coutoiſie, l'Anglois par force: il vainquit l'inconſtance de Tibaut par ſa fermeté, & l'opiniâtreté de Pierre de Dreux par ſa patience. Aprés avoir pacifié ſon Royaume, il entreprit la guerre Sainte par une pieuſe generoſité de cœur, dans laquelle il fit de merveilleuſes proüeſſes de ſa perſonne. Joinville, qui étoit preſent, dit, qu'il ſe lançoit hardiment dans les plus affreux bataillons & combattoit de la main aſprement, eſcartant, & renverſant les Sarrazins qui s'oppoſoient à ſes efforts. On fait état de la

force d'Attila, qui viſitant une place, fut inveſty de deux ſoldats qui avoient deſſein de le tuër, & s'échappa de l'un & de l'autre par ſa force, & par ſon addreſſe. Mais ſaint Louïs ſe trouva un jour à l'écart, attaqué de ſix, qu'il mit en fuite par une victorieuſe reſiſtance. Quand il fut queſtion de prendre terre en ſon premier voyage d'Afrique, il ſe jetta tout le premier ſur le rivage des ennemis, l'épée à la main ſans s'étonner, quoy qu'il fut en l'eau juſques au col. Quand on le regardoit au commencement du combat, revêtu de ſes armes Royales, il paroiſſoit comme un Soleil à toute ſon armée: mais auſſi-toſt qu'il commençoit à ſe mêler, c'étoit un foudre, qui faiſoit un débris merveilleux ſur les Infidelles: avec tout le malheur du temps, dont il fut combatu, il prit la grande & celebre ville de Damiette en ſon premier voyage; il défit les Sarrazins en deux batailles; il fortifia quatre bonnes places en Syrie; il contraignit les Emirs d'Egypte de luy rendre ſes priſonniers; il pourveut à la ſeureté de tous les Chrêtiens, qui étoient reſtez en la Paleſtine. Au ſecond voyage il vainquit d'abord les Africains, qui avoient fait anciennement trembler l'Italie, la Grece, l'Eſpagne, & avoient diſputé ſi long-temps l'Empire du monde avec les Romains, que s'il n'eût été empêché par la maladie, il ſe rendoit incontinent maître de Thunes, & de Carthage.

Voilà ce que faiſoit l'amour ardent par ſes mains, mais l'amour infatigable, le vray & fidelle charactere d'une grande force de courage, faiſoit qu'il ne s'étonnoit de rien, & qu'il perſiſtoit d'une magnanimité invincible, dans les plus fâcheux accidens qui contrarioient ſes entrepriſes.

Cét amour luy fit tenter un ſecond voyage aprés les funeſtes accidents du premier : cét amour fit que les mers remplies de terreurs les terres qui fourmilloient des bataillons des Sarrazins ; l'air qui ſembloit décocher de toutes parts des flêches empeſtées , les chemins qui étoient pleins de fatigues , de guerres , de frayeurs & de maſſacres ; les rencontres des mauvais ſuccez & les campagnes d'un million d'images de morts , n'altererent jamais la conſtance de ſon cœur invincible. Le jour même de ſa captivité aprés avoir perdu une groſſe bataille , qui ruïnoit toutes ſes affaires , lors qu'il voyoit les chemins couverts des corps morts de ſes ſerviteurs , lors qu'il voyoit le Nil fumant & boüillant du ſang des François , lors que les flêches des Sarrazins voloient autour de ſa tête comme la grêle d'un jour d'hyver , lors qu'il fut pris , & qu'il fut mené en la tente du Sultan , qu'il entendit les clameurs de ces bouches infernales , qui étoient capables d'ébranler l'ame de la plus forte trempe , il demeura toûjours dans une grande tranquillité d'eſprit , & demanda ſon livre de prieres à un Page , qui s'étant trouvé , il commença d'achever le tribut des oraiſons , qu'il preſentoit tous les jours à Dieu , avec un ſens auſſi raſſis , comme s'il fut revenu de faire une promenade en ſes jardins. Le jour même il fut attaqué de la peſte , il vid venir la mort d'un viſage aſſeuré , diſpoſa de toutes les affaires de ſon Royaume , & de ſa maiſon avec un grand jugement , donna de tres - belles inſtructions aux Princes ſes enfans , conſola tous ſes bons ſerviteurs , ſe munit des Sacremens , entra dans des extaſes de l'amour divin , qui effacerent en ſon cœur tous les ſoucis de la vie preſente. Le

pauvre Prince manqua plûtoſt à la vie, que de manquer de conſtance & de fidelité à ſa haute vertu.

C'eſt icy, ô Providence, qui couvrez d'un creſpe de nuit & de tenebres, les grands reſſorts des affaires du monde, c'eſt icy que nous arrêtons vôtre conduite. Ce Prince ſi ſage, ſi humble, ſi ſaint qui meritoit de plier tout le monde ſous ſes loix, & de contraindre le bonheur à ne voler plus que ſous ſes étendarts a cependant été traité par vous comme il ſemble à pluſieurs, non pas comme par une mere indulgente, mais ainſi que par une maratre ſevere, & rigoureuſe. Helas ! ſouvent les terres ont fait joug, & les mers ont tapiſſé leurs dos d'une agreable ſerenité ſous les armes, & ſous les vaiſſeaux des corſaires. N'y avoit-il que ce Monarque à qui toutes les creatures devoient ſervir de défenſe, qui meritât d'être ſi mal-traité de vos mains. Dans la premiere de ſes expeditions il laiſſe la liberté, & dans l'autre la vie. Que veut dire cecy, ô Providence, tirez un peu le rideau, découvrez vos ſecrets & deſſillez nos yeux pour les contempler.

Elle répond, que la Verité éternelle nous a revelé dans l'Evangile ſes jugemens ſur cét article, quand il a dit aux Juifs, qui étoient venus pour le prendre; voicy vôtre heure, & la puiſſance des tenebres. Il eſt vray que par un certain ordre de Dieu, & pour des cauſes bien raiſonnables connuës à ſa Providence, les mauvais eſprits ont leur regne & leurs tems, que les gens de bien ne peuvent empecher non plus que l'hyver & la nuit, & que le ſouverain Createur & Gouverneur de toutes choſes a limité leurs pouvoirs & leurs durées par certains periodes celeſtes, qui n'étans pas encores au bout, rendent inutils tous les efforts qu'on pourroit faire pour les détruire.

C'eſt

C'eſt pourquoy il n'eſt pas toûjours queſtion de remuer avec chaleur des guerres au Levant & en Afrique, ou d'entreprendre de grands deſſeins contre les Puiſſances des Tenebres, ſi l'on ne voit par quelques conjectures bien evidentes, que Dieu nous y conduit comme par la main.

Toutesfois comme il ne revele pas toûjours aux Saints les temps & les momens des Empires, il arrive que ceux qui par un grand zele & une prudence raiſonnable, s'embarquent dans de genereux deſſeins d'avancer la gloire de Dieu, ne laiſſent pas d'être toûjours loüables, meſme dans le defaut du ſuccez. Et je puis dire que la plus glorieuſe action de S. Louys, c'eſt ſa priſon & ſa mort; car tuer grand nombre de Sarrazins, faire des montagnes de corps morts, des rivieres de ſang & renverſer des villes toutes fumantes, c'eſt ce qu'ont fait Chamgy & Tamerlan.

Mais faire ce qu'a fait S. Louys, c'eſt ce qui n'a point de pair, c'eſt ce que les Anges voudroient faire, s'ils pouvoient meriter en un corps mortel. Dieu qui l'avoit tiré de ſon Royaume, avec la foy d'Abraham; qui l'avoit mené parmy tant de dangers, avec la conduite de Moyſe, luy donna enfin pour ſeeller ſes grandes actions, la patience de Job. Et pour contre-balancer ce que le monde eſtime mal-heur, il a voulu qu'il gouvernaſt long-temps un grand Royaume avec une haute ſageſſe, une profonde paix, une juſtice exacte pour le bien & le repos de ſes peuples, & une douceur d'eſprit ineſtimable, qui l'a fait le plus aymable des Rois ſur la terre, & un grand Saint dans le Paradis, par le conſentement de tous les mortels, & l'approbation univerſelle de l'Egliſe.

LES REINES ET DAMES.

JUDITH.

Bel eloge de Judith, racourcy en peu de mots.

N'Attendez rien dãs cette femme de feminin, tout y eſt mâle, tout y eſt genereux, tout y eſt plein de prodiges. La Nature n'y a mis que le ſexe, elle a laiſſé faire à la Vertu tout le reſte, & la Vertu apres avoir travaillé long temps à ce chef-d'œuvre, s'eſt incorporée dans ſon ouvrage. Jamais la beauté ne fut mieux placée que ſur ce viſage, qui porte un mélange de terreur & d'amour, aymable en ſes graces, & redoutables en ſa valeur. Quelle femme de Cour eſt cecy, qui n'y eſt venuë que pour y tirer l'eſpée ? ſa main a beaucoup fait d'abatre cent mille hommes en une ſeule teſte ; mais l'œil en fit beaucoup plus que la main, ce fut luy le premier qui triompha d'Holofernes, & qui d'un petit rayon de ſes flammes brûla toute une armée. O que l'amour eut un magnifique employ dans cette action, & pour dire vray, il conſacra ſes fleſches, jamais il ne fut ſi innocent en ſes combats, jamais il ne fut ſi glorieux dans ſes triomphes.

Deſſein de Nabuchodonoſor ſur la conquête du monde.

Repreſentez-vous un Nabuchodonoſor en la fleur de ſon âge, en la vigueur de ſes conqueſtes, qui tient un miſterieux conſeil, où il prend la reſolution de ſubjuguer tout le monde. Apres une pe-

tite concluſion d'une affaire ſi grande, il appelle Holophernes, & luy commande de marcher du coſté de l'Occident, avec une armée de cent mille pietons & douze mille chevaux. Tous les Capitaines s'aſſemblent, & par tout fourmillent des Soldats, il ſemble que ce brave General ne faſſe que fraper du pied, pour faire naiſtre des hommes armez. Le voilà déja environné de legions toutes étincellantes de feu & de flammes, ſon armée eſt ſur pied, avec un horrible attirail de machines, & un grand appareil de vivres & de munitions. Il ſemble que le Ciel la regarde avec effroy, & que la terre retentiſſe à chaque pas ſous le cliquetic de ſes armes. Son paſſage donne la peur aux plus hardis, & de la deſolation aux plus foibles: devant elle cheminent le bruit, l'effroy, & les menaces; apres elle les pleurs, les ruïnes, & les ſaccagemens.

Holophernes eſt au milieu comme un Geant à cent bras, qui ſe promet d'arracher les villes fumantes, de renverſer les montagnes, & de mettre toutes les armées en poudre, ſous l'éclair de ſes yeux. On ne void qu'Ambaſſadeurs de toutes Nations à ſa porte, qui luy preſentent des Couronnes, luy offrent des cierges & de l'encens, luy demandent la paix & la miſericorde, le ſupplient de leur accorder la ſervitude: mais ce General ſourcilleux veut marcher ſur les teſtes des hommes, & ſe faire une riviere de ſang pour arrouſer ſes palmes.

Holophernes ſon General, de ſa grãde armée.

La renommée qui publioit avec cent bouches, les degâts que cette armée faiſoit de tous côtez, ne manqua pas de voler à Jeruſalem, & porter ces triſtes nouvelles au peuple de Dieu. On n'entendoit alors que ſoupirs & gemiſſemens d'un peuple effaré, qui regardoit venir de loin cette furieuſe tempéte, & n'avoit ny cœur ny armes pour s'y op-

poſer. Leur courage eſtoit abbatu, leurs mains lâches, leurs langues muettes, ils n'avoient point d'autres défenſes que les larmes qu'ils verſoient en abondance, pour commencer les funerailles de leur chere Patrie.

Le Roy Manaſſes ne paroît point, le Pontife fait la charge de General.

Manaſſes regnoit pour lors à Jeruſalem, ſept cent ans devant la Nativité de nôtre Seigneur, qui ne voyant aucun expedient pour divertir ce malheur s'abandonna au ſilence & aux tenebres; Mais Eliachim le grand Pontife faiſant plus l'office d'un vaillãt Capitaine que celuy de Prêtre, encouragea ſon pauvre peuple, & eſſuya les larmes de tout le mõde, pour leur faire voir le premier rayon de l'eſperance qu'ils conçeurent de leur chere liberté.

Sa prudence & ſon courage.

Il dépeche par tout des Courriers, & commande aux villes qui eſtoient menacées du paſſage de cette armée, de contribuer tout ce qu'elles pourroient d'argent, de fer, d'hommes, & de vivres, pour repouſſer l'ennemy commun, & ſur tout d'occuper les deſtroits des montagnes, pour luy fermer les avenuës, où peu de gens feroient beaucoup, plûtot que de l'attendre à la campagne, où de ſi grandes forces engloutiroient tout ce qu'on leur pourroit oppoſer.

Apres cela il commande des prieres publiques, où l'Autel de Dieu eſtoit couvert d'un cilice, les Prêtres portoient la haire, tout le peuple ſe trouvoit en oraiſon, en jeûnes, & en larmes, les petits enfans mêmes ſe proſternoient en terre & crioient pour implorer la miſericorde de Dieu.

Cét excellent Pontife n'ignorant pas qu'avec la prudence il faut remuër la main, ne ſe contenta pas de pleurer ſeulement devant un Autel, mais viſita en perſonne les villes & les bourgs, conſolant les affligez, excitant les lâches, fortifiant les foibles

& faiſant ce que fait l'infuſion de l'ame au corps, en donnant de la vie, & de la vigueur à tous les membres de l'Eſtat.

La nouvelle vient à Holophernes, que les Iuifs ſe preparoient à faire reſiſtance à ſon armée : de quoy il entra en de grandes faillies de colere, & appella les Princes des Ammonites, & des Moabites, qui eſtoient en ſon armée, pour ſçavoir quelles forces pouvoit avoir ce peuple, qui ſe diſpoſoit à luy reſiſter. Alors Achior Prince des Ammonites ſe leva, & luy fit un long narré de l'origine & des qualitez des Iuifs, luy deduiſant en detail comme cette Nation étoit venuë des Caldéens, & s'eſtoit ſeparée d'eux à raiſon de la Religion, mépriſant tous les dieux des Gentils, & ne croyant qu'un Dieu autheur du Ciel & de la terre. Il adjoûta comme ils eſtoient paſſez en Egypte durant une grande famine, & que là ils s'eſtoient ſi fort multipliez, qu'ils commencerent de donner de la terreur aux Egyptiens, qui ne ceſſoient de les tourmenter. Mais leur Dieu vengea leurs injures par des horribles playes du Ciel qui ravagerent toute l'Egypte, de ſorte que leurs hôtes furent contraints de les laiſſer aller où bon leur ſembleroit.

Holophernes piqué de la reſiſtance des Iuifs, s'informe de l'Eſtat de ce peuple. Achior luy en fait le narré.

Mais le Roy Pharaon ayant pris reſolution de les pourſuivre, & de les exterminer, fut enſevely avec toute ſon armée dans la mer rouge, où ce peuple avoit paſſé à pied ſec. De là ils s'acheminerent par les deſerts ſteriles d'Arabie, où leur Dieu les nourrit miraculeuſement, leur donnant des vivres du Ciel, & commandant aux rochers de leur ouvrir des ſources & des fontaines. Au reſte, il advertit Holophernes, que lors qu'ils eſtoient bien avec leur Maiſtre, qu'ils eſtoient invincibles, ce qui avoit paru viſiblement dans les victoires qu'ils

avoient remportées sur les Iebuzéens, Pherezéens, Amorrhéens, & autres peuples, qu'ils avoient devoré comme le feu feroit la paille, s'emparant de leur terre, & de leur Estat. Mais s'il arrivoit qu'ils fussent entachez de quelque iniquité, il n'y avoit rien de plus foible, à raison qu'ils estoient alors abandonnez du Ciel, & delaissez à eux-mesmes: voilà pourquoy, il ne luy conseilloit pas de rien entreprendre contre-eux, devant que de sçavoir l'estat où ils estoient à present, parce que s'ils se trouvoient bien unis à la Divinité qu'ils adorent, il n'y remporteroit que la confusion.

Holophernes offensé du discours d'Achior le fait livrer aux ennemis.

Les Capitaines d'Holophernes entendans le discours d'Achior, le chargerent d'opprobres, de ce qu'il avoit eu seulement la pensée qu'une si petite poignée d'un peuple mal aguerry, fût capable de resister à une armée Royale de Nabuchodonosor. Le General le tint pour un insensé, & cómanda qu'on le livrast aux Juifs, puis qu'il étoit Juif de cœur & d'affection. Et de fait, les soldats l'ayant pris & lié à un arbre, le laisserent à la discretion de ceux de la ville de Bethulie, qui l'enleverent; & l'ayans presenté aux Prêtres qui gouvernoient, & à toute l'assemblée de la Ville, s'informerent de luy sur tout ce qui s'estoit passé en sa personne. Il ne manqua pas de leur en faire un long discours, & d'élever les témoignages qu'il avoit rendus à la Majesté de leur Dieu, de quoy tous se prirent à pleurer de joye & remercierent la bonté Divine, se prosternans en terre, & promettans toute faveur à leur prisonnier.

Bethulie petite ville assiegée.

Cependant Holophernes fait avancer ses troupes pour surprendre la petite Bethulie, mais il se vid combattu par des gens invisibles, cachez dans les montagnes, qui incommodoient fort son armée embarrassée dans des routes tres-estroites. Tous ses

Capitaines luy conſeillerent de ne point tourmenter ſes ſoldats inutilement, mais de ſe ſaiſir ſeulement des canaux des fontaines qui portoient l'eau à la ville, que c'eſtoit un moyen de la prendre ſans ſe donner beaucoup de peine. Cela fut executé, & fit un grand effet, car le peuple ſe voyant privé des commoditez de ces belles ſources qui l'abrevoient, commence à murmurer hautement contre les Prêtres, qui par leur temerité auroient reſiſté à une ſi prodigieuſe puiſſance, contre l'exemple de tant de peuples & cria qu'il ſe falloit rendre aux Aſſyriens, plutoſt que de voir leurs femmes & leurs enfans enſevelis dans un même tombeau. Ozias en l'abſence d'Eliachim les appaiſa par ſes larmes, & les fit reſoudre à une patience de cinq jours.

Murmure des habitans qui parlent de ſe rendre

Cette ville de Bethulie avoit dans l'enceinte de ſes murailles un grand Threſor, dont elle ne connoiſſoit pas encore aſſez le merite, c'eſtoit la valeureuſe Iudith, en qui le Ciel avoit mis de rares qualitez, & Dieu l'avoit choiſie pour donner le ſalut à ſa patrie. Elle eſtoit d'une haute extraction de la Lignée de Ruben, vefve depuis trois ans & demy, belle à la perfection, d'une chaſteté & d'une reputation inviolable, grandement riche, mais ſur tout devote & vertueuſe. Elle avoit fait baſtir au haut de ſa maiſon une petite ſolitude, où elle ſe retiroit avec ſes filles pour vaquer aux choſes divines; là eſtoit ſon oratoire, là ſes entretiens avec Dieu & de là montoient au Ciel ſes Oraiſons, qui portoient les ſoûpirs de ſon peuple juſques au Trône du Tres-haut.

Iudith ſe produit.

Ses qualitez.

La ſainte Dame avoit ſa chair innocente chargée d'un rude cilice, jeûnoit tous les jours excepté les Samedis, & les fétes ſolemnelles qui eſtoient parmy les Iuifs. Son cœur étoit enflammé d'un zele

incroyable de la gloire de Dieu, & touché au vif des miſeres de ſon peuple.

Sa conſtance à remontrer aux Preſtres, & au Peuple.

Comme elle eut appris ce qui s'eſtoit reſolu à l'aſſemblée, & qu'on devoit rendre la ville dans cinq jours, s'il n'y avoit autre ſecours, elle parla à Ozias le Prince du peuple, & aux Prêtres qui gouvernoient, & leur fit une tres belle remontrance, ſur ce qui s'eſtoit paſsé à la derniere aſſemblée, leur dit que c'eſtoit tenter Dieu que de vouloir luy preſcrire le temps de ſes miſericordes, & non pas l'attendre de ſa Providence, qu'il n'appartenoit pas aux hommes de diſpoſer des ſecrets du Ciel, qui eſtoient reſervez à la diſpoſition du ſouverain Maiſtre : qu'il falloit ſonger ſeulement à faire une exacte penitence des pechez de la vie paſſée, & implorer la clemence Divine avec effuſion de larmes, laquelle ſçauroit bien trouver le remede à tant de neceſſitez. Elle leur fit voir que les gens de bien ſont neceſſairement eſprouvez par diverſes tribulations, & que ceux qui les prennent avec patience, ſont enfin glorieux devant Dieu; mais ceux qui s'inquietent, & qui remuent, ne profitent rien de leurs maux, & provoquent la colere d'en haut, qui redouble fleau ſur fleau, pour punir leur rebellion.

Sa negociation.

Enfin elle leur perſuada que puis qu'ils eſtoient les chefs du peuple, & que tant d'ames ne reſpiroient que par leur eſprit, ils ne manquaſſent de l'exhorter à la patience. Les principaux de la ville furent ravis d'une bouche qui parloit ſi divinement, & la parole qui ſortoit d'une ſi belle ſource avoit une grace incomparable pour ſubjuguer les cœurs les plus endurcis. Ils avoüerent tous que c'eſtoit une femme ſelon le cœur de Dieu, qui avoit parlé dignement, & n'y avoit rien à dire à

ſon diſcours, mais elle ſe ſoûmit par une grande humilité à leurs jugemens,& pria de luy laiſſer une porte de la ville libre pour ſortir la nuit même accompagnée de ſa ſervante, qu'elle avoit quelque bonne œuvre en l'eſprit pour le ſalut de la patrie, qu'on la recommandaſt aux prieres de toute l'aſſemblée, ſans s'enquerir curieuſement de ce que Dieu vouloit faire par ſon moyen. Ozias luy répondit qu'elle pouvoit aller en paix,& qu'il prioit Dieu que ſon action reüſſit au bien du peuple univerſel.

On s'étonnera peut eſtre qu'une femme prenne la hardieſſe de remontrer aux Magiſtrats & aux Preſtres; les plus ſeveres cenſeurs diront que ſelon le droit il falloit renvoyer Judith à ſa quenoüille; ils allegueront que les Juifs rendent tous les jours graces à Dieu dans leurs prieres, de ce qu'il ne les a pas fait naiſtre femmes. Anciennement elles eſtoient rangées aux Egliſes du coſté du Septentrion, d'où l'Eſcriture fait venir tout le mal du monde. Saint Chryſologue a dit auſſi que la femme eſtoit le chemin de la mort, le tiltre du ſepulchre, & le chemin de l'Enfer.

Mais cela ſe doit entendre de celles qui ſuivent les routes de la premiere femme,& non pas les routes de la premiere des Vierges. Celles qui ſe laiſſent aller au luxe, à la vanité aux plaiſirs débordez ne ſont nullement propres aux grandes affaires, eſtant trop delicates au travail, & trop ambitieuſes à l'honneur. Mais tant d'autres qui ſe ſont étudiées au reglement de leurs paſſions, ont rendu de grands ſervices aux Royaumes & aux Republiques. Rome n'eut jamais eſté Rome ſans les Sabines: les peuples Septentrionaux, au rapport de Tacite, ſe ſont conduits en leurs guerres & en leurs polices par les femmes,avoüans qu'ils s'y re-

Les femmes vertueuſes ſe rendent utiles.

connoiſſoient quelque eſprit prophetique & divin. Platon en ſa Republique les a jugées capables des charges, leur eſprit eſtant de même eſpece que celuy des hommes. Pourquoy donc trouverons-nous eſtrange que Dieu ſe ſoit ſervy d'une vertueuſe femme pour remontrer aux hommes & delivrer ſa Patrie ?

Son entrepriſe, & les diſpoſitiõs qu'elle y apporte, Sa parole.

Avant que d'entreprendre ce grand ouvrage, elle fut long temps proſternée devant Dieu en ſon oratoire, le cilice ſur le dos, & la cendre ſur la teſte, diſant d'un cœur amoureux.

Mon Dieu, le Dieu de mes peres, à qui rien n'eſt impoſſible, regardez aujourd'huy le camp des Aſſyriens de cét œil d'éclairs & de foudres que vous avez autrefois jetté ſur l'armée des Egipciens, quand ils furent enſevelis dans les abyſmes. Que le même arrive à ceux-cy qui ſe fient en leurs chariots de guerres, leurs lances & leurs épées, & ne ſçavent pas que vous êtes le Dieu du Ciel qui brisés les puiſſances de la terre d'un ſeul regard de vos yeux. Levez ce même bras qui s'eſt de toute antiquité ſignalé en tant de merveilles, & foulez aux pieds tout leur pouvoir ſous vos forces à jamais redoutables. Ne permettez pas qu'ils violent voſtre Temple, & qu'ils ſaccagent la Maiſon où voſtre Nom eſt de tout temps invoqué. Faites que ce Colonel barbare, qui ſe promet nos dépoüilles, ſoit pris en moy par le piege de ſes yeux, & que ſon propre coutelas luy ſepare l'ame du corps. Frappez-le de la grace que voſtre benediction fera couler ſur mes levres, & de l'eloquence qu'elle donnera à ma parole ; animez mon cœur, & roidiſſez mon bras pour faire ce grand coup, qui doit eſtre le voſtre, & emportez un honneur eternel d'avoir abbatu ce Coloſſe par les mains d'une femme. Voſtre force n'eſt point en la multitude des Soldats, ny en la valeur des Cavaliers : ce ne ſont pas ces ſu-

p'rbes guerriers, qui doivent attendre le ſecours de vôtre bras, mais c'eſt la priere des humbles qui gagne voſtre cœur, & attire vos forces à leur protection. Dieu des Cieux, Createur des eaux, & le Dieu de toute la nature, exaucez voſtre pauvre ſervante qui ne preſume rien que de vos miſericordes, ſouvenez-vous de voſtre teſtament, donnez le conſeil à mon cœur la parole à ma bouche, & la force à mes mains pour la defenſe de voſtre Maiſon, & que toutes les Nations de la terre habitable ſçachent qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous.

Telles étoient les armes & les machines de cette excellente femme, telle eſtoit la confiance qu'elle avoit au Dieu des armées. Apres cette Oraiſon, elle ſe leve de ſon Oratoire, décend de ſa chambre, & appelle ſa ſervante pour l'habiller. Elle met bas le cilice, elle ſe lave, elle ſe parfume, & quittant l'habit de deüil qu'elle portoit dans ſa viduité, elle prend ces hautes parures; la treſſe de ſes longs cheveux eſt peignée d'une main delicate, & ſa teſte couverte d'une ſuperbe coëffure, ſa belle taille paroit un peu plus haute à la faveur de ſes patins, elle met ſes pendans d'oreilles, ſes braſſelets, ſon tour de perles, ſes anneaux, certains joyaux faits en forme de fleur de Lys, & tous ſes plus riches ornemens. Il ſemble que Dieu prenoit plaiſir ce jour-là à la rédre plus grande qu'elle n'avoit jamais paru, & que toutes les graces rioient ſur ſon viſage, parce qu'elle s'étoit ornée par vertu, & non par volupté. Ses atours.

Elle fit porter à ſa ſervante ſon boire & ſon mãger, craignant de ſoüiller ſon corps des viandes des Infidelles, & ſur l'heure elle ſort de ſa maiſon, & ſe rend à la porte de la ville, où elle trouva le Prince Ozias, & les Preſtres, qui furent ravis de l'éclat de ſa beauté celeſte. Perſonne neantmoins Elle s'achemine au camp d'Holopherne.

ne s'informa curieuſement où elle alloit ; mais ils ſe contenterent de ſouhaitter que Dieu fiſt reüſſir ſes deſſeins, qu'elle fut un jour l'honneur de Jeruſalem, & que ſon nom fût mis au rang des grandes & ſaintes ames qui avoient rendu à Dieu des ſervices tres ſignalez. Elle ſort de la ville invoquant le Nom de Dieu, & recitant quelques prieres avec ſa ſervante.

Les Soldats la rencontrent.

Comme elle décendoit la montagne ſur le point du jour, les ſoldats l'ayans apperçuë, ne manquent pas de courir à elle, quoy que la voyans ſi excellemment belle, ils furent d'abord ébloüis, plus de la ſplendeur de ſon viſage, que des premiers rayons du jour qui eſtoit lors à ſa naiſſance. Ils s'informerent de ſon pays, de ſon voyage, & de ſes deſſeins, à quoy elle répondit, qu'elle eſtoit de Bethulie, & qu'elle abandonnoit aujourd'huy cette miſerable ville qui eſtoit opiniaſtre en ſon mal-heur, & qui pour avoir voulu reſiſter aux triomphantes legions des Aſſyriens, meritoit d'eſtre accablée des foudres du Ciel & de la terre. Qu'elle ne vouloit prendre aucune part à leur crime, non plus qu'à leur deſaſtre, que ſon deſir étoit de ſe preſenter à Holopherne, pour luy declarer les ſecrets de la ville, & luy enſeigner les moyens de la prendre ſans faire aucune perte de ſes gens.

Son accortiſe à diſſimuler.

Ces hommes furent ravis d'entendre ces diſcours, & l'aſſeurerent qu'elle avoit pris un moyen excellent pour vivre en repos & en honneur, & qu'elle ſeroit la tres-bien venuë auprés de leur maiſtre, de qui elle recevroit toutes les courtoiſies poſſibles.

Ses actiõs ſont extraordinaires, & non imitables ſelon la vie commune.

Quelqu'un s'émerveillera de tout ce procedé de Judith. Une femme ſi bien faite, & ſi capable de tenter les hommes, s'en aller au milieu des ſoldats,

ſans craindre d'expoſer ſa pudicité, qui luy eſtoit ſi chere, ne conſiderant pas qu'elle donnoit de l'amour, & qu'elle eſtoit en la belle ſaiſon de ſes années, capable de recevoir ce qu'elle donnoit aux autres ? Qui luy avoit dit que les Aſſyriens la devoient laiſſer impunément, ſans rien attenter ſur ſon honneur? Qu'elle aſſeurance y pouvoit-il avoir en une milice débordée, qui ſe propoſe le violement des femmes pour recompenſe de ſes travaux? Et quand bien elle ſe fuſt promis en cas qu'on luy fiſt force, de demeurer incorruptible d'eſprit dans la corruption du corps, ſi eſt-ce qu'une honneſte femme auroit toûjours bien de la peine à expoſer ſon corps au moindre affront, quand ce ſeroit pour ſauver une ville.

Si nous conſiderons tout cecy ſelon l'homme, il ne ſe peut pas deffendre, mais qui oſeroit auſſi condamner ce qui ſe faiſoit par une manifeſte inſpiration de Dieu, & du bon Ange, qui la tenoit comme par la main, & la faiſoit marcher aſſeurée ſur les precipices, & toûjours verdoyante comme le lierre dans les ruïnes des vieilles mazures. L'inſpiration de Dieu ſe manifeſte & juſtifie,

Avec tout cela elle ſçait l'art de diſſimuler, & trompe ces ſoldats, qui prenoient un ſingulier plaiſir à l'entendre. Mais qui feroit ſcrupule de dire une parole à deux ententes pour tromper un ennemy dans la guerre & ſauver ſa vie, veu que quelques Theologiens & les Iuriſconſultes accordent, qu'il y a des tróperies qui ſont bonnes & loüables, eſtans faites à bonne fin, & par des moyens legitimes.

Elle eſt donc conduite au General Holophernes, qu'elle trouva aſſis en ſon thrône, ſous un pavillon d'or & de pourpre, tout chamarré d'emeraudes, ſuperbe comme un Paon, qui étale au Soleil les miroirs de ſa queuë, pour laquelle il ſemble eſtre né. Elle aborde Holophernes.

Elle ſe proſterna incontinent en terre, & luy fit une reverence de civilité,& non d'adoration. Il ne manqua pas d'eſtre pris d'abord comme elle avoit projeté,& de faire de ſes yeux les pieges de ſon ame.

Ceux qui eſtoient autour de luy commencerent à dire avec admiration, que la terre qui portoit de ſi belles femmes meritoit bien qu'on n'épargnaſt aucun travail à ſa conqueſte.Holophernes la fit relever promptement,& comme elle feignoit d'avoir quelque crainte, & d'eſtre ſaiſie d'une profonde reverence à l'aſpect de ce grand General d'armée, ſçachant bien qu'il eſtoit vain,& que cela ſerviroit beaucoup à le ſurprendre.Il luy parle avec des douceurs nompareilles, l'aſſeurant qu'il n'eſtoit point ſi terrible qu'on le faiſoit, & que depuis qu'il avoit les armes de cette grande Monarchie entre les mains,jamais il n'avoit nuy à perſonne qui deſiraſt ſe ranger à l'obeïſſance de ſon Maiſtre. Qu'il ne vouloit point de mal à ſa nation, & que ſi elle ſe fuſt miſe dans le devoir, il n'eût pas permis qu'on eut levé ſeulement l'épée contr'elle. Voilà pourquoy il deſiroit ſçavoir d'où venoit qu'elle avoit abandonné ſa ville,& qu'elle étoit venuë à ſon cãp.

Alors cette femme ſaintement artificieuſe commença à luy parler d'une façon ſi attrayante, que cent Holophernes euſſent été bien empeſchez de ſe défendre contre telles machines de l'amour:elle le ſupplia de l'ouyr avec attention, & de prendre bien ſes paroles par leſquelles Dieu vouloit accomplir en luy une grand' affaire.

Sa harãgue artificieuſe.

Qu'elle ſçavoit bien que Nabuchodonoſor eſtoit choiſi de Dieu pour eſtre Roy de l'univers, & que toute la puiſſance de ſa Monarchie eſtoit enfermée dans Holophernes où elle vivoit & triomphoit magnifiquement pour le ſalut des gens de bien, & le châ-

timent des mauvais. Qu'elle n'eſtoit pas ſi ignorante des choſes humaines, qu'elle n'euſt appris la prudence & la valeur d'un Holophernes, qui a cét honneur d'étre l'unique en tout le Royaume de Nabuchodonoſor, qui ſoit parvenu à ce haut degré de puiſſance, qui n'eſt égalée de choſe du monde que de la bonté de ſon cœur, car il ne veut eſtre puiſſant que pour faire du bien, & toutes les Provinces ſçavent le bon ordre qu'il met en toutes les affaires du Royaume, Elle luy témoigna avoir ſçeu ce qui s'eſtoit paſſé en la perſonne d'Achior, & luy dit qu'il avoit vrayement reconnu le foible eſprit de ſa Nation, & qu'il y faiſoit bon à preſent, lors que Dieu eſtoit irrité contr'elle, & l'avoit menacée par ſes Prophetes de la perdre. Voilà pourquoy ils eſtoient tous ſaiſis d'une frayeur qui ne ſe peut dire, outre que la faim & la ſoif conſpiroient à leur ruine, & avoient pris reſolution de tuer toutes les beſtes pour en boire le ſang, & ne point épargner meſmes les choſes conſacrées à la Majeſté divine, qui eſt un ſigne d'une manifeſte reprobation. C'eſt pourquoy, elle a quitté cette ville abominable, & s'en eſt venuë de la part de Dieu, pour luy donner cét advis. Elle adjoûta que le Dieu qu'elle adoroit eſtoit bien grand, & qu'elle ne manqueroit de le prier luy meſme dans ſon armée, de ſçavoir ſes volontez, & luy dire le temps qu'il a determiné pour le dernier mal-heur de cette ville infortunée, à deſſein de luy en donner la nouvelle, enfin qu'elle le meneroit juſques dans Ieruſalem, luy livrant tout ce peuple, comme des moutons ſans paſteur, & qu'il n'y auroit pas ſeulement un chien qui oſaſt abayer contre luy, eſtant bien raiſonnable que les hommes & les animaux fiſſent joug ſous une puiſſance ſi redoutable, conduite par la main du Tres-haut, car tel eſt l'ordre de ſa Proviaence. Holophernes ravy de les paroles.

Holophernes qui s'eſtoit déja pris par les yeux,

fut enchaiſné par les oreilles de la douceur & de l'utilité de ce diſcours. Son cœur n'eſtoit déja plus à luy, il la careſſe, & luy promet que ſon Dieu ſera le ſien, & qu'il la fera grande en la maiſon de Nabuchodonoſor, & renommée par toute la terre. A l'heure même il la fit entrer en la chambre où eſtoient ſes threſors, pour luy faire voir ſa magnificence, & ordonna ce qui luy ſeroit donné par chaque jour de ſa table pour ſa nourriture; à quoy elle repondit, qu'il ne luy eſtoit pas encore permis ſelon la loy d'entrer en communauté de table avec ceux qui ſont d'une autre Religion que la ſienne, & que prevoyant cela elle avoit fait apporter ce qui luy eſtoit neceſſaire. Mais quand voſtre proviſion viendra à manquer (dit Holophernes) que ferons nous de vous? Elle repartit, qu'elle eſperoit accomplir l'affaire qui l'avoit amenée devant que ſon vivre ordinaire luy defaillit. Là deſſus il commanda qu'elle fuſt conduite en une belle chambre pour ſe repoſer: mais devant qu'y entrer, elle demanda une courtoiſie, qui eſtoit de ſortir devant jour, pour addreſſer ſes prieres au Dieu qu'elle adoroit, ſelon ſa couſtume, & paſſer dans ſon camp avec toute liberté, ce qui luy fut accordé.

Son addreſſe.

Voilà pourquoy elle alloit dans le ſilence de la nuit, ſe laver à une ſecrette fontaine, pour ſe purifier du commerce de ces infidelles, & prioit Dieu inceſſamment qu'il luy plût conduire ſon deſſein pour la delivrance de ſa Patrie.

Elle avoit déja paſsé quatre jours à l'armée, épiant la commodité d'executer ce qu'elle avoit projecté, quand Holophernes ſe voulut traiter joyeuſement, & faire un magnifique feſtin, où il reſolut d'inviter ſon hoſteſſe, penſant que la bonne chere la diſpoſeroit à ce qu'il vouloit d'elle.

Mais

Mais comme les Assyriens tiennent à des-honneur qu'un homme parle d'amour à une femme sans l'emporter, il ne se voulut pas hazarder de luy en ouvrir le discours, mais il en donna la commission à Vagao son premier valet de chambre, qui le servoit en telle affaire. Celuy-cy ne manqua pas de luy faire entendre qu'elle estoit bien avant dans les bonnes graces de son Maistre, & qu'il faisoit ce jour là un banquet, & la desiroit voir en particulier, qu'elle se gardast bien de faire scrupule d'obeyr, car c'estoit l'un des plus grands honneurs qu'elle pourroit recevoir en toute sa vie. Il adjoûta qu'il se falloit un peu réjoüir, & passer son temps sans engendrer de la melancholie. Elle entendit bien ce qu'il vouloit dire, & répondit, qu'elle étoit disposée à obeyr aux commandemens de son Seigneur, & ne vouloit point avoir d'autre volonté que la sienne, & sur l'heure elle se pare & s'ajuste le plus agreablement qu'elle peut pour luy donner dans les yeux, & passe en sa chambre.

Au mesme instant qu'il la vid seule auprés de luy, son cœur fut tout renversé, & sembloit que les esclairs qui sortoient des yeux de cette beauté, l'avoient mis tout en poudre, sa passion ne luy permettoit pas de parler beaucoup, tant il estoit esmeu, il se contenta seulement de l'inviter à se réjoüyr, & l'asseurer qu'elle luy avoit gagné le cœur. La sainte femme le pria de trouver bon qu'elle se traitast donc à sa mode, & qu'elle mangeast de ce que sa servante luy avoit preparé, ce qu'il accorda, la voulant laisser en toute liberté pour ne la point effarer.

Le voilà le plus heureux du monde, il boit à grands traits, fait le gaillard & le compaisant à merveille, dequoy Iudith témoignoit avoir grande

ſatisfaction de le voir en ſi belle humeur, & diſoit qu'elle pouvoit deſormais compter ce jour là pour le plus heureux de ſa vie. L'autre pour luy faire plaiſir beuvoit d'autant plus, de ſorte qu'il s'enyvra d'une profonde yvreſſe. Il appert bien que cét homme eſtoit un honneſte pourceau, & ne prenoit pas le chemin de venir à bout de ſon deſſein, ſe privant de la raiſon lors qu'il en avoit le plus de beſoin. Vagao qui avoit le mot fait ſon office, couche ſon Maiſtre, & s'en va fermant la porte, pour le laiſſer ſeul avec Judith. Tous les valets avoient ſi bien beu, qu'ils ne demandoient que le repos. Judith ſeule eſtoit éveillée, & fit ſigne à ſa ſervante de l'attendre devant la porte, & de ne la point quitter.

Elle fait ſõ coup.

Elle contẽple ce beau General qui dormoit d'un profond ſommeil, elle s'arrête quelque temps devant ſon lit, priant Dieu ardamment en ſon ſilence, à ce qu'il luy pleût accomplir par ſa main ce grand coup qu'elle avoit deſtiné. De là elle s'approche du pilier où le cimeterre d'Holophernes étoit pendu, & le tire hardiment du fourreau, puis empoigne ſon homme par ſa longue cheveleure, diſant ſeulement en ſon cœur, *Mon Dieu c'eſt à cette heure, fortifiez mon bras*, & à l'inſtant l'ayant tourné à ſon advantage, elle frappa d'une main d'homme, & luy trancha la teſte en deux coups, enleva ſon pavillon, & roula ſon corps comme une ſouche. Elle donne incontinent la teſte à ſa ſervante, qui la met dans le même ſac où elle avoit apporté ſon vivre, & toutes deux paſſent au milieu de l'armée, ſans que perſonne les arreſte à raiſon de la permiſſion qu'elles en avoient du General.

Elles arrivent de nuit à la porte de la ville, & crient de loin aux ſentinelles, *Ouvrez, Dieu eſt avec*

nous qui a fait merveille en Iſraël. On court advertir Ozias, & les Prêtres qui viennent en haſte la recevoir. Tout le monde depuis le plus petit juſques au plus grand s'aſſemble autour d'elle, penſant qu'elle fût perduë, & la regardoient comme une femme venuë de l'autre monde. Elle fait à l'inſtant allumer les flambeaux, & monte en un haut lieu d'où l'on avoit couſtume de hatanguer le peuple; & apres avoir fait ſilence, elle leur dit, *Meſſieurs, loüez Dieu noſtre Seigneur, qui n'abandonne jamais les ſiens, & a par ſa grace accompli aujourd'huy en moy, ſa tres-humble ſervante, la promeſſe qu'il avoit faite à ſon peuple eſleu, car cette nuit il a tué par mes mains l'ennemy commun de noſtre nation.* En diſant cela, elle tira du ſac la teſte d'Holophernes pâle & ſanglante, & la montra à toute l'aſſemblée, adjoûtant: *Voilà la teſte d'Holophernes*, & en ſuite elle developpa le pavillon, diſant: *Voilà le pavillon ſous lequel il repoſoit dans ſon yvreſſe, & où Dieu l'a frappé par la main d'une femme. I'appelle ce Dieu vivant à témoin, que ſous la protection de ſon ſaint Ange, il m'a conſervé pure, allant & venant, & dans le ſejour que j'ay fait au camp, ſans qu'il ait permis que perſonne ait attenté à mon honneur. Et maintenant il m'a r'amené joyeuſe de ſa victoire, de mon ſalut & de voſtre deliverance. C'eſt à luy qu'il en faut donner toute la loüange, parce que ſes bontez, & ſes miſericordes ſont ineſpuiſables.*

Son retour & ſa reception à la ville.

Ce qu'elle fit en pleine aſſeblée.

Les extaſes de joye de tout le Peuple.

Le peuple ſentoit des tranſports de joye, & voyant cette teſte à la faveur des flambeaux, dans le ſilence de la nuit, il penſoit que ce fuſt un ſonge: mais la multitude de ceux qui contemploient tous la méme choſe, preſente & reelle, faiſoit bien voir que c'eſtoit une verité. Ils ſe proſternerent tous en terre, adorans le Dieu vivant, qui eſtoit

l'ouvrier de ces grandes merveilles, & de là se tournans à Judith luy donnerent mille benedictions, avec des acclamations triomphantes, protestant qu'elle estoit leur Mere, & leur Liberatrice.

Alors Ozias Prince du peuple d'Israël dans Bethulie, luy dit : *vous estes aujourd'huy beniste, ma fille, & glorieuse entre toutes les femmes qui sont sur la terre habitable. Loüé soit le Createur du Ciel & de la terre qui a si bien conduit vostre main victorieuse à la ruine du capital de nos ennemis, & qui par mesme moyen a tellement glorifié vostre nom, qu'il a rendu vostre loüange immortelle en la bouche des hommes qui auront quelques sentimens des merveilles de Dieu. Chacun se souviendra comme nous n'avons point espargné nostre vie pour tirer nostre peuple des ruines où il estoit presque ensevely.*

Achior y participe.

Là dessus on appelle Achior, & Judith, luy montrant la teste d'Holophernes, luy dit. Vous n'avez rien perdu au témoignage que vous avez rendu à la puissance de nostre Dieu. Voilà la teste du Colonel des incredules que Dieu a coupée cette nuit par ma main ? voilà celuy qui menaçoit de vous faire mourir quand il auroit pris Bethulie, & maintenant il vous laissera dans un grand repos. Cét homme fut si extasié de cette nouvelle qu'il tomba pâmé & comme il fut revenu à soy, il se jetta aux pieds de Judith; & l'adora. Mais par son moyen il fut converty à la vraye Religion, & rendit toute la gloire au Dieu de Jerusalem.

Conseil de Judith.

Judith poursuivant sa conqueste, conseilla à son peuple de faire contenance de sortir de la ville en armes au point du jour, comme s'ils vouloient donner une bataille, ce qui feroit courir les Assyriens au pavillon d'Holophernes, pour l'éveiller, & que voyant ce qui s'est passé ils seroient saisis

d'une telle frayeur, qu'ils auroient bon marché de leurs vies. Cela fut executé, & les Capitaines ne manquerent pas d'aller à leur General pour recevoir les ordres. Il eſtoit déja grand jour, & il dormoit du ſommeil de la mort, d'où il n'y a point de réveil, ſi ce n'eſt par une puiſſance extraordinaire. Chacun s'étonnoit de ce qu'il ne paroiſſoit point, mais perſonne n'oſoit prendre la hardieſſe de l'eveiller, tant il eſtoit redouté. On preſſe Vagao d'entrer en la chambre, lequel refuſe du commencement de troubler les plaiſirs de ſon Maiſtre. Mais comme le temps tiroit en longueur, il entre, & fait du bruit, non comme par deſſein, mais par accident, & voyant que perſonne ne remuoit, il s'approche du lit, penſant qu'il fuſt encore avec Iudith. Enfin comme on luy dit que les ennemis avoient paru en armes, il tira le rideau tout doucement, & vid le corps de ſon Maiſtre ſans teſte, qui nageoit dans ſon ſang.

Il en devint ſi furieux, qu'il déchira ſur l'heure ſes habits, & courut à la chambre de Iudith, pour luy faire endurer mille morts: comme il ne la trouva plus, il jetta des cris effroyables, & dit tout hautement que cette eſtrangere avoit remply la maiſon de Nabuchodonoſor de confuſion, & qu'elle avoit aſſaſſiné leur General, qui n'eſtoit plus qu'un tronc ſans teſte plongé dans ſon ſang. Tous accoururent à ce ſpectacle, & tout le camp ſe remplit d'eſtonnement, de frayeur, de deſeſpoir, de larmes, & de hurlemens: Au meſme temps parut la teſte d'Holophernes penduë aux murailles de Bethulie, & toute l'armée des Aſſyriens ſurpriſe d'une terreur panique, & comme frappée d'un fleau du Ciel, commence à ſe diſſiper, chacun cherchant ſon ſalut dans la fuite.

Déroute. Les Israëlites les poursuivent faisans grand bruit, comme s'ils eussent mené de grosses troupes, & comme leurs escadrons marchoient serrez, & en bon ordre, il leur estoit facile de vaincre des fuyars qui avoient déja livré à la terreur tout l'espoir de leur vie, & de leur fortune. Toutes les villes circonvoisines venoient prendre part à cette gloire & se jettoient aux champs de toutes parts, pour attraper leurs ennemis qui estoient en deroute, dont ils firent des carnages horribles.

Tout le camp d'Holophernes fut ravagé, où l'on trouva si grande quantité de butin, que c'estoit chose prodigieuse. Le bruit de cette victoire, s'étant épandu à Ierusalem, le Pontife vint à Bethulie avec ses Prêtres, pour voir Iudith, à qui chacun donnoit mille benedictions, on n'entendoit partout que des cris de joye, & des acclamations qui la publioient la gloire de Jerusalem, la joye d'Israël, l'honneur de son peuple, la femme forte, la chaste & valeureuse Princesse, & la Dame incomparable, dont la reputation & la gloire devoit vivre autant que l'eternité.

Un mois se passa que ce n'estoit que joyes, que concerts de musique, que trophées parmy le peuple. On ramassoit tous les jours quelques nouvelles dépoüilles, dont les plus pretieuses en or, & en argent en pourpre, en perles, & joyaux, furent presentées à la victorieuse Iudith. Elle composa un Cantique de triomphe qui fut chanté solemnellement avec l'admiration de tout le monde. Apres tout il fallut aller à Jerusalem pour rendre à Dieu les vœux de tout le peuple, & faire de grandes offrandes, où trois mois se passerent dans des allegresses nompareilles, & n'y avoit jour qui ne fut de feste, ny visage qui ne portast les traits des plaisirs du Paradis.

Judith preſenta au Temple le pavillon d'Holophernes avec ſes armes, à ce que la memoire n'en fuſt jamais effacée par l'oubliance. Enfin tous retournerent en leurs maiſons, & la ſainte Femme demeura en ſa petite ville de Bethulie, toûjours dans ſa viduité, honorée de tout le monde, comme la plus glorieuſe ame qui fuſt ſur la terre. Elle mit ſa ſervante en liberté, & vécut juſques à l'âge de cent & cinq ans avec ſon peuple, dans une profonde paix, elle paroiſſoit les jours de feſte dans une gloire magnifique, & cultivant au reſte ſa ſolitude les autres jours, & vivant avec de grands exemples de vertus. Le jour de ce bon-heur fut marqué en blanc, & mis au nombre des grandes Feſtes des Iuifs à toute la poſterité.

Dieu qui eſt l'ouvrier de tant de merveilles, s'eſt fait auſſi la caution de cette Hiſtoire, qu'il a voulu eſtre une piece des ſaintes Eſcritures.

C'eſt un monument eternel de la vertu de ſon bras, qui ébranle les montagnes, qui fend les pierres, & renverſe en un moment ces enfans des Tyrans, qui font la guerre au Ciel, & veulent marcher par deſſus les aiſles des vents.

Un General d'armée qui ſe bravoit au milieu de cent mille Soldats bien aguerris, tout environné d'acier, de feux, & d'éclairs, qui diſoit, *j'yray*, je *feray*, je *terraſſeray*, qui tenoit un conſeil de mort, où il ordonnoit les brûlemens des villes, les ſaccagemens des Provinces, où tant de Dragons beuvoient les larmes des peuples, ſans eſtre touchez d'aucun trait de pitié.

Un Geant qui amaſſoit montagne ſur montagne, pour monter parmy le fer, & le feu, juſques au Thrône du Tres-haut.

Le voilà vaincu, tué, maſſacré, roulé dans ſon

ſang, par une femme, qui fait un joüet de ſa teſte, & une armée qui tranchoit les rochers, qui faiſoit ombre au Soleil par la multitude de ſes fleſches volantes, renverſée, diſſipée, & dechirée en mille pieces par l'entrepriſe d'une Juifve.

Iudith ne ſe donne pas de loüange de cette œuvre, c'eſt Dieu qui agiſſoit en elle, qui étoit la direction de ſa main, la force de ſon bras, l'eſprit de ſa prudéce, l'ardeur de ſon courage, & l'ame de ſon ame.

O qu'il eſt grand ce Dieu des Dieux! O qu'il eſt redoutable ce Dieu des armées! Et qui eſt-ce qui ne craint Dieu, ſinon celuy qui n'en a point? Que de Coloſſes d'orgueil ont tombé & tomberont encore ſous ſes mains; que de Geants abatus & plongez dans les Enfers, apres avoir allumé des braſiers de concupiſcence ſur la terre, fumeront dans les flammes par un eternel ſacrifice que leurs peines rendront à la Juſtice divine.

ESTHER.

L'hiſtoire d'Eſther pleine de grandes inſtructions.

L'Eſcriture ſainte nous fait voir en cette Hiſtoire, que les grandeurs tombent en éclipſe, les baſſeſſes de la terre eſlevées parmy les aſtres, l'humilité dans le thrône, l'ambition au gibet, la force ſurmontée par la beauté, l'amour ſanctifié, & la vengeance eſtouffée par ſes propres mains Elle montre aux Roys à gouverner, aux peuples à obeyr, aux Grands à ne mettre point leur appuy ſur une fortune de glace, aux Dames à cherir l'honneur & la pieté, aux heureux à craindre tout, & aux miſerables à ne deſeſperer de rien.

Le temps de cette hiſtoire.

Tout ce que nous avons à deduire icy eſt arrivé au Royaume de Perſe, durant la captivité dus Iuifs

en Babilone, environ 460. ans devant la Nativité de noſtre Seigneur, & ſous le regne d'Aſſuerus. Mais c'eſt une grande enigme de deviner qui eſtoit ce Prince auquel Eſther fut mariée, & qui eſt appellé d'un nom qui ne ſe trouve point dans l'hiſtoire des Rois de Perſe, & qui en effet peut convenir à tous les plus hauts Monarques, ne ſignifiant autre choſe que *le grand Seigneur*. Mercator dit, que c'eſt Aſtyages, grand pere de Cyrus, & Cedrenus que c'eſt Darius le Mede : Genebrard eſt pour Cambiſes ; Scaliger pour Xerces ; Serrarius pour Ochus ; Joſephe, & le P. Saillan pour Artaxerces à la longue main.

Une grande enigme de ſçavoir qui eſt cét Aſſuerus.

La ſage Eſther qui étoit ſi amoureuſe de la chaſteté ſe trouve avec quatorze maris par la conteſtation des autheurs, chacun luy en veut donner un de ſa main, on la marie à tous les Rois de Perſe, on la promene par tous les Empires, & fait on durer ſes eſpouſailles plus de deux cens ans. Mais comme il eſt aſſez aiſé de refuter les opinions de tous ceux qui en parlent, auſſi eſt-il bien difficile d'eſtablir la verité de la Chronologie parmy de ſi grands nuages. L'Eſcriture dit, que Mardochée avec Eſther fut tranſporté de Judée à Babylone ſous le regne de Nabuchodonoſor, & ſi nous ſommes d'advis de la marier à cét Artaxerces, en comptant bien toutes les années qui ſont entre ces deux Rois, nous trouverons que cette jeune & raviſſante beauté d'Eſther, qui prit par les yeux un ſi grand Monarque, avoit déja bien cent cinquante ans, qui eſt un âge trop meur pour une fille qu'on veut donner pour épouſe à un Roy. Il eſt impoſſible de ſortir de ce labyrinthe, ſi on ne dit que Mardochée & Eſther ne furent pas tranſportés en leur perſonne, mais en celle de leurs anceſtres, & que

Il eſt probable que c'eſt Artaxerxes à la longue main.

cela ne veut dire autre choſe, ſinon qu'ils furent iſſus de la race de ceux qui furent menez captifs avec le Roy Iechonias, détruit par Nabuchodonoſor. Ainſi nous prendrons Artaxerces, & ne diviſerons point cette aymable concorde des Autheurs unis en ce point.

Repreſentez vous donc que du temps, que les Juifs eſtoient diſperſez en Babylone, en Perſe, en Medie, & par tous les Eſtats de ces grands Rois, ils ne laiſſoient pas de ſe multiplier dans la captivité; & la ſervitude qui a couſtume d'étouffer les bons eſprits, produiſoit quelquefois parmy eux de grands hommes. Entr'autres parut ſur le theatre l'excellent Mardochée, homme de bons ſens, & de grand courage, qui par ſon addreſſe, & par ſa valeur delivra toute ſa nation de la mort & du ſaccagement. Il eſtoit alors demeurant dans Suſe, la capitale du Royaume & nourriſſoit en ſa maiſon une petite niepce, fille de ſon frere, orpheline de pere & de mere, qu'on nommoit en ſon enfance Ediſla, & depuis Eſther.

Mardochée excellent homme.

Les grãds eſprits ont une teinture de prophetie.

Songe de Mardochée.

Comme les grands eſprits, qui ſont particulierement gouvernez de Dieu ont quelque teinture de Prophetie, il eut un merveilleux ſonge, & vid en ſon ſommeil un grand orage, avec tonnerres, foudres, & tremblement de terre, qui fut ſuivy d'un combat de deux Dragons, qui eſtoient aux priſes l'un contre l'autre, & jettoient d'horribles ſiflemens, lors que diverſes Nations aſſemblées les regardoient attendans l'iſſuë du combat. Là deſſus il apperçeut une petite fontaine, qui devint ſoudainement une grande riviere, & ſe changea en lumiere, de lumiere ſe transforma en Soleil, qui donnoit enſemble des eaux & des clartez à la terre.

Il ne ſçavoit que vouloit dire ce ſonge, mais il

en apprit l'interpretation dans les grands combats qu'il eut avec Aman, & dans l'exaltation de ſa petite niepce, qui fut élevée à une haute ſplendeur & donna de la conſolation & du rafraichiſſement à tous ceux de ſa nation.

Il entre à la Cour, & la reconnoit.

Comme il eſtoit de bonne façon, & homme de miſe il trouva moyen de ſe pouſſer à la Cour & de faire ſon apprentiſſage en quelque office mediocre, attendant une autre occaſion pour ſe faire connoiſtre. Il avoit l'œil bien ouvert à découvrir tout ce qui ſe paſſoit, ſans ſe faire autrement de feſte: Il conſideroit l'abord des diverſes Nations qui eſtoient à cette Cour, les humeurs, la capacité, les affaires, les liaiſons, les intrigues, le credit, l'induſtrie de chacun, n'obmettant rien de tout ce qui pouvoit avancer le bien de ſes compatriotes.

Eſprit d'Aman.

Il recõnut délors l'eſprit d'Amã, qui étoit alors un petit Cavalier de fortune, mais ambitieux, couvert, artificieux, vindicatif, ſanglãt, & capable de broüiller un Eſtat. Il en eut de l'averſion, quoy qu'il n'en euſt pas encore eſté offenſé, & commença à s'en défier, craignant qu'il ne fût un jour fatal à ſon peuple. Neantmoins il prenoit avec le temps un haut aſcendant, & Mardochée apprehendoit ſa grandeur, comme on fait l'apparition d'une comete

Conjuratiõ decouverte par Mardochée.

Il arriva que deux perfides ſujets, Thares & Bagathan, Huiſſiers de la porte, firent une abominable conjuration contre le Roy Artaxerxes, dequoy Mardochée, qui n'eſtoit point un eſprit endormy, s'apperçeut, & commença à les éclairer adroitement, conſiderant leurs allées & venuës, leurs paroles, & leurs viſages, leurs trames & leurs menées. Il en donna advis fort à propos, de ſortes, qu'eſtant pris, arreſtez, & mis à la queſtion, ils avoüerent le crime, & furent conduits au ſupplice.

Le Roy en ſçeut bon gré à Mardochée, luy commanda de demeurer en ſon Palais dans quelque charge qu'il luy dõna, & fit mettre par écrit le jour auquel il avoit eſté preſervé de la conſpiration de ces deux malheureux ſerviteurs, pour reconnoiſtre avec le temps les bons ſervices de ſon liberateur.

Aman y trõpoit, mais il eſtoit trop couvert

Il eſt croyable qu'Aman trempoit dans cét execrable deſſein, puis qu'il ſçeut ſi mauvais gré à Mardochée d'en avoir eſté le denonciateur : mais la diſſimulation qu'il apportoit à couvrir ſon jeu, & ſa puiſſance qui ſe rendoit ſi redoutable, ne permirent pas qu'il fuſt pour lors enveloppé dans la ruïne de ces mal-heureux. Ces deux Courtiſans ſe regardoient l'un l'autre, & ne cherchoient qu'à ſe ruïner, le pouvoir de l'un eſtant toûjours ſuſpet de l'autre, quand Dieu ſans y penſer envoya à Mardochée un grand ſecours, par le choix qui fut fait de ſa niepce, pour eſtre épouſe du Roy.

Grande revolution à la Cour.

L'Hiſtoire dit, qu'Aſſuerus voulut montrer ſa magnificence, & fit de grands feſtins l'eſpace de 180. jours, auſquels il traita les Princes, les Gouverneurs des Provinces, & tous les Grands du Royaume. Il voulut que le peuple fuſt auſſi de la partie, & pour cét effet, il fit dreſſer à l'entrée de ſes jardins, qu'il avoit coûtume de cultiver de ſes mains, quantité de grands pavillons de bleu celeſte, ſouſtenus ſur des colomnes de marbre, & attachez avec des rubans de ſoye rouge, & des anneaux d'yvoire ; il fit meſme dreſſer quelques lits d'or & d'argent, ſur un pavé d'émeraudes & d'autres pierres rangées, par un rapport fait à la Moſaïque, qui avoit fort belle grace. Là il invita tout le peuple de cette grande ville de Suſe, & le fit ſervir à vaiſſelle d'or & d'argent, de viandes exquiſes, & vin delicieux, & laiſſa boire chacun

Banquets d'Aſſuerus.

ſelon ſa portée, ſans contraindre perſonne.

La Reine Vaſti fit d'autre coſté le banquet des femmes dans le Palais Royal, où elle n'oublia rien pour égaler les ſuperbes grandeurs du Roy ſon mary. Cette joyeuſe vie dura l'eſpace de 7. jours, & au dernier le Roy ſe trouva fort gay, & enflammé de vin, commanda aux Eunuques qui eſtoient autour de luy, de faire venir la Reine le Diadéme ſur la teſte, avec ſon haut appareil, pour faire montre de ſa beauté en preſence de tout ce peuple. La Reine ne prit point de plaiſir à ce commandement, & refuſa d'y aller, en quoy, dit S. Sulpice, la femme eſtoit plus ſage que le mary, ne voulant pas faire un ſpectacle de la beauté de ſon corps à des hommes pleins de viande & de vin, & meritoit d'autant plus de loüanges, qu'elle eſtoit plus conſtante à garder les loix de la pudeur & de la bien-ſeance.

La Reine Vaſti en fait un autre de ſon reſte.

Sa diſgrace.

Mais cela ne fut pas pris du biais que nous le preſente cét Hiſtorien ſacré : on s'imaginoit qu'elle tenoit du naturel des belles, qu'elle eſtoit un peu fiere & dédaigneuſe, ce qui faiſoit qu'elle n'eſtoit point tant aimée des Grands de la Cour, qui, comme il eſt croyable, ayant de longue main envie de luy faire quelque mauvais office, empoignerent cette occaſion. Ils firent rapporter au Roy par les Eunuques ce refus fort bruſquement, lors qu'il ſe pouvoit adoucir & moderer, ils ſe ſervirent de ſon vin comme d'un inſtrument de leur iniquité, & le piquerent auſſi ſur la diminution de ſon authorité, dont les princes ſont jaloux s'ils n'ont bien de la ſtupidité.

Artifices des ennemis de la Reine Vaſti.

Auſſi-toſt que la reſponſe de la Reine Vaſti fut publiée, le Roy ſe tourna vers les ſept principaux Conſeillers de ſon Eſtat, qui eſtoient tout le Royaume. Il demande leurs advis ſur ce qu'il devoit

Rigueur de Manmuchan Conſeiller d'Eſtat.

faire pour reprimer l'orgueil de ſa femme. Mammuchan qui eſtoit le dernier & le plus temeraire, fit de ce refus un crime d'Eſtat, & dit que cela tendoit au deſordre de tout le Royaume, parce que les autres femmes chacune en ſa condition, ſe formeroient ſur les exemples de la Reine, & tireroient un advantage licentieux ſur leurs maris, fondées ſur cét affront fait à la Majeſté Royale, & que par tout elles voudroient dominer, ce qui renverſeroit l'ordre de la nature, & cauſeroit de grands troubles dans toutes les maiſons : C'eſt pourquoy il fut d'avis que la Reine fuſt repudiée par le Roy ſon mary, & qu'il fuſt fait un Edit, pour eſtre envoyé par tous les Royaumes, touchant l'obeyſſance que doivent les femmes à ceux qui ſont leurs chefs.

Cét homme eſtoit peut-eſtre mal-traité en ſon logis par ſa partie, & ſous ombre de police vouloit venger ſes injures. Il eſt bien vray que la loy de Dieu recommande eſtroittement la ſoumiſſion de la femme envers ſon mary, mais cela ſe doit entendre en choſes bonnes & raiſonnables : car s'il falloit qu'une femme rendit une obeïſſance aveugle à toutes les extravagances que pourroit avoir un mary peu ſage, & beaucoup paſſionné, elle ſeroit la plus miſerable eſclave de la terre. Il y avoit beaucoup de raiſons qui pouvoient faire excuſer cette action de Vaſti ; mais comme on vid que Mammuchan avoit pleu au Roy en ce diſcours, tout le reſte des Conſeillers d'Eſtat couru à la ſervitude, & la condamna à un long tourment par une courte ſentence.

Obeïſſance des femmes à quel point.

Elle fut degradée & repudiée, ce qui eſtoit aſſez ordinaire à ces Roys là, qui ne faiſoient pas grand eſtat de perdre une femme, puis qu'ils en avoient

une ſi grande quantité en leur Serrail. L'Edit fut auſſi fait aux termes que l'autre l'avoit requis, & le nom de cette pauvre Reine alla par tout le Royaume, comme une triſte fable, & un vray portrait d'une grandeur abbatuë.

Dieu permettoit tout cecy pour faire place à Eſther, qu'il avoit deſtinée à la couche d'Aſſuerus, non pour elle, mais pour le ſalut de ſon peuple. Apres le divorce & le deſaſtre de cette pauvre Vaſti, il falut chercher une nouvelle Reine & conſoler le Roy ſur ſa perte. On fait un grand triage par toutes les Provinces du Royaume des plus belles filles, pour eſtre menées à la Cour. On trouve cette petite Eſther bien agreable, doüée d'une parfaite beauté, & d'une grace naturelle qui ſurpaſſoit toutes choſes. Elle eſt conduite parmy un grand nombre d'autres, & d'abord que le Roy jetta les yeux ſur elle, il l'agrea, & commanda à l'Eunuque Egée, qui avoit la ſurintendance de ſon Serrail, d'avoir un grand ſoin de cette jeune Demoiſelle, de ne luy rien eſpargner, & luy donner deſlors ſept ſuivantes, avec tout l'équipage neceſſaire. Ces filles qui eſtoient ainſi choiſies pour le lict du Prince, faiſoient un novitiat de douze mois, dans lequel temps elles avoient tout loiſir de s'ajuſter, & d'apprendre les civilitez de la Cour. Apres tout, on les preſentoit au Roy, qui prenoit celles qui luy agreoient le plus, & comme chacune avoit paſſé une nuit en ſa chambre, elle eſtoit envoyée au matin dans un nouveau Serrail, ſous la charge d'un autre Eunuque, & ne retournoit plus au Roy, ſi elle n'eſtoit demandée nommément.

Eſther à la Cour.

La dignité de Reine fort ſoudaine.

Eſther ne fit que dix mois d'apprentiſſage, & fut incontinent conduite au Roy Aſſuerus, qui la

goûta ſur toutes les filles qu'il avoit jamais veuës, & la declara Reine en la place de Vaſti, luy mettant le diadéme ſur la teſte. Mardochée fut ravy de ce choix, & ſe promenoit tous les jours du commencement qu'elle fut amenée, devant le Serrail, pour ſçavoir de ſes nouvelles, l'ayant recommandé à quelque Eunuque confident qui en avoit un ſoin particulier. Il luy envoyoit à point les advis neceſſaires pour luy apprendre comme elle ſe devoit gouverner, & ſur tout il fut ſi adviſé, que de luy recommander de ne point declarer la nation dont elle eſtoit iſſuë, & ne faire aucune demonſtration qu'elle luy appartinſt, ce qu'il jugea eſtre à propos, de peur que Aman, qui eſtoit dans le grand credit, & qui haïſſoit naturellement les Juifs, ne la ruinaſt devant qu'elle euſt pris racine dans le cœur du Roy.

prudéce de Mardochée & ſa conduite.

Voicy un merveilleux jeu de la Providence, qui va prendre une petite pierre à deſſein d'abatre un grand Coloſſe, & faire en un inſtant d'un pot de terre un vaſe d'or. On eſt tout eſtonné quel vent a pouſſé cette pauvre Juifve à la couronne de la premiere Monarchie qui fuſt pour lors au monde. On penſe que c'eſt un grand hazard, mais Dieu ſçavoit que c'eſtoit un grand conſeil digeré de toute eternité dans ſes penſées. Car ſi l'Empire eſt deu ſelon Ariſtote aux perſonnes les plus parfaites, il y avoit du fondement aux belles qualitez d'Eſther, ſur lequel on pouvoit affermir une couronne. Outre la beauté du corps & gentilleſſe de l'eſprit, elle avoit de grands dons de vertus qui la rendoient aymable à tout le monde, & qui peuvent ſervir de modelle à toutes les Dames.

Le choix d'Eſther eſt un œuvre de la Providence.

Ce n'eſtoit pas une maſſe de chair, & un corps ſans ame, ny une femme mondaine, qui n'eut autre

Ses bonnes qualitez.

idole

idole que ſa beauté, ny autres divinitez que le plaiſir & l'ambition, comme il arrive ordinairement à tant de femmes, qui ſe voyans eſlevées au faiſtes des grandeurs du ſiecle, corrompent eſtrangement leurs mœurs, & deshonnorent leur condition. La premiere & principale vertu d'Eſther, qui fit couler au reſte de ſa vie une tres pure ſource de plaiſirs, eſt, qu'elle eſtoit devote, & que ſe voyant jeune d'âge, fragile de ſexe, haute de condition, en une Cour d'un Roy infidele, parmy tant d'autres femmes Payennes, elle n'oublia jamais Dieu, & garda ponctuellement autant qu'il luy fut loiſible & poſſible, l'exercice de ſa Religion, faiſant ſes prieres avec une ardeur incroyable, & retenant une Foy inviolable au milieu de l'Empire de l'impieté. Elle porta le Roy ſon mary au culte de Dieu, & à l'amour de ſon peuple, autant qu'elle y vid de diſpoſion. Elle fit un temple dans ſon cœur, n'en pouvant encor faire baſtir dans ſon Royaume, & dreſſa toutes ſes devotions au ſacrifice de ſoy meſme. Sa devotion.

Elle fut auſſi grandement recommandable au peu de ſoin qu'elle avoit de ſon corps, contre la nature de ce ſexe, qui met ſouvent Dieu & tout le Paradis apres ſa chair. Cela parut grandement au point qu'il la falut preſenter au Roy pour la ſeconde fois, puiſque dans une occaſion ſi importante, où toutes les autres avoient un ſoin infiny de leurs habits & de leurs atours, elle ſe contenta de fort peu de choſe, & neantmoins, dans ſa grace naturelle, non plus ny moins, qu'une roſe parée de ſes feüilles, elle obſcurcit toutes les beautez les plus attiffées. Son art eſtoit de n'avoir point d'art, prendre ce que luy donnoit la nature, & rendre tout à Dieu. Mépris qu'elle fit de ſõ corps.

Son humilité & docilité.

En outre elle apporta à la Cour une grande humilité, & une parfaite souſmiſſion, qu'elle ne quitta jamais, eſtant auſſi obeyſſante à ſon oncle lors qu'elle eut le diademe ſur ſa teſte, que dans ſon bas âge, elle écoutoit ſes advis, elle les mettoit en execution, elle ne meſpriſoit perſonne que ſoy meſme, l'habit de Reyne luy eſtoit un fardeau preſque inſupportable, & ne trouvoit jamais plus de joye que dans la ſolitude. Il y a peu de femmes qui naiſſent ſans teſte, & ſans opinions, qui s'augmentent avec l'âge, & croiſſent exceſſivement dans les hautes conditions, ce qui nous fait admirer celle-cy en contemplant de plus prés ſes deportemens, & voyant qu'elle tenoit peu à ſoy meſme, & qu'eſtant doüée d'un rare eſprit elle écoutoit la raiſon, & n'avoit point de peine de ceder aux bons conſeils; ce qui rendit ſa conduite fort heureuſe, & toute ſa negociation tres avantageuſe.

Sa prudence.

Avec tout cela, comme Dieu l'avoit choiſie pour de grandes affaires, il luy donna la prudence des Saints, accompagnée d'un bon jugement, de docilité, de prevoyance, de diſcretion d'accortiſe, & de promptitude en l'execution des affaires.

Son courage & ſa patience.

A cette prudence ſe vint joindre un courage, & une generoſité nompareille, juſques à entreprendre par un motif de vertu des actions ſi hazardeuſes, qu'elle n'y pouvoit quaſi attendre rien moins que la mort. Et pour couronner toutes ces vertus, elle poſſedoit encore une illuſtre patience, prenant tout de la main de Dieu, s'ajuſtant à ſes volontez en tous les ſuccez, & tous les evenemens des affaires du monde.

Voilà les principales qualitez qui reluiſoient en cette Princeſſe, & qui ſe peuvent reconnoiſtre en celles que Dieu a gratifiées de ſes faveurs. Il

nous fait voir en ſuitte le bel employ qu'il luy donna en cette Cour d'Aſſuerus, pour briſer la teſte d'un grand ſerpent, & delivrer ſa nation d'un gouffre de grandes & horribles calamitez.

Les Princes & les Grands ſeroient heureux ſi n mourans point que par procuration, ils pouvoient vivre en perſonne. Ils naiſſent aſſez ſouvent avec de tres bonnes qualitez, ce ſont des mers bonaces & remplies de richeſſes qui feroient du bien à tout le monde, ſi les vents les laiſſoient couler ſelon leur naturel. Mais comme les beautez des femmes ſont courtiſées de pluſieurs amans, auſſi les hautes conditions ont leurs flatteurs, qui ſous ombre de ſe rendre adorateurs, ſe font maiſtres, ſous couleur de ſervice, exercent un empire ſur ceux-là meſmes qui penſent commander à tout l'univers. Leur nom par ce moyen ſert de paſſe-port à toutes les méchancetez, leur authorité d'azile aux crimes, leurs finances d'allumettes à la convoitiſe, leur pouvoir d'inſtrument à la vengeance, & de fleau au genre humain.

Malheur des grãds par les mauvais conſeils.

C'eſt ce qui ſe void manifeſtement en la ſuite de cette Hiſtoire, où il eſt dit qu'Aſſuerus eſleva Aman par deſſus tous les Princes, & les Grands de ſon Royaume, & prit le plus méchant homme de la terre, pour en faire le plus puiſſant, afin que les crimes euſſent autant de mains, que ce Monarque avoit de richeſſes & de puiſſance. Sa bonté fut reduite en ce point, & ſon eſprit trop mol fut gagné par de grandes apparences, qui le dérobérent à luy-meſme, & ne luy laiſſerent plus qu'un phantoſme de dignité.

Aman élevé par Aſſuerus.

Cét Aman qu'il penſoit d'abord eſtre Perſan, homme de bien, capable, affectionné à ſon ſervice, eſtoit en partie Amalechite, en partie auſſi Mace.

Ses mauvaiſes qualitez.

donien, un fils de la terre, qui n'avoit point de Dieu, ny de conſcience, un eſprit plein de labytintes, captieux, ombrageux, grand en apparence, petit en effet, lion dans la proſperité, ſinge dans l'adverſité, dont la vie eſtoit un crime perpetuel, l'avarice un gouffre, l'ambition un abyſme, la fortune un ſcandale, & une injure à la Providence.

Neantmoins il entra tellement dans l'amitié d'Aſſuerus, qu'il ne voyoit que par ſes yeux, n'écoutoit que par ſes oreilles, ne marchoit que par ſes conſeils. Il l'appelloit ſon pere, & le croyoit le plus ſage, & le plus excellent de ſon Royaume, ordonnant à un chacun de le reconnoiſtre comme la ſeconde perſonne de l'Empire, & de l'adorer. Cette Cour qui eſtoit pleine d'eſclaves, porta bien des chandelles à cette idole, les uns par terreur, comme à un demon mal-faiſant, & les autres par eſperance d'avancement.

Generoſité de Mardochée.

Le pauvre Mardochée reſſentoit une amere douleur, de voir ſur la teſte des hommes celuy qui vouloit mettre tout le monde ſous ſes pieds, & dans cette ſervitude ſi generale à tout le monde, il choiſit pluſtoſt la perte de la vie que celle de la liberté. Iamais il ne voulut flechir le genoüil devant ce Baal, & quoy que ſes ennemis le perſecutaſſent en ce point par fureur, & ſes amis par importunitez, il demeura immobile, reſolu à ſouffrir beaucoup pour ne rien faire laſchement : Aman qui eſtoit au commencement enteſté des fumigations de l'encens qu'on luy preſentoit de tous côtez & qui ne regardoit les hommes que comme les moucherons, n'y prenoit pas garde d'abord, mais comme il fut adverty par ſes flatteurs, qu'il n'y avoit qu'un ſeul homme à la Cour qui refuſoit d'eſtre adorateur de ſa fortune, il s'enflama de co-

lere, & eſtimant que c'eſtoit un petit jeu pour lui, de faire mourir un homme, il prit une reſolution horrible & ſanglante d'exterminer toute la nation.

Horrible vengeance d'Aman, qui veut exterminer une nation entiere pour ſe venger d'un hõme.

Il remontre au Roy que les Iuifs diſperſez par toutes les Provinces de ſon Royaume, eſtoient ſeparez de Religion & de loix, de tout le reſte du monde, & de cœur de ſa perſonne, & de ſon Eſtat, Que c'eſtoient des gens tres-pernicieux à un Empire, qui couvoient toûjours quelque venin, & que s'ils ſembloient moderez, ce n'eſtoit que par impuiſſance, eſtans diſpoſez à la premiere occaſion de ſe jetter dans la rebellion, & dans l'inſolence. Il ajoûta que le grand ſoin qu'il avoit du bien de l'Eſtat auquel il veilloit toûjours, luy mettoit ces paroles en la bouche, qui cauſeroient le repos univerſel de toute ſa Monarchie, & qu'apres avoir bien conſideré les grands perils dont ſa Couronne & ſa vie eſt menacée par cette faction, il n'a rien trouvé meilleur que de les accabler de bõne heure, devant qu'ils ſe fortifient au prejudice du public. Que ſi les Threſoriers de l'Épargne craignoient en cela la diminution des tributs, qu'il offroit de bon cœur dix mille talens de ſon bien propre pour recompenſer les finances, tant il avoit à cœur cette affaire, qui concernoit le ſalut de ſon Roy, & l'utilité de ſes peuples.

Remontrance au Roy Aſſuerus

Ce ſerpent joüa ſi artificieuſement ſon jeu, qu'il perſuada tout ce qu'il voulut, en telle ſorte, que ce pauvre Aſſuerus qui eſtoit un eſprit bas & credule, ſans rien examiner, tire l'anneau de ſon doigt, le met entre les mains d'Aman, avec un plein pouvoir de faire comme il entendroit. Voilà la grande confuſion de l'Eſtat de l'eſprit, & de la conſcience des Roys, quand ils ſe laiſſent aller facilement aux mauvais conſeils, & ne veulent pas ſen-

La facilité d'Aſſuerus tres pernicieuſe.

lement connoiſtre ce qui ſe paſſe au gouvernement de leur peuple. C'eſt choſe horrible qu'en un tourne-main, ce miſerable Prince abandonne à la vengeance d'un homme pernicieux tant de milions de vies, ſans faire une ſeule reflexion ſur ce qu'il dit, & ſur ce qu'il octroye. Il ne s'imaginoit nullement où cela alloit, & ſa feneantiſe ordinaire ne luy permettoit pas d'en prendre autre connoiſſance ; ce qui le rendoit doublement coulpable, de permettre tant de meurtres, & de les ignorer. Seneque, dit que comme l'Empereur Claudius fut en l'autre monde, on luy reprocha quantité d'homicides qui s'eſtoient faits ſous ſon nom, & toutefois il ne ſçavoit ce qu'on luy diſoit, lors qu'Auguſte ſe leva, & luy dit: *Méchant, nous ne cherchons pas icy les meurtres que tu as faits, mais ceux que tu as ignoré : car c'eſt choſe plus honteuſe à un Roy d'ignorer un mal qui ſe paſſe en ſon Royaume, que de le commettre.*

La ſœur d'un Ptolomée Roy d'Egypte, voyant que ſon frere en joüant aux dez, ſe faiſoit lire les procez criminels pour les decider en dernier reſſort, arracha les papiers des mains du Greffier, & dit à ſon frere qu'autrement tomboit un dé, autrement la teſte d'un homme. On ne ſçauroit apporter trop de conſideration, lors qu'il eſt queſtion d'épandre le ſang humain, ſoit en guerre, ſoit en paix.

Aman medite ſa vengeance avec appareil.

Neantmoins Aſſuerus s'en fie au ſuperbe Aman, comme qui ſe fieroit au loup de la vie des brebis. Il triomphe de joye d'avoir obtenu l'anneau du Roy, il goûte & digere ſa vengeance avec ceremonie. Il ſe fait apporter un grand vaſe, dans lequel il jette 12. petits billets, qui portoient le nom de chaque mois, & fait tirer au ſort le mois auquel il devoit executer ſon pernicieux deſſein. Le ſort tomba ſur le dernier, quoy qu'il fut jetté au premier, &

ne voulut point changer, ſoit par une vieille ſuperſtition de ſon pays, ſoit par la grãde confiance qu'il avoit, que quelque tẽps qu'il prit pour faire le maſſacre projecté, les Iuifs ne luy pourroient échaper, tant ils eſtoient impuiſſans & les pẽſoit tenir cõme des beſtes enfermées qu'on chaſſe quand on veut.

Ce luy eſtoit un plaiſir de leur montrer le fer étincelant un an devant que de mourir, & les faire mille fois petir par la crainte, devant que de leur oſter une fois la vie par l'épée. Il aſſemble tous les Secretaires du Roy, & leur dicte une lettre ſanglante, dont il tire quantité de copies pour envoyer en toutes les Provinces, & la tencur eſtoit, que le 13. jour du dernier mois, qui étoit celuy de Fevrier, les Juifs fuſſent maſſacrez en toutes les villes, & Provinces qui eſtoient du reſſort du Royaume, & cela depuis le plus petit juſques au plus grãd, ſans épargner ny homme, ny femme, ny enfant, qu'on fit main baſſe ſur tous ſans remiſſiõ, & que leurs biens fuſſent confiſquez & mis au pillage. Ces lettres marquées du ſceau & des armes du Roy, voloient comme des oiſeaux funeſtes par toute l'eſtenduë des 127. Provinces de ce grand Royaume. C'eſtoit un Edit de mort, non de la mort & de la ruïne d'un homme, ou d'une ville, ou d'une Province, mais d'une nation entiere. Le mal eſtoit univerſel, & portoit de toutes parts les menaces, le ſang, les tueries, les craintes & les frayeurs de l'Euphrate juſques au Nil. La terreur commença par la ville capitale de Suſe, où l'Edit fut veu & leu de tout le monde, attaché aux piliers, & aux murailles des places publiques, portant ces termes: Sa lettre ſanglante.

Artaxerxes le ſouverain Seigneur & Roy de tous les peuples, qui ſont depuis l'Inde juſque à l'Ethiopie, aux Princes & Gouverneurs des 127. Provinces de no-

ſtre Empire, ſalut. Apres avoir ſubjugué l'univers ſous mes loix, je n'ay point voulu abuſer de la grandeur de mes pouvoirs, mais j'ay deſiré de gouverner mes bons ſujets avec toute clemence & douceur, les faiſant jouyr d'une paix & tranquillité ſouhaitable à tous les mortels. C'eſt pourquoy m'informant des moyẽs que je pourrois tenir pour l'effet de ce deſſein, Noſtre tres-cher Aman, la ſeconde perſonne de mon Royaume, qui ſurpaſſe tous les hommes du monde en capacité & fidelité, m'a repreſenté que le peuple Iuif diſperſé par toutes les Provinces de mon Empire, eſtant ſeparé de religion & de Loy d'avec toutes les autres nations, mepriſe nos Edicts, & ne ceſſe de ſe rendre perturbateur du repos public. Ce qu'ayant bien & deüement reconnu, Nous avons ordonné & ordonnons qu'il ſoit puny ſelon les ordres de nôtre tres-cher Aman, qui eſt le Sur-intẽdãt de toutes nos Provinces, & que nous honorons comme noſtre vray pere. En outre nous voulons & entendons que l'execution en ſoit faite le 13. jour du mois Adar dernier de l'année, afin que tous les méchans décendans aux Enfers dans un meſme jour, rendent la paix & le repos à nos bõs ſujets qu'ils ont troublez par leurs factions. Tel eſt noſtre bon plaiſir. Donné à Suſe le 1. jour de Niſan.

Edict du Roy.

Grand trouble parmy les Iuifs.

Voilà comme Aman & ſes complices, ouvriers d'iniquité, taillerent leurs plumes de furie, & les tremperent dans le ſang pour faire dire au Roy des Perſes tout ce qui leur plaiſoit, ayant ſon ſceau & authorité entre les mains. Le Pauvre Mardochée voyant cette groſſe tempeſte qui venoit fondre ſur les teſtes de tout le peuple, apres avoir leu cét Edict, ſçachant qu'Aman eſtoit à table avec le Roy, qu'on ne voyoit point, tâcha d'émouvoir tout le monde à pitié, s'habillant d'uncilice, & ſe couvrant de cendre avec tout ſon peuple, qui pleuroit & hurloit autour luy.

Ce funeſte eſcadron marcha juſques aux portes du Palais ſans entrer dedans: car il n'eſtoit pas permis meſme à Mardochée de ſe faire voir à la Cour dans cét êtat ſi deplorable, qui eut offenſé les yeux des plus delicats. Les mauvaiſes nouvelles ont des aiſles pour voler, & quantité de voix pour ſe faire oüyr : les Eunuques & les filles effrayées ne manquerent pas d'advertir la Reine Eſther de tout ce qui ſe paſſoit, dequoy elle ſe trouva extremement ſurpriſe. Et comme elle eût appris que ſon oncle eſtoit à la porte couvert de cendre, avec le cilice ſur le dos, elle luy envoya ſecrettement un habit qu'il refuſa, ne le jugeant pas convenable à ſa fortune, ce qui luy fit dépeſcher un autre meſſager, qui eſtoit Athac l'Eunuque qui la ſervoit, lequel ſortit hors du chateau, & s'informa particulierement de Mardochée de tout l'eſtat d'un affaire ſi triſte. L'autre luy en fit un narré racourcy, & luy donna une copie de l'Edit pour preſenter à la Reyne, le priant de luy dire, qu'il falloit neceſſairement voir le Roy & agir puiſſamment aupres de ſa majeſté pour la delivrance de ſon peuple.

Athac retourne promptement à ſa Maiſtreſſe & luy rapporte fidellemét ce qu'il avoit apris de Mardochée. La pauvre Princeſſe ſe trouva entre deux fers grandement geſnée d'eſprit, elle n'oſoit aller au Roy ſans eſtre mandée, auſſi de rejetter la priere de ſon oncle dans un accident ſi preſſant, ce luy eſtoit une mort. Elle renvoya Athac pour repreſenter derechef au bon Mardochée le danger de cette negociation, & luy dire qu'il y a une Loy eſtablie par le Prince, qui ordonne que quiconque ſe preſentera devant ſes yeux ſans eſtre appellé, doit eſtre puny de mort, ſi ce n'eſt que par ſa miſericorde il luy tende ſon ſceptre en ſigne de

ſalut,& que ſur cela il y a 30. jours qu'elle n'a veu ſa Majeſté, ne ſçachant point en quelle poſture elle eſt à preſent dans ſon eſprit, que ſi elle le trouve en quelque mauvaiſe diſpoſition, c'eſt fait de ſa vie,qu'elle ne cherche à conſerver que pour le ſalut des ſiens.Nonobſtant toutes ces remontrances, ſon oncle luy mande qu'elle marche & que ſi elle neglige d'agir dans une occaſion ſi importante, Dieu trouvera d'autres moyens pour ſauver ſon peuple. Mais qu'elle prenne bien garde que la maiſon de ſon pere & elle auſſi ne periſſent par trop de ſoin de leur conſervation,& qu'elle doit penſer que peut eſtre la providence Divine l'a miſe où elle eſt pour ce ſeul ſujet.

On ne ſçait ce qu'on doit le plus admirer icy, ou l'authorité que Mardochée prenoit ſur la Reyne,ou l'obeyſſance que la Reyne luy rendoit. Elle n'eut pas plûtoſt entendu cette replique, qu'elle dit : C'en eſt fait, j'iray, & me ſacrifietay à la mort de bon cœur pour obeyr à mon oncle, & ſauver ſi je puis ma nation. Allez Athac, & luy dites, qu'il aſſemble tous les Juifs qui ſont dans Suſe, qu'on faſſe un jeûne de trois jours pour le ſuccez de cette entrepriſe avec des prieres continuelles;je feray le meſme de mon coſté avec mes filles, & en ſuitte nous hazarderons l'affaire.

Voilà comme il faut proceder aux grandes negociations, en faiſant toûjours marcher Dieu à la teſte, qui eſt la ſource de tous les bons ſuccez. Ce fut alors un concert admirable de devotions dedans & dehors le Palais : Mardochée eſtoit au milieu de ſon peuple levant les mains au Ciel, & diſant : *Grand Dieu dont l'Empire n'a point de limite, & de qui les volontez abſoluës ne ſouffrent point de contradiction ; vos mains ont fermé le Ciel & la ter-*

re, avec toutes les beautez qu'ils enferment dans leur ſein, & n'y a rien qui puiſſe reſiſter à la puiſſance de voſtre bras. Mon Dieu vous ſçavez tout, & n'ignorez pas que le refus que j'ay fait d'adorer le ſuperbe Aman, ne procede pas de gloire & de vanité qui ſoit en moy; car dés à preſent je voudrois baiſer ſes pas pour le ſalut de mon peuple. Mais j'ay eu crainte de transferer l'honneur du Createur, à la creature, & de donner un Compagnon à voſtre Majeſté. Et partant je vous ſupplie ô le Dieu de nos Peres, de faire reluire un rayon de vos miſericordes ſur ces pauvres affligez. Vous voyez la rage de nos ennemis, qui ont tous juré noſtre ruine, ne meſpriſez point voſtre heritage que vous avez racheté de l'Egypte. Monſtrez-vous propice à voſtre peuple, qui eſt comme le ſort de voſtre Empire; changez noſtre deüil en joye, & ne fermez point les bouches de ceux qui chantent vos loüanges. Cette oraiſon fut ſuivie unanimement de tout le peuple.

Mais la divine Eſther d'autre part enfermée dans ſon ſecret, mit bas ſes habits precieux, & tous les atours de la gloire qui l'environnoit, prenant un habillement de deüil, & ſe couvrant auſſi de cendres. Elle eſtoit en priere jour & nuit, & mattoit auſſi ſon corps de jeûnes & d'auſteritez. Le ſoucy faiſoit ternir les roſes de ſon beau viſage, & les lieux qui avoient eſté les complices de ſes joyes, eſtoient pour lors arrouſez de ſes larmes, elle diſoit à Dieu d'un cœur amoureux :

Mon Dieu vous ſçavez la neceſſité qui m'oppreſſe, & vous n'ignorez pas que je deteſte de tout mon cœur ce Diadéme orgueilleux qui eſclate ſur ma teſte lors qu'il me faut paroiſtre à la Cour par contrainte. Ie ne l'ay jamais porté aux jours ſacrez de mon ſilence & de ma chere ſolitude, que je priſe par deſſus Devotion d'Eſther.

tous les Empires de la terre. Vous n'ignorez pas, ô mon Seigneur, que depuis que j'ay eſté tranſportée en ce Palais, mon cœur n'a jamais eu de joye, qu'en la conſideration de vos bien-faits. Ie ſuis icy ſeule & delaiſſée de tous parens & amis, n'attendant point d'autre ſecours que celuy de voſtre bras. Voilà que je tiens ma vie & mon ame entre mes mains, pour la perdre pour vous, ou la ſauver par vous. Ceux qui ont reſolu de demolir vos Autels, & renverſer la gloire de vôtre Temple, ce ſont ceux-là meſme qui ont juré noſtre mort. Mais ne donnez point, ô Seigneur, voſtre ſceptre & vos pouvoirs, à ceux qui n'ont point de nom entre vos peuples fideles, faites retourner leurs propres fleſches contre leur viſage, & nous tenez toûjours ſous la protection de vos divines mains. Puis qu'il faut que je porte la parole pour le bien de toute voſtre nation, & de la mienne. Inſpirez-moy les diſcours que je dois faire à la face de ce Lion, adouciſſez pour nous ſon cœur, & luy faites tourner ſon fiel au coſté de nos ennemis, afin que nous vous puiſſions rendre nos actions de graces, & vous offrir des loüanges immortelles.

Sa negociation. Le troiſiéme jour expiré, elle mit bas le deüil, & ſe para de ſes plus riches atours pour affiler le trait de ſa beauté, qu'elle avoit ſi dignement conſacrée aux grands effets du ſalut de ſa nation. Et quoy qu'elle eut le cœur remply de ſoucis ſur l'evenement d'une ambaſſade de ſi grande importance, elle parut toutes fois avec un viſage auſſi fleury que la plus belle aube du jour, calmant les orages de ſon cœur par la force d'un eſprit invincible. Apres avoir derechef invoqué l'Auteur & le Conſommateur des merveilles, elle marcha accompagnée de deux filles, dont une la ſoûtenoit, ménageant parfaitement la delicateſſe de ſon corps & l'autre tenoit la queuë de ſa robe largement

épanduë. Elle paſſe ainſi de porte en porte, de chambre en chambre, & arrive enfin à celle du Roy qui eſtoit aſſis ſur ſon thrône avec un habit tout chamarré de diamans, & une pompe nompareille. Il eſtoit rouge de viſage, & avoit les yeux fort étincellans, & il ſemble qu'il prenoit quelque plaiſir à les jetter par roulades, pour éblouir ceux qui le regardoient par les éclairs de ſa Majeſté. D'abord ſon regard ſe montra un peu terrible à cette nouvelle femme, ſoit qu'il fit cela par une careſſe amoureuſe, ſoit qu'il fuſt piqué de quelque colere de la voir entrer ſans eſtre appellée. La prudente Eſther ſçeut auſſi bien joüer ſon jeu, & le prendre par ſon foible, auquel il penſoit eſtre le plus fort. Elle ſe ſervit d'une eloquence muette, & d'une crainte où il y avoit beaucoup de mignardiſe, & de gentilleſſe du ſexe. L'incarnat de ſes joües prit à l'inſtant une precieuſe pâleur, qui vint auſſi à propos que ſi on l'eut appellée, & comme ſi elle eut eſté foudroyée des yeux de ce Monarque, elle ſe laiſſa tomber pâmée dans le ſein de la ſuivante qui la ſoûtenoit. Son accortiſe.

Ce merveilleux Roy qui vouloit faire peur, prit pour ſoy ce qu'il vouloit donner aux autres, & ſentit ſon cœur attaqué de la crainte qu'il eut, que ſa mine n'eut bleſſé le cœur de cette tres-chere épouſe. Il quitte la terreur d'un Roy, & prend la ſervitude d'un amant, il deſcend de ſon thrône plus viſte que le pas, court auſſi bien que les autres pour ſoulager cette pâmoiſon, & crie hautement : *Eſther ma ſœur qu'avez-vous, la Loy que j'ay fait n'eſt pas pour vous, mais bien pour le reſte de mon Royaume.* Et comme elle ne répondit encore rien à cette parole, il prend ſon ſceptre d'or pour

luy donner à toucher & manier, & la baiſe par une grande amitié, la coujurant de prendre courage, & de revenir à ſoy.

Alors comme ſi elle fut retournée du pays des morts, elle parla d'une voix languiſſante, & d'une parole entrecoupée, diſant au Roy, qu'il ne ſe falloit pas eſtonner de cette frayeur, parce qu'elle avoit veu ſa face comme la face d'un Ange, qu'il eſtoit vrayement terrible, mais aimable auſſi ſur tous les Princes du monde, tant il y avoit de graces & de beautez ſur ſon viſage. C'eſtoit le prendre par où il eſtoit le plus aiſé à vaincre, & pour colorer encore mieux cette parole, elle ſe laiſſa derechef tomber ſur le ſein de cette ſuivante. Toute la Cour eſtoit bien empeſchée autour d'elle, & le Roy ſur tout faiſoit le poſſible pour l'aſſeurer. Enfin elle revint pleinement à ſoy, & Aſſuerus luy dit, que ſi elle eſtoit venuë pour luy faire quelque requeſte, qu'elle demandaſt hardiment, & quand bien ce ſeroit la moitié de ſon Royaume, qu'il eſtoit en termes de ne luy refuſer rien.

C'eſtoit beaucoup dit, & il ſembloit qu'il eſtoit temps de s'ouvrir : Neantmoins elle eut tant de retenuë, & tant de pouvoir ſur ſoy-même, qu'elle ne s'avança point encore, attendant l'heure du repas auquel elle ſçavoit que le Roy Aſſuerus eſtoit ordinairement plus épanoüy. Elle dit ſeulement qu'elle eſtoit venuë pour faire une petite requeſte à ſa Majeſté, & la ſupplier tres-humblement de la vouloir honorer de ſa preſence avec Aman, en un petit banquet qu'elle leur avoit preparé. Le Roy en fut fort joyeux, & fit appeller Aman auquel il commanda de faire tout ce qu'Eſther deſireroit, ce qui luy fut tres agreable, n'aimant rien tant que ce qui flattoit ſa vanité.

Ils ne manquerent pas de ſe trouver tous deux au diſner de la Reine, qui les traita avec une propreté, & une magnificence Royale, & ce traitement pluſt tant à ſon mary, qu'il la ſomma derechef de demander tout ce que bon luy ſembleroit, & qu'il n'y avoit requeſte, qui ne deuſt eſtre accordée lors qu'elle ſortiroit de ſa bouche. La Reine qui ſe vouloit donner du loiſir de conſulter avec ſon oncle, pour entamer efficacement ce grand affaire, remit la partie au lendemain, & dit au Roy que puiſque ſa Majeſté avoit témoigné tant de ſatisfaction de ce petit diſner, & que la joye de ſon cœur rejailliſſoit au bien de ſa ſanté, qu'elle luy offroit encor avec toute humilité la meſme ſupplication, & le conjuroit par ſon amitié, qu'elle priſoit ſur toutes les choſes du monde, de manger encore le jour ſuivant des viandes qu'elle avoit appreſtées, avec la meſme compagnie.

Cela luy fut accordé pleinement, & apres avoir preparé l'eſprit du Roy par ces diſpoſitions, elle ſe reſolut de s'ouvrir tout à fait avec le conſeil & les addreſſes de Mardochée. Aman ſortit du Palais triomphant de gloire, & accompagné d'une grande ſuite, & comme il eut apperceu Mardochée à la porte, qui ne faiſoit pas ſemblant de le voir, lors que tous les autres ſe tuoient à luy faire des reverences, il ſe ſentit émeu de fureur, & s'en alla promptement en ſon logis pour conclure la mort de cét innocent.

Le bien (diſent les Philoſophes) n'eſt jamais bien, s'il n'eſt entier & accomply, ce qui fait qu'il y a peu de felicitez dans le monde où toute lumiere a ſon ombre, tout fruit a ſon ver, & chaque beauté ne manque point d'avoir ſa tare.

Si felicité imparfaite quoique, tres-grãde, tant que Mardochée eſt en vie.

C'eſt ce que le ſuperbe Aman experimente dans la plus haute gloire de ſa fortune. Il fait une conſultation avec ſa femme & ſes amis, leur remontre qu'il eſt aujoud'huy, ſelon l'eſtime du monde, l'un des plus heureux hommes qui ſoit ſur la terre, s'il regarde ſes richeſſes, elles ſont preſque infinies : s'il jette les yeux ſur ſa maiſon, il la voit appuyée d'un bon nombre d'enfans ; s'il conſidere la faveur du Prince, jamais homme n'y fut en un pareil degré. Ses conſeils ſont les felicitez de l'Eſtat, ſes paroles ſont des oracles, & ſes hauteſſes ſont des raviſſemens qui ébloüyſſent toute la terre, depuis l'Euphrate juſques au Nil. Toutesfois il leur confeſſe ingenuëment, que dans ce haut comble d'honneurs, & de biens qui l'environnent, il n'a point de contentement tant qu'il ſe voit bravé par un coquin de Mardochée, qui ne daigne pas ſeulement luy faire la reverence. Toutes les joyes qu'il a en ſa maiſon, & tous les applaudiſſemens qu'il reçoit tous les jours en public, ne luy cauſent point tant de plaiſir que ce ſeul affront luy verſe d'amertume dans le cœur, qu'il ne peut digerer. C'eſt pourquoy il les prie d'aviſer aux moyens qu'il tiendra pour ſe défaire de ce vilain, & le ſacrifier à ſa vengeance. Il ajoûta qu'il avoit diſné avec le Roy & la Reine, & qu'il y devoit encore aller le lendemain, qui eſtoit une faveur que perſonne ne pouvoit eſperer apres luy. Toutesfois qu'il en perdoit tout le ſentiment, quand il s'imaginoit qu'il falloit voir un Mardochée à la porte du Palais pour luy reprocher ſon impuiſſance, & qu'il n'y avoit plus de vie pour luy, tant que ce mal heureux homme qui luy eſtoit comme un oyſeau de mauvais preſage, reſteroit à la Cour.

Il conſulte ſur ſa ruïne.

La

La femme qui tenoit de l'humeur du mary, prononça une courte ſentence, & dit, que s'il n'y avoit aſſez de gibets à Suſe pour pendre un coquin, qu'il en fit dreſſer un de cinquante coudées de haut, & demandaſt au Roy, que Mardochée y fût promptement attaché, & que cela fait, il s'en iroit avec un eſprit tout eſpuré au banquet de la Reyne. Ce conſeil luy plut fort, & ſe reſolut de pouſſer ſon affaire, mais la Providence luy preparoit bien de la beſogne à demeſler, pour luy faire entendre que perſonne ne penſe à la ruyne d'autruy ſans avancer la ſienne.

Merveilleux changement pour Mardochée.

L'Ange de Dieu qui gouverne les Roys, leur donne des penſées prevenuës, & leur fait naiſtre des occaſions de vertus & de grandes actions, quelquesfois meſme lors qu'ils y ſongent le moins. Le Roy s'eſtoit mis au lit pour repoſer, & ne put fermer l'œil toute la nuit, ſans toutesfois qu'il y eût aucune apparence de ſoucy, ny de trouble dans ſon eſprit. Il appelle ſon Lecteur, & demande qu'on luy faſſe lecture de quelque livre pour l'entretenir. On lit en ſa preſence les Annales du Royaume, & nommément ce qui eſtoit arrivé de ſon temps, on vient ſans y penſer juſques à l'année qui faiſoit mention de la conjuration de Thares, & Bagathan, découverte par Mardochée. Le cœur du Roy, qui eſtoit en la main de Dieu, ſe change ſoudainement, la ſouvenance de ce bon ſerviteur, commence à r'entrer dans ſon eſprit avec quelque tendreſſe & compaſſion ; cet amour ardent & inconſideré qu'il avoit eu pour ſon Aman, ſe refroidit inſenſiblement, ſans qu'il en eût aucun ſujet. Il ſembloit que c'eſtoit un charme levé ſoudainement par une main celeſte. Il reprend des penſées de conſideratiõ, de Iuſtice & d'affection envers les gens de bien.

Il demande, quelle recompenſe a eüe Mardochée pour un ſi grand & ſi ſignalé ſervice qu'il a rendu à ſa perſonne, & à tout ſon Eſtat; on trouve qu'il n'a rien recueilly que des promeſſes & des eſperances : le Roy demande à ſes valets de chambre, qui eſtoit en l'antichambre ? ils reſpondent que c'eſtoit Aman, qui eſtoit venu ſelon ſa couſtume pour l'entretenir à ſon lever, & preſſer chaudement la ruyne de Mardochée : il commanda qu'on le faſſe entrer, il entre avec une hardieſſe qui ſe promettoit tout, & ſe met ſur ſes complimens, & complaiſances ordinaires. Neantmoins tout ce qui avoit pleu auparavant au Roy Aſſuerus en la converſation de cét homme, juſques au raviſſement, commence à luy deſplaire, & ne recherche plus que les moyens de l'humilier.

Il ſe met en idée un homme de fortune venu de rien, qui s'eſt prevalu de la ſimplicité de ſon eſprit, qui a fait de grands magazins d'or & d'argent de ſes finances, qui diſpoſe de toutes les charges de ſon Royaume, qui ſe fait adorer des Grands & des petits, qui eſt ſuivy comme luy, & plus que luy, qui a ſon cachet & toute ſon authorité entre les mains, qui a tant d'argent à dépenſer, qu'il offre dix mille talens pour raſſaſier une vengeance, & qui authoriſe toutes ſes méchancetez par le nom & l'adveu de ſon Maiſtre, ſi toutesfois il en a un ſur ce faiſte de gloire où il eſt monté, il le veut défaire, & ſent un mouvement puiſſant, qui le pouſſe à cela, & qui ne permet pas d'en deliberer davantage, ny de conſiderer avec quelle ſeureté il pourroit executer une ſi grand' affaire.

Il ſçavoit qu'il eſtoit hay de tout le monde à

raiſon de ſon orgueil, & que ſes adorateurs meſmes l'euſſent devoré de bon cœur, s'il leur en eût donné la permiſſion, il voyoit qu'il ne ſubſiſtoit que par ſa faveur dont il abuſoit ſi laſchement, il ſe reſolut de luy faire une querelle, & luy demanda ſur l'heure : Qu'eſt-ce que pourroit faire un grand Roy, qui voudroit honorer un favory au plus haut point; Aman penſant que cette queſtion ne ſe faiſoit qu'à ſa faveur, & en ſa conſideration, reſpond avec une impudence démeſurée, que pour honorer dignement un Favory, & montrer en ſa perſonne ce que peut un grand Maiſtre, qui ayme avec paſſion il le falloit reveſtir d'un manteau Royal, luy mettre le Diademe du Roy ſur la teſte, le monter ſur ſa monture, & commander au plus grand Prince de la Cour de luy ſervir d'eſtafier, tenir la bride de ſon cheval, le promener par toutes les places de la Ville, & faire crier par un Heraut, que c'eſt ainſi que le Roy Aſſuerus honore ſes mignons.

Le Prince fut eſtonné de cette inſolence, & pour le faire crever de deſpit, luy dit, qu'il avoit fort bien opiné, & qu'il luy commandoit de rendre tous ces honneurs preſentement au Iuif Mardochée, qui eſtoit à la porte du Palais. Ce demon d'orgueil fut ſaiſi d'un ſi grand eſtonnement ſur cette parole, qu'il n'eut pas une ſeule replique en la bouche, & comme il eſtoit glorieux, & inſupportable dans ſa proſperité, auſſi n'y avoit-il rien de plus abbatu, ny de plus laſche dans l'adverſité, il donne toutes les geſnes à ſon eſprit pour diſſimuler ſon mécontentement, les frayeurs de la mort & des ſupplices deus à ſes crimes, s'il reſiſtoit aux volontez du Roy, luy firent avaller toute l'amertume de ce calice.

Choſe eſtrange ; On va prendre le pauvre Mardochée, qui eſtoit tout craſſeux, couvert d'un cilice, de cendre, on le lave, on le pare on l'habille à la Royale. Aman ſe preſente pour tenir l'eſtrier du cheval, & le mener par la bride, lors que ſon ennemy ſeroit monté en triomphe aux yeux de toute la ville de Suſe. Combien penſons-nous qu'il fit de reſiſtance pour ne point accepter cét honneur ? Que de penſées luy vindrent ſi ce n'eſtoit point un artifice d'Aman, qui luy vouloit donner une courte joye, pour le livrer à un long ſupplice ? Il n'en pouvoit croire ſes yeux, ny ſa raiſon ; il eſtimoit que tout cela eſtoit un ſonge. Cependant toute la ville de Suſe voyoit ce grand ſpectable, & ne pouvoit aſſez s'eſtonner d'un changement ſi extraordinaire.

Triſteſſe d'Aman.

Aman apres la ceremonie s'en retourne fort triſte en ſa maiſon, déplorant avec ſa femme, & ſes amis, le triſte jeu de la fortune : La confuſion de leur eſprit troublé ne leur ſuggere que des conſeils de deſeſpoir, & diſent que puiſque Mardochée a commencé, qu'il achevera. Il fait difficulté d'aller à ce feſtin de la Reyne, il craint que ce ne ſoit un ſacrifice, & qu'il n'en ſoit la victime. Eſther qui voit que ſon jeu ne peut reüſſir, s'il n'y eſt, le fait engager ſecrettement, & preſſer par les Eunuques du Roy, qui ſous couleur de civilité le menent à ſon dernier mal heur.

Son deſaſtre, & ſa mort.

Il entre en la chambre du feſtin, le Roy diſſimule tout ce qui s'eſtoit fait ; on ne parle au commencement que de paſſer joyeuſement le temps ; tout fleurit, & tout rit, mais le venin ſe cache ſous le ris, & ſous les fleurs. A la fin du repas, le Roy conjure la Reyne de dire enfin ce qu'elle deſiroit de luy, parce qu'il eſtoit bien reſolu de partager ſa Cou-

ronne & ſon ſceptre avec elle. Alors jettant un grand ſoûpir, elle s'écria : *Helas, Sire, je ne pretends rien de voſtre Majeſté en tout ce qu'il y a d'honneurs & de richeſſes dans voſtre Empire, mais je vous demande ſeulement ma vie, & celle de tout mon pauvre peuple, qu'on veut accabler, perdre, & maſſacrer, par une horrible & ſanglante boucherie. Sire, il ne faut plus rien déguiſer à voſtre Majeſté, Dieu m'a fait naiſtre de cette nation, que l'on a donné en proye ſous voſtre adveu, & deſtiné au carnage. C'eſt à moy qu'on ſe prend, s'il s'agiſſoit ſeulement de me faire eſclave avec les miens, je me tairois, & eſtoufferois mes gemiſſemens. Mais, Sire, qu'ay-je fait pour me couper la gorge, & apres avoir veu couler le ſang de mes plus proches devant mes yeux, pour eſtre jettée comme la derniere victime, ſur un grand tas de morts, & enſevelie dans les ruines de ma chere patrie ? Helas, Sire, faites-nous miſericorde, vous qui eſtes le plus debonnaire de tous les Princes, rendez moy mon ame, & celle de tout mon peuple.*

Requeſte d'Eſther cõtre luy.

Le Roy entra dans une admiration d'extaſe ſur ces paroles, & dit à la Reyne, je ne ſçay à quoy tend ce diſcours, & où eſt l'homme, & où eſt l'authorité qui oſe faire cela ſans mon commandement ? Et elle replique : Celuy à qui voſtre Majeſté a donné ſon cachet, ce traiſtre & perfide Aman, c'eſt luy qui a fait eſcrire des lettres ſanglantes par toutes les Provinces, pour livrer moy & mon peuple à la mort, & ſçachez, Sire, que ſa cruauté rejaillit ſur voſtre teſte.

Aman ſentit bien qu'il eſtoit perdu, & les pâleurs de la mort luy vinrent à l'inſtãt ſur le viſage. Le Roy ſe leve de table, & s'en va promener dans un jardin, qui étoit proche, pour mâcher ſa colere ; la Reyne qui s'eſtoit miſe en humeur, ſe jette ſur

ſon lit, Aman fond à ſes pieds, & comme un homme qui ſe noye, & qui s'attache à tout ce qu'il peut, il la ſuplie, il la preſſe, il la conjure de luy faire miſericorde, & en diſant cela, il ſe courboit ſur le lit, & s'approchoit d'elle de fort prés.

Le Roy rentrant au méme inſtant dans la chambre, & le trouvant en cette poſture. Comment, dit il, veut il auſſi violer la Reine, ma femme, en ma preſence & en ma maiſon ? qu'on me l'oſte: à l'inſtant on luy couvre la face, comme on faiſoit à ceux qu'on menoit au ſupplice, & un des Eunuque s'aviſa de dire, qu'il avoit preparé une croix haute de cinquante coudées pour y faire attacher Mardochée, le conſervateur de la vie du Roy. C'eſt ce qui luy eſt deu, répond Aſſuerus, & qu'on le pende promptement au gibet qu'il s'eſt dreſſé. Cela fut executé ſans delay, n'y ayant perſonne qui ne fût alors tres content de ſa ruïne. Mardochée fut appelé au Palais pour prendre ſa place, & gouverner toute la Maiſon de la Reyne, qui le reconnu en preſence du Roy ſon mary, pour ſon oncle. Eſther en ſuite ſupplia le Roy de commander des depeſches, pour eſtre envoyées par toutes les Provinces, à deſſein de contremander & caſſer les lettres de mort, que le cruel Aman avoit déja fait répendre par tout le Royaume. Cela fut trouvé fort raiſonnable, & elles furent incontinent expediées en ces termes.

Artaxerxes, le ſouverain Seigneur & Roy de tous les peuples, qui ſont depuis l'Inde juſques à l'Ethiopie, aux Princes Gouverneurs des vingt-ſept Provinces de noſtre Empire, Salut.

Pluſieurs abuſans par orgueil de la bonté des Princes, & de l'honneur qu'on leur a fait, non ſeulement tâchent d'opprimer les peuples, mais auſſi par une dete,

ſtable felonnie d'attenter à la vie de leurs bien-faicteurs, ſans qu'ils ſoient capables de ſoûtenir le poids de la gloire à laquelle ils ſont élevez. Ils ne ſe contentent pas d'eſtre ingrats aux bien-faits, & de violer les droits de l'humanité, mais ils ſe perſuadent, qu'en ſe débordant en de ſi grands crimes, ils évitent les arreſts de ce grand Dieu à qui rien n'eſt caché. Leur fureur eſt ſi dereglée, que quoy qu'ils ſoyent entachez de toutes ſortes de vices, ils accuſent ceux qui ſont innocens, & gardent ponctuellement toutes les juſteſſes de leur devoir, s'efforçans de les ruyner par les artifices & les ſoupleſſes de leur menſonge. Et pour cela ils ſurprennent l'oreille des Roys, qui ont le cœur plein de bonté & de ſincerité, meſurant ceux qui les approchent à leur humeur.

La preuve de cecy ſe trouve dans les hiſtoires anciennes, & dans celles qui naiſſent encore de nos jours, & qui montrent aſſez comme les bonnes intentions des Roys ſont corrompuës par les mauvais conſeils de leurs miniſtres & ſerviteurs. C'eſt pourquoy, il nous faut donner ordre à la paix de nos provinces, & ſi nous ſommes contraints de vous faire un commandement; ſçachez que cela procede pluſtoſt de la neceſſité des temps, que de l'inconſtance de nos reſolutions.

Il eſt neceſſaire que vous entendiez qu'Amã, fils d'Amadoth, Macedonien de cœur & de nation apres avoir eſté eſtevé par nos bontez à la ſeconde place du Royaume, & traité par nous comme noſtre pere, a ſoüillé par ſa cruauté les effets de noſtre pieté, & s'eſt enflé d'une telle arrogance, qu'il a bien oſé entreprendre de nous priver du ſceptre, & de la vie. Car il a reſolu de faire mourir Mardochée, à la fidelité duquel je dois mon ſalut, & de perdre avec luy Eſther, la compagne de nôtre lict & de nôtre ſceptre, avec toute ſa nation, par des inventions pernicieuſes & inoüyes juſques à preſent.

Il eſperoit par ce moyen qu'ayant oſté nos conſervateurs il nous ſurprendroit dans un abandonnement, & transfereroit le Royaume des Perſes aux Macedoniens. Mais nous avons découvert que les Iuifs deſtinez à la mort par ce ſcelerat, ſont ſans faute, qu'ils uſent de bonnes loix, & qu'ils ſont les vrais enfans du Dieu treshaut, tres-grand, & toûjours vivant, par la grace duquel l'Empire nous eſt donné & conſervé. C'eſt pourquoy nous caſſons & annullons les Lettres qu'il vous avoit addreſſées en noſtre nom pour les faire maſſacrer, vous faiſant ſçavoir que l'autheur du menſonge a eſté pendu à la porte de Suſe; Dieu luy rendant ce qu'il avoit merité. En ſuite nous voulons & ordonnons que les Iuifs vivent en toutes nos Provinces ſelon leurs loix, & leurs ceremonies, & que vous teniez la main, à ce que leurs ennemis ſoient punis le jour même auquel ils avoient deliberé de les perdre, puis que le Dieu tout puiſſant leur a tourné en joye ce jour de larmes & de douleur. Et puis que cela meſme eſt important pour noſtre vie, & pour noſtre conſervation, nous commandons que ce jour ſoit mis au nombre des feſtes, afin que la poſterité ſçache les recompenſes de nos fidelles ſerviteurs, & la punition de ceux qui contreviennent à nos volontez, & attentent ſur noſtre Eſtat. Que ſi quelque Province ou Cité refuſe de ſolemniſer ce même jour avec les joyes & allegreſſes convenables, nous voulons qu'elle periſſe par le feu & le glaive, & qu'elle ſoit renduë inacceſſible aux hommes, & aux animaux à perpetuité, pour donner exemple aux autres par la punition de ſa deſobeyſſance.

Les mandemens du Roy furent diligément executez, & les Juifs redoutez & honorez par tout à cauſe du grand credit que Mardochée avoit aupres du Roy. Il ſẽbloit que le Soleil ſe levoit tout nouveau pour ces peuples auparavant affligez, & que le Ciel leur verſoit ſes benedictons en abondance. Ce

n'estoit par tout que joyes, que danses & festins en témoignage d'une allegresse si publique. Mais il est clair qu'Ester tenoit encore du vieil Testament en la recherche des ennemis de sa Nation, & en la vengeance qu'elle fit exercer par tout sur ceux qui avoient juré sa ruyne. La maison d'Aman luy fut donnée, & dix de ses fils furent mis en croix pour accompagner le supplice de leur pere. Cinq cents hommes furent tuez dans Suse pour avoir adheré à ce miserable, & par toutes les autres villes du Royaume on épandit beaucoup de sang au mesme jour qui avoit esté assigné au massacre des Hebreux. Il faut avoüer, que cette histoire est merveilleusement tragique, & l'une des puissantes revolutions de fortune, qui soit jamais arrivée aux Grands, pour faire apprehender à la posterité les jugemens d'un Dieu, dont la main est aussi pesante au chastiment des crimes, que l'œil est clair-voyant au discernement des cœurs.

LES CAVALIERS.

IOSUE'.

IL faudroit ignorer la premiere, & la plus visible des beautez pour ne connoistre plus Iosué. On ne peut voir le Soleil sans se souvenir du grand commerce que ce valeureux Capitaine avoit avec le Roy des Astres. Tout le monde porte

les yeux ſur luy, mais perſonne n'avoit encore porté ſa voix juſques à luy, pour ſe faire entendre, & pour ſe faire obeïr. Les Eſtoilles le connoiſſoient, parce qu'il portoit le nom de celuy qui les a formé. C'eſt luy, qui tout le premier nous a donné les avant-goûts du ſaint Nom de Jesus, pour qui le Ciel, la terre, & les enfers fléchiſſent le genoüil.

Que n'auroit-il d'aymable, ce genereux Joſué, puis qu'on ne peut le nommer ſans nommer le ſalut, qui eſt le ſouhait, & le contentement de tous les hommes? Qui diroit qu'un tel eſprit avoit eſté nay & nourry dans la ſervitude; neantmoins, il eſtoit eſclave de Pharaon, il eſtoit comme les autres à la chaiſne, pour lors comme tout ſon peuple. Ceux-là eſtoient bien patiens, qui la pouvoient ſupporter; mais celuy-cy fut bien plus fort, qui trouva moyen de la rompre.

Quand dans ſa petite enfance il joüoit ſur le rivage de la riviere du Nil avec les autres priſonniers, il jettoit déja la terreur dans tous ſes flots, & les Anges d'Egypte ſçavoient qu'il devoit fouler aux pieds l'orgueil des Pharaons, & dépoüiller ce ſuperbe Royaume tant de fois cimenté du ſang de ſes freres. Il faiſoit tout par les ordres de Moyſe, & Moyſe ne faiſoit rien ſans luy; ſi l'un eſtoit l'œil de ſon peuple, l'autre en eſtoit le bras; ſi l'un eſtoit le conducteur, l'autre en eſtoit le protecteur, ſi l'un avoit la prevoyance, l'autre reſervoit l'execution, qui eſt ordinairement la plus difficile piece de la prudence.

Moyſe levoit les mains au Ciel, & Ioſué levoit les bras ſur la teſte des ennemis de Dieu, l'un combattoit des lévres, & l'autre de l'eſpée, l'un verſoit de l'huyle & du vin ſur les Autels, & l'autre répandoit le ſang des coulpables pour faire un ſacrifice à la Juſtice du ſouverain Monarque.

Il fut appliqué à la guerre par la diſpoſition de Dieu meſme, il receut l'eſpée comme de ſes mains, & la porta cinquante ſept ans, toûjours dans les attaques, toûjours dans la deffence, toûjours dans les divers rencontres, & dans les ſanglantes batailles, pour le ſalut & la gloire de ſa Nation.

Il a moiſſonné plus de palmes que le ciel n'a d'étoiles, il a fait autant de combats que de chemin, & gagné autant de victoires qu'il a dõné de batailles: Jamais le bon heur ne delibera s'il devoit ſuivre ſes entrepriſes, il eſtoit ſous luy comme un ſoldat à la ſolde; & où l'un portoit ſes eſtendars, l'autre deplioit incontinent ſes aiſles pour le couvrir. Jamais ils ne rompirent enſemble, & le hazard qui a toûjours le pied ſi gliſſant trouvoit la terre ferme, lors qu'elle eſtoit couverte des armes de Joſué.

Il affronta des Geans qui ſembloient n'eſtre nays que pour la frayeur des hommes; il renverſa des tours de chairs, & foula aux pieds des monſtres, que les plus vaillans n'oſoient ſeulement regarder: Il prit des villes dont les murailles, & les citadelles eſtoient ſi eſlevées, qu'elles ſembloient ſe perdre dans le Ciel.

Les campagnes de Malceda, de Lobun, de Lachis, de Dabir, d'Ebron, de Galgala, d'Azor, & de Ierico, portent encore les ſemences de ſes lauriers. Eglon & Haïon luy gardent des trophées qui demeurent debout, apres avoir veu les ruïnes des Pyramides d'Egypte. Mais Gabaon veut emporter le prix de ſes victoires, puis que c'eſt luy qui a veu arreſter le Soleil ſur ſa conqueſte.

Platon & Ariſtote, qui tiennent le Ciel & les Aſtres animez, Iules Firmique, qui les croit remplis de ſens & de prudence, n'euſſent pas manqué de nous dire icy, que c'eſtoient l'amour de l'admi-

ration de la valeur de ce grand Capitaine, qui lioit le ſoleil par des chaiſnes inſenſibles, au milieu de ſon firmament, & qu'il luy fâchoit de ſe coucher avant que d'avoir veu la fin de cette fameuſe bataille: Il ne pouvoit rien voir chez nos Antipodes, qui approchât de ce ſpectacle; il eſtimoit la lumiere plus noble & plus precieuſe, en ce qu'elle avoit éclairé ce jour-là meſme, la valeur du plus rare homme de la terre.

Mais l'eſcriture nous apprend, que le premier des flambeaux celeſtes demeura pour lors immobibile, non par ſentiment qu'il eût, mais par obeyſſance qu'il rendoit à ſon Createur, puiſque le Createur meſme vouloit obeyr à la voix d'un homme. Toute la milice du Ciel deſira eſtre de la partie; la Lune & les Eſtoiles attendirent leur Roy, ne voulant pas faire un pas, qui ne fût compaſſé ſelon ſes meſures.

Apres cela nous ne trouvons pas eſtrange, que les rivieres ayent deſtourné leurs cours pour favoriſer celuy de Ioſué, & le ſacré Iourdain ait ſenty les pas d'un homme mortel, pour qui les Cieux meſmes avoient de la veneration.

Les millions d'hommes pâliſſoient de crainte, lors qu'ils en voyoient un ſeul l'eſpée à la main, les murailles des villes tomboient à terre, quoy qu'il ne les touchaſt que des yeux.

La ſeule preſence d'un Ioſué valoit cent regimens; les ſoldats n'eſtimoient rien d'impoſſible ſous luy, par luy les ennemis s'eſtimoient vaincus auſſi toſt que veus.

Que peut-on dire d'un General, qui a ſubjugué trente & un Roy, qui a briſé tant de ſceptres, qui a veu tant de diademes, & tant de couronnes à ſes pieds? Une ſeule victoire remportée ſur un

Monarque, faisoit voir les Capitaines Romains dans un chariot d'yvoire, traisné par des chevaux blancs, & quelques fois par des elephans, & des lions. Sesostres Roy des Egyptiens, fit atteler à son caroſſe tout au plus quatre Roys, pour les avoir vaincus en bataille; Mais nostre Iosué dompteur de l'orgueil aussi bien que des hommes, ne demande point de pompe exterieure pour honorer ses proüesses, il luy suffit que Dieu triomphe en luy, & ne veut point d'autre gloire, que d'estre sous les pieds de celuy qui marche sur les aisles des vents, & sur la teste des Cherubins.

Il ne fut pas seulement vaillant soldat, & sage capitaine, mais enfin Iuge & Prince de son peuple, grand en armes & en loix, & accomply en toute sorte de vertus. Les Israëlites pensant un jour que Moyse leur Conducteur fût perdu dans le desert, demanderent au grand Prestre Aaron, qu'il leur fist un Dieu pour suppléer à son defaut. Mais depuis que Moyse fut mort, & qu'ils contemplerent Iosué assis en sa place, ils ne demanderent plus d'autre Divinité, parce qu'ils reconnoissoient en luy les plus vives impressions qu'un homme peut porter de Dieu sur la terre.

Les vertus qui semblent les plus diverses s'accordoient toutes en luy, & ne faisoient qu'un seul visage de la perfection: la pieté ne permettoit rien de mol à son courage, ny le courage rien de farouche à la pieté. La hauteſſe du cœur trouvoit qu'elle estoit compatible avec la debonnaireté: l'activité alloit d'un mesme pas avec la prevoyance, & la plus illustre des gloires reposoit en luy sous l'ombre de l'humilité.

La Iustice n'y offensoit point la Clemence, il imitoit le Dieu vivant, qui est misericordieux jus-

ques aux enfers : il puniſſoit les crimes d'un zele meſlé d'ardeur,& de compaſſion ; & lors qu'il faiſoit mourir Acham le ſacrilegue, au meſme temps qu'il avoit la main roide pour tenir la balance de juſtice dans l'égalité, il ſentoit dans ſon cœur des tendreſſes qui luy faiſoient donner la mort au coupable, comme un bien fait, quoy que les autres la priſſent pour un ſupplice.

Mais ſouvenons nous en parlant de Joſué, que Dieu l'a couvert des rayons de ſa gloire, pour nous apprendre que nous ſommes contraints de couvrir ſes beaux faits par le ſilence.

Enfin celuy à qui rien n'a manqué que l'immortalité, eſt mort comme un ſoleil couchant, animant ſon peuple de l'eſprit qui ſortoit de ſon corps, & l'on dit que les Hebreux mirent ſur ſon tombeau la figure d'un Soleil,comme voulant dire, qu'il a eſté entre les hommes, ce que le Soleil eſt entre les Eſtoiles, & qu'il n'y a pas juſques à l'ombre de la mort qui ne ſoit éclairée pour luy des lumieres de l'immortalité.

IUDAS MACHABE'E.

TOut ce que la vertu a de grand,& tout ce que la valeur a de genereux, s'eſt rencontré en la perſonne de Iudas Machabée, pour faire une merveille de ſa vie, & une memoire immortelle de ſon nom.

Le temps auquel il a fleury.

Dieu le fit naiſtre en un ſiecle déplorable, au temps que le Roy Antioque, ſurnommé l'Illuſtre, excita cette horrible perſecution contre les Iuifs, qui fit pleurer le Ciel & rougir la terre de ſang. C'eſtoit un jeu à ce barbare de profaner les choſes

saintes, & un continuel exercice d'écorcher, & de roſtir des hommes, ou les jetter dans des chaudieres boüillantes, ſans qu'ils euſſent autre crime que de mourir pour la vraye Religion. La cruauté des tourmens ſurmontoit les foibles, & ébranloit mêmes les forts, les Autels renverſez ſur les Pontifes ſanglans, les enfans étouffez dans le ſein des meres gemiſſantes, les flames qui devoroient ſans diſtinction le profane & le ſacré, les maiſons, qui ne ſembloient plus que des cavernes de beſtes, faiſoient voir à tout le monde un hideux ſpectacle, qui donnoit plus d'envie de mourir, que de courage de vivre.

Horrible cruauté d'Antiochus.

Parmy ces deſolations ſe trouva un genereux vieillard nommé Mathathias, & pere de pluſieurs fils, tous gens de cœur, qui ſortit de Ieruſalem pour ſe retirer en la ville de Modin. Là il r'allia tous ceux de ſa famille, qui furent ſuivis de tout ce qui reſtoit encore de plus courageux pour s'oppoſer à la fureur du Tyran, & retenir les reſtes de la vraye pieté. Comme les infidelles apprirent qu'une petite poignée d'hommes eſſayoit de ſe ſouſtraire de leur puiſſance, & refuſoit de faire profeſſion ouverte de la Religion Payenne, ils ne manquerent pas d'y envoyer promptement un Lieutenant du Roy, qui ſomma Mathathias de ſe rendre avec tous les ſiens, & de preſenter de l'encens aux Idoles. Mais ce vertueux homme aſſemblant ſes fils, & ſes alliez, leur diſoit-

Ce ſeroit eſtre trop amoureux de la vie, que de la vouloir e pargner & retenir dans la perte de la Religion, j'ay regret d eſtre jamais entré dans le monde, quand je conſidere le temps auquel Dieu a reſervé ma vieilleſſe, pour voir les deſaſtres de mon peuple, & la deſolation de la ſainte Ieruſalem, abandonnée

Il remõtre à ſes enfans & les anime.

au pillage des mains rapineuſes, & à la profanation des impies. Son temple a eſté traité comme l'objet de tous les opprobres; & ces vaſes de gloire, qui ſervoient au miniſtere du Dieu vivant, ont eſté enlevez. Nous avons veu les ruës couvertes de morts, & les petits enfans égorgez ſur le corps de leurs peres. Et quelle nation n'a poſſedé nos heritages, & ne s'eſt enrichie de nos dépoüilles? la ſainteté du Temple n'a point arreſté les mains ſacrilegues, & tant d'eſclaves de cette ſuperbe Ville n'ont pû ſe garantir des flammes. Apres cela quel intereſt pouvons-nous encore prendre à la vie, ſi ce n'eſt pour venger la querelle de Dieu; On me promet tous les honneurs, & tous les biens que je puis raiſonnablement eſperer, ſi je veux obeyr au Roy Antioque, & me ranger du party de ceux qui ont ſi laſchement trahy leur foy. Mais à Dieu ne plaiſe que je tombe jamais dans une telle proſtitution de jugement ou de courage. Quand tous ceux de ma nation auroient conſpiré d'abandonner leur loy; d'obeyr au temps, & de s'accommoder aux volontez du Prince, je puis reſpondre de moy, de mes enfans, & de mes freres, me promettant de leur generoſité, qu'ils ne feront jamais rien de lâche. Que tous ceux qui auront le zele de la vraye Religion ſe joignent à nous, & ſçachent que parmy tant de miſeres, il n'y a rien de meilleur, que de marquer de ſon ſang le chemin du ſalut & de la gloire, pour donner exemple à la poſterité.

Cependant les Commiſſaires du Roy preſſoient un chacun de ſe declarer, & de ſacrifier, lors qu'un homme du peuple Iuif, ſoit qu'il fût eſpouvanté par la frayeur des ſupplices, ſoit qu'il fût alleché par les promeſſes de recompenſe, s'avança de ſacrifier ſur un Autel dreſſé en public, & dedié aux fauſſes [illegible]tez. Mais Mathathias l'ayant enviſagé, ſentit

ſentit ſon cœur enflammé d'une violente ardeur du zele qui le poſſedoit, & courant à cét Apoſtat le tua de ſa propre main, & l'eſtendit mort ſur l'Autel, le faiſant ſervir de victime au lieu où il eſtoit venu pour eſtre ſacrificateur. Il y adjouſta encore ce Lieutenant de Roy, qui commandoit de faire ces ſacrifices d'abomination & declara guerre ouverte à tous les Infidelles qui les voudroient contraindre d'abandonner leur Loy.

C'eſt choſe merveilleuſe de conſiderer les pouvoirs d'un homme zelé, qui tient la vie à mépris & fait gloire de la mort. Ce ſaint Vieillard commença une armée avec cinq fils qu'il avoit, & peu de parens, il quitta la ville de Modin, où il ne pouvoit eſtre le plus fort, pour ſe retrancher ſur une montagne, où ceux qui eſtoient zelés pour la defence de l'ancienne pieté, arrivoient de tous coſtez avec leurs femmes, leurs enfans, & leurs troupeaux, tous reſolus de vivre ou de mourir avec les illuſtres Machabées: Mathathias voyant ſon armée qui croiſſoit tous les jours, fit de beaux exploits de guerre, de ſorte qu'il ne ſe contenta pas de repouſſer les Infidelles, mais les attaqua juſques dans leurs retranchemens & les chaſſa, ce qui luy donna toute liberté de demolir les Autels profanes qu'ils avoient dreſſez en pluſieurs lieux, de faire adminiſtrer la circonciſion aux petits enfans & retirer les livres ſacrez de la main des ennemis.

Il fait une armée & gagne une bataille ſur les ennemis.

Enfin ce valereux Capitaine apres pluſieurs combats, voyant approcher le dernier de ſes jours fit une grande harangue à ſes enfans, les enflammant au zele de la religion contre la tyrannie du Roy Antioque, & apres leur avoir donné Iudas Machabée pour chef, & Simeon pour leur conſeil, les benit, & ferma ſa vie par une glorieuſe fin.

Sa mort glorieuſe.

Iudas qui avoit eſté bon ſoldat ſous ſon pere, devint grand Capitaine entre ſes freres, & continua le deſſein qui lui avoit eſté tracé par la vertu de ſes anceſtres, employant tous ſes pouvoirs à relever les trophées du Dieu des armées qui avoient eſté renverſez par la fureur des infidelles.

Iudas Machabée eſt fait General de l'armée.

Je trouve que ce grand Cavalier a fondé toute ſa vie ſur la conſcience, & ſur l'honneur qu'il a toûjours eſtimé par deſſus tout ce qui eſt précieux en la nature, & recommandable à la grace. Il a creu en perfection un Dieu ſouverainement puiſſant, qui a toûjours l'œil ouvert ſur les actions des hommes, qui eſt le diſtributeur de la gloire, & le vengeur des iniquitez, & a tenu fermement qu'il le falloit reconnoiſtre & adorer par le culte & les ceremonies ordonnées en la loy de ſes peres: C'eſt pourquoy, il embraſſa d'une ardeur nompareille la vraye Religion s'efforçant de la pratiquer, deffendre, & maintenir, au prejudice du bien, de la vie, de l'honneur, & de tout ce qu'on eſtime de plus cher dans le monde. Il ſe laiſſa totalement conduire par la Providence, qu'il tenoit preſider en toutes les batailles, de ſorte qu'il ne meſuroit point les victoires à la multitude des Soldats, aux armes, aux forteresſes, aux munitions de guerre, mais aſſeuroit qu'il y avoit un coup ſecret d'enhaut, qui faiſoit tout le bon heur ou le mal-heur des hommes.

Les fondemens de la grãdeur de Iudas.

Sa grande Foy, ſur la Providence.

De là venoit qu'il avoit une merveilleuſe confiance en la protection Divine, ſe croyant aymé de Dieu, lequel il aymoit reciproquement, plus par ſincerité d'affection, que par pompe exterieure. Jamais il n'alloit au combat qu'il ne ſe premunit de fortes & ardentes prieres; jamais il n'entreprenoit de donner une bataille qu'il n'exhortaſt ſes

gens à implorer le ſecours de Dieu ſur leurs armes.

Auſſi ſe montroit-il fort reconnoiſſant des faveurs du Ciel, & vouloit que Dieu triomphât tout le premier en tous les bons ſuccez qui accompagnoient ſes eſtendarts. Ce qu'il témoigna viſiblement, lors qu'ayant deffait les Generaux du Roy Antioque en pluſieurs attaques, & acquis un peu de repos à ſa chere Patrie, il prit un ſoin preſſant de faire reſtablir & nettoyer le Temple, qui avoit eſté horriblement profané par les infidelles.

Sa pieté en la reſtauration du Temple.

Ce fut une joye nompareille de tout le peuple, quand apres tant de deſolations qui l'avoient precedé, il celebra une triomphante Dedicace, par laquelle il fit reflorir les eſperances de ſa nation. Ses ſoucis s'étendoient juſques par delà le monde où nous vivons : & on peut bien aſſeurer que c'eſt le premier des anciens Peres du vieil Teſtament, qui a témoigné plus ouvertement les charitables offices qu'il faut rendre aux ames des morts. Cela ſe fit voir manifeſtement dans une rencontre qu'il eût avec Gorgias General de l'armée ennemie ; où il perdit quelques ſoldats, & comme il vint viſiter le champ de bataille pour reconnoiſtre les morts, & les faire tranſporter dans le ſepulchre de leurs peres, il trouva que quelques uns d'entr'eux avoient encore dans leurs habits certaines pieces des offrandes preſentées aux Idoles, penſant peut-eſtre qu'il leur fut loiſible de s'en accommoder pour leur uſage, quoy qu'en effet la Loy le deffendoit. Cela choqua d'abord ſa conſcience qui eſtoit tres-delicate & deplora le mal-heur de ces gens abandonnez, qui s'eſtoient chargez des deſpoüilles profanes. Toutefois comme il jugea que cela leur eſtoit arrivé pluſtoſt par faute de conſideration, & par l'eſperance de quelque petit gain,

Son zele pour les ames des morts.

que par aucun conſentement qu'ils euſſent donné à l'Idolatrie ; il envoya douze mille drachmes à Jeruſalem, à deſſein de faire preſenter des ſacrifices pour le repos de leurs ames.

Cela faiſoit qu'il eſtoit honoré des faveurs du Ciel bien particulieres ; car on l'a veu quelquefois dans le combat environné de vertus celeſtes, qui veilloient à ſa protection, & rempliſſoient de terreur ſes ennemis. Ses ſonges meſmes n'eſtoient pas ſans myſtere, témoin celuy qui luy fit voir le Prophete Ieremie, & le grand Preſtre Onias qui prioiét devant la face de Dieu pour le ſalut du peuple, dont le premier des deux luy mit en main une épée dorée luy diſant que c'étoit celle avec laquelle il devoit terraſſer les ennemis de ſa Religion.

Sa charité envers le prochain.

Le grand amour qu'il avoit pour Dieu, ſe reflechiſſoit continuellement vers le prochain, ſur lequel il contemploit l'image de la premiere beauté. Il portoit dans ſon cœur tous les affligez, & brûloit d'une affection tres-ardente pour le bien de ſa chere Patrie. Le zele de la Iuſtice poſſedoit ſon ame, & n'avoit point de plus grandes delices dans le monde, que de ſecourir les vefves, les orphelins, & toutes les perſonnes neceſſiteuſes. Elles couroient à luy comme à leur vray pere, elles ſe rangeoient ſous l'ombre de la vertu, & y trouvoient du rafraichiſſement dans les plus cuiſantes ardeurs. Sa converſation eſtoit douce, ſa parole affable, & ſes mœurs ſans avarice. Il ne vendoit point ſa protection, ny ne trafiquoit aucunement de ſa valeur. Il ne ſçavoit que c'eſtoit d'acheter les terres de ſes voiſins, & de baſtir des Palais, de faire des vergers & des parteres, d'amaſſer des threſors. Il eſtoit riche pour les pauvres, & pauvre pour luy-meſme, vivant comme un homme détaché de toutes cho-

ſes,& qui tenoit ſeulement à la vertu par un nœud indiſſoluble du devoir.

Sa temperance paſſa juſques à l'admiration, tant il mépriſoit les voluptez ; & les delices que les autres regardent comme leur premiere felicité. Il ne ſongea jamais à faire reſerver pour ſoy les belles priſonnieres, parce qu'il ſçavoit pluſtoſt le métier de deffendre l'honneur des Dames, que de l'attaquer. Jamais il n'euſt de maiſtreſſe; eſtant ponctuellement maiſtre de ſoy meſme, & on eſt bien empeſché de ſçavoir le nom de ſa femme, il ne ſe lit point qu'il ait eu d'autres enfans, que des vertus & des victoires. Il vivoit comme un Eſſéen éloigné de tous les plaiſirs de la chair ; & ne goûtoit autre contentement dans le monde que de faire de grandes actions. Il n'entreprit point la guerre contre le Roy Antioque pour s'agrandir, & pour régner, mais par un pur amour de ſa Religion,& de ſa chere Patrie. Sa temperance.

Les traiſtres, & les eſprits corrompus le blaſmoient d'avoir pris les armes, diſant qu'il falloit ſouffrir les deſtins pluſtoſt que de les faire, qu'il falloit obeïr aux puiſſances que Dieu avoit miſes ſur les teſtes, que c'eſtoit une grande temerité de vouloir réſiſter aux forces de toute l'Aſie avec une petite poignée de Soldats,que cela ne feroit qu'irriter les Conquerans,& attirer ſur les vaincus un deluge de calamitez. Son deſſein ſur la guerre. Ses actes blaſmées mal à Propos.

Le monde a eſté plein de tout temps de certains Philoſophes condeſcendans, qui s'accommodent à tout, pour ne ſe point incommoder pour la vertu. Ils ne ſe ſoucient pas quel viſage on donne à la pieté,moyennant qu'ils y trouvent leur intereſt. Tant plus les eſprits s'affinent à trouver des raiſons pour colorer la tolerance des vices, d'autant plus les

courages s'affoibliſſent, & negligent de ſe maintenir au devoir. Il y en a qui ayment mieux croupir dans la fange, que de prendre la peine de ſe relever.

Ses armes iuſtifiées

Judas conſidera que le Roy Antioque ne ſe contentoit pas d'avoir rangé les Juifs à une ſervitude commune, mais qu'il voulut renverſer toutes leurs loix, & abolir entierement leur Religion, il ne creuſt pas qu'il luy fuſt loiſible d'abandonner lâchement les intereſts de Dieu, il jugea qu'il y a des temps où il faut ſe perdre avec courage, pluſtoſt que de ſe conſerver avec feneantiſe. Il ne regarda pas tant ſes pouvoirs que ſes devoirs, il ſe perſuada qu'une bonne cauſe ne peut eſtre abandonnée de Dieu, & qu'il falloit eſſayer de le ſervir, appliquant nos volontez à ſes ordres, & laiſſant tout le ſuccez de nos œuvres à ſa diſpoſition.

Sa prudence éloignée de ſuperſtition

Ce grand zele qu'il avoit de la Juſtice, eſtoit accompagné d'une prudence fort temperée. Comme il ne relâchoit jamais en ce qui eſtoit abſolument de la Loy, auſſi n'avoit-il pas couſtume de ſe geſner par des ſcrupules inutiles, qui ſont ordinaires à ceux qui ſont zelez par indiſcretion. Quelques-uns de ſa nation ſe montroient ſi ſuperſtitieux, qu'eſtans attaquez par leurs ennemis au jour du Samedy, ils ſe laiſſoient égorger comme des moutons ſans aucune reſiſtance, de crainte qu'ils avoient de violer le Sabbath, s'ils ſe mettoient en deffence. Judas ſuivant l'exemple de ſon pere Mathathias oſta cette erreur, qui tendoit à la deſolatiõ generale de ſa patrie, & montra par de vives raiſons, que Dieu qui nous avoit obligez à la conſervation de nous meſmes par la loy de nature, n'avoit pas cette invention que de nous donner en proye à nos ennemis, par une ſuperſtition indiſcrette.

Que c'eſtoit une bonne œuvre que de deffendre les Autels & la Patrie contre les Infidelles, & qu'elle n'eſtoit pas pour violer le Samedy, mais pluſtoſt pour le ſanctifier.

Son alliance avec les Romains ſainctement menagée.

Suivant ſes routes il fut tout le premier des Iuifs, qui fit alliance avec les Romais, ce qui a ſemblé un peu dur à Rupert, & à d'autres Theologiens: Mais il faut conſiderer ce que dit Saint Paul, que ſi tout commerce, avec les Gentils, euſt eſté defendu aux Iuifs, & aux premiers Chreſtiens, ils euſſent eſté contrains de ſortir du monde pluſtoſt que d'y converſer. Iamais ce grand Capitaine dans les plus preſſantes neceſſitez ne fit venir les Soldats Romains en la Paleſtine, craignant que leurs abord n'apportaſt quelque dommage, & quelque profanation à une Terre Sainte. Mais comme il ſe voyoit tout environné de Rois qui plioient ſous la puiſſance de l'Empire Romain, il jugea qu'il eſtoit à propos de pratiquer ſon amitié, pour obtenir plus facilement la juſtice contre les oppreſſions de ſes voiſins. Il employoit le credit des infidelles, non pas pour tourmenter les fidelles; mais pour ruiner l'infidelité. Il recherchoit ceux à qui Dieu avoit mis le pouvoir en main pour en avoir le debit, à la gloire de celuy qui le leur avoit communiqué. Cela n'eſtoit point un crime, mais une prudence fort exquiſe.

Alcimus faux Pontife employa le premier les armes infidelles cõtre les fidelles.

Le faux Pontife Alcimus, l'adverſaire de Iudas n'en uſa pas ainſi, qui fit venir les armées d'Antioque à la deſtruction des Autels, & au maſſacre de ſes freres, ce qui le fit frapper d'une playe du Ciel, & le rendit execrable à la memoire des hommes.

Sa valeur militaire.

Mais il faut avoüer que de toutes les grandes qualitez qui ont reluy en cét homme ſi celebre, la valeur a toûjours tenu l'un des premiers rangs,

Il eſtoit fait pour la vertu militaire, & aſſorty de toutes les conditions neceſſaires qui font les Generaux, d'armées, & les Conquerans. La naiſſance relevée, l'heureux apprentiſſage qu'il avoit fait ſous ſon pere, la ſcience de la guerre, l'authorité, le bon-heur, la vigilance, l'activité, la hardieſſe, la conduite, & tout ce qu'il y a de meilleur dans le métier des armes, avoient contribué pour en faire une merveille de ſon ſiecle. C'eſtoit un cœur de lyon, qui trouvoit la ſeureté dans les dangers, & ne vouloit point de couronnes s'il ne les arrachoit du milieu des eſpines. On ne peut lire ſans admiration les deux Livres de l'Hiſtoire des Machabées, en conſiderant les grans progrez qu'il fit en ſi peu de temps & tant de diverſes rencontres.

Ses grands exploits.

En l'eſpace de ſix ans il ſouſtint les grandes & prodigieuſes forces de l'Aſie, s'oppoſant avec un petit camp volant à des armées de quarante, de ſoixante, de cent mille hommes, qu'il mit en deſordre & en confuſion. Il defit en bataille rangée & en divers combats neuf Generaux des Infidelles, en tuant quelques-uns de ſa propre main & remportant leurs dépoüilles.

Défaite d'Apollonius Lieutenant de Roy d'Antioque

Le premier d'entr'eux fut Appollonius, qui étoit d'une haute reputation du regne d'Antioque, parce qu'il avoit été employé aux principales affaires du Royaume, traictant avec les Romains, & les Egyptiens pour ſon Maiſtre. C'eſt celuy-là meſme qui eſtoit entré à Ieruſalem avec une armée de vingt-deux mille hommes, & ſous pretexte de paix y avoit fait un horrible degaſt. Comme il eut appris que Iudas Machabée s'étoit mis aux champs avec des forces peu conſiderables, il penſa qu'étant Gouverneur de la Sirie, & de la Phenicie, & pour lors ſur les lieux, cela le regardoit ſur tou-

les autres. C'eſt pourquoy, il amaſſa de groſſes troupes pour arreſter les progrez des Juifs, & reüſſir avec toute ſeureté. Mais le valeureux Machabée le prevint ſi chaudement, qu'il n'eut pas le loiſir de ſe reconnoiſtre, il luy donna la bataille, où ſes gens voyant les efforts des peuples fidelles, qui ſembloient des efforts de Geans, commencérent à branler : Quelque peine qu'il prit de les r'allier, la peur les avoit tellement gaignez, qu'ils ſe perdoient de peur d'eſtre perdus. Iudas, à ce que dit Ioſeph Gorien, faiſoit tomber ce jour-là les teſtes des ennemis ſous ſon coutelas, auſſi viſte que les épics de blé tombent ſous la faux du moiſſonneur. Il choiſit Appollonius au milieu de ſes meilleurs ſoldats, & courut à luy l'appellant en duel, où l'autre fut vaincu à la veuë de ſon armée tremblante, & Judas enleva ſon eſpée, de laquelle il ſe ſervit le reſte de ſes jours dans tant de glorieux combats.

Duel magnifique.

Seron qui eſtoit Lieutenant ſous Apollonius, pouſſé de vengeance & de gloire, qui luy faiſoit rechercher de longue main l'occaſion de ſe rendre ſignalé, penſant que la defaite d'Apollonius eſtoit un coup de hazard, & qu'il mettroit Judas à la raiſon, r'allia toutes ſes troupes, groſſiſſant ſon armée autant qu'il pouvoit. Ce qui donna d'abord une grande frayeur aux Hebreux, voyans que les teſtes de cette Hydre qu'ils penſoient avoir abbatuës, s'eſtoient pouſſées ſi ſoudainement. Ils avoient cheminé & jeûné ce jour meſme du combat & ſembloient tous decouragez ; mais Judas les exhorta avec une ardente parole, qui mit le feu & l'eſprit dans toute ſon armée. Elle fondit ſi à propos ſur les ennemis, que Seron penſoit avoir affaire pluſtoſt à des loups affamés, qu'à des hom-

Seron mis en deſroute apres ſõ General Apollonius.

mes,& quoy qu'il fuſt venu avec bien de la bravetié en cette rencontre,il reconnut bien-toſt qu'il avoit chanté le triomphe devant la victoire,& eut toutes les peines d'en retirer ſa peau, ſe contentant de fuyr apres avoir eu l'eſperance de vaincre.

Lyſias favory du Roy Antioque animé contre les Iuifs.

Lyſias qui eſtoit le tout puiſſant ſous le Roy Antioque , enrageoit de ſe voir bravé par une ſi petite armée de gens mépriſables , & ne ſçavoit quel compte rendre au Roy ſon Maiſtre , à qui il avoit promis d'exterminer les reſtes des Iuifs , ſans qu'il en fut aucune memoire. Il choiſit à diverſes occaſions trois des meilleurs Generaux de toutes les armées , qui furent Ptolomée , Gorgias & Nicanor. Ptolomée ne fit pas un grand éclat , Gorgias fut aſſez vain pour ſe promettre la victoire, & ſe perſuadoit qu'il eſtoit fort redouté. Mais Judas quoy qu'il n'eut alors que trois mille hommes mal armez , le defit , & prit ſon camp qui eſtoit remply de grandes richeſſes. Ce qui donna bien de la tentation à l'armée Iudaïque , qui ne demandoit qu'à ſe jetter promptement ſur le butin. Toutefois leur Conducteur qui ſçavoit l'adreſſe de la guerre , & comme pluſieurs s'amuſans aux dépoüilles avoient perdu l'honneur & la vie ; fit une eſtroitte defenſe de toucher à cette proye des Infidelles, avant que la defaite fuſt accomplie , & ſur cela il ſe mit à pourſuivre ſes ennemis qui eſtoient en deſordre , & apres en avoir tué un bon nombre , mit le reſte en fuite.

Il met en campagne trois armées en divers temps, qui ſont defaites par Iudas Machabée.

Nicanor General d'Antioque traite de paix avec Iudas.

Nicanor qui eſtoit le troiſiéme de ces Generaux , apres avoir experimenté la valeur de Iudas avec perte des ſiens, n'avoit pas reſolu de commettre ſa reputation à l'incertitude des combats , mais il mit bas la peau du lion pour prendre celle du renard , taſchant de ſurprendre Iudas par trahi-

ſon, puis qu'il eſtoit imprenable par force. Il fit contenance de le rechercher de paix, & ſous couleur d'amitié de l'attirer en un colloque, où il avoit deſſein de s'en emparer, eſtimant que c'eſtoit le plus court moyen de finir la guerre. Mais Iudas mit bon ordre à la ſeureté de ſa perſonne, & divertit le mauvais deſſein qu'on avoit ſur luy. L'accord qu'on eſtimoit une pure feinte ne laiſſa pas de reüſſir, les deux Chefs ſe virent, & s'eſtans promis la Foy, Nicanor entra dans Jeruſalem, & témoigna bien de la cordialité à Machabée, ſoit qu'il fuſt pris de l'admiration de ſes vertus & des charmes de ſa converſation, ſoit qu'il employaſt toutes ces careſſes pour le tromper. Le traité ſe rompt.

Elles furent toutesfois ſi viſibles, qu'elles donnerent de la jalouſie au Roy par les rapports de quelques mauvaiſes langues qui rendirent la familiarité de Judas & de Nicanor ſuſpecte à l'Eſtat. Celuy-cy fut contraint de faire un voyage en Cour pour ſe juſtifier là-deſſus, & fut congedié avec un expres commandement d'envoyer le Machabée enchaiſné dãs la ville d'Antioche, s'il vouloit qu'on le crût ſur ſes juſtifications. Il revint donc en Iudée continuant toûjours ſes fourbes, mais Iudas adverty ſe défia de luy, & quitta Jeruſalem pour ſe retirer en Samarie. Nicanor fait ſommer les Preſtres de le delivrer mort ou vif, & en cas de refus, il menaçoit de profaner le Temple, & en faire une dedicace aux faux-dieux. Les Preſtres luy ayans proteſté que cela eſtoit hors de leur pouvoir, veu que Judas avoit abandonné la ville, il ſe retira à deſſein d'en faire une exacte recherche, & de le mener priſonnier au Roy.

Mais luy voyant que le danger eſtoit grand, roidit ſon courage, & ſe reſolut de mourir plûtoſt en

La guerre ſe renouvelle, & la bataille ſe donne, où Nicanor eſt vaincu & tué pour ſes blaſphemes.

homme genereux, que ſe laiſſer prendre en feneant. Il diſpoſa toute ſon armée par des devotions extraordinaires, & des exhortations qui eſtoient toutes de feu, comme pour entreprendre l'un des plus importans combats. Nicanor fit marcher ſes troupes, qui eſtoient en grand nombre, & conclud de donner la bataille un Samedy, croyant que le jour du repos ſeroit meilleur marché du ſang des ennemis. Il avoit en ſon armée quelques Iuifs qui le ſuivoient, ou par apoſtaſie volontaire, ou par neceſſité, & qui luy remontrerent ſur l'heure, qu'il ſeroit bien de differer le jour d'une ſi dangereuſe bataille, à raiſon qu'il eſtoit dedié au repos. Mais il demanda là deſſus qui avoit ordonné ce jour de Sabbath pour favoriſer leur feneantiſe. Ils reſpondirent que c'eſtoit le Dieu du Ciel qui l'avoit deſtiné pour ſa gloire; à quoy il repartit que ce Dieu du Ciel ſe contentaſt de faire des loix dans ſon domaine; mais que luy qui eſtoit le tout-puiſſant en terre, leur commandoit de marcher pour les affaires du Roy. Il fut emporté de colere & de precipitation, qui ſont deux écueils fort dangereux au commencement d'une bataille; outre que la vengeance de Dieu le pourſuivoit comme le chef des blaſphemateurs. Il rencontra ſi mal qu'ayant eſté totalement défait par Iudas, il laiſſa trente-cinq mille morts ſur la place, dont il augmenta le nombre, ſe trouvant enveloppé dans le mal-heur commun. Le vainqueur fit rechercher ſon corps, & commanda qu'on luy coupât la teſte & la main qu'il avoit eſtenduë contre les Autels, les faiſant pendre en des places fort remarquables pour eſtre apperceiies de tout le monde. La langue qui avoit blaſphemé contre Dieu, luy fut auſſi arrachée de ſon palais, & donnée en proye aux oiſeaux. Telle

Punition du blaſphemateur.

fut la fin de ce blaſphemateur, qui fit voir que jamais on ne mépriſe Dieu en la vie, qu'on n'experimente les traits de ſa vengeance à la mort. Il faudroit un long diſcours qui voudroit ſuivre à la trace toutes les valeureuſes actions de Iudas, je me contente, mon Lecteur, de vous mettre devant les yeux tout ce qu'il y a de plus illuſtre, & vous faire voir comme Dieu batailloit pour Iudas & pour ſes freres, ſous le regne de ſix Roys, avec leſquels ils eurent de grandes affaires à demeſler.

Iudas avec ſes freres continua la guerre ſous le regne de ſix Roys infidelles.

Le premier & le plus capital de leurs ennemis, fut cét Antioque ſurnommé l'Illuſtre, qui eſtoit un eſprit factieux, turbulent & enragé, qui avoit entrepris de perdre toute la nation des Juifs, parce qu'ils s'eſtoient réjoüis des preſages de ſa mort. Un ſeul voyage qu'il fit à Hieruſalem pour ſe venger, couſta la liberté, ou la vie de quatre-vingts mille ames, la deſolation entiere du Temple pillé, ravagé & prophané, juſques à y voir une ſtatuë de Iupiter Olympien ſur l'Autel. Apres tous ces deſaſtres, il laiſſa Lyſias ſon Lieutenant pour exterminer les reſtes du peuple Iuif; & tira du coſté des Perſes pour faire quelque nouveau pillage. C'eſtoit un Roy que Daniel appelle l'impudent, parce qu'il n'avoit ny Dieu, ny conſcience, ny foy, ny conduite, toûjours emporté par un flux impetueux de ſes paſſions, qui le transfiguroient en la plus ſauvage de toutes les beſtes.

Le premier fut Antioque.

Son regne & ſa mort horrible par la triſteſſe d'un deſſein failly, & des victoires de Iudas.

Apres un regne de douze ans, il termina ſa vie par une fin tres horrible, qui fit aſſez voir comme Dieu combattoit pour ſon cher Machabée, & pour tout le peuple fidelle. L'Eſcriture, dit que ce ſcelerat qui paſſoit ſouvent de la profuſion à la neceſſité, ſans jamais s'éloigner d'une avarice inſatiable, ayant appris qu'il y avoit un Temple fort

riche en la ville de Perſepolis, & qui eſtoit remply d'or & d'argent & de toutes les plus exquiſes raretez que le grand Alexandre y avoit l'aiſſées, ſe reſolut de prendre la ville, & piller le Temple, comme il avoit fait celuy de Jeruſalem. Mais les habitans ayant eu advis de ſon deſſein, le repouſſerent avec beaucoup de confuſion, & grande perte des ſiens dans la ruïne deſquels il ſe vid preſque accablé.

Il reçoit la nouvelle des victoires de Iudas.

Comme il retournoit de ce voyage dans un deſordre fort honteux, il apprit les grands ſuccez de noſtre Machabée, & la déroute des Lieutenans & des forces qu'il avoit laiſſées en Iudée. Cette nouvelle arrivant à contre temps le frappa ſur ſes playes, & luy perça le cœur d'une vive & piquante douleur. Il fumoit contre le Ciel, il deteſtoit ſa fortune & ſa vie, & juroit qu'il ne feroit plus de Ieruſalem, qu'un tombeau commun de tous les habitans de la ville.

Sa maladie étrãge.

Il marchoit à grandes journées pour cét effet, lors qu'il ſe ſentit frappé d'une playe du Ciel autant inviſible, qu'elle fut depuis incurable. Celuy qui avoit arraché les entrailles de tant d'innocens, ſe vid tourmenté d'une furieuſe colique, & d'un nombre de douleurs infernales, qui luy oſterent en un moment l'appetit, & le repos, & toutes les joyes de la vie, & comme les maux s'entre-ſuivent ordinairement, il arriva qu'en ſe faiſant traiſner dans ſon caroſſe avec trop de precipitation, il tomba & ſe fit un playe par cette cheute, où la corruption, & les vers ſe mirent ſoudainement, qui fourragerent ce miſerable corps d'une façon eſtrange; la puanteur en eſtoit ſi grande, que toute l'armée en ſentoit l'infection, & luy meſme avoit toutes les peines de ſe ſouffrir.

Tantoſt il entroit dans des coleres qui luy faiſoient vomir des blaſphemes execrables, tantoſt il ſe laiſſoit emporter à des lamentations peu ſeantes à ſa dignité, deplorant la perte de cét Eſtat, lequel eſtoit ſi beau, ſi ſuperbe, ſi triomphant, remply d'honneurs, de ſanté, de contentement, de delices. Ses paſſions.

Tantoſt il paſſoit dans des noires frayeurs, & ſentoit des remords cuiſans ſur ſa vie paſſée, diſant que tout ſon mal-heur venoit d'avoir prophané le Temple de Ieruſalem, fait une boucherie ſi ſanglante de ce pauvre peuple; qu'il reconnoiſſoit à preſent qu'il y avoit une ſouveraine Puiſſance dans le Ciel, à qui tous les Roys doivent obeyſſance, & que c'eſt une demeſurée folie à l'homme de s'égaler à Dieu. Au reſte, il proteſta que s'il recouvroit la ſanté, il repareroit toutes ſes fautes par une pieté extraordinaire, comblant de richeſſes le Temple qu'il avoit ſaccagé, traictant les Iuifs avec toutes les courtoiſies, & toutes les liberalitez poſſibles à un grand Roy, adjouſtant à tout cela qu'il feroit profeſſion de la Religion Iadaïque & deviendroit ſerviteur du vray Dieu. Ce méchant avoit la bouche ouverte aux regrets & aux vœux, mais Dieu n'avoit plus d'oreilles pour luy, & c'eſtoit en vain qu'il recherchoit la miſericorde apres l'avoir tant de fois mépriſée. Il rendit enfin ſon ame criminelle, apres un regne de douze ans, pour ſouffrir une eternité de peines. Son repentir inutile. Dieu met ſouvent la main luy meſme à la punition des Tyrans fort ſanglans par des maladies fort eſtrãges.

On remarque dans pluſieurs hiſtoires, que des Tyrãs fort ſanglans n'ont point finy par le glaive, mais que Dieu y a mis la main par quelque maladie étrange, & des playes viſibles, qui les faiſoient mourir lentement, & les rendoient ſpectateurs de leurs des-honneurs & de leurs propres funerailles.

Ainſi moururent Herodes & Tybere, Alcinus, Copronyme & Leon.

Ce miſerable Roy laiſſa un fils en bas âge nommé Antioque Eupator, qui fut auſſi-toſt ſucceſſeur du mal-heur de ſon pere que de ſon Empire. C'eſt choſe pitoyable que les enfans des Princes ſouverains qui naiſſent ſi grands, ne naiſſent pas toûjours libres. Pluſieurs reſſemblent à ces animaux qui portent la pourpre, les perles & le muſc; tout ce qu'ils ont de plus riche cauſe leur mal-heur, on ne ceſſe de les tourmenter, & de chaſſer apres eux, & ſi on les ayme, ce n'eſt que pour en avoir la dépoüille. Eupator pour eſtre né Roy, devient eſclave de deux ſerviteurs de ſon pere, qui diſputoient de ſa Regence, & s'entrebatoient pour poſſeder cét infortuné pupille. Il eſt vray qu'Antiochus en mourant dans un pays eſtranger, appella Philippe l'un de ſes grands favoris, & luy donna un diademe, la pourpre Royale, & l'anneau pour porter à ſon fils, & le luy recommanda comme en qualité de tuteur. Mais Liſias qui avoit eſlevé ce jeune Prince dés ſa petite enfance, & le tenoit encore ſous ſa conduite s'eſtimoit bien nanty, & ne vouloit nullement demordre.

Antioque mourant laiſſe un fils en bas âge, qui pour eſtre Roy devient eſclave de deux favoris.

Il mit bas ce viſage de Gouverneur, qui portoit par neceſſité de devoir quelque traits de ſeverité, & en prit un de principal Miniſtre de l'Eſtat, plein d'attraits & de complaiſances envers ſon Roy, qui s'eſtimoit trop heureux d'eſtre ſorty hors de page & d'avoir la liberté. Il le gagna par le gouſt qu'il luy donna de ſa grandeur & de ſes delices, accompagnées de mille belles promeſſes de le faire vivre le plus content & le plus triomphant Monarque qui fuſt ſous le Ciel.

Eupator

Eupator qui trouvoit ſon compte dans cette maniere de vie, dont Lyſias le faiſoit joüir, & qui ne l'oſoit fâcher, s'imaginant qu'il eſtoit encore à maiſtre, ſe montra entierement pour luy, rebutant les pretentions de ſon adverſaire. Et ce qui aydoit encore plus à ce deſſein eſtoit, que l'armée d'Antioque, qui ſembloit devoir appuyer le party de Philippe, ſe trouvoit foible, apres avoir eſté mal menée dans un long & facheux voyage. Mais Lyſias avoit de grandes forces ſur pied dans la Paleſtine, la Phenicie, & la Syrie, qui ſe laiſſerent aller à ſa diſpoſition, voyant que le jeune Roy ſe declaroit ouvertement pour luy. Son Emule fila plus doux, le conſiderant muny de la faveur, & de la force, mais il ne laiſſa pas de fomenter ſes ambitions, qui firent un grand ravage dans l'occaſion.

Le jeune Roy eſt pour lui.

Ialouſie des favoris.

Le nouveau Regent, ſoit par la haine qu'il avoit contre les Iuifs, ſoit par deſir qui luy vint de donner éclat aux armes de ſon Prince, ſoit qu'il fût pouſſé par les plaintes, qui battoient ordinairement ſes oreilles touchant les courſes & les progrez du Machabée, fit un gros appareil de guerre, & vint fondre en Iudée. Son armée eſtoit compoſée de cent mille pietons, vingt mille chevaux, & trente-deux elephans aguerris, qui eſtoient diſtribuez en diverſes legions, & portoient des tours de bois avec de grandes machines. Trente-deux hommes combattoient deſſus, & autour d'eux marchoient cinq cens cavaliers avec mille fantaſſins.

Guerre de Lyſias Regent contre Iudas, fort mal à propos dans ſon commencement.

Iudas eut bien la hardieſſe de ſortir de la forteresſe où il eſtoit pour les aller reconnoiſtre & s'oppoſer à leurs deſſeins. Mais auſſi-toſt qu'il fut apperceu, l'armée ennemie ſe rangea en bataille en preſence du jeune Roy, qui fut fort matinal ce jour là, commençant à goûter le métier de la guerre

Grand courage de Machabée.

avec quelque allegreſſe. Les trompettes ſe mirent à ſonner, & les legions à l'inſtant furent épanduës par les montagnes & par les valées aux environs de Ieruſalem, avec telle pompe, que la terre trembloit ſous le faix des armes, des machines, & d'un ſi gros attirail de gens de guerre. On provoqua ſur l'heure des elephans au combat, en leur montrant le ſuc exprimé des raiſins & des meures. On n'entendoit que cris de ſoldats, que hanniſſemens de chevaux, que cliquetis de lances, & d'épées, & juſtement au point du jour, comme le Soleil paroiſſoit ſur l'horiſon, les boucliers dorez jettoient une ſi grande lueur, que toutes les montagnes d'alentour ſembloient eſtre remplies de flambeaux ardans.

C'eſt choſe prodigieuſe, comme le grand cœur du Machabée marcha à la teſte de ſon armée, & commença de charger ſes ennemis, qu'il mena fort rudement, tuant d'abord 500. hommes de l'avantgarde du Roy ſans aucune perte des ſiens. Mais ce qui ſembla le plus épouvantable fut, qu'Eleazard Capitaine Iuif ayant apperceu un elephant bien cuiraſſé, & pompeuſement orné ſur tous les autres, s'imagina que le Roy Eupator combattoit deſſus, & ſe piqua d'une genereuſe gloire de l'attaquer, & de le renverſer. Il paſſa tous les rangs de l'armée des infidelles, qui luy eſtoient oppoſez, & arriva juſques à cette effroyable beſte, ſous laquelle il ſe coula, & la perça de ſon épée, mais ſe trouvant embarraſſé de la multitude des gens qui eſtoient autour & deſſus, il ne peût faire une retraite aſſez prompte, & ſe trouva, comme dit Saint Ambroiſe, enſevely dans ſon triomphe.

Ieruſalem aſſi gée.

Toutes fois Iudas ayant reconnu les puiſſantes forces du Roy, vit bien que la partie n'eſtoit pas

tenable, & fit une honorable retraite dans Jeruſalem. Lyſias ne manqua pas de le ſuivre, & de l'aſſieger dans ſes retranchemens avec force machines à pierre & à feu. L'autre ſe defendoit fort courageuſement, reſolu de s'enſevelir pluſtoſt en cette place, que de la rendre avec quel que ſorte de laſcheté. Les aſſiegez apres quelque temps furent reduits à l'extremité, eſtans combattus par les armes, & par la faim, dans une année de repos, où les Juifs, ſelon leur couſtume, n'avoient rien ſemé, & n'eſtoient plus en eſperance de recueillir aucuns fruits. C'étoit par tout une deſolation bien grande; mais comme les faveurs du Ciel arrivent ſouvent aux gens de bien dans le fond des miſeres, voicy un accident inopiné qui appreſta bien d'autre beſogne à Lyſias & à ſon pupile. Philippe prit ſon temps, & voyant ſon Emule occupé en cette guerre Iudaïque, ſe reſolut de le perdre, & de rendre Eupator compagnon de ſon mal-heur, puiſqu'il s'eſtoit rendu l'organe de ſes volontez. Le Roy defunt avoit un frere nommé Demetrius qui eſtoit pour lors à Rome donné en ôtage, n'ayant pas la liberté de retourner au Royaume. Philippe piqué de jalouſie cõtre Lyſias, ne mãqua pas de ſolliciter ce jeune Prince à s'emparer de l'Empire, les affaires n'eſtans pas encor affermies dans le bas âge du Roy Eupator: c'eſtoit une injuſtice, & une perfidie contre le Souverain, mais d'autant qu'Antioque le dernier mort, pere d'Eupator avoit autrefois ſupplanté ſon neveu par les mêmes artifices, Demetrius ne laiſſa pas d'y entendre.

Lyſias ſe perd pour avoir entrepris une guerre lors qu'il devoit penſer à s'établir.

Demetrius oncle du jeune Roy ſe ſe à envahir l'Eſtat de ſon neveu.

Dans ces belles eſperances de la Couronne, & dans ſa captivité il eſtoit comme un oyſeau qui ſe tourmente dans ſa cage ſur l'arrivée du Printemps, & bruſloit d'une forte paſſion d'avoir ſon congé du Senat Romain, pour mettre ordre à ce

qu'il disoit, aux affaires du Royaume, & secourut le Roy son neveu apres la mort du pere. Mais les Romains qui avoient pitié du pupille par raison de justice, & qui craignoient que celuy-cy ne broüillât, luy refuserent la liberté qu'il demandoit. Philippe ne laissa pas de s'emparer de la ville d'Antioche capitale du Royaume, & de frayer le chemin à Demetrius au thrône de son neveu. Il y avoit des gens attitrez, qui ne cessoient de semer parmy le peuple.

Artifice de ceux qui vouloient broüiller.

Que ce n'estoit pas une loy fondamentale du Royaume des Seleucides, que le neveu deût preceder l'oncle, & quand bien on l'auroit voulu introduire, que le pere du Roy pretendu y avoit derogé, usurpant le sceptre sur son neveu, qu'on ne faisoit point de tort à sa race de luy rendre le mesme traitement. Qu'il n'y avoit point d'apparence de quitter un Prince âgé de vingt-quatre ans, bien fait, plein d'esprit, de courage, & d'autorité, pour prendre un enfant qui n'a ny force, ni conseil, ny industrie, & qui n'est né que pour perdre tout. A cela on ajoûtoit, que ce n'estoit point le sang des Seleucides qui estoit sur le throne, mais que Lisias regnoit & s'alloit rendre usurpateur de la Couronne d'Asie, qui estoit bien le dernier des opprobres que pouvoit souffrir une nation si genereuse, de voir un homme de peu, insolent & brutal, se rendre maistre de la plus considerable partie du monde, & exercer une tyrannie sur les gens d'honneur & de merite, qui s'opposent à ces pernicieux desseins

Prudence de Lysias en la paix qu'il donne aux Iuifs.

Ces plaintes souvent redoublées, ne c'essoient de remuer les esprits & de procurer le changement d'Estat qui arriva. Lysias vid bien qu'il n'étoit plus temps d'opiniastrer la ruine des Iuifs, n'y de s'amuser au siege d'une place, cependant que tout le Royaume estoit en branle. Il ne pensa que

de ſortir promptement de cette guerre avec quelque peu d'honneur, n'eſtimant pas qu'il fut à propos d'irriter un peuple aſſez mutin dans ce remuëment. Il le fit voir à ſon jeune Roy tout d'un autre viſage, & luy remontra qu'il eſtoit bon de les laiſſer vivre en paix, ſans les inquieter ſur le fait de la Religion, s'aſſeurant qu'en tout autre ſujet ils ſe tiendroient au devoir, & qu'on en pourroit tirer d'aſſez bons ſervices. Toutesfois pour ne faire point paroiſtre de legereté dans ce changement, il remit toute la faute ſur Menelaüs; qui eſtoit un Juifs apoſtat, & ennemy de ſa nation, qu'il diſoit avoir eſté cauſe de tout le deſordre de ſes médiſances. C'eſt pourquoy il le fit ſervir de victime à ce traité de paix, en quoy il obligea ſingulierement les Juifs, & ſe lava de la tache que la bien-veillance témoignée par luy à ce ſcelerat luy avoit miſe ſur le viſage. Il montroit par ce moyen à Eupator le conſeil que les Politiques donnent aux Souverains d'abandonner à la haine publique ceux qui les ont portez à des excez reprochables, pour ſe décharger de l'envie; & s'il eût pratiqué cét exemple envers celuy qui s'en faiſoit pour lors le Docteur, ſon ſceptre en eût eſté plus aſſeuré, & ſa vie plus longue. Lyſias devant que de lever le ſiege de Jeruſalem, harangua publiquement devant les principaux de l'armée, & toute la milice, alleguant de beaux pretextes ſur cette reſolution, & ſe gardant bien d'évanter la principale cauſe, par crainte que cette nouvelle n'alterât les eſprits qui panchoient déja aſſez du coſté de la nouveauté, & du rumuëment. Il fit une merveilleuſe diligence pour ſe rendre devant la ville d'Antioche, dans laquelle il entra, & Philippe qui ne ſe ſentoit pas encore af-

Lyſias leve le ſiege, & pourſuit ſon Emule.

ſez fort pour ſouſtenir un long ſiege, & luy quitta la place, & s'enfuit en Egypte. Ce premier ſuccez enfla le cœur de Liſias, qui ſe rendit fort hautain, & conſidera ſi peu les Romains dans cette haute puiſſance, qui faiſoit trembler la terre, qu'il permit qu'on aſſaſſinaſt un Ambaſſadeur envoyé par le Senat ſans en tirer autre raiſon.

Demetrius animé par Diodore à ſe rendre uſurpateur.

Cependant un certain Diodore, qui avoit élevé Demetrius en ſon enfance, ſe tranſporta de Syrie à Rome, & l'anima par une grande vigueur de paroles & de raiſons, à ſe rendre uſurpateur de la Couronne. Il luy fit entendre que ſon neveu Eupator, qui eſtoit un enfant de neuf ans, n'eſtoit nullement conſideré : que Lyſias eſtoit le ſeul ſujet de l'execration publique ; qu'il ne ſe fioit à perſonne, que perſonne ne ſe fioit à luy : Que toute la milice & tout le peuple cherchoient un nouveau Maiſtre, & qu'il eſtoit tres-aſſeuré, que s'il ſe montroit ſeulement, quand bien il ne ſeroit ſuivy que d'un valet, tout le monde courroit à luy pour le porter ſur le thrône. Il alluma ſi fortement l'ambition de ce jeune Prince, qu'il ſe déroba ſecrettement de Rome, & fit eſtat de s'en aller à la conqueſte d'un Empire, accompagné ſeulement de huict perſonnes. Il ne manqua pas d'écrire eſtant en chemin au Senat de Rome faiſant de grandes excuſes ſur ſon partement ſi ſoudain, renouvellant les offres de ſes ſervices, & les ſermens de ſa fidelité, avec proteſtation qu'il n'alloit point pour troubler ſon neveu, mais pour s'oppoſer à Lyſias qui eſtoit un inſolent, & qui vouloit aſſujettir ſous la tyrannie le Roy & le Royaume : il n'oublia pas de le charger du meurtre d'Octavius Ambaſſadeur Romain, qui avoit eſté fraiſchement aſſaſſiné, ad-

ſoûtant qu'il ſe vouloit porter le vengeur d'une ſi lâche trahiſon. Les Romains ne firent point les eſtonnez, ny les fâchez ſur la ſortie, mais attendirent le ſuccez de ſes affaires pour luy faire réponſe. Il donna juſques à la ville de Tyr,& envoya ſecrettement Diodore à Antioche pour écouter les bruits,& ſonder les eſprits,qu'il trouva fort diſpoſez au changement.

Il ſe declare Roy.

C'eſt pourquoy Demetrius ſe declara, & prit le Diademe avec un general applaudiſſement des Tyriens, qui faiſoient une groſſe faction. Lyſias avec ſon Eupator ſe trouva fort ſurpris de cette nouvelle & delibera long-temps s'il devoit luy aller de ce pas au devant pour le combattre, ou ſe retrancher dans la ville d'Antioche,& l'attendre de pied ferme. Ce dernier advis ſembloit le plus aſſeuré ; mais il eſtoit moins glorieux de ſe renfermer incontinent au premier bruit d'une ſedition,& comme un animal timide ſe tapit dans ſa caverne. On luy repreſenta:

Lyſias fort étõné & irreſolu.

Que le ſouverain remede contre ces tumultes, c'eſtoit d'y voler promptement, que le delay ne ſervoit qu'à augmenter la hardieſſe des inſolens ? qu'ils ſe trouvoient ordinairement fort abbatus, quand on fondoit ſur eux avec vigueur ; devant que leur conſpiration fut affermie : Que pluſieurs qui n'y eſtoient encore engagez qu'à demy ; s'en retiroient au moindre bruit. Que la Majeſté des Rois portoit quelque choſe de grand & de ſacré, qui eſtonnoit les rebelles:enfin qu'il appartenoit à la dignité d'un ſi haut Prince, & à la prudence d'un Miniſtre d'Eſtat, de ne ſouffrir rien de lâche, mais de ſe mettre incontinant en campagne pour défendre l'honneur, & le Royaume, qui ſont deux choſes dont la perte eſt irreparable.

Ceux qui desiroient davantage la ruïne de Lysias estoient tous les premiers à le flater de courage & de generosité, n'aymant rien tant que de le voir en campagne. C'est ce qui le fit sortir d'Antioche, pour aller au rencontre de Demetrius. Mais celuy qui s'estoit veu si bien accompagné dans la prosperité, se trouva presque tout seul au peril, car il fut trahy & vendu par ses propres soldats, qui se saisirent du jeune Roy, & de luy pour les livrer à Demetrius. Il estoit encore en une grande incertitude du succez, & disoit à ceux qui l'avoient éleu:

Il est delaissé, & le jeune Roy trahy.

Compagnons je suis vostre ouvrage, & il est question de decider aujourd'huy de ma vie, de vôtre honneur, de vos biens, & de tout ce qu'un homme mortel peut craindre, ou esperer. Si vous persistez dans la bonne volonté que vous avez pour moy, je me tiens assez heureux, & assez riche. Le sceptre ne m'est rien au pris de l'approbation de vos jugemens, & de vostre choix, qui doit estre aujourd'huy verifié par vostre courage, & par vos armes. Nous marchons sous la faveur des dieux & de l'Empire Romain, contre un tyran qui s'est emparé de ce jeune Prince, & de la Couronne pour assassiner l'un, & voler l'autre. Il est temps ou de défendre la justice par nostre sang, ou de conquerir l'Empire par nostre sueur.

Demetrius anime les siens.

Comme il estoit sur ces discours, on luy donne chaudement la nouvelle, que Lysias avoit esté arresté avec son pupille, par le consentement de toutes les legions, & qu'on les luy amenoit prisonniers. Cette grande parole luy donna de la joye meslée de quelque doute qui le fit songer comme il useroit de sa fortune. Il montra qu'il avoit un tres grand sentiment de l'honneur qui

luy estoit deferé, mais il ne desira point de voir Lysias, ny son neveu, comme l'Escriture nous en asseure, soit que son cœur fut amolly de quelque tendresse par la compassion de son sang, soit que ce fut une ruse d'un homme politique, qui ne vouloit pas sembler faire, ce qu'il procuroit toutesfois estre fait, afin qu'il eût moins de blâme en cette action, & qu'il se pût aisément justifier au Senat Romain sur la mort du jeune Roy. Les soldats acheverent ce qu'ils avoient commencé, tuërent Lysias, & porterent les mains toutes sanglantes sur la personne du pauvre Eupator, sans avoir égard ny à l'innocence de sa vie, ny à la tendresse de son âge, ny au caractere qu'il portoit, tant il est vray, que l'ambition est remplie d'un contagieux venin, qui n'épargne rien pour son assouvissement.

Mort d'Eupator & de Lisias.

Demetrius se void incontinent Roy par un consentement general de tous les ordres du Royaume, & n'avoit plus rien à craindre, si ce n'estoit du costé des Romains, les distributeurs des Empires & des gloires. Voilà pourquoy il employa tous ses soins à les appaiser par ces grandes soûmissions, & des raisons qui leur faisoient assez voir qu'il y alloit de l'interest de leur Republique à le conserver plustost qu'à le perdre. Il leur envoya pour cét effet une solemnelle ambassade, avec de grands presens, & sur tout une couronne de haut prix, pour marque qu'il soûsmettoit sa dignité Royale à leur discretion. Outre cela, pour témoigner comme il embrassoit leurs affections, & leurs vengeances, il fit mettre à la chaisne Leptines, & Isocrate le Grammairien, qui estoient accusez d'avoir trempé au meurtre d'Octavius leur Ambassadeur, & les fit

Demetrius étably, menage l'amitié des Romains.

transporter à Rome, pour recevoir les Arrests du Senat. Le Romain goûta fort toutes ſes deferences, & confirma le nouveau Roy dans ſes pretentions, ſur les proteſtations qu'il faiſoit de n'eſtre point taché du ſang de ſon neveu qu'il diſoit avoir eſté emporté par le mal heur dune ſedition ſuſcitée contre luy, ſans qu'il euſt moyen de ſe ſauver & s'il n'avoit fait la recherche de ce crime, il s'excuſoit ſur la generalité des coupables, comme eſtant choſe aſſez ordinaire, que les pechez qui ont une infinité de complices, n'ont point de punition.

Son malheur le porte à faire la guerre au peuple de Dieu.

perfidie d'Alcimus.

Il ne fut pas plûtoſt ſur le thrône, qu'il ſe vid envelopé par mal-heur dans la guerre contre les Machabées. Alcimus qui eſtoit un Iuif, déloyal, & traiſtre à ſa nation, piqué de l'ambition du Pontificat, & jaloux juſques à la rage des grands progrez de Iudas, ne manqua pas de prevenir l'eſprit du Prince qui eſtoit d'aſſez facile creance, de noircir ſon adverſaire par des horribles calomnies, & d'intereſſer tous le Royaume de Syrie à ſa ruïne. Ce forgeron de guerres & de batailles obtint tout ce qu'il vouloit par des artifices deteſtables, & fit venir les armeés à la ruïne. & à la deſolation de ſa Patrie. Iudas Machabée ſur ce changement r'alluma ſon ancienne vigueur, r'allia toutes ſes forces pour s'oppſer au Roy Demetrius, tellement que d'abord il en defit quelques uns d'une déroute fort ſignalée, ce qui enflâma davantage ce Monarque, ne pouvant ſouffrir que ſes armes fuſſent decriés dans le commencement de ſon regne; cela luy fit mettre aux champs armée ſur armée, avec tant d'effort, qu'il n'y avoit plus moyen de reſiſter.

Toutefois le grand cœur de Machabée ne pou-

voit ſe rendre, & voguoit contre vent & marée, les penſées de ſa valeur luy faiſant oublier celles de ſon danger. Il avoit encore trois mille hommes, gens bien determinez, avec leſquels il ſe promettoit de continuër ſes victoires ; mais comme on vid paroiſtre le General Baccide avec une armée de vingt-deux mille hommes, pluſieurs ſe retirerent d'apprehenſion qu'ils avoient du hazard, auquel le Machabée ſuivant les routes ordinaires de ſon courage les alloit precipiter. Ces fuyards commençans à filer d'autre coſté, ſe déroberent ſi bien de l'armée, que de trois mille il n'y en demeura que huit cens. Le Machabée ſentit ſon cœur outré, ſe voyant delaiſſé de ſes freres, & de ſes amis dans ſon plus grand beſoin, il brûloit d'un deſir de charger ſes ennemis, & quand il conſideroit les petites forces qu'il avoit autour de luy, le cœur luy ſaignoit : c'eſtoit un peril evident que d'approcher l'ennemy ; & une mort que de reculer : les diverſes penſées ſur ce combat diſputoient ſon cœur, mais celles qui favoriſoient ſa hardieſſe, emportoient le deſſus : *Allons*, dit-il à ſes gens, *& tentons le hazard, eſſayons ſi nous aurons aſſez de cœur pour choquer cette armée qui vient à nous.* Les plus conſiderez repliquerent, qu'ils ne manquoient pas de courage, mais qu'il y avoit peu d'apparence de vouloir affronter une armée de vingt-deux mille hommes avec un regiment non complet, & qu'il eſtoit expedient de ſe retirer ce jour là pour r'allier de nouvelles troupes, & retourner au combat avec eſperance d'un plus grand avantage : *A Dieu ne plaiſe* repartit Machabée, *que nos ennemis ayent ce contentement de nous voir tourner le dos & fuir devant eux, c'eſt ce que je n'ay pû encore apprendre depuis*

Sa valeur & ſa mort

que j'ai pris les armes. Hé quoy ! où eſt cette generoſité que j'ay toûjours reconnuë en vous ? Faut-il eſtre ſi amoureux de noſtre vie ? Si noſtre heure eſt venuë, mourons valeureuſement pour nos freres, & ne laiſſons point de tache ſur l'éclat de l'honneur que nous avons acquis.

Il les emporte tous par ſon authorité, & ſont déja reſolus de vaincre, ou de mourir. Les trompettes ſonnent de part & d'autre, la terre reſonne au bruit des armes & des cris de tant de ſoldats. Bacchide fait avancer ſes dragons armez de fléches & de frondes, qui commencerent l'eſcarmouche, & entammerent un grand combat, qui dura depuis le matin juſques au ſoir, les uns combatans par nombre, & les autres par valeur. Et comme le Machabée vid que les meilleures troupes eſtoient à la pointe droite, autour de la perſonne de Bacchide, il ſe reſolut de les enfoncer, ce qu'il fit avec un prodigieux effort, leur faiſant lâcher le pied, & les menant battant avec beaucoup de confuſion. Mais ceux de la pointe gauche, qui eſtoient encore frais, voyans le deſordre de leurs compagnons, vindrent fondre ſur Iudas, & ſur toute ſa troupe, qui eſtoit extremement laſſée d'avoir eſtendu ſur la place tant de corps des ennemis. Ceux cy ſe defendirent vaillamment, mais la multitude de ceux qui fondoient de toutes parts ſur eux, les accabla, & l'incomparable Machabée apres avoir receu pluſieurs playes, ouvrit autant de portes ſanglantes à ſa genereuſe ame, pour s'envoler en l'autre monde.

Il n'y a Coloſſes ny Pyramides qui puiſſent égaler les faits de ce genereux homme. Iamais perſonne n'a mieux combatu, ny pour meilleure cau-

se. Son cœur estoit une source de flames genereuses, sa main estoit la foudre mesme, sa vertu un miracle, sa vie un exemple, & sa mort s'en alloit estre celle de toute la Patrie, qu'il vouloit ensevelir dans son tombeau, si ses freres Ionathas & Simon n'eussent estendus ses conquestes par l'imitation de ses proüesses.

Le bon party fut bien affoibly par le decez de celuy qui estoit l'ame de toute sa Patrie, & sembloit que la Iudée devoit estre bien-tost englou tie par les grandes forces du Roy Demetrius. Mais la main secourable du Dieu des armées ne manqua point à ses serviteurs dans l'extremité de tant de miseres. Le pernicieux Alcime qui avoit suscité tout cét orage, lors qu'il pensoit estre au dessus de ses pretentions, fut frapé d'une playe du Ciel, & mourut soudainement d'une estrange maladie.

Ionathas & Simõ succedét à leur frere.

Demetrius apres un regne de quelques années vid élever une grosse faction contre luy, du costé qu'il consideroit le moins, laquelle le ptiva du sceptre & de la vie. Son naturel dédaigneux & hautain luy fit mépriser les Roys ses voisins, jusques à les offenser par voyes de paroles, & de fait. Il se rendit aussi peu affable & communicatif à ses sujets, qui aymoient naturellement à estre caressez de leur Prince: & quoy qu'au commencement il fût d'assez belle humeur, il changea tellement, que s'estant fait bastir un chasteau fort somptueux au pres de sa ville capitale, il y demeuroit continuellement pour prendre ses plaisirs, & se laissoit voir à bien peu de monde. Son peuple d'Antioche qui estoit d'autre part assez fier, s'en irrita, & se lassa de son regne. Il commença de luy susciter des revoltes, qui estoient fomentées sous main par les Roys d'Egypte, d'Asie & de Cappadoce,

Revolution au Royaume de Demetrius leur ennemy qui est puny de sa tyrannie, & de la mort de son neveu.

qui se defioient de luy, & pensoient à luy trouver un successeur.

Pompale homme inconnu suscité contre luy.

Il fut tout estonné, que voicy un certain Pompale, qui estoit un jeune homme auparavant inconnu, qui se dit fils d'Antioque l'Illustre, frere d'Eupator, & demanda le Royaume de Syrie, comme luy appartenant par le droict de sa naissance. Plusieurs Historiens tiennent que c'étoit une pure feinte, & que ce Roy pretendu fut supposé par l'artifice de ces trois Rois, & nommément d'Ariarathes le Cappadocien. Toutefois puisque l'Escriture le nomme fils d'Antioque l'Illustre, je trouve qu'il est bien probable de suivre ce que d'autres ont écrit, & dire que cét Antioque avoit autresfois fait l'amour à une jeune Rhodienne, nommée Bala, dont il avoit engendré ce fils naturel avec sa sœur Laodice. Il ne manqua pas de se faire voir à Rome, & reconnoistre aucunement par les pratiques d'un Heraclique, homme adroit, & rusé aux affaires. Les ennemis de Demetrius embrasserent cette occasion pour le troubler, & porterent tant qu'il purent celuy-cy au trhône, non par raison de justice, mais parce qu'il croyoient avoir meilleur marché pour leur pretention, en faisant une nouvelle creature, que souffrant davantage celuy qui s'estoit rendu plus absolu qu'ils n'eussent desiré.

Estrange changement.

C'est chose estrange qu'un homme de neant trouva incontinent des villes, des armées, & un Royaume à sa devotion. Ce fut alors que Ionathas frere & successeur de Iudas fut recherché, & brigué par ces deux Rois adversaires avec bien de l'effort, Pompale qui prit le nom d'Alexandre, luy écrivit des lettres pleines d'honneur, luy offrant la Principauté, & le Pontificat de sa nation,

Ionathas recherché par son ennemy.

le qualifiant du nom d'amy, & luy envoyant la Pourpre avec une Couronne d'or. Demetrius que la neceſſité avoit rendu fort courtois, luy fit auſſi d'autre part mille belles promeſſes pour l'attirer à ſon party : il l'exemptoit de tous les tributs, il luy oſtoit les garniſons, il luy donnoit des places d'importance en pur don : il recevoit les Iuifs aux Offices & aux gouvernemens, il rendoit tous ceux qu'il tenoit en oſtage de leur nation, il leur octroyoit une entiere liberté en leur Religion, & en leur police, des revenus auſſi pour le Temple, en ſorte qu'il n'y avoit rien à deſirer.

Les Iuifs ſuivent le party de Pompale.

Toutesfois Jonathas ne ſe voulut jamais ranger ſous ſes eſtendards, & comme les injures eſtans encores fraîches ſont plus cuiſantes que les vieilles, les Juifs aimerent mieux ſe donner au fils de leur plus cruel perſecuteur qu'à Demetrius, qui leur avoit ravy leur cher Machabée, & tenoit encore leur liberté opprimée. Le party déja tout formé contre ce miſerable Prince, ſe fortifioit tous les jours, & quoy qu'il donnaſt tout le bon ordre que ſembloient requerir les affaires, il ne pouvoit divertir ſon malheur, qui le trainoit au precipice. Il eſt vray, qu'il emporta le deſſus en de petites rencontres ; mais quand il fut queſtion de donner la groſſe bataille, qui devoit decider les differens du Royaume, il ſe vid grandement delaiſſé, & ſon ennemy aſſiſté des meilleures forces de l'Aſie. Il ne laiſſa pas de combatre avec toute la valeur poſſible, & quoy que ſon armée fût diſſipée, jamais il ne voulut prendre la fuite, mais il ſe jetta dans le plus fort de la meſlée, tuant pluſieurs de ſes ennemis de ſa main. Son cheval ayant fait un faux pas s'embarraſſa dans un bourbier, d'où il ne pouvoit ſe retirer, mais luy

Bataille où Demetrius eſt tué combatant d'une extreme valeur.

le quitta promptement, se mit à pied, fit voir un grand spectacle, un Roy couvert de boüe, & de sang, l'épée en la main, qui frapoit d'un bras roide, & qui sans relâcher soustenoit la guerre des fleschesque les ennemis decochoient sur luy, demeurant inflexible contre tous les desastres de sa mauvaise fortune. Enfin il ne voulut point quitter la Couronne qu'avec la vie, & s'envieillit dans l'honneur. Tout plie sous le bon heur de ce faux Alexandre, il monte incontinent sur le thrône de son adversaire, où il reçoit les services & les adorations de tout le monde. Philometor Roy d'Egypte, qui avoit hautement appuyé son party, dans lequel il cherchoit ses interests, luy donne sa fille Cleopatre en mariage, dont les nopces furent magnifiquement celebrées en la ville de Ptolomaïde, en la presence de deux Roys, du beau pere, & du gendre, où Ionathas aussi se trouva, qui fut caressé de tous deux par des faveurs extraordinaires, & fit les affaires de son Estat avec tous les avantages possibles.

Le faux Alexandre reconnu Roy.

Alexandre se voyant dans les richesses inespe-rées, & parmy tant d'ornemens d'une fortune empruntée, ne se peut contenir, mais se laissa flétrir dans une vie faineante & voluptueuse, abandonnant toutes les affaires de son Royaume à la discretion d'un certain Ammonius, jeune homme sans cervelle, qui se porta tres-insolemment, & irrita la Reyne Laodice, & tous les Grands de la Cour; en sorte, qu'il fut enfin accablé & tué en l'habit d'une femme, qu'il avoit pris pour se sauver: Dieu prenant ainsi vengeance de sa vie sale, & effeminée. Les Antiochiens s'ennuyerent tous les premiers de la vie débordée de leur Prince, qui estoit toûjours parmy le vin & les courtisanes, ce qui leur

Sa dissolution, & sa ruine.

Grande inconstance de la Cour.

leur fit croire que c'eſtoit un Roy ſuppoſé, qui n'avoit rien de genereux. Ils commencerent à regretter Demetrius, qu'ils avoient veu mourir avec tant de courage, & ſçachant qu'il avoit laiſſé deux fils encore fort jeunes, dont l'un portoit le nom du pere, & l'autre s'appeloit Antioque Sidetes, ils appelloient l'aiſné avec aſſeurance de luy donner la Couronne.

Philometor qui eſtoit heureux des deportemens de ſon gendre, & qui ſous pretexte de moderation ne demandoit rien moins que d'ajoûter le diademe de Sirie à celuy d'Egypte, n'ignorant pas que tant de changemens de maiſtres font branler un Eſtat, & donnent beau jeu à ceux qui le veulent envahir, appuye cette rebellion, abandonne Alexandre, & par un ſignalé affront luy oſte ſa fille pour la donner au jeune Demetrius. Et pour colorer ſon inconſtance il fait un manifeſte qui publioit que ſon gendre par une execrable déloyauté avoit attenté ſur ſon Royaume, & ſur ſa vie, ce qui luy faiſoit rompre l'amitié jurée avec luy. Sous ce pretexte il s'empara de quelques places, qu'il luy fut aiſé de retenir en ſe faiſant auteur de la fortune de ce nouveau Roy Le miſerable Alexandre s'éveillant de ſa crapule, vid l'Egyptien & tous ſes ſujets bander contre luy, & une groſſe armée qui venoit fondre ſur ſa teſte, à la quelle il reſiſta foiblement, & quitta incontinent la partie, s'allant cacher au fonds de l'Arabie, où il fut couru & attrapé par l'Arabe Zabdiel, qui luy coupa la teſte, & la porta au Roy d'Egypte, qui la contempla long temps avec un eſprit plus que brutal, pour lequel il fut puny de Dieu & mourut trois jours apres des bleſſeures qu'il avoit receuës d'une cheute de cheval, à la defaite de ſon gendre.

Perfidie de l'Egyptien.

Mort de Pompale & de ſon beau pere le perfide.

Nouvelle revolution.

Voilà de merveilleux jeux de hazard & de grandes revolutions qui ne ſe terminent pas encore à ce point. Demetrius jeune d'âge & de conduite, n'eſtoit pas pour reſtablir un Royaume ébranlé par de ſi grandes ſecouſſes, il ſongeoit plus à prendre les plaiſirs de la Royauté, que d'en porter la charge, les affaires luy êtoient autant de ſupplices, & le paſſe temps un continuel exercice. Cela fut cauſe de nouvelles factions & de grandes ſeditions qui s'éleverent en ſon Royaume. Les Machabées qu'il gagna à ſon party, luy rendirent de tres bons offices, quoy qu'il êtoit plus prompt à les recevoir, que liberal à les reconnoiſtre.

Tryphõ couronne le fils du faux Alexandre contre Demetrius le jeune. Il tue Ionathas en trahiſon.

Dans la foibleſſe de ce nouveau gouvernement s'éleva le déloyal Triphon, qui avoit eſté Capitaine des gardes du faux Alexandre, & s'eſtant emparé d'un petit enfant que ſon maiſtre avoit laiſſé, il eut bien la hardieſſe de le propoſer pour Roy, & vray ſucceſſeur de la Couronne. Comme il vid que Jonathas, déja lié à Demetrius, eſtoit capable de s'oppoſer à ſes deſſeins, & deſourdir la trame de ſes ambitions, il le ſurprit par une deteſtable trahiſon, & le fit aſſaſſiner avec ſes enfans, apres avoir touché les deniers qu'il avoit demandez pour ſa rançon.

Demetrius s'enfuit

Le jeune Roy fut étonné de ce party qu'on luy avoit formé, ſe retira devers le Roy des Parthes pour luy demander ſecours, où il arriva que par la calomnie de ſes ennemis il fut arreſté en une honorable priſon, comme s'il fut venu pour entreprendre ſur le Royaume de ſon voiſin. Son eſprit toûjours enjoüé fit des amours juſques dans cette captivité, & débaucha une fille de ce Roy ſon hoſte, qu'il fut contraint d'épouſer, nonobſtant qu'il fut déja marié, & comme il s'eſtoit dérobé de ſa

priſon, il fuſt attrapé & ramené à cette nouvelle femme.

Triphon ſçachant ce qu'il luy eſtoit arrivé, fit mourir ſon pupille par une execrable cruauté, feignant qu'il avoit eſté enlevé de ſa mort naturelle, & prit le Diademe, ſe profeſſant eſtre le vengeur du Tyran, & le Roy legitime de Syrie. Apres quelque temps on moyenna la liberté du jeune Demetrius, mais ſa femme Cleopatra qui avoit un eſprit artificieux, & hautin, outrée des amours volages de ſon mary, & ennuyée de ſa laſcheté, luy ſuſcita de puiſſans ennemis, qui le maſſacrerent, & on tient qu'elle ſe porta pour complice de cét attentat, & que le frere de Demetrius qu'elle eſpouſa depuis n'en eſtoit pas innocent. Ma plume a horreur de ces ſanglantes tragedies, & y paſſe comme ſur les braiſes ardantes.

Triphon tue ſon pupille.

Le jeune Demetrius aſſaſſiné par l'artifice de ſa féme.

Antiochus Sidetes ſe voyant au thrône de ſon frere, pourſuivit aprement Triphon, & l'aſſiegeâ dans la ville de Dora, où ſe voyant extremement preſſé & au deſeſpoir de tout ſecours, il ſe tua de ſa propre main ſans qu'il peût effacer par ſon ſang la vilaine tache de perfidie qui luy eſtoit demeurée par la mort du jeune Roy.

Triphon puny.

Le vainqueur ſe ſentant au deſſus de ſes affaires, s'apperçeut que les Machabées dans le trouble de la Syrie poſſedée par tant de Roys, avoient fait de grands progrez, les voulut reprimer, & fit la guerre à Simon qui avoit ſuccedé à ſon frere Ionathas, & qui fut depuis aſſaſſiné en un banquet par Ptolomée ſon gendre.

Simon frere de Iudas aſſaſſiné.

Le Roy, comme on tient, appuyant par ſa faveur cette cruelle lâcheté, deux de ſes fils furent enveloppez dans le malheur du pere, & les meurtriers eſtoient déja depeſchez pour y adjoûter Iean Hir-

can, fils du meſme Simeon. Mais comme il eut advis de ce premier deſſein, il ſe tint ſur ſes gardes, & gouverna la Iudée l'eſpace de plus de trente ans, avec plus de prudence & de bon heur, ayant longtemps ſurvécut à ce dernier Antioque, qui fut accablé de pierres lors qu'il alloit pour piller le Temple de Nannæa.

Antioque Sidetes lapidé.

Hyrcan eut pour ſon Succeſſeur ſon fils Ariſtobule, qui prit le Diademe, & remit le nom de Roy parmy les Juifs, apres une longue diſcontinuation ce qui arriva cent ans, devant la Nativité de noſtre Seigneur. Ceux de ſa race ne manquerent pas de continuer la dignité Royale en leur maiſon, juſques à cet Hyrcan, qui fut ſi cruellement dépoüillé, & maſſacré par Herodes, comme j'ay dit en l'hiſtoire de Mariamne.

Iean Hyrcan fils de Simeon ſoûtient l'Eſtat de Iudée

Ariſtobule ſon fils y remet le diademe

Voilà comme la vertu de Iudas Machabée s'étendit par pluſieurs âges, & ſans y penſer mit la Couronne ſur la teſte de ceux qui eſtoient de ſa famille, & de ſon nom. Dieu recompenſant ſon zele & ſa juſtice, par deſſus la quatriéme generation. I'ay voulu faire en ce diſcours un petit abregé de ce qui eſt contenu dans les deux livres des Machabées, & vous le raconter, mon Lecteur, de droit fil, & d'une methode aſſez claire, eſperant que vous aurez du contentement & de l'edification de voir regner la juſtice de Dieu ſur tant de teſtes couronnées, qui ne ceſſe de punir les meſchans, & de rendre aux gens de bien le ſalut de la gloire pour recompenſe de leur vertu.

GODEFROY DE BOUILLON.

CE n'eſtoit pas une voix d'homme, mais un Oracle du S. Eſprit que le Pape Urbain II. prononça quand il donna aux Croizez pour deviſe, DIEU le veut. Cette parole eſtoit l'ame de toutes les intentions de Godefroy de Boüillon, c'eſtoit le but de toutes ſes actions. Iamais Dieu ne fit paroiſtre plus viſiblement les prodigieux effets de ſes pouvoirs, que dans la conduite de ce tres-illuſtre Perſonnage. C'eſtoit un Capitaine formé dans ſon ſein, & inſtruit de ſa main, qui devoit caſſer les chaiſnes des Chreſtiens, & terraſſer l'orgueil des Sultans.

Tant d'autres expeditions avoient preſque tout échoüé mais celle de Godefroy, portoit DIEU le veut, & rien ne reſiſtoit à ſon bon-heur. Tant de gens ſe tourmentent toute leur vie dans de grands deſſeins, qui ſont comme les dragons, les chimeres, & les hommes armez que noſtre fantaiſie forme ſur le corps de la nuë. Le vent les pouſſe, les diverſes poſtures les confondent, les aſpects les changent, & tout ce que nous regardons avec admiration dans le Ciel, fond en eau ſur noſtre teſte, & fait du mortier ſous nos pieds.

Que de Princes ont fait ſouvent un grand attirail, d'hommes & d'elephans, de chevaux & de vaiſſaux, d'armes & de munitions, à deſſein de faire de grandes conqueſtes, & tout cela s'eſt évanoüy, parce qu'il manquoit un, DIEU le veut,

Il y a certains plis aux grandes affaires que l'on ne trouve jamais ſans les faveurs du Ciel. Un, DIEU le veut, nous fera voguer en mer ſur une clayé, ou ſur une coquille de tortuë, un, DIEU ne le veut pas, nous perdra dans un vaiſſeau bien équippé.

C'eſtoit un, DIEU le veut, qui ſaiſit en un inſtant l'eſprit des plus excellens Cavaliers de l'Europe pour aller au voyage de la terre Sainte, c'eſtoit un DIEU le veut, qui les fit ſuivre par un nombre innombrable de mortels. Mais c'eſt auſſi un, DIEU le veut qui leur fit jetter les yeux ſur Godefroy de Boüillon, comme le plus vaillant, le plus heureux, & le plus capable d'arracher Hieruſalem des mains de Saladin.

Le Roy des Abeilles ne paroit pas plus viſible au milieu de ſon eſſein, que ce grand Capitaine parut entre un nombre infiny de braves Cavaliers aſſemblez à deſſein de vanger le S. Sepulcre. Il n'y avoit pas un ſeul rayon des yeux qui le contemploient, lequel ne témoignât de la faveur pour ſon merite. Il avoit autant d'approbateurs que de regardans & chacun luy ſignoit ſes commiſſions meſme par ſon ſilence.

Cét illuſtre ſang des Heros qui couloit dans ſes veines, cette taille avantageuſe qui luy faiſoit lever la teſte ſur tant de millions d'hommes, ce viſage que la majeſté avoit choiſi pour ſon thrône, cette langue qui portoit des chaines inſenſibles pour captiver les cœurs, cét air du front qui eſtoit tout enſemble modeſte & hardy, cette valeur qui eſtoit peinte en tous ſes membres, ce courage qui allumoit un feu agreable dans ſes yeux, toutes les vertus qui ſembloient marcher autour de ſa perſonne. Enfin ce doigt de Dieu qui luy avoit imprimé le chara-

ctere de Conquerant, le firent choisir comme le premier moteur de ce merveilleux dessein.

Il n'y avoit que sa modestie qui combatoit les desirs de tout le monde, & qui luy vouloit faire ceder à un autre ce que chacun luy deferoit : mais la consideration du bien public l'emporta, & luy fit charger sur ses espaules un fardeau qui pouvoit lasser les Geans. Il est vray que Hugues frere du Roy de France tenoit le premier rang par la hautesse de sa maison : Mais le conseil, l'execution des grands dessein, & l'experiance consommée en toute sorte de rencontres, donnoit au vaillant Godefroy la conduite des armes.

Nostre armée se trouva de trois cens mille pietons, & cent mille chevaux qui sembloient estre capables d'enlever la masse de la terre, neanmoins les Sarrazins ne perdirent point courage, mais s'assemblerent de tous costez avec une si prodigieuse multitude qu'elle pouvoit, ce semble égaler les veines de l'abysme & les sables de la mer.

Il s'agissoit de la Religion, de l'honneur & du bien entre deux Nations, qui aspiroient à la domination du monde, & qui estimoient que tout partage estoit incompatible à leur grandeur. L'une y alloit poussée de sa superstition qui avoit pris un merveilleux avantage sur des esprits possedez par l'erreur, & enchantez par les charmes d'un faux Prophete. L'autre estoit portée par la vraye Religion qui se persuadoit avoir toute justice d'arracher le sepulchre de son Maistre, de la main des infidelles, & que ce luy estoit une gloire immortelle de répandre son sang au lieu mesme que JESUS-CHRIST l'avoit honoré du sien.

L'esprit humain est accablé du nombre de merveilles qui se lisent en cette guerre, les Historiens,

ne les peuvent ſuivre, & faut avoüer que le brave Godefroy ayant de beaucoup ſurpaſſé les faits d'Achilles, & d'Hector, a manqué d'un Homere.

Il donna plus de cent batailles devant que de ſe voir au bout de ſon deſſein, il combatit contre des nations qui ſembloient des furies que l'Enfer avoit vomy ſur la terre, il combatit contre la faim, la ſoif, la maladie, & tous les damnables artifices des Negromanciens qui contratioient inceſſamment, ſa valeur. Les neiges eternelles de la montagne de Taurus, les rochers inacceſſibles, les rivieres teintes de ſang, les mers armées de tempeſtes & de monſtres, ne ralentirent jamais ſon ardeur.

Il eſtoit preſt d'entrer pour l'amour du Sauveur en des regions où la nature n'eſt plus qu'une maſſe engourdie, où le Soleil ſe cache, & la nuit regne ſans pair, où la plus ſauvage barbarie fait croire qu'elle eſt rangée juſques aux portes de l'Enfer.

La grande ville de Nicée qui porte le nom de la Victoire meſme, fut la premiere qui preſenta des palmes à cét illuſtre Conquerant. C'eſt là que le Solyman l'un des plus vaillans Capitaines des barbares fut battu & vaincu, toute ſon armée ayant eſté miſe en déroute, avec un furieux carnage, qui remplit toute l'Aſie de la terreur des armes Chreſtiennes. C'eſt là que le vaillant Godefroy tua de ſa main un Repſaces qui bravoit ſur les murailles de Nicée par une preſomption demeſurée de ſes forces; la ville fut emportée, & les vigoureuſes attaques des aſſiegeans accablerent toutes les plus fortes reſiſtances des aſſiegez.

La ſuperbe Antioque ſuivit bien toſt apres, & quoy que Corbanes fût venu pour luy donner ſecours avec des troupes innombrables, de Parthes,

de Medes,& d'Aſſyriens, il ne pût neantmoins arreſter le cours des proſperitez de cét invincible General, mais au contraire augmenta par la perte de toutes ſes Legions, l'effroy de ce bras victorieux qui renverſoit les villes fumantes, & faiſoit par tout un deluge du ſang des barbares.

Le Caliphe d'Egypte qui s'eſtoit encore avancé pour s'oppoſer à ſes deſſeins, & détourner le jour fatal qui menaçoit ſa ſecte, ſe vid en meſme temps envelopé dans les ruines qu'il penſoit reparer.

Tous les efforts ne reſterent plus que pour la ville de Ieruſalem, qui eſtoit l'objet & le deſir de nos celeſtes Argonautes, elle fut attaquée & deffenduë avec une vigueur qui n'eut jamais ſa pareille, mais enfin elle ceda aux armes des Chreſtiens.

C'eſt là qu'on vid l'Illuſtre Godefroy combattre ſur une machine de bois qu'il avoit fait lever pour entrer dans la ville. Il parut ce jour là, non comme un homme, mais comme un demy dieu, tout flamboyant dans la lueur de ſes armes, lors que la greſles des fléches voloit autour de ſa teſte, & que ſon bras moiſſonnant les turbans des Sarrazins, trouvoit place à travers le fer & les flammes. Il entra tout le premier en plein jour à la veuë de l'armée dans Hieruſalem, & arbora l'eſtendart de la Croix au lieu où Iesus-Christ l'avoit conſacré par ſon Sang.

Que de cris, que de conjoüiſſances, que de palmes, & que de lauriers : les Turcs s'enfuyoient comme les paſles ombres de l'Enfer, cependant que les Chretiens dreſſoient de toutes parts les trophées de noſtre Redempteur ſur leurs ruines.

Ce fut pour lors que tous les Princes le proclamerent Roy du pays conqueſté, n'eſtimans

veu qu'il avoit joint à cette prodigieuſe valeur, les vertus de Religion, de Pieté, de Juſtice, de Prudence, de Liberalité, de Magnificence, de Bonté, de Clemence & d'Affabilité.

Ils ne manquerent pas de luy offrir une Couronne Royale richement ornée de perles & de pierreries, mais ce bon Prince remply du zele de la devotion : Comment, dit-il, que je porte le nom de Roy au lieu où mon Maiſtre a eſté couvert d'opprobres ? que je prenne le Sceptre en main où il a pris la Croix ſur ſes eſpaules ? que je ſouffre qu'on mette ſur ma teſte une couronne d'or, où il receut celle d'eſpines ? C'eſt à preſent que je me tiendrois vaincu, ſi cette vanité eſtoit victorieuſe de mon cœur : C'eſt Dieu qui nous a inſpiré tous ces deſſeins, c'eſt luy qui les a conduits & qui les a couronnez, & c'eſt à luy que nous en devons toute la gloire. Je ne pretens point d'autre honneur, que d'appendre tous les honneurs aux pieds de ſa Croix.

Il ſe contenta du nom de Duc, & ſe mit incontinent à travailler à la police, à purger la ville de toutes ſes infamies, à detruire les moſquées, à bâtir des Egliſes, à donner luſtre au Clergé, à faire preſcher l'Evangile, à fonder des Hoſpitaux, à rendre la Juſtice, à ordonner la milice pour la defence de ſa conqueſte, & faire enfin tous les devoirs d'un Monarque tres accomply.

Mais pouvons-nous dire ſans gemir, que ſon regne ne dura qu'un an, & que tant de belles eſperances furent moiſſonnées en leur fleur par la faux impitoyable de la mort. O ſecrets de la Providence impenetrables ! Il n'y avoit rien par delà Hieruſalem, il n'y avoit rien par delà Godefroy que Dieu & le Paradis, qui devoient borner ſes conqueſtes.

GEORGE CASTRIOT,

OV

SCANDEBERG.

TOmbeau des Grecs, dont les cendres ſemblent exhaler la valeur, réjoüiſſez-vous aujourd'huy, & ne cachez point les noms que vous portez, craignant qu'ils ne faſſent honte à la poſterité, qui a degeneré de leurs vertus. Braves Anceſtres, la gloire de noſtre nation n'eſt point encore éteinte, elle eſt reſſuſcitée en un ſeul homme, qui a r'allié en ſa perſonne tout ce que la generoſité & la valeur avoïent ſemé en tant de cœurs, & tout ce que l'honneur avoit eſtouffé en tant de trophées.

Je croy dans Caſtriot quelque objet plus grand que Leonidas, & que Themiſtocle; je voy Pirrhus, je voy Alexandre, & ſi ſes ennemis ſont plus forts que ceux du Macedonien, ſa vaillance n'en doit pas eſtre eſtimée moindre. Il eſt ſoldat auſſi toſt qu'il eſt né homme, la nature a pris plaiſir de graver l'épée ſur ſon corps, au meſme temps qu'elle a inſpiré le courage dans ſon cœur.

Cette taille ſi riche, ce viſage ſi remply de majeſté, ces membres ſi forts & ſi robuſtes, ces yeux qui meſlent l'Arc en Ciel avec les éclairs, ces mains qui ſemblent n'eſtre faites que pour porter le foudre, ces pieds qui ne font point un ſeul pas qui ne ſentent le Roy, ont annoncé de bonne heure ce que la renommée a depuis raconté à tous les ſiecles.

Petit Aiglon, qui as commencé par tes plus innocentes années à te joüer avec les foudres, tu ne

devois pas eſtre fort, ou tu devois avoir un pere plus heureux. Dirons-nous que le ſort eſt injuſte d'avoir preparé les chaines à cette jeune vertu, lors qu'il luy devoit ſemer des lauriers ? Diſons pluſtoſt que la providence eſt bien ſage d'avoir trouvé de la matiere à ce grand cœur, qui ſe fut conſommé dans ſes propres flammes, s'il n'euſt trouvé des obſtacles pour luy reſiſter.

Il falloit que cét Hercules commençaſt à étouffer les ſerpens dés ſon berceau, il falloit qu'il fut nourry au milieu de ſes ennemis pour combattre dés ſon enfance, ce qu'il devoit abbattre en un âge plus meur. Son pere Iean Caſtriot qui avoit peu de force & beaucoup de mal heur, fut contraint de le donner en oſtage au Turc Amurath, pour le faire élever à ſa porte.

Moyſe eſt encore icy chez Pharaon, & Conſtantin chez Diocletian, mais le pas y eſt plus dangereux, parce qu'il va à la ruïne du ſalut & de l'honneur. Son ſuperbe maiſtre qui l'aimoit d'un amour pire que toute la haine du monde, le veut approprier à ſoy & à ſes plaiſirs infames. Il pretend l'un par la circonciſion qu'on imprime ſur ſa chair par une mal-heureuſe contrainte, il pourſuivit l'autre par des careſſes honteuſes, qui ſont aux genereux enfans mille fois plus ameres que la mort. Il eut bien le cœur, à ce que l'on dit, de prendre le fer en main cõtre celuy qui ne le pourſuivoit qu'avec des fleurs, il luy tira du ſang lors qu'on n'attendoit de luy que des larmes, & ſe mit en hazard d'experimenter les plus horribles tourmens que la cruauté de ces inhumains peut inventer, plûtoſt que de livrer volontairement ſon ame au peché, & ſon corps au des-honneur : Son cruel amy fut étonné d'une ſi haute reſolution, & tourna les furies qu'il prepa-

roit à ſon innocence, en l'admiration de ſes forces.

Le Serrail luy impoſa le nom de Scanderberg, qui eſt celuy là méme d'Alexandre, qu'il prit pour lors pour bon augure pour remplir toute la capacité de ſes beaux faits. Il fut nourry dans tous les exercices de la milice à l'Academie des Turcs, où il reüſſit avec tant de force, d'adreſſe, d'agréemens & d'approbations, que chacun le portoit dans les yeux, chacun le regardoit comme un ſingulier appuy de l'Empire de Mahomet.

Mais luy portoit toûjours I E S U S dans le cœur, toûjours il penſoit aux moyens qu'il trouveroit pour rompre ſa chaiſne. Il ſentoit au fond de ſon ame plus genereuſe, des flammes qui le bruloient inceſſamment du zele qu'il avoit de relever les Autels des Chreſtiens abbatus & de détruire l'Eſtat des Otthomans.

Amurath en vid voler quelques étincelles en ſa converſation, quoy qu'il tachaſt à couvrir ſon deſſein par une grande prudence. Le maiſtre commençoit à craindre l'eſclave, & avoir peur de nourrir en ſon ſerrail un lyon qui s'en alloit capable de luy montrer un jour les dents.

Il s'efforça de le perdre en divers rencontres, faiſant contribuer l'excez de ſon courage au hazard de ſa perſonne. Un Scythe determiné vint à la Cour d'Amurath, provoquant les plus hardis, à combattre tous nuds avec le poignard, dans l'enclos d'un cercle perilleux, où il falloit neceſſairement vaincre ou mourir. Celuy cy avoit déja remporté pluſieurs palmes ſanglantes, & prenoit tant de confiance en ſes forces, qu'il n'y avoit ſelon ſon dire que les victimes de la mort qui oſaſſent attendre la foudre de ſon bras. Chacun trembloit de peur, lors que le vaillant Caſtriot l'entreprit, & dé-

tournant ſon coup d'une main, le tua de l'autre, avec des cris de joye de tous ceux que l'évie n'empéchoit point d'applaudir à la valeur.

Ce combat n'ayant pas reüſſit pour Amurath, il ſuſcite dans une autre occaſion un Cavalier Perſan qui faiſoit rage de combattre à cheval avec la lance. C'eſtoit un homme conſommé en ce meſtier, qui de gayeté de cœur ſe tranſportoit aux Villes & aux Provinces, où il ſe promettoit de trouver des adverſaires, pour exercer ſes armes & accroiſtre ſa reputation. Il voltigeoit pour lors dans la lice ſuperbement empenaché, & ſes armes flamboyantes le faiſoient paroiſtre ce jour-là, ainſi que le grand Aſtre d'Orient parmy les moindres eſtoilles.

Il falloit un David à ce Goliath, noſtre jeune Alexandre l'attaque; fond ſur luy comme un Aigle, le mene rudement, & le terraſſe enfin ſur le ſable, vomiſſant l'ame avec le ſang, & faiſant un triſte hõmage à la valeur par une juſte peine de ſa temerité.

Mais Amurath qui joüoit le perſonnage de Saül, ne manqua pas de trouver de nouvelles occaſions pour exercer ſon David. Il luy donna tous les emplois les plus hazardeux de la guerre, où il reüſſiſſoit ſi dignement, qu'il changeoit en trophées tous les ſujets de ſa ruine, & retournoit couvert de lauriers du fond des abîmes & de la gueule des lions.

Le perfide Sultã l'entretenoit de belles parolles, & le traictoit de mauvais effects. Il luy promettoit de luy rendre ſes Etats aprés la mort de ſon pere, mais le dernier jour de Iean Caſtriot fit paroiſtre que ſi ſes paroles étoient pleines d'artifices, ſes promeſſes n'avoient que du vent.

Scanderberg impatient d'attendre ce qui ne devoit jamais venir, ſe paye par ſes mains, & s'empare de ſon Royaume d'Albanie, & joüant le fin

par une contrefineſſe. L'alarme en eſt dans le ſerrail & toutes les paſſions d'Amurath ne tendent plus qu'à la vengeance. Haly baſſa eſt envoyé avec une armée de quarante mille hommes pour accommoder cette affaire. Mais toutes ſes troupes ſont taillées en pieces, & n'a rien de plus honorable en ſon expedition, que d'eſtre vaincu par le brave Caſtriot. Féria, & Muſtapha pourſuivent le meſme deſſein avec de nouvelles forces, qui experimentent le meſme ſort.

Que dirons-nous davantage de la grandeur de Scanderberg? Amurath prie, le Turban s'humilie: ce viſage de Tyran, qui eſtoit celuy de la cruauté meſme, s'amollit, & prend les traits d'un ſuppliant apres avoir porté toute ſa vie ceux de la rigueur. Il demande la paix, & on la luy refuſe, il recherche d'accord, & on le mépriſe. Son arrogance piquée ne vomit plus que des tourbillons de feu, & s'en vint fondre devant Croye, la ville capitale du vaillant Caſtriot, avec une armée de deux cens mille hommes. L'autre ſe defend avec ſix mille, une ſeule place arreſte ce grand deluge de ſoldats, l'orage ſe diſſipe, le ſiege ſe leve, la hôte en demeure ſur le viſage du Sultan, avec une teinture ſi vive, qu'il faut que l'ombre de la mort y paſſe pour l'effacer Celuy qui avoit vécu de gloire, meurt de triſteſſe de ſon ignominie & emporte en l'autre monde l'impuiſſance de ſe venger, & un deſir eternel de la vengeance.

Mahomet ſon fils, le fleau & la terreur de l'Univers, qui a renverſé deux Empires, pris deux cés villes, tué vingt millions d'hõmes, vient échoüer à ce meſme rocher. Falloit il tant de ſang pour écrire ſur les trophées de Caſtriot le titre d'invincible?

Qui diroit qu'un homme mortel en ſoit venu juſques là? Qui croiroit que ces emplois ſeroient

les effets d'un eſclave ? Certes il faut avoüer qu'il a preſté ſon nom à Dieu en tout cecy , mais que Dieu luy a preſté ſon bras.

On dit de luy que jamais il ne refuſa le combat, jamais il ne tourna le dos , & jamais ne fut bleſſé qu'une fois fort legerement. Il a tué deux mille Barbares de ſa main , qu'il fendoit ordinairement avec ſon coutelas depuis la teſte juſques à la ceinture. Mahomet voulut voir ce foudre qu'il portoit dans ſes mains , & l'euſt en veneration, quoy que tant de fois arrosé du ſang de ſes ſujets. Il vid l'acier, mais il ne vid jamais le bras qui l'animoit.

O brave Caſtriot, ſi l'eſtat des Chrétiens eut pû eſtre delivré de la tyrannie des Sultans , ce devoit eſtre par tes mains. Il faut avoüer que nos playes eſtoient irremediables , puiſque nos diviſons nous empeſcherent d'experimenter les ſecours d'une main ſi divine. La fievre qui t'enleva dans la ville de Liſſe , au climaterique de ſept & de neuf , le plus à craindre aux vieillards, eſteignit toutes nos eſperances par les meſmes ardeurs qui conſommoient ton corps. Aprés avoir vécu le plus admirable de tous les Capitaines , tu es mort en vray Religieux,attendriſſant les cœurs de tous ceux qui te contemploient par une devotion tres-ſenſible. Ton eſprit victorieux s'envola ſur les Palais de la belle Sion,apres avoir fait dans le corps tout ce que pouvoit faire une tres haute vertu , & un bon heur à qui rien ne manquoit que d'avoir des imitateurs. Les plus barbares de tes ennemis ont priſé ton ſepulchre , ont reveré tes cendres , & partagé tes os, comme les plus cheres reliques de la valeur. Et maintenant tu n'as plus que faire de tombeau, puis que ta memoire a trouvé autant de monumens qu'il y a de cœurs en tous les ſiecles.

LES

LES HOMMES D'ESTAT.

JOSEPH.

ME commence les Eloges des Saints Hommes d'Eſtat par le Patriarche Joſeph, qui le premier du Peuple éleu eſt entré à la Cour d'un Prince infidelle, pour faire de ſa vie un exemple de vertu, & de ſa conduite un miracle. C'eſt icy un haut deſſein de Dieu, qui tranſporte un jeune enfant des cabanes, & de la condition des Bergers, pour le faire la ſeconde perſonne d'un grand Royaume, luy donner le cœur & les threſors de ſon Maiſtre, l'amitié des Grands, la veneration des peuples, & l'admiration de tout le monde. Ceux qui regardent cette hiſtoire d'une façon commune, y remarquent ordinairement les changemens des choſes humaines, les commencemens, les progrez, & les yſſuës des affaires du monde : mais ſi nous voulons penetrer plus avant, nous trouverons deux grandes raiſons, & deux admirables deſſeins de la Providence ſur l'entrée, & la negotiation de Joſeph en Egypte.

Providéce ſur l'entrée de Joſeph à la Cour.

La premiere eſt, que ſelon le dire du grand ſaint Leon, il eſtoit raiſonnable que le Verbe Eternel, qui devoit venir pour le ſalut de tout le monde, ſe partageaſt par tous les ſiecles, & par toutes les na-

Belle raiſon de S Leon.

tions, ſe montrant aux uns en figure, aux autres en realité, ſe donnant aux uns par eſperance ; aux autres par preſence, & à pluſieurs par ſouvenance. Il s'eſt inſinué aux anciens Iuifs par les Prophetes, aux Gentils par les oracles, aux Sçavans par enigmes, aux Peuples par figures viſibles, aux Saints & aux Religieux par miniſteres, aux Profanes & aux Gentils par la conduite ; & par la Prudence Politique. C'eſt la façon qu'il a tenuë envers les Egyptiens, leur faiſant voir les premiers rayons du grand jour de ſa venuë en la perſonne de Ioſeph, qui a porté fort avantageuſement les traits de ſes perfections divines, & qui a merité d'eſtre appellé par avance le ſauveur du monde.

II. Raiſon. Le ſacrifice de tribulation, grand ouvrage de Dieu.

La ſeconde raiſon eſt, que Dieu voulant commencer ce Divin ouvrage des perſecutions, & des merveilles du peuple éſleu en la terre d'Egypte, il y tranſporte Ioſeph, & en fait un homme de ſouffrances & de prodiges, pour eſtre comme un grain de ſemence dont on verroit germer cette nombreuſe poſterité qui devoit égaler les eſtoilles du Ciel. Ce Pontife Eternel preparoit à ſes Autels un grand ſacrifice de tribulation & de patience, qu'il falloit honorer de tant de ſang, & tant de larmes des juſtes, & il y veut inviter les Saints par l'imitation d'un Patriarche, qui s'eſt conſacré par ſes propres maux, & eſt monté d'une baſſe foſſe ſur les chariots triomphans des Pharaons.

Deſſein de l'autheur.

Ie me ſuis proposé de vous repreſenter cecy mon Lecteur, non pas en deduiſant ſon Hiſtoire, qui eſt aſſez connuë, mais en y faiſant des reflexions capables de vous faire admirer les grandeurs de Dieu, & de former les mœurs des Courtiſans affectionnez à la Vertu, par des originaux que Dieu a placez comme ſur le frontiſpice de ſon Palais.

Remarquons donc, ſelon la ſuite que l'Eſcriture nous fait voir en ce narré, ſon entrée à la Cour, ſon commencement, ſes progrez, ſes vertus, ſes negotiations, & ſes ſuccez, dequoy nous tirerons de grandes lumieres, & des preuves infaillibles de l'œuvre de Dieu, ſur ceux qu'il embraſſe par amour & par une conduite toute particuliere.

D'où vient la faveur & le bõheur.

Les eſprits ambitieux ont eſtudié de tout temps les moyens de faire fortune à la Cour des Roys, & ſe ſont appliqué fortement à ce deſſein, comme à la recherche de la pierre Philoſophale, ou à la conqueſte de la Toiſon d'or. Mais ils ſe ſont trouvez fort empeſchez à reconnoiſtre les vrais principes, & les cauſes de la bien-veillance des Grands, qui fait que les uns ſemblent avoir les aiſles d'or de la meſme fortune, pour voler aux Palais de l'honneur ſans travail & ſans difficultez, pendant que les autres avec des peines infatigables vieilliſſent dans la diſgrace, & dans le meſpris. Lile Giral un ſçavant homme, a deterré dans ſes recherches un ancien tableau de l'induſtrieux Appelles, où apres avoir dépeint la faveur aiſlée, aveugle, le pied ſur un globe roulant, environnée de la richeſſe, de l'honneur, du dédein, de la flatterie & de l'impunité de tous les crimes, il met à ſes pieds des Philoſophes qui eſtudient ſa genealogie, les uns la faiſant fille de la beauté, les autres du hatard, les autres de l'induſtrie, les autres de la vertu; mais les plus habiles confeſſent qu'elle eſt bâtarde, & qu'elle n'eſt point engendrée de pere & mere legitimes, mais d'une confuſion obſcure & tenebreuſe.

Tableau de la faveur, inuẽté par Apelles.

Et en effet, ſi nous parlons de la bonne grace des Princes priſe ſelon le monde, il faut avoüer qu'elle eſt fort incertaine, ayant autant de diverſes

Incertitude de la faveur.

naiſſances, qu'il y a d'humeurs differentes en l'eſprit des Grands, qui ſont ordinairement ſujets à beaucoup de changemens, ſoit par l'opinion de leur grandeur, ſoit par la delicateſſe de leur nourriture, ſoit par la diverſité de ceux qui les approchent, & tant de gouſts biſares qui procedent de l'inquietude de leurs propres felicitez. Qui pourroit dire toutes les entrées de la faveur ? veu qu'il y en a qui ſont hautement parvenus pour avoir fait roſtir un petit cochon de laict bien à point, ainſi qu'il arriva à un favory de Henry VIII. Roy d'Angleterre ? Il eſt vray qu'il y en a plus qui s'inſinuent par la beauté, & par la bonne grace, les autres par la raillerie, par des menus paſſe-temps, d'autres pas l'intelligence & conduite des affaires, d'autres par la valeur, d'autres par la ſcience, d'autres par l'invention des crimes & des voyes infames de magie, par des complaiſances meſſeantes, & des miniſteres indignes qu'ils rendoient aux vengeances, ou aux voluptez de leurs Maiſtres.

Qualitez pour reüſſir à la Cour.

Mais ſans parler d'autres procedures qui ſont moins nettes, ceux qui donnent des preceptes de réüſſir à la Cour, nous dirons qu'il faut eſtre de bonne naiſſance, d'une façon agreable, bien adroit à toutes ſortes d'exercices convenables à la Nobleſſe, d'un eſprit gentil, qui ait quelque teinture de ſcience d'une converſation polie pleine de civilité, d'affabilité, & d'acortiſe. Enfin, être homme de conſcience, de ſens, de cœur, de ſervice, & ſe voir porté par quelque puiſſant amy, pour gaigner la bien-veillance des Grands, & s'ouvrir un large chemin aux honneurs du ſiecle. Cela eſt dit avec beaucoup de prudence, mais il faut advoüer qu'outre toutes ces belles qualitez, il y a un coup ſecret d'une main inviſible, qui pouſſe les favoris,

que les uns ont attribuée aux aſtres, les autres au deſtein, d'autres au temperament, mais que je penſe raiſonnablement eſtre un effet de la Providence Divine, & une operation des Anges Gardiens, qui dans les bonnes affaires procurent ſouvent des Conſeillers & des Officiers aux Roys par des voyes hautes & ſublimes, des talens exquis, & utiles pour ſeconder le bon genie du Prince, & avancer par meſme moyen le favory.

Ioſeph conduit par d'autres voyes.

C'eſt ce qui ſe peut remarquer clairement en la perſonne de Joſeph, dont j'ay entrepris de vous donner l'eloge. On demande en un homme de l'eſtat ſeculier, une naiſſance de Gentil-homme, pour faire fortune à la Cour; & celuy cy eſtoit fils d'un Paſteur: & l'addreſſe aux armes, il n'en avoit jamais manié ny peut eſtre veu: de la gentilleſſe aux exercices du corps, il n'en ſçavoit point d'autres que ceux des Bergers: la grace du parler, il eſtoit eſtranger & barbare aux Egyptiens: de la valeur militaire, il ne ſçavoit point d'autres combats que ceux des Beliers & des Taureaux, de la prudence politique, il venoit d'une vie ſauvage, où il n'avoit eu autre converſation que celle des arbres & des animaux. Qui eſt-ce qui le pouſſa donc à la Cour de Pharaon, & l'a fait reüſſir ſi hautement? Ne faut il pas avoüer avec toute ſoûmiſſion d'eſprit, qu'il y a une main du Ciel qui prend charge de cette conduite, & que c'eſt celle de l'Ange tutelaire, à qui Dieu ayant donné la commiſſion de nos vies, & de nos fortunes, il n'eſt nullement croyable, qu'il nous neglige dans ces grandes rencontres d'exercices & de converſations, qui doivent compoſer le bon-heur ou le mal heur de noſtre vie.

Toutesfois, il eſt vray que Dieu deſtinant un

homme à quelques grands deſſeins, ne laiſſe pas de l'aſſortir, ſans qu'on y penſe, des qualitez neceſſaires à cette diſpoſition, quoy qu'elles ſoient relevées par deſſus l'opinion du monde, & quelquefois meſmes contraires aux pratiques ordinaires des Courtiſans. De là vient que la Providence avoit fait Ioſeph de bonne mine, & d'une grace advenante à ſa converſation, d'une humeur douce & complaiſante, d'un eſprit capable de negociation. Elle luy donna un don merveilleux de prophetie, & l'interpretation des ſonges, qui fit le principal effet de cette haute fortune, envers un Roy curieux de ſçavoir les choſes qui devoient advenir, & une inclination fort panchante aux divinations & à la connoiſſance des ſecrets de la nature, & par deſſus la nature. C'eſt icy un point de doctrine neceſſaire de remarquer, tant pour la ſçience, que pour la conſcience, veu que l'obſervation des ſonges que pluſieurs font par ſuperſtition, fuſt faite par myſtere, à l'honneur de l'interprete, & à l'utilité de toute ſa Nation, comme l'Hiſtoire nous fera clairement voir en ſa ſuite.

Fortune de Ioſeph à la Cour par la ſcience des ſonges.

Nous ſçavons que le ſonge eſt une viſion qui ſe fait au ſommeil, cauſée par les reſtes des images des choſes que nous avons reçeuës en nos ſens, & en noſtre imagination, en veillant; & c'eſt comme l'echo qui porte une redite des actions du jour. Noſtre ame a cette marque de ſon immortalité, qu'elle eſt en un mouvement perpetuel, ſans aucune interruption, à l'imitation des globes celeſtes, & des intelligences. Quand le corps eſt aſſoupy par les charmantes douceurs du ſommeil, & que la nuit fait une tréve à toutes les actions du jour, cette ame n'en fait point à ſes operations,

La nature, & la diviſion des ſonges & de l'eſtat qu'on en doit faire.

elle medite, elle raiſonne, elle parle, elle agit, elle negocie, & ſans partir de ſon corps elle vole par deſſus les terres, & les mers, pour aborder un amy, elle s'épanoüit de joye, elle ſe pique de douleur, elle s'intereſſe dans les affaires, & ne pouvant uſer des membres de ſon corps, elle ſe ſert de ſes propres membres, & de ſes propres facultez pour la ſatisfaction de ſon deſir. Et comme les gladiateurs ne laiſſent pas quelquefois d'eſcrimer ſans armes, & de faire les geſtes, comme ſi le combat ſe paſſoit réellement. Auſſi noſtre eſprit en dormant s'emporte, & fait tout en idée, comme, s'il eſtoit ſecondé de ſon corps. Tel eſt l'eſtat & la condition naturelle des ſonges, comme Tertullien l'a tres-bien remarqué au livre de l'ame. Mais outre cela il eſt expedient de noter qu'il y a quelque choſe d'extraordinaire & de divin, ce qui a fait dire aux Stoïciens que la Providence ſtudieuſe de noſtre conſervation nous avoit donné le ſonge comme un oracle domeſtique, pour apprendre nos biens & nos maux. Cela ne ſe peut pas entendre communement de tous les ſonges, la verité eſtant telle, qu'il y en a de cinq ſortes, que Macrobe ſuivant les Anciens, comme le fantoſme, la reſverie, la viſion, l'oracle, & le ſonge figuratif. Nous ne nous devons point arreſter aux fantoſmes qui ſont comme des ombres qui ſe preſentent à noſtre imagination tout au premier nuage du ſommeil, ny aux reſveries, qui ſuivent ordinairement l'eſtat des paſſions & affections de noſtre ame, & de noſtre corps, ainſi que raiſonne Artemidore au commencement de ſon ouvrage, mais bien à la viſion, qui ſans ſuivre les routes frayées le jour precedent par nos ſens, nous fait voir & découvrir des choſes au ſommeil,

que nous experimentons en veillant, eſtre celles là meſme que nous avons veuës en dormant. Et quand à l'oracle qui nous exprime des apparitions de Dieu, des Anges, ou de certaines perſonnes graves qui nous ſemblent parler, & nous advertir de ce que nous avons à faire, ou non faire, il ne peut eſtre que bien conſiderable, comme auſſi le ſonge figuratif, qui nous montre ſous des figures, & des ſymboles, les divers evenemens des choſes utiles, ou au bien public, ou à noſtre particuliere conduite.

I'ay voulu éclaircir cecy avec plus de jour pour nous faire reconnoiſtre les dons excellens que la bonté Divine avoit communiquez à noſtre Patriarche en cette interpretation qu'il donnoit aux ſonges. A dire vray, c'eſtoit une eſpece de prophetie, laquelle eſtant proprement une manifeſtation des veritez eſlevées par deſſus les connoiſſances ordinaires de l'homme, le fit voir clairement en Ioſeph, en la declaration qu'il fit des choſes ſi cachées, & ſi peu penetrables à l'intelligence des plus ſçavans hommes de l'Egypte. S. Thomas a diſputé touchant l'exellence des Propheties, & dit que celles là ſont plus hautes qui ſont purement intellectuelles, que d'autres qui ſe font par les ſimilitudes. Mais quoy que celles de noſtre Ioſeph ayent eſté revelées par enigmes & par figures, elles ne laiſſent pas de monter en un haut point d'excellence, d'autant qu'elles eſtoient par ce moyen plus proportionnées à la capacité d'une nation, qui les aymoit d'avantage lors qu'elles eſtoient envelopées dans les ombres, & dans les nuages de ces figures, que ſi elles euſſent eſté nuës & demeſlées entierement des idées corporelles. Et j'eſtime que la grande excellence d'un Maiſtre & d'un Docteur, eſt de s'accommo-

Qualité divine en Ioſeph.

der à l'eſprit de ceux à qui il veut perſuader les veritez de ſa doctrine.

Or pour faire voir à preſent que ce premier Courtiſan des eſleus avoit quelque choſe de divin qui le preparoit à de grandes actions, c'eſt que dés ſa petite enfance il fut exercé par ces ſonges myſterieux, amoureux du Ciel & des aſtres, qui l'illuminoient dans le ſilence d'une nuit delicieuſe; & luy portoient les preſages de ſa grandeur future. Dieu a parlé ſouvent à ſes plus fideles ſerviteurs par le moyen des ſonges, comme à Mardochée, aux Mages, à ſaint Ioſeph, l'Eſpoux de la tres ſainte Vierge, & l'obſervation n'en eſt point mauvaiſe, quand on y ſent quelque choſe extraordinaire, & qui tend à bonne fin, par des moyens loiſibles & loüable. S'il faut faire cas des ſonges.

Il eſt vray qu'Ariſtote a penſé que les ſonges ne venoient point de Dieu, parce que ſi cela avoit quelque apparence, cette faveur ne ſeroit que pour les Philoſophes, & pour les perſonnes eminentes: mais il faut pardonner à un ſage mondain, s'il n'a pas connu le commerce admirable, & les doux entretiens que l'eſprit de Dieu ſe plaiſt à cultiver avec les ames ſimples & innocentes, qui eſtans vuides d'elles meſmes ſe rempliſſent advantageuſement de la Divinité. Tel eſtoit le petit Ioſeph lors qu'il vit en ſonge ſa gerbe de blé qui s'eſlevoit par deſſus celle de ſes freres, & qu'il contempla le Soleil & la Lune avec onze Eſtoiles qui venoient pour l'adorer, & luy faire la reverance. Cela luy ſembloit probablement un preſage d'un grand honheur, veu que ſelon les maximes d'Aſtrampſychus au livre des ſonges, c'eſt une marque de felicité que de voir les Aſtres en ſon ſommeil. Il n'eſtoit pas encore affiné à la Cour, lors qu'il ſe vanta de

ce ſonge par une innocence puerile, & le raconta à ſes freres, qui en conçeurent tant de jalouſie, qu'ils ſe reſolurent de le perdre.

C'eſt icy un ſecond coup de la Providence, qui ſe plaiſt à faire des ouvrages de ſon meſtier, & conduire au port ceux qu'elle a pris en ſa charge, en luy tournant le dos. Ses freres, dit ſaint Gregoire, le vendirent de peur qu'il ne fut adoré ſelon ſon ſonge, & il fut adoré parce qu'il avoit eſté vendu. L'Envie qui eſt proprement une triſteſſe de l'honneur & du bien d'autruy, en ce qu'il nous ſemble tendre à la diminution du noſtre, trouve par tout ſes ſujets, elle entre en la famille de Jacob, une famille de Saints, pour nous apprendre, dit ſaint Ambroiſe, que les ſerviteurs de Dieu n'ont pas ignoré les paſſions, mais qu'ils les ont ſurmontées. Celuy qui dans le gouvernement de toute l'Egypte ne trouva que l'admiration chez les eſtrangers, rencontre l'envie parmy ſes freres, & parmy ceux de qui la charité devoit eſtre adorée, quand bien elle eut eſté perſecutée par toute la terre habitable.

Envie des freres, & des proches la pire de toutes.

Il n'y a point de plus ſubtil venin que celuy des aſpics, ny de delicate envie que celle des freres, nommémen de ceux qui font profeſſion de Sageſſe, & de Sainteté. Cette paſſion animale qui fait enfin un peché de l'eſprit, ſe ſent plus convenablement logée au cœur des hommes ſpirituels, elle dort dans leur ſein comme dans ſon nid, & comme elle eſt toûjours compagne de l'ambition, & que ces perſonnes ſont friandes ordinairement de la gloire qui procede de la reputation de vertu ou de doctrine, cela fait qu'elle y a plus d'exercice & de nourriture. Cette funeſte comette y découvre ſans ceſſes de nouvelles vapeurs à digerer,

& tant plus les envieux ſont âgez, d'autant plus ont-ils de fortes habitudes à ce peché. Les rayons de la vertu, & de toutes les perfections, donnent plus continuellement dans les yeux des domeſtiques, ce qui fait croiſtre cette iniquité par la frequentation des objets. Les petites choſes piquent auſſi bien que les grandes, & ces araignées trouvent par tout matiere de poiſon. Il leur faut cacher le bien pour ne point découvrir le mal, & mettre la vertu hors de la veuë, pour la mettre hors de danger d'eſtre enviée. Oleaſter dit, que Dieu couvrit Moyſe d'une nuée dans ces familiers colloques qu'il avoit avec luy, de peur que cette gloire eſtant apperceuë par les Iuifs qui eſtoient au bas de la montagne, dans ſon plus haut luſtre : ne donnaſt de l'envie pour un objet qui ne meritoit rien que de la veneration.

Mais que Dieu eſt juſte ! de tourner les ſerpens de cette furie contre elle meſme, de faire qu'elle eleve en abaiſſant, qu'elle honore en gourmandant, & qu'elle ſanctifie en perſecutant ceux, ſur qui elle imprime le plus fort venin de ſa rage : O que c'eſt un beau ſpectable, de voir tant d'orages qui fondent perpetuellement au pied de la montagne d'Athos, avec un deſeſpoir eternel de la couvrir ! Et que c'eſt un excellent theatre de la Providence, de contempler des envieux qui envient ſans ceſſe, & qui ne ſont jamais enviez, parce qu'il n'ont rien qui le merite, ils jettent leur bave & leur eſcume contre un homme que Dieu éleve ſur les aiſles de la gloire, & en ſe faiſant un Enfer dans leurs entraiſles, ils luy dreſſent ſans y penſer un Paradis.

Ioſeph vendu aux Iſmaëlites eſt acheté par Putifar, un grand Prince d'Egypte, qui avoit la con- Ioſeph vẽdu en Egypte.

fiance du Roy Pharaon, & ſes armes entre les mains. Il entre à la Cour ſans y avoir jamais penſé; il y vient avec une chaine pour remporter un jour le collier d'or. Il y eſt receu comme un eſclave pour devenir maiſtre, & baiſſe le col ſous le joug de la ſervitude pour dominer. Il entre puiſſamment aux bonnes graces de ſon Seigneur, qui le reconnoiſſant aviſé, induſtrieux, & fidelle, luy donne l'intendance de toute ſa maiſon, de ſes biens, & de ſes revenus, qu'il fait grandement profiter, tant ſes travaux eſtoient accompagnez de l'abondance des benedictions du Ciel. Mais l'amour impudique de ſa Maiſtreſſe luy ſuſcita de grands combats, qui ſervirent d'exercice à ſa vertu, pour la mettre au plus haut luſtre de ſa gloire.

Merveilleuſe cõſtãce de Ioſeph au mépris de l'amour, & des careſſes de ſa Maîtreſſe.

Voicy un point où Dieu montra bien qu'on ne perd jamais rien pour luy eſtre fidelle, & que le plus grand triomphe des vertus, eſt d'avoir le peché en puiſſance, & l'innocence en la volonté. Ceux qui veulent eſlever des fortunes de verre ſur le fonds de l'iniquité, euſſent jugé que Ioſeph avoit une belle occaſion dans les mains pour ſe pouſſer à la Cour, ſe voyant aimé d'une des premieres Dames du Royaume, qui eſtoit autant diſpoſée à luy vouloir du bien, que puiſſante à faire ſon bon heur. Il n'eſt point beſoin de la rechercher, & de luy gagner le cœur par beaucoup d'artifices, elle aime, elle veut, elle preſſe, l'amour la dépoüille de la qualité de Maiſtreſſe, pour luy faire prendre celle de ſervante que luy offroit ſa paſſion. Cette agreable beauté de Joſeph, que la vertu plaçoit ſur le plus haut des thrônes de l'amour, luy a lancé des traits qui la font oublier de ſoy-meſme, pour courir apres ſon eſclave.

Que fera ce fidelle ſerviteur, qui void que la

beauté l'a paſſé maiſtre en un jour de la maiſon & du lit de ſon Seigneur ? Il eſt jeune, c'eſt un vice, dira quelqu'un, pardonnable à ſon âge. Il eſt eſtranger, il a beſoin d'appuy, il eſt homme de fortune, il ne doit point luy fermer la porte, lors qu'elle ſe preſente. C'eſt un fait qui ſe paſſera dans un ſecret eternel ; s'il accorde la demande de ſa Maiſtreſſe, le bien, le contentement, l'authorité, & le credit ne ſont plus que pour luy ; s'il la refuſe, il faut craindre les chaiſnes, les priſons, & le fer & le feu, & tout ce que veut une femme, & tout ce que peut un amour irrité. Ce fut un grand combat, où la raiſon l'emporta par deſſus la paſſion, la grace par deſſus la nature, & Dieu par deſſus l'homme. Joſeph ne voulut être beau au prejudice d'autruy, eſtimant que la vraye beauté n'étoit pas celle qui ſe pare au deſavantage de la chaſteté, mais bien celle qui ſe conſerve à l'honneur de la pudicité. Il arreſta fixement les yeux ſur la Loy naturelle du Dieu qu'il adoroit, & quoy qu'il ſembloit le traiter alors rudement dans cette captivité, il n'oublia rien de ſon devoir. Il ſe repreſenta la fidelité qu'il avoit promiſe à ſon Maître, le volage plaiſir qui accompagne le peché, & les remords qui le ſuivent, il eſteignit les flammes de l'amour, il rompit tous ſes traits, & dans ſon eſclavage il ſe fit Maiſtre de celuy qui a captivé tant de Monarques.

Il ſortit de la chambre où le piege étoit tendu, comme un rubis ſortiroit des flammes ardentes ſans rien perdre de ſon integrité, & faiſant éclairer ſon beau luſtre aux yeux du Ciel ſon unique témoin. Il quitta le manteau, & n'eſtima plus qu'il fuſt ſien apres avoir touché les mains de cette femme impudique, il craignoit que ce venin con-

tagieux de l'amour ne ſe communiquât à ſon cœur par le ſimple attouchement d'un habit. Il ne s'arreſte point aupres d'elle, il ne s'amuſe pas meſme à luy faire des diſcours de la continence, il reſpond par la fuite, & ſurmonte la plus forte des paſſions en luy tournant le dos. O que toutes les roſes, & tous les lys qui fleuriſſoient dans les parterres d'Egypte, n'eſtoient-ils pour lors employez à compoſer des couronnes immortelles à cette pudicité, qui eſtoit ſi hautement conſacrée juſques dans le Royaume des amours ! O qu'il meritoit bien des lors de monter ſur un chariot attelé de chevaux plus blancs que la neige, & d'eſtre montré à toute l'Egypte, comme le dompteur des monſtres, & le triomphateur des vices.

L'innocence accuſée & perſecutée.

Neanmoins l'amour de ſa Maiſtreſſe ſe tournant en rage ; il eſt accuſé d'avoir voulu ravir l'honneur qu'il a conſervé; ſon innocence eſt accablée par les artifices d'une femme, & la credulité d'un mary ; il ſouffre pour la vertu, tout ce que les plus coupables pouvoient attendre en punition de leurs crimes. Il eſt mis incontinét en une baſſe foſſe, chargé de fers, & traité avec toutes les rigueurs poſſibles, ſans être defendu ny ſecouru de perſonne, il n'attend rien plus à tous momens qu'une mort ignominieuſe pour terminer les miſeres de ſa vie.

Sageſſe eternelle (diſoit Tertullien) vous coupez la gorge à vos enfans, & vous les traitez comme des victimes, comme ſi vous ne pouviez les couronner que par leurs tourmens, & comme ſi vous ne pouviez les honorer que par leurs ſupplices. Mais dequoy nous plaignons-nous, diſoit un ſçavant Pere de l'Egliſe, Joſeph eſt libre dans cette captivité, ſi ſon corps gemit ſous les fers,

l'eſprit ſe promene avec Dieu, philoſophe avec Dieu, & penſe que la recompenſe d'une bonne action eſt de l'avoir faite.

Voilà juſtement la methode que tient la Providence en la conduite de ſes eſleus, il faut qu'un abyſme appelle un autre abyſme, que l'abyſme des afflictions provoque celuy des gloires, & que les hauteſſes de l'honneur ſe preparent à la meſure des tribulations. C'eſt l'or, qui ſelon le dire de Job, vient du Septentrion; c'eſt ce divin cryſtal qui ſe congele ſous le ſouffle de Dieu, ce ſont ces fleſches ardentes du Seigneur des armées qui font voler les drapeaux de ces genereux combattans, & qui font des playes en communiquant des lumieres. Tribulation methode de la Providence.

La priſon de Ioſeph fut une eſcole de ſageſſe, où Dieu parloit, & ſon ſerviteur l'eſcoutoit, ayant l'oreille dans le Ciel, & le cœur dans celuy de ſon Maiſtre. Une certaine grace, qui procedant de l'interieur de ſon ame s'épanoüiſſoit ſur ſon viſage, & ſe faiſoit ouyr en chacune de ſes paroles, luy gaigna le cœur de ſon Concierge, qui le traicta humainement, ayant une haute eſtime de ſon innocence, & de ſa vertu. Il y a des perſonnes ſi heureuſes, qu'elles trouvent par tout des Empires, ce qui fit que ce Saint Patriarche emporta par merite une intendance ſur tous les priſonniers qui eſtoient compagnons de ſa miſere, & ſe fit par amour le gouverneur meſme de celuy qui le tenoit en captivité. Priſon de Ioſeph.

Il arrive dans cette rencontre, que deux Officiers du Roy, l'Eſchanſon, & le panetier furent amenez en la meſme priſon, & donnez en garde à Ioſeph pour leur adminiſtrer les choſes neceſſaires à la vie. Il les conſoloit en leur adverſité, & les entretenoit de bons diſcours, & comme il les vid

un jour fort melancholiques, il s'informa de la cauſe de leurs triſteſſes, & reconnut qu'ils s'inquietoiẽt ſur leurs ſonges. L'Eſchanſon avoit ſongé qu'il voyoit une vigne à trois rejettons, qui tout à coup s'eſtoit parée de feüilles, de bourgeons, de fleurs, & de raiſins bien meurs, & qu'apres avoir cueilly de ſon fruit, il avoit exprimé dans la coupe de Pharaon qu'il tenoit en main, & luy avoit preſentée. Surquoy Joſeph luy predit que dans trois jours il devoit être reſtabli en ſon office. L'autre s'eſtoit veu en ſonge portant trois paniers de farine ſur ſa teſte, & il luy ſembloit qu'en celuy qui eſtoit le plus haut de tous, il y avoit quantité de delicateſſes de ſon meſtier, que les oyſeaux de rapine luy venoient enlever, ce qui fit que ſon Prophete luy denonça une mort ignominieuſe. L'effet reſpondit aux predictions dans le temps limité, & l'un fut mis en croix, & l'autre reſtably en ſa charge.

Mais comme il eſt bien vray ce que S. Thomas a remarqué, qu'il y a quatre ſortes de gens qui oublient facilement les bien-faits; les ſuperbes à qui on fait quelque petit déplaiſir, nonobſtant qu'on les ait d'autrefois grandement obligez en diverſes rencontres: les perſonnes baſſes & lâches qui ſont élevées inopinément à quelque degré d'honneur: les enfans qui ſont devenus hommes, & les priſonniers qui ſont mis en liberté. L'Eſchanſon fut ſi ravy du changement de ſa fortune, qu'il ne ſe ſouvint plus de ſon amy, la joüiſſance du bien preſent luy faiſant perdre la ſouvenance de la Prophetie ſur l'avenir.

Songe de Pharaon.

Neanmoins la Providence qui vouloit élever Joſeph au plus haut ſommet de l'honneur dans le temps qu'elle avoit deſtiné, envoya des ſonges à Pharaon ſur l'eſtat de ſon Royaume, qui luy cauſerent

furent de grandes inquietudes, ſans qu'il trouvaſt perſonne capable de reſoudre ſes doutes. Ce fut alors que l'Eſchanſon parla, n'ignorant pas que cette nouvelle ſeroit tres agreable au Roy, & luy conta ſes ſonges arrivez & à luy & à ſon compagnon lors qu'ils eſtoient priſonniers, y adjouſtant l'interpretation dõnée là-deſſus, par un jeune eſclave Hebreu de nation, arreſté en la meſme priſon, & l'effet, qui avoit ſuivy les oracles de ſa bouche. Dequoy le Roy fort réjouy commanda ſur l'heure qu'on le tiraſt de priſon, & qu'on l'amenaſt pour eſtre veu & oüy de ſa Majeſté. Ce qui fut promptement executé; car apres luy avoir accommodé le poil, & l'avoir reveſtu d'un habit convenable, on le preſenta aux yeux du Roy, qui le receut avec beaucoup de courtoiſie, & luy ayant expoſé ſes ſonges, qui eſtoient des ſept vaches graſſes & belles à merveille, qui avoient été ſuivies & devôrées par d'autres maîgres, & decharnées au poſſible: cõme auſſi des ſept eſpics extremement bien fournis qui avoient eſté mangés par d'autres ſteriles, il luy en demanda la reſolution. Sur quoy Ioſeph fit paroiſtre une modeſtie ſinguliere, remonſtraut au Roy que les explicatiõs veritables des ſonges, & toutes les propheties certaines, & infaillibles, venoient de Dieu, qui eſt le pere des lumieres, & ouvrant en ſuite ſon ſentiment, il dit, que l'Egypte auroit ſept années nompareilles en abondance & fecondité, qui ſeroient ſuivies de ſept autres, ſur leſquelles regneroit la ſterilité & la famine par toute la terre, en telle ſorte, qu'elle effaceroit le ſouvenir de toute cette grande fertilité qui auroit precedé. Et partant qu'il cõſeilloit à ſa Majeſté de trouver un homme prudent & adroit, pour luy donner la ſurintendance de toute la terre d'Egypte, lequel auroit ſous luy

des Commiſſaires par toutes les Provinces, qui feroient diligemment amaſſer la cinquiéme partie des fruits & des revenus de blé, qui proviendroient chaque année de cette grande fecondité, pour les garder aux greniers & magazins du Roy, qui ſeroient deſtinez en diverſes Provinces pour cét effet, & que ce ſeroit un moyen tres aſſuré pour remedier à la grande famine qui ſuivroit cette longue proſperité.

Honneurs de Ioſeph.

L'interpretation du ſonge de Pharaon fut admirée, & le conſeil jugé tres bon, ce qui fit que Pharaon n'eſtimant pas qu'il y euſt un homme en tout ſon Royaume plus capable de l'execution de ce deſſein, que celui qui en avoit donné l'invention, eſtablit deſlors Ioſeph dans cette charge ſi importante à toute la Nation. C'eſt choſe merveilleuſe de conſiderer les honneurs que ce Prince luy fit, & les hauts tiltres dont il releva ſa qualité, Dieu voulant montrer en cela qu'il multiplie les conſolations de ſes fidelles ſerviteurs, pardeſſus toute la meſure des déplaiſirs qu'ils pourroient avoir receus. Car il ne ſe contenta pas de luy donner la robe de ſoye, le collier de l'Ordre, l'anneau de ſon doigt de luy procurer un riche mariage, en luy faiſant épouſer la fille d'un Pontife de la ville d'Heliopolis, conſacrée au Soleil, mais il le fit appeller, *Le Sauveur du monde*, & commanda qu'on le promenaſt par la ville capitale ſur ſon chariot triomphant, & que le Heraut d'armes fit fleſchir le genoux devant luy, à ce qu'il fuſt reconnu de tout le peuple comme le ſouverain Intendant de toute la terre d'Egypte, & que tout le monde entendit que rien ne ſe feroit en tout le Royaume que par ſes ordres.

Où ſont ces admirateurs de fortunes de glace

qui arrivent aux impies ? Où ſont ces adorateurs des Coloſſes de mortier qui paroiſſent à la faveur de quelques fauſſes dorures, & ſont incontinent reduits en poudre ; qu'ils voyent & qu'ils conſiderent que le Dieu du Ciel & de la terre que nous adorons eſt celuy de l'honneur, dont il fait part aux ſiens quand il luy plait, avec des magnificences qui ſurpaſſent tout ce qu'on pourroit imaginer.

Pour une priſon de deux ans Ioſeph eſt eſlevé à une Principauté de quatre-vingts ans, avec une authori é ſi abſoluë, qu'elle n'avoit pas encore eu ſa pareille dupuis la fondation de la Monarchie des Egyptiens.

Il reſte maintenant à remarquer pour l'inſtruction des Courtiſans, les deportemens de Ioſeph dans cette charge, & quoy que l'Eſcriture en diſe aſſez peu de choſe, s'eſtendant principalement ſur le narré de la reconciliation de ſes freres, elle ne laiſſe pas de donner dequoy penſer, & dequoy s'inſtruire ſur ſa conduite à la Cour. Deportemens de Ioſeph en ſa charge.

En premier lieu, il eſt grandement loüable d'avoir conſervé une pieté inviolable en toute ſa vie, dans la Religion de ſes Peres, ſans alterer le ſervice du vray Dieu par quelque mauvaiſe teinture de la ſuperſtition des Egyptiens. Repreſentez-vous un enfant aagé environ de dix ſept ans, qui eſtoit en une nation eſtrangere comme l'eſtoille matinale, dont parle l'Eſcriture, au milieu des nuages, ſans pere ny mere, ſans gouverneur, ny precepteur, ſans Preſtres, ſans ſacrifice, ſans loy, ſans preceptes & ſans exemple, qui ſe voyoit attiré & ſollicité puiſſamment à quitter ſa Religion par la complaiſance qu'il deſiroit avoir pour ſon Prince, par la conſideration de ſa fortune, par l'amitié des grands, Sa pieté.

par la condition de ſon mariage,& par l'agréement qu'il pouvoit pretendre d'un peuple qui eſtoit extremement attaché à ſon erreur, ne pouvans pas facilement ſupporter ceux qui avoient un autre ſentiment de ſes Dieux, que ne preſcrivoit leur réverie. Cependant en un âge ſi tendre il tient bon par fermeté d'eſprit contre les puiſſances, par raiſon contre ſa propre femme, par douceur & par prudence contre ſon peuple. Il demeure ſeul parmy tant de milions d'hommes ſuperſtitieux, adorateur de la verité en eſprit, ſans autres ſacrifices ny ceremonies, qu'il ne luy eſtoit pas loiſible de pratiquer. A dire vray, qui peſera toutes ces circonſtances, il trouvera un merveilleux poids de vertu & de conſtance en ce ſaint perſonnage. Nous pouvons voir tant de jeune Nobleſſe aſſez bien cultivée au commencement, qui venant à humer l'air de la liberté parmy les Heretiques, & n'ayant pas la frequentation des Sacremens ſi libre qu'auparavant, s'oublie facilement de ſon devoir, & ſans qu'il y ait autre corrupteur qui la ſollicite, elle ſe corrompt de ſoy-même par lâcheté de courage, & par ennuy de la vertu. Que s'il y a quelques attraits de la volupté, ou de l'honneur qui la tire du coſté de l'impieté, elle foule bien ſouvent tout ce qu'il y a de divin & humain, pour ſatisfaction de ſa ſenſualité. Mais ce jeune homme qui voyoit tous les jours devant ſes yeux mille achopemens en une nation qui eſtoit debordée à l'idolatrie ſur tous les peuples du monde, & qui avoit dechiré ſouvent en pieces ceux qui témoignoient quelques mépris de ſes ceremonies ſe conſerve parmy les allechemens & les fureurs, comme une fontaine d'eau douce au milieu de la mer ſalée. Toûjours le vray Dieu luy revient en la penſée, quand il faut combattre contre

la paſſion de ſa Maitreſſe, quand il faut ſe preſenter au Roy, quand il faut exiger le ſerment de ſes freres, c'eſt par le vray Dieu, & quand il eſt preſt de rendre l'ame, il conjure ſes enfans de ne laiſſer point pourrir ſes os en une terre d'idolatre.

Pour quoy Ioſeph n'avança point la vraye Religion en Egypte.

Toutefois quelqu'un pourra s'eſtonner comme dans un ſi long ſejour qu'il fit en Egypte, & dans une authorité ſi abſoluë, il prit ſeulement le ſoin des affaires politiques, & n'avança point les interests de ſa Religion. Quelqu'un s'eſmerveillera de l'alliance qu'il fit avec la fille d'un Preſtre des Idoles, qui ne pouvoit eſtre ſans mettre ſa conſcience en grand danger, n'y ayant rien de plus artificieux que la ſuperſtition qui eſt appuyée de l'amour. Mais à cela je reſpond, que tout ce qu'il pouvoit faire alors, eſtoit de conſerver ſa Foy, ſans pretendre de ruïner la contraire. Il n'eſtoit pas expedient que la figure entreprit ſur le corps, & que Ioſeph fit l'œuvre du Meſſie, cette demolition des Temples prophanes, & cette deſtruction des Idoles, n'eſtoit deuë qu'à Ieſus Chriſt & aux operations deïfiantes de la loy Evangelique, apres la venuë du S. Eſprit. Comment Ioſeph euſt il pû entreprendre la converſion des Gentils, veu que N. Seigneur ne voulut pas même permettre à ſes Diſciples, lors qu'il étoit encore ſur terre, de faire des courſes & des miſſions au pays de la Gentilité, leur commandant d'attendre cet eſprit de feu & de lumiere, qui devoit embrazer tout le monde de ſes ardeurs? Et quant à ce qui touche ſon alliance, il n'y avoit point encore de Loy qui defendit les mariages des Iuifs avec les Gentils, & il avoit tout fraiſchement veu l'exéple de ſon pere Iacob, qui s'eſtoit allié en la maiſon de Laban. Cela ſe faiſoit aſſez indifferemment en la Loy de nature, à raiſon que Dieu n'avoit rien com-

mandé qui fut contraire à cette pratique, & à cauſe que ſon peuple n'eſtoit encore que comme une petite famille au milieu du monde. Mais cette façon changea depuis, comme il eſt clair par l'Eſcriture, & ceux là qui mettent en avant les exemples d'Abraham & de Iacob, pour perſuader l'alliance avec les Infidelles, montrent qu'ils ont peu de raiſon, & beaucoup de paſſion.

Sa modeſtie. En ſecond lieu je dis, que la modeſtie de Ioſeph eſt d'un rare exemple, & d'une force d'eſprit preſque incomparable. Ce qui ſera aſſez aiſé de prouver à ceux qui ſçavent peſer meurement le changement d'humeur, & d'eſprit qu'apporte ordinairement l'honneur, nommément quand il eſt grand & ſoudain, & qu'il tombe ſur une perſonne qui n'y eſt pas accouſtumée. Il y en a qui reſſemblent les Thraces, qui s'enyvrent autour des braſiers par l'odeur d'une certaine herbe qu'ils jettent dans le feu, apres quoy ils danſent continuellement, & méconnoiſſent tous les devoirs, & toutes les fonctions de la vie raiſonable. Auſſi en voyez vous quantité, qui ſe ſentans élevez ſur les aiſles de la fortune, tombent en une telle manie de gloire, qu'ils ſont comme enteſtez par certaines fumigations venimeuſes de l'ambition, & ne ſe connoiſſent plus. Mais celuycy ſe contéple au ſortir de la priſon, monté au plus haut point de l'honneur qui arriva jamais à un favory, il a l'anneau & le cachet du Roy, il triomphe ſur ſon chariot, il voit les Grands en admiration de ſa perſonne, & les petits en veneration, il voit les applaudiſſemens, il entend les clameurs de ceux qui le publient hautement *le Sauveur du monde*. Iamais pour tout ce grand appareil il ne luy échape un ſeul mot de vanité, il ne témoigne aucune complaiſance dans ces honneurs & dans cét

habit,& n'eſt point dit que hors le jour de la ceremonie il s'en ſoit jamais ſervy. Il avoüe publiquement qu'il eſt fils d'un berger,il fait venir ſon pere & ſes freres au Royaume d'Egypte, non pas pour leur donner les charges de la Cour & les threſors de Pharaon, mais il les laiſſe dans leur vacation, ſe contentant de leur procurer du repos, & quelques petites commoditez ſortables à cette vie paſtorale. Il s'humilie devant ſon pere, il reconnoit & careſſe ſes freres, il gagne le cœur de tout le monde, & porte ſi adroitement le haut faiſte de cette gloire, qu'il n'en ſemble non plus chargé que l'oyſeau de ſes plumes.

La troiſiéme perfection de Ioſeph ſe remarque dans les grands & laborieux ſervices qu'il rendit à ſon Prince, avec une haute prudence, une diligence exquiſe, & une fidelité inviolable. Il viſita en perſonne toutes les Provinces de l'Egypte, & dans la grande fertilité de ces années fortunées comme le blé eſtoit preſque à auſſi bon marché que le ſable, il en fit un prodigieux amas dans les magazins du Roy, pour ſurvenir aux neceſſitez de la ſterilité qui devoit venir: & en effet, elle ne manqua point d'arriver, & dura l'eſpace de ſept ans, avec une telle violence, & de ſi grands deſaſtres, qu'il ſembloit que les entrailles de la terre fuſſent de fer, & que Dieu eût reſolu d'exterminer le genre humain par une famine generale. Ce fut alors que tout le peuple implora la miſericorde du Roy, qui les envoya à Ioſeph, lequel fit ouvrir les greniers de toute l'Egypte, & vendit du blé à tous ceux qui en avoient beſoin, premierement pour de l'argent, en ſuite pour du beſtail,& enfin comme l'argent & le beſtail manquoient aux Egyptiens, ils vendirent leurs terres

en grand nombre ; de ſorte que toute l'Egypte ſe ſoumit à la diſcretion du Roy, pour éviter cette famine enragée. Ils ſe donnoient de bon cœur & leurs petites poſſeſſions pour avoir du pain; mais Ioſeph prenant pitié de leurs grandes miſeres, leur fit des conditions qui eſtoient par deſſus toutes leurs eſperances. Ce peuple eſtoit d'un eſprit aſſez leger, panchant aux nouveautez & aux ſeditions, ce qui leur faiſoit ſouvent ſecoüer le joug, & Ioſeph les dompta inſenſiblement par leurs propres neceſſitez, & ſouſmit toute l'Egypte à ſon Maiſtre, le faiſant regner paiſiblement & avec une grande authorité, ſans que pour cela il attirât dela haine ſur luy, mais tout au contraire il mit ſon Gouvernement en admiration, & ſa memoire en benediction.

Parmy tout cela il n'eſt point dit qu'il enrichit ſa maiſon des grands threſors qu'il avoit amaſſez à Pharaon, & quoy que ſon Maiſtre eut mis tout en ſa puiſſance, il en uſa ſi mediocrement, que lors qu'il fut queſtion de faire des preſens à ſon frere Benjamin qu'il aimoit comme ſon cœur, il ſe contenta de luy donner cinq habits, & trois cens livres, faiſant la meſme largeſſe à ſon pere, avec quelques mulets pour tranſporter leur bagage. Bien eſt-il vray qu'il leur fit donner la terre de Geſſen ; mais c'eſtoit comme par emprunt pour y habiter & la cultiver juſques au retour que Iacob pretendoit faire au pays de ſes Peres. De fait que Ioſeph monſtra bien qu'il eſtoit peu attaché à toutes les richeſſes des Egyptiens, quand il reçeut de ſon pere Iacob avec eſtime une petite terre qu'il avoit gagnée ſur les Anciens.

Moderation & douceur de Ioſeph en ſó Gouvenement Pſ. 104.

Vne quatriéme qualité de ce ſage Gouverneur, qui eſt grandement à priſer, ſe void en la grande prudence, & la ſinguliere douceur dont il uſa en ſon

gouvernement, en telle ſorte qu'il gaigna l'affection de tous les grands d'Egypte. David parlant de cette accortiſe, & de cette bonté, dit, ſelon le texte Hebreu, qu'il les lia tous à ſon cœur, ce qui veut dire qu'il les unit à ſa perſonne, & par une grande affabilité, par des bons offices, & par d'honneſtes deferences. Ils le regardoient comme un pere, & comme un Maiſtre, & l'avoient en veneration, ſans que pour cela il fut piqué d'orgueil, & enyvré de l'opinion de ſa ſuffiſance : mais dans toutes les faveurs extraordinaires qu'il recevoit du Roy ſon Maiſtre, il eſtoit communicable, s'eſtimant comme un d'entre eux, il les voyoit tous au deſſous de luy. A parler ſincerement, c'eſt une choſe admirable, qu'un eſtranger ait tenu le gouvernail d'un Royaume l'eſpace de quatre vingt ans en une nation pleine d'eſprit, & aſſez remuante, ſans plainte, ſans meſcontentement, ſans relaſche, dans un calme ſi paiſible, une paix ſi aymable, & un amour ſi univerſel. Combien en voit-on dans les Hiſtoires qui eſtans parvenus à quelque dignité, ſemblent continuellement tenir le Loup par les oreilles, & comme ils n'ayment que leur intereſt, auſſi ne ſont-ils aimez ſincerement de perſonne, ce qui les met dans des apprehenſions continuelles, & leur fait craindre juſques à l'ombre d'un poil. Ils n'eſtiment pas qu'il y ait de la ſeureté pour eux, s'ils ne mettent tout le monde en danger, ny de ſalut, ſi ce n'eſt dans les ruines publiques. Cela fait qu'ils ſont haïs de Dieu, & des hommes, & que les ſoucis ſautent par deſſus les remparts de fer & d'acier pour environner leur baluſtres d'argent, & leur demandent compte à tous momens de la calamité des vivans, & du ſang des morts.

Ce fut un cinquiéme trait de bonne conduite d'avoir des entrailles de compaſſion pour le pauvre peuple, dans cette cruelle famine, & ce general deſeſpoir de toute l'Egypte. Et quoy qu'on pourroit s'imaginer qu'il n'euſt porté par excez les interêts du Roy aux deſpés de ſes ſujets; neantmoins il eſt veritable que qui voudra bien conſiderer l'Eſtat & les Loix de cette Monarchie, il imputera à la faveur de Joſeph, ce qu'il avoit pris d'abord pour rigueur de ſon gouvernement.

Herodote Diodore.

Il eſt certain que ſelon les anciennes Hiſtoires, qui traitent de la police de cette nation, le revenu d'Egypte eſtoit diviſé en trois parties, dont la premiere s'attribuoit aux Preſtres, qui eſtoient en grand nombre, & en grande eſtime dans une ſuperſtitieuſe nation; & cette portion s'employoit à la ſtructure des Temples, aux deſpens des ſacrifices, & à l'entretien des Sacrificateurs, & des Miniſtres, qui furent maintenus dans leurs heritages & poſſeſſions, par la reverence qu'on portoit à la Religion. La ſeconde eſtoit au Roy qui s'obligeoit de nourrir & de gager la milice, & ceux qui rendoient la Juſtice. La troiſiéme appartenoit au menu peuple composé de laboureurs, de paſteurs, & d'artiſans, qui ſe voyans preſſez de la famine, offrirent de bon cœur leurs heritages, & leurs corps pour le pain. Mais Joſeph leur remit tout, leur donne dequoy ſemer, & meſme le beſtail pour cultiver la terre, à telle condition qu'ils rendroient au Roy la cinquiéme partie du revenu qui en proviendroit. Ce qu'ils accorderent d'une franche volonté, trouvant leur repos, leur bien, & leur ſalut dans cette tranſaction. De ſorte que le S. Patriarche eſt hors de blâme en toute cette procedure. Car ſi dans la prevoyance de

la ſterilité il a fait proviſion de blé, c'eſt prudence, s'il l'a vendu cherement au tems que la diſette en eſtoit tres-grande, c'eſt juſtice. Et s'il n'a pas exigé de ces Egyptiens tout ce que la neceſſité leur preſcrivoit, les traittant avec plus de faveur que ne portoit la miſere de leur condition, c'eſt une miſericorde. Et pour faire voir clairement que Joſeph ſe rendit aimable au peuple, on peut remarquer un rare trait de Jule Firmique ancien autheur Eccleſiaſtique, qui aſſeure que les Egyptiens ſe ſantans infiniment obligez à ſa provoyance & à ſa courtoiſie, le conſacrerent ſous le nom de Serapis, qui portoit une meſure de blé ſur la teſte pour ſignifier que c'eſtoit le Dieu qui leur avoit donné le pain. Julius Firmic. de errore profeſſionis Relig.

Pour ſixiéme remarque, on ne ſçauroit aſſez admirer cette prodigieuſe bonté qu'il teſmoigna en la reconciliation de ſes freres, ſur laquelle l'Hiſtoire ſacrée s'eſtend avec pompe & magnificence; car il fit cette action avec beaucoup d'appareil, & l'aſſaiſonna d'une certaine gentilleſſe, & de circonſtances memorables pour la rendre plus ſolennelle. Il les intimida pour les aſſurer, il les attriſta pour les réjoüir, il les tourmenta de frayeurs & d'ennuys, pour leur faire gouſter leur felicité avec des appas plus delicieux.

Un ancien diſoit auſſi qu'il n'y a jamais du bien ſans l'experience du mal, & pour cet effet il les afflige au commencement par une rigueur feinte, pour leur faire experimenter une vraye bonté; car pour ſuivre en cette Hiſtoire les routes de l'Eſcriture, ſans autre amplification, laquelle ſe peut lire dans l'Hiſtoire Sainte du R. P. Talon, qui a traité ce ſujet d'un ſtyle floriſſant & delicieux. Conſiderez comme il ſe preſentent à luy, pour achever Reconnoiſſance de Ioſeph.

du blé en Egypte par ſa permiſſion, il les reconnoiſt ſans eſtre connu, il prend un viſage ſevere, une parole rude, il les traite comme des eſpions, qui venoient remarquer les defauts des villes & des citadelles d'Egypte, pour en faire le rapport aux ennemis. Eux fort eſtonnez reſpondent, qu'ils ſont bien eſloignez de toutes ces pratiques là, eſtant de condition, & de nature paiſible, fils d'un bon homme pere de douze enfans, dont le plus jeune eſt demeuré avec luy, & l'autre eſt mort il y a pluſieurs années.

Joſeph qui n'avoit pas ſon compte s'il ne tenoit ſon cher frere Benjamain, qui eſtoit ſorty d'une même mere avec luy, les intimide davantage pour les faire reſoudre à l'amener, & leur dit qu'il apperçoit bien qu'ils ſont des impoſteurs, & qu'il ne croiroit rien de ce qu'ils diſent, s'ils ne viennent à produire ce petit frere dont ils parlent, que ce ſont des inventions pour l'amuſer, mais qu'il ne ſe paye pas de bourdes. Là deſſus il commande qu'ils ſoient tous mis en priſon ſous bonne & ſeure garde. Les miſerables temperent trois jours dans un lieu où le temps leur duroit bien, & commencerent à ſonger à leur conſcience, ſe perſuadant que c'eſtoit le ſang de leur frere qui rejailliſſoit ſur leur teſte. Joſeph les fait venir & les queſtióne derechef, comme pour inſtruire leur procez, & les faire mourir. La peur où ils ſe penſoient eſtre leur donnoit de grands remords, & leur faiſoit dire entr'eux, c'eſt à juſte titre que nous ſouffrons maintenant un accident ſi peu attendu, il nous ſouvient aſſez d'avoir veu les angoiſſes de noſtre pauvre frere Joſeph, quand nous le tenions entre nos cruelles mains pour le faire mourir. Nous l'avons vendu aux infidelles, & il eſt mort dans la ſervitude accablé de miſeres, c'eſt de ſon ſang que Dieu nous fait rendre compte.

Ils diſoient cecy aſſez bas en la preſence de Joſeph & des Egytiens, penſant que leur langue ne fut entenduë de perſonne ; mais toutes ces paroles entroient au cœur de leur bon frere, qui fut lors attendry, & ſe retira pour laiſſer couler quelques larmes, que la joye & la compaſſion luy tiroient des yeux.

Enfin il leur commanda de retourner en leur maiſon, à telle condition qu'un d'entr'eux demeureroit priſonnier juſques à tant qu'ils euſſent amené leur petit frere. Simeon fut choiſi pour eſte la victime, & fut lié en leur preſence, ce qu'ils ne pouvoient voir ſans un triſte deplaiſir. Cela fait ils ſont congediez avec leurs charges de blé, & l'argent qu'ils avoient apporté remis ſecrettement dans leurs ſacs, par l'ordre de Joſeph. Quand ils s'en apperceurent, cela les eſtonna, mais comme ils eſtoient déja avancez ſur le chemin, il retournerent à leur pere, luy racontant fidellement tout ce qui s'eſtoit paſſé, & attendant là deſſus ſes conſeils & ſes commandemens.

Mais comme le bon homme entendit qu'on parloit de luy oſter ſon Benjamin, il ſe ſentit touché en la prunelle de l'œil, & dit qu'il voyoit bien qu'on luy vouloit oſter ſes enfans, qu'ils ſe devoient ſouvenir que l'un avoit eſté devoré par les beſtes ſauvages, l'autre eſtoit demeuré à la chaîne en un païs eſtranger, & qu'au lieu de le conſoler, ils luy vouloient encore enlever celuy qui l'aſſiſtoit en ſa vieilleſſe, & luy faiſoit aimer ce peu de vie qui luy reſtoit : que s'il en venoit faute, ce ſeroit precipiter ſes cheveux gris au tombeau, avec des douleurs tres ameres.

C'eſtoit pitié de voir le tourment de ce bon vieillard, & ne falloit pas le preſſer davantage pour

cette fois sur un point si sensible, laissant couler quelque temps, & comme la famine s'augmentoit & que le blé diminuoit, Iacob sans qu'il y fut porté par ses enfans, recommence à parler du voyage d'Egypte. Eux repliquent que c'estoit chose superflue de penser à cela, s'il ne prenoit la resolution d'envoyer avec eux son fils Benjamin; mais lors qu'on luy parloit de cela, on ouvroit la playe de son cœur, il disoit, que c'estoit pour faire retomber sur luy tous les mal-heurs de son infortunée maison, & qu'ils se fussent bien passé de dire au Gouverneur d'Egypte qu'ils avoient encore un frere. Surquoi ils luy remonstroient que luy-mesme s'estoit informé particulierement de l'estat de toute la famille, & qu'ils n'avoient garde de mentir, ne pouvans pas deviner qu'il demanderoit cét enfant.

La necessité des vivres, & l'amour paternel combattoient en mesme temps dans ce cœur affligé, & ne sçavoit à quoy se resoudre. Ses filles le voyant un peu chanceler, le pressent vivement, comme on fait ceux qui sont lents & timides quād on en veut tirer quelque chose. Ruben luy offre ces deux petits fils en ostage, & veut qu'il les tuë s'il ne luy ramene son Benjamin. Iudas luy en respond sur sa teste & sur sa vie. La batterie étoit trop forte pour ne se pas rendre, il leur ordonne donc de prendre des meilleurs fruits de leur terre, pour faire des presens à ce grand Seigneur d'Egypte, & de porter de l'argent au double, pour rendre celuy qu'on avoit mis dans leurs sacs, de peur que cela ne fut arrivé par mégarde, & aussi de mener leur petit frere, puis que telle estoit la necessité. Quād on vint au départ, il ressentit de grandes convulsions, & leur dit, Allez-donc à la bonne heure, je prie mon Dieu, le Dieu Tout

puiſſant qui ne m'a jamais abandonné, à ce qu'il vous rende favorable ce grand Gouverneur d'Egypte, & que vous puiſſiez bien-toſt ramener ce pauvre priſonnier, & mon petit Benjamin, que je mets donc entre vos mains; ſous les promeſſes que vous m'avez faites, dont je prend le Ciel à teſmoin. Sçachez au reſte que me voilà privé de tous mes enfans, & que je ſeray comme dans le tombeau, juſques à tant que les heureuſes nouvelles de voſtre retour me faſſent reſſuſciter.

Cela dit, ils ſe mettent en chemin, arrivent en Egypte, & ſe preſentent d'abord à leur frere, qui s'apperçeut que Benjamin y eſtoit, dequoy il fut merveilleuſement content, & cõmanda à ſon Maiſtre d'Hoſtel de preparer à diſner, parce qu'il vouloit manger avec ces eſtrangers. On les fait entrer dans la maiſon avec beaucoup de courtoiſie neantmoins comme la mauvaiſe conſcience eſt toûjours timide, ils ſe perſuadẽt que c'eſt pour les mettre en cage, & les tenir en ſervitude, à raiſon de cét argent qu'ils avoient trouvé dans leurs ſacs. Ils s'addreſſent à l'Argentier de la maiſon fort effarez, & le prient de les oüyr, ils luy racontent avec grande ſincerité tout ce qui leur eſtoit arrivé, proteſtant que cela ne venoit point de leur faute, & luy offrans tout ce dequoy ils penſoient eſtre redevables. L'autre fit reſponſe avec toute affabilité, qu'il avoit receu d'eux de bon argent, qu'il s'en tenoit pour ſatisfait, & que s'ils en avoient trouvé dans leurs ſacs, c'eſtoit leur bon-heur, & le Dieu de leurs Peres qui les avoit voulu gratifier. Il les advertit qu'ils devoient diſner ce jour-là avec leur Seigneur, qui retourneroit bien-toſt d'affaire, pour ſe mettre à table. Ils diſpoſoient cependant leur preſent, on relâche leur frere Simeon

qui les embraſſe avec une joye qui eſtoit comme l'avant-courriere d'une plus grande. On les fait laver & repoſer, on donne auſſi à manger à leurs montures.

Et comme tout cela fut expedié, Joſeph entre pour diſner, eux ſe proſternerent devant luy avec une profonde reverence, & luy offrirent leurs preſens. Il les receut avec une grande courtoiſie, & leur demande d'abord comme ſe portoit leur bon pere, & s'il vivoit encore, à quoy ils répondirent que Dieu par ſa bonté leur avoit conſervé ce qu'ils avoient de plus cher, & qu'il eſtoit en fort bon eſtat, de là il arreſta ſes yeux ſur ſon frere Benjamin, & leur dit. Eſt-ce donc là voſtre petit frere duquel vous m'aviez fait recit? A quoy ils répondirent qu'ils l'avoient amené pour obeyr à ſes commandemens, & juſtifier la ſincerité de leurs procedures; ſon cœur en fut ravy, & ſe tournant devers luy, Mon enfant luy dit-il, je prie Dieu qu'il vous donne ſes ſaintes graces, & vous tienne en ſa protection. Sur cette parole il ſentit ſon cœur fort eſmeu, & courut dans ſon cabinet, ne pouvant plus tenir ſes larmes, & pleura dans ſon ſecret, tant le ſang & la nature, & peut eſtre la ſouvenance de la mere, qui les avoit tous deux portez, avoient fait d'impreſſion ſur ſon eſprit.

Comme il euſt eſſuyé ſon viſage, il retourna avec une face joyeuſe, & commande qu'on ſerve. Il dîna à part, un peu ſeparé de ſes freres, & d'une autre compagnie d'Egyptiens, qui étoient auſſi au feſtin, & n'avoient point de communication avec les Iuifs. Il commanda ſur tout qu'on traitaſt bien le plus jeune de ces onze freres, qui ſe diſent tous fils d'un meſme pere, & qu'on ne leur épargnât aucune choſe. Apres tout cela il ordonna qu'on remplît

leurs

leurs ſacs de blé, & qu'on y remît auſſi leur argent comme l'on avoit fait au premier voyage ; & dit le mot à ſon Maître d'Hôtel, luy donnant charge de prendre la coupe dans laquelle il beuvoit, & de la mettre au ſac du petit Benjamin, ce qu'il fit ; & aprés avoir dîné ils paſſerent le reſte de la journée en toute tranquillité, attendant le lendemain pour ſe mettre en chemin, & retourner à leur pere.

Comme l'aube du jour commença à poindre, apres avoir fait leurs adieux & leurs remercimens, ils ſortent de la ville, bien joyeux d'avoir ſi heureuſement rencontré, mais ils n'étoient encore gueres loin, quand voicy venir un homme de la part de Joſeph, qui fait fort l'échauffé, les arrête, & leur dit, qu'on avoit dérobé la coupe de ſon Maître, dont il ſe ſert pour boire, & pour deviner les choſes cachées, que cela ne pouvoit venir que d'eux, & qu'ils avoient grand tort aprés avoir été reçûs en la maiſon d'un Gouverneur d'Egypte avec tant de courtoiſie, de rendre le mal pour le bien, & s'enfuïr apres avoir fait un larrecin ſi lâche & ſi outrageux.

Les freres furent extremement étonnez, & répondirent que cela ne pouvoit être, ajoûtans qu'ils ſeroient les plus méchans hommes de la terre, s'ils avoient ſongé ſeulement à cét attentat, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'ayans raporté fidellement l'argent qu'on leur avoit mis dans leurs ſacs, ils vouluſſent dérober en la maiſon d'une ſi haute puiſſance. Au reſte, qu'il n'étoit point beſoin de paroles, qu'il faloit venir à l'épreuve, qu'on cherchât par tout, & que ſi quelqu'un d'eux étoit coupable de ce ſacrilege, qu'ils étoient contens de le livrer à la mort, & ſe rendre tous eſclaves du Gouverneur pour reparation de cette faute.

La condition eſt acceptée avec cette moderation, que le coupable ſeroit puni, & que les innocens s'en iroient libres. On les foüille tous d'ordre, & la coupe ſe trouve dans le ſac du plus jeune. Les freres l'ont ſaiſis d'un profond étonnement, & le pauvre enfant ſi étourdy, qu'il n'a point de parole pour ſe défendre. Ils commencerent tous à s'affliger, à déchirer leurs habits, & retournerent à la ville, comme des larrons pris ſur le fait, pour venir rendre compte au Gouverneur,

Auſſi-tôt qu'il les vid il leur reprocha leur ingratitude, & leur dit qu'ils s'étoient bien trompez de s'adreſſer à luy pour dérober, veu qu'il n'y a homme au monde qui ait plus de nouvelles des choſes cachées que luy. Tous ſe proſternent en terre, & l'adorent, Judas prend la parole, & luy dit, qu'ils ne venoient point pour s'excuſer, qu'ils n'avoient rien à dire, puis que Dieu avoit renduë leur iniquité ſi viſible, qu'ils ſe venoient tous offrir à luy pour être ſes eſclaves, avec celuy qui avoit fait le coup. Il n'en ira pas ainſi, dit Joſeph, mais le coupable nous demeurera, & vous retournerez tous en liberté dans vôtre maiſon. Alors Judas s'approcha, & demanda audiance avec une profonde humilité & raconta comme cét enfant étoit le cœur & la vie du pere, & qu'ayant reçû l'ordre de ſon Excellence de le tirer d'entre les bras du vieillard, & de l'amener, ils avoient donné des batailles pour le faire reſoudre à ce voyage, auquel il ne vouloit nullement entendre. Mais le deſir qu'ils avoient de donner toute la ſatisfaction poſſible à ſa grandeur, les avoit fait pouſſer cét affaire juſques à s'obliger vie pour vie, corps pour corps, & livrer leurs petits enfans à la mort en cas qu'ils ne ramenaſſent leur frere Benjamin : que ſur cela

le bon homme s'étoit rendu avec de grandes difficultez, & que luy aller dire à preſent que ſon cher fils, auquel il vit,& par lequel il reſpire, eſt arreſté priſonnier en Egypte pour cas de larrecin, que c'étoit luy donner une double mort, & l'envoyer au tombeau avec des regrets inconſolables. Voilà pourquoy il ſupplioit ſa Grandeur de leur faire miſericorde, & de le prendre pour eſclave en la place de ſon frere Benjamin.

Joſeph n'en pouvoit plus,tant il ſentoit d'amour & de pitié au fond de ſon cœur. Il fit retirer tous ſes ſerviteurs, ne voulant pas que perſonne des Egyptiens fut témoin de cette action, & alors il éleva ſa voix avec un grand ſoûpir, & un torrent de larmes qui couloit de ſes yeux, & dit: *C'eſt moy qui ſuis Ioſeph, mon pere eſt il encore en vie?* A cette parole ces pauvres gens demeurerent ſi ſurpris, & ſi extaſiez, qu'ils ne luy firent aucune replique, tant plus il les voyoit étonnez, d'autant plus il les careſſoit, & les faiſant approcher tous prés de luy, il dit derechef: *Ie ſuis Ioſeph, je ſuis celuy que vous avez vendu aux Iſmaëlites pour être mené en Egypte. Ne vous troublez point, Dieu a permis tout cela pour mon bien, & pour le vôtre. Deux années de famine ſont paſſées, il en reſte encore cinq, & j'ay été envoyé d'en-haut en Egypte pour vous nourrir, & pour vous conſerver dans la rigueur du temps. Ce n'eſt point par vos conſeils, mais par les ordonnances de Dieu, que je ſuis venu en ce Royaume. Et me voilà maintenant comme le pere de Pharaon, & le Surintendant de ſa Maiſon, & le Prince de l'Egypte. Allez, hâtez-vous de retourner à mon pere, portez luy les nouvelles de ma vie, & de ma dignité; racomez luy toute la gloire, & toute la magnificence qui m'environne,*

& luy dites que je l'attens icy, & que c'eſt une volonté de Dieu, qu'il vienne faire ſon ſejour en la terre de Geſſen, où il aura tout ce qu'il ſçauroit deſirer pour ſes enfans & pour ſes troupeaux. Cela dit, il les embraſſa tous l'un apres l'autre en pleurant, commençant par le petit Benjamin, & alors ils prirent la hardieſſe de leur parler à cœur ouvert ſur tout ce qui s'étoit paſſé, ſe ſentans obligez par deſſus toute meſure à ſa bonté.

Le bruit de cette reconnoiſſance courut en la maiſon du Roy Pharaon, qui ordonna à Joſeph de faire venir ſon pere pour ſejourner en Egypte avec ſes freres, dépêchant pluſieurs chariots pour porter tout ſon bagage.

Ces enfans retournent triomphans, & luy donnent la nouvelle que ſon fils Joſeph vivoit, & étoit la ſeconde perſonne du Royaume d'Egypte, qui avoit tout en maniement. Le bon homme penſoit que ce fût un ſonge, & l'admiration le tenoit ſi ſaiſi, qu'il ne pouvoit revenir à ſoy. Enfin comme il vid que c'étoit tout de bon, & que les chariots qui devoient enlever toute ſa famille étoient à la porte, il dit qu'il ne luy reſtoit plus rien à deſirer ſi ſon fils Joſeph étoit en vie, & qu'il le vouloit voir devant que de mourir.

Quelque temps aprés il partit encouragé d'une viſion celeſte, qui lui promettoit tout bon ſuccés de ce voyage; & comme il fût arrivé à Geſſen, il dép cha Judas pour en donner la nouvelle à ſon fils Joſeph, qui au même inſtant monta en carroſſe pour lui venir au devant, & le voyant l'embraſſa à plis ſerrez, pleurant de joye & de tendreſſe ſur ſon col. Le pere le tenant entre ſes bras, dit: Mon fils, c'eſt à cette heure que je mourray content, puis que Dieu m'a fait la grace de vous voir, & de vous

laiſſer en vie apres moy, le ſaint homme fût auſſi preſenté au Roy Pharaon, qui lui fit un grand accueil, & lui demanda ſon âge, à quoy il répondit qu'il n'avoit que cent trente ans, que ſes jours étoient petits & mauvais, & n'étoient point parvenus à l'âge de ſes peres : il benit le Roy, & ſa demeure fut aſſignée en la terre de Geſſen, où il vêcut dans un parfait contentement.

Et puis je demande au Lecteur, s'il y a rien de plus magnifique, de plus doux, & de plus benin, que le cœur de Joſeph, dans toutes les circonſtances de cette reconciliation ?

On voit une infinité d'hiſtoires, où les Grands de la terre qui ſont montez ſur les Thrônes apres avoir été offenſez, ſe ſont vangez par toutes ſortes de moyens qu'ils ſe ſont imaginez, & n'ont rien eus de plus ordinaire que de faire marcher à leur côté toutes les fureurs accompagnées des eſcadrons de bourreaux, pour faire perir & ſaccager tous ceux qui leur avoient donné quelque déplaiſir.

Mais celui-cy apres avoir été offenſé ſi cruellement, apres avoir été dépoüillé de ſes habits, jetté dans une vieille cîterne, gourmandé, & vendu à des barbares par ſes propres freres, avec intention de le tenir en un rude eſclavage le reſte de ſes jours, non ſeulement il oublie tout le paſſé, mais encore il pardonne avec une extreme profuſion de charité, il leur fait du bien, il accable de bons offices ces ingrats, & en les obligeant il ſouffre une peine incroyable de voir qu'ils ſont honteux de leur crime, il pleure à chaudes larmes en les embraſſant l'un apres l'autre, il ne veut pas que cette faute leur ſoit imputée, il dit que c'eſt un deſſein de Dieu, à quoy il ne faut plus ſonger que pour le remercier.

Ces mauvais freres apres la mort du pere ſe ſentans picquez des remords de leur conſcience, & s'imaginans que ce pardon n'étoit qu'une feinte, ſe jetterent à ſes pieds, & le ſupplierent de mettre bas tous les reſſentimens qui luy pouvoient reſter de l'injure paſſée : mais il les releva en pleurant, & leur promit une charité toute fraternelle, & à jamais inviolable. Et quoy qu'il fût ſi puiſſant & ſi abſolu, il n'avança jamais ſes enfans au prejudice de ſes freres, les ſervant & reſpectant en toutes choſes le droit d'aineſſe que la nature leur avoit donné ſur luy.

Certes il faut avoüer qu'un homme qui a ce pouvoir ſur luy-même, doit être regardé ſur la terre comme un aſtre qui ſeroit deſcendu du Ciel, & comme la plus vive image des divines bontez, il merite, non pas ſeulement de triompher ſur le chariot de Pharaon, mais ſur le Ciel des Cieux, & d'être veu des Anges avec admiration de ſon merite.

Enfin ce qui reluit en Joſeph pour le comble de la perfection, c'eſt une force, & une egalité d'eſprit nompareille, il eſt toûjours ſemblable à luy-même, & voit tous les changemens de la fortune ſans jamais changer. Il deſcend avec le même viſage dans une baſſe foſſe, qu'il monte ſur le chariot triomphant de Pharaon. Il ne ſe plaint de rien, il n'accuſe perſonne, il étouffe tous les déplaiſirs, & tous les reſſentimens de la nature. Il eſt aimé de ſa Maîtreſſe ſans condeſcendre à ſa paſſion ; il en eſt haï ſans accuſer ſa cruauté ; il eſt accuſé ſans ſe défendre, perſecuté, ſans reſiſter. Tant d'années roulent ſur ſa tête, ſans qu'il écrive un ſeul mot à ſon pere au deſavantage de ſes freres inhumains ; il ſouffre avec ſilence, il cache ſon mal avec induſtrie, il fait du bien ſans affectation, il ſoûtient

ſur ſes épaules tous les ſoins d'un grand Gouvernement; ſans que ſon fardeau le faſſe gémir; il communique ſes gloires & ſes plaiſirs, il ſe reſerve ſeulement les ennuis, il prend l'amer & le doux, le dur & le mol, les proſperitez & les adverſitez, comme la mer qui reçoit tous les fleuves ſans changer de couleur ny de ſaveur.

Toute la vie de ce ſaint Patriarche n'eſt qu'une peinture qui a toûjours un même viſage, & comme la Divinité fait continuellement une même action ſans s'alterer ny ſe laſſer, il continuë les exercices de ſa bonté, ſans relâcher juſques au dernier article de ſa vie.

MOYSE.

QUel ſpectacle eſt-ce icy ? un berceau de jonc qui flotte ſur la riviere du Nil, & dedans un petit enfant abandonné, à qui ſa propre mere eſt contrainte de faire une tombe d'eau pour éviter la fureur des meurtriers, qui venoient pour l'arracher de ſa mammelle. Sa ſœur le ſuit avec ſes yeux larmoyans, & luy dit : Va pauvre enfant, où le ſort te conduira, va mon cher frere ſur les flots d'un furieux element, qui te ſera peut-être plus favorable que ces inhumains qui cherchent ta vie, lors que tu ne ſçais encore ce que c'eſt que de vivre. Ce fleuve aura pitié de toy, & s'il engloutit ton berceau dans ſon ſein, il couvrira ta mort pour adoucir le plus aigre de nos maux, qui eſt d'avoir des yeux pour voir nos malheurs. Moyſe ſur le berceau de jonc.

Mais pendant que cette pauvre fille pleure ſur la rive du Nil, & mêle ſes larmes avec l'eau de la riviere, la Providence prend le ſoin de ce berceau,

elle ſe fait comme le pilote de ce petit vaiſſeau, qui eſt ſans arbre, ſans timon, ſans cordage, elle ſupplée à tout, & fait tout, elle montre comme il faut trouver la vie dans la mort, & le port dans le naufrage.

La fille du Roy Pharaon vient avec ſes ſuivantes & c'eſt à ſon avis pour ſe baigner, mais l'avis de Dieu eſt qu'elle ſe faſſe la mere de ce petit enfant expoſé à la merci des ondes, & que ne le pouvant être par nature, elle le ſoit par adoption. Elle découvre toute la premiere ce berceau qui étoit au bord de l'eau, & dépêche une de ſes Demoiſelles pour le prendre & l'apporter, pour voir ce qu'il contenoit; elle y trouve un tres-bel enfant, qui plaide ſa cauſe devant elle par l'eloquence de ſes larmes & de ſes cris, implore ſa miſericorde contre la fureur des Infanticides: ſon cœur en eſt attendry, elle commande qu'il ſoit gardé & nourry; la ſœur ſe trouvant à propos, lui dit, qu'elle ſçavoit une bonne nourrice qui s'acquiteroit bien de ce devoir, s'il plaît à ſa Majeſté qu'elle l'appelle, à quoy ayant montré de l'inclination, elle fit venir la mere qui nourrit avec toute aſſeurance ſon cher enfant qu'elle avoit expoſé par défiance.

Ce petit corps tiré de ce baquet de jonc eſt celui que Dieu a choiſi pour ébranler toute l'Egypte, renverſer l'orgueil des Pharaons, & tirer ſon peuple de la captivité.

Conſeil politique de Pharaon.

Les Hebreux s'étoient déja fort multipliez dans les Royaumes d'Egypte depuis la mort de Joſeph, en l'eſpace de ſoixante-cinq ans, & commençoient à ſe faire craindre de leurs maîtres. La face du Royaume étoit changée, & celui qui étoit alors ſur le thrône, étoit un Prince qui ne ſe ſouvenoit plus des obligations que la Monarchie avoit au Patriarche Joſeph, mais blâmoit les conſeils de ſon

predeceſſeur, d'avoir permis qu'un peuple étranger prit terre en ſon Royaume, cela lui ſemblant ſelon la police humaine, de pernicieuſe conſequence, & jugeant que cette nation ſe fortifiant comme elle faiſoit tous les jours, ſeroit capable d'entreprendre ſur l'Eſtat, ou de ſervir à ceux qui auroient deſſein de remuer, & de broüiller les affaires du Royaume. Il ne jugeoit pas mal ſelon les regles des politiques, & pour cét effet, il ſe reſolut de les abbatre, & de les perdre par quelque moyen que ce fût. Le premier fût de les conſommer parmy les pierres & le mortier en la ſtructure de ces prodigieuſes pyramides qui ſe voyent en Egypte. Le ſecond fut de commander aux ſages femmes de tuër tous les mâles, ce qu'elles n'executerent pas par la crainte qu'elles eurent de Dieu, & l'horreur de ce commandement. Cela fit qu'il s'aviſa d'un troiſiéme moyen, & ordonna que tous les garçons dés le jour de leur naiſſance fuſſent ſubmergez dans la riviere du Nil.

Mais Dieu qui vouloit apprendre aux Princes, & aux Miniſtres d'Eſtat, que quand bien on auroit en idée quelque deſſein juſte & legitime, jamais il n'y faut pretendre par des moyens injuſtes & violens, permit que ce malheureux Prince ſe rongeant de ſoucis & d'inquietudes, & tourmentant ſa vie par tant de nouvelles inventions de malice, & de fureur, jamais ne vint à bout de ce qu'il avoit projetté, & ſon ſucceſſeur apres mille fleaux & mille deſaſtres de ſon Royaume, qu'il voyoit tous les jours tomber par pieces devant ſes yeux, fut enfin enſevely dans la mer rouge, pour avoir ſubmergé ces petits innocens dans le Nil.

Les moyens d'un bon deſſein doivent toûjours êtte legitimes.

La vie d'un ſeul homme coûte ſouvent beaucoup à celui qui la veut avoir par vengeance, & que pen-

ſons-nous que ce ſoit d'exterminer une grande famille, ou une nation entiere, pour aſſouvir un de ſes appetits ? Toutes les veines de ceux qui ſont perſecutez, ſe bandent à la reſiſtance, & Dieu prenant enfin leur cauſe en main, accable toute la police humaine dans une crudité de deſſeins indigerez, & une honte d'avoir tenté tout, & de n'avoir rien fait, d'avoir épuiſé la ſueur & le ſang des peuples, l'or & le fer des grands Royaumes, toutes les malices, & tout l'Enfer, & ne remporter autre choſe qu'une confuſion ſignalée par la confuſion de ſes pouvoirs.

Vengeance, & cruauté pernicieuſes à leurs auteurs.

Seneque diſoit à Neron qui donnoit des morts par jalouſie d'Eſtat, qu'il avoit beau tuër, & que quelque effort qu'il fit, il ne feroit jamais mourir ſon Succeſſeur. Lors que les Tyrans ſe tourmentent au dehors, & ſaccagent les villes fumantes, & moiſſonnent tant de têtes innocentes, ils ont au dedans ce qui les doit perdre. Pharaon ne ceſſoit de tempêter & de faire tous les jours de nouveaux maſſacres, pour faire perir celuy qui voudroit entreprendre ſur ſon Eſtat, & cependant ſa propre fille luy nourriſſoit le capital de ſes ennemis, qui devoit faire voler ſon ſceptre par éclats, & l'enſevelir en ſa race ſous les ruïnes de ſon Empire.

Napel plante notable & ſa comparaiſon avec Pharaon.

L'hiſtoire naturelle a remarqué une choſe étrange de la nature du Napel, qui eſt une plante venimeuſe au poſſible, & qui tuë tous ceux qui en mangent, & nonobſtant cela il y a de petites mouches autour de cette plante, qui s'en nourriſſent, & ce qui eſt admirable, ſervent d'antidote contre ſon venin. La Cour eſt un ſejour fort préjudiciable à l'innocence, & celle de Pharaon étoit ſans doute une école de tuëries & de maſſacres, plûtôt qu'une academie d'honneur. Neanmoins Dieu permet que

Moyſe eſt élevé, & que n'étant point touché d'un poiſon ſi contagieux aux vertus, il donne le remede à ceux qui en étoient offenſez.

Il apprit tous les arts & toute la ſageſſe des Egyptiens, il conſidera toute leur police, tous leurs artifices, leurs armes, leurs finances, leurs vivres, leurs ſoldats, & les principes de leur gouvernement, les effets, les ſuccez, le naturel du Roy Pharaon, l'eſtime, la creance, la capacité, & les deſſeins des Grands de la Cour, les moyens qui avoient ſoûtenu cette Monarchie, & les choſes qui pouvoient la ruiner. Il étoit regardé & eſtimé de tous cõme le vray fils de la Princeſſe, ce qui luy donnoit la liberté de tout ſçavoir, & d'apprendre les ſecrets reſſorts de l'Empire, non comme étranger, mais comme originaire. Nourriture de Moyſe, & ſon exercice à la Cour.

Il montra dés ſon enfance quelque éclat de la grandeur & du pouvoir auquel Dieu l'avoit deſtiné, quand, ſelon que raportent les Hebreux, ſe joüant un jour à la Couronne de Pharaon, il la jetta par terre, & la foula aux pieds, ce qui fut eſtimé de tres mauvais augure, & donna bien de l'inquietude au Roy, mais comme on voulut diſcerner ſi cette action étoit provenuë de jugement, & de malice, ou par hazard, on luy preſenta d'un côté une pomme, & de l'autre un charbon de feu, pour voir à qui des deux il porteroit la main, lors que quittant le fruit il prit le feu, comme le voulant porter à la bouche pour le manger. Surquoy les Sages de la Nation firent entendre au Roy, qu'il n'y avoit point d'apparence de faire mourir un enfant adopté par ſa fille, pour une action de ſimplicité. Preſage de la grandeur de Moïſe par la couronne de Pharaon foulée aux piés.

Il fut donc élevé dans l'exercice des armes, & Joſephe racõte qu'étãt parvenu à la maturité de l'âge, il fut grand guerrier, & que les Ethiopiens ayans inondé ſur le Royaume d'Egypte, avec de gran- Faits d'armes de Moyſe.

des forces, comme l'Eſtat en étoit fort troublé, le Roy fut conſeillé par ſes Oracles, de ſe ſervir d'un Capitaine Hebreu pour arrêter le cours de ſes hoſtilitez. La charge de l'armée fut donnée à Moyſe, qui la mena avec grande prudence par des lieux que d'autres jugeoient inacceſſibles, & par le moyen de certains oiſeaux qu'il fit porter d'Egypte, il netoya le païs des ſerpens, qui avoient coutume d'incommoder extremement les Soldats. Enfin il chaſſa les Ethiopiens, & les renverſa dans les murailles de la ville de Saba, qu'il aſſiegea puiſſamment. La beauté de ſon viſage lui fournit des traits & des machines pour la prendre, qui furent plus fortes que le fer & le feu. La fille du Roy l'ayant vû d'une haute Tour, comme il donnoit les ordres de ce ſiege, fut ſi ravie de ſa valeur, qu'elle en devint paſſionnée, & le fit rechercher de mariage, à condition qu'elle lui livreroit la ville entre les mains, ce qui fut executé, & les nopces s'enſuivirent, qui changerent les foudres de la guerre aux chanſons de l'amour. La gloire que ce grand Conquerant recueillit de ſes combats, jetta des ſemences d'une envie enragée, que les Egyptiens avoient contre lui, ne ceſſans de perſecuter ſa vertu, de ſorte qu'il fut contraint de ſortir de l'Egypte.

Les grandes affaires vont lentement.

On tient toutefois qu'il fut juſques à l'âge de quarante ans à la Cour, ſans rien avancer en cette grande affaire de la delivrance de ſon peuple; tant les puiſſantes negociations vont lentement, & reſſemblent à la planette de Saturne, qui étant la plus haute, eſt auſſi la plus tardive. Il reſſentoit ſon ſang, & ſon origine, & avoit bien de la peine à digerer les rigueurs qu'il voyoit continuellement exercer ſur ſes freres. Et toutefois tant qu'il fut à la Cour, il ſembloit que ſon eſprit fût en éclypſe,

ſans produire la vivacité de ces belles lumieres que Dieu lui communiqua dans le deſert. Les Mages perdirent leur étoille à la Cour d'Herode, & Moyſe étoit privé de ſes hautes revelations en celle de Pharaon. Il étoit en état de ne plus rien diſſimuler, & en impuiſſance d'avancer le bien comme il eut voulu: il prit reſolution de ſortir d'un lieu qui étoit ſi familier aux crimes, & inacceſſible aux vertus. Les clameurs qu'il entendoit, & les miſeres qu'il voyoit lui déchiroient le cœur, il ne pût ſe tenir qu'il ne fît ſentir ce que peſoit ſa main à un Egyptien inſolent, qui tourmentoit un de ſes freres; car ayant déja une ſecrette Magiſtrature de Dieu, il le tua, & l'enterra dans le ſable.

L'eſprit de Moyſe en Egypte à la Cour.

Son courage.

Peu de jours apres comme il faiſoit le moderateur entre ceux de ſa Nation, un impudent s'éleva contre lui, & lui demanda la vertu de ſa commiſſion, lui reprochant le meurtre de l'Egyptien, qu'il penſoit être fort ſecret. Neanmoins comme il reconnut que cela étoit ſçû à la Cour, & que Pharaon, qui étoit un Prince ombrageux, prenoit des jalouſies de ſon courage, & de ſa ſuffiſance, il quitta toutes les grandeurs & toutes les delices du Palais de ce Monarque, aimant mieux ſouffrir avec ſes freres, comme dit ſaint Paul, que de goûter davantage les douceurs d'une gloire temporelle. C'eſt un trait de Prudence de ſe dérober à la fureur d'un mauvais Prince, qui tient pour ennemy tout ce qu'il y a de vertueux, & ſe cacher comme ces rivieres qui font un long chemin ſous terre ſans être vûës de perſonne, & de là ſe produiſent inopinément pour arrouſer les campagnes, porter des batteaux, ſervir de nœud au commerce des hommes, & faire des iſles & des beautez pour l'ornement de la nature. Ces retraites ont été utiles

Il ſort de la Cour & va au deſert.

à pluſieurs qu'elles ont caché pour un temps à deſſein de les mettre en aprés en un grand jour. Le feu qui devore tout n'a plus rien à deméler avec la cendre,& la rage des Tyrans,qui engloutit tout, ne penſe plus à ceux qui ſont entrez tous vivans, comme dans le ſepulchre d'une vie inconnuë à tout le monde.

Sa ſolitude & ſa vie cachée.

Moyſe paſſa d'une extremité à l'autre ſans milieu, lors que quittant la Cour, apres une demeure de quarante ans, il s'en alla ranger à la vie des Paſteurs, & demeura comme perdu dans le monde pour ſe trouver avec Dieu. Il ſe retira au pays des Madianites, où il eut d'abord une agreable rencontre,qui luy fit trouver une demeure commode, & un mariage ſelon ſon cœur. L'Hiſtoire ſacrée dit que Jethro Prêtre & Paſteur en cette region, avoit envoyé ſept filles, dont il étoit pere, pour puiſer de l'eau à la fontaine,à deſſein d'abreuver les troupeaux,& qu'ayant rencontré d'autres bergers aſſez inſolens, qui faiſans gloire de ſe prévaloir de l'infirmité de ce ſexe, ne ceſſoient de les harceler, & de leur empêcher l'uſage de cét élement que la nature avoit fait couler pour la commodité publique. Moyſe qui avoit la qualité du Magiſtrat de Platon, lequel il veut être zelé & courageux pour la défenſe de la juſtice, ne peut ſupporter l'inſolence de ces mauvais hommes, & ſe met du party des filles,qu'il défendit contre l'oppreſſion, & avec tant de ſuccez,qu'il chaſſa leurs adverſaires,& leur donna toute liberté de puiſer de l'eau. Dequoy elles ſe ſentirent fort obligées,& ne manquerent pas de faire un grand recit à leur pere de la courtoiſie de cét Egyptien qui les avoit priſes en ſa protectiõ. Le pere le receut en ſa maiſon, & prit tant de plaiſir en ſa converſation, qu'il luy donna une de ſes

filles en mariage,& l'allia à ſa famille par une amitié indiſſoluble. Son mariage.

Ce nouveau Gendre s'accoutume à la vie champêtre, & ſe trouva aux exercices laborieux des Bergers, , tant il eſt vray que les habiles hommes plient leur eſprit comme ils veulent, & ſont bons à tout faire, s'habituans aux perſonnes & aux lieux où le ſort les a rangées,portant également la diſette & l'abondance, & montrant par leur exemple qu'il n'y a vie au monde ſi étrange qui ne puiſſe ſervir d'étoffe à la vertu. Mais ſans parler encore des grands ſecrets que Dieu tenoit cachez en cette conduite de Moyſe, je trouve que c'eſt le moyen d'en faire un grand homme d'Eſtat, parce que ce Philoſophe qui a merité le nom de divin, dit qu'un bon Roy n'eſt autre choſe qu'un Paſteur d'un troupeau raiſonnable, & qu'il faut faire ſon apprentiſſage ſur la façon de paître les animaux, pour bien réüſſir au gouvernement des Royaumes. Qu'il faut voir le tendre amour,les ſoucis, & les fatigues des vrais Bergers pour apprendre comme il ſe faut comporter envers des ſujets. Moyſe eut tout le loiſir de faire cét apprentiſſage, demeurant autant d'années en la vie champêtre, qu'il en avoit déja paſſé à la Cour, & ne ceſſant de philoſopher & de contempler dans cette grande école de la nature, où Dieu luy parloit, & luy faiſoit des leçons à travers le voile de toutes les creatures. O que l'orgueil des Pharaons luy ſembloit alors petit, & que toutes ces beautez de pouſſiere, & ces fortunes de vent qui ſont à la Cour, luy ſembloient mépriſables, ſon cœur ſe dilatoit dans les grandeurs de Dieu,& devenoit tous les jours plus ſage que ſoy-même. Les ſages ſe ſçonnent à tout. *Plato in Politico.* Moyſe deſſe le plan de ſon gouverne ment ſur la vie paſtorale.. Définition du Monarque. Profit de la ſolitude.

Cette longue ſolitude l'ayant démêlé des im-

puretez de la terre, le rendoit capable des visites & du commerce de Dieu, & le tems destiné à la délivrance de son peuple s'approchoit. Comme il alloit entretenant ses pensées, il s'enfonce bien avant dans le desert, & apperçoit ce miraculeux buisson tout couronné de flammes innocentes, qui luy donnent une agreable beauté, & le feu qui consomme tout, sembloit plûtôt le cultiver que l'offenser, Dieu voulant signifier par celà l'état de ses élûs, à qui les brasiers ardens de la persecution preparoient un haut lustre de gloire. Moyse charmé de cette vision s'aproche, & il entend une voix du milieu du buisson qui l'appelle, & lui ayant commandé de mettre bas ses souliers par reverence, lui parle & lui declare ses volontez sur la sortie d'Egypte, que les Israëlites devoient entreprendre, & executer sous sa conduite.

Vision du buisson ardent.

A dire vray, ce fut là un des plus grands colloques, & l'un des plus hauts entretiens qui fût jamais sous le Ciel, où le souverain Maître assis sur son Thrône de feu, devisoit avec le plus excellent homme de tous les siecles, touchant les moyens de rompre les chaînes de six cens mille hommes, sans les femmes & les petits enfans, qui soûpiroient dans une horrible captivité, & noyoient tous les jours une partie de leur vie dans leurs larmes. Moyse qui étoit déja tout accoûtumé aux douceurs de sa solitude, refusa d'abord d'être le negociateur d'une affaire de si grande importance, & de se transporter derechef a la Cour d'Egypte pour traitter avec Pharaon, alleguant son impuissance, l'incredulité du peuple, & le manquement de la parole pour s'acquitter de cette Ambassade. Mais Dieu l'ayant asseuré qu'il étoit, *Celui qui est*, c'est à dire, l'Estre absolu, independant, & la premiere origine

origine de toutes les eſſences, qu'il ſeroit avec luy, & luy donneroit pour compagnon ſon frere Aaron, qui étoit aſſez éloquent, & enfin l'ayant confirmé par des prodigieux miracles qu'il luy fit faire en ſa preſence, l'emporta & le fit conſentir à ſes volontez.

Ariſtote au cinquiéme de ſes Politiques, a dit que de toutes les choſes qui cauſoient la ſubverſion des Royaumes & des Empires, il n'y en avoit point de plus pernicieuſe que l'injuſtice & l'oppreſſion des innocens, ce qui ſe peut remarquer clairement en ce procedé. Car voicy la déroute d'un grand Royaume, arrivée par la cruauté des Miniſtres de Pharaon qui par ſon conſentement & ſes ordres, travailloient inceſſamment un peuple miſerable & affligé par deſſus toute meſure. Leurs clameurs perçantes tant de fois redoublées, fendirent les nuës, & furent portées par les Anges juſques ſur le Ciel des Cieux, repreſentées devant le Trône du Dieu vivant, avec tant de force & de vigueur, qu'elles attendrirent les entrailles du Dieu de miſericorde, qui deſcend, & qui parle à travers les flammes & les épines pour moyenner leur ſalut.

La vraye cauſe de la ruine du Royaume d'Egypte.

Moyſe & Aaron ne manquerent pas de s'ouvrir aux plus ſignalez du peuple éleu, ſur le conſeil que Dieu avoit pris de leur liberté, dequoy ils furent d'abord ſi réjouïs, qu'ils ſe proſternerent en terre par reſpect, adorans la bonté Divine, qui ſe portoit ſi amoureuſement au ſoulagement de leurs miſeres. Mais comme cét affaire étoit épineuſe & pleine d'obſtacles, le courage leur mãqua, & ils aimoient quaſi mieux croupir dans leur ſervitude, que d'accepter leur liberté au prix d'un travail raiſonnable. Neanmoins Moyſe accompagné

de ſon frere, ſe tranſporte courageuſement au Palais de Pharaon, luy parle avec une genereuſe liberté de la part du Dieu vivant, & lui declare ſes commandemens, qui étoient de congedier ſon peuple, & de le laiſſer ſortir d'Egypte pour ſacrifier au deſert.

Celui qui regnoit pour lors étoit un Pharaon Cenchris, Prince hautain & inſolent, qui n'ayant jamais oüy un tel langage, dit, qu'il ne reconnoiſſoit point ce Dieu qui ſe méloit de lui faire de tel commandemens, & qu'il étoit bien reſolu de n'abandonner point la proye qu'il tenoit entre ſes mains : que tous ces diſcours de ſacrifices & de devotions ne procedoient que d'une pure feneantiſe, fatale au peuple Juif, & qu'il leur donneroit tant d'exercices, qu'ils n'auroient pas le loiſir de ſonger à ces fantaiſies. Et en effet, il commanda aux Commiſſaires qui preſidoient au travail de ces pauvres eſclaves, de redoubler leurs peines & augmenter leurs fardeaux. La paille qu'on leur fourniſſoit auparavant pour faire la thuile leur fut ôtée, on les contraignit d'en chercher où ils pourroient, ſans que pour cela on diminuât le nombre des thuiles qu'ils étoient obligez de rendre par chaque jour. Et comme ce leur étoit choſe impoſſible, il falloit attendre les verges & les bâtonnades, & toutes les rigueurs imaginables. Cela fit grand bruit parmy le peuple qui commença déja à murmurer contre Moyſe & Aaron, blâmant leur entrepriſe, & ſe plaignant de ce qu'on ne les vouloit mettre en liberté.

Timidité & lâcheté de certains eſprits aux grandes affaires.

C'eſt choſe tres-ordinaire en toutes les grandes affaires, il y a des eſprits qui reſſemblent ces nuées molaſſes qui ne portent jamais de foudres, auſſi ne peuvent-ils rien concevoir de vigoureux, ils

veulent les bonnes choſes, mais ils les veulent lâchement, & demanderoient volontiers que la nature renouvellât pour eux les faveurs du Paradis terreſtre, leur donnât des roſes qui ne fuſſent jamais environnées d'épines. Mais comme il ne faut pas être temeraire & violent à pouſſer des affaires de caprice, auſſi ne faut-il point être lâche & effeminé, en laiſſant celles qui nous obligent par conſcience, & par devoir : Moyſe ne deſiſte pas pour cela, & prend une forte reſolution d'avancer l'œuvre de Dieu, juſques au point où la Providence le vouloit. Il avoit à combattre d'un côté des gens qui reſiſtoient à leur bien, & de l'autre un Prince impie, opiniâtre & cruel, il gaigne les uns par raiſons, & par douceur, il abbat les autres par menaces & par prodiges.

Marque de reprobation en la perſonne de Pharaon.

On peut voir icy manifeſtement les routes que Dieu a frayées au ſupplice de Pharaon, quand il veut abandonner un Roy, ou un Grand, pour ſes demerites, & l'immoler à ſa Juſtice, le laiſſant tomber en un eſprit reprouvé, qui eſt le dernier pas que l'on fait pour entrer dans les Enfers. Il permet que pour aſſouvir une ambition ou une vengeance, il s'embarraſſe dans quelque grand deſſein, ſous pretexte de juſtice & d'honneur. Et comme il eſt extremement affamé des grandeurs de la terre, il le met ſur le pinacle, dans les plus hautes dignitez & les plus magnifiques negociations, l'abandonne à luy-même & aux ſouhaits de ſon cœur. Et quoy qu'il ſoit vicieux, il luy donne de grands ſuccez & des proſperitez nompareilles, qui luy enflent le cœur, & luy font preſumer de ſa conduite. Il luy ôte le goût des choſes divines, le laiſſant couler en un mépris des paroles ſacrées & de toutes les remontrances qu'on luy

ſçauroit faire ſur ſon ſalut. S'il a quelque fidelle Conſeiller, il l'en prive, & ſubſtituë en ſa place des enchanteurs, & des flatteurs. S'il arrive quelque fleau du Ciel pour l'inonder, on fait à croire que c'eſt choſe naturelle & aſſez ordinaire, & qu'il ne faut pas s'inquieter de cela. S'il ſent quelque mal qui luy donne de l'apprehenſion, on eſſaye de le diſſiper promptement, & luy faire entendre que cela n'eſt point une colere de Dieu, mais un ordre de la nature, & qu'il ſe faut moquer de la tempête auſſi-tôt que le calme eſt retourné.

Tout cela ſe fit voir en ce miſerable Prince. Un grand Royaume, de grandes ambitions, des vengeances hereditaires contre le Peuple éleu, un deſſein inébranlable de l'exterminer, un mépris de Dieu, du ſuccez en ſes vengeances, & quelque ſatisfaction d'eſprit ſur les peines de ces miſerables, Moyſe bafoüé, les flatteurs écoutez, les Magiciens adorez, les playes du Ciel tournées en riſée auſſitoſt qu'elles étoient paſſées. Un cœur enfin endurcy par ſa malice, & non pas par l'œuvre de Dieu, qui ne fait non plus le peché, que le Soleil fait la nuit. Moyſe s'efforça premierement de le gagner par la force des raiſons, & par la douceur des paroles, à quoy, comme il montroit de la reſiſtance, il employe des miracles pour preuve de ſa commiſſion, que le Roy fit contrefaire à ſes Magiciens oppoſant l'ombre à la lumiere, & le menſonge à la verité.

Les dix playes d'Egypte.

Aprés quoy le courroux du Ciel fit pleuvoir ſucceſſivement ces dix playes racontées dans l'Exode, car cet infortuné Prince vid premierement la riviere du Nil toute en ſang, comme ſi elle eût demandé à Dieu vengeance de la mort de ces petits innocens qui avoient été jettez dedans. Il vid de

grenoüilles qui ſortoient de ce même fleuve par une impetueuſe ebullition, en ſorte, qu'elles couvroient toutes les campagnes, entroient aux maiſons, rempliſſoient les tables, montoient ſur les lits, & donnoient de l'horreur & du tourment à toute l'Egypte. Il vid des groſſes nuées de mouchetons qui s'éleverent tout ſoudainement, ſe jettans ſur les animaux, & ſur les hommes, avec une importunité ſi fâcheuſe, que la vie leur étoit pleine d'amertumes. Il vid enſuite des armées de toutes ſortes de mouches, ſi differentes en eſpeces, ſi violentes en attaques, & ſi pernicieuſes en leurs effets, qu'elles ſoüilloient tout de leur venin. Il vid une furieuſe mortalité de bêtes qui tomboient à tous momens, & infectoient l'air par corruption. Il vid les corps de ſes ſujets tout chargez d'ulceres, dont les Magiciens mêmes en punition de leurs crimes furent couverts; en telle façon qu'ils ne ſe pouvoient plus tenir debout en preſence de leur Roy. Il vid tomber du Ciel la plus horrible grêle, que depuis que l'Egyte étoit en être, il ne s'en étoit jamais veu une ſemblable, car elle ſe ſoutenoit ſur les aîles de la foudre, & le feu & la glace s'accordoient extraordinairement enſemble au ſupplice de ces perfides. Il vid des legions de ſauterelles qui ſe déborderent ſur la campagne, & ravagerent les plantes, achevant de perdre ce que la grêle avoit commencé. Enfin toute l'Egypte fut couverte de ces tenebres, qui durerent l'eſpace de trois jours; durant leſquels les Egyptiens demeuroient comme liez des chaînes invincibles d'une nuit ſans repos; qui n'avoit rien de meilleur que de leur ôter la veuë de leur deſaſtre.

Mais ce qui les épouvanta ſur toutes les playes, fut quand l'Ange exterminateur entrant à minuit

dans toutes les maiſons, tua les premiers nez depuis l'enfant de la meuniere, juſques au fils du Roy, & n'y avoit logis où le premier fleuron de la famille ne fut moiſſonné ſous la faulx impiroyable de la mort. Les peres étoient touchez d'une douleur ſtupide, les meres échevelées ſe jettoient ſur le corps de leurs enfans, pour cueillir ſur leurs bouches les reſtes de leur vie, toute la famille jettoit plûtôt des hurlemens que des plaintes, & le mal étoit univerſel, & ſi preſſant qu'il n'avoit ny conſolation, ny remede. Pharaon ſoûpiroit à chaque playe, & ſembloit vouloir ſe convertir à Dieu, mais auſſi-tôt qu'il avoit le moindre relâche, il retournoit à ſon opiniatreté, qui étoit une marque d'une ame reprouvée. Toutefois ſes ſujets touchez ſenſiblement du dernier accident, preſſoient les Hebreux de ſortir, & ne vouloient plus s'opoſer aux conſeils de Dieu.

Sortie du peuple Juif ſous la conduite de Moyſe.

Le jour du partement eſt pris, & les ſix cens mille combattans, avec un nombre innombrable de femmes, & de petits enfans, apres la ceremonie de l'Agneau Paſchal, s'acheminerent à la mer rouge, chargez d'or & d'argent, d'habits, & de toutes les plus riches dépoüilles de l'Egypte. La colomne de nuée & de feu marche devant eux à la rête de l'armée, pour donner le ſignal aux douze lignées qui la contemploient viſiblement de toutes parts. On donne cependant avis au Roy Pharaon, que ces fugitifs avoient déja gaigné pays, & s'en alloient enrichis des threſors de ſon peuple. Et quoy qu'il eut donné quelque ſorte de conſentement à leur ſortie, il rentre dans ſes fureurs, aſſemble ſes chariots legers, & toutes les plus floriſſantes Legions de l'Egypte, pour courir apres les Iſraëlites. Ils ne manquerent pas de les joindre bien-tôt ſur le ri-

vage de la mer, de ſorte que les deux armées ſe regardoient, dont l'une étoit remplie d'un grand nombre de peuples mal-aſſortis pour lors au combat, la vertu abandonnant leur cœur, & les mains prêtes à quitter les armes: l'autre étoit compoſée de regimens leſtes, & bien aguerris, à qui la colere, & l'eſperance du butin donnoient une nouvelle vigueur. La lueur des armes, les nuées de pouſſiere, qui s'élevoient, les cris des ſoldats mêlez avec le hannifſement des chevaux, portoient des coups mortels au cœur de cette pauvre multitude, qui n'avoit plus autre penſée, que de mourir en murmurãt, & venger ſa mort ſur Moyſe par ſon murmure.

Hé quoy diſent-ils, *n'y avoit-il point de tombeaux en Egypte pour enſevelir nos vies & nos miſeres, ſans nous amener en ce deſert, pour nous livrer en proye au glaive des Egyptiens, & aux oiſeaux de rapine? N'avions-nous pas bien dit qu'il falloit demeurer paiſiblement dans la ſervitude, où Dieu nous avoit rangez ſans faire cette belle équipée, & nous enfermer tous comme dans un rets, pour nous mettre à la diſcretion de nos ennemis? Nous avons d'un côté la mer & de l'autre nos maîtres irritez, qui ne reſpirent que le feu, & le ſang, de quel côté que nous allions, nous ne voyons que des images de mort, & des marques infaillibles du malheur qui nous menace.*

Toute l'armée ſe rempliſſoit de frayeur, & les gemiſſemens des femmes, & des enfans abbatoient le courage des peres & des maris, qui n'attendoient plus rien que de ſe voir le ſujet d'une horrible boucherie. Mais le genereux Moyſe, quoy qu'il eût le cœur outré de douleur d'entendre ces blaſphemes, couroit les rangs de l'armée, encourageoit les Capitaines, animoit le peuple, & autant qu'il avoit de voix & d'haleine crioit, ſans ceſſe,

Courage, mes amis, vous étes icy aſſemblez pour voir les merveilles du Dieu des armées. Regardez-les ſeulement ſans vous troubler, & Dieu combatra pour vous. Voyez & conſiderez ces braves Egyptiens vos perſecuteurs, & croyez que c'eſt la derniere fois que vous les verrez, car ils ne ſeront plus. Et aprés avoir dit cecy, il parloit à Dieu d'un ſilence qui ſurpaſſoit toutes les clameurs. C'eſt pourquoy Dieu luy répondit: Qu'as-tu plus à crier aprés moy; leve la baguette, étend ta main, diviſe les flots de la mer, & fait marcher au beau millieu ton armée à pied ſec. Cela fut executé, & tout ce grand peuple des Iſraëlites, animé par l'eſprit de Dieu & la voix de Moyſe qui marchoit à la teſte, deſcendit d'un pas ferme & d'un viſage aſſeuré dans ces abyſmes, où l'eau de la mer ſe retirant à quartier, luy fit des remparts de cryſtal de part & d'autre, & au milieu leur découvrit un ſentier que la main de Dieu ſembloit avoir tapiſsé pour leur faire paſſage. La colomne de feu qui s'eſtoit plantée au milieu des deux armées; leur fourniſſoit des clartez nompareilles pour éclairer les œuvres de Dieu, & du coſté qu'elle regardoit les Egyptiés, elle étoit horrible & tenebreuſe, portant déja les preſages des funerailles qui les attendoient. L'Ange de Dieu enfermé dans cette machine de feu, lançoit des regards foudroyans ſur le diademe de Pharaon, & ſur tous ceux qui l'environnoient. Le courage les abandonnoit, & ne leur reſtoit plus que la rage encore fumante apres le ſang. Ils ſe jettent à corps perdu dans la mer, qu'ils ſe promettoient de paſſer à pied ſec auſſi avantageuſement que leurs adverſaires: Mais les eaux retournans dans leur lit d'une courſe impetueuſe, enveloperent ces miſerables: ce n'eſtoit plus qu'une confuſion d'hommes, & de chevaux, d'armes & de

chariots, des corps embarraſſez les uns avec les autres, qui diſputoient leur vie avec les flots, & mouroient en expirant le reſte de leur fureur. Le Roy Pharaon y demeura ſubmergé, ſans que l'aſſiſtance de ſes Capitaines eut la force de ſauver celuy que la main de Dieu vouloit perdre. On ne voyoit que boucliers & que turbans flottans ſur l'eau, & la mort peinte en mille viſages qui faiſoit un merveilleux butin. Les Iſraëlites extaſiez de ces merveilles, entonnerent un Cantique à la loüange de Dieu, qui a ravy depuis le cœur & l'oreille de tous les ſiecles.

Aprés que Moyſe eut tiré ſon peuple de la captivité de l'Egypte, il imita Dieu, qui n'a pas fait un ſi beau monde pour l'abandonner, mais qui le gouverne par une ſecrette providence, qui s'inſinuë dans toutes les parties de l'Univers; auſſi ce grand Legiſlateur employa tous ſes ſoins à la conduite de cette multitude, à qui ſa preſence faiſoit ce que l'infuſion de l'ame fait dans tous les membres du corps. La premiere & la plus ordinaire peine qu'il eut, ce fut d'appaiſer les murmures & les ſeditions qui naiſſoient à tous propos, & quelquefois pour de legeres occaſions. Mais la plus grande part étoit pour le ventre à qui la faim donne de l'avidité, & la loy ne donne point d'oreilles. Quand parmi les deſerts d'Arabie où ils cheminoient, ils ſentoient quelque allegement dans leur peine, Moyſe étoit un homme incomparable, mais auſſi toſt que l'eau & le pain & la chair venoient à manquer, il n'y avoit plus d'amy, ils regrettoient inceſſamment les marmites d'Egypte, & excitoient des furieuſes tempêtes.

Seditions des peuples les plus ordinaires pour le pain.

Nous voyons les exemples de cecy par toutes les polices, les Empires & les Republiques, où tou-

tes les choſes qui choquent la vie du peuple font jetter les grands cris, courir aux pierres & au fer, & déchirer les hommes par lambeaux. Ceux qui veulent regner paiſiblement ſongent plus à gaigner le cœur des ſujets que l'argent, & donnent un merveilleux ordre à ce que le petit peuple ait dequoy ſe nourrir, & ſoûtenir dans des commoditez mediocres & tout ce qui eſt abſolument neceſſaire à la vie. Auguſte Ceſar le plus ſage des Empereurs Romains, avoit un ſoin ſi particulier de pourvoir à la ville de Rome, que quand il la voyoit menacée de quelque famine, il en étoit au mourir, & prenoit plus de plaiſir à écouter de petits artiſans qui loüoient ſa douceur paternelle, & la felicité de ſon temps, que de contempler des coloſſes, & des arcs de triomphes erigez en ſon nom. Ceux qui prennent un chemin tout contraire, diſent, que *vilain gronae, & vilain paye*, qu'il ſe faut peu ſoucier des plaintes & des murmures d'une commune deſarmée, ils rempliſſent tout de menaces & de terreurs, ils s'authoriſent par une grande force d'armes, voyans bien qu'ils ne pretendent rien par amour: mais outre que cette façon de gouverner irrite Dieu, qui eſt le Pere des Pauvres & le conſolateur des affligez, elle ne ſubſiſte que par une grande violence, laquelle ne peut pas continuer dans la nature, ny dans la vie civile.

Moyſe n'étoit rien à ces peuples, à qui c'étoit une injure ſelon leur opinion de ne pas donner. Il ſembloit qu'il les eut tous portez dans ſes entrailles. & qu'il les devoit nourrir comme une mere, s'il venoit à y manquer, ils oublioient tous les bienfaits du paſſé, & ne ceſſoient de gronder & de murmurer du preſent. Il falloit avoir les magazins de Dieu même, pour les raſſaſier dans un deſert,

où il y avoit peu à vivre, & beaucoup à ſouffrir. Auſſi la bonté divine ne leur manqua point dans les neceſſitez, & ce debonnaire Conducteur, qui faiſoit gloire d'accabler les ingrats de bien-faits, ouvrit par ſes prieres les portes du Ciel pour leur faire pleuvoir la Manne. Elle ſe forme dans la roſée, lors que les plus ſubtiles parties de la terre ſe mêlent avec l'humidité, & que tout ce compoſé ſe purifie & ſe cuit par la chaleur du Soleil, juſques au temperamment convenable. Elle provient en certains lieux avec aſſez d'utilité, mais ſi la benediction de Dieu n'eût donné une vertu extraordinaire à cette viande, c'étoit un manger bien mince pour des eſtomachs affamez.

Douceur de Moïſe envers le peuple. Pluye de manne.

Auſſi s'en laſſerent-ils, & demanderent de la chair, crians à pleine tête, & forçans un homme qui n'avoit rien qu'à faire des miracles, pour contenter leur ſenſualité. Ce grand Conducteur qui avoit pitié de leurs neceſſitez, & qui ne vouloit pas les perdre, les adouciſſoit par une façon pleine de modeſtie, une parole forte, de douces promeſſes, & de bons effets, en ſe rendant mediateur envers Dieu, pour leur obtenir des graces lors qu'ils meritoient des punitions. Ils virent fondre ſur l'armée des nuées de cailles que Dieu leur envoya fort à propos, mais il ne laiſſa pas de punir apres leur intemperance par des morts ſoudaines, & des ſepulchres dreſſez au deſert, qui portoient longtems le nom de leur concupiſcence.

Pluyes de cailles.

Une autrefois comme ils étoient en grande diſette d'eau, & faiſoient un grand tumulte pour la ſoif qui les tourmentoit, Moyſe aſſiſté des pouvoirs divins ouvrit les flancs des rochers, & fit ſortir des fontaines, qui étancherent toute l'armée. Leur défiance faiſoit la plus grande partie de leurs maux

L'eau miraculeuſe.

& s'ils n'avoient rien capable de les affliger, ils ſe formoient eux-mêmes des ſpectres de terreur, & trouvoient leurs tourmens dans leur propre penſée.

Sedition ſur un faux bruit appaiſée avec douceur.

Sur tout ils prirent l'épouvante au retour des eſpions de la terre de promiſſion, un faux bruit s'étant ſemé dans l'armée, que c'étoit une terre qui devoroit ſes habitans, & qui étoit habitée par des Geans d'une ſi prodigieuſe hauteur, que les autres hommes leur étant comparez ne paroiſſoient non plus que des ſauterelles. Ce fut alors qu'ils entrerent dans des ſonges nompareils, crians tout hautement qu'il falloit créer un Chef pour les ramener en Egypte, plûtoſt que d'aller ſacrifier leurs femmes & leurs enfans à des monſtres. Moyſe & Aaron ne s'eſtimans pas capables d'appaiſer cette fureur de paroles, s'humilioient devant eux, & demeuroient proſternez en terre, lors que Joſué & Caleph déchirans leurs habits de l'horreur qu'ils avoient de cette ſedition, les aſſeuroient que ce bruit qui avoit étourdy leurs oreilles étoit faux; que la terre de promiſſion étoit tres-bonne: qu'elle couloit toute en lait, & en miel, & qu'avec l'aide de Dieu ils la poſſederoient, & viendroient à bout des Originaires qu'ils mangeroient comme le pain: nonobſtant tout cela ils couroient aux pierres, ſi Dieu n'euſt paru dans le haut luſtre de ſa gloire, qui menaça de les conſommer tous par une peſtilence generale; mais Moyſe fit un grand effort de voix & de prieres, pour appaiſer l'ire de Dieu, qui punit enfin les rebelles, les privant de la terre de promiſſion dont ils avoient médit avec tant d'extravagance.

Ces murmures qui procedoient de frayeur, & foibleſſe de courage, ſembloient plus ſupportables

que ceux qui provenoient d'orgueil & de malice, comme la ſedition de Coré, Dathan, & Abiron, qui fit un horrible ravage. Ceux-cy ſuivis de deux cens cinquante hommes des Princes de la Synagogue, ſe revolterent contre Moyſe & Aaron, uſurpant l'encenſoir, & publioient hautement que tout le monde étoit conſacré auſſi bien qu'eux, & qu'ils avoient tort de s'attribuer un Empire ſur leurs freres, qui ne leur appartenoit point. Que tout ce qui les avoit fait preſſer cette ſortie d'Egypte, n'étoit autre choſe que l'ambition qui les portoit à dominer ſur les têtes libres; & qu'ils exerçoient tant de tyrannie ſur leurs ſujets, qu'il ne reſtoit plus qu'à leur arracher les yeux. Moyſe fort étonné d'un langage ſi inſolent ſe proſterna la face en terre, remettant à Dieu la deciſion de ce different, & les provoqua à comparoître le lendemain, pour offrir de l'encens, & voir comme Dieu agréeroit leurs offrandes.

Rebellion des principaux, domptée par force.

Ces Antiprêtres ne manquerent pas de ſe trouver à la porte du Tabernacle avec les encenſoirs en main pour faire bande à part, & s'oppoſer au Pontificat d'Aaron. Mais le Dieu vivant, qui autoriſe les vrais Pontifes, parut ſur le Tabernacle d'une façon terrible & menaçante: le peuple qui environnoit les mutins s'écarta promptement à la voix de Moyſe: la terre s'ouvre ſous les pieds de Coré, Dathan, & Abiron, pour les engloutir tous vifs avec leurs pavillons, & toutes leurs richeſſes. Les autres furent devorez du feu du Ciel viſiblement, avec une extrême frayeur de toute l'armée, & comme il reſtoit quelques rebelles qui regrettoient les morts, & enflammoient la diviſion, la main de Dieu encore fumante ſur leurs têtes étoit prête de les abîmer, n'euſt été que Moyſe ſe proſterna devant

le Tabernacle priant pour eux, & le grand Prêtre Aaron tenant l'encenſoir, & ſuppliant la Majeſté Divine entre les vivans & les morts, appaiſa l'ire du Ciel. Mais le ſupplice de ces miſerables laiſſa bien de la terreur en l'ame des peuples,& un exemple d'une memoire perpetuelle à tous ceux qui reſiſtent aux puiſſances legitimement établies de Dieu.

Reſpect deu aux Puiſſances.

Il y avoit des combats au dedans & au dehors, car les Amalechites peuples ſauvages ſortis des enfans d'Eſaü, s'éforcerent d'exterminer le peuple de Dieu,luy preſenterent la bataille que Moyſe accepta, & faiſant Joſué General de l'armée il ſe contenta de monter au haut de la montagne pour prier le Dieu des vivans, & obtenir la victoire. Ses prieres étoient des traits de feu lancez ſur les ennemis, car tant qu'il tenoit les bras élevez au Ciel en Oraiſon, les Iſraëlites emportoient le deſſus, que s'il les lâchoit tant ſoit peu, ils avoient du pire, ce qui fit que Hur & Aaron luy ſoûtindrent les bras pour obvier à la laſſitude, & par ce moyen il ne deſiſta point juſques à tant que les adverſaires couvrirent de leurs corps morts tout le champ de bataille. Or comme ce grand peuple n'eût été autre choſe qu'une maſſe confuſe ſans la loy & ſans la police, qui eſt l'ame des aſſemblées. Moyſe fut puiſſamment inſpiré de Dieu pour faire des loix, tant celles qui concernoient la Religion que d'autres qui touchoient le civil.

Guerre des Amalechites.

La police & legiſlature demoïſe.

Neceſſité de la loy & la juſtice.

Les Philoſophes nous aſſûrent que tout ce qui vit dans la nature, vit par la lumiere, & que toute vie n'eſt autre choſe que lumiere, laquelle s'épand dans tout l'univers, & ne ſe contentant pas de le dorer de ſes clartez, luy communique des eſprits vivifians & des influences ſecrettes,qui font toutes les productions dans le ſein de la matiere. Ce que

la lumiere fait au monde naturel, la loy l'imite dans le monde civil, c'eſt une participation de la premiere raiſon de l'ordre & de la providence divine, qui s'inſinuë dans la maſſe du genre humain, l'embellit de ſes ſplendeurs & l'unit au point de la felicité, par des chaines inviſibles d'amour & d'obeyſſance.

La raiſon de Dieu eſt la ſouveraine Loy, qui reſide dans l'entendement divin, les threſors de ſa ſapience, qui eſt comme le premier mobile de tous les mouvemens reglez de la nature intellectuelle. Platon dit que le monde ſuivant cette regle, tient un chemin égal, avec toutes les juſteſſes & toutes les meſures requiſes à ſa conſervation, mais auſſitôt qu'il s'en éloigne, il tombe par neceſſité dans de grands deſordres, qui ne peuvent étre ſurmontez que par l'ordre divin qui r'appelle la nature au point de ſa felicité. Et comme la loy éternelle eſt ſi haute & ſi ſublime, qu'elle ſurpaſſe toutes nos penſées, Dieu a fait couler un ruiſſeau de cette ſource, qui eſt la loy de nature, une vraye lumiere de la droite raiſon imprimée dans l'intelligence de tous les hommes: mais comme elle eſt ſi ſouvent offuſquée par les noires vapeurs des paſſions animales, il a fallu neceſſairement des loix humaines & des Magiſtrats pour les authoriſer, par la peine des mauvais, & la recompenſe des gens de bien. Dieu donna donc une forte inſpiration à Moyſe de preſcrire des preceptes & des reglemens à ſon peuple, qui ont été admirez par toutes les nations.

Belles penſées de Platon.

Les Manichéens au rapport de S. Auguſtin ont reprouvé la Loy de Moyſe comme mauvaiſe & tyrannique, mais en cela ils ſont condamnez de l'Egliſe, car il n'y a point de doute qu'étant donnée de Dieu, qui eſt le Pere des bontez, elle ne fut bonne

& utile, pour tenir les Juifs comme ſous une pedagogie, attendant la grace de l'Evangile. Et S. Paul méme en l'Epître aux Romains, où il ſemble la vouloir détruire, ne laiſſe pas de l'appeller ſainte, juſte, & bonne, mais ſi vous la comparez à la loy de grace, vous la trouverez rude & imparfaite. La loy Moſaïque, dit ce grand Docteur, contient les preceptes, & celles de JESUS les ſecours: l'une donne la lumiere pour ſçavoir, l'autre de la force, pour executer. En la Loy ancienne Dieu dit, *fait ce que ie te commande.* En la Loy nouvelle, nous diſons à Dieu, *Donnez nous ce que vous commandez.* Moyſe diviſa cette Loy ancienne en trois parties, dont la premiere contenoit la Morale, & ſe trouvoit renfermée dans le Dialogue. La ſeconde embraſſoit tout ce qui appartenoit aux ceremonies, & s'appelloit Ceremoniale. La troiſiéme regardoit la Juſtice entre les parties & étoit judiciaire. La premiere, enſeigne comme il faut ſe conduire avec Dieu, & avec le prochain pour obtenir le ſalut. La ſeconde, traite du Temple, & de la Synagogue du Pontife, des Prêtres, des Levites, des Prophetes, des Religieux Nazaréens, & Recabites. Elle dechiffre les inſtrumens du culte Divin, comme ſont le Tabernacle, l'Arche d'alliance, le Propitiatoire, la Table des pains de propoſition, l'Autel des parfums, & des holocauſtes. Elle preſcrit l'ordre des ſacrifices, & des Sacremens, des diverſes obſervations de vœux, de jeûnes, de Fêtes, de Jubilez, de Tonſures & d'habits. La troiſiéme partie parle des Rois, de la Guerre, de la Paix, des Mariages, de la Poligamie, du Divorce, des Crimes, du Larrecin, d'Uſure, d'Adultere, de la Police des Serviteurs & ſervantes, des Mercenaires, des étrangers, & des Pauvres. Tout cela ſe lit encore

Sommaire de la loy de Moyſe.

eore aujourd'huy dans le Pentateuque, & ſe trouve ſuffiamment expliqué par tant d'Interprétes de l'Ecriture. Ce ſeroit choſe infinie, ennuyeuſe & inutile de le vouloir déchiffrer ici par le menu. Contentons-nous que comme l'Aurore meurt en enfantant le jour, auſſi cette Loy a expiré en produiſant la lumiere de l'Evangile.

La Loy Moſaïque donnée avec pompe.

Moyſe n'entreprit point un ſi grand ouvrage par les forces humaines, & ne ſe fia point à ſoy-même, d'une ſi haute entrepriſe, Dieu la voulut conduire de ſon authorité, & fit commander au peuple de ſe purifier, & de ſe tenir preſt dans le troiſiéme jour pour ouïr ſes volontez. Ce jour étant venu, dés le matin on entendit de grands tonnerres, & vid-on quantité d'éclairs qui ſortoient des nuages épais, au ſon d'une trompette effroyable, qui ſaiſit tout le peuple d'étonnement. Il ſe tranſporta ſelon l'ordre de ſon Legiſlateur aux pied de la montagne de Sinaï, avec défenſe de paſſer outre. Toute la montagne fumoit comme une grande fournaiſe, à raiſon que Dieu y étoit deſcendu tout en feu, ce qui la rendit extrémement terrible. Mais Moyſe ſon cher favory étoit monté au plus haut parmy les feux, les tenebres & les flammes, dans cette lumineuſe obſcurité où Dieu preſidoit, qui luy parloit ſeul à ſeul, comme à ſon confident le plus intime. Aprés tout s'entendit cette voix tonnante du Dieu vivant qui prononçoit ſes Arreſts & ſes Loix, en cette chambre de Juſtice tapiſſée de feu & de lumieres, qui trembloit ſous les pas de ſa majeſté. Toute cette Loy fut redigée par écrit avec un ſoin tres-exact, & ſe lit encore tous les jours dans les cinq Livres de la Loy.

Le ſolo principal de la Religion.

Or comme la Religion eſt la baze de toute la police, ſans laquelle les grands Royaumes ne ſont

que de grands brigandages, ce ſage Legiſlateur appliqua tous ſes ſoucis & tous ſes travaux à déraciner l'Idolatrie, & faire reconnoitre l'adorable Majeſté de Dieu dans l'Eſtat d'un culte vrayement Monarchique & incomunicable à tout autre, comme il a paru en la punition qu'il fit de ceux qui avoient adoré le veau d'or.

Veau d'or détruit.

Car l'Ecriture dit, que comme les Iſraëlites, s'aperceurent que Moyſe demeuroit long-temps en la montagne de Sinaï, dans ces aimables colloques qu'il avoit avec Dieu, il s'en ennuya, & dit au grand Prêtre Aaron, que puiſque cét homme qui les avoit amené d'Egypte étoit perdu, qu'il n'y falloit plus ſonger, mais faire en ſa place des Dieux qui marcheroient à la tête de leur armée. Aaron, qui peut-être leur vouloit faire perdre le goût de ce deſſein, par le prix auquel il monteroit, leur demanda les pendans d'oreilles de leurs femmes & de leurs enfans pour y travailler; mais leur manie fut ſi grande, qu'ils ſe dépoüillerent franchement de ce qu'ils avoient de plus precieux pour faire un Dieu à leur fantaiſie. Aaron s'acommodant à leur humeur par une grande foibleſſe, leur fit une ſtatuë qui avoit quelque reſſemblance au Bœuf Apis qu'on reveroit en Egypte. Auſſi-tôt qu'ils l'eurent apperçû ils commencerent à crier, courage Iſraël, voilà le Dieu qui t'a tiré de la ſervitude d'Egypte. Aaron l'accompagna d'un Autel, & fit annoncer la fête ſolemnelle pour le lendemain, à laquelle le peuple ne manqua pas de ſe trouver, offrant force victimes, faiſant des feſtins, & danſant autour de cette idole. Dieu avertit Moyſe de ce deſordre, & luy commanda de deſcendre promptement de la montagne pour y remedier, quoy qu'il deliberoit de les perdre entierement, s'il n'eût été appaiſé

par les tres-humbles remontrances & ſupplications de ſon bien-aimé ſerviteur.

Il ne manqua pas de ſe tranſporter habilement au camp, où il vit cette abomination, & les danſes qui ſe faiſoient autour, ce qui l'enflamma tellement de colere qu'il caſſa les Tables de la Loy écrites de la main de Dieu, jugeant que ce preſent n'étoit pas de ſaiſon pour des idolâtres & des yvrognes.

Il reprit aigrement Aaron, qui s'excuſa aſſez froidement, & ne voulant pas qu'un crime ſi abominable demeurât ſans une punition exemplaire, il prit le veau d'or & le reduiſit en poudre, qu'il détrempa dans l'eau pour la faire boire à ceux qui s'étoient ſoüillez de ce ſacrilege, & leur faire entendre que le peché qui ſemble avoir quelque douceur, eſt extremement amer en ſes effets.

Apres quoy il commanda que tous ceux qui voudroient être du party de Dieu le ſuiviſſent, & la Lignée de Levi, comme la plus intereſſée, ne manqua pas de ſe joindre à ſes côtez, ſur quoy les voyant tous bien animez, leur donna ordre de paſſer par tout le camp d'une porte à l'autre, l'épée au poing, & faire main baſſe à tous ceux qu'ils rencontreroient, ſans épargner leurs plus proches. Cela fut executé, & toute l'armée fut remplie incontinent de maſſacres, les ruiſſeaux de ſang couloient de tous côtez, accompagnez de triſtes hurlemens d'une multitude effarée, qui attendoit à toute heure le coup de la mort.

Dieu voulut que cette punition ſi ſevere fut éxecuté ſur ces miſerables, à deſſein de dõner une horreur éternelle de l'idolatrie, qui eſt le plus capital de tous les pechez. Et pour les retenir dans le culte divin, mille belles ceremonies furent pratiquées apres la ſtructure du Tabernacle de l'Arche

d'Alliance, de la Table des Pains de Propoſition, des Autels, & aprés l'inſtitution des habits Pontificaux des offrandes & ſacrifices qui ſe faiſoient avec beaucoup d'ordre & une ſinguliere Majeſté.

Le grand ſoin de la Juſtice.

Moyſe auſſi étoit infatigable à rendre la juſtice, demeurant aſſis depuis le matin juſques au ſoir en ſon Tribunal, pour ouïr les requêtes & les differens de tous les particuliers qui venoient à luy, ce que Jethro ſon beau pere, qui étoit venu le viſiter, ayant apperçeu, luy dit, qu'il étoit impoſſible de fournir à la longue à un travail ſi fâcheux, & qu'il devoit choiſir en tout le peuple des hommes puiſſans, craignant Dieu, veritables & ennemis de l'avarice pour adminiſtrer la Juſtice, & qu'il ſuffiroit qu'il ſe reſervât les procez qui ſeroient de plus grande importance. Moyſe creut ſon conſeil & établit un bel ordre pour la deciſion des differens qui naîtroient parmi le peuple.

Penſée de Philon Juif en la vie de Moyſe.

Il paſſa quarante ans au deſert en diverſes habitations, partie aux guerres contre les ennemis, partie à conſerver la paix entre ſes peuples, & confirmer toutes les Loix qu'il avoit établies par le commandement de Dieu.

Dans cét exercice il vêquit juſques à l'âge de cent dix ans, ſe détacha de toutes les choſes du monde, & fut tellement uny à Dieu, qu'il ſembloit que ſon corps même fut paſſé en la nature, & en la condition d'un eſprit immortel.

Enfin, Dieu ayant fait voir ſur la montagne de Nebo toute la terre de promiſſion, qu'il avoit gagnée par tant de bons conſeils, & tant de travaux. Il mourut dans cette veuë ſans y entrer, fut pleuré trente jour par les Iſraëlites, & enterré à deſſein, dans un ſepulcre inconnu aux yeux des hommes, de peur qu'il ne donnât ſujet de quelque idolatrie à ce peuple qui l'eût peu tenir pour une Divinité.

Jamais homme n'eut une naiſſance plus abandonnée, une vie plus diverſifiée, ny une mort plus glorieuſe. D'un enfant expoſé, il devient fils de Roy; de fils de Roy, banny; de banny, Paſteur; de Paſteur, Capitaine; de Capitaine, Prophete; de Prophete, Legiſlateur; de Legiſlateur, Souverain; le Dieu des Rois, & le Rois de tous les Prophetes; adroit à la Cour, devot en ſa ſolitude, victorieux en guerre; heureux en paix, ſage en ſes loix, terrible en ſes armes, homme de prodiges, qui a couvert les mers, cultivé les ſolitudes, cõmandé aux choſes ſenſibles & inſenſibles, exercé un empire en toute la nature.

Il a été infatigable dans les travaux zelé au bien de Dieu, détaché de ſon propre intereſt en la punition des ſacrileges, patient en ſes propres injures, familier à peu de gens, debonnaire à tous, compagnon des Anges, favory de Dieu, d'une vie fort longue, & d'une memoire qui n'aura jamais de fin.

SAMUEL.

SAmuël qui ne ſembloit né que pour prier, & paſſer ſa vie dans le Tabernacle de Dieu, s'eſt trouvé bien avant à la Cour, & dans le grand maniement des affaires de l'Eſtat. Sa naiſſance eſt un miracle, ſa vie un exemple, & ſa mort l'immortalité de ſes vertus. Il a été de ces enfans qui ſe font long-temps attendre devant que de venir au monde, qui ſont fils de tant de vœux; & qui payent l'attente de leur nativité par le bonheur de leur vie. Il n'appartient qu'aux choſes grandes d'être veuës devant que d'être, par preſages, par deſirs, par eſperances, & de ſe faire voir aprés qu'elles ne ſont plus par une memoire éternelle.

Naiſſance & nourriture de Samuël.

Anne ſa mere ſterile en enfans,& feconde en vertus,le conçût plûtôt par ſes ſoûpirs,que par ſes plaiſirs:C'étoit un don du Tabernacle qu'elle rendit au Tabernacle, & comme elle l'avoit obtenu par prieres, elle en fit un homme d'oraiſon, doüé dés ſon enfance aux miniſteres divins,& Nazaréen,par vœu exprés,qui vivoit d'abſtinence,& n'avoit autre mêtier que la contéplation,C'eſt par ces exercices que Dieu éleve les grands perſonnages,& faut neceſſairement attendre de belles actions ſur la terre, d'un homme qui a beaucoup de commerce avec le Ciel.

Déroute d'Heli & ſon origine.

Auſſi Dieu commença de bonne heure à ſe communiquer à lui,& le faire participant de ſes ſecrets. Il luy apprit la déroute de ſon Maître, le Grand Prêtre Heli, & l'apropria puiſſamment à ſon ſervice. Cét Heli étoit un venerable vieillard, Juge du peuple, qui avoit vécu dans une haute reputation, & une grande gloire parmy les Iſraëlites, mais comme il regnoit aſſez mollement, ſes enfans déja grands,abuſans de ſon authorité, exerçoient un petit brigandage juſques dans le Sacrifice, & cómettoient des impuretez & des débauches de femmes, qui ſont deux chefs tres-ordinaires pour faire chágement d'empire,n'y ayant rien qui aigriſſe davantage des ſujets que l'avarice,& la luxure de ceux qui gouvernent, l'une entreprenant ſur le bien,& l'autre ſur le lit. Un ſage Pere de l'Egliſe qui addreſſe une direction ſpirituelle à un Gouverneur, luy remontre que ce n'eſt point aſſez qu'il ſoit innocent, ſi toute ſa maiſon ne l'imite, & ne ſe forme ſur ſes exemples : car que ſert, dit-il, à un peuple miſerable d'avoir un Prince ou un Gouverneur ſage & moderé, ſi cependant qu'il s'abſtient des choſes non permiſes, il ſe trouve un de ſes ſerviteurs, qui ſe ſervant de ſon nom & de ſa puiſſance, prenne occaſion de raſſaſier ſon avarice ? Ces

Ces mauvais fils d'Heli, Ophné & Phinées faiſoient mille extorſions ſous le credit de leur pere, & deshonoroient ſes cheveux gris par l'incontinence de leur jeuneſſe débordée. Les plaintes en arrivoiẽt juſques aux oreilles du Pere, mais au lieu de les deſtituer des charges & commiſſions qu'ils tenoient de lui, qui étoit un moyen de laver la tache qui étoit imprimée ſur ſa renommée, il ſe contentoit de leur faire une foible remontrance, qui ayant peu de force ſur leurs paſſions, avoit encore moins d'effet ſur leurs mauvaiſes actions. Mais Dieu y mit la main d'une façon bien étrange, car les Philiſtins ennemis jurés du peuple élû, coururent ſur ſa frontiere; & jetterent une armée en campagne, qui obligea les Iſraëlites d'armer, pour empêcher le dégât qu'ils faiſoient; mais leur étant venus au rencontre, ils perdirent la bataille, où 4000. hommes demeurerent ſur la place. Les vaincus reprenans le cœur & les armes, mettent ſur pied une groſſe armée, qui marche ſous les aîles de l'Arche d'Alliance, conduite par Ophné & Phinées, à qui cela apartenoit par office. Mais ces hommes débauchez & peu façonnez à la guerre precipiterent une ſeconde bataille plûtôt qu'ils ne la donnerent, & firent ſi mal leurs affaires que 30000. hommes y furent taillez en pieces; ils accreurent le nombre des morts, & furent tous deux tuez à la défenſe de l'Arche, qui fut priſe & emmenée par les Philiſtins.

Guerre des Philiſtins & deſaſtre des Hebreux.

Cette déplorable nouvelle étant venuë aux oreilles d'Heli, lui donna une telle confuſion d'eſprit, qu'il ſe laiſſa tomber & mourut ſur la place, en regrettant l'Arche d'Alliance par deſſus ſes propres enfans. Sa maiſon ſe laiſſa fondre dans un grand mépris apres ſa mort, comme il lui avoit été predit & perſonne de ſa race ne parvint juſques à la vieil-

Mort d'Heli.

Peches contre la Religion vengez ſur la poſterité.

leſſe, la main de Dieu ne ceſſant de venger les injures de ſon Tabernacle, & de ſon peuple, pour apprendre aux Grands qui ſont dans les charges de tenir ſoigneuſement la main à ce que la Religion & la Juſtice, comme deux ſœurs, s'entretiennent d'une liaiſon indiſſoluble.

Samuël vient au gouvernement dans le deſeſpoir des affaires, qui eſt une marque de ſa generoſité. Sa probité & vigilance. Son zele & autres qualités.

Les affaires des Juifs étoient en un piteux état aprés la perte de ces deux batailles, & falloit une puiſſante main pour reparer ces pertes. Mais le ſouverain Maître y preſta la ſienne, & ſuſcita Samuël pour r'affermir tout ce que la fureur des guerres avoit ébranlé. Ce bon Pilote ſe conſacra par la tempête, & prit le gouvernement lors que tout homme raiſonnable eût ſongé à le quitter. C'étoit une marque qu'il y entroit par des voyes fort nettes, venant en un temps où il avoit plus de ſujet de compaſſion que d'ambition. Il n'avoit point d'autre paſſion que celle du bien public, il ne ſçavoit autre avarice que celle du temps, ny autre plaiſir que les affaires. Son premier but dans le gouvernement, fut de bannir l'Idolatrie, & remettre en vigueur le culte du vray Dieu, n'ignorant pas que les plus fatales peſtes des Etats viennent du mépris de la Religion. Il étoit homme d'ordre, d'un grand ſens & d'une forte parole, qui ne tomboit jamais à terre. Il faiſoit ordinairement paſſer ce qu'il vouloit le mieux établir par des aſſemblées generales, afin que ce qui concernoit le bien d'un chacun fut concerté par l'avis de tout le monde.

Ses commencemens & ſon progrez.

L'une des premieres fonctions qu'il exerça, fut de faire une belle harangue au peuple, & de luy remontrer ſon infidelité, luy faiſant voir, *Que ſon abandonnement venoit d'avoir abandonné Dieu, & que s'il vouloit joüir des faveurs de ſa protection à l'imitation de ſes peres, il falloit neceſſairement bannir les*

Dieux étrangers, & abolir éternellement les noms de Balaam & d'Aſtarot, à qui pluſieurs d'entr'eux, s'étoient dévoüez. Que Dieu le ſouverain Maître ne pouvoit ſouffrir de compagnon dans ſon trône, & ne vouloit point de cœurs partagez à des divinitez imaginaires. Qu'en le ſervant fidellement il eſperoit qu'il les délivreroit de la main des Philiſtins, & rehauſſeroit la gloire de leur nation abbatuë par tant de mauvaiſes rencontres, & de pertes extrémement funeſtes.

Il perſuada ſi fortement toute l'aſſemblée, par la force & la douceur de ſon diſcours, que tous ceux qui s'étoient ſoüillez de ſes mauvaiſes creances, abjurerent les ſuperſtitions, & firent une forte reſolution de ne ſervir plus qu'au Dieu vivant, & enſevelir toutes les Idoles en la terre d'oubliance. A quoy les voyans diſpoſez il convoqua les Eſtats Generaux en un lieu appellé Maſpha, où il promit de faire des prieres fort ſolemnelles pour toute ſa nation. Le peuple ne manqua pas de s'y trouver en grand nombre, & avec une devotion ſinguliere, puiſant de l'eau & la verſant comme en la preſence de Dieu, ſoit que ce fût une façon de purification parmy les Hebreux, ſoit que par cette ceremonie ils vouluſſent repreſenter la vanité & la foibleſſe de tous les hommes, qui ſont devant Dieu comme de petites gouttes d'eau épanduës ſur la terre, & qui n'ont point de vray contentement qu'en Dieu ſeul, qui eſt la ſource de tous les biens. Ils ſe diſpoſerent à recevoir la miſericorde de Dieu par un jeûne public, & une repentence de leurs fautes, confeſſans tout hautement leur ingratitude envers Dieu. Samuël les conſola, & les ayant reconciliez avec Dieu, les unit entr'eux par une concorde mutuelle, decidant leurs differens, & jugeant leurs procez au lieu preallegué avec tant d'équité, que tout le monde pé-

L'Empire d'un homme ſur un autre homme eſt une piece delicate.

ſoit voir renaître un âge d'or ſous ſon gouvernement.

Les Philiſtins les traverſent & ſont défaits par merveille.

Mais les Philiſtins qui le vouloient abbaiſſer perpetuellement, entendans qu'ils faiſoient des aſſemblées dans Maſpha, & qu'elles tournoient à leur préjudice, ſe jetterent derechef aux champs pour les combattre, dequoy le peuple, qui avoit déja experimenté les deſaſtres qui procedoient de telles hoſtilitez, ſe trouva ſaiſi d'un grand étonnement, & implora le ſecours de Samuël pour ſe garantir de la fureur de ſes adverſaires. Cela lui fit avoir un particulier refuge à la bonté de Dieu, qu'il invoqua par ſes ardentes prieres, & par les ſacrifices convenables qu'il offrit, étant Prêtre par une miſſion de Dieu extraordinaire. Les Iſraëlites encouragez par leur protecteur, ſe mettent en devoir de reſiſter à leurs ennemis, & les cõbattent de pied ferme avec un grand ſuccez. Car de bonne fortune il arriva qu'au même tems que la bataille ſe donnoit, Samuël preſentoit à Dieu un holocauſte pour toute l'armée, qui fut ſi dignement accepté, que la trompette du Ciel ſonna hautement par de grands tonnerres & des éclairs menaçans, qui épouvanterent les Philiſtins & les mirent en déroute, ce qui attira les habitans de Maſpha à la gloire de ce combat, & joignant leurs troupes avec celles qui avoient précedé, ils défirent l'armée des Philiſtins, & leur ôterent l'envie de hazarder une autre bataille.

Prudence de Samuël qui fit la paix dans le bonheur de ſes armes.

Samuël prit ſon tems bien à propos, & les voyant en cette diſpoſition, entendit à une paix honorable qu'il fit en retirant les villes que les Philiſtins avoient uſurpées ſur les Juifs dans ces grands avantages de leurs armes. Ce fut un tres-ſage conſeil, & digne de ce grand homme d'Eſtat qui ſavoit par experience que la nation des Philiſtins étoit

remuante & hargneuſe au poſſible,& que la ſienne ayoit beſoin de repos pour fermer les playes que tant de guerres étrangeres avoient ouvertes. En outre, il conſideroit que le culte du vray Dieu déperiſſoit, & perdoit beaucoup de ſon luſtre par les guerres continuelles, qui rendoient ſes ſujets moins dociles aux choſes divines, & que la licence des armes étouffoit les loix & les actions de la Juſtice : enfin il ſe regardoit lui-même,& n'ignoroit pas auſſi, que n'ayant pas été nourry aux exercices de la guerre, il réüſſiroit mieux dans la police, & donneroit beaucoup plus de ſatisfaction à tout ſon peuple.

Sa police durant la paix.

Tout arriva comme il l'avoit projetté, car cette paix étant bien cimentée par ſes conſeils & par ſes ſoins,elle fut une ſource feconde de tous biens à ſa nation. Il viſita lui-même en perſonne les villes que les armées avoient ravagées, & à qui le commerce des Philiſtins victorieux avoit donné quelques mauvaiſes teintures de la ſuperſtition, & s'en alla par tout comme un aſtre favorable,portant du jour & des influences ſalutaires à ſes peuples. Il marquoit ſes voyages par les felicitez publiques.

Bizarerie du peuple qui ſe laſſe de Samuël. & demande un Roy.

Mais il faut avoüer que le peuple eſt un animal bizarre,qui ne peut ſupporter la guerre,& qui s'ennuye auſſi de la paix. S'il eſt en trouble il ne fait que gemir,& s'il a trop d'aiſe,c'eſt pour regimber. Il ſe laſſe de ſes propres felicitez, & ne ſent ſon bonheur que par la miſere, ny ne goute ſes proſperitez qu'en les perdant. Les Iſraëlites ſe dégouterent enfin de Samuël,& ſe porterent ſous pretexte d'utilité à changer de gouvernement. La façon de ce ſage Juge leur ſembloit trop ſimple, ils vouloient voir un Prince du peuple, qui eût plus d'Eſtat autour de ſa perſonne, & qui fit plus de bruit

Et comme les Romains ſous l'Empire de Galba regrettoient Neron, parce qu'ils étoient tombez d'une Cour pleine de luxe,& de diſſolutions,en une toute autre face de gouvernement d'un vieillard, qui n'avoit pas autour de ſoy ce grand appareil d'Empereur, & ramenoit les libertins à l'ancienne diſcipline. Auſſi ces aveugles Iſraëlites, étoient dégoûtez d'une adminiſtration tranquille & moderée, qui faiſoit de bons effets ſans oſtentation. Ils prirent pretexte ſur ſon âge, & ſur les charges qu'il avoit données à ſes fils, les faiſant par ſurvivance ſucceſſeurs de la ſienne,mais non pas de ſa vertu, veu que ſelon la voix publique ils s'y comportoient peu honnêtement, s'étudians plus à contenter leur avarice qu'à rendre la Juſtice. Sur cela ils demanderent un Roy, qu'ils s'offrirent prendre de la main de Samuël, tant ils avoient bonne opinion de ſa ſincerité, & de veneration pour ſa perſonne.

Samuël quitte avec regret, non par ambition, mais par compaſſion.

Cette propoſition toucha ſenſiblement le cœur de Samuël; car il eſt vray que les bons Officiers, quoy qu'ils ne tiennent point aux charges par ambition, ne laiſſent pas d'avoir quelque déplaiſir de ſe voir deſtituez par un Prince, ou une Republique ingrate,aprés de longs & fidelles ſervices,nommément s'ils ſont âgez, ils ne veulent point que leur âge paſſe pour crime, & eſtiment qu'ils ſont toûjours aſſez vigoureux pour s'acquiter de leur Office. Mais il eſt auſſi certain que Samuël qui étoit un homme de Dieu, ne conſideroit pas tant ſon intereſt que celuy du peuple, qu'il voyoit ennuyé de ſa liberté,& par un profond aveuglement, demander un joug dont il ſentiroit la peſanteur, quand il n'auroit plus le pouvoir de le ſecoüer.

Aſſemblée des Etats & leur ceremonies

A parler ſincerement c'eſt une delicate piece que l'Empire d'un homme ſur un autre homme, &

quand Dieu établit le domaine d'Adam, il lui donna toute puiſſance ſur les animaux ; mais il n'y voulut point comprendre les hommes qui deſcendoient de luy. Le monde a été plus de deux mille ans qu'on ne ſçavoit que c'étoit de Monarchie, ny d'Empire : les plus jeunes étoient conduits par les Anciens d'une diſcretion douce & aimable, où il y avoit bien de la ſatisfaction, & point de contrainte. Le peuple de Dieu avoit toûjours retenu à peu prés cette forme de gouverner ; car les anciens Patriarches preſidoient ſur les autres comme des peres de familles plus par veneration, que par commandement. Jamais Moyſe dans cette haute authorité, qui pouvoit tout ſur les hommes & ſur les élemens, ne prit le nom de Roy : ſes ſucceſſeurs ſe contenterent de ſe dire Juges du peuple juſques à Samuël. Nembroch fut le premier parmy les Gentils, qui uſurpa une nouvelle domination ſur la liberté des peuples, qu'il ſubjugua par armes, ayant appris dans les continuels maſſacres des bêtes, la cruauté envers les hommes. Ce n'eſt pas que depuis ce temps-là les Royaumes & les Monarchies, n'ayent été ſaintement inſtituées de Dieu, mais il a toûjours voulu apprendre aux Rois, qu'il n'y avoit que luy dans l'Univers qui fut maître abſolu de toutes les creatures, ayant ſeul le pouvoir de créer & d'aneantir qui bon luy ſemble. Cela n'eſt pas permis aux plus grands Monarques de la terre, qui demeurant dans les bornes de leurs charges, ſe doivent reconnoître comme Vicaires & ſubſtituez de Dieu, pour conduire les hommes à leur fin, les faiſant arriver au point de la felicité, par les voyes de la Juſtice & de la Religion. Et quand ils s'éloignent de ces intentions & qu'ils abuſent du bien, du ſang, & de la vie de leurs

Ses commencemens & la harangue.

ſuiets, comme s'ils en étoient proprietaires, & non pas œconomes, ils ſe rendent réponſables au jugement de Dieu, de tous les abus qui ſe commettent par leurs faits dans le Royaume.

Les chãgemens d'eſtat que firent les Iuifs n'eſt point ſelon le cœur de Dieu

Droit du Roy & comme il le faut entendre.

Ce changement de gouvernement projetté par les Iſraëlites, ne fut point ſelon le cœur de Dieu, qui conſola Samuël,& lui dit, qu'il ne ſe devoit pas attriſter s'ils étoient ennúyez de lui, puis qu'ils ſe laſſoient de Dieu même,qui eſt une bonté infinie,& lui donnoient des Collegues en ſon Empire. Il lui commanda de leur faire ſavoir le droit du Roy,qui ſeroit de prendre leurs enfans pour ſes valets, & s'en ſervir à tels mêtiers qu'il jugeroit propres pour l'utilité de ſa maiſon,d'uſurper leurs terres & leurs heritages pour en accommoder ſes mignons, de tirer des decimes des revenus de leurs vignes & de leurs blés, pour en enrichir les Officiers, & en un mot,qu'il gouverneroit tout à ſa fantaiſie.

Ceux-là qui prennent ces paroles comme un droit que Dieu établit en faveur des Roys, ſont fort éloignez du ſens de l'Ecriture ; car elles ſont dites par menaces, & non pas par approbation ; autrement il faudroit avoüer que le Roy Achab auroit eu droit de prendre la vigne de Naboth, dequoy toutefois il fut ſi aigrement repris,& ſi ſeverement châtié avec ſa femme la Reine Jeſabel. Il eſt toutesfois tres-juſte que les Rois & les Souverains tirent quelques tributs raiſonnables des peuples,pour maintenir la Majeſté du Royaume,entretenir leur maiſon, proteger leurs ſujets contre les hoſtilitez, leur faciliter le commerce, leur donner les moyens de conſerver & accroître leurs revenus,de cultiver les amitiez,vivre paiſiblement dans leurs commoditez, & les défendre contre les violens uſurpateurs de leurs biens.

Tributs raiſonnables.

Les Docteurs Scolaſtiques, comme Caietan & Gregoire de Valence, demandent quatre conditions pour juſtifier les impoſts.

La premiere eſt, le pouvoir & l'authorité du Prince ; la ſeconde, qu'ils tendent à bonne fin : la troiſiéme, qu'ils ſoient ſelon la portée de leurs ſujets ; la quatriéme, qu'ils ſoient impoſez ſur perſonnes convenables, & plûtôt ſur certaines marchandiſes, que ſur ce qui eſt totalement neceſſaire à la vie de l'homme.

Samuël ne manqua pas de bien exagerer au peuple les charges qu'il ſubiroit en eliſant un Roy, le repentir qu'il en auroit lors que le mal ſeroit irremediable.

Ardeur du peuple à demander un Roy.

Mais comme il eſt malaiſé de perſuader la raiſon à ceux qui ne s'en ſervent que lors qu'elle flatte leur volonté, les Iſraëlites ne furent nullement divertis de leur propoſition, par toutes les remontrances poſſibles, mais continuerent à demander un Roy avec grande inſtance, voulans être ſemblables en cela à tant d'autres Nations. Ils reſſembloient les grenoüilles de la fable, qui prierent Jupiter de leur donner un Roy, à quoy s'accordant, il leur jetta dãs leur lac une groſſe piece de bois, qui les étonna fort du commencement, mais la voyant ſans mouvement, elles la mépriſerent, & dirent qu'elles demandoient un Roy robuſte, agile & diſpoſt, ſur quoi il leur dõna un oiſeau de rapine, qui ne ceſſoit de les devorer, apres quoy elles firent de grandes plaintes, mais il n'y voulut plus entẽdre. Auſſi Dieu fit avertir ce miſerable peuple, que lors qu'il ſeroit laſſé de la dominatiõ des Rois, & qu'il demãderoit une autre forme de gouvernemẽt, il n'auroit point d'oreille, pour ſes requêtes. Tout cela les enflãmoit davantage, tant ils étoient reſolus à leur malheur,

Samuël s'y resout.

Samuël se voulant délivrer de leurs importunitez, delibera de leur choisir un Roy, & leur donner de sa main, non pas pour l'appetit qu'il eût de tenir encore le gouvernement, mais pour le zele qu'il avoit de la gloire de Dieu & de la justice, desirant que le travail qu'il avoit employé à donner la paix à son peuple, & à le cultiver par longues années, ne fut pas inutile par le caprice d'un mauvais successeur, qui peut-être feroit gloire de changer tout ce qu'il auroit si soigneusement établi. Il ne jetta point les yeux sur sa parenté pour se faire une creature, en qui il regneroit selon la chair, & selon le sang, mais il prit par l'ordre de Dieu un homme fort inconnu, & peu signalé entre ses freres.

C'est icy un merveilleux jeu de la Providence divine, qui appelle le non être, ainsi que l'être, qui fait éclorre la lumiere des tenebres, & trace les rayons de sa gloire sur un fond de mortier.

Saül de la Lignée de Benjamin, la plus petite entre les Hebreux, & l'un des moins qualifiez en cette Lignée, homme champêtre, à qui la Cour & la Royauté n'étoient jamais entrées en l'esprit, non pas même en songe, s'en alloit recherchant les ânesses de son pere pour lors égarées: Un serviteur domestique qui étoit avec luy voyant qu'il perdoit sa peine en cette recherche, luy donne avis que dans le bourg prochain il y avoit un grand Personnage qui n'ignoroit rien, & qu'il pourroit bien leur dire des nouvelles de leur perte, & ajoûta qu'il avoit une reale d'argent qui valoit environ cinq sols, dont il luy feroit present. Saül y consent, & s'acheminent tous deux dans cette bourgade de Suph, où étoit Samuël, qui devoit ce jour-là assister à un sacrifice & à un festin qui se faisoit entre les principaux; sans y penser ils le rencontrent

contrent, & luy demandent où eſtoit la maiſon du Prophete. Samuël reconnut par revelation que c'eſtoit celuy dont Dieu luy avoit parlé, & qu'il avoit choiſi pour eſtre le Roy de ſon Peuple, & l'accueillit fort favorablement, & l'invita au feſtin, & à demeurer cette nuit là en ſon logis ſans paſſer outre, qu'il luy diroit tout ce que ſon cœur penſe, & que pour les ânesſes il ne s'en falloit point mettre en peine, qu'elles eſtoient retrouvées: mais qu'il y avoit d'autres affaires qui le concernoient, & qui feroient bien tôt tomber entre ſes mains toute la gloire, & toutes les richeſſes d'Iſraël.

L'autre ſe trouva extremement ſurpris de ſe voir traité avec tant d'honneur, & confeſſa avec toute ſincerité la baſſeſſe de ſa maiſon, & le peu de ſujet qu'il avoit de pretendre à ces hauteſſes. Mais Samuël le prenant par la main, l'introduit avec ſon ſerviteur en la ſale du feſtin, & les met tous deux au bout de la table, où il y avoit trente conviez & fit ſervir Saül de tout ce qui eſtoit le plus exquis au banquet, qui ſe fit ſur une coline aſſez proche du bourg, auquel ils décendirent apres le repas, & Samuël mena Saül en ſon logis, & le fit coucher cette nuit là en ſa chambre.

Choix de Samuël merveilleux en la perſonne de Saül.

Le lendemain il le conduiſit juſques aux fauxbourgs de la ville, & ayant fait avancer le ſerviteur, il épandit ſoudainement ſur ſa teſte une onction precieuſe, & en le baiſant il luy dit, que Dieu l'avoit oingt Roy de ſon peuple, lequel il delivreroit de la main des Philiſtins. Apres quoy il luy predit pluſieurs choſes qui luy devoient arriver, & luy donna des marques evidentes de la verité de ſes paroles.

Prudence de Saül.

Comme il fut de retour, il avoit un oncle cu-

rieux, qui s'informa de tout ce qui lui eſtoit arrivé, à qui il parla des aſneſſes, mais il ſe garda bien d'éventer le ſecret de la Royauté. Quelque temps apres Samuël fit une aſſemblée generale de tout le peuple pour proceder à l'élection du Roy, & ayant appliqué toutes les lignées d'Iſraël à ce deſſein, le ſort tomba ſur celle de Benjamin, & ſur la famille de Merati, & enfin ſur Saül, qui s'eſtoit caché pour ne témoigner point d'ambition de la Royauté, mais on l'enleva promptement du lieu où il s'eſtoit retiré, & fut montré à toute l'aſſemblée, où il n'y avoit homme qu'il ne paſſaſt de toute la teſte. Ce qui donna de la joye à Samuël, & luy fit dire, qu'ils voyoient bien que Dieu prenoit ſoin de leurs affaires par cette élection, en leur donnant un ſi brave homme, qui n'avoit pas ſon pareil en tout le peuple; ſurquoy ils crierent tous *Vive le Roy.*

Samuël ſe décharge du gouvernement avec honneur.

Apres cét eſtabliſſement Samuël fit une ſeconde aſſemblée pour ſa décharge, où il haranga fortement, remontrant au peuple les bontez & les faveurs qu'il avoit receuës de la main divine en toute ſa conduite, depuis la ſortie d'Egypte, & fit une ſorte de recapitulation ſur ceux qui l'avoient gouverné & delivré de ſes ennemis juſques à ſon temps, où il leur repeta qu'ils avoient arraché un Roy de la main de Dieu avec une importunité, & que cela n'avoit pas eſté agreable à la divine Majeſté. Dequoy il donna bonne caution, faiſant parler à l'inſtant la voix du Ciel avec un grand orage, qui les intimida, en ſorte qu'ils demanderent tous pardon de ce peché qu'ils n'avoient pas encore reconnu. Mais devant que de venir à ces reproches, il ſe juſtifia hautement, les appella à témoins de ſa conduite & de ſa converſation parmy eux, il les conjura de dire devant Dieu, & devant

le nouveau Roy, s'il les avoit jamais offenſez, ou excedez en leurs perſonnes, & que s'il y avoit quelque choſe à dire en ſa converſation, & en l'adminiſtration de ſa charge, qu'il eſtoit preſt de leur donner toute ſatisfaction. Ce venerable vieillard leur attendrit le cœur, & tous luy rendirent un témoignage de probité & de juſtice irreprochable. Là deſſus il promit, qu'il ne les oublieroit jamais; & qu'eſtant hors de charge, il offriroit à Dieu ſes plus ardantes prieres pour leur ſalut, & auroit ſoin de leur repos en tout ce qu'il pourroit, les exhortant au reſte à demeurer inviolables en la Religion de leurs peres, & au vray culte du Dieu vivant, qu'il ne les abandonneroit point, tant qu'ils tiendroient à luy par la ſoûmiſſion, & les devoirs des vrays enfans. Le peuple commença à ſentir ce qu'il perdoit en la décharge d'une perſonne ſi venerable, & conceut une grande honte de ſa precipitation: mais il eſtoit déja embarqué trop avant, & falloit voguer au gré de la tempeſte.

Secret de la police de Dieu.

C'eſt icy un grand ſecret de la police divine, lequel a donné du tourment en ſa recherche aux eſprits curieux, qui demandent pourquoy Dieu ſe ſervant du miniſtere du plus ſage homme qui fut pour lors en toute la terre, pour donner un Roy à ſon peuple, qui devoit eſtre comme la pierre fondamentale, & la baſe de la Royauté en Iudée, fait un ſi mauvais choix, qu'il fut comme forcé par les deportemens de Saül de caſſer ſon ouvrage. Mais il faut conſiderer pour ce qui eſt du choix des Princes & Souverains, que Dieu n'aprouve pas toûjours tout ce qu'il donne, n'y ne donne pas tout ce qu'il approuve. Il y a des Rois qui ſont donnez par faveur, & d'autres par

colere; les uns ſont envoyez au monde comme les Aſtres, & les autres ainſi que des comettes. Il dit par ſon Prophete, qu'il donnera un Roy en ſa fureur pour expier les pechez de ſon peuple: & S. Gregoire a tres dignement remarqué que les Roys ſe meſurent par la providence, ſelon la diſpoſition des ſujets, & qui plus eſt, que Dieu permet les pechez des bons Roys pour le chaſtiment des peuples, & qu'il y a une telle connexion entre les mœurs des Maiſtres & des vaſſaux, que la faute des Maiſtres fait la mauvaiſe vie des vaſſaux, & la bonne vie des vaſſaux l'amandement des Maiſtres. Dieu eſtoit irrité contre les Iſraëlites à raiſon de leur idolatrie, de leur opiniaſtreté, & de leur ingratitude envers Samuël, c'eſt pourquoy il leur donna Saül, non point tant pour les gouverner que pour les punir, & leur faire regretter la vertu de leur Prophete méprisé par la comparaiſon des deux gouvernemens. Il ſouffre auſſi que Samuël ſe trompe en ce choix, pour nous apprendre qu'il n'appartient qu'à la Sageſſe eternelle de ſçavoir & de faire des coups d'Eſtat, qui paſſent la capacité des plus habiles hommes.

Oſe. 13.

Pro qualitate ſubditorum diſponitur acta regentium & ſæpè pro malo gregis etiã boni delinquit vita Paſtoris.

Si la taille du corps faiſoit l'excellence des Roys, Saül ſans controverſe eſtoit des premiers; il avoit une tres belle apparance à l'exterieur, mais au dedans ſe trouvoient de grands manquemens des vertus, & des qualitez Royales. C'eſtoit un portail doré que la nature avoit baſty pour une maiſon de chaume. Le peuple d'abord en fut tout ravy, & le meſurant à la grandeur du corps, il le jugea le premier homme de ſa nation, ne voyant pas que faiſant ce jugement il preferoit un caillou à une perle.

Qualitez de Saül, & ſes vices.

Le premier malheur de ſa conduite fut qu'il

Sa mauvaiſe cõduite.

n'avoit point de cœur pour Dieu, mais pour ſon intereſt, & qu'il ne ſe lia pas aſſez eſtroittement à Samuël, qui l'avoit fait Roy, qui eſtoit l'Oracle, duquel il devoit apprendre les volontez divines.

Le ſecond fut une ſi furieuſe jalouſie d'Eſtat, ſon demon capital, qui mit ſa raiſon en deſordre, & infecta tous les plaiſirs, & tous les contentements de ſa vie. Il eſtoit foible pour tenir un Empire, & pour gouverner avec amour, & neantmoins il aimoit paſſionnément tout ce qu'il pouvoit le moins, & vouloit tout faire de ſa teſte, penſant que l'aſſiſtance d'un bon conſeil eſtoit la diminution de ſon authorité : il ſentoit quelquesfois ſes defauts, & au lieu de les corriger, il vouloit oſter les yeux à ceux qui s'en appercevoient. Son eſprit eſtoit petit ſur un grand corps, ſa raiſon ſterile dans une multitude d'affaires, ſes paſſions violentes avec peu de retenuë, ſes ſaillies impetueuſes, ſes conſeils ſoudains, & ſa vie pleine d'inégalitez.

Samuël avoit prudemment reconnu que les Philiſtins eſtoient des ennemis fort dangereux à l'Eſtat de la Iudée, parce qu'ils ſçavoient ſa foibleſſe, & la tenoient aſſervie de longue main, luy oſtant les moyens de ſonger pleinement à ſa liberté. C'eſt pourquoy il maintenoit la paix avec eux, & s'entretenoit doucement, gaignant tout ce qu'il pouvoit par de bons traittez plûtoſt que de precipiter une guerre, qui eſtoit pour abbatre les Iſraëlites ſans reſſource.

Mais Saül ne penſoit pas eſtre habile homme, s'il ne gaſtoit tout : ſans faire autre proviſion des choſes neceſſaires, il fit une grande levée de ſoldats, & une groſſe armée contre les ennemis, où

il n'y avoit que deux épées. C'eſtoit une ruſe des Philiſtins, qui ne permettoient pas aux Hebreux d'avoir des armuriers, ny autres gens qui travaillaſſent en fer pour les deſarmer totalement, & au moindre mouvement qu'ils feroient les expoſer en proye. Ces Philiſtins attaquez luy donnerent de grandes affaires tout le cours de ſon Royaume & de ſa vie, & enfin l'enſevelirent avec ſes enfans dans les ruïnes de ſon Eſtat.

Mais Dieu qui vouloit donner quelque creance au choix de Samuël, envoya d'abord des proſperitez au Peuple de Dieu ſous la conduite de ce nouveau Roy, où ce qui ſervoit de gloire à ce ſaint Homme, eſtoit un vain apas à Saül, pour luy faire entreprendre des choſes qui ne luy donneroient autre pouvoir que celuy de ſe perdre.

Un mois environ apres ſon election, Naas l'Ammonite dreſſa une armé pour fondre ſur les Iabites, alliez du peuple d'Iſraël, ceux cy voyant qu'ils n'eſtoient pas aſſez forts pour reſiſter à un ennemy ſi redoutable, luy dépecherent une ambaſſade pour traitter de la paix. Mais ce Prince inſolent fit réponſe à leur Ambaſſadeur, qu'il ne vouloit point faire de traité de paix avec eux à autre condition, qu'en leur arrachant l'œil droict, & les couvrant d'un perpetuel opprobre. Ces pauvres gens qui eſtoient preſque reduits au deſeſpoir, implorerent de tous coſtez le ſecours de leurs voiſins, & ne manquerent pas de ſupplier les Iſraëlites leurs amis, de faire quelque effort en leur faveur. Leurs Deputez eſtans arrivez à Gabaa, conterent ces triſtes nouvelles de la cruauté de Naas, remplirent le peuple de frayeur, & de larmes. Saül retournant de la campagne conduiſoit ſes bœufs, lors qu'entendant les ſoû-

Guerre des Ammonites & valeur de Saül.

pîts de ſes ſujets, il en demanda la cauſe, & comme il l'eut appriſe, il entra en une telle colere ſur les excez impitoyables de ce fier Ammonite, qu'il déchira ſur l'heure ſes deux bœufs, en envoya les pieces par toutes les villes & bourgades de ſon domaine, commandant à un chacun de le ſuivre pour venger cette injure, autrement qu'on traiteroit leur beſtail, comme il avoit fait ſes deux bœufs. Les Iſraëlites émeus en partie de compaſſion, & en partie auſſi de l'apprehenſion de ces menaces, fondirent de tous coſtez, à cette guerre, de ſorte qu'il amaſſa bien trois cents trente mille hommes. Il les diviſa en trois bataillons, & alla au devant de l'Ammonite, qu'il ſurprit chaudement, & combatit ſi vaillamment qu'il defit totalement ſon armée, & humilia ce ſuperbe Geant, qui ne penſoit qu'à pocher les yeux, luy faiſant reconnoiſtre que l'orgueil precede l'opprobre, comme l'éclair le tonnerre.

Tout ce grand peuple qui compoſoit cette armée s'en retourna en ſa maiſon, & Saül retint ſeulement trois mille hommes, dont il en donna mille à ſon fils Jonathas, qui eſtoit plein d'eſprit & de generoſité, & beaucoup plus agreable que le pere. *Son grand defaut de n'avoir point de milice entretenuë.*

Cette milice eſtoit trop peu conſiderable pour de ſi grands ennemis : neanmoins il eut bien le courage d'attaquer une place des Philiſtins, & mit leur garniſon en déroute, dequoy ceux-cy piquez outre meſure, ſe jettent aux champs avec une armée où il avoit trente mille chariots de guerre, & du peuple ſans fin, dont les Iſraëlites furent ſi épouvantez, que tous ſe diſſiperent, & s'en allerent cacher dans des cavernes, n'y demeurant qu'environ ſix cens hommes autour de Saül, qui marchoit

à petit bruit, & n'oſoit paroiſtre devant ſes adverſaires. Samuël avoit promis de le voir dans ſept jours pour ſacrifier à Dieu, & encourager le peuple.

Saül fait l'office de Prêtre à ſa confuſion.

Mais Saül voyant que le ſeptiéme jour eſtoit venu ſans avoir autre nouvelle, prend luy meſme l'holocauſte, preſente le ſacrifice, & fait le Preſtre, ſans qu'il eut aucune miſſion ny ordinaire, ny extraordinaire.

Grãd peché aux laïques d'entreprendre ſur la fonction des Prêtres.

Comme il achevoit de bruſler la victime, Samuël arriva, auquel il raconta que voyant tout le peuple qui ſe débauchoit, & quittoit l'armée; & comme eſtant preſſé de ſes ennemis, en un temps auquel il falloit avoir recours à la priere, devant que donner la bataille, il s'eſtoit perſuadé que Dieu auroit pour agreable que dans cette neceſſité & cette longue abſence de Samuël, il fit l'office de Preſtre en preſentant l'holocauſte, ce qu'il avoit fait à bonne intention ſans pretendre uſurper rien ſur ſa charge. Samuël le reprit fort aigrement de cette action, pour montrer qu'il n'y a pretexte, ny neceſſité aucune qui ſoit capable de juſtifier un peché, & qu'il n'appartient aucunement aux laïques de prendre l'encenſoir, & faire des fonctions qui regardent les Preſtres.

Deſlors Samuël luy predit, que ſon Royaume ne ſeroit pas ſtable, & que Dieu ſe pourvoiroit d'un autre qui ſeroit plus religieux obſervateur de ſa Loy. Là deſſus il le quitta pour un temps, & Saül ayant ramaſſé tout le peuple qu'il pouvoit, tâcha de s'oppoſer à l'ennemy.

Déroute miraculeuſe des Philiſtins.

Le brave Jonathas accompagné de ſon Eſcuyer, trouva moyen de grimper ſur des rochers, & de ſurprendre un corps de garde des Philiſtins, qu'ils jugeoient eſtre inacceſſible, ce qui leur donna l'é-

pouvante, eſtimant que ceux qui en eſtoient venus juſques là avoient de grandes forces, quoy qu'elles ne paruſſent pas encore. Cela mit leur armée en confuſion, & Dieu y mettant auſſi la main bien avant les remplit d'une telle frayeur, que les rangs eſtans en deſordre, ils ſe tuoient l'un l'autre ſans ſe connoiſtre. Le peuple d'Iſraël adverty de cette déroute, reprend cœur, & ſort des cavernes où il s'eſtoit retiré, ſe rangeant autour de Saül. Il en fut tranſporté d'une telle ardeur, qu'il conjura toute ſon armée de ſuivre les Philiſtins ſans boire ny manger, qu'ils ne fuſſent tous exterminez.

Precipitation de Saül dãgereuſe.

C'eſtoit une grande precipitation de ſon eſprit inégal, & une vraye chimere, neantmoins deſirant faire paſſer pour zele ce qui eſtoit une pure paſſion il voulut faire mourir ſon fils Ionathas pour avoir ſuccé un peu de miel au bout de ſa baguette, mais le peuple le luy arracha des mains, & il deſiſta de pourſuivre les Philiſtins, n'eſtant pas en eſtat de les combattre.

Guerre des Amalechites.

Quelque temps apres Samuël l'exhorta d'entreprendre une puiſſante guerre contre les Amalechites, ennemis jurez du peuple de Dieu, & le conjura de faire tout paſſer par le fil de l'épée ſans épargner perſonne, & ſur tout de ne rien reſerver du butin qui ſeroit fait ſur eux, qu'il ne fut conſommé par les flammes. A quoy il fit contenance de ſe porter avec vigueur, & fit une armée de plus de deux cents mille hommes, tant le poids de l'authorité eſtoit grand, lors que Samuël ſe mettoit de la partie. Il donna promptement ſur les Amalechites, & les défit d'une generale déroute, juſques à prendre le Roy priſonnier, mais il ſe contenta de perdre & de brûler tout ce qu'il y avoit de chetif & d'inutile, reſervant le Roy Agag

Deſobeïſſance, & vanité de Saül.

avec tous les meilleurs troupeaux,& le meuble le plus choisi.

Cependant il fut tellement enflé de cette victoire, qu'il se fit eriger un arc de triomphe, s'épanoüissoit dans les vanitez de son esprit, lors que Dieu pensoit à le reprouver, & donnoit les ordres à Samuël de luy annoncer son malheur. Neantmoins Saül aveuglé en son peché, receut l'homme de Dieu dans son camp, avec une joye extraordinaire, se vantant d'avoir efficacement accomply le Commandement de Dieu, & comme il disoit cela, on entendit la voix des troupeaux qu'il avoit mis à part, sur quoy Samuël luy dit, que veut dire donc ce bestail, qui frappe mes oreilles de ses cris; A quoy il répondit, qu'il l'avoit expressement reservé pour le sacrifice du Dieu vivant. Mais Samuël répondit, qu'il n'y avoit point de victime plus agreable à Dieu que l'obeyssance, & que le peché qui luy estoit contraire, estoit une espece d'idolatrie: qu'au reste puis qu'il avoit mepriſé la parole de Dieu, il seroit rejetté & privé du Royaume, dequoy estonné, il confessa d'avoir offensé, acquiesçant plûtôt à la voix du peuple qu'à celle de Dieu, mais qu'il suplioit Samuël d'excuser son peché, de suporter ses infirmitez, & de venir au sacrifice avec luy pour adorer Dieu en signe de reconciliation.

Il est repris & abandonné de Samuël.

Samuël répondit, qu'il ne vouloit plus rien avoir de commun avec un homme que Dieu avoit abandonné; & disant cecy, il avance le pas, & luy tourne le dos: l'autre empoigne la frange de sa robe qui luy demeura dans les mains; ce que le Prophete ayant veu: Voilà: luy dit il, comme vostre Royaume sera divisé, & sera donné à un meilleur que vous. Le Triomphateur d'Israël, le vray

Dieu des armées, n'eſt pas un homme pour changer d'advis, & ſe repentir de ſes conſeils. Le Roy s'humilia derechef advoüant ſa faute, & ſuppliant ardamment Samuël de ne le point quitter, de luy rendre le reſpect qu'il avoit accouſtumé devant les Princes du peuple, & de venir adorer Dieu avec luy. Samuël craignant le deſordre de l'armée y conſentit pour cette fois, mais depuis il ne vid plus Saül qu'au jour de ſa mort.

Il ne ceſſoit de le pleurer amerement, conſiderant qu'apres eſtre choiſi de ſa main, il avoit ſi mal reüſſi, & s'eſtoit comporté avec tant de mépris des Commandemens de Dieu : cela luy bleſſoit le cœur, & ne pouvoit mettre fin à ſes regrets, lors que ſon grand Maiſtre le conſola, & luy ſuggera David, qui devoit remplir dignement la place que Saül alloit perdre par ſon iniquité. En effet il fit deſlors une hardie entrepriſe, s'en allant en Bethleem ſous couleur de ſacrifice, & conſacrant David pour Roy du vivant de Saül, quoy que ce deſſein eſtoit ſecret pour le conduire avec plus de ſuccez. Depuis ce temps-là Saül fut delaiſſé viſiblement de Dieu, poſſedé d'un eſprit malin, & rongé perpetuellement des jalouſies d'Eſtat, que la perſonne de David luy cauſa à raiſon de ſa valeur & de ſes grandes vertus, ce que je feray voir en l'eloge ſuivant. Cependant Samuël vivoit retiré de la Cour ſans ſe meſler des affaires de l'Eſtat, & Saül par ſon éloignement changea les pechez de vanité & de timidité en des ſacrileges, & des maſſacres, lâchant toute bride à ſa fureur pour retenir un fantôme d'Empire, qui s'envoloit de ſes mains. Le bon Samuël ne ceſſoit de pleurer en ſa ſolitude ſur deux Rois qu'il avoit faits, regardant l'un comme un homicide, & l'autre comme une

David deſtiné Roy.

Hardie entrepriſe de Samuël.

Abandõnemẽt de Saül par la retraite de Samuël.

victime de mort : Il s'affligeoit inconſolablement d'entendre les deportemens de ce furieux Saül, qui faiſoit d'une meſchanceté le degré pour paſſer à une autre, inventant tous les jours de nouveaux carnages pour cimenter ſon throſne du ſang de ſes freres. Il s'attendrilloit ſur ſon cher David, voyant l'épée de Saül qui ne tenoit qu'à un filet, toûjours preſte à tomber ſur ſa teſte innocente. Il deploroit les miſeres du pauvre peuple, auſquelles il ne pouvoit plus remedier, & repaſſant en ſa ſouvenance toutes les viciſſitudes de la vie humaine, & les perfidies de la Cour, il avoit une ſoif ardente de partir de ce monde pour aller trouver l'innocence dans le ſein de ſes peres. Dieu l'exauça, & le tira à luy par une mort paiſible, l'an 77. de ſon âge, le 18. de ſon gouvernement, & le 8. de ſa retraite de la Cour. Il fut regretté & pleuré de tout ſon peuple comme le Pere de la Patrie, & luy fit-on de magnifiques funerailles pour luy rendre un témoignage à ſa mort, des loüables actions de ſa ſainte & genereuſe vie. Saül demeura encore deux ans ſur le thrône apres luy, & la veille de ſa grande déroute, l'ame de Samuël retournée du Limbe, non pas par l'œuvre de la Pytoniſſe, mais par la volonté de Dieu, lui parla, & l'advertit de ſon deſaſtre, comme j'ay déja dit en la Maxime de l'immortalité des ames.

Sa mort.

DANIEL.

DAniel entra dans la Cour par captivité, y demeura par mortification, s'y fit reconnoiſtre par prophetie, & s'y rendit ſignalé par

de grandes vertus. Pour comprendre cecy, il eſt beſoin de ſçavoir, que le petit Royaume de Iudée eſtoit ordinairement expoſé aux armes des aſſyriens, que Dieu avoit choiſi pour eſtre les verges, & les inſtrumens de la juſtice qu'il exerçoit ſur les pechez de ſon peuple.

Le Roy Nabuchodonoſor, qui regnoit dans cette Monarchie ſix cens ans avant la Nativité de N. Seigneur, fondit ſur la Paleſtine avec une groſſe armée, prit & pilla la ville de Ieruſalem, tranſporta le Roy Ioachim avec tous les plus riches vaſes du Temple, & quantité de priſonniers des plus apparens, entre leſquels eſtoit Daniel, accompagné d'autres jeunes enfans de bonne naiſſance.

Captivité, de Daniel, & de ſes 3. compagnons, qui ſont faits Pages de Nabuchodonoſor.

Le Roy donna charge à Aſphénes premier Gentil homme de ſa chambre de luy choiſir des Pages d'extraction Royale, bien faits, ſans aucune tache, ny diſgrace tant d'eſprit que de corps, qui fuſſent verſez aux arts ſortables à la nobleſſe, bien apris aux exercices, dociles & moderez, & qu'il leur aprit la langue Chaldaïque, qui eſtoit celle du Royaume pour luy ſervir à la chambre. Aſphenes apres y avoir procedé avec beaucoup de conſideration, ſe reſolut de prendre Daniel, & ſes trois compagnons Ananias, Azarias, & Miſaël. De là on peut juger, que ce jeune enfant eſtoit doüé de tres bonnes qualitéz pour la converſation du monde, & la vie de la Cour. Quelques uns ſe ſont perſuadez, qu'il eſtoit fils du Roy Ezechias, mais ſans fondement & avec ignorance de la Chronologie, veu que ſi cette opinion eſtoit veritable, il faudroit inferer que Daniel, qu'on traite icy d'enfant, & qu'on choiſit pour Page de Nabuchodonoſor, auroit eu pour lors l'âge de quatre vingts & dix ans, qui ſeroit une grande impertinence.

Toutefois il eſt croyable qu'il eſtoit deſcendu de quelques fils ou fille de ce même Roy, & en tout cas on peut aſſurer qu'il eſtoit de ſang Royal puiſque le Roy avoit expreſſément ordonné que l'on priſt de cette qualité les enfans qui devoient paroiſtre devant luy pour ſon ſervice.

Qualitez de Daniel.

Outre cette haute naiſſance il eſtoit doüé d'une façon fort gentile, ſçavant ſelon ſon âge, adroit aux exercices de la Cour, d'un eſprit doux & accort, qui eſtoit bien eſloigné du temperament de celuy que nous avons proposé en l'eloge precedent. Mais à parler ſincerement, ſi l'homme de bien doit eſtre conſideré comme un Temple, ces qualitez exterieures, ne ſont que le portail, il y en a d'autres dans l'entendement & dans la volonté, qui compoſent les Myſteres du Sanctuaire.

Il conſacre ſon arrivée à la Cour par l'abſtinence.

Ce jeune enfant eſtoit doüé d'une grande intelligence aux choſes de la Foy & de la Religion, d'une chaſte crainte de Dieu, & de rares vertus, qui ſurpaſſoient de beaucoup la portée de ſon âge. Qui pourroit aſſez loüer ce qu'il fit à ſon entrée à la Cour avec ſes compagnons qui prenoient de la lumiere de ſon eſprit, & de la force en l'imitation de ſon courage; ils ſortoient du ſiege d'une ville affamée, d'un long voyage, & de quantité de fatigues, ils ſe trouverent incontinent dans l'abondance, & la delicateſſe d'une Cour magnifique, on leur preſente comme aux autres Pages, des viandes qui ſe ſervoient ſur la table du Roy.

La jeuneſſe a ordinairement grande inclination à la vie ſenſuelle, & à contenter tous ſes appetits, de ſorte qu'il y en a qui ne ſçavent pas manger pour vivre, mais vivre pour manger. Toutefois ces jeunes enfans firent une ferme reſolution de s'abſtenir de toutes les delicieuſes vjandes qui eſtoient

ſervies ſur la table de Nabuchodonoſor, ſoit pour la crainte qu'ils avoient qu'elles n'euſſent eſté preſentées aux Idoles, ſoit pour l'amour de la Temperance; ils ſupplierent inſtamment le Maiſtre des Pages de ne les traiter que de legumes, & comme il craignoit que ce traitement ne les fit emmaigrir, & que le Roy ne s'en apperceut, ils le prierent de les eſprouver l'eſpace de dix jours, l'aſſeurant que vivans de cette ſorte, ils ſeroient pleins de ſanté & de vigueur. Cela fut verifié par l'experience, & lors qu'il fallut paroiſtre devant le Roy ils furent trouvés en bon point, adroits & mieux inſtruits que tous les autres.

Le Prophete a dit, que les beautez du deſert ſeront graſſes & fecondes; auſſi les corps qui ſont comme des deſerts privez de la graiſſe & de l'abondance que la vie voluptueuſe fournit aux delicats, ont quelque benediction de Dieu qui influë ſur eux la ſanté, la grace, & la beauté convenable au bon temperament. Ne voyons-nous pas que tous ces oyſeaux de rapine qui ſe repaiſſent de la chair des animaux, jettent un cry horrible, mais les roſſignols qui vivent innocemment de quelques petits grains de plantes, chantent melodieuſement. Daniel eſtoit fait pour charmer l'oreille d'un grand Roy par ſes diſcours, pour vivre de contemplations & de lumieres, il ne vouloit avoir rien à démeler avec les fumées & les mauvaiſes vapeurs de la cuiſine de Nabuchodonoſor. *Pinguef. cent ſpecioſa deſerti. Pſ. 46.*

Loüange de la temperance.

Il fut bien trois ans ſous ce Maiſtre des Pages, priant, jeûnant, gardant la Loy de Dieu, apprenant la langue du pays, & les modes de la Cour; ce temps eſtant expiré, il fut preſenté au Roy parmy d'autres enfans de diverſes nations, qui le goûta fort avec ſes compagnons, & trouva qu'il ſur-

paſſoit hautement la capacité de tous ceux du pays, & des autres qui avoient eſté nourris avec luy. Comme il fut avancé en âge, & approchant déja de trente ans, il pleut à Dieu de le rendre fort ſignalé à la Cour comme un autre Joſeph, par l'interpretation d'un ſonge.

Sageſſe de Daniel.

Le Roy Nabuchodonoſor eut une grande viſion en dormant, qui agita fort ſon eſprit, car il luy reſtoit en idée d'avoir ſongé quelque choſe de magnifique, mais ſon ſonge luy eſtoit échappé, & ne le pouvoit aucunement developer, ſoit qu'il dit vray, ſoit qu'il voulut feindre pour éprouver les devins, & tous ceux qui ſe méloient de predire les choſes cachées. Il fait une grande aſſemblée des Sages du pays en ſon Palais, pour ſçavoir d'eux ce qu'il avoit ſongé, dequoy ceux-cy ſe trouverent fort eſtonnez & luy remontrerent avec toute humilité, que perſonne ne traitoit ainſi avec les Interpretes des ſonges, mais que la façon ordinaire eſtoit de declarer ſa viſion, & d'en rechercher l'interpretation.

Songe du Roy Nabuchodonoſor, & ſon extravagance.

Ce Roy qui eſtoit un eſprit impetueux & extravagant, dit qu'il ne ſe contentoit pas de cette façon triviale de dire ſes ſonges, pour leur donner ſujet d'inventer apres telle interpretation qu'ils voudroient, mais que le vray ſecret de la ſcience eſtoit de deviner le ſonge meſme. Les Magiciens repliquerent, qu'il n'y avoit que les Dieux qui peuſſent rendre reſolution de cela, & que leur commerce eſtoit éloigné du noſtre.

Le Roy les renvoya là deſſus avec dépit, & ſans donner air à ſa colere ſe reſolut de ſe défaire de tous les devins de ſon Royaume, ayant déja donné le commandement à ſon Capitaine des Gardes de les faire mourir. Tous ſe mettoient en fuite, & tous eſtoient exactement recherchez : Daniel

Danger de Daniel.

qu'on

qu'on eſtimoit faire profeſſion de ces ſciences extraordinaires, fut enveloppé dans le même peril, n'y ayant pas manquement de mauvais eſprits, qui le voyant aſſez bien dans l'eſprit du Roy, s'efforcerent de le perdre dans cette occaſion.

Il ne voulut point quitter ſoudainement la Cour comme effaré, mais s'aſſeurant ſur la protection de Dieu, il ſe preſenta au Capitaine des Gardes, le priant qu'il fiſt quelque ſurſeance ſur cét Edit rigoureux, & qu'il n'enſanglantât point ſes mains par la mort de tant de gens, qu'il luy permît ſeulement de ſe preſenter au Roy, & qu'il eſperoit luy donner tout contentement. En cela il ſe montra fort prudent, & n'y ayant rien de meilleur en de fâcheuſes affaires & fort ſoudaines, que d'apporter quelque retardement, cependant que l'eſprit ſe donne du loiſir de ſe reconnoître, & de trouver des expediens pour ſortir d'un mauvais pas : il parla au Roy, témoignant bien de la compaſſion pour ceux là mêmes qui luy portoient de l'envie, & demanda quelque delay, qui étoit bien raiſonnable pour ſoudre une queſtion ſi épineuſe. La prudence.

Cependant quand il vid bien qu'elle paſſoit la portée de tout eſprit creé, il eut recours au Createur par de tres-humbles, & tres-ferventes prieres, qu'il recommanda auſſi à ſes chers compagnons, afin que tous conſpirans à un même deſſein, ils obtinſſent plus facilement la miſericorde & les lumieres de Dieu, ſur un ſi grand & ſi profond ſecret. C'eſt ainſi que les gens de bien procedent dans toutes les affaires d'importance, ne ſe fiant pas à eux-mêmes de toute leur conduite, ſi elle n'eſt dirigée d'en-haut. Les prieres redoublées jour & nuit les unes ſur les autres, forcerent le Ciel d'une pieuſe violence, & le ſonge avec ſon interpretation fut La conſultation avec Dieu.

revelé à Daniel au milieu de ſes plus ardentes devotions : Il ſentit ſon eſprit touché d'un éclat de la premiere lumiere, & vid comme dans un miroir tout ce qui s'étoit paſſé dans l'eſprit de Nabuchodonoſor, avec une telle certitude, qu'il ne luy étoit pas permis d'en douter. Alors il ne reſſembla pas Archimede, qui ayant trouvé quelque ſecret de Mathematique, comme il étoit dans le bain, ſortit tout nud par un extréme tranſport, criant par les ruës, *je l'ay trouvé, je l'ay trouvé.* Cela eſt ordinaire à des eſprits qui n'ont autre choſe en tête que la vanité, mais le S. Daniel s'écria là deſſus : *Que le nom de Dieu ſoit beny de ſiecle en ſiecle, car à luy appartient la ſageſſe & la force. C'eſt celuy qui change le temps, qui transfere les Royaumes, & leur donne tout leur établiſſement; c'eſt luy qui diſtribuë la ſageſſe aux vrais Sages, & qui partage la ſcience à ceux qui ſe rangent ſous ſa diſcipline : C'eſt luy qui revele les choſes cachées dans les plus profonds abîmes, & ſçait ce qui eſt enſevely dans les plus épaiſſes tenebres, & la lumiere habite perpetuellement avec luy. Je vous loüe, & je vous confeſſe de tout mon cœur le Dieu de mes peres, qui m'avez donné cette force d'eſprit, & cette intelligence de penetrer le ſecret du Roy.*

Il dit pluſieurs ſemblables paroles, & ſe levant de ſon oraiſon, il alla trouver le Capitaine des Gardes, lequel il pria de ſauver les Sages de Babylone, & de ne faire mourir perſonne, parce qu'il avoit trouvé le ſecret recherché par le Prince, ce que l'autre receut avec beaucoup de joye, & ne manqua pas d'en donner incontinent la nouvelle au Roy, qui fit appeller Daniel, auquel il demanda l'effet de ſa promeſſe. Alors le Prophete uſant de grande prudence, & d'une ſinguliere modeſtie, excuſa tous les Sages de Chaldée, qui n'avoient pû trouver les

Modeſtie de Daniel.

ſecrettes penſées du Roy, & ne ſe venta pas de les ſçavoir par ſa propre ſuffiſance, mais par l'inſpiration du Dieu qu'il adore. En quoy il témoigna une grande ſageſſe, & une genereuſe humilité, ne ſe donnant aucune loüange, mais transferant toute la gloire au Dieu vivant, pour donner au Roy une haute eſtime de la vraye Religion.

Saint Gregoire dit, que ceux qui cherchent leur gloire dans la commiſſion qu'ils ont de Dieu, reſſemblent à ceux qui épouſans en qualité de Procureurs, une femme par ordre de leur Maître, veulent faire les maris, ne ſe contentans pas d'être ſimples Commiſſaires. Daniel avoit en horreur ce procedé, parce que c'étoit un Aſtre, qui vouloit faire voir ſon Soleil, & ne vouloit être veu que par ſa faveur. Il fit donc un grand diſcours au Roy ſon Maître, & luy dit ſon ſonge, qui étoit touchant cette celebre ſtatuë, qui avoit la tête d'or, & la poîtrine & les bras d'argent; le ventre & les cuiſſes de cuivre, les jambes de fer, & les pieds en partie auſſi de terre. Et ajoûta que comme le Roy la contemploit en ſonge, il avoit veu ſortir une petite pierre d'une montagne, qui avoit frappé contre les pieds de la ſtatuë, & l'avoit ſoudainement renverſée, éparpillant l'or, l'argent, le cuivre, le fer, & la terre, non plus, ni moins que de menuës pailles diſſipées par un tourbillon de vent; & que cette petite pierre s'étoit à l'inſtant changée en une groſſe montagne, & avoit remply toute la terre.

Songe du Roy, & ſon explication.

Aprés avoir ſi ſubtilement touché la viſion du Prince, le faiſant ſouvenir de tout ce que ſon imagination s'étoit figurée, il deſcendit aux particularitez de l'interpretation, & dit qu'il étoit la tête d'or de cette ſtatuë, Dieu l'ayant fait le Roy des Rois, & luy ayant donné la force, l'Empire, & la

gloire, avec un pouvoir ſur la terre habitée des hommes, ſur les oiſeaux du Ciel, & les bêtes de la campagne. En ſuite il l'avertit, qu'aprés luy, viendroit un Royaume moindre que luy, qui ſeroit comme l'argent en comparaiſon de l'or; & qu'aprés ce ſecond naîtroit un troiſiéme, rapportant au cuivre, qui commanderoit ſur toute la terre; de là un quatriéme, qui comme le fer dompteroit & briſeroit tout ce qu'il rencontreroit. Et quand à ce qu'il avoit veu les pieds de cette ſtatuë compoſez de fer & d'argile, cela vouloit dire, qu'il y avoit une grande inégalité & diſproportion dans ce dernier empire, à raiſon du mélange des parties fort diverſes, qui ne ſe pourroient pas bien ajuſter enſemble. Enfin que Dieu ſuſciteroit un Royaume du Ciel, ſignifié par cette petite pierre, qui briſeroit les autres Royaumes, & demeureroit ſtable à toute éternité.

Nabuchodonoſor adore Daniel.

Le Roy fut ſi tranſporté des diſcours de Daniel, qu'il ſe leva ſoudainement de ſon Trône, & donnant de la face en terre l'adora, commandant qu'on luy offrit des victimes & de l'encens, & publiant hautement que ſon Dieu étoit le Dieu des Dieux, & le Seigneur des Rois, à qui ſeul appartenoit de reveler les myſteres, puis qu'il avoit peu penetrer un tel ſecret.

Jamais la ſageſſe ne fut ſur un ſi haut trône, que de voir le plus orgueilleux des Monarques à ſes pieds. Neanmoins Daniel ſceut bien moderer les tranſports de ſon eſprit, & luy remontrant le neant de la creature, l'attirer au culte & à l'honneur du Createur, qui étoit le Maître des ſciences, & la ſource de toutes les plus pures lumieres. Ce ſont les merveilles du ſouverain Monarque, de conſiderer un jeune homme qui étoit venu en cette

Cour comme un eſclave, y prendre ſoudainement en l'eſtime de ſon Prince la qualité d'un Dieu : il étoit enfermé continuellement dans ſa chambre, & ſon eſprit ſe promenoit par tout l'Univers : il étoit captif, & voyoit devant ſoy paſſer les Rois comme le ſonge d'une nuit.

Car repreſentez-vous avec quelle ſageſſe & quelle grandeur de cõceptions, il vid en un ſeul ſonge ce qui ſe devoit paſſer au delà de ſix cens ans, & ce qui s'étoit fait depuis treize & quatorze cens ans. *Excellence de ſa viſion qui luy fit voir l'Etat des Empires du monde.*

Cette tête d'or de la ſtatuë étoit la premiere Monarchie du monde, fondée à ce que l'on tient par Belus, que Ninus ſon fils conſacra comme un Dieu, luy faiſant faire une grande ſtatuë d'or, laquelle avoit les yeux contre-faits de certaines pierres precieuſes, qui furent depuis appellées les yeux de Belus. Ce Ninus prit pour femme une fille venuë de rien, nommée Semiramis, qui le gagna par ſes charmes, & regna aprés luy d'une façon tres-imperieuſe, juſques à tant qu'elle fut aſſaſſinée par ſon propre fils lors qu'elle l'incitoit à de tres-énormes pechez. Ce fils, qui s'appelloit Ninyas, fut peu eſtimé, & ſuivy d'environ 32. Rois faineants, le dernier deſquels fut Sardanapale, qui filoit ſa quenoüille parmi les femmes de ſon Serrail, lors qu'il fut ſurpris par une revolte de deux de ſes Capitaines, & ſe brûla avec toutes ſes precieuſes richeſſes pour ne laiſſer à ces conquerans que de la cendre.

Cette Monarchie des Aſſyriens fut alors diviſée en deux Royaumes, par ces deux Chefs conjurez contre leur Maître : Arbaces prit les Medes, & Beleſus les Chaldéens : de ce Beleſus ſortirent treize Rois, entre leſquels ſe trouvent Nabuchodonoſor & Balthaſſar : Arbaces eſt ſuivi de neuf, dont le dernier fut Aſtyages. *Celle des Chaldéens, & des Medes.*

Ces deux Royaumes furent depuis incorporez en une ſeule Monarchie des Perſes, figurée par l'argent, fondée par Cyrus, que Dieu ſembloit mener par la main à la conquête des Nations, & luy donner le bonheur à ſa diſpoſition, pour ne ſuivre plus que ſes étendars. Sa Monarchie comptoit deux cens ans, & quatorze Rois, lors que ſous Darius, l'un des grands ſpectacles de l'inconſtance des choſes humaines, elle fut enſevelie par les Grecs, aprés cinq millions d'hommes conſommez en trois batailles.

Royaume des Grecs.

Alexandre fonda ce troiſiéme Empire, repreſenté par l'airain, & fit ce grand chef-d'œuvre, dont il ſembloit n'être né que pour faire voir à la poſterité à quel point de grandeur un homme pouvoit arriver par la hauteſſe de ſes entrepriſes, & la vigueur de ſes armes. La courſe de ſon Regne s'acheva dans douze ans, & tant de conquêtes ſe terminerent par un verre de poiſon. Ses Princes partagerent diverſement l'Empire, qui aprés avoir trempé tant de fois le fer dans le ſang des Barbares, le laverent de leur propre ſang, & ſe déchirerent l'un l'autre par d'horribles guerres civiles.

L'Empire Romain.

Enfin l'Empire Romain étoit ce fer, qui briſa l'or, l'argent, & le cuivre, engloutit toutes les Monarchies pour contribuer à ſa grandeur : Mais il y avoit un mélange d'argile & de fer, en ce que tant de Rois étrangers qui étoient effeminez par le luxe, furent adjoints à la force invincible de cette courageuſe nation. Cela n'étoit point bien fondé, il étoit beſoin d'un Royaume éternel, qui commença à la naiſſance de nôtre Seigneur, ſept cens ans aprés la fondation de la ville de Rome, & s'exerce d'une façon ſpirituelle & éminente juſques à la fin des ſiecles.

J'ay voulu tracer cecy en peu de lignes, pour verifier l'interpretation que Daniel donna au ſonge de Nabuchodonoſor, & les grandes lumieres qu'il communiqua ſur l'Etat des Empires de la terre. Le Roy en cette conſideration ne ſe pouvoit ſaouler de l'admirer, & l'éleva en de tres hauts degrez d'honneur, le faiſant Viceroy de toutes les Provinces de ſon Royaume, le premier Magiſtrat, & le Prince du Conſeil des Sages. Il fut contraint d'accepter tout cela à cauſe de l'humeur imperieuſe de ſon Maître, qui dans ſes premieres boutades ne vouloit aucunement être contrarié. Mais il fit en ſorte, que ſes ſoins furent partagez à ſes chers compagnons, auſquels il fit donner des charges dans les Provinces, lors qu'il étoit toûjours auprés de la perſonne du Roy.

Daniel eſt fait le premier Miniſtre d'Etat & ſes compagnons Gouverneurs de Province.

Mais il arrive rarement, que les gens de bien ſoient élevez à la Cour, ſans que Dieu leur faſſe connoître par quelque revolution la fragilité de toute la gloire du monde. A peine avoient-ils goûté les premiers fruits de l'honneur deu à leur merite, que le Prince toûjours enflé de ſes victoires, & piqué d'une haute eſtime de grandeur, ſans avoir aucune ſouvenance de la conduite de ſon Empire, qui luy avoit été repreſentée en ſonge, ſe fait forger une ſtatuë d'or de ſoixante coudées de haut, qui devoit être l'un des effroyables coloſſes, qui fut jamais veu. Et comme c'étoit la coûtume de faire de grandes ceremonies à la dedicace de ces témoignages d'honneur qu'on rendoit aux Monarques, il appella tous les principaux du Royaume, les Gouverneurs, & les Officiers de ſa Couronne. On ne lit point, que Daniel fuſt mêlé là dedans, ſoit qu'il fût abſent en quelque grande negociation, ſoit qu'il eût évité ce rencontre par ſoupleſſe.

Traverſes des Juifs à la Cour.

Statuë de Nabuchodonoſor.

Mais ſes compagnons y furent mandez, parce que le grand credit qu'ils avoient par la recommandation de Daniel, leur avoit déja attiré l'envie de ceux du païs, qui ne cherchoient que l'occaſion de les perdre.

Si les Juifs la pouvoiét adorer.

Ils pouvoient deliberer entr'eux, s'il ne leur étoit pas permis de rendre un honneur purement civil à la ſtatuë du Roy, & conclurre avec raiſon, que cette action ne tendoit point au peché d'idolatrie. Ils ne pouvoient pas ignorer, que le Prophete Eliſée avoit octroyé à Naaman le Syrien, d'accompagner le Roi ſon Maître au Temple des idoles, & de fléchir même les genoux, non à deſſein de faire hommage au faux dieux, mais avec intention de ſoûtenir ſon Prince, lors qu'il s'appuyeroit ſur luy comme il avoit de coûtume. Cette action ſembloit plus hardie, parce qu'il s'agiſſoit d'un lieu où l'on rendoit un culte à une divinité imaginaire, & quoy que ce Naaman n'eût point de cœur & de veneration pour elle, ceux toutefois qui le voyoient courbé devant cette abomination, pouvoient inferer qu'il perſiſtoit en ſa ſuperſtition, & neanmoins le Prophete luy concede en cela tout ce qu'il demande. A plus juſte tître, il ſembloit que ceux-cy ne devoient point émouvoir une ſi furieuſe tempête contre leur nation, par faute de faire une reverence à l'effigie d'un Roy.

Neanmoins ces trois jeunes hommes, aprés avoir conſideré que le Roy pretendoit ſe faire adorer en cette ſtatuë comme un Dieu, remplis du ſentiment de leur Religion comme les uns ſe laiſſoient aller à cette adoration, les autres s'enfuyoient par crainte des tourmens, ſe preſenterent au Roy, & proteſterent hautement, qu'ils étoient ſerviteurs du Dieu vivant, & qu'ils tiendroient à grand peché

d'avoir rendu l'honneur qui luy eſt deu à une idole.

Le Roy ſe piqua ſoudainement de colere,& les menaça de les faire brûler tous vifs s'ils n'obéïſſoient, & qu'il n'y auroit Dieux ſur le Ciel,ny ſur la terre qui eût le pouvoir de les délivrer de ſes mains. Ces genereux Princes ne pouvans ſupporter ce blaſphéme, répondirent conſtamment, que le Dieu qu'ils ſervoient étoit le ſouverain Maître de tous les Rois, que rien n'étoit impoſſible à ſa puiſſance, qu'il luy étoit tres-facile de les tirer d'un danger ſi évident, mais quoy qu'il arrivât, que jamais ils ne ſeroient ſi lâches que de trahir leur foy, & démentir leur Religion. Grande conſtance.

Que ne peut la reſolution, que ne peut le courage, que ne peut la vraye pitié,& que ne fait l'Eſprit de Dieu ? Trois enfans étrangers parmi tant de millions d'infidelles qui les environnoient, comme des loups enragez, parmi les coleres foudroyantes d'un Roy inexorable, les horribles faces des bourreaux, lors que les flâmes de la fournaiſe où ils devoient être jettez, débordoient avec l'horreur & le friſſonnement de ceux qui étoient ſans peril, demeurer comme trois rochers inébranlables à toutes les ſecouſſes. Que de menaces ce mauvais Roy employa pour ſe faire craindre, que de douceurs & d'allechemens pour ſe faire aimer ? & cependant ils demeurerent inflexibles aux rigueurs, imprenables aux careſſes,ils ſont jettez dans ces braſiers, qui portoient une vraye image de l'enfer, pour endurer la plus aiguë des peines, & ils y trouvoient le plus ſenſible des plaiſirs. Le feu s'oublie d'être feu, la fournaiſe ſe tapiſſe de fleurs, les haleines des zephirs temperent l'ardeur des flames, & ce qui étoit le plus rigoureux des ſupplices, devient un trône d'honneur, ſur lequel ces trois champions Fournaiſe de Babylone.

parlent comme des oracles, toutes les creatures ſe changent en oreilles pour les écouter.

Le Roy qui étoit là preſent, & qui les avoit veu jetter bien liez & garrottez, comme il vid qu'ils ſe promenoient tous trois aſſiſtez d'un quatriéme, qui étoit l'Ange de Dieu, dans cette grande & horrible fournaiſe, ainſi que dans un pré émaillé de fleurs, demandoit à ſes Princes, ſi ce n'étoit pas ceux-là qu'on venoit de jetter dans le feu, & d'où pouvoit venir que cét élement changeoit de nature pour eux, aprés avoir devoré leurs bourreaux. Il s'approche de la fournaiſe, il les appelle par leur nom, & leur commande de venir à luy pour voir ſi ce ſont des eſprits détachez des corps: ils ſortent, il les embraſſe, il s'extaſie de joye, & confeſſe hautement que le Dieu de ces enfans eſt le vray Dieu, & ordonne, que celuy qui ſera ſi hardy de le blaſphemer, ſoit puny de mort, & ſa maiſon confiſquée.

Quel triomphe fut jamais ſi precieux que celuy de la vraye Religion, qui faiſoit voir alors ſes grandeurs à la veuë de tous les infidelles dans ſa captivité, & lors qu'on la penſoit enſevelie, écrivoit ſes loüanges en characteres de feu. Les Satrapes venoient autour des trois Princes, conſideroient leurs habits, le poil de leurs têtes, la chair, la peau, ils trouvoient que tout étoit entier. La calomnie ſe changeoit en adoration, la rage en étonnement, & ceux qu'on eſtimoit perdus & eneantis, ſe voyoient conſacrez par leurs ſupplices.

Dureté de cœur en Nabuchodonoſor.

Cela devoit convertir le Roy & toute ſa nation au culte du vray Dieu, & toutefois comme les chaînes qui tiennent liez les hommes en leur ſuperſtition par un long-temps, & par des habitudes fort enracinées, ſont quaſi indiſſolubles, tout demeuroit en même état, & ce Prince aveuglé par

la proſperité de ſes armes, portoit ſes ambitions au plus haut point où celles des hommes mortels peuvent monter, lors qu'il pleut à Dieu de le châtier par un changement fort extraordinaire.

Un an devant que le mal-heur luy arrivât, il vid en ſonge un arbre d'une hauteur demeſurée, qui ſembloit couvrir toute la terre de ſes branches, les feüilles en étoient agreables, les fruits tres-ſavoureux, les animaux terreſtres paiſoient deſſous, & vivoient de ſes faveurs, & au deſſus les petits oiſeaux du Ciel faiſoient des concerts melodieux, lors qu'il vid ſoudainement un Ange, qui deſcendoit du Ciel, & commandoit que l'arbre fuſt coupé, ſes branches diſſipées, ſes feüilles ſecoüées, ſes fruits perdus qu'il fût renverſé ſur l'herbe, mouïllé continuellement de la roſée du Ciel, enchaîné d'une groſſe chaîne de fer, & qu'on luy laiſsât ſeulement quelque petite racine pour germer encore à l'advenir, mais qu'il fût ſept ans couché par terre ſans ſe relever. Son ſonge & ſon deſaſtre.

Il fut fort épouvanté de ce ſonge, & fit une ſeconde aſſemblée des Sages de ſon Royaume, qui ne pouvoient donner aucune interpretation convenable là deſſus; Daniel fut appellé, & le ſonge luy fut raconté de la bouche du Roy de point en point, auquel il reconnut incontinent bien du mal-heur pour ſon Maître. Il eſt beſoin d'une grande force d'eſprit, quand il eſt queſtion de porter une verité affligeante à une perſonne qu'on aime, & de qui on a receu de grands biens-faits. Verité fâcheuſe tres-difficile à un amy.

On eût conſeillé à Daniel de ſe taire, de diſſimuler, d'éluder le vray ſens par quelque interpretation apparente. Neanmoins comme il ſçavoit que Dieu l'avoit mis en cette Cour; non pas pour ſe braver dans l'honneur des charges, & l'abondãce Generoſité de Daniel, à dire la verité.

de ſes richeſſes, mais pour avoir ſoin du ſalut de ſon Roy, & guerir les vanitez de ſon eſprit quoy qu'en interpretant ce ſonge au vray, il ſe mit en hazard de ruïner ſa fortune, il ne déguiſa rien, & luy dit qu'il ſeroit deſirable que l'effet de ſon ſonge arriva à ſes ennemis; mais puiſque ce malheur le menaçoit, qu'il falloit plûtôt s'efforcer de le divertir, que d'inventer des artifices pour le ſupprimer.

Qu'il étoit ce grand arbre, qui portoit ſes branches juſques au Ciel, & couvroit de ſon ombre la rondeur de la terre, que tant de millions d'hommes étoient à couverts ſous ſa protection, & reſpiroient par ſa faveur, mais d'autant qu'il avoit mépriſé Dieu, & qu'il étoit entré dans une grande preſomption de ſa ſuffiſance, ſans conſiderer que tout luy venoit d'en haut, qu'il ſeroit ſeparé de la converſation des hommes, rangé avec les bêtes, qu'il brouteroit l'herbe des champs comme un bœuf, & ſeroit expoſé à la pluye, & à toutes les injures de l'air, vivant comme un animal, juſques à ce qu'il connût qu'il y a un Dieu tres-haut, qui domine ſur les Royaumes des Monarques, & les donne à qui il luy plaît. Mais comme la racine eſt encore demeurée à cét arbre renverſé, qu'il y aura quelque reſſource de cette vie brutale, & qu'il ſera remis dans ſon Royaume, aprés qu'il aura connu les pouvoirs de la vertu celeſte.

C'étoit un naïf Courtiſan que Daniel, de dire à un Roy qu'il deviendroit bœuf par l'eſpace de ſept ans, cela ſuffiſoit pour le faire déclarer impoſteur, & bannir de la Cour. Neanmoins c'eſt choſe étrange, que Nabuchodonoſor ne replique rien là deſſus, & écoute patiemment le conſeil qu'il luy donne, dexpier ſes pechez par de bonnes œuvres. Il fut ſaiſi d'une grande crainte de Dieu, d'une frayeur

qui luy ôta toute replique de la bouche, pour ſonger par quels moyens il pourroit appaiſer les menaces du Ciel.

Inconſtance de Nabuchodonoſor.

Mais il faut avoüer que ce grand Roy avoit quelque choſe de bien farouche, & un eſprit qui n'avoit non plus de ſubſiſtance, que les nuages, & les vents. Il paſſoit ſouvent d'une extremité des paſſions à l'autre ſans toucher le milieu, & tantoſt il paroiſſoit humilié juſques aux abîmes, tantoſt auſſi il fendoit l'air & les nuës, & plantoit ſon trône par des imaginations extravagantes juſques ſur les étoilles.

Son chãgement, & ſon horrible état.

Ce ſonge de l'arbre le tient aſſez long-temps en cervelle, mais à peine douze mois étoient-ils expirez; quand étant un jour en ſon Palais, il entra dans une furieuſe vanité ſur la ville de Babylone, qu'il diſoit avoir bâtie par la force de ſon eſprit, & de ſon bras, & par les hautes magnificences de ſa gloire. La parole étoit encore dans ſa bouche, lors que la colere de Dieu fondit ſur ſa tête comme un éclair ſoudain, & fut changé en bête, non pas qu'il perdît l'ame humaine, ni la figure ordinaire de ſon corps, mais entra dans une phreneſie ſi violente, & ſi extraordinaire, qu'il ſe perſuada être un bœuf, & ſur l'heure il quitta ſon Palais, & ſon Trône, courut les champs, & brouta l'herbe avec les animaux. Et quoy qu'on tachât de le guerir par toutes ſortes de remedes, on experimentoit que ſon mal étoit une playe du Ciel à laquelle on ne trouvoit point d'allegement. Il devint ſi furieux, qu'il fallut le lier, & l'enchaîner, encor rompoit-il ſes chaines, déchiroit ſes habits, & s'expoſoit tout nud à la pluye, aux vents, & à toutes les rigueurs que portoient les Saiſons, le poil luy crût horriblement, & ſes ongles crochuës pouvoient faire

Evilmerodach qui avoit pris goût à la Regence, ne fut pas content de ce changement, mais en témoigna tant de dépit, que le Roy ſon pere ſe défiant de luy, le tint en priſon, ce qui luy fut bien amer, ſe voyant deſcendu du Trône en un moment à l'état des captifs.

Sa mort. Son fils vient à la Royauté, & délivre le Roy Joachim ſon compagnon captif.

On tient que Nabuchodonoſor regna aprés ſon rétabliſſement l'eſpace de ſix ou ſept ans, & que le Succeſſeur de ſon Empire fut cét Evilmerodach ſon priſonnier, à qui le temps duroit beaucoup dans la langueur de ſa captivité. Il trouva en cette même priſon Joachim Roy des Juifs, & comme les miſerables ont quelque obligation d'aimer leurs ſemblables, il le voyoit de bon œil, & ſe des-ennuyoit aſſez ſouvent avec luy n'ayant point d'autre compagnie. La ſouvenance de cette amitié l'accompagna juſques au Trône, & fit délivrer ſon compagnon de priſon, le traitant honorablement, & luy donnant même des charges d'importance à la Cour. Le nouveau Roy paſſant d'une extrémité, à l'autre ſi promptement, ſe comporta tres-mal; car on dit, qu'il fit mettre le corps de ſon pere en pieces, craignant qu'il ne revinſt encore des portes de la mort pour reprendre ſon Sceptre, & qu'il regna avec beaucoup d'inſolence, faiſant gloire de fouler aux pieds tout ce que ſon Predeceſſeur avoit élevé. C'eſt pourquoy cette eclypſe que Daniel fit à la Cour, comme il appert du Texte ſacré, peut bien être arrivée en ce temps-là, veu que les Juifs étoient reculez, & avoient peu de credit dans le Royaume.

Daniel éloigné de la Cour.

Ce ſaint Prophete ſe voyant déchargé des affaires du Roy, & rangé dans la ſolitude, ſe trouvoit dans ſon élement, & rallioit toutes ſes penſées, pour donner à ſon cœur les joyes de Dieu, que les

bonnes ames trouvent dans la retraite. C'étoit alors qu'il entroit plus avant dans le commerce des intelligences, qu'il étoit visité des Anges avec plus de faveur, qu'il apprenoit les secrets des Empires, & voyoit toute la gloire du monde à ses pieds. Il ne pouvoit toutefois dementir son bon cœur, ny faire autrement que le mépris de la vraye Religion, & l'affliction de son pauvre peuple, qui souffriroit beaucoup plus dans ce changement, ne luy fût fort sensible.

Evilmerodach dépoüillé.

Evilmerodach n'en fut pas plus heureux pour avoir quitté les routes de la pieté que son Pere luy avoit frayées: car aprés un Regne court & mauvais il fut opprimé par son beau-frere Nerigloſſor, qui ayant un enfant de sa femme nomme Baltassar, petit fils du grand Nabuchodonosor, le pousse pour succeder à l'Empire. Cependant le pere administra le Royaume en qualité de Regent, & quand Baltassar fut en âge, il remit tout le pouvoir entre ses mains, dont il usa assez moderément durant la vie de son pere; mais aussi-tost qu'il fut mort, il leva le masque, & se déborda en quantité d'excez, & de débauches honteuses à un Prince de son extraction.

Baltassar succede.

Ses débauches & son desastre.

Le comble de ses funestes plaisirs fut au banquet tres-somptueux, qu'il fit, auquel il convia mille personnes des plus apparentes de son Royaume, où les esprits étans épandus en des voluptez excessives, le Roy même plein de vin & d'impieté, commanda qu'on apportât sur le buffet les vases magnifiques que son ayeul avoit pris au Temple de Jerusalem, ce qui fut promptement executé, & les mit entre les mains de ses Courtisans enjoüez, & de ses femmes impudiques, qui se mocquoient des mysteres de la vraye Religion. Cette sale du festin ne sembloit plus qu'un repaire de Bacchanales

les, où la gourmandiſe, l'amour, le jeu, la raillerie exerçoient toute leur puiſſance, & les demons laſcifs étoient déchaînez pour induire les conviez à toute ſorte d'intemperance, quand voicy venir un prodige qui changea les joyes diſſoluës de cette Cour en une horrible tragedie.

Une main d'homme ſans coprs parut à la muraille, dont les doigts ſembloient ſe mouvoir, & écrire des Caracteres inconnus, dequoy le Roy fut ſi épouvanté, que tout le corps luy trembla, & ſon viſage parut chargé des pâles couleurs de la mort: Ce qui fit diſſiper tout le jeu, & faire un grand ſilence en la ſale du banquet. Incontinent il falut avoir recours aux Sages & Devins de la Chaldée pour lire & interpreter cette écriture, mais ils ſe trouvoient toûjours foibles dans ces myſteres. Evenement prodigieux.

La Reine mere du Roy avoit l'ame bonne, & retenoit toûjours quelque impreſſion de la vraye Religion, elle ſe ſouvenoit de Daniel, qui étoit pour lors encore banny de la Cour, & avoit en eſtime ſa grande ſageſſe, & ſa bonne converſation. Voilà pourquoy comme elle eut apris l'accident qui étoit arrivé, & le grand trouble d'eſprit où étoit le Roy ſon fils, elle entra dans la ſale, & luy parla fort avantageuſement de Daniel, l'aſſeurant que c'étoit un perſonnage, qui étoit rempli de la divinité, & que ſous le regne de ſon ayeul il y avoit donné des interpretations admirables ſur les choſes les plus cachées, ce qui le fit aimer de ce grand Roy, lequel ne manqua pas de le déclarer le Prince du Conſeil des Sages de Chaldée, mais que les inſolences d'Evilmerodach inſupportables à tout le monde, l'avoient chaſſé de la Cour, non pas toutefois de Babylone, où il étoit encore, & que c'étoit le ſeul homme

capable de le reſoudre dans une affaire ſi étrange.

Daniel r'appellé à la Cour interprete la viſion du Roy.

Le Roy receut cét avis avec beaucoup de joye, & commanda ſur l'heure qu'on fit venir Daniel, qui étoit retiré dans ſa petite ſolitude. On le cherche, on le trouve, on l'amène à ſa Majeſté qui le receut fort courtoiſement, & luy demanda l'interpretation des parqles écrites à la muraille, luy promettant, que s'il luy diſoit la verité, qu'il luy donneroit la pourpre & le collier de l'Ordre. Mais Daniel luy témoigna que tous ces preſens ne le touchoient point, & qu'il ne pretendoit autre honneur à la Cour que celuy de ſon Maître, dont il déclareroit les volontez, & les Arreſts. Il fit reſſouvenir le Roy de ſon ayeul, de la grandeur, & de la Majeſté de ſon Empire, du pouvoir abſolu qu'il exerçoit ſur les hommes, & comme ſon cœur s'étant élevé contre Dieu, il fut reduit à une vie brutale, dans laquelle il trempa l'eſpace de ſept ans, juſques à temps que ſon châtiment luy donnant de la ſageſſe, luy eut rendu la ſanté & le ſceptre.

Aprés avoir preparé l'eſprit de Baltaſſar par un exemple domeſtique, il luy dit avec une genereuſe liberté, que tout ce qu'il avoit ſceu être arrivé en la perſonne de ce grand Roy, étoit bien capable de l'humilier: neanmoins qu'il s'étoit élevé contre le ſouverain Monarque, & avoit de gayeté de cœur fait prophaner les ſacrez vaſes de ſon Temple, lors qu'il faiſoit loüer ſes dieux d'or & d'argent à l'opprobre du vray Dieu, & qu'en vengeance de cette ſi mauvaiſe action, la main qu'il avoit veuë contre la muraille avoit été envoyée du Ciel, & avoit écrit trois mots horribles, qui ſont: MANE, THEQUEL, PHARES, c'eſt à dire: CONTE, PESE, DIVISE, le premier ſignifie, que Dieu a conté les jours de ſon regne, & les a bornez; le ſecond, qu'il

avoit été mis en la balance du ſouverain Juge, & qu'il n'avoit pas été trouvé de poids; le troiſiéme, que ſon Royaume devoit être diviſé, & donné en proyes aux Medes & aux Perſes.

C'eſt choſe étrange, que Daniel ayant fait une prediction ſi funeſte, le Roy Baltaſſar n'entra point en colere contre luy, mais au contraire commanda qu'on luy donnât la Pourpre & le Collier d'or qu'il avoit promis à l'Interprete de ſa viſion. Mais il y aura moins de ſujet de s'étonner, ſi nous conſiderons que c'étoit une maxime parmy les Babyloniens de ne ſe fâcher point contre les Devins, & les Aſtrologues, lors qu'ils prediſoient du mal, non plus que contre le ſtyle du cadran qui montre l'heure, ou le coq des clochers qui annonce le vent. Daniel n'eſt pas mal traité pour dire une fâcheuſe verité.

Et d'ailleurs ce jeune Prince entendant parler ſon Prophete avec tant de jugement, & de ſainteté, l'eut en eſtime d'un homme de Dieu, qu'il ne falloit nullement offencer, outre qu'en le traitant avec courtoiſie, il eſperoit qu'étant amy du vray Dieu, il auroit autant de credit à détourner le fleau dont il étoit menacé, qu'il avoit eu d'intelligence à le connoître, & de force d'eſprit à le predire.

On pourroit auſſi s'émerveiller que Daniel, lequel avoit au commencement témoigné qu'il faiſoit peu d'eſtime des richeſſes, & des grandeurs de la Cour, ne laiſſa pas d'accepter la Pourpre, le Collier, & la dignité de la troiſiéme perſonne du Royaume, qui luy fut preſentée. Mais il faut noter qu'il y a quelquefois de l'infirmité d'eſprit à ne pouvoir ſouffrir l'honneur, quand il vient par une diſpoſition divine, & un ſecret de la Providence ſur nôtre conduite. Ce ſage Courtiſan conſideroit, comme étant de ſon naturel ſi éloigné de toutes ces choſes-là, elles le venoient cher- Pourquoy Daniel accepte les honneurs.

cher en ſa ſolitude, & que c'étoit un ſigne que Dieu vouloit cela, non point pour luy, mais pour le bien de ſa nation, qui étoit beaucoup plus favorablement traitée pour l'exercice de ſa Religion, lors qu'il étoit en faveur; outre que la vertu & la moderation qu'il faiſoit continuellement reluire en toutes ſes actions, dans les plus hautes proſperitez, contre la façon ordinaire de tous ceux qui étoient pour lors à la Cour, donnoit plus de gloire à Dieu, que s'il euſt été perpetuellement caché dans une vie obſcure.

Impru dence de Baltaſſar qui eſt aſſaſſiné

Ce fut une imprudence à Baltaſſar de témoigner tant d'étonnement, d'éventer cette prediction, d'autant qu'il y avoit une ſecrette conſpiration contre luy, qui ſe tramoit parmi ces diſſolutions publiques, & les conjurez furent davantage animez à l'execution de cette entrepriſe, quand ils ſceurent que ce prodige le menaçoit.

La même nuit ils executerent leur mauvais deſſein, & l'aſſaſſinerent outrageuſement, aprés avoir regné neuf mois ſeulement depuis la mort de ſon pere. Les principaux du Royaume qui étoient de la conjuration, éleverent un de leurs complices nommé Nabonidus, qui eſt appellé en l'Ecriture Darius le Medois, qui ſçachant la prophetie de Daniel, & la liberté dont il avoit parlé au Roy, l'en eſtima, & le retint en la Cour en la même qualité que ſon Predeceſſeur luy avoit donnée une nuit devant ſa mort. Comme il ſe vid rétabli en faveur, il n'oublia point Dieu, ſon cœur étant toûjours animé du zele qu'il avoit pour ſa Religion. Et comme il voyoit ſon Roy fort penchant aux ſuperſtitions du païs, il en avoit le cœur outré, & tâchoit de le purifier de ſes erreurs, le voyant d'un naturel trop ſimple, & trop credule au prejudice de la verité.

Daniel maintenu à la Cour par Darius le ſucceſſeur.

Parmi les fauſſes divinitez Bel étoit adoré d'un culte exquis & ſomptueux, parce qu'on luy offroit tous les jours de la maiſon du Roy douze corbeilles de farine, quarante brebis, & ſix grandes meſures de vin, & croyoit-on que cette idole mangeoit toutes les offrandes. Le Roy qui aimoit Daniel juſques à le faire dîner quelquefois à ſa table, deſiroit qu'il s'accommodât aux loix du païs, & témoignât de l'affection au ſervice de ce grand Bel, qui étoit adoré univerſellement de tout le païs : mais le ſage Courtiſan luy répondit franchement, qu'il n'auroit jamais de la veneration que pour le Dieu vivant. Darius repliqua, que s'il ne tenoit qu'à vivre pour être adoré, Bel étoit ſans aucun doute le Dieu vivant, parce qu'il beuvoit & mangeoit fort bien, & coûtoit beaucoup à nourrir. Daniel ſe ſoûriant repartit, que c'étoit une grande ſimplicité de penſer que cette idole mangeât tout ce qui luy étoit tous les jours preſenté.

Il eſt zélé pour ſa Religion & detruit Bel.

Surquoy le Roy ſe piqua de curioſité de ſçavoir comme tout cela alloit, & aprés avoir fait offrir les viandes ordinaires à l'autel de Bel, il fit fermer ſoigneuſement toutes les portes du temple, & y appoſa des gardes à ce que perſonne n'y entrât. Daniel avant que d'en ſortir avec le Roy, y fit ſemer quantité de cendres, eſperant par ce moyen de découvrir l'impoſture.

Le lendemain le Roy fit ouvrir les portes qui étoient demeurées bien fermées avec ſon ſceau, & comme en entrant il vid que toute la viande avoit été enlevée, il s'écria que Bel étoit un grand Dieu, & qu'il falloit avoüer, qu'il mangeoit excellemment bien, puiſque rien de tout ce qui luy avoit été offert, n'étoit demeuré.

Mais ſur l'heure Daniel luy fit voir ſur la cendre

les pas de ceux qui y étoient entrez, de quoy il s'étonna, & appella tous les Prêtres de cette idole, auſquels il montra leur fourbe, & les preſſa ſi vivement, qu'ils luy découvrirent certaines petites portes ſous l'Autel, par leſquelles ils entroient au nombre de ſoixante & dix, ſans les femmes & les petits enfans pour devorer le ſacrifice. Le Roy fut honteux de la ſimplicité de ſa creance, cette honte paſſa à la colere juſques au ſang, faiſant mettre à mort les impoſteurs.

Il tuë le Dragon.

En outre, au même lieu il y avoit un grand dragon, qui étoit encore reveré par ce peuple ſuperſtitieux, que Daniel aprés en avoir obtenu la permiſſion du Roy, tua, faiſant une maſſe compoſée de poix, de graiſſe, & de poil, qu'il luy fit avaller, dont il s'étrangla.

Grand tumulte, & danger de Daniel, par les artifices de quelque Courtiſans.

Cela fit un grand remuëment parmi le peuple, qui dit que le Roy étoit devenu Juif, faiſant aſſaſſiner ſes Prêtres, & tuant le dragon, qu'il ne manquoit plus qu'à étouffer les ſentimens de la Religion ancienne. Tellement que voilà une groſſe tempête qui s'éleve contre Daniel, & qui, au dire de tout le monde le menace d'une mort inévitable. Les Grands du Royaume tâchent, à le ruïner par toutes voyes, & conſiderans qu'il étoit exact & irreprochable en ſa charge, ils concluent de l'attraper au fait de ſa Religion, ſous couleur de gratifier le Roy, ils le ſupplient de faire un Edit, que quiconque demanderoit choſe aucune des dieux, ny des hommes l'eſpace de trente jours, horſmis du Roy, qu'il ſeroit jetté dans la caverne des lions, ce que le Roy leur accorda, ne ſçachant pas ce que leur malice tramoit contre l'innocence de ſon Prophete, & Miniſtre d'Eſtat. Il etoit épié de tous côtez, & ſe retiroit du Roy,

pour diminuer la jalouſie qu'on avoit ſur luy, pour les faveurs qu'il en recevoit.

Toute ſa conſolation étoit dans l'oraiſon, & dans ces aimables entretiens qu'il avoit avec Dieu; c'eſt pourquoy il fut affligé tout ce qui ſe peut dire, voyant que ſon Maître s'étoit laiſſé perſuader de faire un Edit ſi outrageux à l'honneur de Dieu, que de défendre de le prier. Cela n'empêcha pas qu'il ne continuât ſes oraiſons, levant trois fois le jour ſes yeux larmoyans du côté qu'étoit bâty le Temple de Jeruſalem, & ſoûpirant en la preſence de ſon grand Maître, avec les ardeurs d'un cœur qui s'évaporoit tout en amour.

Les Satrapes qui étoient tous les jours à ſa porte, ne manquerent pas de le ſurprendre, & de l'accuſer qu'il avoit contrevenu aux Edits, ce qu'il avoüa franchement: les plaintes en furent incontinent faites à ſa Majeſté, qui eut le cœur bleſſé pour l'affection qu'il portoit à Daniel, & travailla juſques au Soleil couchant pour le ſauver, neanmoins ſe voyant preſſé violemment par ſon Edit, & l'effort que faiſoient tous ſes Satrapes à ce qu'il fut obſervé, il abandonna l'innocent à leur fureur contre ſon gré. C'eſt ce qui ſoüille la conſcience de quantité de Grands, qui ne ſont pas mal-faiſans de leur naturel, mais ne laiſſent pas de faire de grands maux, par la complaiſance qu'ils rendent aux humeurs de ceux qui les approchent. Il avoit quelque eſperance que Daniel n'en mourroit point, & que le Dieu, qu'il adoroit le ſauveroit; c'eſt pourquoy il ne fit point de reſiſtance par armes, & le livra entre leurs mains pour être jetté en cette horrible foſſe aux lions, qu'on avoit affamez expreſſement, à ce qu'il fut plûtoſt devoré.

Il eſt jetté en la foſſe aux lions, & en ſort ſans dommages.

Mais, ô Dieu de merveilles, quel prodige! les lions adorent leur proye. Daniel eſt viſité dans cette caverne par un Prophete venu en un inſtant de Judée, par le miniſtere d'un Ange qui luy porta à dîner. Les bêtes changent de nature, & la nature force ſes loix pour le reſpect d'un ſerviteur de Dieu. Le Roy qui s'étoit couché ſans ſouper, & qui n'avoit point dormi de toute la nuit, de la crainte qu'il avoit pour ſon cher Daniel, il court dés le grãd matin à la caverne des lions qu'il avoit fait fermer d'une groſſe pierre, miſe à l'emboucheure, & marquée de ſon ſceau, & il s'écria d'une voix lamentable, demandant à Daniel s'il étoit encore en vie, lequel luy fit voir comme le Dieu qu'il adoroit l'avoit délivré & preſervé de tout mal; dequoy il fut ſi ravy, qu'il commença à le regarder comme un homme celeſte, fit prendre ſes accuſateurs pour être expoſez aux mêmes lions, qui les devorerent incontinent, & publia un Edit en faveur de la vraye Religion.

Ce Roy regna dix-ſept ans, juſques au temps que Cyrus par un deſſein de Dieu tres-particulier occupa la Monarchie, & traita favorablement le peuple fidelle. Daniel demeura toûjours en grande conſideration, ayant veu paſſer cinq Rois & fut enfin honoré de ſes ennemis mêmes pour ſes rares vertus, & pour les merveilles que Dieu avoit miſes en ſa perſonne. On peut remarquer en ſa vie quantité de traits, qui ornent hautement la converſation d'un parfait Courtiſan, comme ſont la fermeté de la Religion, la devotion, la tendreſſe d'amour envers Dieu, la charité envers le prochain, la modeſtie & retenuë à parler de ſoy, la moderation dans la proſperité, la force d'eſprit dans l'averſité, la conſtance inviolable pour ne ſuc-

comber jamais au peché, l'exacte fidelité envers ſon Maître, la conſcience, la ſcience, & capacité en l'adminiſtration de ſes charges, l'amour des ſiens, la compaſſion des miſerables, l'affabilité envers tout le monde, le ſupport des mauvaiſes humeurs des étrangers, la prudence en ſa conduite, & la benediction de Dieu, qui faiſoit proſperer toutes ſes entrepriſes.

LE CARDINAL POLUS.

JE veux joindre à Boëce le Cardinal Polus, l'un des plus excellens hommes du ſiecle paſſé, qui étant chef du Conſeil au Royaume d'Angleterre ſous la Reine Marie, a ſceu ſi bien allier les interêts de l'Eſtat avec ceux de Dieu, que ſe rendant reſtaurateur de la Religion, il a reparé les ruïnes d'un Empire, tombé dans une horrible deſolation.

Sa naiſſance tres-haute & tres-illuſtre le fit proche parent du Roi de la grãd' Bretagne, tant du côté paternel que maternel. Son eſprit égala ſa nobleſſe, & ſa vertu ſurpaſſant l'un & l'autre, le fit enfin le plus ſage, & le plus moderé perſonnage qui fût en tout le Clergé. Les ſoins d'une bonne mere l'éleverent fort avantageuſement dés ſes plus innocentes années, & ne ne luy épargnerent rien de tout ce qui étoit capable d'éclairer ſon entendement par la connoiſſance des lettres, ou d'échauffer ſa volonté par une genereuſe ardeur des belles actions. **Sa naiſſance, & ſon éducation.**

Il témoigna dés ſon plus tendre âge quelque attrait divin, qui luy faiſoit fuïr le grand commer- **Amour de la ſolitude.**

ce des compagnies, & luy inſpiroit ſecrettement l'amour de la ſolitude. Il ſe plaiſoit à vivre dans une libre étenduë des campagnes, où la pureté de l'air, l'aſpect des Aſtres, l'émail des prairies, le couvert des bois, les veines des eaux, & tant d'autres ſpectacles luy dreſſoient autant de degrez pour monter à Dieu qu'il voyoit de beautez au ſein ouvert de la nature.

C'eſt pour cela, qu'il fit volontiers ſes premieres études aſſez prés d'une maiſon des Reverends Peres Chartreux, dont il aimoit la converſation par deſſus toutes les delices du monde, laquelle ne manqua pas de faire couler en ſes mœurs une certaine teinture de devotion & de probité qui luy dura toute ſa vie. De là il prit ſa route dans les Univerſités d'Angleterre où il rendit par tout des preuves ſignalées de ſa capacité.

Ses voyages. En ſuite il paſſa en Italie ſur les approches de ſa vingtiéme année, où il vid les merveille de Rome, & goûta les plus rares eſprits de ſon ſiecle; dont quelques-uns furent depuis ſes domeſtiques, qui ſervirent beaucoup à remplir ſon eſprit de la plus haute erudition, qui le fit admirer par tout ſans amortir les ſaintes ferveurs de ſa devotion.

Il retourne en Angleterre, & trouve les affaires bien changées. Aprés avoir voyagé l'eſpace de cinq ans dans les païs étrangers, il retourna en Angleterre, où il fut regardé comme un homme décendu du Ciel, à qui tant de precieuſes qualitez ne ceſſoient de promettre le plus haut comble de la gloire.

Mais il trouva bien-toſt les affaires du Royaume grandement broüillées par l'horrible divorce que le Roy Henry VIII. minutoit en ſon eſprit, qui le devoit ſeparer de ſa femme Catherine, & tout enſemble de l'Egliſe de Dieu. Ils deſiroient ardemment que Polus, qui étoit déja dans une re-

putation de ſcience & de probité, ſe rendit approbateur de ſes intentions ; afin que ne trouvant point de ſubſtance dans la verité, il mendiât de l'apparence dans les opinions des hommes.

Il ſent un grand combat en ſon eſprit.

Ce ne fut pas une petite tentation à ce jeune Prelat, qui n'étoit point ſi auſtere, qu'il n'eut le goût de l'honneur, ny ſi peu verſé à la Cour, qu'il ne regardât le Roy cõme la ſource du bien qu'il pouvoit pretendre. Il conſulta long-tems en ſon eſprit pour trouver quelque milieu qui accordât la conſcience avec la volonté du Roy. La probité qui luy étoit comme une autre naiſſance, diſputoit en ſon cœur avec l'intereſt de ſa fortune, il cherchoit un temperament pour les joindre. Il ſembloit un jour l'avoir trouvé, & s'acheminant à la Cour pour expoſer au Roy un avis qui étoit plus complaiſant que juſte, de peur que la liberté de ſes paroles ne fit tort aux pretenſions ſi raiſonnables de ſa dignité.

O que c'eſt un pas gliſſant, de conſeiller un Roy ſur ſa paſſion ! ſi vous y aportez trop de juſteſſe, vous mettez en hazard vôtre fortune, ſi vous y mêlez trop de molleſſe, vous trahiſſez vôtre cœur. La parole du Prince eſt alors le fourneau qui vous épreuve, & là on voit les uns qui brûlent comme la paille, & les autres qui s'épurent comme l'or.

L'Eſprit de Dieu s'empara du cœur & de la langue de ce ſage Conſeiller, il oublia tout ce qu'il avoit preparé de raiſons humaines & accommodantes pour ouvrir ſeulement les yeux à la verité.

Comment, Sire, dit-il au Roy, *repudier la Reine Catherine aprés tant d'années de vôtre Mariage, vous avoir produit lignée capable de ſucceder à vôtre Couronne ? I'avouë qu'elle a été donnée pour Eponſe à vôtre frere aîné, mais il eſt mort en ſon enfance ſans avoir conſommé ſon mariage, & vous*

avez épouſé la Reine en face d'Egliſe avec une diſpenſe authentique que le Pape pouvoit donner, & qu'il a octroyé à la requeſte que luy en a fait le Roy vôtre pere de glorieuſe memoire, au conſentement que vous y avez prêté. Quand vôtre Majeſté y auroit eu quelque repugnance ſecreite, causée par le reſpect de celuy à qui vous deviez vôtre naiſſance, elle ne peut prejudicier à la foy publique, ny à la conſommation d'un mariage ſuivy des fruits & des benedictions qu'on attend ordinairement de ce commerce. Helas, Sire! vôtre Majeſté a conſacré ſon regne par tant de Royales vertus, & tant de beaux exemples qui vous ont acquis l'amour & l'admiration de la Chrêtienté; voudroit-elle noircir une vie ſi pure, une reputation ſi triomphante, par une tache qui ne ſe laveroit jamais que par l'effuſion du ſang de tout vôtre Royaume. Vôtre Majeſté a ſacrifié ſon ſceptre & ſa plume, par l'obeïſſance qu'elle a rendu au S. Siege, & par le beau livre qu'elle a fait pour la défenſe de l'Egliſe. Pourroit-elle honnêtement mépriſer les loix aprés les avoir authoriſées par un témoignage ſi public? Que diroient vos peuples qui ont des ſentimens ſi juſtes de la Religion: Que diroient les Princes étrangers, qui ont conçeu une ſi haute opinion de vôtre merite? Ceux qui vous conſeillent ce divorce ſont les plus capitaux ennemis de vôtre gloire qui attirent ſur vous l'indignation de Dieu, la cenſure du Souverain Pontife, les armes d'un grand Etat, qui offenſé de cét affront prendra le droit de conjurer à vôtre ruïne.

Tout ce qui vous pouſſe à cecy, c'eſt une paſſion de jeuneſſe qui ſe peut moderer, c'eſt un mauvais conſeil qui ſe peut rejetter, c'eſt un malheur qui ſe peut divertir, les avis qui vous plairont le moins en cét affaire ſeront toûjours les meilleurs, la participation d'un fait ſi hazardeux ne peut apporter qu'un long repentir. Il

dis cecy à vôtre Majeſté pouſſé d'un zele tres ardant que j'ay pour le ſalut de ſon ame, & par un tendre reſpect que j'ay toûjours gardé pour ſa perſonne Royale; je la ſupplie de ne mépriſer pas un point ſi important, qui doit faire ſa predeſtination dans le Ciel, & ſon bonheur ſur la terre.

C'étoit hardiment parler pour un homme qui voyoit que s'accommodant à l'humeur du Roy, il entroit incontinent en poſſeſſion des plus riches benefices du Royaume, & qu'en la contrariant, il expoſoit ſa liberté, ſon bien & ſa vie à de tres-évidents dangers. Neanmoins il eut la conſtance de luy faire cette grave remontrance, ſans vouloir ſuivre l'exemple de ceux qui plâtrent les mauvaiſes affaires, & font dire à la Theologie tout ce que dicte l'intereſt de leur fortune. Henry VIII. ne fut point amolly d'une ſi ſage harangue, mais au contraire il eut toutes les envies d'arrêter Polus ſon couſin, & de le faire mettre à mort, ce qu'il eût executé, ſi la main de Dieu n'euſt retenu le coup.

Henry VIII. endurci, ne cede point à cette parole.

Il vid bien que le cœur du Prince étoit envenimé d'amour & de colere juſques au deſeſpoir du remede; c'eſt pourquoy quelque temps aprés prenant l'occaſion, il demanda au Roy ſon congé ſous quelque pretexte, & l'ayant obtenu ſortit du Royaume, s'abandonnant comme à un exil volontaire pour n'offenſer point ſa conſcience. Il vint en France, & demeura quelque temps en Avignon, de là il paſſa à Padoüe, & de Padoüe à Veniſe, où il fut reconnu & eſtimé des premiers hommes de la Chrêtienté pour l'excellence de ſes hautes qualitez.

Polus exilé volontairement.

Enfin Dieu voulant faire voir, qu'on ne perd rien en le ſervant, & que les honneurs ne ſont pas ſeulement pour ceux qui par une ſoupleſſe politique s'accommodent aux temps, & aux fantaiſies des

Il eſt fait Cardinal.

Grands, ſuſcita l'eſprit de Paul III. grand amateur des hommes ſçavans & des gens de bien, qui le fit Cardinal avec l'approbation de tout l'Univers. De ſorte qu'ayant mépriſé un Evêché en Angleterre pour la ſatisfaction de ſa conſcience, & la défenſe de la verité, il obtint par merite une haute Principauté dans l'Egliſe, que tous les crimes d'une conſcience proſtituée au mal ne luy pouvoient acquerir.

Henry le fait proſcrire, & le perſecute.

Henry, qui avoit déja déclaré la guerre à Dieu & à ſes Saints par ſon divorce, fut allumé de fureur par la retraite, & par la promotion de ce ſaint homme, le faiſant proſcrire par toute l'Angleterre, & promettant cinquante mille écus à celuy qui le prendroit pour le luy livrer. C'eſt pourquoy, comme il ſceut que le Pape l'avoit delegué en France & en Flandre, il importuna François I. par toutes voyes pour le mettre entre ſes mains. Mais ce grand Prince, quoy qu'il y allât de ſon intereſt, ne fit rien qui fuſt indigne de ſa generoſité, recevant le Cardinal avec toute fidelité & toute courtoiſie pour n'offenſer point le Pape, ſans toutefois permettre qu'il demeurât en France, ne voulant pas aigrir le Roy d'Angleterre, à raiſon qu'il avoit grand beſoin de luy dans la guerre qu'il faiſoit à l'Empereur.

Polus fut donc contraint de prendre le chemin de Flandre, où il fut charitablement receu par le Cardinal Erard Evêque de Cambray, & y paſſa quelques mois attendant la diſpoſition du Pape. Mais Henry ſçachant qu'il étoit retiré dans cette Province r'alluma ſes coleres, & témoigna tant d'ardeur, qu'il promit aux Flamans d'entretenir quatre mille hommes ſoudoyez pour dix mois en faveur de l'Empereur contre les François,

à telle condition qu'on abandonneroit ſon couſin à ſa diſcretion. Toutefois il ne rencontra point de ce côté là de lâcheté qui favorisât ſes violences : dequoy il fut ſi irrité, que ſe laiſſant emporter à la rage de ſa paſſion, il fit arrêter la Comteſſe de Salisbery, mere du Cardinal, qui étoit fille du Duc de Clarence, frere du Roy Edoüard IV. accuſée d'avoir receu une lettre de ſon fils, & d'avoir porté à ſon col la figure des cinq playes de nôtre Sauveur. Sur ce il commanda qu'on luy fiſt ſon procez, ce qui fut executé, & les Juges pervers & abominables qui accordoient tous leurs Arreſts à l'impitoyable fureur du Prince, la condamnerent à mort, & luy firent trancher la tête ſur un échaffaut, où elle témoigna une inſigne pieté, jointe à une pareille conſtance. Son cher fils qui l'aimoit & reſpectoit avec toutes les tendreſſes d'affection qu'on peut avoir pour une mere, en fut extrémement affligé, & ne trouva jamais de conſolation qu'aux ordres de la Providence, & en la gloire de ſa mort, qui étoit precieuſe devant Dieu.

Aprés tout, le Legat eſt r'appellé à Rome, & comme il eut informé Paul III. de la miſere des peuples de la Chrêtienté, qui gemiſſoient inceſſamment ſous le faix de la guerre embrazée entre les deux principales Couronnes, il ébranla fort les volontez pour remedier à cét affaire.

Ce bon Pape étoit humain, liberal, magnifique, bien verſé aux bonnes lettres, & ſur tout amateur de l'Aſtrologie. Il ſemble que l'harmonie des corps celeſtes, à laquelle ſon eſprit étoit ſi delicieuſement attaché, luy faiſoit couler en l'ame le deſir des accords de la terre. Il ſe paſſionna pour la paix des Princes Chrêtiens, &

comme il ſçavoit la grande capacité du Cardinal Polus jointe au ſang Royal, qui luy donnoit une pleine authorité, il ne manqua pas de le renvoyer avec une Commiſſion bien authentique, pour moyenner un accord entre les deux Rois.

Le ſaint Prelat entreprit cette affaire avec un grand courage, y étant porté & par inclination, & par élection. Il ne manqua point de repreſenter aux Puiſſances toutes les raiſons divines & humaines, qui le pouvoient émouvoir à faire un bon accord pour la gloire du Dieu des Monarques, & le repos de leurs ſujets. Mais comme il avoit trouvé en l'oreille de Henry un demon d'amour, qui émouſſoit toute la force des raiſons qu'on luy pouvoit mettre en avant pour divertir ſa paſſion, auſſi rencontra-t'il dans l'eſprit de ces deux Monarques une horrible jalouſie d'Eſtat, qui fermoit toutes les avenuës aux plus ſaintes remontrances. Le temps n'étoit pas encore venu, & c'étoit ramer contre le vent & la marée, que de preſſer davantage cette affaire. Il fut contraint de s'en retourner à Rome, où le Pape luy donna une Commiſſion pour Viterbe, dans laquelle il demeura quelques années joüiſſant des fruits d'une douce tranquillité.

Enfin comme le Concile de Trente étoit déja aſſemblé pour extirper les hereſies, & remedier aux deſordres que leur venimeuſe contagion portoit dans le ſein de la Chrêtienté, il fut choiſi pour y preſider; ce qu'il fit durant quelque temps avec une grande admiration de ſon ſçavoir, & une approbation univerſelle de ſon zele.

Il eſt conſideré pour être Pape.

Mais comme Paul III. ayant paſſé l'âge de quatre-vingts ans, vint à payer le tribut commun à la condition des vivants, il fut obligé de s'en retourner à Rome, où tout le monde jetta les yeux ſur luy

luy pour le faire Chef de l'Egliſe. Tout ſembloit conſpirer à ſon eſlection, l'âge, le ſang, la vertu, le ſçavoir, la grande experience des affaires, la bienveillance de l'Univers qui eſtoit paſſée juſques à la veneration. Il n'y avoit que luy qui reſiſtoit à ſon bon-heur, parce qu'il ne s'aidoit pas, & ne permettoit rien de mol à ſa generoſité qui pût le rendre ſuppliant, quoy qu'il y allaſt de la premiere Tiare du monde. Les Neveux de Paul III. qui poſſedoient encore la plus haute autorité dans les affaires, conſiderans la fidelité des grands ſervices qu'il avoit rendus à leur Oncle, ne manquerent pas de le pouſſer au Pontificat. Et comme le Conclave eſtoit aſſemblé depuis quelque temps, & que la deciſion de ce grand affaire approchoit de ſa maturité, ils ſe tranſporterent la nuit dans ſa chambre, pour luy parler de ſa promotion, & s'offrir à ſon ſervice, à deſſein de luy moyenner la ſouveraine Dignité. Mais il montra ſi peu de complaiſance à leurs diſcours, qu'au lieu de leur faire des careſſes & des ſouſmiſſions, dont ceux-là qui pretendent les honneurs ſont toûjours exceſſivement prodigues; il fit réponſe, que Dieu eſtoit le Dieu des lumieres, & que l'affaire dont il s'agiſſoit ne ſe devoit point traiter en tenebres.

Sa generoſité lui fait perdre la Papauté.

Cette ſeule parole les rebuta, & dés le lendemain le bon-heur qui depuis deux mois n'avoit point ceſſé de regarder Polus, lâcha le pied, à la remiſe des Neveux Cardinaux, de ſorte que Jule III. fut eſleu eſtant Neveu d'un Cardinal fort renommé, & grand juriſconſulte.

Polus ſon competiteur ſçachant bien qu'il ne luy eſtoit pas expedient de vivre ſous les yeux d'une Puiſſance à qui le jugement de la Chreſtienté l'avoit ſecrettement preferé, ſe retira à Maguzan

Il ſe retire de chef en la ſolitude.

dans un Monaſtere de S. Benoiſt, où il commença à joüyr des delices du repos auquel ſes inclinations le portoient, cultivant la devotion au plus haut point, & ſe recreant dans les bonnes lettres qu'il avoit toûjours aimées.

Mais Dieu qui vouloit faire par ſon moyen les plus grands coups d'Eſtat que l'Europe euſt jamais veu, fit naiſtre des occaſions qui le tirerent de ſa ſolitude, pour retourner aux grands emplois.

Il eſt neceſſaire de tracer icy l'eſtat des affaires d'Angleterre, pour faire voir ſa vertu en ſon plus beau jour, & pour conſiderer comme la Providence gardant ſon cher Polus ainſi que la prunelle de ſes yeux, le reſerva dans des temps qui le firent le vray pacificateur de ſa nation.

Eſtat des affaires d'Angleterre.

A cét effet il arrive que Henry VIII. apres avoir regné environ huit ans dans le ſchiſme, menant une vie debordée en luxure, rapineuſe en avarice, impie aux ſacrileges, cruelle en maſſacres, toute couverte d'ordures, de ſang, & d'infamies, tomba malade d'une maladie languiſſante, qui luy donna le loiſir de jetter quelques penſées ſur ſa conduite.

Mort de Henry VIII.

Il eſt vray que les images effroyables de ſes crimes, & les ombres des morts qui luy ſembloient aſſieger ſon lit, & troubler continuellement ſon repos, luy donnerent des remords, & qu'ayant appellé quelques Evêques il témoigna un deſir de ſe reconcilier à l'Egliſe, & en rechercha les moyens. Mais ceux cy qui eſtoient encore eſpouvantez de la fureur de ſes actions plus que barbares, craignans qu'il ne dit cela que pour les ſonder, & qu'il ne ſcellaſt les conſeils qu'ils luy pourroient ſuggerer par l'effuſion de leur ſang, le conſeillerent mollement, ſans luy montrer les devoirs de la vraye Penitence, & luy declarer les ſatisfactions qu'il

devoit rendre à Dieu & au prochain, pour l'enormité de tant de crimes. Il ſe contenta de faire ouvrir l'Egliſe des Cordeliers qu'il erigea en Parroiſſe, & commanda qu'on y celebraſt la Meſſe en public, ce qui fut executé avec une grande allegreſſe des Catholiques, qui eſtoient dans cét horrible ravage. Il annexa à cette Egliſe deux autres Paroiſſes avec un Hôpital, laiſſant pour le tout mille eſcus de revenu.

De là comme il ſentoit que la vie l'abandonnoit, il demanda la Communion, qu'il reçut, faiſant contenance de ſe lever, mais un Eveſque luy ayant dit que ſa debilité le diſpenſoit de cette ceremonie, il répondit que quand bien il ſe mettroit ſous terre pour recevoir une telle Majeſté, il ne feroit que ſon devoir. Il ordonna par ſon teſtament que ſon fils Edouard qui eſtoit né de Ieãne de Simer, luy ſuccederoit, & en cas de mort, que Marie fille de la Reyne Catherine ſeroit heritiere de la Couronne, & ſi elle venoit à manquer, que ſa fille Eliſabeth, quoy que bâtarde, rempliroit la place, & poſſederoit le Royaume. Sur les approches de la mort il demanda du vin, & ceux qui eſtoient proches de ſon lit, entendirent que dans ſa réverie il repetoit ſouvent le mot *de Moines*, & qu'il diſoit comme par deſeſpoir, *I'ay tout perdu.*

C'eſt ce qui ſe peut dire de plus veritable de luy, car c'eſt un tres-mauvais ſigne de voir mourir dans l'honneur de la dignité Royale, & d'une mort aſſés paiſible un homme qui avoit déchiré IESUS, qui avoit mis le ſchiſme en ſon Egliſe, qui avoit tué quatre Reynes, de ſix qu'il avoit épouſées, maſſacré deux Cardinaux, trois Archeveſques, dix-huit Eveſques, douze grands Seigneurs, des teſtres & des Religieux ſans nombre, & du peuple

ſans fin volé toutes les Egliſes de ſon Royaume, détruit le culte divin, opprimé un million d'innocens, & pour dire en un mot, aſſaſſiné la miſericorde meſme.

Apres cela, il y avoit des flateurs leſquels oſoient bien dire & eſcrire que ſa ſageſſe avoit donné bon ordre à ſes affaires, & qu'il eſtoit heureuſement party de ce monde, ne conſiderant pas ce que dit S. Auguſtin, que toutes les penitences de ceux qui ont veſcu dans de grands deſordres, & qui ſe convertiſſent ſeulement à la fin de leur vie, preſſez par la neceſſité de la maladie, doivent eſtre extremément ſuſpectes, parce qu'ils n'abandonnent pas les pechez, mais les pechez les abandonnent.

On s'apperçeut bien que ce Roy témoigna à ſa mort un repentir de ſa vie ſauvage & debordée, mais on ne vid point les grandes & exemplaires ſatisfactions qui eſtoient deuës à l'expiation de tant de pechez abominables. Le Roy Antioque fit bien d'autres ſoûmiſſions, & ordonna des reſtitutions tres notables pour recompenſer les dommages qu'il avoit cauſez au peuple Iuif. Neantmoins il fut rejetté de Dieu, à raiſon de ſa vie ſanguinaire, & les portes du temple de la Miſericorde luy furent fermées pour l'Eternité. La fondation d'un petit hôpital que fit Henry à la mort n'eſtoit par pour effacer la tache de tant d'Egliſes qu'il avoit pillées, & tant de biens de ſes ſujets qu'il avoit volez, veu que nous ſçavons la parole du Sage, qui dit, *Que de faire du bien de la ſubſtance des pauvres, c'eſt ſacrifier un fils aux yeux de ſon pere.*

Eccl 34. 24.

Edüard, ſon fils regne, & Simer ſõ oncle eſt Regnent du Royaume qui gâte tout.

Il avoit ordonné par ſon teſtament ſeize tuteurs à ſon fils qui euſſent fait naiſtre autant de Tyrans: Mais Simer l'oncle maternel du jeune Roy gaignant les bonnes graces de tous les principaux du

Royaume par argent, & par de grandes charges qu'il leur donna, ſe fit declarer Protecteur & Regent. Il prit une forte poſſeſſion du petit Edoüard fils de Henry heritier de la Couronne, qu'il fit incontinent élever dans le ſchiſme, & dans l'hereſie contre les intentions du pere. Ce furieux homme regna incontinent avec tant d'inſolence, qu'il fit preſque regretter Henry, il fomenta le venin qui avoit eſté conçeu ſous luy, traicta les Catholiques indignement, fit trancher la teſte à ſon propre frere par une jalouſie de femmes. Mais comme il ſe rendoit inſupportable, il arriva que les affaires de la guerre qu'il avoit entrepriſe contre les François, luy reüſſiſſant tres mal, Dudley un des plus hauts Seigneurs, lequel il avoit meſme gratifié, luy dreſſant un party l'accuſa de trahiſon, & luy fit porter ſa teſte ſur l'échaffaut même où il avoit fait abbatre celle de ſon frere. Cette mort fut ſuivie de grandes craintes & d'horribles trahiſons pour la Regence, qui fut bien-toſt apres eſteinte par la mort du jeune Roy Edoüard.

Qualitez & morts d'Edouard.

Ce pauvre Prince fut arraché avec le fer du ventre de ſa mere plûtoſt que né, & ne pût venir au monde ſans donner la mort à celle qui l'avoit conçeu. Il eſtoit chargé de diſgraces en ſon corps, & prodigieux en ſon eſprit, il parloit de ſept langues à l'âge de quinze ans, & témoignoit en ſes diſcours une tres loüable connoiſſance de toutes les ſciences les plus dignes d'un Roy. Il ſemble que la mort s'avance pour ravir du corps, les eſprits qui ſont trop avancez pour leur âge, car il mourut à ſeize ans, n'ayant pas encore eu le temps de ſe bien connoiſtre, & de voir par quel bout il prendroit la vie & le Sceptre.

Cardan qui avoit employé cent heures à faire

ſon horoſcope vid bien dans les Aſtres les incommoditez de ſon corps & les deſaſtres de ſa perſonne, mais il ne reüſſit nullement aux periodes de ſa vie, qui ſont des ſecrets reſervez aux connoiſſances, & aux ordres de Dieu.

Toute l'Angleterre fut grandement corrompuë en la Foy durant la Regence de ce Simer, & les Dames meſmes de la Cour ſe laiſſerent envelopper dans les erreurs du temps, il ſe trouva que la Princeſſe Marie, fille de Henry & de Catherine qui tint ferme en la Religion de ſes ayeuls, & quoy qu'elle fuſt tentée & ſollicitée de toutes parts, elle ne ſe laiſſa jamais ſurprendre de nouvelles creances, mais rama d'une vigoureuſe force contre le torrent des opinions, & de tous les debordemens qui regnoient dans ſon ſiecle.

C'eſt pour cela que Dieu la fit monter ſur le Thrône à ſon tour, & luy donna la grace d'eſtre la reſtauratrice de la Religion, & de l'Eſtat dans ſon Royaume d'Angleterre, avec les aſſiſtances du Cardinal Polus.

Marie l'heritiere legitime eſt troublée, & Ieanne eſt éleuë Reyne par la faction de ſon beau pere, qui ſuccõbe.

Donc auſſi-toſt qu'Edoüard eut rendu l'ame, non ſans ſoupçon de poiſon, Dudley Duc de Northumberlan qui eſtoit le tout puiſſant, & qui avoit fraichement marié ſon fils à la Princeſſe Ieanne, iſſuë de ſang Royal, s'eſtima aſſez fort pour faire paſſer la Regence qu'il avoit uſurpée en Couronne. Il fit proclamer ſa belle fille Reine d'Angleterre, ſe ſaiſit de la Tour de Londres, & donna ordre pour faire prendre la Reyne Marie. Mais la genereuſe Princeſſe advertie de cét attentat, monte à cheval de nuit, ſe ſauve en un lieu de ſeureté, & conjure tous ſes bons ſerviteurs de ſe ranger aupres d'elle pour defendre ſon droit.

C'eſt choſe merveilleuſe qu'étant demeuree dans

la vraye Religion contraire à celle des Grãds d'Angleterre lors qu'on la penſoit abandonnée, & ſa cauſe deplorée; elle vid fondre les principaux Seigneurs, & les peuples, touchez d'un inſtinct de Dieu, autour de ſoy, qui luy offrirent leur obeïſſance & leurs armes pour prendre poſſeſſion de ſa couronne.

Elle marche incontinent droit à Londres au milieu de ſon armée, veſtuë d'une robe de velours violet, & montée ſur une haquenée blanche, elle entre avec les applaudiſſemens de ſes ſujets, ſurprend le Duc & ſe fait livrer ſa belle fille.

Ce fut un ſpectacle digne de l'inconſtance des choſes humaines, de voir ce remuant & ce fandant, qui ſe promettoit de faire courber toutes les puiſſances ſous ſes loix, humilié & tremblant les frayeurs de la mort ſous des Juges redoutables, qui le condamnerent à eſtre traiſné ſur une claye, pendu, eſtranglé, & mis en quartiers. Marie luy envoya des Theologiens Catholiques pour le convertir, à quoy il entendit, & abjurant l'hereſie, embraſſa la Religion Catholique, ce qui fit que la Reine modera volontiers ſon ſupplice, & ſe contenta qu'on luy trancha la teſte avec ſon fils le mary de Ieanne, qui fut enveloppé dans le meſme ſupplice. Cette miſerable Princeſſe vid d'une haute tour où elle eſtoit priſonniere, le corps de ſon cher eſpoux ſans teſte, ce qui la fit tomber d'abord en defaillance, & puis fondre en larmes, & tirer de ſa poictrine des ſãglots qui ſembloient capables de fendre les rochers. Sa mort.

On delibera long-temps ſur ſon fait, parce que la Reine Marie avoit de l'inclination à ſa delivrance, la voyant jeune, belle, ſçavante, agreable au poſſible qui n'avoit peché que par la violente ſuggeſtion de ſon Beau pere, & de ſon mary, qui Supplice de la Reine Ieanne.

luy avoient mis la Couronne ſur la teſte ; mais ſes Iuges remontrerent que la conſequence en eſtoit tres dangereuſe, de ſouffrir en vie une perſonne qui avoit porté le tiltre de Souveraine, & que cela pourroit un jour r'allumer les entrepriſes des teſtes de ſa faction.

Sur ces conſiderations on luy prononça l'Arreſt de mort, qu'elle reçeut avec une conſtance admirable en ſon ſexe, en ſon âge. On ne manqua pas de luy envoyer un Docteur pour la reduire à la Religion Catholique, qu'elle refuſa du commencement, diſant qu'il y avoit trop peu de temps pour ſonger à une affaire de ſi grande importance. Ce qu'eſtant rapporté à la Reyne, elle fit differer ſon ſupplice quelques jours pour l'inſtruire tout à loiſir : de ſorte qu'elle fut gaignée à Dieu, & marcha à la derniere heure de ſa vie avec une telle tranquilité, qu'un peu devant que de ſortir de ſa priſon pour aller au ſupplice, elle écrivoit des ſentences en Grec, en Latin, & en Anglois, du mépris de la mort ; & comme on luy preſenta ſur l'échaffaut de mourir par l'eſpée, ce qui (ſelon la coûtume du pays) avoit plus de luſtre, elle dit qu'elle vouloit perir de la hache qui eſtoit encore teinte du ſang de ſon mary, & tendit courageuſement le col au bourreau, tirant à ſoy les larmes & le cœur de toute l'aſſiſtance. O ! mal-heureuſe ambition, qui as fait de cette pauvre Princeſſe une victime de mort dont la gentilleſſe d'eſprit pouvoit faire une Minerve, ou une dixiéme des Muſes.

Polus travaille à ſa reduction de toute l'Angleterre.

Voilà d'eſtranges revolutions qui preparent le chemin au Cardinal Polus, à ces hauts deſſeins que Dieu avoit pris ſur ſa conduite. La Reyne Marie fit incontinent caſſer tous les Arreſts qui avoient eſté prononcez contre luy, & le fit rappeller en An-

gleterre, où il ſe rendit en bref, porté comme ſur les eſpaules de tous les gens de bien. Le Pape le fit ſon Legat, avec un plein pouvoir d'ordonner, & executer toutes les choſes qu'il jugeroit neceſſaires pour l'avancement de la gloire de Dieu, & le reſtabliſſement de la vraye Religion.

Il travailla donc à ce grand ouvrage avec une ſageſſe nompareille, & un zele invincible. Et d'abord il apperceut bien que de vouloir remettre la Foy dans ſon Thrône par armes, c'eſtoit entreprendre une negociation laborieuſe & infinie, qui ouvriroit toutes les veines de l'Angleterre, épuiſeroit le ſang & l'argent, la couvriroit de guerres civiles & de calamitez juſques aux ſiecles à venir.

Il ſe reſolut de faire par la douceur des bons conſeils, & par une ſinguliere addreſſe, ce que les autres propoſoient d'executer par toutes les violences,

Premierement il eut recours aux prieres, aux mortifications, aux vœux, & aux devotions qu'il fit en ſon ſecret, & qu'il recommanda particuliere ment à toutes les bonnes ames, qui reſpiroient encore le zele de l'ancienne creance. Les voyes qu'il y tient.

En ſecond lieu, il entra bien avant dans l'eſprit de la Reine Marie, qui eſtoit déja toute diſpoſée, & la piqua d'un genereux aiguillon de la gloire de Dieu, & de la felicité de ſon Royaume, qui la tenoit perpetuellement occupée à cette haute penſée, laquelle embraſſoit le ſalut de toute ſa nation. Il anima en ſuite de plus en plus tous les Catholiques, par le deſir du repos de leur conſcience, & par la liberté de leurs fonctions dans l'exercice des choſes divines.

En troiſiéme inſtance, il traita tous ceux qui étoient dans l'erreur avec un eſprit de compaſſion, de douceur, & de bonté, leur accordant tout ce qui

ſe pouvoit par des defences civiles, & leur oſtant l'apprehenſion qu'ils avoient conceuë, que le changement de Religion ruïneroit leur fortune & l'eſtabliſſement de leurs maiſons. Il fit ſemer un bruit par des perſonnes graves & accortes, qu'on ne venoit pas pour leur oſter le bien temporel, mais pour leur donner le ſpirituel, & que touchant le bien d'Egliſe que pluſieurs des Grands avoient uſurpé dans cette generale confuſion d'affaires, on compoſeroit de tout à l'amiable.

Quatriémemẽt, il prévit biẽ qu'avec la douceur il falloit ſe premunir d'une grande authorité qui ruïnât toutes les reſiſtances que les mutins pourroient oppoſer à un deſſein ſi ſalutaire. C'eſt pourquoy il eut recours aux Puiſſances principales de l'Europe, qu'il affectionna ſecrettement à ſon entrepriſe.

Il avoit déja eſté employé à la paix entre François I. & Charles-Quint. Il avoit mênagé l'eſprit des deux avec une merveilleuſe accortiſe; car ayant reconnu dans l'eſprit de l'Empereur des ſemences du deſſein qu'il fit éclorre depuis, lors que s'eſtant demis de l'Empire, il embraſſa la ſolitude; il le prit ſur les grandes actions, & les grandes conqueſtes qu'il avoit déja faites, & luy dit, que toutes ſes fortes agitations d'eſprit eſtoient des lignes qui devoient tendre au centre du repos, qu'il ne falloit point laſſer ſon bon-heur, que c'eſtoit un grand don de Dieu de finir dans le ſein de la vraye gloire, ſans attendre le reflux des affaires du monde, que ce luy étoit un devoir d'Empereur de procurer la paix de la Chreſtiété, & un honneur incomparable d'en venir à bout. Il toucha ſi addroitement ſon cœur qu'il l'ouvrit & luy fit declarer qu'il avoit un grand deſir de cette divine paix, & qu'il embraſſeroit toutes les conditions raiſonnables tendantes à cet effet

Apres qu'il eut tiré cette parole, il ne manqua point de ſe tranſporter au Roy tres Chreſtien, & comme il ſçavoit qu'il étoit puiſſamment genereux, il le prit par la gloire des grãdes guerres qu'il avoit ſoûtenuës, des actions immortelles de valeur qu'il avoit produites, & qu'enfin par ſon courage invincible il avoit laſſé la plus haute Puiſſance de l'Europe, qui l'avoit en admiration, & qui ne demandoit autre choſe que de vivre en bonne intelligence avec luy. Que ce ſeroit à tous deux un bien ineſtimable, qui mettroit leur conſcience à repos, & attireroit la benediction d'en haut ſur leurs perſonnes par le ſoulagement de leurs ſujets, qui eſtoient fort chargez de la continuation de la guerre. Enfin il luy remonſtra qu'il eſtoit grandement aimé de ſon peuple, qui attendoit cét effet de ſa bonté, & qu'il couronneroit ſa valeur par la felicité & l'abondance de ſon Royaume.

Le Roy prit feu à ce diſcours, & le Cardinal pouſſa ſon effort, & leur remontra que de ſi grands Monarques qui eſtoient faits pour le Ciel, ne ſe devoient point tenir avidement aux intereſts de la terre, & qu'ils n'avoient rien à ſouhaitter que de ſortir d'affaires en ſauvant l'honneur. C'eſt ce qu'ils firent, rendant volontiers de part & d'autre tout ce qu'ils avoient conquis, depuis la tréve faite par Paul III. qui ſe tranſporta à Marſeille, quoy qu'il fût dans un grand âge, pour pacifier la Chreſtienté.

Cét accord ayant eſté ſi heureuſement acheminé par le Cardinal Polus, il avoit acquis la bien-veillance des deux Princes qui favoriſoient la cauſe.

Il vid que l'Empereur avoit ſon fils Philippes à marier, & qu'il n'y avoit rien de plus expedient pour le bien de la Religion que de l'allier à la Reine Marie. Il traita cette affaire ſi dextrement & ſi ſe-

crettement, que l'on vid aborder ce Roy en Angleterre, & le mariage publié, devant qu'on eût découvert la trame. Polus par le Conſeil de Charles differa ſon entrée au Royaume, juſques à tant que cét affaire fut conclu. Ce fut alors qu'il entra en toute aſſurance, & que le Roy meſme luy vint au devant, & que la Reyne Marie avec tout ſon peuple le receut par des extaſes de joyes.

Il gaigna incontinent l'eſprit des principaux Seigneurs en particulier, & en ſuite, il conſeilla au Roy & à la Reyne, de faire une grande aſſemblée des plus notables de l'Eſtat, à laquelle il parla, & dit en preſence de leurs Majeſtés :

M A D A M E,

Sa harãgue aux Eſtats.

Puis qu'il a pleu à Dieu faire reluire ſur nous les favorables rayons de ſes yeux apres les confuſions des Regnes paſſez, & mettre enfin ſur le Thrône la vraye & legiuime heritiere de la Couronne, qui s'eſt alliée ſi dignement à l'un des plus hauts Princes qui ſoient en toute la Chreſtienté, nous avons un grand ſujet d'appaiſer nos plaiſirs, & relever nos eſperances.

C'eſt aujourd'huy que ce Royaume imite la creation du monde, ſortons du chaos & des abyſmes, pour recevoir les favorables influences de la lumiere. Le jour qui a eſté ſi paſſionément ſouhaitté des gens de bien, ſi redouté des mẽchans, ſi peu eſperé des increanles, ſi attendu des affligez, eſt enfin venu pour tuër noſtre mort, nous faire renaiſtre à la vie des vrays enfans de Dieu.

Voicy la vraye Religiõ qui vient entrer en triomphe dans toutes les villes de ce Royaume, d'où l'impieté & la fureur l'avoient depoſſedé, elle vous tend les bras, chargée des palmes & des Couronnes, dont nos ayeuls l'ont honorée. Elle demande la place qu'elle a tenuë avec tant d'honneur & de ſatisfaction depuis ſix ſiecles. La voulez-vous encore bannir ? la voulez-vous

perſecuter? Pourrez-vous bien ſupporter qu'elle ſe preſente devant Dieu la robe déchirée & ſanglante, pour ſe plaindre derechef des outrages de ſes enfans?

Mes Freres, il n'y a point de vie, il n'y a point de ſalut hors la Foy qui luit, & qui parle en la Chaire de S. Pierre, c'eſt celle que Dieu nous a donnée par noſtre glorieux Pere S. Gregoire le Grand, c'eſt celle que nos Peres ont embraſsée, celle qu'ils ont defenduë de paroles, d'armes & de ſang, qu'ils ont épandu pour ſon honneur. Il ne reſte rien à eſperer pour ceux qui en ſont ſeparés, qu'une tempeſte de tenebres, & des chaiſnes indiſſolubles de l'abyme.

On ſçait tres bien que le changement de creance n'eſt venu que par une venimeuſe paſſion, laquelle ayant infecté le cœur de ce pauvre Prince, a cauſé ces fureurs reprochables à tous les ſiecles, ces ſacrileges, & ces deluges de ſang qui ont couvert la face de l'Angleterre. Il a condamné à la mort ce qu'il avoit approuvé, il a deſtruit par ſon teſtament ce qu'il avoit élevé: pourquoy ceux qui l'ont ſuivy dans l'erreur, ne le ſuivront-ils pas dans la penitence? La paix, le repos, l'abondance, la felicité de ce Royaume, ſont preſtes à r'entrer avec la vraye Foy, & ſi vous les refuſez, je voy les coleres de Dieu, & un millier de maux qui nous menacent. Retourne donc, ô Sunamite, retourne, ô belle Iſi, à ton Prince, ne t'imagine point des peines, des terreurs & des ſuplices, qui ne ſont preparez que pour l'opiniaſtreté. Le ſouverain Pere de la Chreſtienté tend les bras inceſſamment à ton obeyſſance, & m'a delegué comme la Colombe de l'Arche, pour te porter le rameau d'Olive, pour t'annoncer la paix, & la reconciliation. C'eſt à preſent que le temps favorable eſt venu pour toy, & que les jours de ſalut, pour parler avec l'Apoſtre, ſe ſont avãcez. La nuit qui t'a couvert juſqu'icy eſt au bout de ſa courſe, & le Soleil de juſtice

s'eſt levé pour te porter la lumiere: il eſt temps de mettre bas les œuvres des tenebres, & te reveſtir des armes de clarté, afin que toute la terre habitable ſçache que tu deteſtes le paſſé, que tu embraſſes le preſent, & que tu te mets totalement entre les mains de Dieu pour l'avenir.

Cette harangue fut ſuivie d'une merveilleuſe approbation de toute l'Aſſemblée, & le Cardinal étant ſorty du Conſeil, le Roy & la Reyne commanderent qu'on deliberaſt ſur ſa propoſition, ce qui fut executé, & tous cõclurent qu'il falloit rétablir l'ancienne Religion. Le Chancelier fit ſçavoir au peuple cette reſolution, & l'exhorta puiſſamment de ſuivre ſes exemples, qui eſtoient conformes aux advis du Roy & de la Reyne, & de tous les plus Notables du Royaume. Son diſcours fut reçeu avec un applaudiſſement general pour la creance Catholique. En ſuite, il leur demanda qu'ils fiſſent une requeſte au Roy & à la Reyne à deſſein de témoigner leur reſolution, & de moyenner leur reconciliation envers le Cardinal Legat du S. Siege. Cela fut fait incontinent, le cahier fut preſenté, & leu hautement; leurs Majeſtez l'appuyerent de leur authorité, & de leurs prieres, & ſe mirent à genoux avec tous les Grands, & tout le peuple, demandans miſericorde; ſur quoy l'abſolution fut donnée authentique par le Legat, les cloches ſonnerent par toutes les Egliſes, le *Te Deum* fut chanté, & tous s'embraſſerent avec des cris de joyes comme des gens reſſuſcitez, & ſortis des portes de l'Enfer.

Le Roy Philippes fut obligé de s'en aller en Flãdres, à cauſe de la retraite de l'Empereur ſon pere. Polus fut laiſſé à la Reyne Marie chef du Conſeil, qui fit des merveilles pour le bien de la Religion, & de l'Eſtat. Il eſt vray que Cramer & quelques autres eſprits turbulens & ſeditieux furent punis,

mais à la reſerve de cela, il uſa d'une grande moderation, laiſſant meſme les Benefices & les revenus de l'Egliſe entre les mains de ceux qui les tenoient du Roy ſans les inquieter à cette nouveauté, continuant aux charges tous ceux que l'on y pouvoit ſouffrir, & ne changeant rien aux mariages pour apprivoiſer les eſprits. Le cœur de la Reyne & de ſon miniſtre ne ſongeoient nuit & jour qu'à bien eſtablir la Religion, entretenir le S. Siege, rendre la juſtice, ſoulager le peuple, procurer la paix & le repos, & multiplier l'abondance de tous biens. Ils commencerent à faire un âge d'or, lors qu'apres un Regne de cinq ans & quelques mois ils furent tous deux en un meſme jour enlevez de ce monde par maladie, ce qui accabla de triſteſſe tous les gens de bien, & enſevelit avec eux le ſalut & le bon heur de l'Angleterre en un meſme tombeau.

O Providence impenetrable à toutes les raiſons humaines, quel voile vous avez icy tendu ſur nos conſeils & ſur nos ouvrages: Que ne devoit on eſperer de ces commencemens? Quelle ſageſſe n'eut raiſonné que la felicité s'en alloit couronner pour jamais les entrepriſes du Cardinal Polus? Un affaire ſi bien conduit, une negotiation ſi heureuſe, un coup d'Eſtat le plus grand qui fut jamais donné en quelque Royaume que ce ſoit, ne devoit-il pas porter ſes progrez juſques à l'eternité? Où ſont les ruſes, où ſont les armes qui ayent jamais operé un ſi grand effet, & en ſi peu de temps? Ces chariots des Romains qui marchoient tous couverts de lauriers ſur la teſte des Roys, ne marquoient leurs routes que par leurs ſaccagemens, les flâmes & les maſſacres. Mais icy tant de millions d'hommes abbatus & relevez par une ſeule harangue, tant de legions d'ames converties avec une dou-

ceur tranquille, la face d'un Royaume totalement changée en un moment, le plus heureux des ſiecles. Et apres tout, l'impitoyable faux de la mort ſapper en un ſeul jour les deux grandes colomnes de l'Eſtat, & ruïner cét edifice de Dieu, qui devoit monter juſques au Ciel empirée.

Or qu'il eſt bien vray qu'il y a des coups du deſtin, c'eſt à dire, de l'ordre de la diſpoſition ſecrette de Dieu qui ſont autant cachez aux prudens, qu'ils ſont inévitables aux plus heureux. Rien ne les peut divertir, rien ne les peut differer; les ſages conſeils y ſont ébloüys, l'addreſſe s'y perd, l'activité s'y trouble, la patience s'y laſſe, & les meilleures raiſons s'y confondent.

O pauvre Bretagne, Dieu te donna ces deux grandes lumieres, non pas pour les poſſeder, mais pour les voir en paſſant. Tu eſtois trop rougie du ſang des Martyrs, tu eſtois trop ſoüillée de ſacrileges & d'impudicitez. Les pechez de Henry n'étoient point encore expiez, & les paſſions ignominieuſes de ſa vie devoient eſtre punies par la permiſſion de l'erreur. Les puiſſances des tenebres ont leur temps determiné de Dieu, ainſi que les ſauterelles de l'Apocalypſe, qui avoient leurs mois reglez du Ciel pour piquer les hommes. Elles ne veulent rien rabatre de leurs periodes, & de leurs courſes, ſi la main invincible du Iuge ſouverain par une authorité abſoluë n'arrête leurs pouvoirs. Il n'appartient qu'à Dieu de ſçavoir, & de faire les temps des punitions, & des miſericordes; & n'y a rien de plus expedient à l'homme, que de baiſſer le col ſous ſes loix, obeyr à ſes arreſts, reverer ſes coups, & adorer meſme la main qui le frappe.

LES

LES HOMMES DE DIEU.

ELIE.

VOicy un merveilleux Courtiſan, qui n'a jamais eſté du nombre des flatteurs de Cour qui tiennent la verité dans les fers, & donnent aux vices la couleur de la vertu. Elie eſtoit un Prophete qui enfermoit le nom de Dieu & du Soleil dans ſon nom, & qui toute ſa vie a porté leurs perfections comme un vray enfant de lumiere & de feu, une image viſible des beautez inviſibles.

S Epiphane en la vie d'Elie.

Comme il pendoit encore à la mammelle, ſon pere eut une viſion, par laquelle il luy ſembloit que ſon fils ſuçoit du feu au lieu de lait, & ſe nourriſſoit d'une flâme tres-pure qui ſans l'offenſer luy fourniſſoit un aliment delicieux au poſſible. Auſſi fut-il toute ſa vie un homme de feu; & outre qu'il ſembloit que ce Roy des elemens ſuivoit le cours de ſes paroles & de ſes volontez, il brûloit en l'interieur de ce feu qui allume le cœur des Anges.

Merveille de l'enfance d'Elie.

Elie tout le premier des hommes fait une profeſſion du celibat.

C'eſt le premier des hommes qui a levé l'étendart de la virginité, qui l'a conſacrée ſur ſon corps, lors quelle eſtoit inconnuë & mépriſée dans le monde, qui a fait un ordre Angelique du Mõt-Carmel, auquel il a tranſmis ſon eſprit par une longue & douce poſterité, qui a trouvé des ſources de con-

templation, qu'il a derivée au monde pour arrouſer les ſterilitez de la terre, qui a tracé les originaux de toutes les vertus ſur ce beau Carmel, ſur cette ſacrée ſolitude, qui fut ſon premier Paradis terreſtre.

Loüanges d'Elie racourcies.

Sa parole eſtoit un tonnerre, ſa vie un éclair, ſon exemple une eſcole de grandes actions, ſon zele un feu devorant, ſes negociations les affaires de l'Eternité, ſa converſation une idée de la vie contemplative & civile, & ſon tranſport un miracle ſans pareil. Ie laiſſe à ceux qui ont entrepris d'eſcrire ſa vie, le détail de ſes vertus, & de ſes miracles, m'arreſtant ſeulement ſur les actions qu'il a faites à la Cour traitant avec les Roys Achab, Iehu, Ochoſias, & la mauvaiſe Reyne Ieſabel.

Son tẽps à la Cour d'Achab

Il floriſſoit neuf cens ans avant la Nativité de noſtre Seigneur au Royaume d'Iſraël, qui eſtoit alors diviſé de Religion & d'Eſtat de celuy de Iuda & de Ieruſalem. Achab fils d'Amry, mauvais corbeau d'un mauvais œuf, tenoit alors l'Empire, & comme il eſtoit marié à une Sidonienne, fille du Roi de Sidon, qu'on appelloit Ieſabel, femme hautaine & malicieuſe, il fut gouverné entierement par elle; & pour ſe rendre complaiſant à ſes humeurs, il fit eriger un Temple au Dieu Baal, & joignant ce Temple il fit planter un bois, où ſe commettoient toutes les abominations ordinaires aux Idolatres.

Les premieres actions d'Elie pour la deſtruction de l'Idolatrie.

Elie qui bruſloit du zele de l'honneur de Dieu, fut touché d'une douleur tres-vive, par une action ſi ſcandaleuſe, & fut ſuſcité par ſon grand Maiſtre, pour deſtruire ce myſtere d'iniquité. Or comme il ſçavoit qu'il eſt difficile de preſcher efficacement la verité à des eſprits enjoüez parmy les riantes proſperitez du monde, il jugea par l'ordre du Dieu de l'Univers, qu'il falloit affliger ce mauvais peuple d'une longue famine, & de grandes adverſitez

pour leur faire reconnoiſtre & retourner au culte de la vraye Religion. Il jura donc hautement & publiquement devant Achab pour la punition de ſon idolatrie, qu'il n'y auroit trois ans durant, ny pluye, ny roſée ſur la terre, & que le Ciel ſeroit de cuivre, pour châtier cét âge de fer, & qu'il ne falloit pas attendre qu'il s'ouvrit durant ce temps là, ſi ce n'eſtoit par les paroles de ſa bouche. Grande famine pour châtier l'impieté.

Comme il eut dit cela en preſence des témoins, il s'en alla du coſté de l'Orient, & ſe cacha au torrent de Carith, vis à vis du Iourdain, où Dieu le fit nourrir par des corbeaux, qui luy apportoient tous les jours reglement ſa portion. Cependant la ſeichereſſe ne manqua pas d'exciter une grande famine ſur la terre, & nommément au Royaume d'Iſraël, où l'on ne voyoit que gens crians à la faim; mais le Ciel prenoit à tâche de venger les pechez commis contre le Dieu du Ciel, & les nuées; qui ſont comme les mammelles de la terre, n'avoient point d'eau, pour un peuple qui abuſoit des elemẽs, & de toutes les creatures au prejudice du Createur. Nourriture d'Elie miraculeuſe.

Cependant Dieu qui n'épargne pas toûjours les terres & les biens de ſes ſerviteurs dans un ravage commun, pour ne les pas amuſer aux vaines proſperitez de la terre, permit que ce torrent, qui fourniſſoit de l'eau au Prophete, ſeichât auſſi bien que les autres. Mais comme l'Ocean, qui ſe retire d'une rive, s'enfle en une autre, auſſi ce grand nourricier d'Elie qui ſembloit manquer du coſté de ce petit ruiſſeau, le recõpẽſa par les liberalitez miraculeuſes d'une pauvre vefve. Il n'abandonna point cette ſtation que la Providence luy avoit aſſignée, quoy que ſterile, avant qu'il en euſt l'ordre de Dieu ſon Maiſtre, qui l'envoya au pays de Sidon en Sarepta, l'aſſeurant qu'il avoit déja pourveu à ſa nourriture. Il va en Sidon par ordre de Dieu, où il eſt nourry par une femme vefve.

Le Prophete arrivant au lieu deſtiné, trouva à la porte de la Ville une pauvre femme vefve, mere d'un petit fils, & comme il ſçavoit que la famine eſtoit grande par tout, pour ne la point eſtonner du commencement, il luy demanda ſeulement un verre d'eau, qu'elle luy donna de bon cœur; apres quoy il la pria d'y ajoûter une bouchée de pain, mais la bonne femme luy jura qu'elle n'avoit plus qu'une poignée de farine, qui luy reſtoit dans la grande rigueur de la faim, & qu'elle alloit ramaſſer deux petites buchettes pour faire un peu de feu, & cuire un pain, qui ſeroit le dernier qu'elle & ſon fils mangeroient en toute leur vie; car apres ce repas, il ſe falloit reſoudre à mourir: Nonobſtant cela Elie luy ordonne de luy faire un petit pain cuit ſous la cendre, qu'elle ſongeroit apres à elle & à ſon fils, & qu'elle s'aſſeurât que ſa farine, ny ſon huile, ne diminueroient point juſques à temps que la famine fut paſſée.

C'eſtoit une forte preuve de la foy de cette Sidonienne, qui luy commandoit d'oſter le pain à elle, & à ſon fils, pour le donner à un eſtranger, & quittant ce qu'elle avoit dans les mains, de s'attendre à l'incertain. Neantmoins elle obeït dans cette grande neceſſité, deferant plus à un homme qu'elle ne connoiſſoit point, pour l'eſtime qu'elle prit de ſa vertu, & l'opinion qu'elle eut, qu'il eſtoit ſerviteur du grand Dieu, qu'à ſa propre vie. Tant il eſt vray que les conſiderations de la Religion, & des perſonnes Religieuſes, touchent meſme les ames des Payens, & des infidelles; auſſi fut-elle dignement recompenſée, ayant un petit bien inépuiſable dans ſa maiſon, qui ſuffiſoit pour ſon Prophete, pour elle, & pour ſon enfant: Et ce fut une particuliere miſericorde de la ſouveraine Puiſſance envers

elle, qui l'appella à ſa connoiſſance par ce miracle; & ne voulut pas qu'Elie mangeât ſeul le pain qu'il multiplioit par les paroles de ſa bouche, mais qu'il en fit part aux pauvres, comme fit depuis le Sauveur; l'ordre de Dieu eſtant que les bons miracles ne ſont jamais vains, mais utiles à l'eſprit & au corps des hommes créez à la reſſemblance de Dieu. Comme il demeuroit en cette maiſon, le fils de la Dame mourut d'une fiévre chaude, dequoy cette pauvre femme ſe prenoit à Elie, diſant qu'il avoit renouvellé la ſouvenance de ſes pechez devant Dieu, Elie ſe plaignoit de Dieu de ce qu'il avoit affligé ſon hoſteſſe. Mais ce grand Maiſtre faiſoit tout pour ſa gloire; car Elie s'eſtant racourcy par trois fois ſur le corps mort de l'enfant, luy inſpira l'eſprit de vie, & le rendit à ſa mere.

Les bons miracles ne ſont jamais vains.

Accident en la maiſon où demeure le Prophete.

Trois ans eſtoient déja paſſez dans les grandes angoiſſes de la faim, lors que Dieu commanda à Elie de ſe repreſenter au Roy Achab, & ſe reſolut d'envoyer la pluye. L'extremité du mal eſtoit tres grande, & ne ſçavoit-on pas trouver d'inventions pour appaiſer la rigueur de ce fleau lors qu'Achab homme charnel, au lieu d'avoir recours aux prieres & aux ſupplications pour ſoulager ſes ſujets, ne penſoit qu'à conſerver ſes chevaux & ſes mulets. Il avoit à ſon ſervice, & à ſa Cour en qualité de Surintendant de ſa maiſon, & de ſes finances, un grand homme de bien nommé Abdias, qui moderoit les fureurs de cette mauvaiſe Cour, ſauvoit les Prophetes de Dieu qui eſtoient perſecutez, & conſoloit grandement le peuple. Achab ſe reſolut d'aller d'un coſté, & de l'envoyer de l'autre pour trouver quelques herbages à deſſein de nourrir ſon beſtail.

Comme Abdias alloit ſon chemin, il rencontra la

Prophete Elie, que le Roy avoit fait chercher dans ſes terres & par tous ſes Royaumes voiſins, ſans en pouvoir apprendre aucune nouvelle. C'eſt pourquoy il fut fort ſurpris de cét abord, & luy demanda s'il eſtoit Elie, à quoy il répondit, que c'étoit luy meſme, & qu'il donnaſt au Roy Achab la nouvelle de ſa venuë. L'autre apres luy avoir fait une profonde reverence la face en terre, repliqua: En quoy vous ay-je jamais offensé pour me livrer entre les mains d'Achab à deſſein de me faire mourir ? Car il eſt vray qu'il n'y à Royaume, ny Nation, où mon Maiſtre n'ait envoyé pour s'informer de vos nouvelles, ſans tirer aucun éclairciſſement là deſſus ; & maintenant ſi je vais annoncer au Roy voſtre arrivée, & que l'eſprit de Dieu vous enleve, comme il fait ordinairement pour vous tranſporter autre part, je ſeray trouvé menteur & le Roy m'oſtera la vie. Dequoy vous ſerviroit d'eſtre cauſe de ma mort, veu que je crains Dieu dés mon enfance, & ay toûjours honoré ſes ſerviteurs juſques à retirer cent Prophetes des horreurs de la perſecution, & les nourrir ſecrettement à mes frais dans des cavernes où ils eſtoient cachez ? Ne vous privez point aujourd'huy d'un ſerviteur qui vous eſt acquis. Le Prophete l'aſſeura, & luy jura qu'il paroiſtroit devant Achab.

Sa prudence.

En quoy je trouve que cét Abdias eſtoit fort prudent de ne vouloir pas donner temerairement une nouvelle à ſon Maiſtre ſans effet, parce que les Grands s'irritent facilement quand on s'eſt fait feſte, pour leur promettre ce qu'ils demandent, qu'on ne reſpond point à leur attente ; outre qu'ils ſont privez de leur deſir, ils penſent eſtre mépriſez, & ſe fâchent meſme contre les temps &

les elemens, qui ne s'accommodent pas à leurs humeurs. Comme il fut donc asſeuré par le ſerment inviolable du Prophete, il alla au Roy, & luy dit avoir rencontré Elie, qui eſtoit preſt de ſe preſenter à ſa Maieſté.

Ce Prince qui brûloit d'une paſſion de le voir, n'attrédit pas qu'il le vint trouver, craignãt qu'il ne ſe derobaſt, mais il luy alla au devant en perſonne, & l'ayant rencontré luy dit avec dédain, s'il n'étoit pas cét hõme qui broüilloit tout ſon Royaume; Le Prophete aſſeuré comme un lyon, luy repliqua, qu'il n'avoit jamais rien broüillé, mais que la broüillerie, venoit de la maiſon de sõ pere & de luy pour avoir abandonné Dieu & ſuivy Baal: Que s'il vouloit ſçavoir par experience l'erreur où il eſtoit, qu'il fit une aſſemblée au Mont Carmel de tout le peuple d'Iſraël, & qu'on y appellât les quatre cens cinquante faux Prophetes qui ſont tous les jours nourris de la table de la Reyne Iezabel, & que là ſe decideroit l'affaire de la Religion. Entreveuë d'Elie & du Roy.

C'eſtoit une haute entrepriſe, à laquelle jamais Elie n'eût ſongé, ſans avoir revelation expreſſe de Dieu; car il ne faut pas commettre legerement la verité de la Foy devant la Cour & le peuple, à des diſputes incertaines, & des evenemens douteux, dont les Payens & les Heretiques pourroient par hazard tirer quelque avantage. Mais le Prophete eſtant bien aſſeuré de ſon coſté, le Roy Achab s'expoſoit du ſien à faire quelque grande revolte en ſon peuple, & un manifeſte divorce avec ſa femme. Toutefois Dieu le vouloit ainſi pour le deſabuſer, & le ramener à la vraye Religion. Grande entrepriſe du Prophete.

Comme il euſt donc accepté la condition, & commandé l'aſſemblée, il s'y trouva une infinité de peuple, n'y ayant rien qui tente ſi fort la curioſi- Merveilleuſe conference.

té, que [illegible] affaires de la Religion: Ce fut alo que l'on vid paroiſtre l'aſſeurance & la vigeu d'un vray ſerviteur de Dieu ; car voyant que le p y & le peuple , qui n'avoient pas étouffé toutes s ſemences de la verité , flottoient en diverſe opinions, il leur dit ſolemnellement, qu'il n'éto plus temps de clocher tantoſt d'un coſté , & tant ſt de l'autre , & que ſi Baal eſtoit Dieu , qu'il fall r le ſuivre, que s'il n'y en avoit point d'autre que eluy d'Iſraël, invoqué de tout temps par leurs Pere , que c'étoit celuy auquel il falloit adherer d'une fi elité inviolable. A cecy l'Aſſemblée ne répondit rien perſonne ne ſe voulant avancer ſur l'incertain; & Elie reprenant la parole, dit: Voilà quatre-cens cinc uãte Prophetes de Baal d'un coſté, & moy Prophete du vray Dieu tout ſeul de l'autre part en ce lieu cy. Pour faire preuve de noſtre Religion , qu'on nous donne deux bœufs pour chacun des deux partis, qu'ils ſoient mis en pieces , & les pieces ſur le bucher , ſans qu'on y mette le feu ny de part ny d'autre; nous l'attendrons du Ciel, & le Sacrifice ſur lequel Dieu fera paroiſtre une flâme d'enhaut pour l'allumer, portera témoignage de la vraye Religiõ.

A cela tout le peuple répondit d'une voix confuſe , que c'eſtoit une bonne propoſition. Les victimes furent amenées , immolées , & miſes ſur le bois pour eſtre conſommées. Les Preſtres de Baal commencerent tous les premiers à invoquer le feu celeſte , & ſe tourmenter avec de grands cris, & un long temps ſans effet. Il eſtoit déja bien l'heure de midy ſans que rien parut à leur avantage, dequoy eſtants fort eſtonnez, ils tirent leurs raſoirs , ſe font des inciſions volontaires ſelon leur couſtume , penſans qu'une priere n'eſtoit jamais bien exaucée , ſi elle n'eſtoit accompagnée

de leur ſang, que le malin eſprit leur faiſoit épancher en quantité pour aſſouvir ſa rage.

Miracle du feu celeſte.

Cela n'avançoit point l'effet de leurs requeſtes, ce qui donna ſujet à Elie de ſe mocquer de la vanité de leurs Dieux, diſant que leur Baal qui ne répondoit point eſtoit endormy, ou en affaire, ou en chemin, ou peut-eſtre à boire au cabaret. Il demeuroit ſeul avec aſſeurance parmy tant de loups enragez, couvert de la protection du Dieu des armées, & commença à preparer ſon Sacrifice, ayant pris douze pierres en memoire des douze Lignées d'Iſraël, pour dreſſer ſon Autel au Nom de Dieu; apres quoy il diviſa la victime en pluſieurs pieces, les mit toutes ſur le buchet, & afin que perſonne n'eut aucun ſoupçon qu'il y eut du feu caché en quelque part, il fit jetter quantité de ſeaux d'eau ſur le Sacrifice & tout autour, & puis il commença à dire, *Grand Dieu, Dieu d'Abraham, d'Iſaac & d'Iſraël, montrez aujourd'huy que vous eſtes le Dieu de ce peuple, & que je ſuis voſtre ſerviteur. Ie vous ay obey en tout cecy, m'aſſeurant ſur voſtre parole; exaucez moy, mon Dieu, mon Dieu exaucez-moy, & que cette Aſſemblée apprenne aujourd'huy de vous, que vous eſtes le vray Dieu, & le Maiſtre abſolu de tout l'Vnivers, & que c'eſt vous qui eſtes capable de reduire leurs cœurs à la vraye creance.*

La mort des faux Prophetes.

A peine avoit-il achevé ſon Oraiſon que le feu ſacré du Ciel vint fondre ſur ſon Sacrifice, & devora la victime & l'Autel avec une admiration de tout le peuple, qui ſe proſternant en terre commença à crier, que le Dieu d'Iſraël eſtoit le vray Dieu. Prenez donc, dit il, les faux Prophetes de Baal, & que pas un ſeul ne nous échappe. Le peuple convaincu du miracle & de la voix d'Elie, ſans attendre autre choſe ſe jette ſur ces faux Prophe-

tes, les prend, & les met tous en pieces. Achab par tout cela demeura ſi eſtonné, qu'il n'oſa dire un ſeul mot, ny reſiſter aucunement à la parole divine.

Pluye miraculeuſe.

Le Prophete luy dit, qu'il prit ſa refection & montaſt en carroſſe, parce que la pluye tant deſirée s'approchoit, & apres avoir dit cecy, il ſe retira ſur la cime du Mont-Carmel, & envoya par ſept fois ſon ſerviteur à la mer, pour voir s'il découvriroit quelques nuées; mais il ne vid rien juſques à la ſeptiéme fois qu'il apperçeut un petit nuage, qui n'excedoit pas la meſure d'un pied: neantmoins il envoye dire à Achab, qu'il eſtoit temps d'atteler, s'il ne vouloit eſtre ſurpris de la pluye. Sur l'heure il monta dans ſon carroſſe pour gagner la ville de Jeſraël, & Elie couroit devant comme s'il eut volé.

La Reyne Iezabel en grande colere ſur la mort de ſes Prophetes.

Cependant le Ciel ſe noircit de tenebres, les nuées s'amaſſent, le vent ſouffle, & la pluye tombe en abondance, Achab ne manqua pas de raconter à Jezabel tout ce qui s'eſtoit fait, voulant faire paſſer la mort de ces Prophetes comme un arreſt du Ciel, de peur que cette femme impetueuſe ne luy reprochât la molleſſe de ſon courage. Mais ſans eſtre émeuë de ces grands miracles de feu & d'eau qui luy furent rapportez, elle commença à écumer de colere, & jurer par tous ſes Dieux que le lendemain elle feroit mettre la teſte d'Elie à ſes pieds.

Elie quitte la Cour & s'en va aux deſerts.

Le Prophete eſt contraint de s'enfuyr & de ſe ſauver promptement, ne ſçachant à qui ſe fier; de ſorte que n'ayant mené avec ſoy qu'un jeune homme pour l'accompagner en ce chemin, il le quitta, & s'enfonça tout ſeul dans le deſert, où ayant cheminé un jour il entra dans une grande

triſteſſe, & ſe jetta ſous un Geniévre pour ſe repoſer, & là il ſe ſentit fort ennuyé de vivre, & dit à Dieu d'un cœur amoureux, *Mon Dieu c'eſt aſſez, oſtez-moy de cette vie, je ne ſuis pas meilleur que mes Peres.* C'eſt une paſſion aſſez familiere aux gens de bien de ſouhaitter la mort, pour n'eſtre plus obligez à voir tant de pechez & de miſeres qui ſont au monde, & aller au lieu du repos pour y contempler la face du Dieu vivant, mais ce deſir doit eſtre moderé ſelon les volontez de Dieu.

Protection de Dieu ſur le Prophete.

Les banquets que Dieu fait aux Saints.

Comme il eſtoit en cette penſée, le ſommeil qui ſurprend facilement un eſprit melancholique, & laſſé de réver à ſes peines, ſe coula dans ſes membres engourdis, & donna quelque tréve à ſon tourment. Mais ce grand Dieu qui avoit les yeux ouverts à la protection d'une perſonne ſi chere, luy depeſcha ſon Ange Gardien, qui l'éveilla, & luy fit voir auprés de ſa teſte une cruche d'eau, & un pain ſous la cendre; car tels ſont les banquets que le Pere nourriſſier de toute la nature fait aux Prophetes, ne les aymant pas pour les ayſes du corps, & ſe contentant de leur donner ce qui eſt neceſſaire à la vie. Il vid bien que c'eſtoit un Providence qui vouloit encore prolonger ſa vie.

Il beut & mangea, & en ſuite comme il eſtoit fort aſſoupy, il ſe r'endormit: Mais l'Ange qui avoit pris la direction de ſon chemin, l'éveilla, & luy dit qu'il ſe falloit lever habilement, à raiſon qu'il avoit encore un long chemin à faire. Elie obeyt, & s'eſtant levé trouva qu'il avoit gaigné de merveilleuſes forces; de ſorte qu'il marcha quarante jours & quarante nuits eſtant fortifié de ce pain Angelique, juſques

à tant qu'il fut parvenu à la montagne d'Oreb.

Solitude d'Elie.

Là il se retira dans le creux d'un rocher inconnu aux hommes, mais bien connu de Dieu, qui luy aparut & le consola, luy demandant ce qu'il faisoit là, à quoy il répondit qu'il estoit zelé d'un zele ardent pour le Dieu des armées, mais que les enfans d'Israël l'avoient abandonné, qu'ils avoient demoly ses Autels, tué ses Prophetes, & qu'il restoit seul sans qu'on cessast pour cela de chercher sa vie, pour éteindre tout le service de Dieu; sur cela Dieu luy commanda de sortir, & de se tenir debout sur la montagne, pour voir de grands spectacles causez par la presence de Dieu. Et tout à coup voicy venir un tourbillon de vent impetueux, qui renversoit les montagnes, & brisoit les rochers, & Dieu n'estoit point là dedans. Apres ce vent impetueux vint un tremble terre, & Dieu n'estoit point là dedans. Apres le tremble terre, un feu devorant, & Dieu n'estoit point dans ces flammes. En suite de ce feu, voicy venir un petit vent gracieux, & Dieu estoit là dedans. C'est pourquoy Elie ravy d'un profond respect, couvrit sa face de son manteau, & se tint sur l'entrée de sa caverne, où il entendit une voix qui luy demanda derechef ce qu'il faisoit là, à quoy il répondit comme auparavant, qu'il fuyoit la persecution de ceux qui luy vouloient donner le coup de la mort, pour le zele qu'il avoit au service du Dieu vivant.

apparition faite au Prophete, pour luy montrer que l'esprit de Dieu estoit dans la douceur.

Elie envoyé à la Cour par ordre de Dieu, pour y faire deux Roys.

Mais la voix luy commanda de retourner, & de reprendre son chemin par le desert en Damas, luy donna ordre d'oindre & declarer deux Roys, l'un sur la Syrie, qui estoit Hezaël, & l'autre sur Israël qui estoit Iehu, qui devoit succeder à son persecuteur. Au reste Dieu luy apprit, que tout n'estoit pas perdu, & qu'il s'estoit encore reservé sept mil-

le ſerviteurs qui n'avoient point fléchi le genoüil devant Baal, ny baisé leurs mains en adorant ſon idole. Il luy adjoûta encore, qu'il prendroit Elisée pour ſon compagnon & ſucceſſeur, duquel il y avoit ſujet d'attendre de bons effets.

Sa viſion expliquée.

Telle fut la viſion d'Elie & ſon colloque avec Dieu, & il ſemble que ce ſouverain Docteur des Prophetes luy montrant la repreſentation du vent impetueux, du tremblement de terre, & du feu, où Dieu n'eſtoit point, quoy qu'il ſe trouvaſt dans un petit zephir, luy vouloit ſignifier, que ſon eſprit n'eſt pas dans ces grandes émotions qui ſemblent vouloir renverſer toute la nature, mais dans un certain calme qui fait peu de bruit, & beaucoup de fruit, rempliſſant la terre de benedictions. Auſſi vouloit il faire eſperer qu'apres ces violentes perſecutions, & ces convulſions fatales des Royaumes, il viendroit un Meſſie doux & pacifique; & que pour ce qui le concernoit, que la perſecution de Iezabel ceſſeroit, & que ſon ame apres les fatigues de ce banniſſement goûteroit les douceurs d'un Paradis anticipé.

Vocatiõ d'Eliſée.

Il reprit donc ſon chemin ſelon le commandement de Dieu, ſans paſſer par la Samarie, & trouvant Elisée qui labouroit la terre avec douze paires de bœufs, il luy jetta ſon manteau pour luy ſignifier qu'il eſtoit appellé de Dieu à ce ſacré miniſtere de Prophetie, ce que l'autre comprit, & quittant ſur l'heure même ſes bœufs, courut à Elie, qu'il ſuplia de luy vouloir permettre de donner le baiſer de paix à ſon pere & à ſa mere, apres cela qu'il ne tenoit plus à rien, & ſe rendoit à luy: ce qu'Elie luy ayant permis, & s'eſtant acquitté de ſon devoir, il retourna & ſacrifia deux bœufs qu'il fit cuire du bois de ſa charruë, & en fit feſtin au

lever, de vous réjoüyr, & de manger; car je ſçay bien le moyen de vous rendre poſſeſſeur de la vigne que vous deſirez.

A l'heure même cette Reyne imperieuſe prit le cachet de ſon mary, écrit une lettre aux principaux de Iezraël, & leur commanda de faire une aſſemblée ſous couleur de jeûne & de prieres publiques, d'y appeller Naboth, de le faire aſſeoir entre les premiers, & ne manquer pas de luy ſuborner deux temoins, qui dépoſeront qu'il a blaſphemé contre Dieu & contre ſon Roy, & là deſſus luy faire ſon procez & de le lapider.

Voilà comme tant de miniſtres d'iniquité traitent les innocens, ne voyans pas qu'au même temps qu'ils font des fourbes contre l'honneur, le bien & la vie du prochain, une main inviſible minute dans le Ciel l'arreſt de leur ruine. Cette lettre arrivée à Iezraël, les Principaux s'aſſemblent, & ſans chercher autre delay ny incident pour adoucir un mauvais affaire, ils trahiſſent leur conſcience, pour éviter la fureur du Roy, executans ce qui leur eſtoit commandé, & avant que de ſe faire Iuges, ils ſe rendent criminels. Ainſi vont les Regnes violens, où la vertu eſt abandonnées des uns par foibleſſe, & perſecutée des autres par fureur. Le miſerable Naboth eſtonné de cette mechante calõnie, proteſte ſon innocence à la face du Ciel & de la terre, ſe juſtifie, & defend par de bonnes raiſons, mais les faux temoins, qui ſont les organes de Sathã, & les premieres furies de la paix, du genre humain, le preſſent & le tourmentent; ſes Iuges vendus à l'iniquité le condamnent, il eſt conduit hors de la ville, livré à la fureur du peuple accablé comme un blaſphemateur de Dieu, & du Roy, ſous une tempeſte ſanglante de pierres

Grande injuſtice.

Prince extrememét ſurpris d'une parole ſi foudroyante, ne ſe pique point cõtre le Prophete mais tâchãt de l'adoucir, il luy dit: En quoy vous ay je offensé, & où m'avez vous reconnu voſtre ennemy pour me traiter avec toutes ces rigueurs. Vous êtes aſſez mon ennemy, repliqua le Prophete, puis que vous êtes celuy de Dieu, & que vous vous eſtes vẽdu par amour à une femme idolatre pour ſervir ſes paſſions, & commettre tant de méchancetez à la face de Dieu. En punition de vos crimes Il ruïnera voſtre maiſon, & effacera vôtre poſterité. Le ſang de cét innocẽt maſſacré coûtera cher à Iezabel, car elle ſera mangée des chiens au champ de Iezraël.

Penitence d'Achab.

Le pauvre Achab s'en retourne baiſſant la teſte ſans paſſer plus loin, tourmenté d'un coſté des remords de ſa conſcience, & de l'autre de l'amour qu'il portoit à ſa Sidonienne, qu'il ne vouloit en façon aucune attriſter. Il ne luy dit rien de tout ce qu'elle avoit fait à ſon deſceu en l'affaire de Naboth, ſoit par l'affection, ſoit par crainte de ſon mauvais eſprit. Il ſe vange ſur ſoy-meſme, il déchire ſes habits, il jeûne, il ſe couvre d'un cilice, ſans ſe dépoüiller meſme en ſe couchant, ce qui amollit le cœur de Dieu, lequel ordonna que le Royaume ne luy ſeroit point oſté durant ſa vie, mais que ſa poſterité en ſeroit privée.

Guerre d'Achab & la Prophetie de Micheas. Les autres Prophetes ſuivent l'eſprit d'Elie en ſon abſence.

Trois ans s'eſtoient écoulez, & Elie eſtoit abſent, lors qu'Achab ſe reſolut de declarer la guerre aux Roy de Syrie, pour retirer Ramoth une de ſes villes, que l'autre avoit uſurpée, & engagea Joſaphat Roy de Juda à ſon party, faiſãt une nouvelle alliance d'armes & d'interreſt avec luy. Comme ils furent aſſemblez Joſaphat qui avoit le zele de la vraye Religion, dit, qu'il ſeroit bon de conſulter quelque Prophete avant que d'entreprendre la

guerre,& Achab pour le contenter en appella quatre cens, mais c'étoient les faux Prophetes de ſa femme, qui n'étoient pas des bons, & qui luy prediſoient tous fauſſement une heureuſe iſſuë de ſon entrepriſe. Le Roy Joſaphat demanda à Achab, ſi parmy ce grand nombre de Prophetes de Baal, il ne ſe trouvoit point quelque Prophete du vray Dieu qu'on pût écouter, le voulant ainſi induire à ſon devoir,& à la reconnoiſſance de la vraye Religion: Achab repartit qu'il n'y avoit à preſent qu'un certain Micheas, mais qu'il ne le pouvoit ſouffrir en aucune façon, parce que jamais il ne prophetiſoit que malheur. Joſaphat dit qu'il ne falloit pas pour cela le haïr, mais qu'il ſeroit bon de l'ouïr; & ſur l'heure on envoye un Gentilhomme de la Cour pour l'apeller. Celuy-cy ne ceſſoit de l'avertir ſur le chemin, qu'il ſe défit de cette rigueur qui luy étoit ordinaire, & ſe rendit complaiſant au Roy, comme tous les autres Prophetes, à quoy il répondit,qu'il ne pouvoit rien contre l'eſprit de Dieu,ny contre ſa conſcience. Comme il fut venu,il apperçeut une grande aſſemblée de faux Prophetes qui tous approuvoient cette guerre. L'un d'entr'eux nommé Sedecias s'étoit fait des cornes de fer,pour ſignifier au Roy Achab qu'il ravageroit toute la Syrie avec une forte puiſſance, & que rien ne reſiſteroit à ſes armes. Mais Micheas interrogé, parla premierement par fiction, comme les autres Prophetes, prediſant des proſperitez ſans fin. Dequoy le Roy étonné de ce qu'il faiſoit contre ſa coûtume, le conjura de ne le point flatter,& de luy dire ouvertement la verité: A quoy il répondit,qu'il ne luy conſeilloit pas de hazarder une bataille contre le Roy de Syrie, autrement que toute ſon armée ſeroit diſſipée,& luy adjoûta que Dieu avoit donné

permiſſion à l'eſprit malin de le tromper, & qu'il n'avoit point trouvé de meilleur moyen que de parler par la bouche de tant de faux Prophetes qui l'environnoient. Surquoy Sedecias irrité de cette parole luy donna un ſoufflet, & le Roy commanda qu'on ſe ſaiſit de ſa perſonne, & qu'il fut mis en priſon jeûnant au pain de tribulation, & à l'eau d'angoiſſe, juſques à ſon retour. Mais le Prophete aſſeura que s'il y alloit il n'en retourneroit jamais.

Sa conſtance pour la verité contre les faux Prophetes.

C'eſt choſe eſtrange qu'on ne peut croire la verité qui vient de la bouche des ſerviteurs de Dieu, parce qu'elle n'eſt pas complaiſante à la paſſion? c'eſt auſſi une manifeſte punition à ceux qui la mépriſent de ne conſiderer pas que Dieu commence la déroute de leur fortune par l'aveuglement de leurs conſeils. Achab opiniaſtre à ſon mal heur, marche avec toute ſon armée contre le Roy de Syrie; Ioſaphat enragé par inconſideration dans cette alliance, pourſuit ce qu'il a mal commencé, & penſe qu'il n'y a autre moyen de juſtifier une erreur que la perſeverance.

Comme les deux Rois s'approcherent de l'ennemy, & que les armées furent rangées en bataille celuy de Syrie donna charge expreſſe à ſes gens les plus determinez, de viſer au Roy d'Iſraël, & de tâcher de l'emporter, eſtant un vray moyen de ſortir d'affaire, & mettre fin à la guerre. Achab commença à craindre ſon mal heur, & pria Ioſaphat d'entrer en la meſlée, le piquant de courage, à deſſein peut-eſtre de le faire perdre, & attirer tout le poids de l'armée ſur luy, en le divertiſſant de ſa perſonne. Et en effet, comme les Syriens penſoient que celuy qui ſe meſloit ſi hardiment eſtoit le plus intereſſé, & que ſans doute il y avoit de l'apparence que ce fuſt Achab, ils ſe jetterent ſur luy d'ardeur,

Bataille funeſte.

& penſa eſtre envelopé ; mais comme il ſe prit à crier hautement, ſes ſoldats à ſa defenſe, les ennemis qui le vouloient eſpargner, ſe retirerent pour fondre ſur Achab. Il arriva qu'un Archer decochant une fléche à l'incertain le frappa d'une playe mortelle, ſur quoy il commanda à ſon cocher de tourner bride, & le tirer de la meſlée, ſentant bien qu'il eſtoit griefvement bleſsé. Toute l'armée fut incontinent diſſipée, & le Heraut d'armes cria qu'un chacun pouvoit retourner en ſa maiſon. Le Roy Achab mourut le meſme jour, & ſon corps fut rapporté en Samarie, où il arriva que comme on alloit laver le carroſſe tout enſanglanté en une piſcine de la meſme ville, les chiens y coururent, & léchérent ſon ſang ſelon la prophetie d'Elie.

Mort d'Achab ſelon la prediction d'Elie.

Ochozias ſon fils luy ſucceda heritant de la ſuperſtition, & du mal-heur de ſon pere ; car apres avoir regné fort peu de temps, il ſe laiſſa tomber d'une feneſtre de ſa maiſon, & ſe bleſſa griefvement, ſans pouvoir trouver aucun remede à ſon mal. Comme il avoit abandonné Dieu, il envoya des Deputez au dieu d'Acaron, pour ſçavoir s'il releveroit de cette maladie ; mais le Prophete Elie ayant rencontré ſur le chemin ſes meſſagers, les reprit aigrement, de ce qu'ils alloient conſulter les Idoles, comme s'il n'y avoit point de Dieu en Iſraël, & leur commanda de dire à leur Maiſtre qu'il ne gueriroit point de ſa bleſſeure, & mourroit ſans jamais relever du lict où il eſtoit couché : ce Prince offensé de cette verité, fait pourſuire le Prophete, & envoye un de ſes Capitaines avec cinquante Soldats pour le prendre. Celuy-cy par mocquerie l'appelloit homme de Dieu & le prioit de décendre de la montagne où il eſtoit retiré : mais Elie perſiſtant toûjours en ſon eſprit de rigueur, dit qu'il

Ochozias ſon ſucceſſeur.

Il perſecute Elie, puis ſe recõcilia à luy

luy donneroit des preuves qui luy feroient connoître qu'il n'eſtoit point homme de Dieu par ſa vanité, ny par irriſion, & au même inſtant il fit deſcendre le feu du Ciel, qui le devora & toute ſa compagnie. Ochozias en renvoye un autre pour le meſme effet, qui rencontre auſſi le meſme ſuccez. Il recharge un troiſiéme, dont le Capitaine gaigna Elie par ſoûmiſſion, & l'amena à ſon Maître, auquel il dit conſtamment la verité, & l'avertit de ſa mort prochaine, ſans que l'autre luy oſaſt faire aucun mal, n'ignorant pas qu'il eſtoit ſous la protection de Dieu.

Les prophéties d'Elie accomplies apres ſon tranſport

La verité de la Prophetie ſe manifeſta bien toſt apres par la mort d'Ochozias, qui eut pour Succeſſeur ſon frere Ioram, lequel regna 12. ans, & quoy qu'Elie fuſt déja tranſporté de cette vie paſſagere à un autre état, ſa prophetie ne laiſſa pas de s'accomplir, particulierement ſur la maiſon d'Achab, & la maivaiſe Iezabel. Car Eliſée ſelon l'ordre de Dieu & le commandement reçeu de ſon Maiſtre, fit ſacrer Iehu pour regner en Iſraël. A cét effet, il depécha un de ſes diſciples, lui mit en main une fiole où eſtoit l'huile deſtiné à l'onction, luy donnant charge d'aller en Ramoth de Galaad, où Iehu un des principaux Capitaines de Ioram commandoit, & tenoit la ville aſſiegée, continuant le ſiege que Ioram avoit mis devant, pendant qu'il étoit allé en Samarie pour ſe faire penſer de quelques playes qu'il avoit receuës en la guerre contre les Syriens. Sur tout il luy recommanda que l'affaire fuſt bien ſecrette, & que lors qu'il ſeroit arrivé il appellât Iehu à part, & ſe retirât dans quelque chambre, & que là il le ſacraſt Roy par cette onction qu'il tenoit en main, luy faiſant ſçavoir que Dieu luy donnoit la maiſon & la couronne de ſon Maiſtre, pour venger le ſang des Prophetes, & des ſerviteurs de Dieu ſur la race d'Achab, & ſur Iezabel.

Iehu ſacré Roi par Eliſée.

Ce fils de Prophete envoyé par Elisée, fit tout ce qui luy estoit commandé, & arrivant au camp, il trouva Iehu environné d'autres Capitaines, & luy signifia qu'il avoit un mot à luy dire; ce qui luy fit quitter la compagnie, & entrer dans une chambre prochaine, où l'autre épancha l'huile sacrée sur sa teste, luy dit: Ie vous ay oingt aujourd'huy sur le peuple du Dieu d'Israël, & vous ay sacré Roy pour ruiner de la part de Dieu, la maison d'Achab vôtre Maistre, & venger le sang des Prophetes & des serviteurs de Dieu sur Iezabel, qui sera mangée des chiens sans qu'on luy donne sepulture. Aussi-tost qu'il eut dit ceci, il ouvrit la porte & s'enfuit, Iehu sort, & se montre à ses Capitaines, qui avoient de la curiosité de sçavoir ce qui s'estoit passé dans ce traité, & luy demanderent que vouloit dire cét insensé qui estoit venu à luy? Iehu feignant qu'ils en sçavoient bien la cause, les tenoit en attente, & enfin leur declara que c'estoit un disciple d'Elisé, qui luy avoit apporté la nouvelle qu'il devoit regner en Israël, que telle estoit la volonté de Dieu.

C'est chose merveilleuse que pas un des principaux de l'armée ne s'y opposa, mais que sur l'heure tous mirent bas leurs propres manteaux sous les pieds de Iehu, comme pour luy élever un thrône, & crierent, vive le Roy. La conjuration contre Ioram estant toute formée, il empesche qu'on luy donne aucun advis, & marche avec main forte à la ville pour le surprendre, & ensemble Ochozias Roi de Iuda, qui estoit venu pour le visiter en sa maladie. La sentinelle qui estoit sur la porte de la ville annonça qu'elle voyoit venir un gros de cavalerie de droit fil à la ville, sur quoy le Roi ordonna qu'un de ses gens allast au devant pour le reconnoistre. Ce courrier fut gaigné par Iehu, & se rangea de

Il marche contre Ioram, qui est tué avec Ochozias Roi de Iuda.

ſon coſté ; on en dépeſche un autre qui fait auſſi de meſme, dequoy le Roy fort eſtonné monte en ſon carroſſe, & Ochozias au ſien, pour voir ce que c'étoit. Comme il apperceu Iehu : Et bien, luy dit-il, n'eſtes-vous pas un homme de paix ? A quoy Iehu repartit : Quelle paix lors que les fornications & les empoiſonnemens de Iezabel voſtre mere ſont encore en pleine vigueur? Ioram vid bien à ſon viſage & à cette réponce, qu'il y avoit du mal heur, & commença à tourner bride, diſant au Roy Ochozias ſon compagnon, *nous ſommes trahis*, & voyant qu'il n'eſtoit nullement preparé pour reſiſter à une telle puiſſance, il ſe mit en fuite. Mais Iehu bandant ſon arc décoche une fleſche qui le perça, & le tua dans ſon chariot: Au même inſtant il fit prendre ſon corps pour le jetter à la voirie au champ de Naboth, pourſuivit Ochozias, qui ayant receu une bleſſeure mortelle en fuyant, rendit l'ame à Maggedo, d'où il fut porté en ſa ville capitale de Ieruſalem, pour eſtre enterré avec ſes peres.

Mort de Ieſabel par une horrible punition.

Cependant Iehu marche victorieux à la ville de Iezraël, & la miſerable Iezabel entendant la mort de ſon fils par la conjuration de ſon ennemy, & conſiderant qu'il n'y avoit moyen de s'y oppoſer par armes, eut recours aux chatimes de ſon ſexe: Elle eſtoit encore en un eſtat, où elle s'eſtimoit capable de pouvoir donner de l'amour à ce nouveau Roy: Au lieu de prendre le deüil elle ſe pare, & ſe farde, & ſe met à une feneſtre de la ville en veuë de tout le monde, pour voir paſſer ce Conquerant. Mais luy ayant jetté les yeux en haut demanda à ſes gens qui eſtoit cette femme, ne la pouvant encore bien diſcerner de loin ; & comme on luy eut répondu, que c'eſtoit la Reyne Iezabel, il commanda à ceux

qui estoient à la fenestre de la precipiter, ce qu'ils firent, sans deliberer davantage,& la miserable en tombant arrosa la muraille de son sang, & expira les restes de sa vie sous les pieds des chevaux.

Iehu se souvint en soupant de ce qui s'estoit passé,& fut touché de quelque remords du traitement que l'on avoit fait à Iezabel sa Maistresse, & dit à ses gens; Voyez le corps de cette miserable, & luy donnez sepulture, car elle estoit fille de Roy. Et comme ils se furent transportez sur le lieu, ils ne trouverent plus que la teste avec l'extremité des pieds & des mains, les chiens ayant mangé le reste. Veritablement cette histoire est horrible, & personne ne sçauroit s'imaginer assez de vengeance de Dieu sur ceux qui violent la Religion, & épanchent le sang des personnes sacrées, & autres serviteurs de Dieu.

Iehu verge de Dieu ne laisse pas d'estre injuste.

On ne peut justifier Iehu pour la rebellion contre son Maistre, sinon en le prenant comme une verge de la fureur de Dieu, qui fut instrument de sa Iustice, sans pour cela devenir juste. Car quelque pretexte qu'il prist de Religion, il estoit poussé d'une ambition orageuse & sanglante,& ne se faisoit vengeur des Tyrans que pour en estre le successeur, remplissant de crimes la place qu'il avoit vuidée par fureur. Il se servoit des Propheres pour son interest, & ne laissoit pas de continuer l'idolatrie des veaux d'or, pour se rendre complaisant aux puissans.

C'estoit un esprit ambigu, qui avoit autant d'ondes & de plis, que de pretentions. Il fit tuër sa Maîtresse plus par crainte qu'il avoit en son esprit, que par zele de Religion; Cette pauvre Sidonienne, qui étoit femme de bons sens, & de courage, au lieu de vivre paisiblement avec son mary, se piqua d'une vanité de faire adorer ses Dieux,& ne cessa de per-

ſecuter les Prophetes, ayant juré qu'elle feroit aſſaſſiner Elie, le faiſant ſuivre & chercher par tout ſans le pouvoir attraper. Mais au contraire il la ruïna avec toute ſa maiſon, laiſſant à l'avenir une horreur à tous les Grands d'entreprendre jamais rien contre ceux qui ſont protegez ſous le couvert de la face de Dieu.

Comme ce Prophete avoit eſté un homme de prodiges en toute ſa vie, Dieu termina encore ſa converſation parmy les hommes d'un eſtrange miracle, qui depuis Henoch n'avoit pas eſté pratiqué dans le monde. Transport d'Elie.

On dit qu'un œuf bien vuidé & remply de roſée monte en haut, & ſuit le rayon du Soleil qui le tire. Auſſi Elie par un long exercice de contemplation, eſtoit épuré de toutes les choſes de la terre, & remply de l'onction de l'eſprit de Dieu, & il ne penſoit qu'au Ciel, où il avoit logé la meilleure partie de ſoy-même.

Dieu luy avoit revelé qu'il ne devoit point mourir à la façon des autres hommes, mais qu'il ſeroit ravy & emporté dans un lieu de paix & de repos. Il attendoit d'heure à autre ce bien heureux jour, & ſe penſoit dérober même à ſon Diſciple Eliſée, qui ne le voulut jamais quitter. Ils marchoient tous deux enſemble apres avoir paſſé le Iourdain à pied ſec, Elie l'ayant diviſé avec ſon manteau, lors que voicy un carroſſe ardant attellé de chevaux de feu qui vient prẽdre le Prophete. Eliſée ſon Diſciple luy avoit toûjours demandé inſtamment que ſon eſprit fut multiplié en luy, tant en ce qui touche la prophetie, que le don des miracles, & Elie luy avoit promis que cela luy ſeroit accordé, en cas qu'il le pût voir lors qu'il ſeroit enlevé. C'eſt pour cette raiſon que ce bien aimé diſciple ne le per-

doit point de veuë un ſeul moment, & lors que ce carroſſe entouré de flâmes innocentes ſe preſenta, il vid monter ſon Maiſtre qui fut élevé ſoudainement ſur les nuées du Ciel, en recompenſe de ſon zele, & de ſa tres pure virginité

Elisée le regardoit la larme à l'œil, l'appellant ſon pere, le Chariot d'Iſraël, & le Conducteur du peuple de Dieu. Enfin, comme il ne parut plus, il déchira ſes habits, portant le deüil pour la perte commune à tout le peuple d'Iſraël, mais bien particuliere pour luy, & recueillit ſon manteau, comme une precieuſe Relique qu'il garda ſoigneuſement, s'en ſervant pour diviſer les eaux du Iourdain, & renouveller les miracles de ſon Maiſtre.

Son ſejour.

Elie ſelon la commune opinion fut tranſporté au Paradis terreſtre, d'où il doit venir à la renovation du monde. Et comme ſi dans ce ſejour de delices il n'euſt point encore abandonné le ſoin & la direction de la Cour, Ioram Roy de Iuda receut une lettre de luy neuf ans apres ſon tranſport, par laquelle il le tançoit aigrement de ſes mauvais deportemens, & luy prediſoit la maladie qui luy devoit arriver.

Les uns tiennent que cette lettre fut écrite par Elie devant ſon tranſport par Prophetie, & gardée juſques à ce temps là par Elisée. Dautres, comme les Hebreux, eſtiment qu'elle vint par miracle, & par le miniſtere d'un Ange, dictée par Elie au même temps, pour nous apprendre que les Saints ne renoncent pas au ſoin legitime de la Cour, & des affaires du monde, quand il s'agit de les diriger à la gloire de Dieu, à qui les vivans & les morts doivent rendre les hommages de leur fidelité.

ELISÉE.

QUi a veu Elie, ne peut ignorer Elisée, puis que son maistre l'a fait heritier de son esprit, comme par une transpiration merveilleuse. Cét homme de feu, grava son charactere sur la personne qu'il aimoit le plus au monde, avec une si parfaite expression qu'il sembloit renaistre en luy par tout ce qu'il avoit de meilleur.

Elisée parfaite image d'Elie.

Il s'en alloit prendre une nouvelle vie dans le Paradis terrestre, sans perdre celle qu'il avoit perdu dans le monde. Il vivoit en l'une par soy-même, & en l'autre par Elisée; dans l'une il faisoit la fonction contemplative, dans l'autre l'active. Dans l'une il estoit demy-dieu, & dans l'autre le Prince des hommes. Ce manteau d'Elie estoit comme un Ciel parsemé de ses estoiles, puis qu'il portoit tant de lumieres & de sciences. Il seichoit les eaux du Iourdain, mais il ouvroit en même tems des sources de sagesse. C'estoit un oracle plus admirable que le rational du grand Prestre, qui parloit sans voix, & instruisoit sans escole, qui pouvoit changer en un instant les ignorans en des Docteurs, & les Païsans en des Prophetes.

Deux vies d'Elie.

Manteau d'Elie.

Elisée fut tiré du labourage, & apres avoir labouré la terre, il cultiva son esprit. Celuy qui commandoit à un petit champ exerça son empire sur de grands Royaumes, il fit & défit des Roys comme vray Ministre d'Elie, mais plutost comme interprete de Dieu. Heureuses les terres, disoit celuy-là qui estoient autre fois cultivées par les mains des Triomphateurs, & avec une charruë couronnée de lauriers. Mais plus heureuses celles d'Elisée, qui experimenterent ce même bras qui devoit diviser les eaux, & couronner les Roys.

Vocatiõ d'Elisée.

O qu'un rien eſt une grande choſe entre les mains de Dieu, puis qu'un homme venu de la charruë, fait des miracles dans la nature, & des prodiges dans les Empires. Ses merveilles ont en quelque façon excedé celles de ſon Maiſtre; car il a reſſemblé les rejettons des vignes, qui s'élevent meſme par deſſus les arbres qui leur ont ſervy d'appuy. Nous laiſſons paſſer tout ce qu'il a fait parmy le peuple, pour le conſiderer traitant avec les Rois & les Princes de la terre, où nous verrons comme il a porté les maximes du Ciel.

Il vient à la Cour des Rois & traite avec trois Rois.

La premiere rencontre qui luy arriva à la Cour fut avec trois Rois, Joſaphat Roy de Judée, Joram Roy d'Iſraël, & le Roy d'Idumée. Joram avoit armé contre le Roy de Moab, qui refuſoit de luy payer un certain tribut, & avoit tiré à ſon party ces deux autres Rois, qui allerent pour le ſecourir en perſonne. Or comme ils paſſoient par les deſerts d'Idumée, ils furent en une tres-grande diſette d'eau, de ſorte que les hommes & les beſtes en eſtoient preſques au mourir. Ce qui mit Joram en une peine indicible, voyant qu'il avoit aſſemblé ces deux Rois avec leurs armées pour les faire mourir de ſoif. Joſaphat qui eſtoit plus pieux que luy, luy conſeille d'avoir recours à Dieu par l'interceſſion de quelque Prophete. Un de ſes Courtiſans luy ſuggere Eliſée, qui eſtoit aſſez proche de là. Les trois Rois le vont trouver de compagnie pour implorer ſon aide.

Mais auſſi-toſt que le Prophete vid Joram fils d'Achab, qui étoit idolatre comme ſon pere, il luy dit avec une conſtance nompareille : Qu'avons-nous à demeſler enſemble? allez conſulter les Prophetes de voſtre pere, & de voſtre mere Jezabel, ceux qui ſont ſerviteurs de Dieu ne ſont point pour

vous. C'étoit témoigner aſſez de mépris à un Roy, neanmoins c'eſt la façon des gens de Cour, de ne ſe rebuter pas d'abord des dédains, & des coleres d'un homme dont ils ont affaire: celuy cy pourſuit & luy remontre, que c'étoit un piteux ſpectacle de voir perir trois Rois de ſoif & preſts d'eſtre livrez entre les mains des Moabites. Elisée demeurant dans le meſme ſentiment, repartit, N'eſtoit le reſpect de Joſaphat qui eſt adorateur du vray Dieu, je ne voudrois pas ſeulement vous regarder en face.

Alliances avec les infidelles ſont toûjour à craindre

Ce qui fait voir clairement que les alliances avec les infidelles, quoy que pour certaines neceſſitez elles ſoient aucune fois ſupportables, ne laiſſent pas d'eſtre toûjours bien à craindre. Elisée ne voulut pas pour lors s'addreſſer à Joſaphat, & le deſunir de cette entrepriſe, imitant la prudence de ceux qui laiſſent courir une affaire commencée, quand elle ſe peut aucunement defendre; mais neanmoins il témoigna aſſez que cette compagnie ne luy plaiſoit pas: Et quand Joſaphat fut de retour en ſa maiſon, de la guerre qu'il ſoûtint avec Achab contre le Roy des Syriens, le Prophete l'en tança, & luy dit, qu'il méritoit la colere de Dieu, pour avoir donné ſecours à un Roy impie, mais qu'il avoit eu égard à d'autres bonnes œuvres faites par luy, & ne l'avoit pas voulu perdre.

Joſaphat en eſt repris.

Elisée donne de l'eau miraculeuſement.

Auſſi Elisée ne peut voir paiſiblement cette compagnie avec luy, & s'en trouve ſi tranſporté d'une fureur de zele, qu'il fait appeller un Muſicien, qui chante quelque Cantique, & qui par ſes harmonies appaiſe les ardeurs & les émotions de ſon eſprit, pour le remettre dans une parfaite tranquilité. Apres cela il ſent les puiſſans effets de la main de Dieu, & dans une ſeichereſſe deſeſperée, il commanda de faire un canal & des foſſez, & promet de l'eau en grande

abondance avec une entiere victoire ſur les Moabites. Et cette Prophetie fut verifiée le lendemain, lors qu'on vid couler par tout des ruiſſeaux avec le ſoulagement & l'admiration de tout le monde.

Simplicité des Moabites.

Les Moabites ayans découvert le deſſein de ces trois Princes qui venoient à eux, ſe mettẽt en campagne, & comme ils apperçeurent ſur le poinct du jour une riviere qui eſtoit toute rouge par la reflexion des rayons du Soleil qui donnoient deſſus, ils s'imaginerent que leurs ennemis s'eſtoient entretuez, que ce fleuve rougiſſoit de leur ſang, & qu'il ne reſtoit qu'a courir apres leurs dépoüilles. Mais ils furent extremement eſtonnez quand ils ſe virent battus furieuſement par ceux qu'ils avoient mis au nombre des morts. Le Roy ſe retira dans ſa ville capitale, qui fut incontinent aſſiegée, & preſſée avec violence. Il eſſaya de faire une ſortie & ſurprendre les Idumées, ce qui ne luy reüſſit pas.

C'eſt pourquoy il eut recours à un horrible attentat, & fit une piteuſe tragedie: C'eſt qu'il tua ſon fils unique, l'heritier de ſon Royaume, & le preſenta en ſacrifice aux faux dieux, luy faiſant couper le col comme à une victime, ſur les remparts, à la veuë de tout le monde. Les demons avoient perſuadé à ces miſerables Payens que le ſacrifice du ſang humain eſtoit ſouverain pour appaiſer l'ire des dieux, ce qui fit que ce Roy deſeſperé tua ſon propre fils pour conſerver ſa Couronne, & ſon Eſtat par un remede pire que le mal.

Horrible ſacrifice de leur Roy.

Cet inſensé ne voyoit pas que les Royaumes cimentez du ſang des innocens, ne peuvent eſtre de longue durée entre les mains de ceux qui les poſſedent, par des voyes ſi inhumaines, & que ſacrifiant ſon fils pour acheter la paix, il ſe faiſoit une guerre interieure dans ſon ame, & excitoit contre luy

mille furies, avec autant d'aſpics, & de flambeaux qui devoient ſuſciter des remords ſanglans tout le reſte de ſa vie. Les aſſiegeans furent tellement indignez d'un acte ſi barbare, qu'ils abandonnerent le ſiege par horreur, ne voulant pas preſſer davantage celuy, qui pour la crainte du mal, eſtoit ſelon leurs advis deſcendu juſques au dernier des maux. Cette guerre eut du ſuccez, & la preſence d'un Roy fidelle aporta de la benediction à des infidelles, & d'autres fois les fidelles, comme il arriva à Ochozias Roy de Iuda, qui fut enfin tué par Iehu, pour avoir trop cultivé l'amitié de ceux qui n'eſtoient point de ſa Religion.

Elisée ſert l'Eſtat meſme ſous un Prince infidelle ſon Maiſtre.

Or quoy que le Prophete Elisée eût le cœur outré de voir Ioram ſeparé du vray Dieu, il ne laiſſoit pas toutefois de le ſouffrir, tant que la Providence le vouloit ainſi, de le ſervir en bon citoyen & de luy donner des advis fort neceſſaires pour la conſervation de ſon Eſtat. Il luy declaroit les conſeils & les entrepriſes du Roy de Syrie ſon ennemy, qu'il ſçavoit par l'eſprit de prophetie; de ſorte que celuy-cy s'étonnoit d'entendre que les plus ſecrettes affaires qu'il avoit traitées dãs le cabinet avec ſes confidẽs intimes eſtoient découvertes. Il eut opinion que ſes Conſeillers d'Eſtat le vendoient au Roy d'Iſraël: mais on l'aſſeura que cela venoit du Prophete Elisée, qui connoiſſoit les choſes futures par l'eſprit de Dieu, qui eſtoit en luy d'une façon merveilleuſe.

Il eſt perſecuté d'un Prince étranger.

Ce Prince enflammé de colere depeſche incontinent des Soldats en bon nombre, pour ſe ſaiſir d'Elisée, qui ne manquerent pas d'inveſtir la petite ville de Dothan où il s'eſtoit retiré. Le ſerviteur du Prophete s'étãt levé dés le point du jour pour ſortir dehors, apperceut ces compagnies de gens d'armes, & courut à ſon Maiſtre fort effrayé, criant que

tout eſtoit perdu, & que la ville eſtoit environnée de chariots, & de chevaux qui venoient pour le prendre. Mais Eliſée remply de la confiance qu'il avoit en Dieu ſon grand Maiſtre, luy fit reſponſe qu'il n'y avoit rien à craindre, & que ſon party étoit beaucoup plus fort, ce qui ſembloit tres difficile à croire à un homme à qui la peur donnoit mille ſecouſſes juſques à tant que ſon Maiſtre luy levant le bandeau d'ignorance, qui eſtoit ſur ſes yeux, luy fit voir une mõtagne pleine de chariots & des chevaux, qui entouroient Eliſée & veilloient à ſa protectiõ.

Protection de Dieu ſur le Prophete.

Ainſi il plaît quelquefois à Dieu de tirer ſes ſerviteurs des mains des perſecuteurs, par des merveilles extraordinaires, d'autrefois il permet aux tenebres d'exercer leur puiſſance ſur la lumiere, & aux impies de prendre & de perſecuter les juſtes, pour les rendre glorieux par leurs ſouffrances. Il ne voulut point admettre au jour de ſa Paſſion les douze Legions qu'il pouvoit obtenir de ſon pere celeſte pour ſa defence, pour ne point priver noſtre Chriſtianiſme de l'exemple de ſes douleurs, & maintenant il ſuſcite des armées de feu pour deffendre Eliſée, à deſſein de nous faire voir qu'il peut nous empeſcher d'avoir du mal, mais que la plus grande gloire eſt de le vaincre par patience.

Dieu ne nous empêche pas toûjours d'avoir du mal.

Le Prophete voyant des Legions celeſtes qui eſtoient pour ſon ſecours, ne voulut pas pour cela foudroyer ceux qui le venoient prendre, mais ſe contenta de les aveugler pour un temps, afin de leur rendre la lumiere pour toûjours, s'ils euſſent voulu la preferer aux tenebres. Ces pauvres gens ſe voyans frappez d'un aveuglement ſi ſoudain, furent extremement eſtonnez, & comme la malice ne quitte pas ſi toſt ſon venin, ils cherchoient encore le ſerviteur de Dieu à l'aveugle, tenebreux de l'eſprit

Les ennemis du Prophete aveuglée.

l'eſprit auſſi bien que du corps, lors qu'il ſe preſenta à eux, & leur dit, qu'il leur montreroit l'homme qu'ils cherchoient, s'ils vouloient le ſuivre. A quoy s'eſtans accordez, il les mena tout droit en Samarie, la ville capitale de leurs ennemis, & à l'inſtant il leur rendit les yeux, pour leur donner la connoiſſance du danger où ils eſtoient.

Clemence d'Eliſée envers ſes ennemis.

Ils penſoient qu'il ne reſtoit plus qu'à les mettre en pieces, & en effet Ioram le Roy d'Iſraël les vouloit faire maſſacrer, lors qu'il leur defendit d'y toucher, parce qu'il ne les avoit pas gagnez à la pointe de l'eſpée, mais qu'ils eſtoient venus par miracles entre ſes mains. Et outre il ordonna qu'on leur donnât à manger, ce qui fut fait, & apres qu'ils eurent pris leur refection, ils furent renvoyez en leurs pays.

Voilà une courtoiſie digne du nouveau Teſtament & de la Loy Evangelique. Elisée ne voulut pas que ſes miracles fuſſent malfaiſans, il ſe contenta de vaincre par bien faits, ceux qu'il pouvoit offencer par juſtice, pour montrer qu'il n'y a rien de ſi victorieux qu'un grand cœur, qui ſçait faire voir, que c'eſt le haut point de la puiſſance, & de la bonté de pardonner par grace & par miſericorde, ce qui ſe pourroit vanger par raiſon.

La ville de Samarie capitale de ſa patrie aſſiegée & preſſée d'une horrible famine.

Quelque temps apres Benadab Roy de la Syrie vint mettre le ſiege devant la ville de Samarie, où le Roy étoit enfermé & preſſa ſi vivement les aſſiegez par la famine, que la teſte d'un âne ſe vendoit quatre-vingts livres, & un petit barril de fiente de pigeons cinq francs. C'eſtoit une rage extreme, & un furieux deſeſpoir, qui n'attendoit que le comble des maux pour ſon remede.

Il arriva que le Roy Ioram paſſoit par la ruë vêtu d'un cilice ſous ſon habit, lors qu'une pauvre fem-

me eſplorée l'aborda,& luy demanda la vie & le ſalut;mais le pauvre Roy ne ſçachant que luy faire, luy dit ſeulement, qu'il n'eſtoit pas Dieu pour luy donner le pain ; elle luy demanda donc juſtice ſur un procez qu'elle avoit contre une mauvaiſe femme. Le Roy fut content de l'oüyr, & là deſſus elle luy dit, qu'elle avoit fait une tranſaction avec cette femme de manger enſemble deux petits fils, dont elles eſtoient meres, à telle condition que le ſien ſeroit mangé le premier, & que le lendemain on ſerviroit ſur table celuy de ſa voiſine ; en ſuite de cela que ſon petit fils avoit eſté maſſacré & devoré par ſa propre mere,& la complice de ſon crime : or maintenant qu'il eſtoit queſtion de proceder à manger le fils de ſa partie, qu'elle l'avoit cachée,& refuſoit de le donner, & que ſur cela elle ſupplioit ſa Majeſté de luy rendre la juſtice,Ioram fut ſi effrayé de la propoſitiõ de cette femme,qu'il déchira ſes habits,& ſe mit en dueil.Mais au lieu de s'humilier ,il jura que la teſte d'Eliſée ne demeureroit pas le lendemain ſur ſes épaules, ſe piquant contre luy de ce qu'eſtant ſi puiſſant, il ſouffroit une telle famine de ſon peuple ſans y remedier. Il reſſembloit ces Mexicaines, qui font jurer à leur Roy, que le Soleil donnera le jour,& les nuées leurs pluyes,& la terre ſes fruits : & en cas que cela manque , ils ſe prennent à luy, & le veulent aſſaſſiner. Il s'imaginoit que le Prophete avoit l'abondance , & la ſterilité entre les mains comme ſon Maiſtre Elie,& qu'il le falloit ſacrifier pour le public. Cette parole coûta cher à Ioram,qui fut depuis depoſſedé de ſon Royaume ; & le Prophete ſe doutant bien de ſon entrepriſe,dit à ceux qui l'environnoient. Que le fils du meurtrier Achab avoit donné le commandement de luy faire trancher la teſte,que celuy

Eſtrange procez.

Malice de Ioram, & ſa fureur contre Eliſée.

qui devoit faire le coup estoit en chemin, & qu'il falloit tenir la porte bien fermée, où nous voyons que le même Prophete, qui avoit auparavant des legions de feu à son commandement, est en termes de se defendre d'une façon assez foible pour resister à la force d'un Roy; mais c'est pour nous apprendre que Dieu ne donne pas toûjours aux Saints la puissance des miracles, non plus que l'esprit de prophetie, & que cela manquant ils se doivent servir des lumieres de la prudence ordinaire.

Dieu ne donne pas toûjours la puissance effective des miracles, à ceux mêmes qui en ont le don.

On infere du Texte sacré, que Ioram changea d'avis, & vint luy-même trouver Elisée, non comme persecuteur, mais en qualité de suppliant, luy remontrant l'extreme rage de la faim par l'accident arrivé tout fraischement à ces miserables femmes. Alors Elisée inspiré, promit hautement, qu'en ce même temps qui sembloit si calamiteux, le boisseau de farine ne se vendroit que vingt sols à la porte de Samarie, & que pour le même prix on en auroit deux d'orge. A quoy un des Grands de la Cour, sur qui le Roy estoit appuyé, repliqua que cela seroit difficile à croire, quand bien il plairoit à Dieu d'ouvrir des fenestres dans le Ciel pour faire pleuvoir du blé. Mais Elisée luy repartit, qu'il verroit ce miracle devant ses yeux, & qu'il ne joüyroit pas de ses bons effets. Le lendemain il arriva que quatre lepreux qui étoient retirez prés de la porte de Samarie pressez de la faim & de la misere, dót ils ne pouvoient trouver de soulagemét, ny dedás, ny dehors la ville, se resolurét de s'en aller au camp des ennemis pour y trouver le pain, ou la mort. Comme ils approcherent leurs retranchemens, ils apperçeurent que tout estoit vuide, ce qui les fit hazarder d'entrer aux pavillons, où ils trouverent quantité de butin, & commencerent à piller. Toutesfois

Delivrance de Samarie par un grand miracle predit par Elisée.

ils eurent quelques remords de conſcience de penſer ſi ardamment à leur accommodement, ſans porter à la ville cette bonne nouvelle, & dés l'heure ils coururent aux portes de Samarie pour faire advertir le Roy de ce bon-heur. Il eſtoit ſi ineſperé, que cela le fit entrer en defiance, que ce ne fût une ruſe des ennemis à deſſein de les faire ſortir dehors, & de les ſurprendre. La reſolution fut priſe qu'on envoyeroit des cavaliers pour découvrir ce qui ſe paſſoit, & de cinq chevaux qui ſe trouvoient à la ville, le reſte eſtant conſommé par la famine, on en depêche deux, qui confirmerent la nouvelle apportée par les premiers meſſagers, & aſſeurerent que les Syriens avoient levé le ſiege en deſordre, abandonnans leurs vivres, leurs munitions, & toutes leurs richeſſes. Le Dieu des armées qui tient en main les iſſuës des batailles, & des ſieges de ville, avoit operé là dedans, leur ſuſcitant une frayeur qui leur fit croire, que le Roy d'Egypte, & celuy des Ethéens venoient fondre ſur eux avec de groſſes armées pour les tailler en pieces, dequoy ils furent ſi épouvantez, qu'ils quitterent tout ce qu'ils avoient de plus precieux pour ſauver leur vie.

Gueriſon de Naaman, & la generoſité d'Eliſée.

Ce peuple affamé, qui avoit eſté ſi long-temps enfermé dans les murs d'une ville deſolée, ſort à la foule, & court de tous côtez à la proye, que la main du Ciel luy avoit preparée. L'abondance eſtoit ſi grande que la prophetie d'Eliſée fut verifiée, & ce grand Seigneur qui l'avoit contrariée par deriſion, fut accablé par le peuple à la porte de la ville; tant il eſt dangereux de ſe défier des pouvoirs de Dieu, & de s'oppoſer à ſes Prophetes.

Elisée eut un autre rencontre avec Naaman, en laquelle il témoigna une grande generoſité. Ce Naaman eſtoit Syrien de nation, & Conneſtable du

Roy de Syrie; ſa condition l'avoit remply d'honneurs, & de biens; mais ſon temperament l'avoit chargé d'une honteuſe lepre, qui le privoit de toutes les douceurs de la vie. Dieu qui fait ſouvent voler la renommée des grands perſonnages ſur la langue du ſimple peuple, où elle eſt moins ſophiſtiquée, permit qu'une petite fille eſclave, ſortie de la Iudée, qui eſtoit pour lors au ſervice de la femme de Naaman, dit mille biens à ſa maiſtreſſe des miracles d'Eliſée, & l'aſſeura qu'il auroit bien le pouvoir de rendre la ſanté à ſon maiſtre, & le guerir de ſa lepre. Cela vint juſques aux oreilles du Roy de Syrie, qui priſoit fort ſon Conneſtable, à raiſon des grands & fideles ſervices qu'il luy avoit rendus. Et comme ceux qui deſirent ardemment les gueriſons ne negligent aucuns avis, il envoye Naaman au Roy d'Iſraël avec force preſens, le priant de luy donner gueriſon par le moyen de ſon Prophete. Le Roy fut grandement ſurpris de ces lettres, & s'imagina que ce ruſé Syrien luy vouloit faire une querelle pour envahir ſon Royaume, le traittant de divinité, comme s'il eſtoit autheur de la mort & de la Vie. Son apprehenſion fut ſi grande qu'il déchira ſes habits, & ſe mit en dueil, comme dans le peril d'un prochain deſaſtre.

Mais Elisée le conſola, luy fit ſçavoir, qu'il y avoit un Dieu tres puiſſant en Iſraël, qui operoit par ſes Prophetes, & qu'il ne manquaſt pas d'envoyer ſon malade. Ce qu'il fit, & Naaman ſe trouva incontinant à la porte d'Elisée avec un grand train de chariots & de chevaux : Mais le Prophete voulant montrer pour lors, qu'il ne s'émouvoit de tout l'attirail de la vanité des Grands, ne le voulant pas ſeulement voir, luy fit dire, qu'il s'allaſt laver par ſept fois dans le Jourdain, & qu'il recevroit la ſan-

té. Ce Seigneur fut piqué d'une procedure ſi ſeche, & s'en alloit mécontant, diſant, que s'il n'y avoit autre myſtere, ſon pays ne manquoit pas de ſources & de rivieres, cela eſtant aſſez ordinaire qu'on mépriſe les remedes qui ſemblent trop faciles, & que l'imagination ſe veut traiter avec pompe.

Neanmoins ſes ſerviteurs luy remontrerent, que l'experience de ce conſeil ne couſteroit pas beaucoup & ne nuiroit de rien, & qu'en tous cas il le falloit éprouver : ce qu'il fit, & remporta une parfaite gueriſon ; dequoy il fut tellement ravy, qu'il ſe rendit promptement au logis d'Eliſée, pour luy en faire les remerciemens, confeſſant qu'il n'y avoit point d'autre Dieu au monde que celuy d'Iſraël, de façon qu'il gaigna la ſanté de l'ame par celle du corps, & quitta en meſme temps la lepre, & ſon infidelité.

Genereux mépris des richeſſes.

Il preſſa le Prophete d'accepter quantité de riches preſens, dont il eſtoit venu bien chargé ; mais l'autre les refuſa conſtamment, ce qui n'eſt pas une petite preuve de vertu, & de grandeur de courage. Car la convoitiſe reſſemble l'ombre, qui fait obſtacle à la lumiere du Soleil, & eſteint la chaleur, & nourrit les ſerpens ; auſſi celle-là eclipſe les clartez de l'eſprit des Prophetes, amortit l'amour des devots, & donne de l'aliment aux paſſions. On éprouvoit anciennement les hõmes à la riviere du Rhin, & à cette heure on les experimente au fleuve d'or de Pactole. Ceux qui rendent la pieté mercenaire, n'en ont point ; l'eſprit chez eux ſuit la chair, & le Ciel cede à la terre. Toutes les importunitez de Naaman ne peurent ébranler Eliſée, c'eſtoit un baſilic qui ne pouvoit eſtre enchanté par les charmes de l'avarice ; il avoit les yeux faits à l'eſpreuve de l'éclat de l'or de Syrie. Comme il ne vouloit point

Le Pactole eſprouve les hommes du temps.

Naaman converty & ſa requeſte envers Eliſée.

d'argent l'autre luy demanda de la terre, seulement la charge de deux mulets, à dessein de bâtir un Autel au vray Dieu d'une terre sainte & non prophanée par l'idolatrie, témoignant par cette demande, qu'il vouloit adorer le vray Dieu en esprit de verité, quoy qu'il ne prît pas la Circoncision, ny les autres ceremonies des Iuifs. Il adjoûta à sa requête la permission d'accompagner son Maistre au Temple des idoles par pure civilité, sans rẽdre aucune adoratiõ interieure aux Dieux de Syrie; ce que le Prophete luy accorda, & le congedia en paix, tout rẽply de benediction. Mais Giezi, le serviteur d'Elisée pensa gâter tout par une mauvaise fripõnerie; car il courut apres Naaman, qui le voyant venir décendit de son carrosse, & le receut avec beaucoup d'honneur, luy demanda ce qu'il desiroit de luy: l'autre feignit que deux enfans des Prophetes estoient venus voir son Maistre, & qu'il desiroit les gratifier d'un talent d'argent, & donner à chacun d'eux un habit. Naaman se sentit obligé de cette requeste, & au lieu d'un talent en donna deux, avec deux honnestes habillemens, faisant porter le tout par deux de ses valets, à raison qu'un talent d'argent faisoit bien la charge d'un homme. Giezi pensoit avoir hautement reüssi dans sa fourberie; mais cõme il se presenta à son Maistre, il luy aprit qu'il avoit esté present d'esprit en tout ce qui s'estoit passé, & qu'il n'ignoroit pas qu'il avoit à present de l'argent de Naaman pour devenir grãd Seigneur, & pour achepter des terres & des valets, mais que pour punition de son crime, la lepre de Naaman luy demeureroit, & passeroit, comme un heritage à toute sa race. & sur l'heure il fut frapé de la lepre & se retira, laissant un horrible exẽple à tous ceux qui trahissent leur conscience pour rassasier leur convoitise.

Couvoitise de Giezi, chastiée horriblement.

Les mauvais serviteurs perdent les Maistres de reputation.

Il arrive que ces mauvais serviteurs noirciſſent extremement la reputation de leurs Maiſtres, qui n'ont pas toûjours les yeux aux eſpaules, comme Eliſée, pour voir ce qui ſe paſſe par derriere; mais comme ils s'imaginent, qu'ils vivent fort innocemment, & qu'ils acquittent leur conſcience dans leurs charges, ont trouvé qu'une artificieuſe femme, ou un Commis corrompu par mille mauvaiſes pratiques les vendent, & devorent la moüelle & le ſang des hommes ſous la faveur de leur nom.

Eſtrange punition de l'avarice.

L'Empereur Sigiſmond fit boire un verre d'or fondu à un des ſiens, nommé Pithon, qui avoit trahi ſes affaires par convoitiſe de l'argent; ce fut une potion bien funeſte, mais ſortable au chaſtiment d'une avarice débordée, qui n'a plus d'yeux pour le Ciel, apres avoir donné tout ſon cœur à la terre. Il eſt croyable que Naaman fut adverty de la mauvaiſe foy de Giezi, & que cela ne ternit en rien la haute reputation d'Eliſée, qui s'eſpandit par toute la Syrie. En ſuite de la gueriſon de ce Naaman, Benadab qui eſtoit ſon Maiſtre & ſon Roy tomba en une maladie mortelle, & comme il eut apris que le Prophete Eliſée eſtoit venu juſques à ſa ville de Damas, il depeſcha Hazaël un des premiers de ſon Royaume, avec quarante chevaux chargez de grandes richeſſes, pour le conſulter ſur l'eſperance qu'il devoit avoir de ſa ſanté, & luy demander ſecours. Ce Prophete ne ſembloit pas Hypocrate, qui ne vouloit guerir que les Grecs, & refuſa d'aller en Perſe, quoy qu'il y fut invité par les lettres, & par les offres de ce grand & magnifique Roy Artaxerxes. Tout au contraire, l'homme de Dieu eſtimoit, qu'il ne falloit point limiter les dons du Ciel, & que celuy qui ouvre les threſors de la nature à toutes les Nations de la terre,

Maladie du Roy de Syrie, qui appelle Eliſée, mais en vain.

ne vouloit pas qu'on retinſt les marques de ſes pouvoirs, ſans le communiquer à ceux qui portoient en quelque façon ſon image. Il nettoya la lepre de Naaman, mais il ne guerit pas pour cela Benadab, parce que c'eſtoit un arreſt de la Providence, qu'il devoit mourir de cette maladie, l'Eſcriture ne dit point expreſſément ce que devinrent ces grands preſens, mais elle nous laiſſe à penſer qu'Eliſée les refuſa, comme il avoit fait ceux de Naaman, & ne fit rien qui dementiſt ſa generoſité : quoy qu'on peut auſſi juger qu'il les accepta, tant pour diminuer les finances des ennemis de ſon peuple, que pour les répandre aux pauvres de ſa nation : il dit ſeulement à cét Hazaël Ambaſſadeur du Roy un mot bien court, qui eſtoit, qu'il devoit mourir de cette maladie, & n'en releveroit jamais ; neantmoins il commanda en apparence à celuy cy de luy dire qu'il en eſchapperoit, & recouvreroit la ſanté. Ce qui fait naiſtre une queſtion aſſez épineuſe, touchant la permiſſion du menſonge, & qui a fait même dire à Caſſian, & autres anciens Theologiens, qu'il y avoit des menteries utiles dont il ſe falloit ſervir, comme on ſe ſert des ſerpens dans la theriaque. Mais cette opinion n'eſt nullement ſuivie, & ſe trouve condamnée par ſaint Auguſtin, & les plus celebres Docteurs. De ſorte que quand Eliſée dit au Prince Hazaël touchãt ſõ Roy, *il doit mourir, mais dites-luy qu'il en échappera*, il ne faut pas prendre cela comme un commandement qui authoriſe le menſonge, mais comme une prophetie de ce qui devoit eſtre fait. Car le Prophete prevoyoit les deux d'une meſme veuë, & que Benadab mourroit, & qu'Hazaël pour le flatter luy promettroit la ſanté & la vie. C'eſt pourquoy il ajoûte, *dites luy qu'il*

Equivoque d'Eliſée, cõme elle ſe doit entendre.

en échapera, ce qui en terme de Prophete vaut un futur, & veut dire : Quoy que je vous annonce sa mort, je vous connois bien, & je sçay que selon vos maximes politiques, vous ne manquerez pas de luy promettre la gueriſon. C'eſt ainſi que Dieu commanda à l'eſprit malin de mentir, & de tromper Achab, prediſant ce qu'il devoit faire, & non pas commandant ce qui ne devoit pas eſtre fait ſelon les loix de la bonne conſcience. Comme Eliſée prediſoit la mort de ce Roy, il ſentit un tranſport d'eſprit, changea notablement de viſage, & commença à pleurer, dequoy Hazaël s'eſtonna fort, & eut la curioſité de ſçavoir la raiſon d'un changement ſi ſoudain. Mais le Prophete continuant dans les extaſes de ſon eſprit, luy dit : Ie pleure, & je ſoûpire amerement, car je ſçay les maux que tu feras un jour ſouffrir à mon pauvre peuple: tu brûleras ſes belles villes, tu feras paſſer la jeuneſſe par le fil de l'eſpée, tu aſſommeras les petits enfans, tu trancheras inhumainement en deux pieces les femmes groſſes, tu ſaccageras ma chere patrie, à qui je verſe mes larmes par avance. L'Ambaſſadeur s'eſtonna d'un diſcours ſi eſtrange, & luy dit: Que ſuis-je moy pour faire tous ces ravages? à Dieu ne plaiſe que j'en vienne jamais là, je n'ay en tout cela non plus de credit que mon chien. Mais Eliſée inſiſtant luy dit: Ie ſçay par revelation divine, que tu dois eſtre Roy de Syrie, & que ce que je dis arrivera ſous ton regne. Voilà une étrange prophetie, & quelqu'un s'étonnera qu'Eliſée ne faiſoit pas eſtrangler ce méchant, qui devoit cauſer toutes ces tragedies, car cõbien y a t'il de meres, qui euſſent étouffé leurs propres enfans à la mammelle, ſi elles euſſent preveu, qu'apres avoir ſuccé leur laict, ils devoient prendre un jour un eſprit de bourreau pour tiranniſer le

Extaſe d'Elie.

Il ſupporte Hazaël comme un fleau de Dieu.

genre humain ; neantmoins Eliſée ne rebute point cét Hazaël , mais le conſacre Roy par ſa parole, parce qu'il ſçavoit que c'eſtoit une diſpoſition de Dieu, qui ſe vouloit ſervir de celuy-cy, comme de la verge de ſa fureur pour châtier les idolatries de ſes Roys & le peché de ſon peuple. Tous les hommes de Dieu ont cela de propre, qu'ils ſont grandement ſoumis aux volontez divines , quoy qu'elles ſemblent & vouloir & permettre des choſes étrangement funeſtes. Enfin comme les predictions ſont fort chatoüilleuſes, & flattent l'intétion de ceux qui ſe promettent des Empires & des merveilles, elles animét auſſi le cœur de ceux qui ont des mauvaiſes entrepriſes , & jamais on ne doit permettre qu'on faſſe de conſultations d'Aſtrologues , & de devins ſur la vie & ſur la fortune des Grands. Cét Ambaſſadeur retournant à la Cour , trompa ſon Roy, luy donna toute eſperance de la vie , & lors qu'il ſe doutoit le moins de la mort, l'étouffa avec une ſerviete moüillée , ſe payant d'un Royaume pour recompenſe de ſa meſchanceté. Et quoy que c'eſtoit une diſpoſition de Dieu que Benadab fut privé du ſceptre, ce ne laiſſoit pas d'étre un crime en Hazaël.

La derniere rencontre qu'Eliſée eut à la Cour. fut avec le Roy Ioas , qui l'alla voir un peu devant ſa mort , & ce Prince prevoyant qu'il devoit bientoſt partir de ce monde, luy diſoit qu'il eſtoit le pere , le chariot, & le conducteur de ſon Royaume, & de tout ſon peuple , teſmoignant qu'il eſtoit affligé du regret de ſa perte par deſſus toutes les choſes du monde. Mais Elisée pour le conſoler luy fit prendre ſon arc & ſes fléches, & mit ſa main ſur la main du Roy meſme , comme pour le conduire. Apres cela il commanda qu'on ouvrit la feneſtre du coſté de la Syrie, & fit décocher au Roy une flé-

Rencontre d'Eliſée avec Ioas.

che, qu'il accompagna de paroles prophetiques, disant, que c'estoit la fléche du salut dont Dieu guidoit les aisles, & que c'estoit une messagere, qui luy prophetisoit, qu'il combattroit & extermineroit les Syriens ennemis de son peuple.

Apres cela il dit encore à Ioas, qu'il frappast la terre de la pointe d'un dard qu'il tenoit en main, ce qu'il fit par trois fois : & le Prophete luy dit, qu'il emporteroit autant de victoires sur le Roy de Syrie ; mais que s'il eût frappé jusques à sept fois, il l'eût ruyné jusques à la derniere consommation.

Peu de temps apres Elisée mourut avec une haute reputation de saintetè, & un regret extreme de tous les ordres du Royaume, & fut enterré en un lieu, où il ressuscita depuis un mort par l'attouchement de ses os. Dieu rendant tout merveilleux en luy jusques à ses cendres. Il appert de tout ce discours, que personne n'avoit point une pité oisive & timide, amoureuse de sa petite conservation sans se soucier du bien public ; mais il avoit un cœur remply de flâmes genereuses pour la protection de son peuple, & une asseurance nompareille à remõtrer aux Princes l'estat de leur conscience : il portoit tout le Royaume par ses prieres, par ses exhortations, par ses actions heroïques, & la perte d'un tel homme estoit le renversement de la premiere colomne de l'Estat.

ISAYE.

Isaye cõnu par ses œuvres.

LE Prophete Isaye a gravé son esprit dans son livre, & ne peut estre loüé plus avantageusement que par ses ouvrages. Qui voudroit luy faire

de grands éloges après une si haute Prophetie, sembleroit avoir pris un dessein de montrer le Soleil avec un flambeau. Les choses les plus excellentes se font connoistre par elles-mesmes, comme Dieu & la lumiere, & je puis dire que toutes les paroles que ce divin personnage nous a laissées, sont autant de caracteres de son immortalité.

C'est à fort juste tiltre que nous le mettons entre les saints Courtisans, car il est né à la Cour de Judée, & tient-on qu'il étoit neveu du Roy Ananisias. Cette naissance si relevée, & tant de belles esperances, qui le pouvoient flatter pour luy faire suivre le cours des grandes ambitions du monde, n'ébranlerent aucunement la force de son esprit. C'étoit une ame consacrée aux choses divines, qui sacrifia les premiers feux de la jeunesse par les plus pures flâmes des Anges. Iamais Prophete n'entra dãs ce ministere avec plus d'aveu & de disposition du Ciel. Il eut une sublime vision, par laquelle il vid la Majesté de Dieu assise sur le Trône de gloire, environnée des Seraphins extasiez par l'admiration de ses grãdeurs. Dieu en personne le crea son Prophete, le Seraphin, messager de la Souveraine puissãce, luy purifia les lévres avec un escarboucle, d'où sortoit un feu celeste, afin que s'il avoit gaigné quelques soüilleures à la Cour, où les langues sont si libres, elles fussent enlevées par ce sacré attouchement. Il s'offrit à Dieu avec un cœur plein d'allegresse, pour porter sa parole devant les Roys, les peuples sans craindre leurs menaces, ny leurs fureurs.

Il est né à la Cour de sang Royal.

Vision miraculeuse.

Aussi il s'acquitta toute sa vie dignement de ce devoir, & prophetisa plus de nonante ans, ne cessãt d'exhorter, de conseiller, de reprendre, d'enseigner, de consoler & faire tous les exercices de sa charge.

Sa fonction.

Son eloquence toute divine.

Son eloquence est aussi relevée que son extra-

ction, il parle par tout en Roy d'une parole ferme, haute, & tonante, qui passe toutes les inventions humaines. Quand il menace, & qu'il predit les calamitez des nations, ce sont des éclairs allumez du souffle des Seraphins, qui sortent de cette divine bouche, qui percent les rochers, qui secoüent les montagnes, qui mettent les plus hauts cedres en poudre; les peuples en frayeur, & les Monarques en respect. Quand il console, ce sont des fleuves de laict & de miel, qui coulent de sa langue, & s'épandent avec des douceurs nompareilles dans les cœurs affligez. Quand il décrit les perfections, & le regne du Messie, ce sont des extases amoureuses d'un esprit liquefié par les ardeurs de Jesus, qui le frappe, le brûle, & le penetre plus de sept cens ans devant sa Nativité.

Sa Saincteté.

La saincteté de sa vie marcha toûjours de pair avec sa doctrine, c'estoit un homme mort, à toutes les choses du monde, qui ne vivoit que des ravissemens de son esprit deïfié. Il aymoit singulierement le pauvre peuple, & le consoloit en toutes ses necessitez; il parloit aux Roys, & reprenoit les pechez avec une constance heroïque, digne de son sang, & de son ministre.

Rome commence au temps d'Isaye.

Au mesme temps que Romulus commençoit la Cour de Rome, Isaye voyoit celle de Judée, où il experimenta de grands changemens, & d'estranges diversitez selon les revolutions des choses humaines. Il passa sa jeunesse sous son oncle le Roy Amasias, qui fut au commencement assez bon Prince, & bien obeyssant à la voix des Prophetes; car comme il avoit entrepris une forte guerre contre les Iduméens, il fit deux armées, l'une de son peuple, & l'autre des Israëlites infideles qu'il avoit appellez à son secours: mais comme le Prophete

luy remontra, qu'il ne feroit pas bien de ſe ſervir des armes d'Iſraël qui eſtoient impies, & ſeparées du vray Dieu, il les abandonna franchement, quoy qu'il eût déja payé la ſolde de cent mille hommes, & ſe contentant de ſes troupes, il donna la bataille qu'il gagna avec de grands avantages.

Revolutions de la Cour.

Mais c'eſt choſe eſtrange, qu'en prenant les Idumeens, il prit auſſi leurs Dieux pour les adorer en Ieruſalẽ, & ſe fit un bras de foin de l'appuy de ces divinitez imaginaires, qui n'avoient en rien ſervy à leurs adorateurs. Vn homme de Dieu qui prophetiſoit de ce temps là, l'en reprit aigrement; mais il luy demanda qui l'avoit fait Conſeiller du Roy, & le menaça de le faire tuer, s'il n'apprenoit à ſe taire. L'autre ſans s'effrayer, luy denonça qu'il feroit une mauvaiſe fin, & l'abandonna en s'enfuyant de la Cour. Apres quoy ce miſerable Prince tombe en un ſens reprouvé, fut pris en guerre par ſon ennemy le Roy d'Iſraël, ſa ville capitale fut deſolée, le temple & ſon Palais pillé: il ne luy reſta plus qu'une honteuſe & miſerable vie, que ſes propres ſujets luy arracherent par une mauvaiſe conjuration. Ozias ſon fils, & couſin germain d'Iſaye, fut mis au thrône de ſon pere en l'âge de ſeize ans, & regna fort long temps d'un regne aſſez paiſible. Il fit bâtir des villes, en fortifia d'autres, diſpoſa un Arſenac garny de bonnes armes, entreprit des guerres contre les Philiſtins, qu'il termina aſſez heureuſement, il défit auſſi les Ammonites, & les Arabes, qui faiſoient des courſes ſur ſes terres, & ſe ſignala par de celebres victoires. Il cultiva auſſi volontiers ſon repos dans la ſaiſon, & s'addonna dans le temps de la paix à l'agriculture.

Ozias regne en la place de ſon pere Amaſias aſſiſté par Iſaye.

Son ambitiõ ſur le Põtificat, & ſõ malheur.

La converſation de ſon cher couſin, qui commença à prophetiſer l'année 17. de ſon Regne,

contribua beaucoup de bons effets à ſa conduite. Mais comme il ſe vid joüyſſant d'un l'ong regne avec quantité de faveurs du Ciel, il devint fort abſolu en ſes volõtez; & voulut joindre le ſouverain Pontificat à la Royauté ; car en effet il prit l'encenſoir, entra dans le Tẽple, preſenta à l'Autel des parfums pour brûler de l'encens à la façon des Preſtres; & quoy que le Pontife Azarias luy reſiſtaſt conſtamment, il ne deſiſta point de cét attentat, juſques à tant que par une manifeſte punition du Ciel, il ſe trouva ſoudainement touché de la lepre qui parut en ſon viſage, & le rendit hideux & méconnoiſſable. Ce qui fit, que les Preſtres animez par le jugement de Dieu, qui eſtoit intervenu là deſſus, le chaſſerent du Temple ; & fut contraint de ſe retirer dans une maiſon hors de Ieruſalem, apres avoir laiſſé l'adminiſtration de ſon Royaume à ſon fils. Ce changement fut fort ſenſible au Prophete, qui l'avoit tendrement aimé, & porté les intereſts de ſa maiſon, mais ce luy eſtoit d'autre part une conſolation de voir qu'il avoit un ſentiment de ſa faute, & s'eſtoit reduit volontairement dans l'obſcurité de cette vie pour le chaſtiment de ſon peché. Son exemple doit ſervir de terreur aux Puiſſances ſeculieres, qui veulent entreprendre ſur le miniſtere des Pontifes & rompre les barrieres que la Providence a eſtablies pour le diſcernement de l'authorité ſpirituelle & tẽporelle. Il ne faut quelquefois qu'une petite lãgue de terre, pour ſeparer deux mers, & les tenir en bõne intelligence; mais ſi on venoit à la couper, elles ſe méleroient, & feroient un grãd deluge. Auſſi pouvons-nous dire, que la Sageſſe de Dieu a poſé certaines limites entre les Pontifes, & les Roys, qui tiennent les affaires de l'Egliſe, & de l'Eſtat dans un bon tem-

Le malheur des Puiſſances ſeculieres qui mettent la main ſur l'encenſoir.

temperament : mais depuis que certains petits Abirons ſe mêlent de broüiller ces Puiſſances, elles débordent, & font des dégaſts prejudiciables au genre-humain.

Apres la mort d'Ozias, Ioatham qui eſtoit déja fait aux affaires; prit le gouvernement en tiltre de Roy, & comme il fit une forte reflexion ſur les deportemens de ſon ayeul & de ſon pere, il en tire une tres-belle leçon, gouvernant ſes ſujets avec grande moderation, de ſorte que le Prophete Iſaye n'eut rien à demêler avec luy.

Ioathã ſuccede à ſon pere Ozias Prince bien moderé.

Mais il laiſſa un fils abominable nommé Achas, qui quitta le Dieu de ſes Peres, renouvella les Idolatries de ſes Predeceſſeurs les plus corrõpus, prit la fauſſe Religion des Roys d'Iſrael fit planter des ſtatuës aux montagnes & aux collines, leur offrit de l'encens, paſſa ſes enfans par le feu, & les conſacra aux Idoles, ce qui attira les coleres du Ciel ſur luy & ſur ſon peuple, qui fut battu de mille fleaux, & de grandes calamitez.

Il laiſſa un mauvais fils qui exerça fort la patience du Prophete Iſaye.

Le Prophete Iſaye vid fondre tous ces orages ſur la miſerable Iudée, & ne ceſſa de leur predire, & de s'armer avec une bouche de feu, contre les dereglemens de ce mauvais Prince, mais ce fut ſans beaucoup d'effet, tant il eſtoit corrompu.

Qui eut jamais penſé que d'un ſi mauvais pere devoit naiſtre un tres-bon fils, qui fut le Roy Ezechias, lequel fut inſtruit par Iſaye, & ſe laiſſa totalement aller au cours de ſes volontez, & de ſes conſeils ſi divins & ſalutaires. Il effaca la tache que ſõ pere avoit imprimé ſur les Autels du Dieu vivãt, & fit reflorir la vraye Religion qui ſembloit du tout éteinte dans les confuſions d'un ſiecle abandõné. Il briſa toutes les Idoles que ce mal heureux Achas avoit fait eriger. Il diſſipa les bois prophanes

Ezechias ſon fils tout diſſemblable au pere, eſt totalement gouverné par Iſaye.

plantez aux montagnes pour l'exercice de ſes abominations, il ne pardonna pas même au Serpent d'airain que Moyſe avoit fait dreſſer à bonne fin, quoy que les Idolatres en avoient depuis abuſé.

Il commanda que le Tẽple fut purifié & nettoyé par les Levites avec le Tabernacle, & les Vaſes ſacrez ſoüillez par ſon Predeceſſeur. Il renouvella l'ordre des Sacrifices & les Chœurs des Chantres dediez aux loüanges de Dieu: Il r'allia tous les peuples fidelles pour celebrer la Pâque, & les autres Feſtes ſolemnelles parmy les Iuifs. C'eſtoit un âge d'or que ce regne, & une vraye échole de ſageſſe, où le Prophete & le Roy conſpiroiẽt d'un merveilleux accord au ſervice du grand Maiſtre. Iſaye ne ceſſoit de produire des penſées de ſalut, & ce qui eſtoit ſalutairement penſé par ce S. Hõme, ſe trouvoit fortement executé par la courageuſe pieté de ce bon Roy. Il travailloit en toute choſe pour l'honneur de celuy de qui relevẽt tous les Diademes, & Dieu travailla puiſſamment pour luy, faiſant plus de beſogne en une nuit, que les armes de fer & d'acier n'en euſſent peû faire en dix ans.

Grande & merveilleuſe victoire ſur ſes ennemis remportée par les prieres d'Iſaye

Chacun ſçait cõme Sennacherib Roy des Aſſyriens vint planter le ſiege devant Ieruſalẽ avec une prodigieuſe armée, cõtre laquelle il n'y avoit point de reſiſtãce humaine. Il envoya un certain Rapſaces en ambaſſade au Roy Ezechias, qui vomiſſoit des blaſphemes, & luy propoſoit des conditions honteuſes à ſa reputation, & impoſſibles à tous ſes pouvoirs. Tout le peuple eſtoit en frayeur, n'attendãt plus rien que le feu & le ſang: Le Roy couvert d'une haire, implore le ſecours celeſte, & envoye les premiers Cõſeillers de ſõ Eſtat au Prophete Iſaye, pour deſtourner ce fleau par ſes prieres. Le ſaint homme dans cette confuſion d'affaires où l'on ne

voyoit pas une ſeule eſtincelle de jour, l'encourage, l'anime, & luy promet des effets inopinez de la miſericorde de Dieu. La prophetie ne fut point vaine, car pour une ſeule nuit l'Ange de Dieu tua cent quatre vingt & cinq mille hommes dans l'armée des Aſſyriens, par une playe du Ciel & un feu devorant, qui les mit en poudre dans leurs armes dorées. Ce ſuperbe Roy fut contraint de faire une retraite ignominieuſe, & eſtant retourné à Ninive la capitale ville de ſon Empire, il fut tué par ſes propres enfans. C'eſt un manifeſte exemple de l'aimable protection de Dieu ſur la Cour ſainte, qui defendit ſon cher Ezechias par l'interceſſion du Prophete, comme la prunelle.

Ezechias guery d'une grande maladie par le Prophete.

Il luy témoigna encore une ſinguliere faveur dans une grande maladie, causée par un ulcere malin, dont ſelon le cours de nature il devoit mourir: C'eſt pourquoy Iſaye l'alla voir, & ſans le flatter luy porta la parole de ſon dernier jour, l'exhortant de mettre ordre aux affaires de ſon Eſtat. Ce bon Roy eſtoit tendrement affectionné à la vie, & ſe trouvant ſurpris de cette nouvelle, il pria Dieu ardamment, avec une grande profuſion de larmes, qu'il voulût avoir égard à la ſincerité de ſon cœur & aux bons ſervices qu'il luy avoit rẽdu en ſon Tẽple, & de ne luy arracher la vie par une mort violẽte, au milieu de ſa courſe. Le cœur du Pere Eternel fut attẽdry ſur les larmes de ce Prince, & averty Iſaye, qui n'eſtoit pas encore ſorty de ſon Palais, de retracer ſes pas & luy porter les nouvelles de ſa sãté.

Il luy annonça de la part de Dieu, qu'il releveroit de cette maladie, & dans trois jours monteroit au Tẽple pour rẽdre graces. De plus il luy promit que ſes jours ſeroient augmentez de 15. ans & qu'il ſe verroit totalemẽt delivré de la fureur des Aſſyriẽs.

pour ſervir le Dieu vivant dans une parfaite tranquilité. Le Roy fut ravy de ſes heureuſes nouvelles. & demanda quelque marque de la volonté divine, pour luy faire croire un bon-heur ſi ineſperé. Iſaye pour cét effet fit un miracle, qui depuis Ioſué n'avoit été veu, ny oüy, qui fut de faire robrouſſer chemin au Soleil, en ſorte que l'ombre du cadran qui étoit au Palais, parut retirée de dix degrez, avec une admiration & un raviſſement de tout le monde. Et pour montrer que le Prophete n'étoit pas ignorant de la medecine, il fit appliquer un cataplâme composé d'une maſſe de figues ſur la playe du malade, dont il fut guery, & dãs trois jours rendu au Tẽple.

Miracle ſur le Soleil par Iſaye.

Ce miracle ne fut pas ignoré des Babyloniens, qui s'apperçeurent de la longueur démeſurée du jour auquel il fut fait, & leur Prince en ayãt appris la nouvelle, envoya des Ambaſſadeurs au Roy Ezechias, pour ſe conjoüyr avec luy de ſa ſanté, & luy offrir de grands preſens: dequoy ce Monarque qui eſtoit facile ſe laiſſa un peu trop épanoüir de joye, & par une petite vanité fit montre de ſes threſors & de ſes grandes richeſſes aux étrangers, ce qui ſervit beaucoup pour allumer leur curioſité. C'eſt pourquoy le Prophete qui n'eſpargnoit point les remonſtrances au Roy, le reprit de cette action, & luy predit qu'il luy coûteroit cher, d'avoir montré à des Infidelles par une vaine gloire, les grãds biẽs que Dieu luy avoit donnez, & qu'apres avoir eſté ſpectateurs de ſes treſors, ils en voudroient eſtre les Maiſtres, & qu'ils viendroient enfin à bout de leurs pretentiõs, mais que ce ne ſeroit pas de ſon temps. Ce Prince reçeut la correctiõ avec patience, & prit courage, entendant que la greſle ne devoit pas tõber ſur ſa teſte, la laiſsãt paſſer ſur celle de ſes enfãs.

Ezechias vaincu par la vanité apres avoir vaincu la mort.

Manaſſes ſon fils luy ſucceda, Prince vrayement

abominable, qui effaça toutes les marques de pieté de ſon pere, & plaça les Idoles juſques dãs le Temple du Dieu vivant. Ce que l'idolatrie avoit fait voir dans les ſacrileges, la cruauté dans les meurtres, l'impudence dans toute ſorte de meſchancetez, fut renouvellé par la perfidie de cét homme abandonné de Dieu. Le pauvre Iſaye, qui avoit gouverné le pere avec tant d'authorité, n'avoit point de creance aupres du fils : ce tygre s'irritoit des harmonieux concerts de la Sageſſe divine qui parloit en ſa bouche, ne pouvoit non plus ſupporter la verité, que les ſerpens l'odeur de la vigne.

Manaſſes Roy tres impie, ſuccede à Ezechias ſon pere tres-pieux. Sainteté de Ieremie.

Neantmoins il ne deſiſta point de le reprendre & de l'advertir des punitions que Dieu preparoit à ſes crimes : dequoy ce barbare ſe ſentit tellement piqué & allumé de fureur, qu'il cõmanda que ce S. vieillard, qui avoit paſſé la centiéme année, fut ſcié tout vif, par un ſupplice horrible & extraordinaire.

O Manaſſe, cruel Manaſſe, le plus infame des Tyrans, & le plus ſanglãts des bourreaux, c'eſtoit bien icy le ſeul crime que les furies mêmes les plus enragées ne devoiẽt nullement permettre à ta blutalité Ce venerable Precepteur de tãt de Rois, ce Roy des Prophetes, cette premiere Intelligẽce de l'Eſtat, ce Seraphin, cét organe du Dieu des armées, eſt traitté ſi barbaremẽt à la Cour par ſon propre ſang, apres tant de bõs conſeils, tant de glorieux travaux, tant d'oracles pronõcez, tãt de Divines actions ſi dignement accõplies. Toute la milice du Ciel pleura ſur ce cõpagnon des Anges, & la terre fit ſaillir des fõtaines pour arrouſer ſes levres au milieu de ſes ardantes peines ; ſa ſageſſe l'a rendu admirable aux ſçavans, ſa vie inimitable aux plus parfaits, ſon zele adorable aux plus courageux, ſon âge venerable à la nature, & ſa mort regretable à tous les ſiecles.

JEREMIE.

VOicy le plus affligé des Saints Courtisans, un Prophete pleurant, un hõme de douleurs, un cœur toûjours saignant, & des yeux qui ne tarissent jamais. Il n'a hãté les Grãds que pour y voir de grands maux & ne s'est trouvé à la Cour que pour chanter ses funerailles, & luy dresser son tombeau.

C'estoit toutesfois un tres-grand & tres saint Personnage; qui avoit esté sanctifié au ventre de sa Mere, qui commença à prophetiser à l'âge de quinze ans, un esprit separé des vanitez, & des pretentions du monde, qui estoit tout à Dieu, qui vivoit des plus pures flammes de son saint Amour, & s'abreuvoit de ses l'armes. Il beut la lie du mauvais temps, & se trouva dans un piteux gouvernement, où il y avoit peu à gagner, & beaucoup à souffrir.

Apres que le cruel Manasses Roy de Iudée eut esté dépoüillé du Sceptre, & mené prisonnier à Babylone, enchaîné comme une beste sauvage, il fut sensiblement touché de son affliction, & fit une rude penitence, estant jetté avec ses fers dans une basse fosse, où il se convertit à Dieu, avec des douleurs ameres, & des rugissemens de cœur qui luy firent obtenir le pardon de ses pechez, jusques à luy rendre la liberté & la couronne. Il se comporta tres-bien le reste de ses jours, destruisant ce qu'il avoit fait, & refaisant ce qu'il avoit détruit: Mais il laissa un mauvais fils, qui l'ayant imité en ces vices, ne le suivit nullemẽt en sa penitence. C'étoit l'impie Amon, qui fut neantmoins pere du saint Roy Iosias, lequel commença à regner à l'âge de huit

Son entrée à la Cour sous le Roy Iosias qu'il instruit dés l'âge de huit ans.

ans,& fut gouverné par les bons & ſalutaires enſeignemens du Prophete Ieremie, & qui le prit en une ſinguliere affection.

Ce bon Prince conſacra les premices de ſon gouvernement,par l'extirpation de l'Idolatrie,qu'il deteſta toûjours de paroles, & compatit par un zele infatigable. Il ne prit jamais aucun repos qu'il n'eût fait abbattre les Idoles dans Ieruſalem,& aux lieux circonvoiſins, arrachant toutes ces abominations juſques à la racine. Il avoit juré une inimitié ſi capitale à l'impieté, qu'il en pourſuivit les autheurs juſques au tombeau, que la condition de noſtre mortalité ſemble toutefois avoir fait comme le dernier azile de la liberté naturelle. Il fit brûler les os de ceux qui avoient autrefois ſacrifié aux Idoles ſur les Autels mêmes par eux prophanez. Apres cela il commanda que le Temple fut purifié,& que l'ordre des Sacrifices,& des l'oüanges Divines y fut ſoigneuſement obſervé.

Belles actions de Ioſias par les conſeils de ſõ directeur.

Il fit le procez aux morts.

La lecture d'un bon livre trouvé au temple l'avoit ſi fort touché,qu'il aſſembla ſon peuple,& le fit lire en preſence de tout le monde avec horreur & fremiſſement,ſur les menaces contenuës là dedans contre les impies. En ſuite il conjura toute l'aſſiſtãce de renouveller à la face de Dieu le ſermẽt de fidelité, & de luy promettre de ne ſe departir jamais,de ſes Loix & de ſes commandemens,ce qui fut executé;C'étoit une renaiſſance d'un tout autre mõde ſous le regne de ce ſage Prince,qui rejoüiſſoit le cœur du Prophete Ieremie;mais il goûtoit un peu de miel pour boire apres le calice d'abſynthe.

Vtilité d'un bõ livre.

Ioſias étoit déja parvenu en la fleur de ſon âge, & de ſes belles actions,ayãt regné plus de trente-ans dãs une merveilleuſe police,& une grãde tranquillité,lors que Pharaon Nechab Roy d'Egypte,

Changement.

faisant la guerre aux Assyriens voulut passer par la Iudée, ce qui donna de l'apprehension à ce bon Prince, tant pour l'oppression de son peuple, qui estoit menacé par le passage d'une grosse armée, que pour ne point donner sujet de mécontentement au Roy d'Assyrie. C'est pourquoy il se mit en devoir de luy resister, & s'opposer à son passage.

C'est le mal-heur des petits Princes de se trouver mêlez dans les différents des plus grands, comme entre l'enclume & le marteau, ils ne sçauroiẽt favoriser le party de l'un, qu'ils ne se rendent ennemis jurez de l'autre, la neutralité les rend suspects à tous deux. C'est un passage difficile, où quelque industrie qu'on y apporte, on y laisse souvent les plus belles plumes de ses aîles. Iosias sans remontrer au Roy des assiriens que la partie n'étoit pas tenable, s'il n'envoyoit de puissãs secours, arme próptement contre un plus puissánt que luy. Nechab luy envoye ses Ambassadeurs, pour luy dire, qu'il n'en vouloit point à sa personne, ny à son Estat, que son dessein estoit contre un autre Roy, qu'il alloit cõbattre par l'ordre du Ciel. Que Dieu estoit avec luy & que s'il s'efforçoit de luy fermer le passage, qu'il luy en prédroit mal. Nonobstãt ces paroles presentes, Iosias luy va au devant, & comme il fut venu aux prises avec son adversaire, dés le commencement de la mêlée, il fut blessé mortellement d'une flêche, & commanda à son cocher de le tirer hors du cõbat, ce qu'il fit, & comme on l'eut mis dans le second carrosse, qui suivoit son chariot de guerre à la façon des Roys, il rendit l'ame sans trouver aucun remede, pour divertir l'aigreur de ce coup fatal. Son corps fut rapporté à Jerusalem tout sanglant, & les regrets de sa mort furent si sensibles & si perçans, qu'il sembloit que

Mort de Iosias.

c'eſtoit le ſaccagement univerſel de toute la ville.

Les regrets ſur ſon trépas.

Jamais Prince ne fut tant aimé, ny plus paſſionnement regreté, auſſi n'en trouve-t'on pas un en tous les Roys de Judée qui ait eu moins de vices, & plus de zele à l'honneur de Dieu; ſa vie eſtoit ſans tache, ſa reputation ſans reproche, & à dire vray, ſa bonté eſtoit comme l'eſprit que tout le monde reſpiroit. Le pauvre Jeremie fut ſi abbatu d'une mort ſi ſoudaine, qu'il perdit toute ſes joyes, & commença délors, ſelon S. Jerôme, à faire ces triſtes lamentations; qui ont gravé ſa douleur à la memoire de tous les hommes.

Merveilleux decret de la Providence ſur cét accident.

Dire pourquoy un ſi bon Roy apres tant d'actions de pieté, eſt tué de la main d'un infidelle, c'eſt un vieux procez que la curioſité humaine a inventé contre la Providence dés le commencement du monde. Les uns diſoit Pline (profitent de leur méchanceté, & les autres ſont tourmentez par leurs propres ſacrifices;) Mais qui ſommes nous pour vouloir lever le rideau du Sanctuaire devant le temps, & ſçavoir les raiſons de tout ce que Dieu fait & permet dans le monde? Pour un Prince vertueux qui eſt affligé dans le rencontre des choſes humaines, nous en trouverons toûjours dix mauvais, qui ont tres mal finy, & toutesfois nous ne ceſſons de quereller l'ordee du Ciel. Par quel contrat Dieu s'eſt-il obligé de faire que ſes ſerviteurs gaignent toûjours au jeu, & à la guerre? Faut il qu'il faſſe perpetuellemẽt des miracles pour ſe faire eſtimer ce qu'il eſt? Quel tort a-il fait à Joſias ſi apres un regne de 31. an, conduit avec de grands ſuccez, & une approbation univerſelle, il eſt mort au lit de la valeur, defendant ſa Patrie, & rendant des preuves de la grandeur de ſon courage? Quel tort de luy avoir donné cét honneur d'emporter le cœur de tous ſes

ſujets dans le tombeau, & d'eſpandre la gloire de ſon nom par tous les âges & tous les vivans? Apres que nous avons veu dans les Hiſtoires mourir cent Tyrans preſque tout de ſuite, de morts hideuſes & ſanglantes; nous revenons au Roy Manaſſes qui apres avoir épanché tant de ſang, paſſe de cette vie par une mort aſſez paiſible. Nous revenons à Herodes, à Tibere, & à Mahomet, qui ſont morts dans leur lit, comme ſi c'eſtoient de grands Saints de la fortune, canoniſez par leur bon-heur.

Les méchans qui meurent d'une mort ſanglante n'en ſont pas plus heureux.

Helas quelle vie de ceux cy, & de leurs ſemblables! d'eſtre poignardez à tous momens dans le cœur, & d'eſtre maudits dans le ſentiment public d'un milion de bouches à chaque heure du jour, de demeurer enfermez dans l'enceinte des murailles d'un Palais, comme des vieux hiboux, & n'avoir autre plaiſir que de faire pleuvoir le feu & le ſang ſur les teſtes des hommes! Quel contentement que de pâlir à tous les éclairs, de trébler à toutes les attaques de la moindre maladie, de preparer du poiſon & des cordeaux à tous les changemẽs de fortune, de ne vivre plus que pour faire mourir des hommes, & ne mourir que pour faire aux Demons un ſpectacle de leurs peines! Eſt-ce bien cela qui merite le nom de felicité, & d'admiration des peuples?

Grandes calamitez du Royaume de Iudée par divers changemens des Rois

Apres que Ioſias eut tiré les larmes des yeux de tout le Royaume, le peuple honorant ſa memoire, mit ſon fils Iochas ſur le thrône, qui regna ſeulement trois mois, parce que Nachab enflé de ſa victoire, ne voulant pas ſouffrir qu'on eut penſé à faire un Roy ſans ſon cõſentement, vint fondre ſur Ieruſalem & l'enleva priſonnier en Egypte, où il mourut de déplaiſir & du mauvais traitement. Il prit ſon frere Eliachim ou Ioachim pour le mettre en ſa place, & le faire regner ſous ſon authorité,

Mais Nabuchodonoſor qui s'eſtimoit le Dieu des Roys, ne pût ſupporter que l'Egyptien ſe meſlât de donner les Couronnes, vint aſſieger Hieruſalem avec de grandes forces, & l'ayant emportée enleva le miſerable Ioachim captif en Babylone, avec la fleur de la ville, & les Vaſes ſacrez du Tẽple cõme il ne cõptoit encore que le troiſiéme an de sõ regne.

C'eſtoit choſe pitoyable de voir cét infortuné dans les ceps, apres une dignité ſi courte & ſi malheureuſe; mais ce changement ſi funeſte émeut à compaſſion ſon adverſaire, qui le relaſcha ſous condition d'un gros tribut annuel. Il s'en acquitta l'eſpace de trois ans par contrainte, ſon cœur & ſes inclinations panchant toûjours du coſté de l'Egypte, & ne ceſſant de tramer ſourdement de nouvelles pratiques. Outre qu'il delaiſſa le ſervice de Dieu, & s'abandonna à l'impieté des idoles, ſans que les remonſtrances & les menaces du Prophete Ieremie, qui luy avoit predit une iſſuë tres-funeſte, euſſent aucune force ſur ſon eſprit.

C'eſt pourquoy Nabuchodonoſor retourna l'année onziéme du regne de ce mal heureux Prince, & l'ayant vaincu derechef, le fit aſſaſſiner, & jetter ſon corps à la voirie pour châtiment de ſa rebellion. Il permit que ſon fils Ioachim autrement Iechonias, luy ſuccedât; mais à peine ce deſaſtreux avoit-il regné trois mois, que ce terrible Conquerant le tranſporte avec ſa mere, ſes femmes & ſes ſerviteurs, & luy fait experimenter dans Babylone les rigueurs de la captivité, apres l'avoir dépoüillé de tous les treſors, & tiré de Hieruſalem dix mille priſonniers des principaux de toute la Iudée. Tellement que ce deplorable Royaume eſtoit alors entre l'Egypte & Babylone, comme une paille entre deux vents impetueux, inceſſamment balotté deçà & delà ſans trouver lieu de conſiſtance.

Sedecias le dernier & le plus malheureux.

Nabuchodonosor fit un Roy à sa fantaisie, & choisit Sedecias oncle de Ioachim, qui fut enfin le plus mal-heureux de tous. C'est icy où Ieremie prit sa bonne part des souffrances de sa chere patrie, & se trouva mêlé dans des affaires fort espineuses, dans lesquelles il donna de tres bons conseils, qui furent peu suivis, tant le Roy & les Grands étoient opiniastrez à leur mal-heur. Il avoit déja esté fort en peine sous le regne de Joachim; car comme il prophetisoit hautement la ruine de la ville de Hierusalem, & l'entiere desolation du Temple. Les Prestres se saisirent de se sa personne, & mutinerent le peuple contre luy, à dessein de le faire déchirer en pieces. Mais il arriva de bon-heur, que quelques Seigneurs de la Cour coururent pour appaiser ce tumulte, devant lesquels Jeremie se justifia, & protesta que c'estoit l'esprit de Dieu qui le poussoit à predire ces desastres, pour la correction des pechez de Jerusalem, & que le seul moyen de se mettre à couvert de la colere du Ciel, estoit d'embrasser serieusement la penitence. Qu'il estoit entre leurs mains pour luy rendre la justice, & que s'ils en usoient autrement, ils épancheroient un sang innocét qui rejailliroit contr'eux, & cõtre toute la ville. Ces courtisans jugerét qu'il n'y avoit rié en luy digne de mort, & se delivrerét des mains de ces mauvais Prêtres qui étoient prest de l'assassiner; n'y ayãt au monde persecution pareille à celle qui vient des personnes sacrées, lors qu'elles abusent de leur dignité à l'execution de leur vengeãce.

Ieremie rencõtre à la Cour des tẽps tres difficiles, & sa persecution, pour la verité sous Ioachim.

On luy defend de prêcher.

Depuis cette secousse on luy fit derechef commandement de se taire, & de demeurer enfermé en un certain lieu, sans prêcher, ny parler en public, ce qui fut cause qu'il dicta de sa bouche ses pensées & conceptions à Baruch, son Secretaire,

luy commanda de les lire en pleine assemblée du peuple, ce qu'il fit, espargnant les Grands & les Principaux, ausquels il en ordonna la communication, tellement que cela passa jusques aux oreilles du Roy Ioachim, qui voulut voir le Livre, & comme il en eut leu trois ou quatre pages, il le coupa avec un canif, & le jetta dans le feu, commandant qu'on se saisit de Jeremie, & de son Secretaire Baruch. Mais Dieu les fit échapper & les sauva d'une façon extraordinaire, ordonnant que ce deplorable Roy qui avoit méprisé la parole & les remontrances de son Prophete, tombast en ce gouffre de mal-heurs qui luy avoient esté predits.

Les mesmes abominations ne cesserent point sous le regne de Sedecias, & Ieremie reprit aussi de nouvelles forces pour les combattre, & pour publier les desolations qui devoient ensevelir bientost cette miserable Nation. Alors Phassur un des principaux Prestres, & des plus violens, se fit amener le Prophete, pour le reprendre de ce qu'il ne cessoit de predire des mal-heurs, & tourmenter tout le monde par ses predictions, Sur quoy il entra en une telle colere contre l'innocent, que sans avoir égard à la bien seance de sa Dignité, il luy donna un soufflet, & non content de cela, le fit mettre en prison, & luy donner les ceps.

Le mal s'augmente sous Sedecias.

Ce divin personnage se voyant reduit, à cette captivité pour avoir porté la parole de Dieu, & estant laissé comme à soy mesme pour agir & souffrir, selon la nature & les passions humaines, se trouva saisi d'une grande melancholie, & fit à Dieu des plaintes, qui ne partoient que de l'abondance de l'amour qu'il luy portoit.

Prison du Prophete.

Hé quoy, disoit-il, *mon Dieu, vous m'avez donc trompé, & qui doute que vous ne soyez plus fort que*

Les plaintes amoureuſes qu'il a fait à Dieu.

moy, qui ſuis je pour vous reſiſter ? Vous m'avez fait porter voſtre parole, & dire hardiment vos adorables veritez aux Roys & aux peuples : & pour cela je ſuis traité comme un impoſteur, comme la lie de la nature & l'opprobre du monde. Voilà ce que j'ai gaigné à vous ſervir avec tant d'obeyſſance & de fidelité ; auſſi ay-je dit ſouvent à part moy : Ie veux obeyr aux Magiſtrats, je ne veux taire, & ne me reſſouvenir plus des penſées que Dieu me revele, ny parler davantage en ſon nom. Et c'eſt alors que j'ay ſenty un feu boüillonnant dans mon cœur, qui s'eſt enfermé dans la moüelle de mes os, & je ſuis tombé en pâmoiſon, & n'ay peu porter la violence de mes penſées, ſans me deſcharger de la langue, & publier ce que vous m'avez inſpiré. Et pour cela me voilà reduit aux fers. Et n'ay-je pas bien ſujet de dire ce que diſent les miſerables, que le jour de ma nativité, eu eſgard au peché originel, & à tant de calamitez qui naiſſent de cette ſource, eſt funeſte & maudit, & qu'il ſeroit à ſouhaitter que le ventre de la mere qui m'a porté euſt eſté mon ſepulchre. Pourquoy ſuis-je ſorty des entrailles d'une femme, pour eſtre ſpectateur de tant de douleurs, & de tant de confuſion.

Les SS. parlent quelquefois en hõmes.

Les Saints parlent quelquefois en hommes, ſelon les ſentimens de la partie inferieure, nommément quand ils ſe voyent accablez de grands maux. Mais Dieu les remontre incontinent, & leur fait reprendre la langue du Ciel.

Delivrance de Ieremie.

Comme le Prophete deploroit ſes miſeres dans cette obſcure priſon, Dieu donna des lumieres, & des remords à ſon perſecuteur, qui vint dés le l'endemain pour le delivrer, ſoit par quelque compaſſion, ſoit qu'il eût entrepris cela par delà les limites de ſon authorité. Le priſonnier au lieu de témoigner quelque foibleſſe, parla plus hardiment qu'au-

paravant, prediſant même à Phaſſur, qu'il ſeroit mené captif à Babylone, & qu'il y mourroit, ſans que l'autre entreprit rien davantage contre luy.

Il retourne à la Cour, & donne des conſeils au Roy & à la Reine ſur leur conſcience & ſur leur Eſtat.

Depuis ce tems-là même Ieremie ſe tranſporta au Palais pour parler au Roy, & à la Reine ſa femme, les advertit du dernier mal-heur qui menaçoit leur Couronne, s'ils ne faiſoient une entiere converſion à Dieu, pour donner l'exemple à tous leurs ſujets. En outre il donna un conſeil d'Eſtat, & dit au Roy, que puiſque Dieu avoit permis qu'il fut ſubjugué par les armes du Roy de Babylone, qui l'avoit mis ſur le Trône, & auquel il avoit promis la foy, l'hommage, & le tribut, il ſeroit bien de garder ſes promeſſes inviolables, plûtôt que d'adherer au Roy d'Egypte, & attendre ſecours de ſes armes. C'eſtoit là le point le plus important de l'Eſtat, qui concernoit le ſalut de tout le Royaume.

Le Roy Sedecias inconſtant.

Neantmoins le Roy Sedecias, qui avoit un peu l'eſprit mol, écoutoit les advis, & prenoit quelquefois feu, mais pour peu de temps, n'eſtant nullement conſtant dãs ſes bonnes reſolutions. Comme il ſe vid menacé du ſiege par le Roy des Babyloniens, il fut intimidé, & pancha un peu de ſon coſté : mais comme il apperceut qu'il divertiſſoit ſes armes ailleurs, il rompit la foy promiſe, eſtant ennuyé de la rigueur des tributs que l'autre exigeoit de luy. Là deſſus Ieremie ne ceſſa de publier que c'eſtoit une erreur d'attendre que l'armée de Pharaon Roy d'Egypte, qu'on diſoit eſtre partie pour ſecourir Hieruſalem, fit quelque effet, qu'elle retourneroit ſur ſes pas ſans rien entreprendre, que Nabuchodonoſor n'eſtoit pas ſi loin, qu'il ne ſe rendiſt dans peu de temps devant la ville, pour l'aſſieger & l'emporter. Que c'eſtoit un arreſt de Dieu, & quand bien l'armé des Chaldéens

Grande liberté du Prophete à parler de l'Eſtat.

ſeroit defaite, que ceux qui reſteroient, quoy que bleſſez & malades, ſuffiroient pour prendre Jeruſalem abandonnée de la protection divine.

Il eſt mis derechef en priſon.

Comme il eut dit cecy publiquement, il ſe reſolut de ſe retirer pour un temps, & s'en aller au pays, mais il fut pris à la porte de la ville par Jerias qui l'accuſa fauſſement & dit qu'il s'en alloit rendre à l'armée des Chaldéens; ſur quoy il le mena ſous bonne garde aux Magiſtrats, qui l'ayans battu & mal traitté l'envoyerent en la priſon, où il trempa pluſieurs jours ſans conſolation.

Enfin le Roy ayant ſceu ſon accident, le fit venir ſecrettement à ſoy & luy parla pour le conjurer de dire en verité, ſi ces predictions qu'il ne ceſſoit de ſemer dans les oreilles du monde, eſtoient revelations de Dieu; dequoy le Prophete l'aſſeura derechef, & luy donna quelque bon mouvement pour ſe porter aux conſeils les plus ſalutaires. Et le pauvre Jeremie voyant que ce Prince le traittoit aſſez humainement luy dit.

Son entretien ſecret avec le Roy.

Helas, Sire, qu'ay je fait! & en quoy ay-je offensé voſtre Majeſté, pour eſtre traité comme un ſcelerat par ceux qui uſurpent voſtre authorité? Quel crime ay je commis en vous annonçant la verité? Où ſont vos faux Prophetes qui diſoient, qu'il ne falloit nullement apprehender la venuë de Nabuchodonoſor, & qu'il avoit d'autres affaires à demeſler, n'eſt-il pas enfin venu pour verifier mes Propheties? Puis que vous me faites à preſent l'honneur de m'oüyr, Monſieur & mon Maiſtre, eſcoutez ma tres humble requeſte, & m'accordez une courtoiſie, que je vous demande au nom de Dieu, que je ne retourne pas en la priſon d'où voſtre Majeſté m'a fait tirer; car la continuation des maux que j'y ay ſouffert eſt capable de m'arracher bien toſt l'ame du corps, & ce luy ſeroit

un

de m'arracher bien toſt l'ame du corps, & ce luy ſeroit un regret de m'avoir livré à la mort pour luy avoir donné des conſeils de vie & de ſalut.

Le Roy fut attẽdry par les paroles du Prophete, mais il eſtoit ſi timide, qu'il n'oſoit pas ſe donner la hardieſſe de faire delivrer un priſonnier de ſon authorité abſoluë, craignant les reptoches & les crieries de ceux qui vouloient tenir le haut bout dans les affaires. Il fit dire ſeulement au Concierge qu'il le traitaſt un peu plus liberalement, l'oſtât du cachot noir, pour luy donner un lieu plus raiſonnable, & qu'il prit garde que dans cette grande famine de la ville il ne manquaſt de pain.

Timidité de Sedecias, qui abãdonne Ieremie cõtre ſa cõſcience à une troiſiéme priſon.

Cela fut executé, & demeura quelque temps à l'entrée de la priſon avec un peu plus de liberté, ſuivant laquelle il parloit encore à ceux qui le viſitoient, & diſoit librement, qu'il n'y avoit moyen d'échaper le ſac de la ville, ſi l'on ne ſe rendoit aux Chaldéens. Ce qui fit que Phaſſur & ſes cõplices s'allumerent derechef d'une grande colere, & parlerent inſolemment au Roy, à ce que Ieremie leur fut livré, qu'il eſtoit digne de mort, que c'eſtoit un ſeditieux, qui ne faiſoit que mutiner le peuple contre ſon obeyſſance.

Le miſerable Sedecias qui avoit laiſſé prendre à ceux cy trop d'aſcendant ſur ſa perſonne, n'eut pas aſſez de force d'eſprit pour leur reſiſter, & contre ſa conſcience leur abandõna ſon pauvre Prophete, quoy que ce fut à regret. Ces méchans l'ayãt pris, le deſcendirent avec des cordes dans un lac profond de la priſon, qui eſtoit plein de bourbe & d'ordures, où il expiroit les reſtes de ſa deplorable vie & y fut mort de miſere, ſi Dieu ne luy eut ſuſcité un protecteur, auquel il ne ſongeoit nullement.

Il eſt délivré par une autre voye.

Il y avoit en la maiſon du Roy un Officier ſi-

gnalé, Ethiopien de nation, & homme de cœur, qui entendant la cruauté dont on avoit usé envers le Prophete, en eut pitié, & dit au Roy hardiment: Hé quoy, Sire, vostre Majesté peut elle bien approuver les rigueurs que l'on fait souffrir au pauvre Ieremie, pour faire la fonctiõ d'un Prophete? Il appert bien que ses ennemis en veulent avoir la dépoüille, car ils l'ont descendu avec des cordes dãs une basse fosse, où il est presque impossible de respirer. Il y a danger que si ce bon homme meurt par ce mauvais traitement, vous ne soyez coupable de sa mort, & que cela n'attire quelque colere de Dieu sur vostre Majesté. Il dit cela d'un si bon accent que le Roi fut émeu, & luy donna charge de prendre 30. soldats & le tirer de là, ce qu'il fit habilement, luy jettant de vieux linges, pour appliquer sur luy, à ce qu'il ne fût blessé par les cordes, lors que l'on le feroit monter du fond de cette hideuse prison.

Le Roy luy parle derechef en cachette, sans toutesfois suivre son conseil, estant possedé d'ailleurs par ses Conseillers.

Comme il fut retiré, le Roy eut encore la curiosité de le voir, non pas en son Palais, mais en quelque lieu secret du Temple, où Jeremie luy parla avec beaucoup d'amour & de tendresse, luy remontrant que l'unique moyen de sauver sa personne, sa maison, & toute la ville, estoit de se rendre au Roy Nabuchodonosor, & s'il refusoit de ce faire, qu'il estoit perdu avec tous les siens. Le Roy luy repliqua, qu'il avoit peur de se commettre au Roy de Babylone, craignant qu'il ne le livrât à ses sujets rebelles, qui s'estoient retirez aupres de luy. Ieremie luy repartit, qu'il n'y avoit rien à craindre de ce costé là, & le supplia affectueusement d'avoir pitié de son ame, de sa femme, & de ses enfans, autrement qu'il luy arriveroit un grand malheur. Ce pauvre Prince craignoit d'entreprendre cela contre l'avis de ceux qui le gouvernoient, & de les distraire par ce moyen de son party. Il avoit mes-

me de l'apprehenſion d'eſtre veu avec Ieremie, il luy recommanda fort de tenir ſecret ce colloque, & ne dire à perſonne qu'il luy eût parlé des affaires de ſon Eſtat. Il fut renvoyé en la priſon pour ne point mutiner les ſeditieux, & ce qu'il pût obtenir fut de n'eſtre point plongé dans le ſac d'où il avoit eſté delivré.

Horrible malheur de Sedecias pour n'avoir par crû le conſeil du Prophete Ieremie.

Cependant Nabuchodonoſor apres un long ſiege emporta la ville de Jeruſalem, qui fut prite ſur la minuit, les ennemis eſtans entrez par une breſche, dont on ne s'apperçevoit pas. Sedecias fort eſtonné ſe met en fuite avec ſa femme, & ſes enfans, & fort peu de gens de guerre autour de luy, cheminant parmy la nuit, les tenebres, l'effroy & mille images de mort: Les Chaldéens eurent avis de ſa retraite, & l'attraperent dans les landes de Jericho, où il fut incontinent abandonné des ſiens, & laiſſé avec des femmes & des petits enfans, qui jetterent des cris pitoyables dans l'apprehenſion de la ſervitude, & de la mort.

Il fut mené de ce meſme pas en Reblatha, où eſtoit Nabuchodonoſor, attendant l'iſſuë de ce ſiege. Cét infortuné Prince fut contraint de ſe preſenter devant ce viſage affreux d'un Roy barbare; enflé de ſes victoires & de ſes proſperitez, qui le chargea d'opprobres & de confuſions, luy reprochant ſa rebellion, ſon ingratitude, & ſon infidelité. Il eut voulu eſtre déja dix pieds en terre, avant que de ſouffrir ces indignitez, & s'eſtimoit aſſez puny d'avoir perdu la Coronne & la liberté.

Mais ce cruel conquerant vouloit donner d'autres ſatisfactions à ſa vengeance: car apres avoir long temps digeré ſon fiel, & ſongé aux moyens qu'il tiendroit pour le punir, il fait venir ſes enfans, & cõmanda aux bourreaux de les maſſacrer devant

les yeux du pere. Ces pauvres petits voyant le fer étincelant déja preſt d'être plongé dans leur ſang, crioient miſericorde, & appelloient pitoyablement le triſte nom de leur pere, qui n'avoit plus autre puiſſance que de ſouffrir ſon malheur. L'épée paſſoit à travers le corps de ſes enfans pour aller trouver ſon cœur, qui mouroit en autant de morts que la nature luy avoit donné des gages de ſon mariage. Il attendoit que le glaive teint du ſang de ſa chere progeniture finiroit ſa vie, & ſes douleurs, mais ce tyran inhumain luy ayant laiſſé de la lumiere autant qu'il en falloit pour éclairer ſon mal heur, apres qu'il fut remply de ce funeſte ſpectacle, lui fit arracher les yeux par une execrable cruauté, & apres l'avoir fait enchainer de groſſes & peſantes chaiſnes, il le fit conduire à Babylone, où il acheva ſa miſerable vie; & en ſa perſonne finit le Royaume de Iudée, qui avoit ſubſiſté depuis Saül. 480. ans. Nabuchodonoſor ayant oüy le recit que l'on faiſoit de Ieremie, & le bon conſeil qu'il avoit donné à ſon Roy, l'eſtima beaucoup, & donna charge à Nabuzardan General de l'armée, de luy donner tout contentement, ſoit qu'il voulut paſſer en Babylone, ſoit qu'il voulut paſſer en ſa patrie. Mais pour montrer qu'il ne cherchoit point l'éclat des grandeurs, il choiſit de faire ſon ſejours parmy de pauvres laboureurs & vignerons, qui furent laiſſez aprés le ſac de la ville, la meilleure partie eſtant tranſportée à Babylone.

Ieremie eſtimé de Nabuchodonoſor, & mis en liberté.

On le recommanda à Godolias, qui fut eſtably Gouverneur de ces pitoyables reſtes de peuple par Nabuzardan, mais comme ce Godolias eut eſté maſſacré ſept mois apres ſa creation, Iohatam qui eſtoit des principaux, conſeilla aux Iuifs de quitter cette miſerable terre, & de le ſuivre en Egypte.

Il diſſuade au reſte de ſes Citoyens le voyage d'Egypte.

Ieremie s'y oppoſa, & predit du mal heur à tous ceux qui s'y tranſporteroient, mais au lieu de le croire, ils l'entrainerent par force, ſoit pour l'affliger, ſoit pour ſe prevaloir de ſes propheties. Il ne manqua pas de predire la deſolation de l'Egypte, qui devoit plier ſous les armes de Nabuchodonoſor, dequoy les ſiens ſe ſentoient irritez, & craignans qu'il n'attiraſt ſur eux de l'envie, le lapiderent dans une ſedition. Les Egyptiens entendans parler de la vie & des predictions de ce grand perſonnage en firent eſtat, & luy dreſſerent un tombeau, où Dieu pour honorer ſon ſerviteur fit de grands miracles, chaſſant par ſes cendres les crocodiles, & les ſerpens. Alexandre qui floriſſoit deux cents ans apres luy, admirant ces merveilles, fit tranſporter ſes reliques à Alexandrie, où il luy fit eriger un magnifique ſepulchre, ainſi que rapporte la Cronique Alexandrine. Voilà comme la vertu perſecutée en ſa propre maiſon trouve de l'appuy chez les eſtrangers, & de la veneration meſme aupres des infidelles, Dieu ſe ſervant de toutes ſortes d'inſtrumens pour honorer les merites de ceux qui luy ont rendu des preuves d'une parfaite fidelité.

Sa mort.

SAINT JEAN BAPTISTE.

A la Cour d'Herode.

QUe fait un Hermite à la Cour, un ſolitaire dans le tumulte, un homme ſacré parmy les profanes, un Saint en la maiſon d'Herodes ? Il eſtoit beaucoup plus aſſeuré parmy les loups, les

renards, & les tygres, qu'il n'eſt parmy ces mauvais Courtiſans. Il eſtoit beaucoup plus content avec ſon petit dîner de ſauterelles & de miel ſauvage, retiré dans ſa cabane, qu'il n'eſt à l'aſpect des pôpes & des delices du Roy de Galilée. Mais Dieu qui eſt le Maiſtre des Rois, & le Directeur des Hermites en a ainſi diſposé, & l'a voulu faire mourir à la Cour, apres avoir ſi long tẽps vécu dãs le deſert.

L'occaſion qui porta S. Iean à la Cour. Diverſes raiſons.

On ne ſçait pas aſſeurément quelle occaſion le pouſſa là, s'il y alla par zele, où s'il y fut mandé par deſſein, ou s'il y fut contraint par violence. Quelques-uns penſent que les miſeres de ſa partie affligée ſous le gouvernement d'un Prince débordé l'ayant touché d'une grande compaſſion, il ſortit du deſert de ſon plein gré pour remontrer au Roy ſon devoir, veu que tous ceux qui l'approchoient, & qui eſtoient obligez de luy parler, eſtoient en partie muets par une ſervitude fatale à tous ceux qui s'attachent aux eſperances du monde, en partie auſſi ſaiſis de frayeur à cauſe de la puiſſance, & de la cruauté d'un eſprit de femme qui poſſedoit Herodes. D'autres, comme Joſeph, ont écrit que le Prince apprenant tous les jours qu'une grande affluence de toutes ſortes de gens ſe tranſportoient au deſert pour voir S. Iean eut peur que ſous couleur de pieté cela ne fit quelque changement en l'Eſtat. Les tyrans n'aiment point les hõmes doüés d'une vertu extraordinaire, & qui n'ont point apris le meſtier de flater, leurs voix le chant du coq, qui épouvante ces cruels lions: leur vie eſt un éclat, qui leur ébloüyt leurs yeux, leurs actiõs ſont autãt de convictions de leur iniquité. C'eſt pourquoy cét autheur dit, que ſans autre forme de procez Herodes le fit prendre pour le prevenir, & rompre ces aſſemblées qui ſe faiſoient autour de luy.

Toutesfois il eſt plus probable, & plus conforme à l'Eſcriture, qui nous aſſeure, que ce Prince portoit du reſpect à S. Jean qu'il écoutoit, & qu'il faiſoit beaucoup de choſes ſelon ſes avis, qu'il n'y proceda pas d'abord avec cette violence : mais comme il eſtoit un fin renard, ſelon le jugement que la Verité eternelle a fait de luy, voyant que S. Jean eſtoit en une haute reputation de ſainteté, & en grand credit parmy le peuple, il eſſaya de le gaigner, & de le tirer à ſoy, pour ſe mettre dans l'eſtime d'un bon Prince qui cheriſſoit les gens de bien, & pour maintenir par ce moyen ſon authorité, qui eſtoit déja branlante, & peu enracinée dans les vrayes maximes du bon gouvernement. C'eſt ainſi que Denys le tyran ſe ſervoit des Philoſophes, non pour l'affection qu'il leur portoit mais pour les approprier aux mauvaiſes intentions qu'il avoit dans l'Eſtat, & leur donner quelque couleur par une approbation expreſſe ou interpretée de ces perſonnages qui eſtoient en reputation de ſageſſe. Mais Herodes avoit mal choiſi ſon homme, ce n'eſtoit pas un flateur de Cour, un inſtrument à tous meſtiers, un patin à tous pieds, mais un homme roide & auſtere, à qui un monde entier n'eût pas donné la moindre tentation de faire contre ſa conſcience.

La plus probable.

Artifice des tyrans.

Conſtance de S. Jean.

Ce ſeroit choſe ſuperfluë de s'eſtendre icy au long ſur les rares qualitez de S. Jean, qui ayant eſté pluſieurs fois hautement loüé par le Createur des vertus, & le diſtributeur des vrayes loüanges, lequel l'a preferé aux plus grands hommes du monde, ſemble avoir tary par ſon abondance les éloges les plus eloquens. Contentons nous de dire qu'il y a quantité d'excellences en luy, qui ſont pour faire parler toutes les chaires, & eſcrire

toutes les plumes juſques à la fin du monde.

Il eſt né du ſang d'Aaron frere de Moyſe, le premier ornement du Sacerdoce, & le grand conducteur des peuples, il eſt ſorty d'un ventre ſterile, qu'il a rendu fecond ſur toutes les feconditez du monde. Sa naiſſance a eſté annoncée miraculeuſement par la voix d'un Archange. Il a eſté ſanctifié preſque auſſi-toſt que conceu, & la vertu ſe l'eſt approprié devant que la nature l'eût mis au jour. Il s'eſt fait adorateur du Verbe, lors qu'il eſtoit encore dans les entrailles de ſa mere, & a receu les premiers rayons du jour eternel, devant que ſon œil fut ouvert à la clarté du Soleil. La raiſon luy a eſté avancée par une merveille du tout extraordinaire. Il a eu cét honneur que de ſçavoir tout le premier apres la ſainte Vierge, les nouvelles de ce haut myſtere de l'Incarnation, & de la Redemption du monde. De toutes les nativitez de tant d'enfans d'Adam, l'Egliſe ne celebre que celle de S. Jean, qui a cela de commun avec le Sauveur & ſa treſſainte Mere, laquelle par un privilege ſpecial honora ſa naiſſance par ſa preſence actuelle, de ſorte qu'il vid ſon premier jour ſous l'aſpect de la Mere de l'univers. Le nom luy fut dõné par un Archãge, un nom de grace & de faveur, qui témoignoit qu'il eſtoit mis au rang des plus cheres delices du Ciel, & la langue de ſon pere muet liée par une vertu celeſte, fut deliée par pouvoir, à ce qu'elle prononçât ce beau nom. Il a été exempt des pechez griefs, & meſmes veniels, cõme tiennent pluſieurs Theologiens. Il a conſacré ſa retraite dans le deſert preſque auſſi-tôt qu'il eſt entré dans le monde. En outre il a eſté Prophete, & plus que Prophete, Vierge, Docteur, & Precurſeur du Fils de Dieu, la trompette de la penitence, l'autheur d'un Bapteſ-

me, avant-courrier de celuy qui nous à regenerez duquel Ieſus a voulu recevoir la teinture. Enfin c'eſtoit l'orizon de l'Evangile, & la Loy, & le premier qui a montré du doigt l'Agneau de Dieu, & le Royaume des Cieux.

Mais ne mettons point à preſent en ligne de conte tout ce que j'ay allegué, & diſons ſeulement ce que le Verbe a dit de luy, que ce n'eſtoit point un roſeau pour fléchir à tout vent, ny un homme qui pût eſtre alleché des delicateſſes de la Cour. Il y parla comme un Prophete, il y converſa comme un Ange, & y mourut enfin comme un Martyr. Le temps luy fournit une occaſion, ſur laquelle il ne pouvoit parler ſans faire bien du bruit, & ne ſe pouvoit taire ſans trahir ſa conſcience.

Ses actions à la Cour.

Cét Herodes Antipas, dont il eſt icy queſtion, étoit fils du grand Herodes meurtrier des Innocẽs, & d'une Samaritaine, qui apres la mort de ſon pere, comme les enfans legitimes de Marianne avoient eſté indignement maſſacrez pour faire place aux heritiers injuſtes, eut pour ſa part du Royaume de Iudée, la Galilée, qu'il tenoit en qualité de Tetrarque. C'eſtoit un Prince de petit cœur, addonné à ſes plaiſirs, laſcif & libertin, qui tâchoit à conſerver par des petites fineſſes, n'ayant rien de fort, ny de belliqueux en ſa perſonne. Il avoit ſon frere Philippes, lequel tenoit une autre piece de ce Royaume de Judée demembré aſſez peu conſiderable, les Romains s'eſtans ſaiſis du meilleur, apres avoir depoſſedé Archelaüs, qui avoit regné comme ſucceſſeur de ſon pere en qualité de Roy. Philippes eſtoit marié à Herodias, fille de ſon frere Ariſtobule, & qui par conſequent eſtoit ſa niepce, ces mariages eſtans aſſez ordinaires à la Cour d'Herodes. Le mary eſtoit un eſprit doux & moderé, qui

Les qualitez & mœurs d'Herodes.

Celles de Philippe ſon frere & de ſa fẽme Herodias 5.

tenoit ſon petit gouvernement fort pacifique, ſe plaiſoit de rendre la Juſtice à ſon peuple, avec tant d'ardeur qu'il faiſoit ſouvent arreſter ſon carroſſe par le chemin, & écoutoit les differens des plus petites gens pour les mettre d'accord. Sa femme tout au contraire eſtoit un eſprit hautain, ambitieux, broüillon, impudique, qui n'eſtoit point contente de ce que Dieu luy avoit donné, mais eſſayoit par tous moyens de devenir Reyne.

Ioſeph. antiq. l. 8.

Il arrive qu'Herodes Antipas ſous couleur de paſſage, ou de divertiſſement, s'en va viſiter ſon frere Philippes, qui le receut en ſon Palais avec toute courtoiſie & ſincerité. Il s'amuſa dans ce ſejour qu'il y fit, à cajoller cette Herodias ſa belle-ſœur, qu'il ne falloit pas beaucoup careſſer pour luy donner de l'amour, tant elle avoit l'eſprit volage & deſireux de nouveautez. Ils trouverent dans leurs menus entretiens, qu'Antipas n'eſtoit point encore content de ſa femme, ny Herodias de ſon mary. Ils font un complot audacieux & dereglé, qui fut de ſe ſeparer de leurs parties ſous couleur de divorce, & de ſe marier enſemble. Herodes promettoit à celle-cy qu'il iroit à Rome, & qu'il la feroit Reyne, ce qu'elle ne pouvoit jamais eſperer de ſon mary, qu'il diſoit eſtre un homme ſans cœur, & qu'il n'eſtoit né que pour converſer avec le petit peuple. Il ſe faiſoit brave de ſon épée, riche, vaillant, heureux, magnifique, & le corps n'en eſtoit point mal fait, tellement que ce faux mariage eſt conclu entre les parties, & ne ſçait-on s'il commença deſlors par un adultere clandeſtin. Les privautez n'en furent que trop remarquables, de ſorte que la femme d'Herodes qui eſtoit fille d'Aretas Roy d'Arabie en eut le vent, & diſſimulant ſa penſée, écrivit au Roy ſon pere,

Herodes Antipas la debauche.

La femme d'Herodes s'en offence & le quitte.

qu'elle ne pouvoit plus vivre avec un mary débordé, qui n'avoit aucune affection pour elle, & qui violant la fidelité promiſe au mariage, avoit donné promeſſe à une adultere de l'épouſer. Le pere fut grandement aigry de cét affront, témoignant qu'il eſtoit preſt de la recevoir à ſa Cour, & luy conſeilla qu'elle ſe dérobât accortement de ſon mary; c'eſt ce qu'elle fit aſſez prudemment luy demandant congé de faire un petit voyage au château de Machæron, qui eſtoit ſur la frontiere pour ſe divertir. Cela luy fut accordé fort librement & cependant elle diſpoſa les gens de ſon pere pour l'enlever en Arabie.

Elle n'avoit pas toutesfois beſoin d'eſtudier ſa fuite, & d'en faire un myſtere, veu que ſon mary n'avoit pas grande envie de courir apres elle, & luy avoit donné beaucoup d'ennuy à deſſein de la laſſer, & de la faire échaper de ſon plein gré, pour avoir une excuſe legitime envers le Roy ſon pere, quand il ſe plaindroit de luy.

Cette ſortie de l'Arabeſque ſoudaine & meditée, vint aux oreilles d'Herode & d'Herodias, qui en firent les feux de joye dedans leur cœur, & creurent que c'eſtoit une ouverture que le Ciel avoit donnée à l'accompliſſement de leur deſſein. **Divorce honteux.**

La mauvaiſe femme quitte Philippes ſon mary, & s'en vient en Galilée loger au Palais de ſon frere, amenant avec ſoy une fille effrontée, que les deportemens de la mere font croire n'avoir pas appartenu de bon droict à ſon mary. Joſephe, de qui nous avons pris en partie le plan de cette hiſtoire, ne dit pas, ſi le bon Philippes ſe mit fort en peine de ſa femme, mais ſon eſprit inſolent nous fait croire qu'il n'avoit pas ſujet de la regreter. Cette venuë fut coloree au commencement du

pretexte d'une visite qu'elle rendoit à son beau-frere, mais enfin l'affaire éclata, & pour en couvrir le scandale, il fallut proteſter un divorce, & feindre un mariage. Herodes n'avoit pas manquement à sa Cour de flateurs & d'esprits serviles, qui trouvoient des raisons pour colorer un si grand crime.

Dessein d'Herodes de faire approuver son concubinage par saint Iean.

Il eut bien desiré que S. Iean l'eût approuvé, ou que demeurant aupres de luy sans dire mot, son silence eut fait croire au peuple, qu'il n'estoit pas aux termes de l'improuver. Mais c'estoit trop baſſement juger d'une si haute vertu. Le saint homme luy dit resolument, qu'il ne luy estoit point permis d'épouser la femme de son frere, que c'étoit un adultere & un inceſte odieux au yeux de Dieu, & scandaleux à tous ses subjets, il luy remontra les obligations de la Loy dont il faisoit profeſſion, les exemples des bons Rois qui l'avoient precedé, les châtimens des mauvais qui avoient experimenté le poids de la Iuſtice de Dieu. Il luy fit voir comme les Estats paſſoient d'une main à l'autre, par l'injuſtice, l'iniquité, l'impieté & les ordures de ceux qui les gouvernoient mal. Il fit entrer dans sa remontrance, que le mépris de Dieu estoit redoutable sur toutes choſes, les interests de son frere, le mauvais exemple qu'il donnoit à sa famille, les remueurs de son peuple, les jugemens des Rois mêmes estrangers, & comme il est croyable, il n'oublia rien de toutes les conſiderations qui estoient dignes de luy estre repreſentées, & qui le pouvoient obliger à quitter cette mauvaiſe vie.

Il le desapprouve & le remontre fortemẽt à Herodes.

Il en est touché, mais Herodias étouffe ſes ſentimens.

L'Esprit d'Herodes n'estoit pas du tout mauvais, n'y encore abandonné de Dieu, il écoutoit S. Iean, concevoit quelquesfois des remords de ſa

faute, mais auſſi toſt qu'il avoit veu Herodias, il ne ſe ſouvenoit plus de toutes ſes remonſtrances, & n'oſoit pas ſeulement témoigner d'avoir le moindre ſcrupule de ſon mariage, tant cette artificieuſe femme avoit pris d'authorité ſur luy, & le menoit impetieuſement. Elle ſceut enfin que l'Homme de Dieu avoit parlé, & ſe ſentit emportée d'une fureur qui ne luy permettoit pas de reſpirer autre choſe que vengeance, & que menaces.

Elle prit l'occaſion à ſon advantage, & voyant ce Prince enyvré de ſon amour, & en eſtat de ne rien refuſer à ſes attraits, elle luy remontra à ce qu'on peut juger: *Que Iean eſtoit fort dangereux au bien de ſon Eſtat, & que ce grand deluge de peuple qu'il trainoit apres luy, ne diſoit rien de bien, & que s'il eſtoit homme rusé, comme il y avoit de l'apparẽce, il ſeroit capable de remuer pour l'intereſt de ſon ambition, & s'il eſtoit ſimple, ce qu'elle ne penſoit pas, il s'y en trouveroit toûjours aſſez qui abuſeroient de cette ſimplicité: que c'eſtoit une grande arrogãce à luy de trouver à redire aux alliances de ſon Maiſtre, & improuver ce que tant d'autres, auſſi gens de bien que luy, avoient approuvé: qu'elle voyoit bien que cela tẽdoit à ſa ruyne, & que ſi Iean venoit à bout de ce qu'il pretendoit, elle ne ſeroit bõne que pour eſtre jettée aux chiẽs, & que ce n'eſt pas la recompenſe qu'elle attend de ſon amour, & de ſa fidelité envers luy apres avoir tout mépriſé pour le prix & l'eſtime de ſon contentement.*

Sa fureur & ſes artifices.

Elle ne ceſſoit de battre les oreilles du Prince de ſemblables paroles, & de luy donner de la défiance de S. Iean, en telle ſorte qu'il conſentit à ce qu'il fut arreſté & mis en priſon, ſous couleur, comme dit Ioſephe, qu'il eſtoit pour alterer les volontez du peuple, & troubler l'Eſtat. Cette injuſte detention d'un homme ſi ſaint & ſi celebre,

S. Iean arreſté.

fit un grand bruit par toute la Iudée, mais la méchante avoit cette maxime, qu'il falloit prendre ſes plaiſirs, contenter la nature, & ſe ſoucier fort peu des jugemens du bas monde, ny des plaintes des gens de bien, jugeant qu'il falloit fermer toutes les bouches par la rigueur des ſupplices, & qu'elle ſeroit innocente, quand perſonne n'oſeroit plus trouver à redire à ſes actions.

Conſpiration d'Herodias contre luy.

Elle ne dormoit pas d'un bon ſommeil avec ſon Herodes, tant que S. Iean eſtoit encore en vie, craignant toûjours ou que ſon mary pretendu, qu'elle eſtimoit aſſez leger, ne fut attendry de compaſſion pour le relâcher, ou que le peuple qui le tenoit comme un Saint, ne forçaſt les priſons pour l'enlever, elle ſe reſolut d'en voir la fin pour donner toute liberté à ſes paſſions effrenées. Elle épie l'occaſion du jour de la naiſſance d'Herodes, auquel il avoit coûtume de faire de grands feſtins, & de traiter les principaux Officiers de ſon Royaume. Cette rusée pratiquoit toutes les volontez de ceux qui avoient quelque puiſſance ſur ſon eſprit à ce deſſein, & voyant que ſa fille eſtoit un puiſſant inſtrument pour remuër ce Prince effeminé ? & qu'il ſe plaiſoit extraordinairement à la voir danſer elle la conjura d'employer tout ſon genie, & toute ſon induſtrie, tout ce qu'elle avoit d'attraits, d'allechemens, & de gentilleſſe à la danſe, pour gagner le cœur du Roy, & que ſi elle le voyoit épanoüy, & en termes de la vouloir gratifier de quelque grand avantage, qu'elle ſe gardât bien de demãder autre choſe ſinon la teſte de Iean, qu'il la falloit neceſſairement abattre, ſi elle ne vouloit voir perir ſa mere, & renverſer toute ſa fortune.

Sa fille luy ſert d'inſtrument,

Sa danſe & ſa requeſte accordée.

La fille obeyt, & s'ajuſte à la perfection pour plaire aux yeux du Prince, elle entre dans la ſale du

feſtin hautement parée,& le ſert de quelque dance qui n'eſtoit pas vulgaire, dequoy il fut ſi ravy, & tous les conviez, qui peut-eſtre eſtoient gagez par Herodias pour la louër, qu'ils firent un merveilleux recit de ſes perfections. Il ne reſtoit plus qu'à luy donner la recompenſe de ſon travail.

Cette fille d'iniquité,& non de nature,dit ſaint Chryſologue, voyant que tout luy applaudiſſoit & que le Roy qui ne tenoit plus à luy-même, la vouloit honorer de quelque grand preſent, qu'il remettoit entierement à ſon choix, juſques à luy donner la moitié de ſon Royaume,ſi elle l'eût demandée,fit une requeſte ſanglante, ſuivant les inſtructions de ſa mauvaiſe mere, & requit que ſur l'heure la teſte de Iean luy fut dõnée dans un plat.

Herodes ſentit ſon cœur outré d'un repentir aſſez perçant,mais parce qu'il avoit juré en preſence des Grands de ſon Royaume,de ne luy refuſer rien de ce qu'elle demanderoit, il ne voulut point la mécontenter,& donne le commandement au maiſtre des hautes œuvres d'aller en la priſon, & de trancher la teſte de Jean pour le mettre entre les mains de cette baladine.

Mort de S. Iean.

Auſſi-toſt que la parole fut prononcée,la mere ne ceſſa point qu'elle n'en vid l'executiõ:on court à la priſon, chacun penſoit que ce fut pour quelque grace, puiſque c'eſtoit au point du feſtin de la nativité du Roy:mais on vid bien un effet tout contraire à cette penſée, quand on appella S. Jean, & qu'on luy annõça qu'il ſe falloit reſoudre à mourir.

Que penſons-nous que fit ce divin Precurſeur à ce dernier moment qui luy reſtoit d'une vie ſi innocente; ſinon de rendre graces à Dieu qui le faiſoit mourir Martyr de la verité,apres avoir éclairé ſes yeux de la preſence viſible du Verbe incarné,

qui ne luy permettoit pas d'avoir plus rien à desirer en ce monde. Il exhorta ses Disciples à se ranger aupres de N. Seigneur, qui estoit la voye, la verité, & la vie. Il pria pour ses persecuteurs, & pour le soulagement des miseres de son pauvre peuple, puis effleurant les premiers contentemens de sa felicité par la tranquilité de son esprit, il tendit le col au bourreau. Son corps fut ensevely honorablement par ses Disciples, & sa teste portée dans un plat à ce cruel festin, mise entre les mains de cette danseuse, qui la presenta à sa mere, & la mere, selon S. Jerosme, en fit un joüet, luy piquant la langue avec l'aiguille de ses cheveux.

Horrible spectacle.

Tout ce que l'on sçauroit dire, est par dessus l'horreur de ce spectacle, dit S. Ambroise, la teste de S. Iean, du premier homme du monde, qui avoit fermé la Loy, qui avoit ouvert l'Evangile, la teste d'un Prophete, d'un Ange, est outrageusement enlevée, & livrée pour le salaire d'une danseuse; le plus sobre de tous les hommes est massacré dans un banquet d'yvrognes, & le plus chaste, par les artifices d'une prostituée. Il est condamné en une occasion, & en un temps auquel il ne voudroit pas mesme estre absous, comme ayant en horreur tout ce qui procedoit de l'intemperance.

O qu'il est donc dangereux d'offenser une femme qui a renoncé à l'honneur! Herodes luy a donné un homicide pour un baiser, les bourreaux lavent leurs mains, lors qu'ils sont prets de s'asseoir à table, & ces malheureuses femmes soüillent les leurs au banquet du sang d'un Prophete. Le juste est tué par des adulteres, l'innocent par les coulpables, le vray juge par des ames criminelles. Ce Banquet qui devoit estre la source de la vie, porte un Edit de mort, la cruauté se mesle avec les

de

delices & la volupté avec les funerailles. On promene cét horrible plat par toute la table pour le raſſaſiement de ſes yeux inhumains, & le ſang qui dégoutte encores de ſes veines, tõbe ſur le pavé pour eſtre balié avec les ordures de cét infame ſouper.

Regarde Herodes, regarde un fait qui n'eſtoit digne que de ta cruauté : Tends ta main, porte les doigts dãs la playe que tu as faite, afin qu'ils ſoient encore arroſez d'un ſang ſi ſacré. Boy cruel, ce ruiſſeau que tu vois couler pour eſtancher ta ſoif. Regarde ſes yeux morts, qui accuſent ta méchanceté, & que tu bleſſes encore de l'aſpect de tes ſales plaiſirs. Helas ! ils ſont fermez, non point tant par la neceſſité de la mort, que par l'horreur de ta luxure.

La vengeance de Dieu ne tarda pas long-temps à fondre ſur ſes ames perverſes, qui avoient commis un crime ſi enorme. Vengeãce de Dieu ſur Herodes & ſa proſtituée.

Arethas Roy des Arabes, ſe reſſentant de l'affront qui avoit eſté fait à ſa fille par ces adulteres, entre en armes ſur les terres d'Herodes, qui ſe met aſſez foiblement en devoir de leur reſiſter. Les plaiſirs le tenoiẽt tellement enchaîné, qu'il n'eut pas la hardieſſe d'aller ſur la frontiere en perſonne pour s'oppoſer à ſon adverſaire. Il ſe contenta ſeulement d'envoyer un Colonel, qui perdit la bataille hazardée contre l'Arabe, & ce miſerable Roy s'en alloit eſtre privé de tout ſon Royaume, ſi les Romains ne fuſſent intervenus, qui ne voulurent pas permettre qu'Arethas s'aggrandiſt dans leur voiſinage.

Quelque temps apres ſurvint la Paſſiõ de noſtre Seigneur, lequel comme nous ſçavons, fut preſenté à cét Herodes, mais comme il n'y avoit point d'Herodias, qui le pouſſaſt alors au carnage, il ſe contente des mocqueries & des irriſions de ſa perſonne. Il penſoit de là en avant joüyr d'un grand re-

pos,mais la Juſtice de Dieu, qui chaſtie exemplairement les violences qui ſe commettent contre ſes ſerviteurs,luy ſuſcita une eſtrange cataſtrophe.

Il eſt dépoüillé de ſon Royaume.

Sa femme qui le picquoit inceſſamment d'ambition,luy perſuada de faire un voyage à Rome pour s'agrandir par la faveur des Romains, & porter ouvertement en ſes tiltres le nom de Roy. Mais il fut bien eſtonné que le jeune Agrippa,ſon parent, le ſupplanta, & trouva tant de faveur auprés de l'Empereur Claudius, qu'il luy donna le Royaume d'Herodes Antipas, avec celuy de Philippes, qui eſtoit déja decedé, & l'envoya en Judée avec le nom de Roy,& de bonnes patentes pour authoriſer ſon eſlection.

Et pour ce qui touche ce meurtrier du Prophete, comme il fut accuſé de beaucoup d'inſolences & de lâchetez, l'edit du Prince le relegua à Lyon, tellement qu'il reſſembla le chameau de la fable, qui pour avoir demandé des cornes à Jupiter, perdit les oreilles.

Opiniaſtreté d'Herodias en ſon malheur.

L'Empereur fit ſçavoir à Herodias qu'il ne pretendoit pas de la cõprendre dans l'Edict, mais qu'il luy permettoit de demeurer dans le pays. Toutesfois elle fut ſi conſtante dans une mauvaiſe amitié, qu'elle reſpondit, que puis qu'elle avoit eſté compagne de ſon mary dans la proſperité, qu'elle ne vouloit nullement l'abandonner dans l'averſité, & qu'elle aimoit mieux eſtre bannie avec luy, que d'avoir un Royaume avec un autre homme, qui ne ſeroit pas ſelon ſon cœur. On la laiſſa faire à ſa tête, tous deux ſe mirent en chemin pour aller en exil,accompagnez de cette petite baladine, laquelle, ſelon Nicephore,paſſant par une riviere glacée s'enfonça dedans ſans y penſer, la glace fondant ſous ſes pieds. Elle ſe demena long-temps dans ce

Sa fille perit d'une façon eſtrange.

piege, ſe remuant comme ſi elle eût voulu danſer, en telle ſorte que ſon col fut tranché par un razoir de glace, & ſa vie eſtouffée ſous les eaux pour faire amande honorable au Saint precurſeur de JESUS-CHRIST. Herodes Antipas, & ſon Herodias furent accablez de pauvreté, de miſere, & d'ignominie, en une terre eſtrangere, offrans un long ſacrifice de leurs peines à la vengeance Divine ſans jamais rencontrer la liberté, ny le ſalut. Fin d'Herode & d'Herodias.

SAINT PAUL, ET SENEQUE, A LA COUR DE NERON.

VOicy un theatre & un ſpectacle digne des Saints, des Philoſophes, & des Roys, la rencontre de S. Paul, & de Seneque en la Cour des Ceſars. Le Docteur des nations avec le plus ſçavant homme de l'univers, la Sageſſe de la Croix, avec la Philoſophie, la naiſſance de l'Egliſe Romaine dans le ſang & dans les flames des Martyrs, l'Evangile annoncé dans une ville qui eſtoit un gouffre de corruptions; & ce qui eſt le plus admirable, des Chreſtiens dans le Palais de Neron. Pour concevoir la grandeur de noſtre Chriſtianiſme, la force de l'Evangile, les Combats de S. Pierre, & de S. Paul, les triomphes & la Majeſté de l'Egliſe, il eſt beſoin de repreſenter quelque idée de l'eſtat

où eſtoit pour lors la capitale ville du monde, & les mauvaiſes mœurs que ces deux grands Apôſtres y remarquerent pour les déraciner, & faire enfin renaiſtre un peuple tout nouveau dans le ſang du Sauveur.

L'Eſtat de la ville de Rome, & la Cour de Neron à l'arrivée de Saint Paul.

Il ſemble que S. Paul en l'Epiſtre aux Romains, ait pris à tâche de décrire les mœurs debordées de Neron, & de ceux qui dãs ſa Cour ſe conformoient à ſes exemples pour participer à ſes faveurs. Il parle de certains hommes qui ſont tombez en un ſens reprouvé, qui ont changé l'ordre de la nature, & du ſexe dans leurs infames voluptez, qui ſont remplis de toute iniquité, de luxure, de convoitiſe, de méchanceté, d'envie, d'homicides, de querelles, de fraudes, de malice, médiſans, execrables outrageux, ſuperbes, arrogans, inventeurs de tous maux, deſobeyſſans à ceux qui les ont engendrez, écervelez, déreglez, ſans amitié, ſans fidelité, & ſans compaſſion. C'eſt ce qui ſe remarque clairement dans tous les déportemens de cét infame Empereur, qui fut le plus monſtrueux de tous les hommes du monde. Et il faut neceſſairement avoüer que c'eſt une grande colere du Ciel, & un fleau capable d'exterminer le genre humain, quand une vie méchante, & débordée ſe trouve alliée avec une haute Puiſſance, qui donne autant de vigueur à tous les crimes, qu'elle cauſe de foibleſſes à toutes les loix. Ce n'eſt pas icy mon deſſein de m'eſtẽdre ſur tout ce qui ſe pourroit dire de Neron, mais de faire un racourciſſement des mœurs de ſa perſõne, & de ſa Cour, pour faire voir aux lecteurs ſur quelle étoffe Seneque & S. Paul ont travaillé avec quelles procedures, & quel ſuccés.

Naiſſance, & nourriture de Neron.

L'an trente-ſeptiéme de N. Seigneur, nâquit ce Prince fatal à la ruyne de l'Empire, le quinziéme de Decembre, ſur les ſept heures & demie du ma-

tin & vint au monde les pieds devant, contre l'ordre de la nature. Il prit tous les vices de ſes ayeuls, & n'en retint pas une vertu. Il eſtoit deſcendu du coſté paternel de ces Domitiens ſurnommez Barberouſſes, & que les Romains appelloient vulgairement Barbe d'airain ; & ce fut à un de ſes ayeuls qu'un Orateur dit en colere, que ce n'étoit pas merveille s'il avoit la barbe de cuivre, puiſque la nature luy avoit donné la bouche de fer & le cœur de plomb. Son grand pere fut un homme fier, cruel, & prodigue, & ſi amoureux de la comedie, qu'il fit monter des Dames Romaines ſur le Theatre pour joüer des farces: il dõna auſſi un combat de gladiateurs avec tant de cruauté, qu'Auguſte Ceſar fut contraint de l'arreſter par ſes Edits. Son pere Domitius fut deteſtable en toute ſa vie, inſolent & furieux, qui poignarda de ſa main un de ſes affrãchis, parce qu'il ne vouloit pas s'enyvrer, fit paſſer ſon carroſſe ſur un petit enfant, qu'il tua de gayeté de cœur, & arracha l'œil à un Chevalier Romain dans une querelle. Avec tout cela il eſtoit homme ſans foy, ſans probité, & ſans honneſteté, qui trompoit ſes creanciers, ſe mocquoit de tout le monde abuſoit ſecrettement de ſa ſœur. Sa femme s'appelloit Agrippina, fille de Germanicus, & du ſang des Ceſars, mais au reſte un mauvais eſprit, proſtitué à toute ſorte de vices, & ce n'eſt pas de merveille ſi ce Domitius pere de Neron, comme on luy applaudiſſoit ſur la naiſſance de ſon fils, dit, qu'il n'y avoit pas grand ſujet de ſe réjoüyr, & qu'il ne pouvoit rien naiſtre de luy & d'Agrippina, qui ne fut pernicieux à l'Empire. Ce malheureux homme mourut dans peu de temps, cõſommé de débauches & laiſſa ſon fils âgé de trois ans qui vid releguer ſa mere & eſtant deſtitué de moyens fut élevé en la mai-

ſon de ſa tante. Lepida ſous la diſcipline d'un danſeur & d'un barbier, qui donnerent les premieres impreſſions du vice à ſon eſprit, qui n'eſtoit déja que trop diſpoſé par ſa naiſſance pour les recevoir.

Perfidie de ſa mere.

Le temps changea, ſa mere revient en faveur, & gagna par ſes charmes l'eſprit de l'Empereur Claude, ſucceſſeur de Caligula, homme ſimple & ſtupide, qui épouſa cette dangereuſe femme, laquelle l'empoiſonna par un potiron, pour mettre ſon fils ſur le thrône des Ceſars, & quoy que les Devins luy euſſent predit, qu'il ſeroit Empereur, & meurtrier de ſa propre mere, elle paſſa outre, & ne fit point de difficulté d'acepter un Diademe par une mort ſanglante, diſant: *Qu'il tuë, & qu'il regne.*

Il eſt ſalué Empereur à 17. ans.

Neron à l'âge de dix-ſept ans fut ſalué Empereur par les artifices de cette perfide, avec un merveilleux applaudiſſement, chargé de grands noms, & de tiltres ſpecieux, par les acclamations publiques, qu'il prit tous, à la reſerve de celuy de *Pere de la Patrie*, diſant qu'il eſtoit trop jeune pour avoir tant d'enfans. Il eſtoit fort agreable en ſa premiere jeuneſſe, adroit, gentil, accort, bien diſant & ſe comporta dignement l'eſpace de cinq ans ſous la ſage conduite de Seneque. Mais comme il fut au troiſiéme ſeptenaire de ſon âge, la mauvaiſe naiſſance, l'infame nourriture de ſes baſſes années, la chaleur de l'âge les appas de la Cour, & le pouvoir de tout faire, qui eſt la plus grande de toutes les tentations, entraiſnerent par leur propre poids toute la Philoſophie, & les belles inſtructions de ce grand Perſonnage, qui experimenta qu'il n'y avoit rien de ſi malaiſé que de perſuader la vertu à ceux que le trop grand pouvoir a mis en poſſeſſiõ de tous les vices.

Premiere jeuneſſe de Neron.

Sa débauche commẽce par des fripponneries.

Ses débauches commencerent par des fripponneries de jeuneſſe, des actions baſſes & meſſeantes

à ſa perſonne, il devint bâteleur, comedien, cocher, chanteur, menetrier, non par une petite recreation innocente, mais comme par une profeſſion publique, pour le diſputer avec les Maiſtres, pour abandonner toutes affaires de guerre & de paix, à deſſein de vacquer à ces exercices juſques à faire plus de cas d'avoir emporté le deſſus ſur un Comedien que d'avoir gaigné une bataille. Il couroit auſſi de nuit, & battoit, & recevoit de bons coups, qui le marquoient, & ne luy permettoient pas quelquesfois de paſſer pour inconnu.

De là il ſe reſpandit en des profuſions extravagantes, juſques à donner à des batteleurs des patrimoines de Conſuls, & de triomphateurs, & faire des funerailles à des gens de peu, qui êgaloient la magnificence des obſeques des Roys, il ne veſtoit jamais qu'une ſeule fois les plus precieux habits, il bâtiſſoit des Palais où il ſembloit qu'il voulut engloutir toute la ville de Rome. Quand il voyageoit il vouloit eſtre toûjours ſuivy de mille carroſſes, & que ſes mulets fuſſent ferrez d'argent: il ſe faiſoit des ſales en forme de Ciel, où le plancher d'or azuré, & illuminé d'aſtres contrefaits, rouloit continuellement ſur ſa teſte, & luy donnoit des pluyes, de fleurs, & des eaux de ſenteurs tres-exquiſes, là il diſnoit depuis midy juſques à minuit, avec des dépenſes & des ſervices execrables. Il gouſta bien les vices de laſciveté, de luxure, d'avarice, & de cruauté, dés ſon tendre âge, mais cela eſtoit retenu au commencement dans le ſecret avec quelque honte. Ses prodigalitez.

Enfin il leva le maſque par une diſſolution ouverte & déreglée, qui n'avoit aucune retenuë. Il n'eſtimoit pas qu'il y eut au monde une ſeule perſonne chaſte, & prenoit grand plaiſir à ceux qui Ses vices execrables.

mettoit entre ſes mains les plus delicats intereſts de toutes ſes affaires, il vouloit que tout pliaſt ſous ſon authorité. La mere auſſi d'autre part tâchoit de le lier à ſa perſonne par tous les artifices poſſibles juſques à employer des charmes : car on tient pour aſſeuré, qu'elle luy donna de la peau d'un certain ſerpent enfermé dans un bracelet d'or, qu'il portoit ordinairement, & qu'il quitta depuis par dépit, & le rechercha en vain ſur la fin de ſa vie. Les careſſes de cette Agrippina eſtoient trop folles, & les baiſers plus ardants qu'il n'appartenoit à une mere.

Seneque en eut de l'horreur, & pour éviter un plus grand mal, il ſuſcita une jeune ſuivante nommée Acte, qui avoit eſté autrefois eſclave, venuë d'Aſie, & qui eſtoit parfaitement belle, pour donner de l'amour à Neron, & le divertir de cette infame paſſion, en quoy il ſe comporta comme Loth, qui preſenta ſes filles à ces enragez de Sodome, pour éviter d'autres furies de leur brutalité. Cette Acte joüa ſi bien ſon jeu par le conſeil de Seneque, qu'y mêlant des conſiderations d'Eſtat, elle fit voir à Neron que ces grandes privautez avec Agrippina eſtoient pour le rendre mépriſable aux Grands de ſon Royaume, & à tous ſes ſujets, & pour donner un advantage à ſa mere, dont elle abuſeroit un jour à ſon malheur.

Seneque divertit un grand mal par un moindre.

Il la creut, & devint amoureux d'elle ſi furieuſement, qu'il penſa faire dreſſer une genealogie pour la faire deſcendre de la coſte des Roys d'Aſie, & l'épouſer. La mere cependant enrageoit de ce qu'on luy donnoit une eſclave pour rivale, & tantoſt elle écumoit d'une boüillante colere, qui luy mettoit en bouche d'horribles menaces qu'elle parleroit, qu'elle feroit, qu'elle iroit aux armées, au-

Amours de Neron pour une eſclave.

Senat, qu'elle ne ſe ſoucioit pas de deſcouvrir le deſaſtre de ſon infortunée Maiſon, & les empoiſonnemens, par leſquels elle avoit ravy le diadême qui appartenoit aux enfans de Claude ſon mary, & l'avoit mis ſur la teſte d'un ingrat.

Preſent de Neron à ſa mere.

Neron, ſoit qu'il la voulut appaiſer, ſoit qu'il ſe voulut mocquer d'elle, luy envoya une robe de ces anciennes Imperatrices, qui eſtoit fort riche, mais qui n'étoit plus à la mode, dequoy elle ſe piqua davantage & dit, qu'elle n'eſtoit pas une Comedienne pour ſe parer de tels ornemens, & qu'il ne falloit point faire part à celle de qui il tenoit tout: qui verroit ſi un Burrhus homme de petite eſtoffe, & un Pedant de Seneque gouvernoient le monde à leur fantaiſie, au mépris du ſang des Ceſars. Tantoſt auſſi elle ſe ramolliſſoit ſi laſchement, qu'elle s'offroit pour eſtre la complice des amours de ſon fils, & cacher dans ſon cabinet, & dans ſon propre ſein tout ce qu'il voudroit eſtre ſecret.

Les foles amours des peres pour les enfans chaſtiées de Dieu.

Voilà comme Dieu punit les affections trop foles, & les méchancetez par ceux-là meſmes qui ont le plus profité de leur venin. Quoy que cette miſerable fit, elle n'eſtoit plus en eſtat de plaire, s'il arrivoit quelque petit r'acommodement en leur amitié, il eſtoit languiſſant, & duroit peu. Neron ne demandoit qu'à s'échaper d'elle, & s'il eſtoit obligé de la voir, il lui faiſoit un petit compliment auſſi froid que glace, luy donnoit un baiſer plus par ceremonie que par amour, & la quittoit ſoudainement.

On tient que ſe voyant tout à fait mépriſée, la fureur luy fit aymer un jeune Prince du ſang d'Auguſte, du coſté de la mere, auſſi bien que Neron, nommé Plantius, & qu'elle s'en voulut ſervir pour la ſatisfaction de ſon amour, & pour avoir ſujet de broüiller l'Eſtat. Cela vint juſques aux oreilles

du Prince, qui entra en de vives aprehenſions, & n'eut point de repos, qu'il ne ſe fut défait de tous deux. Il maſſacra ce miſerable apres l'avoir violé, & prit une hideuſe reſolution de plonger ſa mere dans le meſme malheur.

Horrible attentat de Neron ſur ſa mere.

Apres une feinte reconciliation, qui avoit duré quelques jours, il luy eſcrit une lettre pleine de beaux complimens, & l'invite à Baïes, où il prenoit alors ſes plaiſirs. Ariſtote dit, que les hommes ſont naturellement credules, & nommément quand il y a quelque amorce pour amuſer les paſſions. Elle s'achemine promptement pour le venir trouver, le fils va au devant pour la recevoir, & la mener à Baule, qui eſtoit une maiſon de plaiſance. Il eut quelque envie de la traiter de poiſon, comme il avoit fait ſon frere Britannicus; mais il ſçavoit qu'elle avoit l'œil ouvert pour s'en donner de garde, & ne manquoit point de porter avec elle des antidotes, pour divertir l'operation du venin.

Il arreſta de la faire mourir ſur la mer, qui eſt le champ des dangers, où il y avoit plus d'effet, & moins de ſoupçon. Il fit accommoder pour ſon retour un vaiſſeau fort pompeux, dont l'entablement ſe démontoit par artifice, & donna charge au déloyal Aniceras, qui la devoit conduire, de faire jouër la fourbe, & de la ſubmerger. Cependant l'étretien dans ce Palais de delices avec des allegreſſes nompareilles. Il la met à table au deſſus de luy, tantoſt il taille avec elle de fort bonne grace, tantoſt il luy dit le petit mot à l'oreille, feignant renouveller les anciennes confiances. Il la ſert & du gentil, & du ſerieux avec une pleine ſatisfaction.

La pauvre abuſée beuvoit à longs traits les douceurs de ſes venimeuſes careſſes, & ſentoit ſon cœur eſpanoüy dans ce changement ſi ineſperé.

Quand ce vint ſur le départ, il la voulut reconduire, & l'entretenir encore de paroles emmiellées, diſant qu'il ne vouloit plus vivre que pour ſon amour, & que le plus grand & le plus agreable office qu'elle luy pouvoit rendre, eſtoit de ſe tenir joyeuſe, & avoir un ſoin tres particulier de ſa ſanté. Il ſembloit la regarder avec raviſſement, ſoit pour faire mieux reüſſir ſa perfidie, ſoit qu'il fût touché du prochain malheur d'une mere miſerable victime qui s'en alloit inſenſiblement à la mort. Il ne ſe cõtenta pas à cette ſeparation de lui baiſer la bouche, mais il ſe porta juſques au ſein par mignardiſe, & n'oublia rien pour couvrir ſon malheureux deſſein.

Elle entre au vaiſſeau ſur la brune, la mer eſtoit bonace, & le Ciel eſtoit comme ouvrant tous ſes yeux pour voir un ſpectacle qu'il devoit venger ſur ſon autheur, Agrippina avoit deux Gentils-hommes à ſes coſtez, & une confidente nommée Aceronia à ſes pieds, qui l'entretenoit ſur le bon accueil que luy avoit fait ſon fils, lors que le ſignal ſe donna, & le toiſt de la chambre du navire où elle étoit vint à fondre ſous la groſſe charge du plomb dont on l'avoit couvert, tuë un de ſes hommes, & la bleſſe à l'eſpaule. Ces Ingenieurs qui avoient pris la charge de laſcher dextrement l'entablement du vaiſſeau, troublez par leur mauvaiſe conſcience, & contrepointez par ceux qui ne ſçavoient rien du jeu qu'ils vouloient joüer, ne firent pas ce qu'ils pretendoient aſſez bruſquement, mais donnerent le loiſir à ceux qu'on vouloit perdre de penſer à leur ſalut. Aceronia ſe voyant dans le peril, cria qu'elle eſtoit la mere de l'Empereur, & qu'on courut à elle, & c'eſt ce qui la perdit, car elle fut tuée à coups de perches & d'avirons. Agippina voyant tout ce beau ménage, & ne doutant nullement que ce ne

fut un deſſein de ſon fils, eut tant de force ſur ſon eſprit, qu'elle ne dit mot, & fut ſauvée à la nage par quelqu'un de ceux qui n'eſtoient point de la conjuration. Les fregates coururent habilement pour la prendre & la porter en ſa maiſon, qui eſtoit aſſez proche. L'eſtonnement de cét accident ne l'abbatit point ſi fort, qu'elle n'évoyât dire à Neron, que les dieux de la bonne fortune de ſon fils l'avoient delivré d'un grãd peril, mais qu'il ne prît pas la peine de la venir viſiter, ny d'y envoyer perſonne de ſes ſerviteurs, parce qu'elle avoit beſoin de repos.

Eſtonnement de Neron.

Ce deteſtable qui attendoit à tous momens l'iſſuë de cette execrable entrepriſe, fut bien eſtonné d'entẽdre qu'elle eſtoit échappée d'un ſi grãd danger, & feignit que le meſſager qu'elle avoit envoyé étoit un aſſaſſin, qui venoit pour le perdre. Il éveille Seneque & Burrhus pour tenir conſeil, & leur remontra le peril où il eſtoit, s'il n'achevoit ce qu'il avoit ſi mal commencé. Ces deux grands hommes ſe regardoient l'un l'autre, ne voulans ny diſſuader ſans effet, ny conſentir ſans crainte. Sur tout Seneque à qui les torrens de paroles n'avoient jamais manqué, tenoit les yeux fichez ſur Burrhus Capitaine des Gardes du corps, comme voulant luy demander ſans parler, s'il ne trouvoit pas aſſez de ſoldats de ſa compagnie pour executer ce qu'on jugeroit bon. L'autre prevint, & dit, que ſes gens eſtoient trop affectionnez au ſang des Ceſars, & que perſonne n'auroit la hardieſſe d'entreprendre cela. Tous deux euſſent deſiré de divertir une ſi mauvaiſe affaire par manquement d'expedient.

Mais le deteſtable Anicetus, Capitaine d'une flotte ſe preſente pour mettre la derniere main à ce maſſacre. Il ſe tranſporte au Chaſteau d'Agrippina avec quelques ſoldats, rompt les portes, la

trouve au lit delaissée de tout le monde. Comme elle vid entrer dans sa chambre trois visages effroyables, elle dit courageusement, que s'ils venoient tous pour la complimenter, elle n'en avoit point de besoin; & s'ils avoient un autre dessein, qu'elle ne pensoit pas que son fils fût si malheureux que de leur avoir commandé un parricide. Ces perdus sans luy rien répondre, commencerent l'assassinat, l'un la frappe d'un levier, & l'autre luy presente le fer, à quoy elle s'écria disant seulement: *Le ventre, soldats, le ventre qui à porté ce monstre*, apres quoy elle rendit l'ame, déchirée de plusieurs playes. Son corps fut brûlé la même nuit, & un de ses serviteurs se tua devant son bucher, soit par crainte du fils, soit par regret de la mere. Neron fit un manifeste, dans lequel il donnoit tout le tort à la morte, non sans horreur de tous ceux qui le lisoient, & depuis il n'eut jamais de repos, songeant presque toutes les nuits, qu'il voyoit sa mere, qui l'appelloit aux enfers, & les Furies qui le tourmentoient avec des flambeaux.

Mort d'Agrippina.

Il ne desista pas pour cela de son naturel de tygre, mais n'y ajoûta pas sa femme Octavia, la plus innocente Princesse qui fût sur la terre. La cause de cecy fut qu'Othon un jeune Seigneur, compagnon de ses débauches, avoit enlevé à Crispus, homme de qualité, sa femme Poppée, & l'avoit épousée par la faveur de Neron même: il luy dit tant de merveilles des plaisirs de son mariage, qu'il luy donna de l'envie d'en goûter, pensant que cela le mettoit en une plus haute faveur: mais l'issuë fut que la Dame se voyant aymée de l'Empereur, se donna totalement à luy, & fut d'advis qu'il envoyât promener son mary en Portugal, sous couleur de quelque ambassade.

Neron continuë ses vices.

Cette ruſée avoit une beauté imperieuſe, une parole douce & agreable, des attraits & des mignardiſes incomparables. Elle mena Neron comme un enfant, & le voyant ſi fort poſſedé de ſon amour, elle voulut eſtre la maiſtreſſe, ſans ſouffrir qu'il partageaſt même ſon lit à celle qui eſtoit ſa femme. Pour cét effet elle conceut une deteſtable méchanceté, & fit accuſer cette ſage Imperatrice de s'eſtre proſtituée à un joüeur de flutte, natif d'Alexandrie, ce qui ne pouvoit eſtre dit ſans fremiſſement des gens de bien, ny crû que par des eſprits ignorans ou depravez.

il ſe prend de l'amour de Poppée, & ſe defait de ſa femme Octavia, qui eſt étrangement perſecutee.

Neantmoins Tigillin, le premier confident de Neron, qui ſe diſoit l'entremetteur du mariage de Poppée, fit mettre les ſerviteurs & ſervantes de la Princeſſe à la queſtion, ou quelques-uns déchirez par les tourmens lâcherent quelques menteries pour ſe délivrer de ces fureurs. D'autres auſſi tindrent ferme, & ſe trouva une ſervante ſi courageuſe, qu'eſtant au milieu de ces bourrelleries elle dit à l'infame Tigillin, *Bourreau, ſçache qu'il n'y a partie en tout le corps de ma Maiſtreſſe, qui ne ſoit plus chaſte que ta bouche.*

On ne trouva pas de preuves aſſez ſuffiſantes pour la perdre, & Neron ſe cõtenta de la renvoyer en une de ſes maiſons, & faire divorce avec elle ſous couleur de ſterilité. Peu de temps apres elle fut releguée en la Campagne de Rome, ſous garde & de là r'appellée en la Ville capitale pour appaiſer le trouble que cauſoit l'eſloignement d'une ſi haute & ſi vertueuſe perſonne. Elle fut receuë avec de grands applaudiſſemens de toute la Ville, ce qui allarma bien fort l'eſprit de Poppée, qui s'alla jetter aux pieds de Neron, & luy remontra, *Qu'il ne s'agiſſoit plus de ſes amours, mais*

de ſa vie, & que ce retour ne tendoit qu'à l'accabler avec luy ſous la fureur du peuple. Que ce n'eſtoit pas cela qu'elle avoit merité de ſon amitié, & que s'il aymoit mieux élever en ſon Palais les enfans d'un flatteur, que d'avoir d'elle une lignée legitime, qu'il la laiſſât aller à la bõne heure, & qu'elle iroit retrouver pour ſon mary Othon, quand il ſeroit au bout du monde.

Elle employa tant d'attraits, tant de larmes feintes, tant de douceurs & de rigueurs d'amante, qu'elle emporta le deteſtable Neron, lequel par cét Anicetus même qui avoit tué ſa mere, ſuſcita une horrible calomnie contre l'honneur de ſa femme, & fit dire à cét inſtrument de demon, qu'il avoit joüy de l'Imperatrice, ſurquoy il ſe laiſſa bannir par feinte, & la pauvre Octavia comme criminelle fut enveloppée dans ce maudit Arreſt, & releguée en l'iſle de Pandularie. Et comme Poppée ne pouvoit dormir à ſon aiſe avec Neron, tant que cette Princeſſe reſtoit en vie, il combla ſa cruauté, & la ſacrifia par une mort tres indigne aux appetits de cette garce effrontée, qu'il tua enfin d'un coup de pied ſur la fin de ſa vie & de ſon Empire.

Ma plume ſe laſſe de toucher tãt d'horreurs, quoy qu'elle y paſſe comme ſur les braiſes ardantes; mais c'eſt pour vous dire, mõ Lecteur, que ce pernicieux chef faisãt couler le venin de ſes mauvaiſes mœurs dãs toutes les veines de la ville de Rome, le mõde étoit au plus haut degré de l'iniquité, quãd S. Paul & Seneque ſe rencontrans tous deux en même temps, s'efforcerent de guerir les maladies de cette mauvaiſe Cour, l'un par la Philoſophie, l'autre par l'Evangile. Voyons maintenant les mœurs, la doctrine, les efforts, & le ſuccez de l'un & de l'autre.

Qui n'a Seneque en veneration (diſoit un bon Autheur) n'a pas le ſentiment d'un homme raiſonnable

rable. Il eſt connu de tous les ſçavans par ſes écrits, & méconnu de pluſieurs en ſa vie & en ſes mœurs. Suillius un Advocat Romain accusé de corruptiõ, & banny par le conſeil de Seneque, lors qu'il eſtoit dans le gouvernemẽt des affaires, écrivit un libelle diffamatoire contre ce grand perſonnage, ſur lequel Dion & Xiphilin Hiſtoriens Grecs peu iudicieux ſe sõt reglé en ce qu'ils ont écrit de Seneque & l'õt blãmé en pluſieurs choſes avec autant dimpertinence que de paſſion. Cette opiniõ s'eſt coulée en l'eſprit de pluſieurs, qui ou par faute de capacité ou par manquement d'application d'eſprit nous parlent de Seneque comme d'un homme tout contraire à ſes livres, ce qui m'a fait diligemment examiner ſa vie pour lever cét abus; & vous donner, mon Lecteur, une idée de ce puiſſant Genie, avec toute la clarté & toute la ſincerité poſſible.

D'où ſont procedées les calomnies contre Seneque.

Sçachez donc qu'il eſt de ſang & d'extraction Romain, né à Cordoüe ville d'Eſpagne, qui eſtoit pour lors ſous l'Empire de Rome, & pleine d'Italiens, qui naiſſans preſque en toutes les parties du monde, ne laiſſoient pas de naiſtre en leur Empire. Son Pere eſtoit de famille mediocre & tout au plus ſimple Gentil-homme, éloigné des charges & de l'ambition, addonné ſur tout à l'eſtude de l'eloquence, paſſablement docte, mais d'une memoire prodigieuſe; car il rendoit deux mille noms & deux cent vers proprement, pour les avoir oüy ſeulement une fois. Sa mere ſe nommoit Helvia, l'une des plus belles femmes de l'Empire, pleine d'eſprit & de jugement, d'une haute vertu, & d'une rare modeſtie, qui avoit quelque teinture des lettres, & une grande capacité pour y reüſſir, ſi le temps & la coûtume luy euſſent permis d'en prendre davantage. Son frere aiſné fut appellé

Sa naiſſance.

Novatus ou Gallion, qui eut de grandes charges dans l'Empire, & ſon cadet étoit Mela, eſprit éloigné de l'ambition des Dignitez, qui garda la maiſon, cultivant l'éloquence avec ſon pere, qui pour cela preferoit ſon eſprit à celui de ſes freres.

Sa nourriture & ſon eſprit.

Seneque fut nourri & élevé à Rome dés le tems d'Auguſte Ceſar, apprit les premieres lettres ſous la diſcipline de ſon pere, & étudia la Philoſophie ſous Socion & Attalus. Il fit paroître dés ſes premieres années tant de vigueur d'eſprit, de force, d'éloquence, d'abondance, & d'erudition, qu'il ſe fit admirer des plus ſçavans: mais cét eſprit de feu devoroit ſon corps, qui eſtoit maigre, attenué tourmenté de fluxions, & enfin d'un aſthme qui le devoit mettre au tombeau, ſi la cruauté de Neron n'eût prevenu la maladie.

Fureur de Caligula contre luy.

Il fut obligé de faire quelque harangue publique devant l'Empereur Caligula, dequoy ce monſtre de nature, qui ne pouvoit ſuporter rien de grand & de loüable, & par une malignité de mœurs envioit tous les hommes ſçavans & tous les excellens maîtres, dit hautement que cét homme là avoit trop d'eſprit, & qu'il le falloit tuër, ce qui eut eſté deſlors executé, ſi une des maîtreſſes de l'Empereur qui connoiſſoit Seneque, & l'affectionnoit pour ſon eloquence, ne luy eut dit de bonne grace, qu'il ne valoit pas le tuër, & qu'il eſtoit tout pourri, & que la mort l'enleveroit bien tôt en l'autre monde. Il ne deſiſta pas pour cela de vivre, & de croiſtre en ſcience, & en eloquence, attendant un temps plus favorable pour en faire le debit.

Il ſe fait connoître à la Cour.

Claudius ſucceda à l'Empereur Caligula, qui n'étoit point encore l'homme qu'il cherchoit, & quoy qu'il fut né avec de tres bõnes qualitez pour plaire à la Cour, la faveur du temps n'eſtoit pas lors

de ſon côté. Son Eſprit & ſes beaux Ouvrages le firent connoiſtre en la maiſon de Germanicus Prince du ſang, qui eſtoit mort en la fleur de ſon âge, & avoit laiſsé des enfans de grande conſideration, même deux Princeſſes qui firent parler d'elles fort diverſement dans Rome: l'une eſtoit Julia, l'autre Agrippina, mere de Neron. Cette Julia prit Seneque en affection, ravie de la beauté de ſon eſprit, & de la grace de ſes diſcours; auſſi hantoit-il aſſez ſouvent en ſa maiſon, comme un homme de faveur, qui jugeoit que ces tres-hautes Princeſſes pouvoient un jour contribuer à faire ſa fortune. Dion les diſtingue Livre 9. & Suet. ch. 29.

Mais la Cour eſt une eſtrange Mer, d'où l'on voit ſouvent naiſtre les tempêtes du côté qu'on attendoit la bonace. La bien-veillance de Julia au lieu d'avãcer Seneque le recula, & le perdit preſque ſans reſſource, quoi qu'en effet ce fût enfin la cauſe de ſon grand credit. Il arriva que Meſſalina mariée à l'Empereur Claudius, qui eſtoit la plus inſatiable femme en ces impudicitez, que la nature ait produit, conçeut une envie enragée contre la maiſon de Germanicus, & nommément contre la Princeſſe Julia, parce qu'elle eſtoit fort eſtimée par ſa rare beauté, & ſon grand eſprit, & celle-cy ne vouloit pas qu'on parlât de belles à la Cour, ſi ce n'étoit de ſa perſonne: outre qu'il lui ſembloit que ſon mari, qu'elle gouvernoit abſolumẽt careſſoit cette jeune Princeſſe, ce qui fit qu'elle dreſſa un mauvais party à Julia, la fit fauſſement accuſer d'avoir proſtitué ſon honneur, & releguer hors de la Cour. On fit la recherche de ceux qui hantoient en ſa maiſon, Seneque fut nommé des premiers, & enveloppé dans cette accuſation par calomnie, ſoit qu'on ſoupçonnât qu'il eut traité d'amour avec elle, ſoit qu'on Il y rencontre mal d'abord. Calomnie contre Julia & Seneque.

penſaſt qu'il eut eſté complice de ſes débauches,& l'eut flatté dans ſa paſſion ſans en donner advis.

Il eſt vray que noſtre Seneque eſtoit pourlors en fleur d'age,& n'éſtoit point de ces Stoïciens farouches qui faiſoient peur au monde. Il avoit l'eſprit gẽtil,accord,& agreable,même aux femmes: mais il eſtoit trop avisé pour porter ſi haut ſes paſſions,& faire quelque choſe de lâche en la maiſon des Ceſars. Dion ſon plus grand ennemy le juſtifie en ce point,& confeſſe que toute cette accuſation eſtoit tres mal fondée,& que Meſſalina étoit ſi depravée, & ſi corrompuë, par le débordement de ſa deshonneſteté,qu'elle ne devoit avoir aucune creance.

Neantmoins elle inſiſte pour accabler les innocens du poids de ſes pouvoirs, elle fait condamner la Princeſſe au banniſſement, & depuis à la mort, comme dit Dion avec Suetone. Elle avoit grande envie que Seneque y laiſſaſt la teſte, qui fut balottée entre les Senateurs par diverſes ſentences. Toutefois le bon Empereur Claudius eut horreur d'éteindre en cét eſprit la gloire de l'éloquence, & de l'Empire; il demanda ſa vie au Senat,& ſe contenta de le releguer en l'iſle de Corſe, où il ſe trouva un peu étõné du cõmencemẽt,ſe voyãt ſevré des douceurs de la Cour, parmy ces roches inacceſſibles & ce peuple groſſier & barbare, mais il employa toute ſa Philoſophie pour ſe cõſoler, & adoucir les aigreurs de la fortune par la trãquilité de ſon ame.

Banniſſemens de Iulia, & de Seneque.

C'eſt là que ſon eſprit ſe voyant affranchy du tumulte de Rome, & des ſervitudes de la Cour,ſe replia tout dans ſoy-même, & trouva dans ſon fond,des lumieres & des threſors qu'il avoit auparavant ignorez. La tribulation fait aux hommes ce que les mouches font à certains arbres, elles les piquẽt pour les faire pouſſer, & celle-cy les aiguil-

Il eſt relegué en l'iſle de Corſe où il compoſe d'excellens ouvrages.

lonne pour la productiõ des plus beaux ouvrages, & des genereuſes actions. Cela parut en Seneque, qui écrivit d'excellens traitez dans le lieu de ſon banniſſement, ſans que la converſation de ces Corſes arreſta les graces & les beautez de ſon langage. Il traitoit alors avec les intelligéces, ils s'enfonçoit dans la contemplation du monde, & le voit le voile à la nature, pour la faire voir en ſa majeſté. Il ne laiſſoit pas toutefois d'avoir en certains tẽps de mauvaiſes heures, ſe voyant long temps ſeparé de ſa mere, qu'il aymoit tendrement, & qu'il conſola ſur cette affliction par uné lettre qui vaut biẽ un bon livre. Il ſouhaitoit paſſionnément la compagnie de ſes freres, & de tant de gens d'honneur qui l'aymoient avec eſtime & cordialité

Il y en a qui trouvent eſtrange de ce qu'il deſira & procura ſon retour, lors qu'il écrivit une conſolation à Polibius, où il fit couler quelques loüanges de l'Empereur Claude qui l'avoit banny. Mais n'ont-ils pas belle grace d'exiger en Seneque, qui eſtoit encore alors homme du monde, plus de perfection qu'on n'en demanderoit en un Prophete; Où eſt l'oyſeau qui ne donne quelquefois du bec à ſa cage pour trouver la porte de ſa liberté; Ieremie eſtoit fort patient, & toutefois il pria bien mollement le Roy Sedecias de le tirer de la priſon où il avoit beaucoup ſouffert, & craignoit ſur tout d'y r'entrer. Saint Paul ne dit il pas que la liberté vaut mieux que la ſervitude, & qu'il faut ſupporter, l'un par neceſſité, & procurer l'autre ſi l'on peut par raiſon. Quel mal à dõc fait Seneque d'écrire en ſon exil à Polybius un puiſſant favory, une lettre de conſolation ſur la mort de ſon frere, & enchaſſer là dedans quelques bons mots pour adoucir l'Empereur; Falloit il qu'il eſpar-

Seneque a bien fait de procurer ſa liberté & ſon retour.

Mais non pas en flattant les tyrans & les méchans.

gnât trois periodes pour ſe délivrer d'un banniſſement, où il trempa l'eſpace de huit ans ? Je n'approuverois toutefois nullement pour cela qu'il dit des flatteries d'un méchant homme indignes de ſa perſonne ; car un genereux eſprit doit plûtoſt ſoufrir l'extrêmité des maux que de loüer un tyran, & que de donner des applaudiſſemens à ſa perſonne. Auſſi prend-il bien garde en ce Traité de ne faire aucun compliment à Meſſalina, qui eſtoit une tres-mauvaiſe femme, quoy qu'elle eut tout le credit ; mais il louë un Empereur, lequel au temps qu'il écrivoit cette conſolation, eſtoit en aſſez bonne reputation, & faiſoit voir une toute autre face d'Empire, que l'on n'avoit experimentée ſous le regne de Caligula ſon predeceſſeur. Il eſt encore ſi accort que toutes les loüanges qu'il luy donne ne ſont que des ſouhaits.

Ce qu'il n'a pas fait.

Excellent Compliment de Seneque.

Que les Puiſſances du Ciel, dit-il, *le prêtent pour long-temps à la terre, qu'il ſurmonte les années & les actes d'Auguſte, & que tant qu'il ſera mortel qu'il ne voye mourir perſonne de ſa maiſon. Qu'il donne un fils pour maître à l'Empire Romain, aprés l'avoir approuvé par une longue fidelité, & qu'il l'ait plûtoſt pour Collegue que pour ſucceſſeur.* De là il s'addreſſe à la fortune, & luy dit, *Garde-toy bien, ô Fortune de le toucher, ne fais voir en ſa perſonne tes pouvoirs que par tes bontez. Souffre qu'il remedie aux calamitez du genre humain, & qu'il reſtabliſſe tout ce que la fureur de ſon predeceſſeur a ruiné & deſolé. Que ce bel aſtre qui s'eſt levé lors que le monde étoit precipité dans des abîmes puiſſe luire toûjours à l'Univers. Qu'il pacifie l'Allemagne, qu'il ouvre l'Angleterre, qu'il gagne & ſurmonte les Triomphes de ſon pere. La clemence, qui eſt la premiere de ſes vertus, me promet que j'en ſeray le*

ſpectateur, & qu'il ne m'a pas abbatu pour ne me relever jamais. Mais que dis-je abbatu? il m'a ſoûtenu ſur l'heure que je tombois par mon malheur, & s'eſt efforcé lors qu'on me vouloit precipiter, de me mettre doucement à terre par la moderation de ſes divines mains. Il a prié le Senat pour moy, & ne ſe contentant pas de me donner la vie, il l'a auſſi demandée aux autres pour m'en faire jouir plus aſſeurément. Qu'il me traite maintenant comme il luy plaira, je ſçay bien que ſa juſtice trouvera ma cauſe bonne, ou que ſa clemence le fera. Il ne m'importe ou que je ſois jugé non coupable par ſon équité, ou que je ſois fait innocent par ſa bonté. Cependant je jouïs d'une conſolation ſenſible dans mes miſeres, de voir ſa miſericorde qui court tout l'univers, & qui tire encore tous les jours des bannis de ce petit coin de la terre où je ſuis enſevely. I'ay toûjours cette eſperance qu'elle ne viendra pas juſques à moy pour me paſſer, & me laiſſer mourir icy. Il ſçait le temps auquel il doit ſecourir ceux qu'il luy plaît, & faut laiſſer tout cela à ſa diſpoſition; ſeulement j'eſſayeray de ne me rendre point indigne de ſes bien faits, & feray en ſorte que ſa debonnaireté ne rougira point de venir juſques à moy. O Ceſar que vôtre clemence eſt heureuſe, ſous qui les bannis vivent plus contens, que ne faiſoient les Princes ſous vôtre predeceſſeur.

Voilà le plus beau compliment qui ſoit jamais parti d'une bouche humaine, & qui le voudra bien conſiderer trouvera qu'il n'y a point de puante flaterie, & que le regne de Claudius comparé à celuy de Caligula, l'emportoit autant que l'argent ſur le plomb. Avec toutes ces belles paroles il ne fit rien tant que Meſſalina tint le haut-bout dans les affaires, & ſon Polybius même qui ſe laiſſa aller depuis juſques à cette infamie, que de ſe

Revolution à la Cour, & le retour des bannis.

mettre au nombre des adulteres de l'Imperatrice, fut disgracié, & condãné à mort, & cette prostituée apres avoir lassé le Ciel & la terre par ses ordures, irrita enfin la patience de son mary, qui se changea en fureur, & la fit passer par le fil de l'espée.

Alors Agrippina estant vefve de Domitius pere de Neron, revint à la Cour, d'où elle avoit esté esloignée dans le debris de sa sœur Iulia, & sçeut si bien cajoler l'Empereur qu'elle l'épousa, comme j'ay dit. La premiere action qu'elle fit, & dont elle fut fort loüée de tout le monde, est qu'elle tira Seneque de l'Isle de Corse, pour le faire revenir à Rome, luy mit son fils Neron entre les mains, âgé pour lors d'onze ans, & le voyant homme de grand esprit, elle prit resolution de s'en servir bien un jour dans le maniement des affaires de l'Estat.

Seneque retourne en haut credit.

Mœurs de Seneque.

Pour parler sincerement des mœurs de Seneque, il avoit une bonne ame, & de grandes dispositions à une haute vertu. Il n'estoit, ny fourbe, ny malicieux, ny cruel, ny voluptueux, & je croy fermement qu'il estoit le plus homme de bien de son siecle dans la gentillité. Aussi Corneille Tacite qui ne passe sous silence le mal qu'il ignore, & devine souvent celuy qu'il ne sçait pas, n'en parle jamais qu'avec honneur, comme d'un homme sage, sobre, & moderé en ses passions; & S. Jerôme témoigne qu'il a esté tres-continent, ce qui devroit suffire pour desabuser ceux qui se sont amusez à ces rapsodies de Dion.

Sans doute il y avoit quelque chose de grand, & de religieux en son ame, qui n'alloit pas seulement aux paroles, mais aux actions. Ce qui parut assez dés sa jeunesse; car lors que tant de Gentils Romains alloient aux Academies des Philosophes, les uns pour se moquer, les autres pour se divertir,

les autres pour remporter quelque belle ſentence ſur leurs tablettes, & ſe faire par ce moyen valoir dans la converſation. Seneque s'y tranſportoit pour y apprendre & pratiquer la vertu. Quand il entendoit parler du mépris des richeſſes, de la ſolitude, de la chaſteté, & de la ſobrieté, il ſentoit ſon cœur enflammé, & eut mené une vie fort retirée, ſi les grandes qualitez dont Dieu l'avoit doüé, ne l'euſſent embarqué à la Cour.

C'eſt merveille que parmy le grand monde où il eſtoit, il garda toute ſa vie des auſteritez qu'il avoit pratiqué dés ſon enfance. Il ne mangeoit jamais de friandiſe, qui ne ſervent qu'à flatter l'appetit, & ſe contentoit des viandes les plus ſimples. Il ne beuvoit point de vin, il n'uſoit que de bains froids. Il fuyoit les parfums, il couchoit ſouvent à terre ſur un ſimple matelats où il n'imprimoit aucun veſtige de ſon corps, tant il eſtoit dur, s'abſtenoit auſſi quelque tems de manger de la viande, & s'en trouvoit biẽ, & l'eut fait toute ſa vie, ſi ſon Pere ne luy eut commandé abſolument de ſe remettre au vivre cõmun, à raiſon que ſous Tybere on avoit condamné des ſectes êtrangeres qui faiſoient profeſſion de certaines abſtinences. Quelques-uns péſent qu'il parle des Creſtiens, mais ils ne furent encore ny connus ny perſecutez ſous l'Empereur Tybere. Au reſte tout ſon train tenoit dans un ſeul carroſſe, qui eſtoit ſouvent aſſez mal en ordre, & au lieu d'avoir autour de ſoy des pages leſtes & mignons, il ſe faiſoit ſervir par des hommes, & falloit bien peu de ſervice autour de luy.

Il prenoit tout ce qu'on luy donnoit avec facilité, & ne ſe plaignoit de rien, il ne s'offençoit point du bruit, ny d'autre incommoditez, il avoit le cœur bon, & plein d'amitié envers les ſiens, tendre

à la compaſſion à l'endroit des pauvres, nullement avare. Apres qu'il avoit ſatisfait aux affaires, il n'avoit autres plaiſirs que la contemplation, & l'étude, les livres luy eſtans auſſi neceſſaire que le pain. Sa table eſtoit ſobre, ſon parler affable, ſa vie innocente, ſa converſation tres-agreable. Parmi tout cela il ſe fâchoit contre luy-même, de ne profeſſer pas la vertu aſſez ouvertement, d'avoir des cõſiderations du monde, & dit par modeſtie qu'il aſpire tous les jours à devenir meilleur, & que neanmoins il ſe ſent au fond des vices. Ceux qui le blâment ſans ſçavoir quel il a eſté, penſeroient faire une grande penitence, s'il leur falloit vivre à la mode de Seneque. Il paſſa cinq ou ſix ans avec Neron devant qu'il vint à l'Empire, & forma ſon enfance par de tres bonnes inſtructions. Cependãt Agrippina fit ce mauvais coup que nous avons dit & empoiſonna l'Empereur ſon mary, pour faire tomber l'Empire à ſon fils, qui fut éleu & choiſi par le conſentement de tous les Ordres.

Il fait un libelle contre Claudius.

Il faut avoüer que Seneque ſe montra trop épanoüy de ce changement, & s'oublia un peu de la ſeverité de la Philoſophie, lors qu'il compoſa un livre railleur ſur la mort de Claudius, qu'il appella l'Apocolocynthoſe, comme qui diroit la di[illegible]ité acquiſe par le moyen d'un potiron, faiſant al[illegible]n à ce qu'il avoit eſté mis au nombre des Dieux [illegible]s avoir eſté empoiſonné par ce mal-heureux morceau: On croit qu'il fit cela tant pour ſe venger de la mort de ſa chere bien-factrice Julia, & de l'ennuy de ſon banniſſement, que pour réjoüir Neron ſon diſciple, qui y prit grand plaiſir : Mais à mon avis il eſt indigne de la gravité d'un ſi grand Perſonnage, & je ne trouve point qu'il ſoit à propos de railler ſur les cendres des morts, quoy qu'il ne ſoit

pas deffendu d'écrire une veritable hiſtoire, pour donner horreur à la poſterité de la vie des méchans. Cela nous apprend qu'il ne faut point jouër aux abeilles, ni irriter ceux qui ont la plume en main, qui peuvent proſcrire eternellement leurs adverſaires.

Apres ce jeu on ſe mit ſur le ſerieux; Agrippina la mere du jeune Empereur, voulant appuyer ſa Monarchie, & gouverner par ſon fils, fit deux creatures de grande capacité & fidelité, Burrhus pour les Armes, & Seneque pour les Loix. Le premier avoit les mœurs ſeveres; l'autre eſtoit un eſprit agreable & divertiſſant, tous deux s'accordent juſques à la mort, au gouvernement des affaires Ce fut alors que Seneque entra dans la grande vogue, & ſe mit à deployer cette haute ſageſſe qu'il avoit acquiſe pour gouverner l'Empire. Il commẽça par ſon Prince, qui eſtoit le premier, & le plus aimable objet de tous ſes travaux, & quoy qu'il ſe montrât au commencement fort docile & agreable à tout le monde. Seneque ne laiſſa pas d'y appercevoir dés ſon enfance des marques d'un naturel cruel, & ſanguinaire, de ſorte qu'il dit à ſes plus intimes, qu'il nourriſſoit un petit lyon, qu'il avoit commencé d'apprivoiſer, mais que s'il goûtoit une fois du ſang humain, il retourneroit à ſon naturel. Cela fit qu'il écrivit alors pour luy ces deux divins livres de la Clemence, où il établit avec une quantité de belles preuves, l'excellence, la beauté & l'utilité de la douceur d'eſprit, & l'avantage qui revient à un Prince, de gouverner ſes ſujets avec une grande bonté & charité. Comme au contraire il luy remontre l'horreur & les deſaſtres des tyrans qui ſe ſont voulu prevaloir de la cruauté dans le maniement de leurs Etats.

Son jugement ſur l'enfance de Neron.

Tout ſon effort alloit là, prevoyant bien que Neron s'échapperoit à de grandes rigueurs, & pour cela il n'eſtoit pas faſché qu'il prit plaiſir aux comedies, à la muſique, & d'autres exercices de douceur, eſperant que cela amolliroit en quelque façon ce naturel ſauvage. Il luy compoſoit de belles harangues, que le jeune Empereur recitoit avec beaucoup de grace, & une admiration generale du Senat, & du peuple.

Il remet l'Eſtat en bon ordre.

Il fit auſſi quantité de tres belles Ordonnances, dont quelques unes au raport de Dion, furent gravées ſur une colomne d'argent, & ſe liſoient par chaque année, au renouvellement du Senat. Il haiſſoit les fourberies d'Eſtat, comme un meſtier d'iniquité, & ſe fondoit ſur les maximes eternelles de la Iuſtice, par leſquelles in tint l'Empire en une profonde paix. une grande abondance & une douce, felicité. De ſorte que Frontain diſoit à juſte titre, que Seneque avoit tellement remedié à tous les abus, qu'il ſembloit avoir ramené dans l'Empire un ſiecle d'or, & rapellé les Dieux du Ciel pour converſer derechef avec des hommes. Il ſe ſervit à cela des maximes de la Philoſophie Stoïque, non pas de la plus auſtere, & de la plus farouche, mais de celle qu'il avoit tirée & aſſaiſonnée à ce deſſein, pour la faire goûter à tout le monde. Ses opinions, pour la pluſpart, ſont raiſonnables, ſacrées, & divines.

Maximes de Seneque.

De l'eſtre de Dieu.

S'il faut parler de Dieu, il eſt dans le ſentiment que le Sauveur du monde découvrit de la Samaritaine, il dit ouvertement que Dieu eſt eſprit, & qu'il y a cette difference entre Dieu & nous, que la meilleure partie de nous meſmes c'eſt l'eſprit tres pur, infiny, & eternel, Createur de tous ces grãds ouvrages de la nature que nous voyons devant nos yeux.

S'il s'agit du vray culte, & de la plus ſincere

Religion qu'il faut employer pour honorer & adorer ce ſouverain Roy de l'univers, il montre aſſez que la premiere veneration de la Divinité doit eſtre en eſprit, & en verité, comme noſtre Seigneur l'a preſcrit. Quand vous vous figurez Dieu, dit il, repreſentez vous un eſprit grand, mais paiſible & venerable par la douceur de ſa Majeſté, amy des hommes, & qui leur eſt toûjours preſent, qui ne ſe plaiſt pas qu'on le revere par des ſacrifices ſanglans; car quel plaiſir pourroit il prendre à la boucherie de tant d'animaux innocens? Le vray ſacrifice de ce grand Dieu, c'eſt un eſprit pur, un bon ſentiment de luy, une bonne conſcience, & ne faut pas ſe mettre en peine d'amaſſer des pierres les unes ſur les autres pour luy faire des Temples, comme s'il en avoit beſoin, mais eſtimer que le plus agreable Temple qu'on ſçauroit baſtir à Dieu, c'eſt de le conſacrer dans ſon cœur. Lactance a fait tant d'eſtat de ce paſſage, qu'il l'a opposé aux Gentils, au livre ſixiéme de ſes inſtitutions, comme un bouclier de noſtre Chriſtianiſme.

S'il eſt queſtion de la preſence de Dieu, que les Maiſtres de la vie ſpirituelle recommandent ſur tout en leurs inſtructions, il dit qu'il ne ſert de rien de ſe cacher à l'homme; qu'il n'y a rien de fermé pour Dieu, & qu'il eſt preſent à noſtre cœur dans ſes plus ſecrettes pensées.

Si nous acquieſçons dans la contemplation de la providence Divine, qui eſt le fondement de nôtre vie, il croit une providence qui s'étend par tout: & dans, le traitté qu'il en a cõposé, il répond pertinemment à ceux qui s'eſtonnent pourquoy il arrive du mal aux gens de bien, puis qu'un Dieu ſi grand, & ſi bon prend ſoin de leur conduite. Il dit que c'eſt un châtiment de pere, un exercice de vertu, De la Providence.

& que ce que nous penſons un grand mal, eſt ordinairement la ſource d'un grand bien, que tel eſt l'ordre du monde, & la diſpoſition Divine, à laquelle il nous faut ſoûmettre.

De l'immortalité de l'Ame.

Si nous faiſons cas de l'immortalité de nôtre ame, qui eſt la baſe de noſtre foy, & de toutes les actions vertueuſes, il eſt certain qu'il a eſté de la bonne opinion, & dit en l'Epiſtre 102. qu'il ſe plaiſt non ſeulement à rechercher par raiſon l'eternité de nos ames, mais qu'il la veut croire, & ſe plaint qu'une lettre de ſon amy ſurvenuë luy a interrompu cette penſée, qui luy eſtoit alors palpable, non comme une diſpute de Philoſophie, mais comme une agreable viſion qu'on auroit en ſonge; & en ſuitte ſur la fin de cette Epiſtre il dit des merveilles de l'origine, & du retour de cette ame à Dieu. Et en la preface du premier livre des queſtions naturelles qu'il a écrit quelque peu d'années devant ſa mort ce qui nous rend cette verité plus conſiderable, il dit clairement que l'ame retourne au Ciel, ſi elle eſt bien épurée du commerce de la terre, que le Ciel eſt ſa vraye patrie, & ſon element, & qu'une grande preuve de ſa Divinité eſt qu'elle ſe plaiſt à oüyr parler des choſes Divines comme de ſes propres affaires.

Il faut bien prendre garde à ne pas juger icy Seneque ſur un mot ambigu, comme lors qu'il a dit dans la conſolation de Martia, que tout finit par la mort, & la mort même; car il touche ſeulement les biens & les maux, les honneurs & les richeſſes, les plaiſirs, les travaux, & les ſoucis de la vie preſente. Et il eſt clair qu'il n'y a rien eu cette ſentence qui déroge à l'immortalité de l'ame, puis qu'il conclud le meſme traité par les joyes que poſſede une ame bien-heureuſe dans l'autre vie. Et il n'eſt pas hors

de propos de conſiderer que Seneque parle auſſi quelquefois en diſputant par ſuppoſition, ſelon l'idée des autres & non ſelon la ſienne. On ne ſçauroit mieux reconnoiſtre l'opinion d'un Autheur, que dans ſes actions & ſes pratiques: & nous trouvons que Seneque non ſeulement a profeſsé de paroles l'immortalité de l'ame, mais d'effet en ſon ſecret; car il reveroit les grands perſonages, & les croyoit au Ciel; ce qu'il témoigna aſſez avant ſon Chriſtianiſme, lors qu'eſtant venu en une maiſon champeſtre de Scipion l'Afriquain, il rendit des honneurs à ſon eſprit, ſe proſternant à l'autel de ſon ſepulchre, & ſe perſuadant, dit-il, que ſon ame étoit au Ciel, non pas pour avoir eſté General d'armée, mais pour avoir veſcu en homme de bien, & apres avoir infiniment obligé ſon ingrate Patrie, de s'étre retiré en ſa maiſon, en une ſolitude volontaire, pour ne luy dõner point de ialouſie ſur ſa grandeur.

Si nous demandons où il a mis le ſouverain bien, & la fin de l'homme, nous trouverons qu'il a eſtabli la felicité de la vie preſente, à vivre ſelõ la raiſon, & celle de l'autre vie à la reünion de l'ame à ſon principe qui eſt Dieu. De ce fondemẽt il a tiré mille propoſitions épanduës dans tous ſes livres qui ſont de mépriſer toutes les choſes du monde les hõneurs, les Empires, les richeſſes, les reputations, les plaiſirs, les habits ſomptueux, les belles maiſons, les grandes poſſeſſions, l'or, l'argent, les pierreries, les feſtins, les theatres, les jeux; tenir toutes les choſes comme acceſſoires, & ne les regarder point autrement que comme les meubles d'une hoſtellerie, où l'on n'eſt que pour paſſer. Priſé ſur toutes choſes la vertu, la mortification des appetits, la contemplation des vertus eternelles, la juſtice, la prudence, la force, la temperance, la liberté, la

Son opinion ſur le ſouverain bien & ſur la condrite de la vie.

benignité, les bonnes amitiez, la conſtance dans un bon train de vie, la patience dans la tribulation, le courage à ſupporter les injures, les maladies, les banniſſemens, les chaînes les opprobres, la mort & les ſuplices.

Sa façon de parler.

Il faut advoüer que jamais homme ne parla ſi dignement que luy de toutes ces matieres. Iamais conquerant ne ſubjugua les nations avec plus d'honneur, que ce grand Genie a foulé aux pieds tout ce Royaume de fortune, avec une gloire magnifique. Tout ce qu'il dit eſt vigoureux, ardent, animé, ſon cœur bruſloit ſon ſtyle lors qu'il eſcrivoit, pour brûler les cœurs de tout le monde; ſa diction ſuit ſes penſées, il parle en vray Philoſophe, mais pluſtoſt en Roy, & non en eſclave de paroles & de periodes, ſa briéveté n'eſt pas ſans clarté, ſa force a de la beauté, ſa beauté n'a point d'affectation il eſt poly, non agencé, copieux, & ſerré, jamais languiſſant ny impetueux, ſans confuſion, ſon diſcours a de la tiſſure, & point de molleſſe, invincible en ce qui raiſonne, & agreable en tout ce qu'il dit. Il ne faut pas neantmoins conclure par ſes livres qu'il a eſté Chreſtien, veu qu'il les a eſcrits preſque tous avant que d'avoir la connoiſſance qu'il eut depuis du Chriſtianiſme, & n'y a pas dequoy s'émerveiller, s'il a par fois quelques ſentences non conformes à nôtre Religion.

Réponſe aux calomniateurs de Seneque.

Quelqu'un dira qu'il eſtoit fort admirable en ſes écrits, mais que ſes œuvres n'ont point de correſpondance avec ſa plume. C'eſt l'abus de quelques eſprits fondez ſur les calomnies de Suillius, & de Dion, qu'il eſt aiſé de refuter à ceux qui veulent ouvrir ſans paſſion les yeux à la verité. Il luy reproche ſes grandes richeſſes en terres, en or, en argent, de beaux meubles, & dit qu'il avoit juſques

à

à cinq cent lits de bois de cedre, aux pieds d'yvoire. Il ſemble que ce calomniateur ait eſté Concierge de la maiſon de Seneque, tant il apporte de curioſité à déchifrer ſon bien : mais tout cela ſont inventions faites à plaiſir ; Car comme eſt il poſſible que celuy, lequel ſelon Corneille Tacite, ne vivoit quaſi que de fruits, de pain, & d'eau, qui mãgeoit avec ſa femme, & deux ou trois de ſes amis, euſt cinq cens lits de cedre, & d'yvoire pour luy ſervir à ſes feſtins. Il eſt vray qu'il avoit un bien aſſez hõneſte, non pas toutefois injuſte, ny ſanglant mais de ſes gages & des dons de l'Empereur & auſſi n'a t'il jamais dit que les richeſſes fuſſẽt defenduës aux Philoſophes, il s'eſt contenté de les tenir en ſervitude, & non pas en empire. Il eſtoit forcé & violenté par Neron, d'avoir quelque ſplendeur en ſa maiſon, comme eſtant le premier Miniſtre de l'Eſtat, mais il eſtoit auſſi peu attachée à tout cela, que ſeroit une ſtatuë à un habit ſomptueux. On ne lit pas qu'il ait eu d'autres enfans que ſes livres, ny qu'il ait mis ſon eſtude à enrichir des neveux & des nieces, & faire ſubſiſter ſa maiſon dans les charges, les grandeurs & les richeſſes de l'Empire. Il avoit le moins de train, & de pompe qu'il pouvoit, & quãd il luy eſtoit loiſible d'eſtre à ſa liberté hors de la Cour, il vivoit dans une admirable ſimplicité : & qui plus eſt, il pria inſtamment Neron de le décharger du fardeau inutile de ſes richeſſes, & de mettre des Procureurs en ſes maiſons pour en recevoir les revenus. Mais il luy répondit qu'il avoit tort de demander, cette décharge, & qu'il n'avoit rien de trop, veu qu'il y avoit à Rome quantité de gens venus d'eſclaves affranchis, qui eſtoient beaucoup plus riches que luy.

Et puis, qui n'avoüera que ce reproche eſt inju-

ſte ? Dion pourſuit, & dit, *Il careſſoit les Reines & Princeſſes, il écrivoit leurs loüanges, & ſe faiſoit amy des riches favoris.* Qu'eſt-ce autre choſe, ſinon reprocher à un homme de Cour ſon meſtier, l'accortiſe, la civilité, l'affabilité que ce grand homme accordoit dignement avec la Philoſophie ; *Il épouſa une femme illuſtre, & autrement riche.* Quoy, devoit-il donc pour plaire à Suillius dans cette haute dignité en laquelle il eſtoit, rechercher une ſervante, ou une petite femme de la lie du peuple par mortification. Devoit-il traîner apres ſoy quelque opprobre à la Cour d'un Prince ; Quel mal a t'il fait d'épouſer la plus honneſte femme qui fuſt dans Rome nommée Paulina, & d'avoir vécu avec elle en bon mary, dans une parfaite intelligence ; *Mais il faiſoit l'amour à la mere de l'Empereur* ; C'eſt ce qui n'eſt jamais tombé en l'eſprit de Corneille Tacite, ny de Suetone, ny d'aucun autre Hiſtorien, qui eut tant ſoit peu de jugement : Il n'y a que le cerveau d'un impoſteur envenimé de poiſon, qui pouvoit ſonger à cela. Agrippina avoit d'autres galans, & dautres ſerviteurs que Seneque, elle ne cherchoit pas des corps extenuez d'abſtinence, ny des mœurs éloignées totalement de ce commerce. Dans une Cour ſi clair-voyante, on n'a jamais remarqué aucune privauté en luy, qui donnaſt la moindre impreſſion de cette penſée qui euſt ruiné l'un & l'autre dans l'eſprit du fils ; tant s'en faut, Seneque pancha plus du coſté de la ſeverité, que des allechemens, au fait d'Agrippina.

Sa rupture avec Agrippina.

Auſſi dit ce Gloſſeur, *il a eſté ingrat envers elle* : Quelle ingratitude ? Il s'efforça toûjours de lier l'eſprit du fils, & de la mere par une parfaite amitié & ne ceſſa de remedier aux avantures qui la pou-

voïent offenſer. Mais comme il vid qu'Agrippina vouloit monter ſur le Thrône de ſon fils, oüyr les Ambaſſadeurs des Nations, aller aux armées, & comme il oüit qu'elle ſe vantoit que l'Empire venoit d'elle, & qu'elle le pouvoit oſter quand bon luy ſembleroit, il ne pût digerer cela, ny luy eſtre complaiſant juſques à ce poinct. Il ſe tint en la fidelité qu'il avoit jurée à l'Empereur : mais jamais il ne luy conſeilla, ny d'éloigner Agrippina, ny de faire choſe au monde qui luy peût donner du déplaiſir. Quand Neron l'appella chaudement avec Burrhus, & ſe montrant fort effrayé, leur dit, que ſa mere avoit conjuré contre ſa vie, & qu'il eſtoit mort s'il ne la prevenoit; Seneque demeura ſi éperdu, que jamais il ne fut muet que cette fois là en toute ſa vie, & Corneille Tacite ne dit pas qu'il ait lâché un ſeul mot qui témoignaſt ſon conſentement à une action ſi funeſte. Il eſt vray qu'il compoſa le manifeſte de Neron apres la mort de la mere, mais c'eſtoit par une rigoureuſe neceſſité. Il ſe vid dans des extremitez effroyables, où il falloit laiſſer tout l'Empire à l'abandon, quitter le gouvernail & le vaiſſeau dans la tempeſte, & tendre le col à Neron, ou trouver quelque lentif pour adoucir des calamitez ſi pleines d'aigreur. Il y en a aſſez qui l'excuſent ſur cecy, & diſent que ce n'eſt pas de merveille qu'il ſe ſoit comporté de la façon veu qu'on en trouve auprés des Princes, & de ceux qui font profeſſion de vertu, qui s'eſtudient fort à leur conſervation, & ſe taiſent aux affaires qu'ils ne peuvent remedier.

Il eſt excuſable d'avoir fait le manifeſte contre elle.

Mais pourquoy, je penſe qu'eſtant en un office, où ils ſont obligez de parler, qu'en ſe taiſant, ils offencent grievement Dieu par leur ſilence, & que Seneque devoit alors plûtoſt mourir, que d'adherer

davantage à Neron, ſoüillé du ſang maternel, & execrable au genre humain.

Il avoit auparavant demandé ſon congé, prevoyant bien toutes ces tempeſtes, mais quelque effort qu'il fit, il ne pût obtenir, ny reſiſter à Neron, qu'en ſe mettant en danger de ſa vie. Auſſi y a t'il des temps auſquels un homme de bien ſe doit perdre de gajeté de cœur, pour ne donner point de ſcandale à la vertu. Sa diſſimulation n'empeſcha pas qu'il ne fuſt enfin la victime de ſon tres cruel diſciple, comme nous dirons tantoſt.

Pour quoy Seneque avec tãt de belles qualitez fit ſi peu pour la reformation des mœurs.

Mais à preſent demandons & recherchons pourquoy Seneque avec tant de pouvoir, d'authorité, d'eloquence, de Philoſophie, de prudence humaine, fit ſi peu à la Cour de Neron, & à la reformation des mœurs de la ville de Rome ? C'eſt ſans doute que la ſageſſe des livres eſtoit trop courte pour un ſi haut deſſein, & qu'il falloit la grace de la Redemption, le Sang de IESUS, & l'Evangile, pour remedier à des confuſions ſi deplorables. Voyons donc un S. Paul qui vient en meſme temps planter la Foy dans Rome, & s'aboucher avec Seneque, & luy fait voir de toutes autres lumieres, dans la pureté de ſa vie & de ſa doctrine.

Ce n'eſt pas mon intention d'écrire icy au large la vie de S. Paul, qui eſt aſſez connuë, mais toucher particulierement les choſes qu'il a faites à Rome, du temps que Seneque eſtoit dans le gouvernement des affaires de l'Empire. Neantmoins il eſt expedient de faire une petite recapitulation des temps, & des voyages de ce grand Apoſtre, pour apprendre l'occaſion qui l'amena dans Rome, & ce qu'il y pratiqua pour l'avancement de la Foy.

S. Paul vient à Rome pour y travailler.

S. Paul eſtant né l'an ſecond ou troiſiéme de N. Seigneur, fut converty à la Religion Chreſtienne

miraculeuſement, l'an trente troiſiéme de ſon âge. Il eſtoit Iuif d'extraction, né en la ville de Tarſe, de la Province de Cilicie, où il y avoit une floriſſante Academie, de laquelle ſont ſortis Antipatre, Archideme, Artimedore, Diogene & Diodore. Mais ſaint Paul quoy qu'ayant pris ſa naiſſance dans l'air des Philoſophes, il eut quelque petite teinture des bonnes lettres, & ne s'amuſa point à la Philoſophie des Gentils, ſe retirant à Ieruſalem pour eſtudier aux pieds de Gamaliel, grand Docteur de la Loy Moſaïque. La paſſion qu'il avoit pour ſa Religion luy fit perſecuter furieuſemeent le Chriſtianiſme, à ſa naiſſance, juſques au temps qu'il fut ſubjugué par l'Eſprit de Dieu, & d'un loup raviſſant devint un Agneau de la bergerie. Paul tomba, dit S. Auguſtin, & Paul ſe leva, qui ſelon Heſychius, veut dire *l'Admirable* pour nous montrer que tout eſt merveilleux en luy juſques à ſon nom.

Ses diſpoſitions & qualitez.

Apres ſa converſion il preſcha en Arabie, & en Damas l'eſpace de trois ans, convainquit puiſſamment les Iuifs ſur les veritez de noſtre Foy, qui pour le divertir du cours de la predication, luy ſuſciterent un mauvais office, & dans les broüilleries qui eſtoient alors entre le Roy des Arabes & les Romains, l'accuſerent d'avoir remué en faveur de Rome contre le parti Arabeſque & leur Roy Arethas, qui tenoit pour lors la ville de Damas, & y avoit mis un Gouverneur de ſa faction. Ce barbare fit une exacte perquiſition, & voulut faire arreſter S. Paul, qui eſtoit alors dans la meſme ville: mais les Chreſtiens ſes freres ſe donnerent bien garde de livrer l'innocent entre les mains du coulpable pour en faire à ſa diſcretion. Ils ne ſe montrerent ny lâches ny timides dans une affaire ſi épineuſe; & quoy que celuy qui avoit toute la puiſſance en

S. Paul fauſſement accuſé ſur l'Eſtat.

main dans Damas le menaçaſt de les perdre s'ils ne livroient S. Paul; ils le firent eſchapper de nuit, & deſcendre des rempars de la ville dans un panier ſuſpendu avec une corde.

Sa converſatiõ avec S. Pierre.

De là il ſe tranſporte à Jeruſalem, où il vid S. Pierre, & demeura quinze jours avec luy dans un meſme logis, non ſans des raviſſemens & des douceurs qui ne ſe peuvent expliquer. Il ſe faut contenter de ce qu'en dit le Docteur des nations en l'Epiſtre aux Galates, où il nous aſſeure *qu'il hiſtorioit* le Prince des Apoſtres, c'eſt à dire, qu'il le contemploit comme un Hiſtorien feroit un Prince, dont il auroit deſſein d'écrire l'hiſtoire. Il ne regardoit pas dit S. Jerôme, s'il eſtoit gras ou maigre, s'il eſtoit chauve, & s'il avoit le nez aquilin, mais il penetroit dans la connoiſſance de ſon eſprit, & de ſon cœur, où il découvroit des threſors de ſageſſe.

Il preſcha l'Evangile.

Apres ce doux colloque il ſe retira en la ville de Ceſarée, & paſſa de là en Cilicie, lieu de ſa naiſſance, qu'il cultiva l'eſpace de 4. ans, d'où S. Barnabé l'emmena à Antioche, ville celebre, où il y avoit bon nombre de Chrêtiens, qui prirent en ce même lieu ce nom tres glorieux, qui eſt depuis demeuré à tous ceux qui font profeſſion de nôtre Foy.

Un an de ſejour expiré, il eſt deputé avec S. Barnabé pour porter les charitez des Fidelles d'Antioche à Jeruſalem, dequoy il s'acquitta tres dignement, & tous deux prenans en leur compagnie Iean & Marc, ſe mirent à voyager en diverſes villes de la Grece, & à donner la lumiere de l'Evangile aux Nations, ce qui eſt bien amplement deſcrit aux Actes des Apôtres, qui ne ſemblent preſque eſcrits que pour S. Paul.

A la fin de ce long voyage il ſe rendit à Jeruſalem au premier Concile tenu par les Apoſtres

pour l'abolition de la Circonciſion, & autres ceremonies Iudaïques, auſquelles quelques Iuifs vouloient obliger les Gentils qui ſe convertiſſoient à la Foy, ce que S. Paul ne pût jamais ſupporter, & chaſſa tant qu'il pût les ombres de la Loy ancienne, pour donner place à la lumiere de l'Evangile. Cela luy ſuſcita de grandes perſecutions du coſté des Iuifs, qui l'arreſterent au quatriéme voyage qu'il fit à Jeruſalem, & ſe reſolurent de le perdre.

Grande perſecution des Iuifs contre luy.

Comme il entroit au temple ſans bruit, avec Trophime ſon diſciple pour s'acquitter de quelques ceremonies legales, là ſe trouverent les Iuifs venus d'Aſie, qui ne pouvoient ignorer ſa converſation parmy la Gentilité, & commencerent à faire un cry public ſur luy, diſant hautement que c'étoit l'ennemy du Temple, & de la Loy, qu'il taſchoit de détruire par toutes voyes de paroles & de fait, & qu'il le falloit mettre à mort. A ce cry s'eſleva une furieuſe mutinerie d'un peuple enragé qui ſe jetta ſur S. Paul pour le lapider, & mettre en pieces. La clameur donna juſques à la garniſon des Romains qui eſtoit à Ieruſalem, & la nouvelle vint au Colonel Lyſias que toute la ville eſtoit en confuſion. Il y court promptement avec les Soldats les plus determinez, & arrache l'innocent de leurs mains pour loüyr tout à loiſir. Mais ces inſolens ne laiſſerent pas de le pourſuivre juſques au corps-de-garde, & fuſt ſi inveſty qu'il le fallut porter ſur les bras des Soldats en lieu de ſeureté.

Comme il ſe vid ſur le degré du retranchement des Romains, il demanda permiſſion au Colonel de parler pour appaiſer le peuple. Ce qui luy fut permis : & commença à les haranguer en Hebreu, & les informer de ſa vie, & de ſa condition, du

zele qu'il avoit eu pour le Iudaïſme, de ſa converſion miraculeuſe, & de l'ordre qu'il avoit de Dieu de preſcher la Foy aux Gentils. Quand ils entendirent ce mot ils crûrent ce qu'on leur avoit dit, & le traiterent comme amy des Payens, & ennemy de leur Loy. Ils commencerent à mettre bas leurs manteaux comme pour le lapider, jetter force pouſſiere en l'air, & faire un horrible tumulte. Dequoy le Colonel Liſias qui n'entendoit pas l'Hebreu, fut eſtonné, & penſa que S. Paul eſtoit quelque ſcelerat, coulpable d'un grand crime, il le prit meſme pour l'Egyptien, qui avoit un peu auparavant ſuſcité une grande ſedition, tirant quatre mil hommes au deſert, & pour contenter cette multitude effarée, il commanda qu'il fuſt fouetté,

S. Paul condamné au foüet divertit ce ſupplice.

On procedoit à l'execution de cette injuſtice, & S. Paul eſtoit déja lié entre les mains des bourreaux qui ſe preparoient pour le mettre en ſang, quand il s'aviſa de dire au Centenier qui procedoit à ſon ſupplice, qu'il eſtoit Citoyen Romain, à raiſon que ceux de la ville de Tarſe joüiſſoient du privilege de Bourgeoiſie de la ville capitale du monde. Celuy-cy courut au Tribun, & luy dit la qualité du priſonnier, l'advertiſſant que s'ils paſſoient outre, ils en pourroient eſtre recherchez. Cela fit ſurſeance, & le Tribun pour ſçavoir ce qu'il y avoit à dire contre luy, ne s'en voulant pas fier au peuple, fit aſſembler les Preſtres & Scribes, avec les Principaux des Juifs pour l'oüyr.

Son adreſſe.

S. Paul uſa d'une grande accortiſe, & voyant que cette aſſemblée eſtoit composée de Saducéens & Phariſiens, qui eſtoient contrepointez en la queſtion de la reſurrection, il les jette là deſſus, & témoigne publiquement, qu'il croyoit que les morts devoient reſſuſciter, & tenoit cela comme un arti-

ele de la Foy inviolable. Alors ces Docteurs de la Loy ſe meſlerent & firent entr'eux un grand combat, ſans rechercher davantage ce qui appartenoit au fait du priſonnier. Liſias vit bien qu'il ne s'agiſſoit que des queſtions de la Loy Iudaïque, & comme il ſçavoit que Felix Gouverneur de la Iudée eſtoit pour lors à Ceſarée, il ſe reſolut de luy envoyer S. Paul, ſous bonne & ſeure garde, à raiſon qu'il y avoit quarante Iuifs des plus reſolus qui avoient fait vœu de ne boire, ny manger qu'ils ne l'euſſent maſſacré.

Il eſt mis entre les mains de Felix Preſidét, qui étoit un étrange homme

Felix qui eſtoit homme curieux, & jaloux de ſon authorité, fut ſatisfait de la deference du Tribun, & ſe reſolut d'examiner ce procez. Le Saint fut preſenté devant l'un des plus criminels Iuges qui fût ſous le Ciel : Il eſtoit frere de Pallas, un ſerviteur affranchy qui eſtoit le dieu des Temps, ſous le regne de Claudius, & celuy-cy à ce que dit Corneille Tacite, couvert de la grande faveur de ſon frere, uſurpoit une authorité de Roy, qu'il ménageoit avec un eſprit ſervil, faiſant regner également la cruauté & l'impudicité dans ſon gouvernement. Il fut mary, ou plûtôt adultere de trois Reines, & celle qu'il poſſedoit alors, s'appelloit Druſilla, qui eſtoit fille de cet Agrippa enchaîné par Tybere, dont j'ay parlé au Tome des Maximes, & deſcendoit du ſang de Mariamne. Elle eſtoit mariée à un nommé Azizus Roy des Emeſſeens, mais comme cette royauté eſtoit aſſez froide elle prefera le Preſident au Roy, de ſorte que Felix la faiſant rechercher pour ſa rare beauté, elle quitta volontairement ſon mary, pour eſpouſer le frere du favory Palllas, qui eſtoit en une haute conſideration. Elle ne laiſſoit pas de vivre avec luy ſelon la Loy Iudaïque, & ſe piquer de la curioſité des Religions, ce qui fit

Druſilla femme de Felix.

que Felix pour la gratifier luy fit voir Saint Paul.

S. Paul au Tribunal de Felix.

Il parut donc enchaîné devant le Preſident,& le Prince des Preſtres ne manqua pas de ſe trouver à Ceſarée,avec les Anciens qui amenerent un Advocat, nommé Tertulius pour plaider contre S. Paul, ce qu'il fit aſſez froidement ; mais ce grand Athlete de Ieſus-Chriſt, ſe defendit avec une grande vivacité,& fit voir clairement à ſon Iuge,qu'il n'étoit coulpable d'aucun crime : ce qui fit qu'il le traita un peu plus humainement,& dit, qu'il vouloit decider le procez tout à loiſir, luy permettant cependant de vivre avec aſſez de liberté, ſans empeſcher perſonne des ſiens de l'approcher,& de luy adminiſtrer les choſes neceſſaires à la vie, quoy qu'il eſtoit toûjours ſous la garde des Soldats.

Quelque temps apres cette premiere action, Felix le mande,& ſa femme Druſilla, qui fut cauſe de ce bon traitement qu'il luy fit, l'aboucha en preſence de ſon mary, & le voulut oüyr ſur les diſcours de la Foy, ce qui donna une belle occaſion de parler à noſtre Apoſtre, qui pouſſant ſon diſcours avec vigueur, s'eſtendit ſur le ſujet de la Iuſtice, de la chaſteté, & du jugement univerſel, dequoy Felix fut fort épouvanté, & rompit le diſcours, craignant qu'il ne donnaſt du ſcrupule à ſa femme ſur leur mariage.

Druſilla curieuſe de voir S.Paul.

Il eſt aiſé à conjecturer que cette pauvre Princeſſe fut fort ébranlée,mais les chaînes des amours & des ambitions du monde la tenoient ſi ſerrée, que nous ne liſons pas qu'elle ſe ſoit pleinement rangée du coſté du Chriſtianiſme. Felix fermant les oreilles au jugement de Dieu ouvrit les yeux à l'argent, & comme il avoit appris que S. Paul avoit apporté de grandes aumônes à Ieruſalem, il luy parloit aſſez ſouvent,& le careſſoit, eſperant en ti-

rer quelque choſe, mais comme il vid qu'il n'y avoit rien à gagner, & que le temps de ſa commiſſion expiroit, il le laiſſa à la diſcretion de Feſtus, ſon ſucceſſeur, voulant en cela gratifier les Iuifs, & parce moyen divertir l'accuſation qu'ils vouloient intenter à Rome contre luy.

Feſtus eſtant arrivé à Ieruſalem, fut environné des principaux de la Iudée, qui luy demanderent avec inſtance de faire monter S. Paul à la ville capitale pour y eſtre jugé, à deſſein de le tuër par le chemin, mais le Preſident leur refuſa, & leur commanda de venir à Ceſarée, où il ſe devoit rendre. Ils s'y tranſporterent pour continuer violemment leurs accuſations, qui furent toutes efficacement refutées par S. Paul, lequel montra qu'il n'avoit offenſé ny la Loy, ny le Temple, ny Ceſar. Feſtus pour contenter les Iuifs qui luy eſtoient fort importuns, luy demanda s'il vouloit aller à Ieruſalem pour decider ſon affaire en dernier reſſort; mais il refuſa la juriſdiction de ſon mauvais peuple, & dit qu'il eſtoit au tribunal de Ceſar, & qu'il ne vouloit point d'autre Iuge, qu'il en appelloit à l'Empereur. Le Iuge met en deliberation, & le Conſeil fut d'advis de l'envoyer à Rome.

Felix ne decide point ſõ affaire, mais la laiſſe au Preſident Feſtus ſon ſucceſſeur.

Feſtus renouvelle le procez, & S. Paul en appelle à Rome.

Cependant le jeune Roy Agrippa fils de cet autre Agrippa mentionné cy-deſſus, vint à Ceſarée avec ſa ſœur Berenice, pour complimenter le nouveau Gouverneur, qui le reçeut avec beaucoup de courtoiſie, & leur fit feſte de ſon priſonnier, ce qui donna une grande curioſité à l'un & à l'autre de le voir. Feſtus les invita à l'audiance, où ils ne manquerent pas de ſe trouver le lendemain avec pompe. C'eſtoit un grand theatre que Dieu preparoit pour la publication de l'Evangile, où l'on vid un Roy, une Reyne, un Gouverneur des Romains,

Le jeune Agrippa Roy de Iudée avec ſa ſœur Berenice aſſiſtent au jugemẽt de S. Paul qui ravit tout le Parquet.

les Principaux des Iuifs, & une infinité de peuple qui attendoient le succez de cette action.

S. Paul ayant commandement de parler, fit un assez long discours couché dans les Actes des Apostres, où il rend raison de sa foy, & parle dignement de la Resurrection des morts, de sa conversiõ au Christianisme, de l'apparition de Iesus, de la publication de l'Evangile, des Propheties qui l'avoient precedé, & s'estend avec tant de ferveur là dessus, que le President Festus, qui estoit Payen, & qui sentoit sa conscience infidelle blessée de ces veritez, fut contraint de l'interrompre, & de luy dire qu'il devenoit fol pour avoir trop estudié. Mais S. Paul luy repliqua, qu'il n'avoit dit parole qui ne fût veritable, & digne d'un homme sobre, & de là se tournãt au Roy Agrippa, le prit à témoin, comme celuy, qui n'estoit pas ignorant des Propheties.

Festus touché des paroles de S. Paul.

Ce jeune Roy fut si ravy, qu'il dit publiquement au S. Apostre, qu'il l'avoit fort touché, & qu'il n'en faudroit gueres davantage pour luy persuader d'estre Chrestien, surquoy S. Paul fit une grande acclamation de joye, luy souhaittant ce bonheur, pour estre semblable à luy, excepté toutefois les chaisnes, ne jugeant pas que ce Prince fut un objet encore capable de la Croix. Il estoit d'une humeur assez douce, mais il avoit pour lors de grands obstacles qui l'empeschoient d'embrasser le salut & la verité. Berenice qui assistoit à cette audiance estoit une tres-belle Princesse, sœur d'Agripa, & de Drusilla, qui n'avoit pas tant de bõne reputation. Elle avoit été premieremẽt mariée à sõ oncle, & tenoit on qu'elle estoit prise d'amourettes avec ce frere Agripa, qu'elle affectionnoit passionnemẽt; neantmoins pour divertir le bruit & les soupçons, se voyant recherchée par Polemon Roy de Cilicie,

Le Roy Agrippa fort esbranlé.

elle conſentit de l'épouſer, à telle condition qu'il prendroit la circonciſion, à quoy ce Prince ſe reſolut par l'excez d'amour qu'il avoit pour ſa beauté. Elle fut quelque temps avec luy, mais ſon eſprit hautain & laſcif s'en dégoûta, & retourna en ſa patrie aux embraſſemens de ce frere, qui vivoit avec elle, & la tenoit en ſon Palais, ſans ſe ſoucier du ſcandale.

Ie vous laiſſe à juger, mon Lecteur, comme la matiere eſtoit diſposée pour recevoir le feu qui ſortoit de la bouche de S. Paul. Tout ce qu'il pût faire, ce fut d'imprimer en l'ame du Prince & de la Princeſſe une bonne opinion de la Religion Chreſtienne, & une bien veillance pour ſa perſonne; car ils dirent au Preſident qu'il n'y avoit rien digne de preſens, ny de mort en cét homme, mais puis qu'il avoit appellé à Ceſar, qu'il eſtoit neceſſaire de l'envoyer à Rome.

S. Paul reçeu en ſon appel, s'embarque pour Rome.

Tellement que S. Paul s'embarqua ſous la conduite du Cétenier Iulius, qui le traitta fort humainement, & enfin apres le naufrage & un tres laborieux voyaye, ils arriverét à Rome. Il fit ſçavoir ſa venuë aux Principaux de ſa nation, qui eſtoient pour lors dans cette premiere ville du monde, & les informa de ſes bonnes intentions, leur proteſtans qu'il n'eſtoit point venu pour accuſer ſon peuple; mais que n'ayant rien fait contre leur Loy & leur Religion, on l'avoit livré aux infidelles, qui avoient trouvé ſa cauſe fort bonne, & eſtoient preſts de le livrer, ſans les clameurs & les reſiſtances de quelques Iuifs, qui l'avoient obligé à ce voyage, & qu'au reſte il eſtoit à la chaîne pour ſoûtenir l'eſperance d'Iſraël. Ceux-cy répondirent qu'ils n'avoient rien appris de luy en particulier, mais qu'ils ſçavoient bien que la ſecte des Chre-

Il y arrive & traite premierement avec les Iuifs qui y habitoient

ſtiens qu'il avoit embraſſée eſtoit contrariée de tout le monde & qu'ils ſeroient bien contens d'entendre par quels argumens il pretend la juſtifier.

A quoy S. Paul s'offrit, & fit en ſuite de grandes conferences avec eux ſur les myſteres de noſtre Foy. S. Luc finit ſon hiſtoire en cet endroit, & ne parle point du Iugement de ſaint Paul, qu'il ſe fit devant les Magiſtrats de Rome, mais nous l'apprenons de l'Epiſtre que l'Apôtre écrit à ſon Diſciple Timothée, & de celle qu'il addreſſe aux Philippiens où il raconte comme en la premiere action de ce jugement il fut delaiſſé de tout le monde, mais aſſiſté ſingulierement de Dieu, & que ſon affaire a reüſſi au grand avantage de l'Evangile, ſes chaînes eſtant connuës en IESUS-CHRIST, dans tout le Pretoire des Romains, & à tout le monde, & qu'en fin il a eſté delivré de la gueule du lyon, entendant parler de l'Empereur Neron.

S Paul indubitablement connu de Seneque.

De cecy, & de ce que diſent les SS. Peres & Interpretes, nous pouvons deduire que S. Paul vint à Rome l'an troiſiéme de l'Empire de Neron, lors qu'il n'eſtoit pas encore depravé, & que Seneque eſtoit dans la grande viguenr de ſon credit, & du maniement des affaires publiques. On ne peut pas douter que ce qui eſt rapporté par le Pape S. Linus touchant la connoiſſance que Seneque eut de ſaint Paul, ne ſoit tres veritable, veu que ce grand Miniſtre d'Eſtat qui avoit l'œil à tout & qui eſtoit extremement curieux d'entendre parler des Sectes & des Religions, & qui s'informoit des cauſes extraordinaires pour faire rapport à l'Empereur, n'avoit garde d'ignorer une choſe ſi celebre, qui fut manifeſtée dans Rome aux grands & aux petits. Il eſt même probable que Seneque aſſiſta à ce jugement, & oüyt les raiſons de S. Paul. Nous pouvons

auſſi facilement conjecturer le diſcours qu'il fit devant les Pontifes & les Senateurs Romains, par les apologies, & les defences dont il uſa devant Felix, Feſtus, le Roy Agrippa, & Berenice, avec toute l'aſſemblée des Iuifs, & auſſi de ce qu'il dit au Senat de la ville d'Athenes. Il leur parla donc à peu prés en ces termes :

MESSIEVRS,

Haran-gue de S. Paul au Senat de Rome, imitée ſur les diſcours qu'il avoit auparavant tenus ſur le ſujet de ſon affaire, & de la Religion Chreſtiẽne.

Ie m'eſtime heureux aujourd'huy de ce que Dieu m'a fait cette faveur de me juſtifier en vos preſences, ſur tous les points, dont ceux de ma nation m'ont accuſé, ſçachant bien la grande ſuffiſance, & l'integrité de ce Senat, qui eſt pour decider les differens de tout l'Empire. C'eſt pourquoy je commence à reſpirer apres un long & fâcheux voyage, apres mille traverſes, me voyant rendu au tribunal de Ceſar, que j'ay imploré & vous ſupplie de m'entendre avec la patiẽce & l'équité que vous ne refuſez point à ceux qui ſont opprimez.

Mes accuſateurs ſçavent bien quelle a eſte ma vie dés ma premiere jeuneſſe, & comme Dieu m'ayant fait naiſtre à Tarſe, ville de Cilicie, qui eſt honorée du droit de la Bourgeoiſie de cette capitale ville du monde, j'ay ſuivy la Religion de mes peres, converſant avec une bonne & ſincere conſcience devant Dieu, & devant les hommes, ſans offenſer perſonne.

I'avouë que ſelon la plus entiere ſecte qui eſt parmy nous, j'ay conceu de fermes eſperances de nôtre immortalité, & de la reſurrection generale de tous les hommes, qui eſt eſtablie par les promeſſes inviolables du Dieu vivant, à qui rien n'eſt impoſſible, & que j'ay eſté fort curieux de garder toutes les ceremonies de ma Loy. Le zele qui me brûloit pour elle, me faiſoit croire que j'avois raiſon de perſecuter les Chreſtiens, & ayant pris Commiſſion des Princes, des Preſtres, j'en faiſois une exacte recherche, pour ſurprendre, empri-

ſonner, & tourmenter ceux qui en faiſoient profeſſion.

La fureur, me portoit juſques là, que non content de leur faire une forte guerre dãs la Iudée, je paſſois juſques aux villes étrãgeres, où ils s'eſtoient refugiez pour les livrer au ſupplice. Il arriva qu'allant à Damas, ville aſſez celebre, comme je ne reſpirois que feu, & que menaces, je me vis ſoudainement environné d'une lumiere ſi éclatante, qu'elle ſurpaſſoit les plus brillans rayons du Soleil, & de cette ſplendeur ſortit une voix d'homme qui m'appella par mon nom, & me demanda pourquoy j'avois pris à tâche de le perſecuter ; Ie parle devant Dieu, & devant vous, Meſſieurs, avec toute ſincerité, je me ſentis fort ſurpris, & demanday à celuy qui me parloit, Qui il eſtoit, A quoy il me repartit, qu'il s'appeloit Ieſus, & qu'il m'eſtoit bien difficile de regimber contre l'éperon; Et ſur l'heure, comme j'eſtois proſterné en terre d'eſtonnement, avec tous ceux de ma ſuite, il me commanda de me lever, & me dit, qu'il me vouloit deleguer à ſon peuple, & aux nations de la terre, pour rendre témoignage de luy, & les tirer de la puiſſance des malins eſprits, pour les faire venir à la lumiere, à deſſein d'obtenir la remiſſion de leurs pechez, & l'heritage des Saints, par le moyen de la Foy qui ſubſiſte en Ieſus-Chriſt.

C'eſt pourquoy, Meſſieurs, je ne fus point rebelle à la viſion celeſte, mais je me mis incontinent à prêcher la parole de Dieu, & exhorter tout le monde à ſe convertir à luy par les œuvres de penitence. Voilà tout mon crime, n'ayant rien fait contre la loy, n'y le Temple, ny contre Ceſar, ayant perpetuellement conſeillé tous les ſujets de l'Empire, qui m'ont oüy, de luy rendre une parfaite obeyſſance. Neantmoins quelques Iuifs paſſionnez m'arreſterent au Temple, excitans le peuple contre moy, qui m'euſt déchiré ſi je n'euſſe eſté ſecouru, par les armes & les legions de l'Empire. Dieu

m'a

m'a conſervé la vie juſques icy, pour m'acquitter du miniſtere, & de la commiſſion qu'il m'a impoſée, & pour porter aux nations les nouvelles du ſalut eternel.

Meſſieurs, à ce que je voy, vous eſtes grands obſervateurs de la Religion des Gentils, vous avez des idoles, & des temples fort ſomptueux. Mais il ne faut pas s'imaginer que Dieu, qui eſt un eſprit tres-pur, Createur du Ciel, & de la terre, ſoit enfermé dans les temples bâtis de la main des hommes, & qu'il ayt beſoin de leurs ouvrages pour l'accompliſſement de ſa gloire. C'eſt luy qui donne la vie, la reſpiration, le bien, l'honneur, les commoditez, & tout ce que nous pouvons eſperer dans le monde. C'eſt luy qui d'un ſeul homme a tiré toute cette grande multitude des peuples, qui par une continuelle ſucceſſion habite la rondeur de la terre. C'eſt luy qui donne des meſures au temps, & des bornes aux Empires, & qui habite une lumiere inacceſſible. Il nous inſpire à tous une genereuſe curioſité de le rechercher & faire des efforts pour le trouver & le toucher aux doigts, ſi ſa condition l'avoit rendu palpable. Mais il n'eſt pas loin d'un chacun de nous, parce que dans luy nous avons la vie, le mouvement, & l'eſtre, & pour parler avec vos Poëtes, nous ſommes de la race de Dieu.

Il ne nous eſt donc pas loiſible d'avilir la nature Divine par deſſous nous, la faiſant ſemblable aux choſes inſenſibles, à l'or, à l'argent, aux pierres, & autres matieres elabourées par l'art, & par l'invention des hommes. Et certes Dieu à regardé d'en haut avec compaſſion cette ignorance des mortels, & leur a donné ſon Fils, l'image ſubſtantielle de ſes beautez, & le caractere de ſa gloire, vray Dieu & vray homme, qui eſt mort pour nos pechez, pour nous laver & regenerer dans ſon ſang, ac qui la parole n'a eſté que verité, &

la vie que miracle, juſques à triompher de la mort par ſa reſurrection. C'eſt par luy que le Pere Celeſte doit juger en dernier reſſort les vivans & les morts, & nous devons tous eſtre repreſentez devant le Thrône de ſa Majeſté pour recevoir le ſalaire du bien & du mal que nous aurons fait en noſtre corps.

Ce ſouverain Monarque des Anges, & des hommes, ne ſe laiſſe point gaigner le cœur par la chair, & par le ſang des animaux, ny par l'odeur des encens, mais par l'exercice de la juſtice, & de la pureté de nos corps en toute ſanctification C'eſt pourquoy, Meſſieurs comme il vous a relevez en dignité par deſſus le reſte des hommes, auſſi vous a'il particulierement obligez à le reconnoiſtre, à le ſervir, à l'adorer en eſprit & verité, à rendre la juſtice ſelon la commiſſion que vous en avez de Ceſar, & à delivrer les innocens de la perſecution des inſolens, afin qu'etans les vrays imitateurs de Dieu, vous participiez un jour à ſa gloire.

Ce diſcours fut bien receu de quelques uns, & on luy donna jour pour une ſeconde action, où il s'éclaircit, & ſe dilata encore davantage, de ſorte qu'il fut renvoyé abſous de tout crime, & permis à luy de preſcher l'Evangile à Rome avec toute liberté. Ce qui donna bien de la hardieſſe à tous les fideles & ceux-là mémes qui l'avoient auparavant delaiſſé ſe rallierent, annonçans avec Jesus, & exhortans tout le monde à la penitence. Cornelius rapporte l'opinion de ceux qui tiennent, que S. Paul fut delivré nommément par l'advis & par l'authorité de Seneque, qui commença de lors de le goûter bien fort, & ſe plaire merveilleuſement en ſa converſation. Et comme ils ne ſe pouvoient voir ſi ſouvent qu'ils euſſent bien voulu, pour les conſiderations de l'eſtre, ils s'écrivoient mutuellement, ce qui a donné occaſion à certains eſprits qui n'á-

Cõmerce de S. Paul & de Seneque.

voient par leur genie, de feindre des lettres mal imitées, & que tous les Sçavans jugent n'eſtre nullement de la veine ny de S. Paul, ny de Seneque, mais la fiction du ſtyle n'empeſche pas la verité du fait, veu que S. Jerôme cite les vrayes lettres, qui eſtoient de ſon temps, & y allegue des textes qui ne ſe trouvent point dans celles que nous avons à preſent en la Bibliotheque des Peres. Le S Apoſtre fut deux ans en ſon premier voyage à Rome, gagna pluſieurs Chreſtiens à la Foy, & meſme de la maiſon du Prince, comme nous ſçavõs par ſes Epiſtres. Seneque s'étonnoit de l'authorité qu'il avoit, & ſouhaittoit d'avoir autant de creance parmy les ſiens, que S. Paul en avoit parmy les Chreſtiés, mais ces deux eſprits eſtoient bien differens, & procedoient par des matieres bié diverſes. Seneque étoit homme, & S. Paul demy dieu. L'un avoit eſtudié chez Attalus & Socion : l'autre avoit eu le Verbe pour Docteur, & les Anges pour condiſciples. L'un recherchoit la nature, & l'autre avoit trouvé l'autheur de la nature. L'un s'étudioit à l'eloquence, & l'autre au ſilence, le pere des grandes penſées. L'un plaidoit la cauſe des parties, & l'autre celle de Dieu. L'un gouvernoit la republique des hommes, l'autre nous faiſoit le plã de celle des Anges. L'un étoit du porche de Zenon, l'autre de l'école de Jesus. L'un fouloit le monde aux pieds avec des paroles dorées, & le portoit ſur la teſte, l'autre le ſubiugoit ſous les armes de la Croix, l'un vivoit ſelon ſes volontez, l'autre ſelon celles de Dieu. L'un étoit plein de bons deſirs, & l'autre de grands effets. L'un ſe cherchoit dãs ſoy-meſme, & l'autre ſe trouvoit tout en Dieu. L'un eſtoit Miniſtre d'Eſtat, & l'autre du Ciel. L'un promettoit beaucoup, & donnoit peu. L'un ne promettoit rien de ſoy, & donnoit tout.

Parallele de S. Paul & de Seneque.

L'un vivoit à la Cour de Neron, l'autre à celle de Jesus Christ. L'un défioit les souffrances dans ses discours, l'autre les portoit gravées sur son corps; l'un avoit de grands biens, l'autre n'avoit rien & possedoit tout; la vie de l'un estoit exposée aux honneurs & aux delices du monde, la vie de l'autre estoit toute composée de croix.

Mauvais principe des Stoïciens, qui estoit de rapporter tout à l'homme, sans qu'ils connussent la grace, & le secours de Dieu.

Enfin pour dire tout en peu de mots, Seneque avoit de tres-beaux pretextes de la vertu, mais il les raportoit à un mauvais principe, qui étoit de se tenir à soy-mesme, penser estre suffisant à tout, par ses propres forces, sans avoir besoin du secours d'en haut. De fait qu'il semble à l'oüyr parler, que le Sage se peut passer de Dieu, & vivre sans luy aussi content que luy. De cette grande illusion procèdoit un orgueil, de l'orgueil l'ignorance de la verité, de l'ignorance la foiblesse, de la foiblesse la confusion en la vie, & en toute la sagesse des Stoïciens.

Pourquoy Seneque faisoit si peu pour la reformation des mœurs de la Cour.

De là venoit qu'apres avoir bravé sur le papier, ils se trouvoient fort courts aux grandes actions, & avoient la plume beaucoup plus longue que la main. Ils ne voloient que d'une aisle à la vertu, se contentant d'aporter quelques petits lenitifs à leur mal, non pas de le déraciner. Et quoy que Seneque vivoit assez bien selon les vertus morales, neantmoins comme il estoit encore attaché puissamment au monde par les honneurs, les dignitez, les richesses, les soucis de la vie, l'estude de se conserver à la Cour, les honnestes plaisirs du monde. Il ne pouvoit pas épandre une forte influence dans le corps de l'Estat par le manquement de exemples, & des pratiques. Le Soleil & la Lune peuvent faire tous deux un arc en Ciel, mais celuy de la Lune est foible & obscur en cõparaison de celuy du Soleil, qui est fort lumineux, & tout émaillé d'emeraudes, &

de rubis. Seneque faiſoit à Rome l'Iris de la Lune, montrant une ſageſſe Stoïque, qui avoit beaucoup d'infirmité, de nuages, & de tenebres. Mais S. Paul fit l'Iris du Soleil, produiſant viſiblement en luy les clartez, & les beautez de la Sapience eternelle.

Comme les principes de la Philoſophie de Seneque eſtoient donc de rapporter tout à ſoy, & de s'eſtudier tout à ſon contentement; ceux de S. Paul eſtoient tous contraires d'attribuer tout à la grace de Jesus-Christ, & à ſon imitation, d'aymer, deſirer, & rechercher les croix, & les ſouffrances. Il eſtablit toute la grandeur, & toute la gloire de la Cité de Dieu ſur ces deux maximes qu'il preuve, qu'il deduit, qu'il preſſe avec inſtance en toutes ſes Epiſtres : Car pource qui appartient à la grace de la Redemption, jamais homme n'en avoit parlé devant luy ſi divinement, ny ſi clairement comme il fait en l'Epiſtre aux Romains, aux Galates, & aux Hebreux. C'eſt un Cherubin tonnant & foudroyant ſur le chariot du Dieu des armées qui ne ceſſe de lancer des fléches ardantes & vigoureuſes, des traits inévitables ſur la teſte de cette pompeuſe ſageſſe du monde. Principes de S. Paul, la grace de Iesus, & la Croix.

Il fait voir comme tous ces anciens Philoſophes, qui penſoient eſtre les dieux des Sciences, & des Lettres, ſe ſont évanoüys dans leurs ſuperbes penſées, & ſont tombez en un ſens reprouvé, aveugles & ignorans, qui ont transfiguré la Divinité en des formes hideuſes de ſerpens & de monſtres, foibles chetifs, qui apres avoir remply les livres de preceptes, ſe ſont abandonnez à des actions baſſes & honteuſes, qui ont renverſé tout l'ordre de la nature. De là il dreſſe un autre bataillon contre les Iuifs, qui attachoient le ſalut, & la felicité à une Loy

mourante, à des foibles elemens, à des ombres fuyantes au premier rayon de la Loy Evangelique. Il ne priſe qu'un Verbe Incarné il ne reſpire qu'un Iesus, le deſir des montagnes eternelles, la ſplendeur de la gloire du Pere celeſte, le charactere de ſa ſubſtance, qui porte & ſouſtient tout l'univers par la vertu de ſa parole, qui eſt noſtre ſageſſe, noſtre juſtice, noſtre ſanctification, & noſtre redemption, n'y ayant autre Nom, ny ſur le Ciel, ny ſur la terre, ny ſur les eaux, de qui nous puiſſions attendre le ſalut, que de celuy de Iesus.

En ſuite il poſe l'autre principe de l'amour des Croix, & témoigne hautement & publiquement aux grands & aux petits, aux humbles & aux ſuperbes qu'il n'a point d'autre ſcience qu'en Iesus crucifié, & n'eſt point venu preſcher avec une eloquence fardée, propre à la ſageſſe humaine, craignant d'aneantir par ce moyen le myſtere de la Croix; mais avec la vertu & la force de l'eſprit du Dieu des affligez. Il n'eſtime non plus les Sceptres, les Empires, la Nobleſſe, la beauté, la force, la valeur, la ſageſſe, l'induſtrie, l'eloquence, & tout ce qui eſt au monde depuis le Ciel juſques à l'eau, que du fumier en comparaiſon de la Croix de ſon bien-aymé Iesus, ſur laquelle il ſe clouë par amour, & demeure là comme ſur un thrône, d'où il condamne tout ce que le monde eſtime.

Perfection de S. Paul tirée de ces deux principes

Par ces deux principes il parvient à une tres-grande perfection, qui le remplit tant en la partie intellectuelle qu'affective, car pour ce qui touche la premiere, il fut illuminé d'une tres-haute & tres-excellente ſageſſe, par la connoiſſance de toute la nature de tous les myſteres de noſtre Foy, de tout ce qui eſt en l'homme, de tout ce que le monde cachoit dans ſes threſors, la grace dans ſes vertus, la

charité dans les replis & les revolutiõs de ſon eſtre.

A meſure que le Nil monte, les autres fleuves s'abbaiſſent, & à meſure que S. Paul croiſſoit en la ſageſſe de Dieu, toutes les ſciences humaines fondoient devant luy juſques dans l'abyſme. C'eſt luy qui a peu dire avec toute humilité, ce que Lucifer avoit uſurpé par orgueil : *Ie me ſuis aſſis en la chaire de Dieu, j'ay eſté au cœur de la mer.* Il eſtoit en la chaire de Dieu quand il parloit comme s'il eût eſté enfermé dans le Verbe, comme le Vicaire de ſes pouvoirs, le diſpẽſateur de ſes myſteres, l'oracle de ſes penſées, & l'interprete de ſes volontez. Il eſtoit au cœur de la mer, quand il êtoit abyſmé dans cette profonde ſcience des beautez & des perfections du Verbe incarné, qu'il ne perdoit jamais de veuë. Sa haute ſcience.

Quel abyſme de patience, s'écrie S. Denys, quelle trompette de l'Evangile, dit S. Jerôme, quel rugiſſement de lion, quel fleuve de doctrine, quel torrent d'eloquence, qui nous fait concevoir des myſteres ignorez en tous les ſiecles, tant par ſes admirations, que par ſes paroles ? Il écrivoit ſes Epiſtres l'oreille dans le Ciel, & le ſtyle dans l'école du Paradis, & la foibleſſe des paroles humaines ne pouvoit ſouſtenir la force de ſon eſprit.

En la parole affective, il fut remply d'une charité toute Seraphique, d'un feu puiſé dans les plus pures flâmes du Ciel, qui eſtoit enfermé dans ſon cœur, & dans ſes os, & le bruſloit inceſſamment ſans le conſommer. Il portoit ſur une chair mortifiée les caracteres d'un Dieu ſouffrant, qui eſtoient ſes plus cheres delices, il n'eſtoit plus luy-meſme, il eſtoit tout transfiguré en cét aimable Verbe, par une tranſanimation deïfique. Il vivoit de ſon ſuc, il ne reſpiroit que par ſon eſprit, il ne parloit que par ſes diſcours, il ne meditoit que par ſes penſées. Sa charité.

Et neantmoins il quittoit Dieu en quelque façon, & cette delicieuſe eſcole du Paradis, pour courir au prochain, pour ſauver les ames, & dans cet exercice de charité, il défioit les tribulations, les angoiſſes, la faim la nudité, les dangers, les perſecutions, les eſpées ſanglantes, les braſiers & les chaudieres boüillantes, ſi l'enfer même ſe pouvoit porter, il l'eût chargé ſur ſon dos pour l'amour du prochain.

Il regardoit le monde, comme s'il l'eût tout engendré, il portoit dans ſon cœur l'Europe, l'Aſie, l'Afrique, & toutes les Provinces de la terre, pour leur communiquer la lumiere de l'Evangile, ou par ſoy, ou par ſes enfans, qu'il avoit déja engendrez en Iesus-Christ, il ne ſe rebutoit de rien, rien ne le laſſoit, rien ne l'eſtanchoit; il ne faiſoit point de bornes à ſon amour, puis que Dieu ne fait point de limites à ſon eſprit. Avec ces grandes, & belles qualitez, le Ciel luy donnoit des ſuccez en la predication de l'Evangile, qui tiroit l'admiration de tous les Apoſtres.

Il marchoit triomphant par toutes les Provinces, & Dieu eſtoit ſur ſon cœur. Il eſtoit ſemblable à cette Arche du Teſtament dont il eſt parlé dans l'Apocalypſe qui au meſme inſtant qu'elle fut apperceuë fit voir des éclairs, entendre des voix fondre des grêles, & mugir des tremble-terres; auſſi par tout où S. Paul paſſoit, ce n'eſtoit que lumieres de doctrine, qu'oracles de ſageſſe, que tempeſtes impetueuſes de paroles de feu, qui faiſoient trembler les Philoſophes, & les Roys, & remuoient toute la nature. Voilà à peu prés la difference qu'il y avoit entre Seneque & S. Paul, ce qu'eſtant bien conſideré, nous ceſſerons d'admirer pourquoy l'un fut ſi ſterile à la Cour de Neron, l'autre eût de ſi

grands ſuccez dans Rome, & parmy tant d'autres nations.

Apres que ſaint Paul ſe fut retiré laiſſant à Seneque une forte teinture de noſtre Chriſtianiſme. Neron fit toûjours de pis en pis, de ſorte qu'ayant tué ſon frere, ſa femme, ſa mere, ce fleau du genre humain s'aviſa de faire brûler la ville de Rome de gayeté de cœur; qui fut quaſi toute conſommée par le feu, lors qu'il la regardoit d'une haute tour en riant, chantoit l'embraſement de Troye la grande. Cela aigrit tellement les eſprits, que l'année ſuivante les Principaux de l'Empire tramerent une grande conjuration, dans laquelle entrerent hommes, femmes, Senateurs, Capitaines, Colonels, & tout ce qu'il y avoit d'élite dans Rome. Mais le mal-heur, voulut, que ce ſecret eſtant diſperſé en tant de gens, dont quelques-uns faiſoient trop les empreſſez, ne reüſſit pas au deſſein qu'ils s'étoient propoſé. Et cela fit apres une boucherie ſanglante des conjurez, Neron eſtant alors comme un tygre enragé, qui ne demandoit qu'à ſe baigner dans le ſang.

S Paul quitte Rome pour un temps, Neron ſe déborde davantage.

Conjuration contre luy qui eſt découverte.

Seneque fut enfin enveloppé dans ce maſſacre, ſoit que ſon diſciple eût conceu de la jalouſie contre, luy redoutant ſa haute vertu, & craignant qu'il ne luy arrachaſt le diademe, ſoit que l'inſolence de ſes deportemens l'euſt mis en eſtat de ne pouvoir pas ſeulement ſupporter l'ombre d'un Precepteur. Il y avoit déja long-temps que ce grand Perſonnage attriſté de tant de funeſtes accidens, vivoit fort retiré dans une maiſon champeſtre, qui n'eſtoit pas loin de Rome. Il n'y fut jamais de conviction manifeſte contre luy pour le mettre au rang des conjurez, comme Tacite a remarqué, mais on dit ſeulement qu'un nommé Natal, qui eſtoit de ce nombre,

Mort de Seneque, tres conſtante, & tres-illuſtre.

depoſa devant Neron, qu'il avoit eſté envoyé à Seneque par Piſon, qui eſtoit le Chef de la Conſpiration, pour ſe plaindre de ce qu'il ne ſe laiſſoit pas voir, & moyenner leur entreveuë. Mais que Seneque avoit reſpondu là deſſus, que leurs entretiens dans le malheur du temps, n'eſtoient profitables ny à l'un, ny à l'autre, & au reſte que ſa vie ne ſubſiſtoit que dans la ſeureté de celle de Piſon.

Sur cela un Tribun des Gardes de l'Empereur eſt depeſché à Seneque, pour ſçavoir ce qu'il avoit à dire ſur cette depoſition de Natal, & ſur le ſoir il arrive à ſa maiſon des champs laquelle il environna ſoudainement d'une compagnie des Gens d'armes, & comme il fut entré, il le trouva ſoupant avec ſa femme, & deux de ſes amis. Il ne manqua pas de luy porter la parole de l'Empereur, ſur quoy Seneque avoüa que Natal l'eſtoit venu trouver de la part de Piſon, pour le prier de recevoir de luy une viſite, mais qu'il s'eſtoit excuſé ſur ſon indiſpoſition & ſur ſa retraite, ſans luy dire autre choſe, & n'avoit jamais eu de ſi haute eſtime de Piſon, qu'il jugeaſt que ſon ſalut dépendiſt de luy : que cette flatterie n'eſtoit point ſelon ſon eſprit, & que Neron le ſçavoit bien, qui avoit toûjours experimenté plus de liberté en Seneque que de ſervitude.

Le Tribun rapporte fidellement la réponſe de Seneque en preſence de Poppée, cette femme impudique, & de Tigillin le plus execrable des méchans, car c'eſtoit alors le plus ſacré conſeil qu'eût le Prince dans ſes cruels deſſeins. Ce barbare qui avoit promis à ſon Maiſtre, qu'il mourroit plûtoſt que de permettre qu'on l'offençaſt, avoit encore icy quelque reſpect, & s'abſtint de le demãder avec tãt d'autres Senateur pour le queſtionner ſur cette conju-

ration, il n'avoit pas le front assez fort pour supporter les reproches d'une bouche si eloquente. Il demanda au Tribun s'il ne se preparoit point à une mort volontaire, l'autre luy répondit, qu'il n'avoit veu aucune marque de cela en ses discours, ny en son visage. On luy commanda là dessus de retourner à Seneque, & luy signifier qu'il falloit mourir. Le Tribun, soit par respect qu'il lui portoit, soit par crainte de precipiter la mort d'un si grand homme par une execution trop hâtée, s'en alla demander conseil à son Capitaine, qui estoit Flavius l'un des conjurez, sur ce qu'il devoit faire, l'autre luy conseilla d'executer le commandement de l'Empereur, par une lâcheté fatale à tous ceux de cette cõjuration, hormis à quelques Dames, qui furent plus courageuses que les Senateurs & les Cavaliers.

Toutefois celuy-cy n'eut pas le cœur de porter cette funeste nouvelle, & en donna la commission à son Centenier, qui luy annõça la derniere de toutes les necessitez. Luy sans se troubler demande la permission de faire son testament, ce qui luy fut refusé. Surquoy il se tourna vers ses amis, & dit, que puis qu'on ne luy permettoit pas de reconnoître leur merite, qu'il leur laissoit ce qu'il avoit de plus beau, qui estoit l'image de sa vie, de laquelle s'ils se vouloient souvenir, comme il l'avoit passé en tant de loüables exercices, ils remporteroient pour recompense la reputation d'une fidele & constante amitié. Ce qu'il disoit non par orgueil, mais par une authorité, comme d'un pere qui dit adieu à ses enfans, & leur commande de l'imiter en ce qu'il aûroit fait de bien. Ainsi S. Paul disoit à ses disciples. *Soyez mes imitateurs comme je suis celuy de* Iesus-Christ.

Cela leur attendrit le cœur, & ils commencerent

tous à pleurer, mais luy tâchoit d'eſſuyer leurs larmes y employant la douceur & les reproches. Hé quoy, dit-il, où ſont les preceptes de la Philoſophie?où eſt cette raiſon preparée de ſi longue main contre les accidens de la vie humaine?qui pouvoit ignorer la cruauté de Neron? & qui ne voyoit qu'apres avoir fait mourir ſa mere, & ſon frere, il ne reſtoit plus que d'y adjoûter le meurtre de ſon Maiſtre & gouverneur.

Apres ce diſcours qui eſtoit pour tous, il embraſſe ſa femme pour luy dire le dernier adieu, & apres l'avoir fortifiée contre la terreur d'un danger ſi preſent, il la prie & la conjure de moderer ſa douleur, & d'adoucir le regret de ſon cher mary, par la conſideration de ſa vie, qui eſtoit ſans reproche. Il aimoit tendrement cette vertueuſe Dame, & ne cheriſſoit la vie que pour ſon occaſion, diſant quelquesfois qu'il s'épargnoit un peu, parce que dans un vieillard vivoit une jeune perſonne, qui meritoit qu'on eût ſoin d'elle, & que ne pouvant obtenir de ſa chere Pauline, qu'elle l'aimaſt plus ardamment, cét amour eſtant au ſouverain degré, du moins elle obtenoit de luy qu'il ſe traitaſt avec plus d'indulgence.

Cette belle ame voyant tout ce qui ſe paſſoit, dit qu'il n'y avoit plus de vie pour elle, apres la mort de celuy qu'elle aimoit ſur toutes les choſes de la terre: & qu'elle luy tiendroit compagnie en l'autre monde. Il s'arreſta un peu là deſſus, & ne la voulut point contrarier, tant pour la gloire de cette action, que, pour l'amour qu'il luy portoit, & la crainte qu'il avoit de laiſſer une perſonne chere aux affronts d'un ennemy. Il luy dit donc: je vous avois montré, ma chere, ſi le les douceurs, & les allechemens de la vie, mais à ce que je voy, vous

preferez le luſtre d'une genereuſe mort. Ie ne veux point envier l'exemple de voſtre vertu, quoy que la conſtance de la mort ſoit égale en tous deux, la voſtre ſera toûjours plus glorieuſe que la mienne, puiſque vous y contribuez un courage, qui eſt par deſſus vôtre ſexe. Cela dit, ils ſe font ouvrir les veines des bras par une même main, en preſence l'un de l'autre, & d'autant que le corps du mary eſtoit attenué par une grande abſtinence, & que le ſang venoit lentement, il ſe fit auſſi ſaigner des pieds & des jambes. Le pauvre vieillard tâchoit de ſe mettre tout en ſang, & enduroit de cruelles douleurs plus au corps de ſa chere partie qu'au ſien propre, c'eſt pourquoy il la fit retirer en une autre chambre, pour addoucir les regrets qu'ils avoient l'un de l'autre, en ſe voyans mourir avec tant de violence.

C'eſt choſe eſtrange, que ce grand homme avoit l'eſprit fort preſent dans une action ſi funeſte, & appella ſon Secretaire, auquel il dicta ſes dernieres penſées, qui eſtoient pleines de generoſité. Cependant Neron n'ayant aucune haine particuliere contre Pauline, & conſiderant que la mort d'une femme innocente rendroit ſa cruauté plus coulpable, commanda qu'on fermaſt ſes playes, ce qu'elle paroit avoir ſouffert à regret, & par le peu de temps qu'elle ſurvêquit à ſon mary, & par la foy inviolable qu'elle garda toûjours à ſes cendres, demeurant au reſte ſi pale, qu'elle ſembloit un prodige, tant elle avoit épuiſé, d'eſprits & de ſang.

Seneque eſtoit encor dans les longues douleurs de la mort, quand il s'aviſa de demãder du poiſon à ſon Medecin, qui ne fit toutefois aucune operation, ſes mẽbres eſtans déja tous froids, & ſon corps fermé contre la force du venin. Il ſe fit porter au bain, & prenant de l'eau tiede, il en arrouſa les ſerviteurs

qui estoient autour de luy, disant, selon Corneille Tacite, qu'il offroit cette liqueur *à Iupiter Liberateur*, ce qu'ayant dit, il entra dans l'Estuve, où il fut étouffé de la vapeur qui en sortoit.

Plusieurs personnages assez graves ont pensé qu'il estoit mort Chrestien, & quoy que cette opinion n'est pas aisée à persuader à ceux qui sont prevenus d'une autre, & qui parlent avec peu d'estude sur ce point, elle ne laisse pas d'estre bien fondée.

Flavius Dexter un tres-ancien Historien, qui a écrit une petite Chronique depuis la Nativité de N. Seigneur, jusques au quatriéme siecle, dit en termes exprés en l'année soixante-quatriéme, qu'il a eu de tres-bons sentimens du Christianime, & qu'il est mort Chrestien, quoy que non declaré.

Saint Jerôme tres judicieux au Livre des Autheurs Ecclesiastiques, le met au nombre des Saints, c'est à dire de ceux qui ont connu & confessé Iesus Christ.

Tertullien tres grave Autheur dit, qu'il a esté nostre, quoy que non ouvertement.

S. Augustin au sixiéme de la Cité de Dieu, allegue de tres-beaux passages d'un livre que Seneque à écrit indubitablement contre la superstition des Payens, où il renverse la Religion Romaine, quoy qu'il ne persuade pas de la changer brusquement, de peur de troubler les Loix de l'Estat, & ce livre fut depuis condamné & brûlé par les ennemis de nostre Religion.

Ce S. Docteur note, que jamais il n'a parlé mal des Chrestiens, quoy qu'il ait fort invectivé contre les Iuifs, parce qu'il estoit imbu de quelque bon sentiment en leur faveur. Son frere Gallion estant Proconsul d'Achaye, ne voulut jamais juger saint Paul pour le fait de la Religion, quoy que

les Iuifs luy fiſſent toutes les inſtances poſſibles.

Adjoûtez que noſtre Sage fut deux ans avant ſa mort fort retiré, ſous couleur d'indiſpoſition, & qu'on ne le voyoit plus frequenter les Temples, qu'il ne voulut point ſe faire mourir avant le commandement de l'Empereur, comme eſtant alors de l'opinion des Chreſtiens, qui défend l'homicide de ſoy-même, & enfin qu'il defendit toute pompe, & tout vain luſtre à ſes funerailles.

Ces dix raiſons bien peſées, font qu'il eſt beaucoup plus ſeant pour noſtre Religion, de bien opiner du ſalut de Seneque, que de le condamner. Tout ce qu'on objecte de plus fort contre cette opinion eſt, que Corneille Tacite le fait invoquer à la mort, *Iupiter le Liberateur*. Mais cét argument n'eſt pas ſi fort que l'on pourroit eſtimer, veu que Tacite ne ſçavoit pas ce qui eſtoit hors de ſa connoiſſance, & que Seneque n'avoit jamais fait profeſſion ouverte du Chriſtianiſme, mais qu'il tenoit cette penſée totalement cachée à Neron, & à tous les Payens. Et ne ſe faut point eſtonner, que dans la recherche qui fut faite des Chreſtiés, il n'y fut point compris eſtant choſe aſſez notoire, que pluſieurs illuſtres Chreſtiens vivoient ſouvent à la Cour des Empereurs infideles diſſimulant leur Religion, & n'eſtoient point obligez en conſcience de ſe manifeſter en tout temps, & de courir bruſquement au martyre. Outre que cét Hiſtorien préallegué eſcrit pluſieurs choſes aſſez legerement, nommément quand il parle de la Religion Iudaïque, & Chreſtienne, qu'il dépeint plûtôt ſelon ſon idée, que ſelon la verité; de façon que quand Seneque auroit imploré Iesus, *le Liberateur* à la mort, il ne laiſſeroit pas de traduire *Iupiter* en ſon ſtyle, auſſi hardiment qu'il dit, que les Iuifs ſont

venus de la mõtagne d'Ida, dõt ils prennẽt le nom, qu'ils adorerent la tête d'un âne, que les Chreſtiens ont avoüé qu'ils eſtoiẽt des boute-feu, & confeſſé qu'ils avoient brûlé la ville de Rome ſous Neron.

Enfin nous ſçavons par S. Paul même en l'Epiſtre aux Philippiens, écrite de Rome, qu'il y avoit pluſieurs Chreſtiens de la maiſon de Neron, & que Linus ſucceſſeur de S. Pierre qui eſtoit preſent de ce temps-là, y met Seneque avec un haut tiltre de recommandation. Et quoy que ſon hiſtoire ait eſté corrompuë par les heretiques, & par les ignorans, elle eſt toutesfois receuë aux points, qui ſont conformes avec les autres Peres de l'Egliſe, de ſorte que Tacite ne doit eſtre icy conſideré.

Tant s'en faut, ce nom de Redempteur, ou Liberateur, dont il fait mention, & cette aſperſion d'eau que les fideles avoient coûtume de preſenter à Dieu par forme de libation, témoignent quelque ſecret que cet Autheur a ignoré. Et quant à ce qu'on pourroit objecter quelques opinions non conformes au Chriſtianiſme, qui ſont au livre de Seneque, cela ne dit rien, veu que ces ouvrages ſont compoſez avec ſon Chriſtianiſme.

Et ſur ce que les autres preſſent davantage, qu'il à eſté luy-même autheur de ſa mort, cela eſt manifeſtement faux, veu qu'il ne permit point l'inciſion de ſes veines avant l'exprez commandement de l'Empereur, qui donna l'arreſt de ſa mort, comme j'ay dit, lequel fut apres executé ſelon les formes de ce temps-là, auquel les ſerviteurs domeſtiques faiſoient par la permiſſion des Magiſtrats, ce que fait un executeur de Iuſtice. Outre que dans le commencement du Chriſtianiſme, Seneque qui n'en avoit qu'une legere teinture, ne pouvoit pas encore ſçavoir qu'il ne fût pas loiſible de prevenir

ſa

ſa mort, ou de s'ayder à mourir, pour éviter le deshonneur & les opprobres, veu que pluſieurs vieges Chreſtiennes ſe ſont même alors tuées pour divertir les violements, ſans que leur action fuſt condamnée.

Sainct Paul retournant à Rome ſelon le calcul de Baronius, trouva qu'il eſtoit déja mort, & fut privé d'un grand ſecours en la propagation de l'Evangile. Il ne deſiſta pas toutesfois d'advancer de tout ſon pouvoir avec le grand S. Pierre cette nouvelle Chreſtienté, que tous deux arroſerent bien toſt de leur ſang. S. Paul retourne à Rome.

Car Neron pour combler les horreurs de ſes crimes, excita la premiere perſecution contre les Chreſtiens, & c'eſt noſtre gloire, dit Tertulien, qu'il ſoit à la teſte de nos perſecuteurs. Le ſcelerat voyant qu'il ne pouvoit eſſuyer la mauvaiſe reputation dont il eſtoit diffamé, à cauſe de l'incendie de Rome, en fit accuſer les Chreſtiens, & les fit tourmenter par des ſupplices outrageux & inhumains. Les uns furent attachez ſur des croix, diſtillans leur vie goutte à goutte parmy d'extremes douleurs. Horrible perſecutiõ contre les Chreſtiens.

Les autres furent couverts de peaux de beſtes ſauvages par de cruelles inventions, & expoſez aux chiens qui ſe jettoient ſur eux avec une extréme rage, & les déchiroient en pieces. Les autres attachez à des poteaux, furent brûlez à petit feu, avec des jeux, & des artifices diaboliques: de ſorte que le ſoir lors que le ſoleil ſe couchoit, pour n'eſtre ſoüillé de ces tragiques ſpectacles, les corps des Fidelles tous en feu, ſervoient de torches & de flambeaux aux joyes diſſoluës des Payens. Neron avoit preſenté ſes jardins pour aſſouvir ſes yeux barbares des tourmens de ces ames innocentes,

perſecutions, les aſſeurant que c'eſtoient les parterres, où les eſpines croiſſoient toutes en couronnes.

Tous deux regardoient la ville de Rome, comme le champ de leur plus chere conqueſte, & Dieu les faiſant avancer ſur le temps à venir, leur découvroit les effets de leur ſang, l'infidelité ſubjuguée l'Egliſe eſtablie dans la ville capitale de l'Univers, & la Croix plantée ſur la cime du Capitole, là deſſus ils mouroient comme entre les palmes & faiſoient monter au Ciel l'odeur de leur ſacrifice.

Tant qu'il y aura des Intelligences & des Aſtres, tant qu'il y aura icy bas des ſiecles & des hommes ces deux Apôtres ſeront regardez comme les deux yeux du monde Chreſtien, les Peres & les Docteurs du genre humain, les portes du Ciel, & les triomphateurs de Rome l'infidelle, qu'ils ont changée en Rome la ſainte. Tous les lauriers des Conquerans terniſſent auprés de leurs palmes, & les inſtrumens de leur ſupplice obcurſciſſent tous les trophées, les langues ne prononcent rien de ſi doux que leur nom, l'Egliſe n'a rien de plus precieux que leurs vertus, ny de plus fort que leurs exemples, ny de plus auguſte que leur veneration.

Le deteſtable Neron un an apres qu'ils furent martyriſez, ſe trouvant agité de furies, inveſty d'ombres infernales, déchiré en ſa conſcience comme par des vautours & par des razoirs tranchants, abandonné de Dieu & des hommes, ſentant venir du coſté de France un Vindex, & de l'Eſpagne un Galba pour venger ſes ſacrileges, ſe mit en fuite, & ſe tua luy-meſme, ne pouvant mourir d'une plus lâche, n'y d'une plus execrable main.

FIN.

RESTAURO del LIBRO ANTICO
Cav. G. DI GIACOMO
PESCARA
AGO. 1970